LA CLEF DES SONGES

ou

DIALOGUE AVEC LE BON DIEU

par

Alexandre GROTHENDIECK



Ce texte a été transcrit et édité par Mateo Carmona. La transcription est aussi fidèle que possible au typescript. Cette édition est provisoire. Les remarques, commentaires et corrections sont bienvenus.

https://agrothendieck.github.io/

LA CLEF DES SONGES

ou

Dialogue avec le bon Dieu

(Sommaire)

NOTES pour LA CLEF DES SONGES

(Sommaire)

NOTES pour le chapitre VII de LA CLEF DES SONGES

ou

LES MUTANTS

(Sommaire)

I. TOUS LES RÊVES SONT UNE CRÉATION DU RÊVEUR

1. Premières retrouvailles - ou le rêve et la connaissance de soi.

(30 avril 1987) Le premier rêve dans ma vie dont j'ai sondé et entendu le message a aussitôt transformé le cours de ma vie, profondément. Ce moment a été vécu, véritablement, comme un renouvellement profond, comme une nouvelle *naissance*. Avec le recul, je dirais maintenant que c'était le moment des retrouvailles avec mon *"âme"*, dont je vivais séparé depuis les jours noyés d'oubli de ma première enfance. Jusqu'à ce moment-là j'avais vécu dans l'ignorance que j'avais une "âme", qu'il y avait en moi un *autre moi-même*, silencieux et quasi invisible, et pourtant vivant et vigoureux - quelqu'un bien différent de celui en moi qui constamment prenait le devant de la scène, le seul que je voyais et auquel je continuais à m'identifier bon gré malgré : "le Patron", le "moi". Celui que je ne connaissais que trop, à satiété. Mais ce jour-là a été un jour de retrouvailles avec l'Autre, crû mort et enterré "une longue vie durant" - avec *l'enfant en moi* ([1]).

Les dix années qui se sont écoulées depuis lors m'apparaissent maintenant, surtout, comme une suite de périodes d'apprentissage, se concrétisant par le franchissements de *"seuils"* successifs dans mon itinéraire spirituel. C'étaient des périodes de recueillement et d'écoute intense, où je faisais connaissance avec moi-même, tant avec "le Patron", qu'avec "l'Autre". Car mûrir spirituellement, ce n'est ni plus, ni moins, que faire et refaire connaissance de soi-même ; c'est progresser peu ou prou dans cette connaissance sans fin. C'est *apprendre*, et avant tout : s'apprendre soi-même. Et c'est aussi : se renouveler, c'est *mourir* tant soit peu, se séparer d'un poids mort, d'une inertie, d'un morceau du "vieil homme" en nous - et renaître !

Sans connaissance de soi, il n'est pas de compréhension d'autrui, ni du monde des hommes, ni des oeuvres de Dieu en l'homme. Encore et encore j'ai eu à constater, chez moi-même, chez mes amis ou proches, comme aussi dans ce qu'on appelle les "oeuvres de l'esprit" (y compris parmi les plus prestigieuses) : sans connaissance de soi, l'image que nous nous faisons du monde et d'autrui n'est que l'oeuvre aveugle et inerte de nos fringales, nos espoirs, nos peurs, nos frustrations, nos ignorances délibérées et nos fuites et nos démissions et toutes nos pulsions de violence refoulée, et l'oeuvre des consensus et des opinions qui font loi autour de nous et qui nous taillent à leur mesure. Elle n'est guère que des rapports lointains, indirects et tortueux avec la réalité dont elle prétend rendre compte, et qu'elle défigure

sans vergogne. Elle est comme un témoin mi-imbécile, mi-véreux dans une affaire qui le concerne de plus près qu'il ne veut bien l'admettre, sas se douter que son témoignage l'engage et le juge…

Quand je passe en revue ces grandes étapes de mon cheminement intérieur, tout au cours des dix années écoulées, je constate que chacune d'elles a été préparée *rêves*. L'histoire de ma maturation vers une connaissance de moi-même et vers une compréhension de l'âme humaine se confond, à peu de choses près, avec l'histoire de mon expérience du rêve. Pour le dire autrement : la connaissance à laquelle je suis parvenu sur ma propre personne et sur la psyché en général, se confond quasiment avec mon expérience du rêve, et avec la connaissance du rêve qui en est un des fruits.

Ce n'est pas là l'effet d'un hasard, certes. J'ai fini par apprendre, à mon corps défendant, que la vie profonde de la psyché est inaccessible au regard conscient, si intrépide, si avide de connaître soit-il. Réduit à ses propres moyens, et même secondé par un travail de réflexion serré et opiniâtre (parce que j'appelle le "travail de *méditation*"), ce regard ne pénètre guère au delà des couches les plus superficielles. A présent, je doute qu'il y ait, ou qu'il y ait eu homme au monde (fut-il Bouddha en personne) chez qui il en soit différent - chez qui l'était et l'activité des couches profondes de la psyché soit accessible directement à la connaissance conscient. Un tel homme ne serait-il pas, quasiment, égal à Dieu ? Je n'ai eu connaissance d'aucun témoignage qui puisse faire supposer qu'une faculté aussi prodigieuse ait jamais été dévolue à une personne.

Il est vrai que tout ce qui se trouve et ce qui se meut dans la psyché cherche et trouve une expression visible. Celle-ci peut se manifester au niveau du champ de la conscience (par des pensées, sentiments, attitudes etc), ou celui des actes et des comportements, ou enfin au niveau (dit "psychosomatique" en jargon savant) du corps et des fonctions du corps. Mais toutes ces manifestations, psychiques, sociales, corporelles sont à tel point occultes, à tel point détournées, qu'il semble bien qu'il faille, là encore, une perspicacité et une capacité intuitive surhumaines, pour parvenir à un extraire un récit tant soit peu nuancé des forces et des conflits inconscients qui s'expriment à travers elles. Le rêve, par contre, se révèle comme un témoignage *direct*, parfaitement *fidèle* et d'une finesse incomparable, e la vie profonde de la psyché. Derrière des apparences souvent déconcertantes et toujours énigmatiques, chaque rêve constitue en lui-même un véritable *tableau*, tracé de main de maître, avec son éclairage et sa perspective propres, une intention (toujours bienveillante), un message (souvent percu-

tant).

2. Découverte du Rêveur.

Nous-mêmes sommes aveugles, autant dire, nous n'y voyons goutte dans cet embrouillamini de forces agissant en nous et qui, pourtant, gouvernent inexorablement nos vies (aussi longtemps, tout au moins, que nous ne faisons l'effort d'en prendre connaissance...). Nous sommes aveugles, oui - mais il y a en nous un *œil* qui voit, et une *Main* qui peint ce qui est vu. Le silence assoupi du sommeil et de la nuit lui servent de toile, nous-mêmes sommes sa palette ; et les sensations, les sentiments, les pensées qui nous traversent en rêvant, et les pulsions et les forces qui agitent nos veilles, voilà Ses tubes de peinture, pour brosser ce tableau vivant qu'Elle seule sait brosser. Un tableau-parabole, oui, campé à la volée ou savamment composé, farce ou élégie et parfois drame inexorable et poignant...- gracieusement offert à notre attention ! À nous de le déchiffrer et d'en prendre de la graine, s'il nous chaut. À prendre ou à laisser !

Et presque à tous les coups, certes, on "laisse". Même parmi ceux qui se piquent aujourd'hui (suivant une mode récente et de bon aloi) de "s'intéresser aux rêves", en est-il un seul ou une seule qui ait pris le risque d'aller jusqu'au fond d'un seul de leurs rêves - d'aller jusqu'au fond, et "d'en prendre de la graine" ?

Ce livre, que je commence à écrire aujourd'hui-même, s'adresse en tout premier lieu aux très rares (s'il s'en trouve à part moi) qui osent aller au fond de certains de leurs rêves. À ceux qui osent croire à leurs rêves et aux messages qu'ils leur portent. Si tu es un de ceux-là, je voudrais que ce livre te soit un encouragement, si besoin est, pour avoir foi en tes rêves. Et aussi, à avoir foi (comme j'ai eu foi) en ton aptitude à entendre leur message. (Et à voir se lézarder une à une et s'effondrer tes convictions les mieux assises, à voir ta vie se transformer sous tes yeux...).

Peut-être aussi la connaissance du rêve que j'essaye de communiquer pourra-t-elle t'éviter certains des tâtonnements et des détours par lesquels j'ai eu à passer, dans mon voyage à la découverte de moi-même. Sans que je m'en doute, ce voyage allait devenir aussi celui de la découverte du *Rêveur* - de ce Peintre - Metteur-en-Scène bienveillant et malicieux, au regard pénétrant et aux moyens prodigieux, cet *Œil* et cette *Main* dont je viens de parler.

Dès le premier rêve que j'ai scruté, me révélant à moi-même en un moment de crise profonde, je sentais bien que ce rêve ne venait pas de moi. Que c'était un don inespéré,

prodigieux, un don de Vie, qu'un plus grand que moi me faisait. Et j'ai compris peu à peu que c'est Lui et nul autre qui *"fait"*, qui crée chacun de ces rêves que nous vivons, nous, acteurs dociles entre ses mains délicates et puissantes. Nous-mêmes y faisons figure de "rêvants", voire de "rêvés" - créés dans et par ce rêve que nous sommes en train d'accomplir, animés par un souffle qui ne vient pas de nous.

Qu'on me demande aujourd'hui, au sujet de mon travail sur les rêves, quel en est le fruit qui a pour moi le plus de prix, je répondrai sans hésiter : c'est de m'avoir permis de rencontrer le *Maître du Rêve*. En scrutant Ses œuvres, j'ai appris peu à peu à Le connaître tant soit peu, Lui à qui rien en moi n'est caché. Et tout dernièrement, comme aboutissement, sûrement, d'une longue quête qui s'ignorait elle-même, j'ai appris enfin à Le connaître par son nom.

Peut-être en sera-t-il de même pour toi. Peut-être tes rêves aux mille visages te feront-ils trouver, toi aussi, Celui qui te parle par eux. *L'Un, l'Unique*.

Si ce livre peut t'y aider tant soit peu, il n'aura pas été écrit en vain.

3. L'enfant et la mamelle.

(1er mai) Je suis venu à mes rêves comme un petit enfant : l'esprit vide, les mains nues. Ce qui me poussait vers certains parmi eux, ce qui me les faisait fouiller avec un tel acharnement avide, était autre chose que la curiosité d'un esprit alerte, intrigué par un "phénomène" étrange, ou fasciné par un mystère troublant, ému par une poignante beauté. C'était une chose plus profonde que tout cela. Une faim me poussait que je n'aurais su moi-même nommer. C'est l'âme qui était affamée. Et par quelque mystérieuse grâce, se surajoutant à celle de l'apparition de tel ou tel rêve "pas comme les autres", j'ai su parfois sentir et cette faim, et la nourriture à moi destinée. J'étais comme un nourrisson sous-alimenté, chétif et affamé, qui sent la mamelle toute proche.

Cette réalité-là, je ne la discerne que depuis peu. Sur le coup, certes, et pendant de longues années encore, ce n'est nullement dans ces tons-là, quasiment minables, que je me voyais. Moi chétif ? ! Il n'aurait plus manqué que ça !

Ce n'était pas là une complaisance, une mauvaise foi inconsciente. La force que je sentais en moi, avec une évidence irrécusable, elle est bien réelle, et elle est précieuse. Mais elle se place à un tout autre niveau. Ce n'est *pas* celle de l'âme, d'une âme qui serait parvenue à son état adulte, en pleine maturité. J'avais des yeux pour voir, et j'avais aussi des idées bien assises sur une réalité que j'appelais "spirituelle", et que je voyais bel et bien. Maintenant

(depuis peu) je me rends compte que la réalité spirituelle est autre chose que ce que j'appelais ainsi. Je n'en avais alors qu'une expérience très confuse, et mes yeux ne la voyaient pas. Ils commencent seulement à s'ouvrir à cette réalité-là.

Il est vrai que le nouveau-né non plus ne voit pas la mamelle, et pourtant il la sent quand elle s'approche, il réclame et il boit. De même, il y a un instinct spirituel en l'homme, avant même que ses yeux spirituels commencent à s'ouvrir. Heureux celui qui sait sentir cet instinct, et lui obéir ! Celui-là se nourrira, car la mamelle est toujours proche. Et ses yeux finiront par s'ouvrir et verront.

4. Tous les rêves viennent du Rêveur.

Si j'ai appris sur les rêves les choses qui ne se trouvent pas dans les livres, c'est pour être venu à eux dans un esprit d'innocence, comme un petit enfant. Et je n'ai aucun doute que si tu fais de même, tu apprendras, non seulement sur toi-même, mais aussi sur les rêves et sur le Rêveur, des choses qui ne sont pas dans ce livre-ci ni dans aucun autre. Car le Rêveur aime à se livrer à celui qui vient à lui en enfant. Et ce qu'il révèle à l'un, sûrement, n'est pas ce qu'il révèle à un autre. Mais les deux s'accordent et se complètent.

C'est pourquoi, pour faire connaissance de tes rêves, et de Celui qui te parle par eux, point n'est besoin que tu me lises ni que tu lises personne. Mais d'apprendre quel a été mon voyage et ce que j'ai vu en chemin t'encouragera peut-être à entreprendre ou à poursuivre ton voyage, et à ouvrir grands tes yeux.

Pendant longtemps je ne notais que les rêves qui me frappaient le plus, et encore pas tous. Même une fois notés avec grand soin, la plupart de ces rêves restaient pour moi totalement énigmatiques. Avaient-ils seulement un sens ? Je ne me serais pas avancé à me prononcer à ce sujet. Certains, surtout parmi ceux que je ne notais pas, ressemblaient plus à une histoire de fous qu'à un message porteur d'un sens !

C'est en août 1982, six ans après mon premier travail sur un rêve, qu'a eu lieu un deuxième grand tournant dans ma relation aux rêves et au Rêveur. À ce moment j'ai compris que tout rêve était porteur d'un sens, caché souvent (à dessein, sûrement) sous des dehors déroutants - que tous sortent de la même Main. Que chacun, si anodin ou si scabreux qu'il puisse paraître, ou si loufoque ou foireux, ou si fragmentaire ou fumeux…- que chacun sans exception est une *parole vivante* du Rêveur ; une parole souvent espiègle, ou un fou-rire derrière des airs graves voire lugubres (il n'y a que Lui pour saisir au vol et faire éclater le comique ou le

cocasse, même là où on s'y attend le moins...) ; parole drue ou parole truculente, jamais banale, toujours pertinente, toujours instructive, et bienfaisante - une *création*, en un mot, sortie toute chaude des mains du Créateur ! Une chose *unique*, différente de toutes celles qui furent ou qui seront jamais créées, et créée là sous tes yeux et avec ton involontaire concours, sans tambour ni trompette et (semblerait-il) à ta seule intention. Un don princier, oui, et un don à l'état pur, entièrement gratuit. Sans charge pour toi de gratitude, ni même d'en prendre note seulement, de la gratifier même d'un regard. Incroyable, et pourtant vrai !

Ce qui est vrai, en tous cas, c'est que parmi la multitude de rêves que j'ai notés tout au long des dix années écoulées (il doit y en avoir pas loin d'un millier, dont bien trois ou quatre cents dont j'ai su saisir le message), il n'y en est pas *un seul* qui à présent me donne l'impression de faire exception à la règle ; d'être, non pas une création, mais le produit de quelque mécanique psychique plus ou moins aveugle, ou de quelque force à la recherche d'une gratification, que ce soit celle des sens, ou celle de la vanité ([6]). Dans tous sans exception, à travers toute leur prodigieuse diversité, je sens la même "griffe", j'y perçois un même *souffle*. Ce souffle-là n'a rien de mécanique, et il ne vient pas de moi.

5. Le rêve messager — ou l'instant de vérité.

Mais dans les premières années, je ne me posais aucune telle question. Je ne prêtais aucune attention aux rêves qui, à ce moment, m'apparaissaient encore comme du "tout venant". Et même parmi ceux que je notais, je ne m'attardais guère que sur les rêves que j'appelais alors les *"rêves messagers"*. C'étaient, en somme, ceux pour lesquels il était clair d'emblée, par je ne sais quelle prescience obscure, qu'ils étaient bel et bien porteurs d'un "message".

Maintenant que je sais que *tout* rêve porte un message, et qu'il arrive que des rêves d'humble apparence expriment un message de grande portée, ce nom de "rêve messager" m'apparaît ambigu, et j'ai quelque réticence à l'utiliser encore. Ce sont aussi les rêves qui, d'emblée, se signalent à l'attention comme des *"grands rêves"*. "Grands" non pas, forcément, par leur longueur ou leur durée, ou par leur richesse en épisodes ou en détails marquants ; mais dans le sens ou parfois telle œuvre de la main ou de l'esprit - tableau, roman, film, voir un destin - nous frappent comme une chose "grande". Un des signes d'un tel rêve, c'est une acuité exceptionnelle des perceptions et des pensées, et parfois une force bouleversante des émotions, comme si le Rêveur voulait bousculer notre inertie invétérée, nous secouer, nous crier à tue-tête : "Eh ! espèce d'endormi, réveille-toi pour une fois et fais attention à ce que

je suis en train de te dire !”.

Ce sont aussi les rêves au langage transparent, sans “code” secret ni jeux de mots d’aucune sorte, sans rien qui cache ou qui voile. Le message y apparaît avec une clarté fulgurante, indélébile, tracé dans la chair même de ton âme par une Main invisible et puissante, toi-même Lettre vivante et vibrant acteur de la Parole à toi adressée. Et chaque mot porte, qui s’accomplit en toi pour exprimer par les mouvements de ton âme un sens qui te concerne, toi et nul autre, et le pose dans ta main afin que tu t’en saisisses. Celui qui parle en ton coeur comme personne au monde ne pourrait te parler, Il te connaît infiniment mieux et plus intimement que tu ne te connais toi-même. Quand le temps est venu, mieux que personne, il sait quels sont les mots vivants qui trouveront en toi résonances profondes, et quelles sont les cordes secrètes qu’elles feront vibrer.

En bref, le “rêve messager” est celui où le Rêveur “met le paquet” pour te dire ce qu’Il a à te dire, avec une force et une clarté exceptionnelles. S’Il y met une telle insistance, c’est, à coup sûr, que le message est lui aussi exceptionnel, qu’il te dit une chose essentielle, une chose qu’il faut absolument que tu saches. Peut-être le rêve vient-il te révéler des ressources insoupçonnées enfouies en ton être - une force intrépide qui s’ignore encore, ou une profondeur vacante, ou une vocation qui attend, un destin à accomplir. . . - quelque chose à quoi jamais tu n’aurais osé rêver à l’état de veille ! Ou peut-être est-il venu pour t’encourager à te séparer de quelque poids écrasant que tu traînes depuis de longues années, pendant ta vie entière peut-être. . .

Écouter un tel rêve, entendre son message *évident*, irrécusable, et accueillir la connaissance qu’il te porte, accepter cette vérité qui t’est offerte - c’est aussi voir ta vie changer profondément, dans l’instant même. C’est changer, c’est te renouveler, en cet instant.

Plus jamais tu ne seras celui que tu étais avant l’instant de vérité.

C’est bien pourquoi, aussi, il est si rare qu’une parole aussi brûlante soit entendue, qu’un don aussi inestimable soit accueilli. Car en chacun de nous gît une *inertie* immense, opposée à tout ce qui nous change et nous renouvelle. Et rares sont ceux en qui cette inertie de l’âme ne se double d’une *peur* incoercible, profondément enfouie.

Cette peur-là est autrement plus puissante et plus véhémente que la peur de la maladie, de la destruction ou de la mort. Et elle a de multiples visages. L’un d’eux, c’est la *peur de connaître* - de *se* connaître. Un autre : la peur de se trouver, d’être soi-même. Et un autre

encore : *la grande peur du changement*.

6. La clef du grand rêve — ou la voix de la "raison", et *l'autre*.

(15 mai[1]) Le "rêve messager" est, en somme, le rêve dont le sens est au fond clair, évident, celui pour lequel il n'est besoin de nulle "clef" pour y pénétrer. Du moins, pas de "clef" au sens où on aurait tendance à l'entendre dans le contexte du rêve : quelque chose comme un *"code"*, ou un *"dictionnaire"* (de symboles), ou sinon, à tout le moins, un recueil de recettes, d'instructions pour une façon de s'y prendre, qui résumerait une longue expérience du rêve, amassée peut-être par des générations d'observateurs sagaces...Bien plus : je dis qu'une telle expérience du rêve (et fût-elle millénaire !) n'est ici du moindre secours ; qu'elle serait même, si tu ne prends soin de l'oublier, un leurre et une entrave, bonne pour te distraire de l'essentiel.

Confronté au premier rêve de ma vie que j'aie sondé, l'idée ne me serait venue d'une "clef" ou d'une "façon de procéder". (Dans le contexte, ça aurait été aussi incongru que de me lever pour aller chercher un marteau ou une scie, ou d'invoquer la loi d'Archimède pour ouvrir un robinet sur l'évier !). Pas plus que l'idée de mon inexpérience. Le bébé qui veut téter ou qui tète se pose-t-il des questions sur son "inexpérience" ? ! Il réclame à tue-tête ou il tète, cela lui suffit. Pour le marmot avide de téter, la clef de la totosse, ouvrant accès au lait généreux qui gonfle la mamelle rebondie, ce n'est ni plus ni moins que *la faim* qui le pousse, ce cri d'un corps affamé, qui exige son dû sans y aller par quatre chemins.

Comme un sein maternel, le "grand rêve" nous présente un lait dru et savoureux, bon pour nourrir et vivifier l'âme. Et si la Mére se penche sur nous ainsi avec bonté, c'est qu'Elle sait, Elle, même quand nous l'ignorons, que l'âme tel un nourisson famélique, est affamée. Et la "clef" du rêve, le "Sésame ouvre-toi !" ouvrant accès à ce lait tout proche dont nous sentons les effluves obscurément - cette clef est en toi. C'est cette faim, la faim d'une âme affamée.

Je ne savais rien de tout cela, bien sûr, pas au niveau conscient tout au moins. Je ne savais ni que j'avais une "âme", ni que celle-ci était sous- alimentée, affamée. Et je n'avais jamais fait ni vu faire un travail sur un rêve. C'était l'inexpérience totale. Mais pas plus que le marmot, je n'avais besoin de rien de tout cela. Après le réveil, il y a eu quatre heures de

[1]Les trois sections qui précèdent sont du 1er mai, d'il y a deux semaines. Je n'ai pas chômé dans l'entretemps, mais me suis décidé à rejeter dans un chapitre ultérieur, "Les quatre voies", les six sections écrites depuis le 2 mai et les diverses notes qui s'y rapportent.

travail intense, un “travail” qui s’ignorait lui-même, pour “vider totosse” - aller jusqu’au fond du rêve. En quatre ou cinq “jets” successifs, chacun reprenant le précédent comme à mon corps défendant, par acquit de conscience, alors que je m’apprêtais à nouveau, enfin ! à me rendormir, pour retrouver un sommeil bien nécessaire (malencontreusement interrompu par le réveil intempestif et le remue-ménage insolite qui l’avait suivi).

Je n’aurais su moi-même dire pourquoi je m’obstinais ainsi, coup sur coup, à me remettre à écrire, assis dans mon lit : d’abord le récit du rêve (et même avec un soin infini, ça m’a pris deux heures d’affilée !), puis (rallumant à nouveau) le récit du réveil en sursaut, et des associations venues alors sur le champ, sous le coup encore de l’émotion ; et après encore, par deux ou trois fois d’affilée (alors qu’à chaque fois pourtant j’avais éteint et m’étais rallongé, dans l’idée de me rendormir vite fait), pourquoi m’obstinais-je ainsi à rallumer et à reprendre de quoi écrire, pour noter quelques (dernières !) réflexions au sujet de l’étape précédente (que j’avais crue pourtant la dernière) - en finir et qu’on n’en parle plus ! À aucun moment, je n’avais le sentiment que je faisais là quelque chose de conséquence, que j’étais à la poursuite d’un sens qui m’aurait échappé encore et qui aurait, de plus, à m’apprendre quelque chose d’important, voire même de crucial. Bien au contraire : c’est comme malgré moi que mes pensées s’obstinaient à revenir sur ce rêve et sur les réflexions qu’il m’avait déjà inspirées, alors qu’un petit diable (que je connaissais déjà, et que depuis lors j’allais connaître beaucoup mieux encore…) me soufflait péremptoirement que ce n’était vraiment pas sérieux de gaspiller mon temps précieux à couper ainsi des cheveux en quatre, qu’il était grand temps que je me rendorme pour être d’attaque après, il ne manquait pas, Dieu merci, des choses plus sérieuses qui m’attendaient…

Visiblement, c’était là la voix de la raison, elle avait entièrement raison, oui ! et pourtant - rien que cinq minutes encore (je plaidais), juste cinq petites minutes et pas plus, pour pouvoir cette fois m’endormir l’esprit vraiment tranquille, le petit boulot pas sérieux enfin terminé…Je plaidais, en somme, l’indulgence pour cette sorte de maniaquerie en moi, qui si souvent me force littéralement la main, que je le veuille ou non, à aller *jusqu’au bout* d’un travail (visiblement sans intérêt) ou d’une idée (visiblement vaseuse) ou ne serait-ce que de quelque vague et indéfinissable impression ; celle, par exemple, de n’avoir pas entièrement “saisi” encore (on vous demande un peu !) telle chose pourtant bien claire ; quitte même, à force d’insistance décidément mal placée, à me donner la pénible impression à moi-même (à cette “voix de la raison”, j’entends) que je suis en train de “bombiner” encore, de faire l’école

buissonière au lieu de vaquer aux occupations sérieuses comme tout le monde.

Et pourtant, si à ce moment j'avais posé pendant quelques instants, pour me sonder à ce sujet-là, j'aurais su que dans mon travail de mathématicien tout au moins, tout ce que j'ai fait de bon et de meilleur (et surtout tout ce à quoi personne n'avait jamais songé et qui pourtant, après coup, s'avérait comme ce qui "crevait les yeux") - c'est toujours à l'encontre de cette soi-disante "voix du bon sens" que je l'ai fait, pour avoir su écouter une *autre voix* en moi : celle justement de ce "maniaque", du gars "pas sérieux" sur les bords, celui qui n'en fait qu'à sa tête et pour lequel je plaidais l'indulgence…

Avec le recul supplémentaire de dix ans, je vois bien clairement maintenant que cette "autre voix", c'est celle qui toujours m'aiguille vers *l'essentiel* ; en même temps que la voix "de la raison", celle du gros bon sens, essaie à tous les coups et à tout prix de m'en détourner. Celle-ci, son seul souci, c'est de me maintenir sagement collé aux choses répertoriées et classées, ou tout au moins aisément reconnaissables, et par là, ressenties comme *"sûres"*. Car les choses essentielles sont aussi les choses les plus délicates et les moins "sûres" de toutes - telles des vapeurs impalpables, elles échappent aux cadres et aux boîtes en quoi on aimerait bien pouvoir enfermer tout l'Univers des choses connaissables, pour avoir l'impression de Le "tenir"[2].

[2](16 mai) En écrivant ces lignes, j'ai pensé surtout aux choses qui concernent l'âme ou la psyché. Je n'entends pas dire qu'il soit forcément impossible d'exprimer les "choses essentielles" par le langage, et qu'il soit vain d'essayer de le faire avec toute la délicatesse et toute la précision dont on est capable. Il serait d'ailleurs paradoxal de prétendre qu'il n'y a pas de "choses essentielles", dans le domaine par exemple des sciences naturelles ou des sciences exactes, qui ne soient ressenties par tous (à tort ou à raison) comme "bien connues", comme "sûres". (Ainsi le fait que la terre soit ronde, ou celui, plus subtil et plus discutable, qu'elle tourne autour du soleil, et non l'inverse…). J'ai pensé par contre aux choses qui ne sont pas objet d'un consensus bien établi, dans un groupe humain plus ou moins vaste de gens censés être "au courant", aux choses donc qui, pour l'esprit qui les aborde en terre inconnue, sont entièrement nouvelles. Il n'a aucun consensus à quoi se raccrocher, pour distinguer le vrai du faux, l'essentiel de l'accessoire. Les réflexes acquis, reflétant de tels consensus, ne lui sont ici d'aucun secours, mais un *leurre* dont il lui faut se libérer avant tout, pour pouvoir vraiment prendre connaissance de ce qui l'entoure. Telle est la situation, notamment (à bien peu d'exceptions près), pour le moindre rêve auquel on se trouve confronté - car le moindre rêve est l'œuvre d'une liberté totale, il est "nouveau" au plein sens du terme, y compris pour Celui-là même qui vient de le créer.

Bien entendu, le "petit diable", parlant par la voix de la "raison", incarne les "réflexes acquis" dont je viens de parler. Ils sont d'une force considérable en chacun (à dire le moins !), y compris (est-il besoin de le répéter) en moi-même. Mais aussi longtemps qu'on obéit à cette fausse "raison", il n'y a acte créateur ni œuvre novatrice.

Quand tu fais taire en toi cette “autre voix”, pour suivre benêtement celle que tout le monde suit - tu te coupes du meilleur en toi. Sans elle, tu ne peux découvrir, ni les choses extérieures à toi (que ce soit des maths, ou le “pourquoi” des faits et gestes d’Untel, ou les mystères du corps de la bienaimée…), ni les choses en toi. Sans l’écouter, et aurais-tu lu tous les livres du monde, tu ne peux entrer dans un seul de tes rêves.

À vrai dire, cette voix-là, sûrement, est *la même* que celle qui te parle par le rêve. C’est celle du Rêveur, celle de la Mère. Elle te murmure tout bas où se trouve le vrai lait, celui auquel aspire non ta surface, mais ta profondeur. Il est tout proche de tes lèvres. Et il ne tient qu’à toi de boire.

Cette voix-là est aussi la *voix de ta faim* - la faim de l’âme, ou sinon, la faim d’Eros, d’Eros-qui-veut-connaître. Mais même quand Il parle d’Eros (et Il en parle souvent), c’est toujours à l’âme que s’adresse le Rêveur, et à la faim de l’âme. Suivre la faim et boire, c’est aussi suivre cette voix.

C’est cette faim en toi, et l’humble voix de cette faim, mal assurée, comme honteuse d’elle-même - c’est là la “clef du grand rêve”, du rêve-messager. Il n’y en a pas d’autre. Elle tourne sans bruit, et rien ne semble se passer. Tant que tu n’as pas tourné jusqu’au bout, rien ne se passe et rien ne s’est passé - rien en tous cas qui ne puisse, dans les minutes déjà qui viennent, reglisser dans les marécages de l’oubli et disparaître.

C’est quand tu as tourné jusqu’au bout, seulement, que soudain, *tout a changé* : tu étais devant une porte fermée, et la voici miraculeusement ouverte ! Tu étais dans le noir ou dans la pénombre, et voici une irruption de lumière !

C’est là le signe que tu as été “jusqu’au bout”, que tu as touché le fond du rêve, bu le lait à toi destiné. Tu ne risques pas de t’y tromper. Celui qui a vécu un tel moment, ou ne serait-ce que la découverte de ceci ou de cela (et *qui* ne l’a vécu, ne serait-ce que dans son enfance !) - celui-là sait bien de quoi je parle : quand d’un magma informe soudain naît un *ordre*, quand une obscurité soudain s’éclaire ou s’illumine…

Mais quand la découverte vient comme une révélation sur toi-même, bouleversant ta relation à toi-même et au monde, c’est comme un mur alors qui s’écroule devant toi, et un monde nouveau qui s’ouvre. Ce moment et ce qu’il vient de t’enseigner, tu sais bien (sans même songer à te le dire) que tu ne risques pas de l’oublier jamais. La connaissance nouvelle fait partie de toi désormais, inaliénable - comme une partie intime et vivante et comme la chair même de ton être.

7. Acte de connaissance et acte de foi.

(16 mai) J'écrivais hier qu'il n'y avait pas d'autre clef pour le "grand rêve" que la faim de l'âme. Quand, sous l'impression encore du rêve que tu viens de faire, tu sais écouter l'humble voix de cette faim, alors, sans même le savoir, tu es en train de tourner une clef délicate et sûre. Et je te souhaite la grâce de ne pas t'arrêter en chemin, avant que ne soit effacé le pêne et que la porte, fermée une vie durant, ne se soit ouverte...

J'ai pensé pourtant aussi à la *foi* en le rêve. Quand je me suis réveillé sous l'afflux soudain d'une émotion si grande que mon âme ne la pouvait contenir, j'ai su au même instant, d'une façon sûre : ce rêve *me parlait*, et ce qu'il me disait avec une telle puissance bouleversante, il était important, il était crucial que j'en prenne connaissance. Je l'ai su, non pour l'avoir lu quelque part ou pour y avoir réfléchi un jour, mais par science immédiate et certaine. Comme il arrive aussi, quand quelqu'un te parle (et peu importe que tu le connaisses ou que tu le voies pour la première fois), que tu saches de façon sûre et sans avoir eu à te sonder, que ce qu'il te dit est *vrai*. Ce n'est pas là une impression, plus ou moins forte ou convaincante, mais bien une *connaissance*. L'impression peut tromper, mais non cette connaissance-là. Certes, il te faut toi-même être en un état particulier, un état d'ouverture, ou de rigueur, ou de *vérité* (qu'on l'appelle comme on voudra), pour savoir distinguer, sans nuance d'un doute, entre une simple impression, et une telle connaissance immédiate. Un tel discernement, qu'il soit perçu dans le champ de la conscience, ou qu'il reste subconscient (et peu importe en l'occurence), n'est pas de l'ordre de la raison, ou d'une intuition de nature intellectuelle. C'est un acte de perception d'essence spirituelle. En cet instant, l'œil spirituel en nous, qui perçoit et distingue le vrai et le faux, est ouvert ou entrouvert et voit.

Je crois qu'une telle perception aiguë du vrai et du faux, l'espace d'un éclair, est présente dans la psyché plus souvent qu'on pourrait le penser ; sinon d'une façon pleinement consciente, du moins dans les couches de la psyché proches de la surface. Mais un tel discernement, une telle connaissance n'est pas efficace par elle-même. Elle est comme un scalpel au tranchant effilé, avant qu'une main ne s'en soit saisi. Assumer une telle connaissance fugace surgie en toi, t'en saisir, la rendre efficace, opérante, ce n'est ni plus ni moins que "la prendre au sérieux", c'est "y croire". C'est un *acte de foi*. Seul l'acte de foi rend "efficace", rend agissant l'acte de connaissance. Il est la main qui saisit l'outil.

Quand on parle de "foi", on pense généralement à la "foi en Dieu" (et Dieu seul sait à chaque fois ce qu'il faut entendre par là...), ou en une religion déterminée, ou en une croyance

particulière. Ce n'est pas de cela qu'il est question ici, visiblement, ni de la "foi" en telle personne ou telle autre. Il s'agit d'une "foi" en quelque chose d'immédiat, qui se passe en nous-mêmes à l'instant même : cet acte de connaissance qui vient d'avoir lieu, nous désignant telle chose comme "vraie", ou comme importante. On pourrait dire que c'est une foi "en soi-même", ou pour mieux dire : une foi en certaines choses qui se passent en nous, nous ne savons nous-mêmes pourquoi ni comment, en certains moments de vérité perçus comme tels. Un instinct obscur et sûr nous avertit que de ne pas faire confiance sans réserve à cet acte qui vient d'avoir lieu, à cette perception aiguë nous livrant une connaissance certaine, serait une *abdication*, une renonciation à la faculté, dévolue à nous comme à chacun, d'une connaissance personnelle, directe et autonome de choses qui nous concernent.

À vrai dire, l'acte de connaissance au plein sens du terme *inclut* l'acte de foi, qui lui donne crédit et qui prend cette connaissance comme point de départ et tremplin d'une *action*. Car tant que l'acte de foi, générateur d'action, n'est pas inclus, la connaissance reste entachée de doute, elle est incomplète et inefficace, mutilée de sa raison d'être même. Et l'"état de vérité" dont je parlais tantôt, où l'acte de connaissance prend naissance, n'est réalisé pleinement que quand il inclut, dans le silence même d'une écoute, cette tonalité d'ardeur, d'implication de soi sans réserve[3] d'où jaillit, invisible et pourtant agissant, l'acte de foi. Un tel état de vérité, au plein sens du terme, est parmi les choses les plus rares du monde, et du plus grand prix.

Dans quelle mesure un tel état nous vient comme une grâce, comme un don gratuit venu d'ailleurs, et dans quelle mesure il dépend de nous - d'une rigueur, d'une probité, d'un courage... C'est là un mystère. C'est pour moi un des grands mystères de la psyché, et de sa relation à la *Source* de toute connaissance.

D'*où* me venait cette connaissance immédiate au sujet du rêve que je venais de faire ? Visiblement, elle ne provenait d'aucune expérience d'aucune sorte, et encore moins d'une réflexion. Je crois pouvoir dire, sans nuance de doute, que c'était là une chose qui m'était "dite" en même temps que le rêve, par le fait même que ce rêve était bel et bien *vécu* par moi, et avec une telle force, et que je ne pouvais absolument pas récuser le témoignage de ce vécu, ni la connaissance (inséparable, à vrai dire, de celui-ci) : que ce vécu avait, au-delà de son sens "littéral", un *autre* sens, et qui me concernait de façon autrement plus profonde.

Peut-être même pourrais-je dire qu'au niveau spirituel, l'acte de connaissance "partiel",

[3] J'ai pensé ici au mot anglais *"earnestness"*, pour lequel il n'y a pas d'équivalent en français, et que j'ai essayé de transcrire comme "gonalité" du mieux que j'ai pu.

ou “préliminaire”, dont je parlais au début, ne vient jamais de nous, de notre psyché limitée mais toujours de Celui en nous qui sait : de celui qui, pendant le sommeil, nous parle par le rêve, et pendant la veille, de tout autre façon qui Lui plaît. Dire que cet acte de connaissance incomplet a lieu, signifierait donc qu'Il nous parle de ce que nous ne pourrions savoir par nos seuls moyens, et que de plus nous “écoutons”, que nous “prenons connaissance” de ce qu'Il nous dit. L'état de vérité partiel serait alors l'état de silence intérieur et d'écoute, qui nous permet de distinguer clairement la *Parole* du bruit environnant. La participation de la psyché est donc ici passive, le rôle actif étant tenu par “la Source”, ou “le Rêveur”, ou “la Mère” ou quelque autre nom qu'on donne à Cela ou à Celui ou Celle en nous qui toujours sait, et de science profonde et sûre[4].

L'acte de foi par contre provient de nous, de l'âme. C'est l'acte par lequel nous “ajoutons foi” à ce qui nous est dit (la langue française est ici particulièrement bien inspirée[5] !), et ceci au plein sens du terme : *nous nous donnons*, à l'instant même, à cette connaissance qui vient d'être donnée et reçue, en agissant sans réserve ni hésitation selon ce que nous inspire cette connaissance qui vient d'apparaître.

---

[4](Créativité humaine et actes créateurs de Dieu). Dans cet alinéa, j'ai touché en passant, sans avoir la prétention de trancher, la question délicate : dans quelle mesure les processus et actes créateurs (et notamment les “actes de connaissance”) qui s'accomplissent dans la psyché, et plus particulièrement dans ses couches profondes, sont l'œuvre de la psyché elle-même, ou celle de Dieu agissant en nous. Je suis loin d'y voir clair, et suspecte que cela fait partie des choses dont une pleine connaissance est réservée à Dieu seul. J'ai tendance à croire que seule la psyché arrivée à un état de maturité supérieure est en état de “voir” de plein pied le genre de réalité spirituelle (sûrement tout ce qu'il y a de primaires !) dont il est question ici, sans intervention directe de Dieu, nous parlant par cette “voix intérieure” ou cette “autre voix”, la “voix de notre faim”, dont il a été question hier.

On peut se demander si *tout* acte véritablement créateur dans la psyché ne serait acte de Dieu, dont nous serions seulement l'instrument. Plus d'une fois, il m'est arrivé d'avoir cette impression - que dans les moments de véritable création, que ce soit dans le travail de mathématicien ou dans le travail de découverte de moi-même, je ne faisais qu'accomplir ce qu'un *autre* me soufflait. Sûrement je ne suis pas le seul à avoir fait cette expérience. Pourtant deux de mes rêves (du mois de janvier et février passés) me disent clairement qu'il y a une part de créativité provenant de la psyché elle-même. Dans un de ces rêves il s'agit d'une “collaboration” entre Dieu et la psyché. Je ne saurais dire si la psyché peut faire œuvre véritablement créatrice, au niveau spirituel ou à tout autre niveau, sans être au moins *secondée* par l'inspiration divine. (L'expression même, de travail ou acte *“inspiré”*, dit bien ce qu'il veut dire...)

[5]La langue allemande, qui dit “Glauben schenken”, n'est pas moins bien inspirée, en mettant en relief un autre aspect de l'acte de foi, comme un *don* (de foi).

Ainsi l'acte de connaissance complet, incluant l'acte de foi, apparaît comme un *acte commun* auquel participent, indissolublement, *deux* partenaires : l'initiative revient à Dieu (pour lui donner cette fois le nom qui lui revient), et l'âme y fait figure d'interlocuteur de Dieu, tour à tour *recevant* le don de sa Parole, et se *donnant* par l'acte de foi. Tel, du moins, m'apparaît l'acte de connaissance qui a lieu au niveau qui m'intéresse ici, celui de la réalité spirituelle.

Bien sûr, ces choses-là, comme pratiquement tous les processus et actes créateurs, ont lieu (sauf rares exceptions) dans l'Insconscient, à l'abri du regard. De plus, le plus souvent nous n'avons aucune connaissance d'un "Interlocuteur", pas même (je crois) dans les couches profondes de la psyché. C'était le cas, notamment, en cette première fois où j'ai sondé un rêve. Au niveau conscient tout au moins (et comme je le soulignais hier), ce qui donnait le ton alors et dominait "la main haute", c'étaient les résistances au changement, alias "le petit diable", se présentant sous les apparences les plus convaincantes de la "voix de la raison" ! Pourtant, l'acte de foi avait eu lieu bel et bien et ladite foi, bien accrochée dans l'Inconscient (et sans se soucier, certes, de se nommer au grand jour...), tenait bon tout en se faisant humble et quasiment soumise : juste encore cinq petites minutes, pour terminer... Et elle n'a pas lâché, jusqu'à ce que le pêne enfin se désenclenche et que la porte verrouillée soit soudain grande ouverte.

Dans les heures et les jours qui ont suivi la percée, cette foi en "le rêve" est devenue pleinement consciente. C'était alors, et est resté, une foi totale, sans réserve, une connaissance sûre et inébranlable : je savais, sans que jamais s'y soit mêlé le moindre doute, que je pouvais faire entièrement confiance à mes rêves[6]. Si réserve il y avait, elle ne concernait jamais le rêve ou Celui qui me parlait par le rêve, mais uniquement la compréhension à laquelle je parvenais sur tel rêve ou tel autre, plus ou moins complète, plus ou moins assurée d'un cas à l'autre.

[6]Il s'agit, bien sûr, des rêves auxquels il m'arrivait de faire attention. C'était comme si le seul fait de reprendre contact avec eux, en les notant par écrit, avait suffi pour me faire connaître que ce qu'ils avaient à me dire (que je le saisisse, ou non), je pouvais le prendre comme chose sûre. Je ne me serais pas prononcé alors sur le rêve "en général", et ce moment ne me souciait guère de savoir s'ils étaient tous de même provenance - s'il n'y en avait pas parmi eux, peut-être même une majorité, qui ne représentaient guère que des "réflexes psychiques" à tout venant, provenant soit de la pulsion érotique, soit de "l'ego". Ce n'est qu'en août 1982, six ans après le premier grand tournant dans ma relation au rêve, que j'ai appris que *tous* les rêves proviennent du Rêveur.

Il me faut ajouter aussi que cette "foi" en mes rêves était plus ou moins agissante suivant les époques ou suivant les cas. Il m'est arrivé, cédant à la voix de la raison (alias "le petit diable") dont je parlais hier, de faire la sourde oreille à des rêves messagers, et de n'en accueillir le message que des mois plus tard.

Dans le cas du premier rêve que j'ai sondé, une fois arrivé au bout, je savais, certes, sans possibilité du moindre doute, que le "message" avait passé - que le rêve avait fait "mouche" !

Cette connaissance, cette totale confiance en le rêve, n'est pas le fruit de l'expérience. Après coup, elle se trouve confirmée surabondamment par l'expérience, c'est une chose entendue - mais c'est là une chose qui allait de soi[7]. À vrai dire, avant aujourd'hui, je n'ai jamais songé à m'interroger sur la provenance de cette connaissance, de cette confiance totale, cette foi. Elle est de même nature, il me semble, que la connaissance que j'ai depuis toujours de la "force" en moi - de la capacité de connaître de première main, et de créer sans avoir à imiter quiconque. Les deux connaissances me semblent quasiment indistinguables. Sans me l'être jamais dit en clair, je sentais bien, d'emblée, que ce qu'il y avait de meilleur en moi était de la même essence que le Rêveur. Il était un peu comme un *frère* aîné, espiègle et bienveillant, sans la moindre complaisance et en même temps d'une inlassable patience. Certes, il me dépassait infiniment par le savoir, par la pénétration du regard, par son prodigieux pouvoir d'expression et, surtout, par une liberté déconcertante, infinie. Pourtant, tout limité que je sois, enfermé de toutes parts par mes œillères, il y avait, jamais formulé, cet irrécusable sentiment de *parenté*. Il était confirmé par l'intérêt évident que le Rêveur prenait à ma modeste personne. Mais surtout, il me semble, ce sentiment apparaissait dans une sorte de *connivence* quasiment, se manifestant dans certains rêves ; dans ceux surtout qui recélaient un comique caché, souvent désopilant, der- rière des apparences gravissimes, voire dramatiques ou macabres. Arriver à "entrer" dans un de mes rêves et par là-même, dans l'esprit

---

[7]En écrivant ces lignes, s'est imposée la pensée d'une situation toute analogue pro- venant de mon expérience de mathématicien. Quand une situation mathématique a été fouillée de fond en comble et éclairée par des biais divers, il en naît un sentiment de compréhension qui équivaut à une connaissance véritable. Elle emporte alors une adhésion plus ou moins totale, et peut être investie par une "foi" plus ou moins agissante. Cette foi ne concerne pas seulement la validité de la vision à laquelle on est parvenu (si celle-ci n'est pas établie encore par une démonstration), mais souvent aussi et surtout, la *portée* de ce qui a été amené au jour et compris de façon plus ou moins complète. Dans une telle situation, les confirmations ultérieures, que ce soit par des démonstrations qui établissent la validité de la vision, ou par des conséquences et prolongements prévus ou imprévus, ou par des recoupements avec d'autres situations déjà plus ou moins bien connues par ailleurs, sont tout autant ressenties comme "choses allant de soi". L'intime connaissance de la validité (dans ses traits essentiels) et de la portée d'une compréhension, ou d'une vision, de son adéquation parfaite à la nature même des choses, n'est pas question d'expérience "après coup" venant confirmer quelque "sentiment" hypothétique, mais elle précède toute expérience. Celle-ci fait figure un peu de l'"intendance", qui finit toujours par suivre cahin-caha. Mais l'étincelle de la connaissance est ailleurs…

dans lequel il avait été créé, c'était aussi, un peu, me dépouiller pour un moment de ma lourdeur coutumière, et me retrouver dans ce qu'il y a de meilleur en moi, par cette communion espiègle, cette connivence avec Celui qui me parlait par le rêve.

Il me semble maintenant que progressivement, au fil des ans, cette foi en mes rêves, ou pour mieux dire, cette foi en le Rêveur, s'est décantée, comme la quintessence même de la foi en ce qui est le meilleur en moi - en ce qui me rend capable de connaître, d'aimer, de créer par la main, l'esprit et le cœur.

Cette foi-là m'a accompagné ma vie durant. Elle se confond avec ma foi "en la vie", "en l'existence". Ce n'est pas une croyance, une opinion sur ceci ou cela, mais la réponse agissante à une connaissance. Cette foi n'est pas affectée par l'expérience de mes limitations et de mes misères, ni par celle de mes erreurs ou de la tenace fringale d'illusion en moi. Toute expérience de moi-même et toute découverte de moi, que ce soit celle d'une grandeur ou celle d'une misère, approfondit la connaissance et vivifie la foi.

Depuis peu, la nature de cette foi est mieux comprise, en même temps qu'elle a reçu une assise nouvelle ; un centre et un fondement, à la fois *en moi* et *hors de moi*, et qui me dépasse infiniment, alors que je lui suis intimement et mystérieusement relié. Il a fallu pour cela que le Rêveur se révèle à moi comme Celui qu'Il est. Mais j'anticipe !

8. La volonté de connaître.

(17 mai) Il pourrait sembler que hier, j'aie mis le doigt sur une "deuxième clef" du grand rêve, après avoir affirmé péremptoirement avant-hier qu'il n'y en avait qu'une seule ! Mais en s'arrêtant sur la chose un instant, il apparaît que ces deux clefs sont en réalité indistinguables - c'est en réalité la *même* clef, vue sous deux angles ou de deux côtés différents. La première, disais-je, c'est une faim spirituelle que le rêve vient combler, et la voix de cette faim, qui te dit : voici la nourriture dont tu as besoin ! Et la deuxième, dont je parlais hier, c'est l'acte de foi, par quoi tu ajoutes foi à cette voix et lui obéis. Les deux ensemble : prendre connaissance de cette voix et lui donner foi, ne sont autres que *l'acte complet* apparu dans la réflexion d'hier, l'"acte de connaissance" au plein sens du terme celui qui fait un avec l'action[8].

[8]Dans cette situation, l'acte (passif) de "prendre connaissance" joue le rôle "yin", "féminin", et l'acte (actif) de donner foi, l'"acte de foi", joue le rôle "yang", "masculin". L'acte complet, comme tout acte complet, est le fruit des épousailles de ses deux aspects inséparables ou "versants", l'un "féminin", l'autre "masculin" - tel l'enfant, conçu et engendré par l'étreinte créatrice de l'épouse et de l'époux. Quand l'un des deux conjoints fait défaut ou est insuffisant, l'acte est mutilé de sa vertu créatrice : l'enfant ne peut apparaître si l'un des deux

Je crois que dans le sillage immédiat de tout grand rêve, venant apporter une nourriture essentielle à l'âme affamée, la "voix de la faim" est bel et bien présente - le marmot braille bel et bien ! S'il est si rare pourtant que le rêve fasse "mouche"[9], c'est parce qu'il y a quelqu'un (le "petit diable" péremptoire dont je parlais, alias "la voix de la raison") qui s'empresse de faire taire le braillard affamé. Pour le dire autrement : il y a bien la "clef" du rêve, à portée de la main - mais la main, au lieu de s'en saisir pour l'usage qui s'impose, la jette à la ferraille (comme chose ridicule et déraisonnable à souhait...). Cela fait, on se gratte la tête et on se dit : qu'est-ce qu'il peut bien vouloir dire, ce rêve pas comme les autres que je viens de faire ? ! Et si on a du temps de reste, on va fouiller dans un livre sur les rêves, ou on va en parler à son psychanalyste...

Ce qui a manqué, c'est l'acte de foi. Une foi en une chose tout ce qu'il y a de délicat, d'imperceptible quasiment, au point même de paraître tout à fait déraisonnable. Car ce soi-disant "braillard" dont je parlais, l'âme chétive, malade, ignorée - elle "braille" à voix très

---

conjoints est absent, ou impotent. Je trouve ici, au tournant de la réflexion, un nouveau "couple cosmique" qui m'avait échappé dans le répertoire provisoire inclus dans "Les Portes sur l'Univers" (dans Récoltes et Semailles, partie III). C'est le couple

foi - connaissance,

où la foi joue le rôle yang, venant "féconder" la connaissance, qui joue le rôle yin. C'est là un couple de nature plus subtile que le couple qui m'était depuis longtemps familier (inclus dans le répertoire en question)

foi - doute.

Les deux couples ont pourtant un air de parenté. Dans le premier des deux, la "connaissance", tant qu'elle ne se trouve "fécondée" par la foi, est (comme j'écrivais hier) "entachée de doute". Dans la situation examinée, une telle tonalité de doute rend la connaissance inefficace - la foi a pour effet de la faire disparaître. Mais dans le deuxième couple, la foi et le doute coexistent et se renforcent mutuellement. C'est de loin la situation la plus fréquente : bannir le doute, c'est aussi mutiler la foi. (Tout comme bannir la foi est aussi mutiler le doute de la vertu créatrice qui est en lui.)

[9]La triste vérité, c'est que je n'ai connaissance d'aucun cas, en dehors de ma propre personne, où le message d'un grand rêve ait bel et bien été entendu. Même pour les rêves "courants" ou "ordinaires", cela doit être plus que rare, tant est grande la répugnance de chacun à apprendre même la moindre des choses sur son propre compte. Or presque tous les rêves nous disent quelque chose sur nous-mêmes que nous ignorons et que nous n'avons aucune envie de connaître. L'absence de curiosité de l'homme à son propre égard, même pour des choses qui peuvent paraître anodines - le moindre mouvement de vanité, ou de désir subreptice - est tout simplement prodigieux, et ne cessera pas de m'époustoufler toujours à nouveau...

basse. La voix d'une qui sait bien qu'elle n'est jamais écoutée. On l'entend, mais on ne l'écoute jamais, tout occupé qu'on est à la faire taire vite fait.

J'ignore si le récit naïf et sans fard de ma propre expérience t'aidera (ou aidera quiconque) à "sauter le pas", à entrer dans un de tes grands rêves. Ce que je sais par contre, c'est qu'en l'absence de l'acte de foi dont je parlais, aucun auxiliaire technique (dictionnaire, méthode, analyste) ne te sera du moindre secours. Le Rêveur ou Dieu en personne viendrait-il t'expliquer en long et en large le sens du rêve, par le langage des mots venant seconder la langue du rêve que tu récuses, que cela ne te servirait de rien. Tu dirais "oui, comme c'est intéressant ! Merveilleux !", et ça entrera dans une oreille pour sortir vite fait par l'autre. L'oreille spirituelle j'entends, qui est la seule ici qui compte. Ce n'est pas une question de concepts que la raison associe et que la mémoire retient. C'en est aussi loin que le jeu d'amour est loin d'un traité gynécologique, ou le parfum de la femme aimée, ou d'une fleur que tu respires, est loin de la formule chimique qui prétend le "décrire".

Pour le dire autrement : l'acte décisif, l'acte de foi, n'est pas acte de l'intellect, mais acte et expression d'une *volonté spirituelle* : la volonté du marmot affamé, de boire bel et bien à la mamelle tendue vers lui. Car, si étrange que cela puisse paraître, l'âme a beau être affamée, il y a une force plus forte encore qui la retient de boire, et même, de *vouloir* seulement boire. Comme un gosse malheureux, peut-être, qui en aurait trop vu, et qui, tout affamé qu'il soit, n'oserait plus écouter et suivre la voix de sa faim. La chose d'ailleurs existe bel et bien - des nourrissons affamés et chétifs, qui préfèrent se laisser mourir, plutôt que de boire. La chose étrange, c'est que l'âme de tous ou presque tous est dans cet état-là (et je n'y ai pas fait exception). Avec cette différence seulement que l'âme, cette grande Invisible, a la peau si dure, qu'elle ne crève jamais, quoi que tu fasses ! Elle végète, elle dépérit, elle vivote, mais elle ne meurt pas.

Ceci dit, quand un enfant à la mamelle, si affamé soit-il, refuse de boire, c'est inutile de lui parler même par la voix des anges - il ne boira pas plus pour autant. Et si tu n'as pas la volonté de "boire", d'apprendre quelque chose à ton propre sujet - que cette chose te vienne par un rêve ou de tout autre façon - tu auras beau faire, et tes amis ou l'analyste auront beau faire, tu ne boiras pas, tu n'apprendras rien. Même Dieu en personne (à supposer qu'il prenne une telle peine, dont Il sait bien d'avance qu'elle est peine perdue…) n'y arriverait pas. Car Il respecte ta liberté et tes choix, plus que toi-même ni personne au monde ne les respecte…

9. La porte étroite — ou l'étincelle et la flamme.

(18 mai) J'avais pensé que je passerais rapidement sur le "cas" du "grand rêve" ou rêve messager, puisque c'est aussi le cas où il n'y a, du point de vue technique, pratiquement "aucun problème". Tant je reste, dans mes réflexes à fleur-la-peau (et surtout dans un livre, censé "faire sérieux" !), enfermé comme tout le monde dans l'attitude consistant à ne considérer comme "sérieux" et digne d'attention que l'aspect technique, "savant" des choses, les "recettes" sûres (ou prétendues telles) et toutes prêtes à l'emploi.

Je sais bien pourtant que les grands rêves, tout exceptionnels qu'ils soient, sont ceux qui sont de très loin les plus importants - plus importants à eux seuls que tous les autres réunis ! En écouter un seul, c'est déjà "changer d'étage". C'est sauter d'un niveau de conscience à un niveau supérieur, quelque chose que dix ans, ni cent ans ni mille d'expérience de ta vie ne saurait, à elle seule, accomplir. Oui, vivrais-tu mille vies d'affilée, tu ne pourras, pour passer à ce nouveau stade qui t'attend, éluder cette "porte étroite" que je me suis efforcé de décrire, tu ne pourras faire l'économie de l'acte de connaissance et de foi, surgi d'une *volonté* spirituelle ferme et sans atermoiement. (Cet acte que j'ai été conduit, presque malgré moi, à essayer de cerner en tâtonnant.). Le seuil est là devant toi, sur le chemin de la connaissance. Que tu l'abordes dans le sillage d'un "grand rêve" (cette main tendue par Dieu !) ou de tout autre façon, il te faut passer par cette porte-là. Sa clef est dans ta main et dans celle de nul autre. Alors même que Dieu te comblerait des grâces les plus inouïes (et l'apparition d'un grand rêve est à elle seule déjà une inestimable grâce...), ce serait en vain, s'il n'y a en toi la foi pour y croire et la volonté pour t'en saisir. Car même désirant et voulant ton bien, Dieu ne te forcera pas la main, ni ne l'animera à ta place pour l'acte qui incombe à *toi*, et non à Lui ni à aucun autre être sur terre ou ailleurs.

C'est donc là une situation entre toutes où "le problème" n'est pas technique, n'est pas celui d'un savoir ni d'une perspicacité, mais se situe *ailleurs*. C'est l'"ailleurs" dont personne ne parle jamais, tant de nos jours il semble méprisé de tous (y compris de ceux qui battent pavillon "spiritualité"). "L'ailleurs" de ces choses délicates et élusives, choses de l'ombre et de la pénombre, que le langage arrive à évoquer (car il n'y a personne, sûrement, en qui ne repose une silencieuse connaissance de ces choses...), mais jamais à décrire, à définir, à réellement "saisir". Car le commencement et l'essence de l'acte créateur est insaisissable. Il échappe à jamais aux mains pataudes de la raison, et à son filet, le langage.

Pourtant, une fois présente la volonté de connaître, et fermement disposée à agir, la raison

et le langage en sont des instruments précieux, voire indispensables. Car par la seule apparition de cette foi, de ce désir, de cette volonté, la percée n'est pas accomplie pour autant, la porte ne s'est pas ouverte. J'ai dit que c'était la *clef* et la *main* qui tient la clef ; encore faut-il l'ajuster dans la serrure et tourner. C'est là l'"intendance", c'est là le *"travail"*, travail "sans problème", peut-être. Mais tu ne peux pas plus en faire l'économie que de l'acte préalable, l'acte de foi et de volonté qui débouche sur ce travail et qui seul lui donne son sens et le rend possible. Et c'est dans ce travail aussi que la saine raison, et son serviteur le langage, reprennent tous leurs droits.

Foi, désir, volonté sont *l'étincelle* jaillie soudain, comme appelée par le combustible tout prêt, offert en pâture au *feu* qui doit le brûler et le consumer. Le travail du feu est le prolongement immédiat et naturel du jaillissement de l'étincelle, mordant dans la nourriture à elle offerte et la dévorant jusqu'à l'épuisement. Point n'est besoin de prescrire à l'étincelle ce qu'elle doit faire : il est dans sa nature même de se transformer en feu en mordant, et dans la nature du feu de dévorer jusqu'à l'achèvement, dans ses épousailles ardentes avec la matière qu'elle consume.

Et ton désir et ta faim sont l'étincelle et le feu jaillissant de ton être et dévorant le bois qui t'est offert par Dieu.

10. Travail et conception - ou le double oignon.

Mais c'est sur le *travail* pour entrer dans un rêve messager que je m'apprêtais à dire quelques mots. Tu t'étonneras peut-être qu'il soit encore question de "travail". N'avais-je pas prétendu que ce qui distingue justement le rêve messager des autres, c'est que son sens est "évident", exprimé à notre intention avec une clarté fulgurante ? !

Et tel est bien le cas en effet. Mais cette "évidence" n'apparaît qu'une fois arrivé au terme du travail[10]. C'est même ce sentiment d'évidence, que ce sur quoi tu viens soudain de déboucher, c'est ce que tu aurais dû voir dès le début comme la chose évidente - c'est ce sentiment-là qui est un des signes (sinon le premier, ni celui qui touche le plus) que "ça y est", que tu as touché au fond du rêve…

[10]Mais il arrive que le message d'un grand rêve apparaisse d'emblée dans son évidence, à une tierce personne à qui on en fait le récit. La raison en est, bien sûr, qu'en cette personne, qui n'est pas directement concernée par le message, il ne se produit pas de levée en masse des résistances contre le renouvellement. Pour tous les rêves messagers qui me sont venus et que j'ai sondés, il m'a fallu des heures, et parfois des jours de travail, pour en saisir le message.

L'apparition soudaine d'un tel sentiment n'est d'ailleurs pas chose spéciale à la compréhension du grand rêve. Celui-ci représente simplement un des cas où elle est la plus flagrante. Je crois même qu'elle est plus ou moins commune à tout travail de découverte, aux moments où celui-ci soudain débouche sur une compréhension nouvelle, grande ou petite. J'en ai fait l'expérience encore et encore tout au cours de ma vie de mathématicien. Et ce sont les choses les plus cruciales, les plus fondamentales, au moment où elles sont enfin saisies, qui sont celles aussi qui frappent le plus par leur caractère d'évidence ; celles dont on se dit après-coup qu'elles "crevaient les yeux" - au point qu'on se trouve stupéfait que soi-même ni personne n'y ait songé avant et depuis longtemps. Ce même étonnement, je l'ai rencontré à nouveau, et tout autant, dans le travail de méditation - ce travail à la découverte de moi-même qui est venu, peu à peu, à se confondre quasiment avec le travail sur mes rêves.

Les gens ont tendance à ne pas y faire attention, à ce sentiment d'évidence qui accompagne si souvent l'acte de création et l'apparition de ce qui est nouveau. Souvent même on refoule la connaissance de ce qui peut sembler, en termes des idées reçues, un étrange paradoxe[11]. Mais la chose est sûrement bien connue, au fond, à tout un chacun qui a vécu un travail de découverte (qu'il soit intellectuel, ou spirituel), et même à celui qui a vécu simplement le jaillissement soudain d'une idée imprévue (et qui n'a vécu de tels moments !), alors que le travail qui l'a préparée est resté entièrement souterrain.

Cette impression d'évidence, et cet étonnement, sont rarement présents dès le premier contact avec la chose nouvelle (le message d'un rêve, disons). L'œil ne la perçoit d'abord que d'une façon toute superficielle, voire distraite, dans une sorte de flou, englobant cette chose et d'autres également floues et incomprises, et dont elle n'a pas tellement l'air de se distinguer ; alors que c'est *elle* pourtant qui va se révéler être comme *l'âme* et le nerf qui animent tout le reste. Cette révélation se produit une fois seulement que l'image mentale a dépassé ce premier stade plus ou moins amorphe, qu'elle-même est devenue mouvement et vie, tout comme la réalité qu'elle reflète. C'est cette métamorphose justement, d'une image amorphe en une vivante réalité intérieure (expression fidèle d'une réalité vivante "objective"), qui est

[11]Il y a deux façons également courantes d'évacuer le paradoxe. Soit pour valoriser la chose nouvelle : on monte en épingle la nouveauté, l'originalité, la profondeur, la portée etc., en ignorant la simplicité et l'évidence. Soit pour dévaloriser : on fait l'inverse, en traitant par le mépris ces choses à tel point simples (pour ne pas dire stupides…). J'ai eu ample occasion de faire connaissance de ce procédé et de l'esprit qui l'inspire, au cours des deux ans où j'ai écrit "Récoltes et Semailles".

préparée par le travail et en est la véritable raison d'être. La chose n'est vue pleinement qu'au terme de ce travail. C"est alors seulement qu'elle apparaît dans toute son "évidence", dans sa vivante simplicité.

On peut voir ce travail comme un travail *d'"organisation"*, instaurant un *ordre* dans ce qui d'abord paraissait amorphe ; ou comme une *"dynamisation"* ou "animation", insufflant vie et mouvement à ce qui semblait inerte. Inertie et amorphie ne sont pas inhérentes à ce qui est regardé (sans être encore vraiment "vu"), mais bien à l'œil qui voit mal, encombré qu'il est par le ballast des images anciennes, l'empêchant d'appréhender le nouveau.

Mais plus que tout autre chose, le travail dont je veux parler est un travail *d'approfondissement*, une *pénétration* de la périphérie vers les profondeurs. C'est bien ainsi que je l'ai ressenti, de façon quasiment charnelle, dès la première fois où j'ai médité[12], et à nouveau, deux jours plus tard à peine, quand pour la première fois dans ma vie j'ai sondé le sens d'un rêve. Je perçois cet approfondissement de deux façons différentes, irrécusable l'une et l'autre, comme deux aspects également réels, et en quelque sorte complémentaires, d'un même et laborieux cheminement.

Voici le premier. L'esprit entre et pénètre dans la chose qu'il s'agit de connaître, comme si celle-ci était formée de couches ou de strates successives ; sondant laborieusement une couche après l'autre, traversant celle-ci et la quittant à son tour pour pénétrer dans celle qui la suit, et poursuivant sans répit sa tenace progression jusqu'à ce qu'enfin il touche *au fond*.

C'est au moment même où tu touches au fond que prend naissance la chose nouvelle - l'image vivante, incarnation d'une connaissance nouvelle et véritable, te livrant une réalité devenue soudain tangible, irrécusable.

C'est là l'aspect en quelque sorte "externe" du travail d'approfondissement, où l'esprit qui pénètre joue le rôle actif, "masculin". Il y prend figure d'un opiniâtre insecte rongeur, se frayant un chemin à travers les couches successives d'un gros oignon, comme attiré par un obscur instinct vers le cœur du bulbe où il doit plonger pour y connaître, qui sait ? quelque éblouissante métamorphose, dont il serait bien incapable de se faire d'avance la moindre idée. Le franchissement de chaque "interface" d'une strate de l'oignon à l'autre représente le franchissement d'un "seuil", par passage d'un certain "ordre", déjà capté par l'image mentale,

[12]Je parle de la méditation et de la découverte de la méditation dans "Récoltes et Semailles", première partie (Fatuité et Renouvellement), et plus particulièrement dans les sections "Mes passions", "Désir et méditation", "Le fruit défendu", "L'aventure solitaire", "Constat d'une division" (n°s 35, 36, 46, 47, 49).

à l'ordre qui le suit, correspondant à un degré d'organisation et d'intégration supérieur[13].

Et voici le deuxième aspect du travail d'approfondissement, l'aspect interne. C'est la psyché maintenant qui est pénétrée, c'est elle qui joue le rôle réceptif ou passif, "féminin". L'"oignon" cette fois n'est pas la substance in- connue que l'esprit pénètre et sonde, mais c'est *la psyché elle-même*, perçue comme une formation de couches superposées, depuis la surface (l'écran où se projettent les impressions et prises de connaissance pleinement conscientes) jusques aux parties de plus en plus profondes et reculées de l'Inconscient. Ce qui maintenant doit se frayer un chemin, depuis la pelure périphérique jusqu'au cœur même de l'oignon, c'est la perception et la compréhension de la chose que je désire connaître - ou pour mieux dire, c'est cette chose elle-même qui, par la vertu de l'attention qui l'accueille et alors même qu'elle serait extérieure à moi, se trouve aussi en moi avec une vie qui lui est propre, participant et de ce qui est extérieur à moi, et de ce qui est intérieur et y répond. Le mûrissement progressif et le déploiement d'une compréhension d'abord embryonnaire, est visualisée et vécue comme une telle progression de la chose à connaître, comme sa descente obstinée à travers mon être, depuis la mince couche périphérique jusque vers les profondeurs de l'Inconscient. Au fur et à mesure, ce cheminement se trouve reflété, comme en un miroir, de façon plus ou moins claire, plus ou moins complète, sur l'écran de la connaissance consciente. Un peu comme si à chaque moment le chemin déjà parcouru servait de communication, tel le couloir optique d'un périscope, entre la périphérie et la couche extrémité du chemin, pour projeter dans le champ de la conscience et lui rendre accessible ce qui se trouve et se passe dans cette couche-là.

Ce deuxième aspect du travail, l'aspect "féminin" ou "yin", est important surtout, il me semble, quand il s'agit d'intégrer pleinement une connaissance qui est de nature avant tout spirituelle. Souvent, cette connaissance est déjà présente, peut-être depuis longtemps, voire

[13]Ces franchissements de "seuils" successifs sont très clairement perçus au cours du travail, sinon au niveau pleinement conscient (alors que la pensée est déjà suffisamment occupée ailleurs !), du moins dans les couches de la psyché proches de la conscience (le "subconscient"). J'ai l'impression que les "couches ou strates successives" dont il est question ici, perçues parfois avec une telle netteté irrécusable, peuvent avoir bel et bien une existence "objective". Elles correspondraient à des "plans d'existence" différents, d'élévation croissante, de la réalité (idéelle ou psychologique) sondée. Ces plans auraient donc une existence "objective", indépendante de l'esprit qui sonde. Alors que je n'en ai qu'une perception obscure et diffuse, ces plans seraient clairement et pleinement perçus par Dieu, et peut-être aussi par certaines personnes, dont le pouvoir de vision spirituel serait suffisamment développé.

depuis toujours, dans les couches les plus profondes de la psyché. Mais tant que les forces répressives provenant du "moi", du conditionnement, la maintiennent prisonnière dans le fin fond de l'Inconscient, son action reste limitée voire minime, sinon nulle. Du côté opposé, une soi-disante "connaissance" qui serait limitée à la "pelure de l'oignon", sous forme (disons) d'une "opinion" ou d'une "conviction", provenant de lectures, de discussions ou simplement de "l'air du temps" culturel, ou d'une réflexion, voire même d'une intuition subite - une telle "connaissance" mérite rarement de nom. Je mettrais pourtant à part le cas de l'"intuition subite", par exemple une première intuition du message d'un rêve, apparue sous le coup de l'émotion dès le moment du réveil. À coup sûr, elle est une projection instantanée, dans le champ conscient, d'une connaissance présente dans des couches plus ou moins profondes de la psyché (projection peut-être incomplète, ou déformée). Mais même dans ce cas, cette connaissance partielle, présente à la fois à la surface et au cœur, reste inefficace. Elle le reste, aussi longtemps que ne s'est pas accompli le travail d'approfondissement, assurant la "jonction" (pour ainsi dire) entre la connaissance profonde (faisant fonction de "source") avec sa projection à la périphérie. Il faut d'abord que celle-ci se fraye un chemin, cahin-caha, couche après couche, *jusqu'au fond*, jusqu'au retour à sa source.

Si ce travail s'arrête avant d'être arrivé à son terme, et ne manquerait-il que l'épaisseur d'un cheveu - c'est comme si aucun travail n'avait été fait. Comme si le spermatozoide s'était arrêté dans sa course, avant de toucher l'ovule et de se fondre avec lui en un nouvel être. La fécondation ultime, la conception instantanée de l'être nouveau, *a lieu* (quand le cheminement se poursuit jusqu'au contact ultime) *ou elle n'a pas lieu* (quand il s'arrête avant d'être arrivé à terme). Il n'y a pas de moyen terme, pas de juste milieu. On ne naît ni ne renaît à moitié.

Tu saisis ta chance, ou tu la laisses passer. Tu renais, ou tu restes celui que tu étais - le "vieil homme".

11. Le Concert — ou le rythme de la création.

(19 et 20 mai) Dans cette première partie de mon témoignage sur mon expérience du rêve, mon propos est de faire le récit des enseignements de cette expérience qui m'apparaissent les plus essentiels pour la connaissance du rêve en général. Ils sont tous de nature non technique, touchant avant tout à la nature même du rêve et de la connaissance que nous pouvons en avoir. Et voilà déjà cinq jours d'affilée que je me vois conduit, jour après jour et comme

sous la contrainte d'une logique intérieure muette et péremptoire, à m'attarder sur le rêve messager, épluchant et scrutant l'une après l'autre les différentes étapes et les mouvements de l'âme dans le délicat et ardent périple qui conduit (quand les vents de l'esprit sont propices…) de l'apparition du rêve à la compréhension de son message.

Le fait que le message du grand rêve nous concerne de façon névralgique et profonde lui donne une portée et une dimension spirituelle exceptionnelles, voire unique dans l'aventure d'une vie humaine. C'est un appel, une interpellation puissante, une invitation pressante à un renouvellement créateur de l'être à passer sans retour d'un niveau de développement spirituel à un autre, moins fruste, moins borné, moins indigent voire misérable. C'est là un aspect presque toujours négligé, sur lequel j'ai été amené à revenir encore et encore, sur lequel on ne peut trop insister.

Mais quand je fais abstraction de cette dimension unique du rêve messager, ce qui me frappe surtout dans le récit de ces derniers jours est en fait en direction en quelque sorte opposée : toutes les autres particularités du "périple de connaissance" que j'ai évoquées à l'occasion du grand rêve se retrouvent plus ou moins telles quelles dans le "processus de la connaissance" en général. Mais peut-être vaudrait-il mieux l'appeler "processus de la découverte", pour bien indiquer qu'il s'agit des processus par lesquels apparaît une connaissance *nouvelle*, où une connaissance déjà acquise, déjà intégrée à notre être, se *renouvelle*.

Une chose remarquable m'était déjà apparue progressivement au cours des dix années écoulées[14], au sujet de ces processus créateurs : c'est que sous des formes certes variables à l'infini, on y reconnaît les mêmes aspects essentiels, quel que soit le "niveau" psychique où se situe la connaissance qui se développe et se renouvelle. Je distingue trois tels niveaux ou "plans" : la connaissance dite *"sensuelle"* ou *"charnelle"* (qui inclut la connaissance "érotique", au sens restreint et courant du terme), la connaissance *"intellectuelle"* et *"artistique"*[15] (laquelle

[14]C'est en 1977, l'année qui a suivi l'entrée de la méditation dans ma vie et la "renaissance" dont j'ai parlé précédemment, que j'ai découvert avec surprise, mais sans y attacher d'abord une importance particulière, que la pulsion de connaissance dans mon travail de mathématicien était de la même nature que la pulsion amoureuse. Les paroles et les images qui me venaient spontanément, voulant évoquer la pulsion de découverte dans son essence, étaient paroles et images de l'amour charnel que me soufflait Eros. C'était dans un court texte, "En guise de Programme", pour présenter un cours-séminaire sur l'icosaèdre aux futurs auditeurs, dans l'espoir de secouer l'apathie générale qui avait sévi l'année précédente…

[15]Le mot allemand "geistig", qui n'a pas d'équivalent en francais, inclut une connaissance ou une activité aussi bien "intellectuelle" qu'"artistique".

constitue un stade d'évolution supérieur de la connaissance "érotique" des choses, sans être pourtant de nature essentiellement différente[16]), enfin, la connaissance *"spirituelle"*. Celle-ci est de nature foncièrement différente des deux modes ou niveaux de connaissance précédents, et (aux yeux de Dieu tout au moins...) d'essence supérieure[17].

Entre ces trois grands plans de la connaissance, dont les deux premiers restent tout proches, mais dont le troisième, le plan spirituel, se trouve loin au-delà de ceux-ci, on perçoit pourtant des correspondances intimes et mystérieuses. Comme si les deux plans inférieurs étaient des reflets, ou mieux, des "paraboles", imparfaites et fragmentaires et pourtant essentiellement "fidèles", du plan spirituel, dont ils seraient pour nous les messagers énigmatiques et méconnus. Et le rêve m'est apparu peu à peu, au fil des ans, comme *l'"Interprète"* par excellence, nous faisant signe comment "remonter" des mots de la chair et de ceux de l'intelligence humaine, vers la réalité originelle, qui est notre patrie véritable et notre inaliénable héritage.

La réflexion de ces derniers jours vient inopinément entrer en résonance avec l'ensemble d'intuitions éparses que je viens d'essayer d'évoquer. Il semblerait bien qu'il y ait un *archétype* commun à tous les processus créateurs, à tous les processus de découverte, quel que soit le plan sur lequel ils se poursuivent et s'accomplissent. Et je soupçonne même que cet archétype ou moule originel ou forme originelle, ce "modèle" éternel pour tous les processus créateurs s'accomplissant dans la psyché (voire même, pour tous les processus créateurs sans exception, quels que soient les plans d'existence sur lesquels ils peuvent se dérouler) - qu'il se trouve incarné et inscrit de toute éternité dans la nature même de Dieu, le Créateur : de la façon dont *Dieu* Lui-même procède en créant - ainsi procède tout travail et tout acte créateur sans exception, que Dieu Lui-même y prête la main, ou non ([7]).

Je discerne, dans le processus de la découverte, des "moments" différents, ou "étapes" dif-

[16]Voir à ce sujet l'avant-dernière note de bas de page. Bien sûr, la "découverte" dont j'y parle était celle d'un fait "bien connu", que Freud semble avoir été le premier à formuler clairement, et à en saisir toute la portée. J'avais bien sûr entendu parler depuis longtemps de ces idées de Freud. Mais jusqu'au moment dont je parle, c'était là en moi (comme c'est le cas chez presque tous) de simples idées, un "bagage" inerte. À ce moment, j'ai eu l'expérience et la perception immédiate et imprévue d'une *réalité*, irrécusable, alors que je n'avais aucune "idée" en tête. La *même* réalité, sûrement, que Freud avait sentie il y a longtemps - et que C.G. Jung, venu dans le sillage immédiat du maître, a préféré éluder.

[17]Cerner ce qu'il faut entendre exactement par connaissance "spirituelle" est une tâche délicate et importante, qu'il n'est pas dans mon propos de poursuivre ici. C'est une des choses, avec "amour", "liberté", "création", "foi", "humilité", sur lesquelles la confusion des esprits est la plus grande et la plus générale.

férentes, se déroulant dans un ordre et suivant un scénario qui semblent bien, pour l'essentiel, être les mêmes d'un cas à l'autre. Il en est deux, plus ou moins longues et laborieuses, pour lesquelles le "facteur temps" semble un ingrédient essentiel, tout comme pour la croissance d'une plante, la maturation d'un fruit, ou pour la gestation du fœtus dans les replis de la matrice maternelle. Ils "travaillent avec le temps", se déroulent "dans la durée". J'en vois deux autres, par contre, qui paraissent plus ou moins instantanés, telle l'étincelle qui fuse, la flamme qui jaillit, l'édifice qui s'écroule. Telle aussi ta naissance et l'irruption à la lumière, que préparent les obscurs labeurs de l'enfantement…

Voici ces "quatre temps" marquant le rythme de la création, tels les flux et reflux d'une respiration infinie, telles les mesures dans un contre-point qui n'a commencement ni fin :

temps long (préparation)

temps court (conception - ou déclenchement)

temps long (travail)

temps court (accomplissement) : *une* mesure ! *Un* périple, ou *un* "acte", dans le processus de la connaissance…

Et l'accomplissement de l'acte est en même temps déclenchement de l'acte suivant, souffle suivant souffle et mesures s'enchaînent aux mesures au fil des moments et des ans et des temps et des saisons de ta vie - et au fil de tes vies de naissance en mort et de mort en naissance, pour chanter un chant qui est *ton chant* - chant unique, chant éternel, chant précieux qui s'enlace aux autres chants de tous les êtres ayant souffle de vie, dans l'infini Concert de la Création.

Seul le Maître de l'Orchestre entend le Concert dans sa totalité, comme aussi dans chacune de ses voix et dans chaque modulation et chaque mesure de chaque voix. Mais pour peu que nous tendions l'oreille, nous autres musiciens-chanteurs pouvons parfois saisir au vol les bribes éparses d'une splendeur qui nous dépasse et à laquelle pourtant, mystérieusement et irremplaçablement, nous participons.

12. Quatre temps pour un rythme.

Mais il est temps de redescendre sur terre, et de revenir à ce "rythme à quatre temps" sur un exemple - celui, disons, du "périple" auquel vient de nous convier un rêve messager.

1. Sommeil : nous vivons le rêve. Celui-ci joue rôle de “matériau”, ou de “nourriture”, ou de “combustible”, pour le périple devant nous, dont ce rêve que nous vivons est l’étape préliminaire. C’est l’“entrée en matière”, ou pour mieux dire, la “présentation” de ladite “matière” (ou “matériau”) et le premier contact avec elle.

On (en l’occurence, le bon Dieu) vient de nous présenter un plat substantiel. Allons-nous seulement en prendre note ? Et si oui, comment y répondrons-nous ? En l’effleurant des lèvres, en y goûtant, en le mangeant… ?

Étape-durée, où notre rôle est ici entièrement passif ([8]). Elle est destinée à susciter l’étape suivante, le “déclenchement”, et le processus créateur que celle-ci amorce.

2. Réveil : *intuition* fulgurante du rêve comme un message, et un message crucial, à nous destiné ; *foi* accordée à cette connaissance immédiate, venue nous ne savons d’où ; *désir* d’entrer dans le rêve, de nous pénétrer du message, lourd d’un sens inconnu ; *volonté* de connaître, venant acquiescer au désir et animé par la foi = quatre mouvements de l’âme, invisibles quasiment et indissociables, alors qu’ils viennent d’éclore dans les replis obscurs de la psyché, telle une imperceptible étincelle fusant dans l’ombre…

Étape instantanée, intensément et secrètement active, à la fois et intensément “yang” et “yin”, “mâle” et “femelle”. Avec elle s’amorce le processus créateur proprement dit, préparé par l’étape précédente.

3. Travail, se poursuivant dans les heures qui suivent[18] (si les circonstances ne nous contraignent à le remettre à plus tard) : tel un fœtus venu à terme se fraye un obscur chemin vers la lumière, ainsi la compréhension parcellaire, périphérique, venue avec le rêve et saisie au réveil se fraye laborieusement le sien, couche par couche, vers les profondeurs, de la périphérie vers le cœur, de la lettre du rêve vers son sens profond, de la surface consciente de la psyché vers ses tréfonds…

Étape-durée, souvent longue et laborieuse, où la traversée de chaque “couche” est en elle-même comme le travail dans un “mini-périple” partiel, préparé par la traversée de la couche précédente, amorcé par le franchissement allant de celle-ci à celle-là, et s’accomplissant avec le franchissement qui fait passer à la couche suivante plus profonde, nous rapprochant d’un pas encore du dénouement tout proche…

[18]Quand je parle des “heures qui suivent”, je suis optimiste. Plus d’une fois, il m’a fallu plusieurs jours de travail serré pour arriver à saisir le message d’un “grand rêve”. La première fois (en octobre 1976) il a suffi de quatre heures.

Le travail se poursuit comme sous l'effet d'une force invisible et puissante qui nous *tire* de l'avant, à l'encontre des résistances tant inertes que vives - comme si le sens inconnu que nous voulons sonder et atteindre nous attirait en lui inexorablement, vers l'accomplissement total, sans se laisser leurrer ni distraire par aucun des mini-accomplissements partiels qui jalonnent la tenace progression vers le cœur même du message. (Alors qu'avec chaque nouveau pas accompli vers le sens entrevu, monte la tension et la réponse émotionnelle.).

Étape à la fois "active" et "passive", "yang" et "yin", où nous pénétrons, et sommes pénétrés, tirons et sommes tirés - longue comme labeurs d'accouchement - et où les heures s'envolent en l'espace d'un instant…

4. Percée : aboutissement soudain et terme du travail, conclusion du voyage, accomplissement du rêve et de son message… Etape instantanée, Purement et intensément réceptrice, "yin", toute velléité de pensée, d'action abolie, alors que fluent à travers l'être les flots d'une émotion rédemptrice…

J'ai suffisamment insisté précédemment sur le sens et la portée de ce moment - un des grands moments de l'existence - pour n'avoir pas à y revenir ici. D'autant moins que le rêve messager n'est pour nous à présent qu'un "cas", à la fois typique par son déroulement et extrême par sa portée, venu ici pour illustrer le "rythme" immémorial des processus créateurs.

Qu'il s'agisse du périple préparé par l'apparition du grand rêve, ou de tout autre périple de découverte, l'étape la plus secrète, la plus délicate de toutes, la plus incertaine - celle aussi qui a tendance à échapper totalement au souvenir conscient (dans sa nature intime du moins sinon dans son existence), c'est celle de "l'étincelle qui fuse", c'est le délicat *enclenchement* du processus créateur : la vive perception d'une substance vierge, dans sa richesse insondée et dans sa puissance ; l'éclosion du désir et l'acte de foi en cette connaissance, diffuse et incomplète, qu'apporte la perception et qui veut s'incarner ; et la volonté enfin d'accéder au désir, de le suivre, de se laisser porter par lui - jusqu'au terme lointain noyé de brumes…

Une fois jaillie l'étincelle, vigoureuse (dans sa fragilité même…), et pour peu que cette volonté ou cette foi ou ce désir ne s'éventent ou ne se brisent avant l'heure[19], c'est *déjà gagné*

[19]En écrivant ces lignes, je me rendais compte en même temps que ce "pour peu que" est peut-être un peu léger ! Dire que "cette volonté ou cette foi ou ce désir ne s'éventent ou ne se brisent avant l'heure" est aussi ce qu'on peut appeler, parfois, "avoir du souffle". Ce "souffle" est, en quelque sorte, la mesure de la force ou de la qualité, ou d'une certaine espèce de force ou de qualité, dans cette "volonté", ou dans cette "foi", ou dans ce "désir". Il arrive qu'une idée ou intuition simple demande des années de travail, voire une vie entière, pour être

: tout le reste viendra par surcroît, à son heure.

Ainsi, c'est le moment le plus obscur, le plus ignoré, quand il n'est renié ou objet de morgue et de mépris, qui est aussi le plus décisif, le *moment créateur* entre tous.

Dans le cycle de la transmission de la vie, c'est le moment de la *conception*, par quoi se trouve engendré dans la chair un nouvel être et s'amorce la laborieuse gestation dans la matrice maternelle, préparant une deuxième naissance à la lumière du jour. Et ce mépris que de nos jours je vois s'étaler de toutes parts pour ce qui fait l'essence même de toute création, pour cette chose infiniment fragile et délicate et infiniment précieuse, n'est qu'un des innombrables visages du *secret* lourd d'ambiguïté et de honte qui, de temps immémoriaux, entoure l'acte de conception - l'acte de vie même dont notre être de chair est le fruit.

13. Les deux cycles d'Eros — ou le Jeu et le Labeur.

(21 mai) Voici deux autres "mesures" dans le rythme créateur, les deux *"cycles d'Eros"*. Ce sont les deux archétypes de l'acte de création, dans le champ de l'expérience humaine. (Alors que l'archétype ultime nous échappe à jamais, inscrit qu'il est dans la nature du Créateur...).

I - *Eros* - ou *le Jeu*

Voici le *"cycle des amants"* - ou le jeu de l'Amour.

1. Préparation. Rencontre des partenaires : la femme, ou le repos, l'assise - et l'homme, ou le mouvement. Les voici amenés, par les "hasards" des voies de la vie, en présence l'un de l'autre. Prendront-ils seulement note l'un de l'autre, et si oui, comment ?

2. Enclenchement : le désir fuse, en l'un ou en l'autre, ou en l'un et l'autre. Sera-t-il réprimé, telle une bavure secrète, ou trouvera-t-il acquiescement par la foi en la beauté du désir et de sa propre force, et par l'espoir en l'acquiescement de l'autre ? Et si la foi acquiesce en la beauté du désir et de la connaissance qu'en lui-même déjà il recèle, la volonté acquiescera-t-elle à l'acte ?

---

menée à terme. (Tel fut le cas, notamment, des lois de Kepler pour les mouvements des planètes.). Parfois aussi, la vie d'une personne n'y suffit pas, et il y faut des générations. Et pourtant, même dans un tel cas, je n'ai rien à retrancher à l'affirmation catégorique : "c'est déjà gagné" ; car c'est déjà gagné, en effet, alors même qu'il y faudrait des siècles, voire des millénaires, avant que n'apparaisse dans sa plénitude l'accomplissement de l'idée. C'est là une chose qui se situe "dans le temps", alors que ce dont je parle ici est "hors du temps". Alors même que l'humanité disparaisse avant que l'idée ne vienne à terme, ou que celui en qui elle est née, en un instant de grâce, ne la poursuive pas jusqu'à son terme (et peu importe qu'il y faille une vie, ou qu'il y faille quelques jours...), mais (disons) juge plus utile de s'occuper d'autres choses - cela n'y change rien.

Quand désir, foi, volonté concourent et concordent, l'étincelle déjà a fusé, dans sa force vive originelle. La perception de l'autre soudain change de plan et se transfigure, les personnages déjà s'effacent pour laisser place aux rêves immémoriaux : l'Amante-mystère, l'Immobile, l'Eternelle, communiant en son corps, et l'Amant éphémère et mobile, à la découverte du mystère, à la quête du repos...

3. "Travail" - ou le *Jeu* ! Voici le Jeu des jeux, le jeu de découverte où chacun des amants se trouve et se découvre - l'Amante à travers l'Amant qui la parcourt, la fouille et la sonde, et l'Amant en parcourant en fouillant en sondant...l'une et l'autre portés par les vastes vagues du jouir de l'Amante, l'Inépuisable, la Toute-puissante - l'un et l'autre tirés (comme vers une fin commune, lointaine d'abord et qui se fait toujours plus proche et plus pressante...) vers la *crête* ultime où la vague se brise et s'abîme - vers l'extinction, vers le néant...

4. Accomplissement : c'est la mort orgastique, l'extinction l'un en l'autre, et le Néant qui s'étale et s'étend lavant effaçant toutes choses...Et dans cette mort, dans ce néant humide et tiède point, comme un premier sourire, comme une humble lueur, le *nouveau-né* - l'être dans sa fraîcheur première, l'être des jours d'Eden et de l'aube des jours, l'être neuf, vide de désir. L'être *rené*, en lui par elle et en elle par lui, lui comme elle à la fois *père* ou *mère*, et *l'enfant* nouveau-né.

II *Eros* - ou *les Labeurs*

Voici le *"cycle de L'incarnation"* - ou les travaux de la Vie.

La rencontre a eu lieu, ou les rencontres, et l'étincelle a fusé, une fois ou cent fois. Les partenaires désormais forment le couple des époux, ouvriers conjoints des œuvres de vie.

1. Préparation : c'est l'étape du *jeu d'amour* dans le cycle précédent, le cycle des amants, et de son achèvement orgastique. À la fin de l'étape la semence s'est épanchée et l'ovule attend, niché dans la tiède et obscure moiteur de la matrice, les gamètes mâles se pressant à l'assaut du demi- germe d'être, appelant son autre moitié qui doit le compléter. Y aura-t-il un vainqueur - y aura-t-il un germe d'être ?

2. Enclenchement. Les gamètes mâle et femelle se sont joints : c'est la *conception*, ou fécondation de l'ovule, l'apparition "biologique", dans la chair, du nouvel être, par ce germe d'embryon qui vient de se former.

Y a-t-il ici acte de connaissance, de désir, de foi, de volonté ?

Je soupçonne bien que oui, sans pouvoir l'affirmer. Pour le "savant", il est vrai, la question

ne se pose pas - pour lui tout est réglé par les lois aveugles du hasard (qui est le nom que nous donnons à notre ignorance) et de la nécessité (qui est le nom que nous donnons au peu que nous savons, en l'occurrence sur les processus biologiques et moléculaires). Mais sûrement "hasard" et "nécessité" sont les instruments d'un *Propos* qui nous échappe, dans une Main experte que nous ne savons ou ne voulons pas voir. Et l'âme appelée ici à s'incarner à nouveau, et son désir et sa peur, sa foi et ses doutes, et sa connaissance précaire et ses innombrables ignorances, et sa volonté (peut- être hésitante...) de tenter l'aventure nouvelle - ou de s'y soustraire si elle peut...- tout cela sûrement *agit* et s'exprime sur le plan de la matière et des œuvres obscures du corps, tout comme les désirs, peurs, assurances, doutes, connaissances, ignorances venant confluer en un acte plus ou moins affirmé ou plus ou moins confus de notre volonté, en nous, âmes incarnées, s'exprime et agit d'innombrables façons sur le plan de la chair et de la matière.

Aussi dans l'ignorance vaut-il mieux, plutôt que d'affirmer ou nier, s'interroger ou se taire.

3. Travail : c'est la laborieuse *gestation* de l'embryon dans la matrice nourricière, la longue et minutieuse construction, cellule après cellule, de la "demeure" ou la "maison" de l'âme réincarnée. Œuvre d'une complexité et d'une délicatesse prodigieuse, dans chacune de ses parties infimes, comme dans leur mystérieuse coordination et l'harmonie parfaite des fonctions et des formes, faites à l'image de Dieu...

Alors que se déploie et s'épanouit la demeure, et à travers émotions et aléas de sa vie utérine, l'âme (avec espoir peut-être, ou avec appréhension...) attend l'heure marquée, qui mettra fin à sa relative quiétude : l'heure de l'expulsion...

4. Accomplissement : c'est la *naissance* du nouvel être à la lumière du jour, son deuxième départ dans sa nouvelle aventure terrestre. Une deuxième fois les dés sont jetés : l'âme est confrontée à nouveau, pour sa croissance, à la condition humaine.

Les deux cycles archétypes se chevauchent : voici *Eros-enfant*, Eros jouant l'Amour et moissonnant plaisir d'amour et connaissance charnelle de la mort et de la naissance, se transforme en *Eros l'Ouvrier*, qui laboure le champ du Maître de la Vie pour y semer la vie et l'arroser de sa semence, de sa sueur, de son amour.

Le jeu d'Eros n'est pas sa propre fin - et ce n'est pas *nous* qui fixons les fins. Il est une *préparation*. Et l'accomplissement du jeu d'Eros-enfant est aussi l'amorce des labeurs d'Eros

le laboureur.

Et ces deux "mesures" archétypes qui se prolongent et se parachèvent, scandant l'expérience charnelle de l'amour et son prolongement en semailles de vie, m'apparaissent soudain comme formant à leur tour une *parabole*, me parlant d'une *autre* réalité. Alors que je viens seulement de me séparer, comme à regret, d'Eros-enfant avide de glaner, pour labourer et semer selon la volonté du Maître.

14. Les pattes de la poutre.

(22 mai) Après la digression des derniers jours sur les processeurs créa- teurs en général, il serait temps de revenir au rêve, et au travail sur le rêve messager. J'avais commencé à en parler, dudit travail, il y a quatre jours déjà, dans la section "Travail et conception - ou le double oignon". C'est là que j'ai commencé à entrer dans la question, certes pertinente, pourquoi donc il faut un long et laborieux travail pour arriver péniblement à saisir, au bout du compte, un "sens" qui aurait dû être évident dès le début. C'est qu'avant un tel travail, disais-je, l'image mentale consciente que nous avons d'une chose nouvelle est "amorphe", "inerte", alors que la chose elle-même est douée d'ordre et de vie - et cela est dû à l'œil qui voit mal, "encombré qu'il est par le ballast des images anciennes, l'empêchant d'appréhender le nouveau".

Il faut donc croire que le travail a pour effet de "changer notre œil", de lui rendre (tout au moins dans sa relation à la chose examinée, ici le rêve que nous venons de vivre) une vivacité, une qualité d'intégration originelles. Et si ce qui le rend si balourd et si empoté est ce "ballast" des idées anciennes, le travail doit nous apparaître en tout premier lieu comme un *nettoyage*, aux fins de nous débarrasser du bagage écrasant des "poutres" en tous genres que nous traînons avec nous, souvent une vie durant.

Or, se séparer d'une idée reçue (et reçue, le plus souvent, sans même que nous nous en soyons rendu compte, tant elle fait partie de l'air du temps…), c'est là, faut-il croire, une des choses les plus difficiles qui soient. Il y a dans la psyché des forces *d'inertie* immenses, inhérentes à sa structure même, qui font une opposition invisible et muette, et oh combien efficace ! à tout ce qui pourrait la changer si peu que ce soit - à tout ce qui ferait mine de toucher à l'armature des idées et images (la plupart à jamais informulées) qui structurent le "moi". Il en est déjà ainsi dans le domaine relativement anodin de la recherche scientifique[20].

[20]Ce qui me frappe surtout, dans ce qui m'est connu dans l'histoire des sciences, c'est bien moins ce qui est

Mais lorsqu'il s'agit d'idées et d'images qui impliquent notre personne de façon tant soit peu chatouilleuse ("empfindlich") rares sont ceux où cette inertie générale ne se double de *forces de résistance "vives"* d'une puissance stupéfiante, d'une coriacité à toute épreuve. On souffrirait mille morts, et on en infligerait mille fois mille sans sourciller, plutôt que de prendre connaissance humblement en soi-même du moindre de ces actes de vanité, de pusillanimité ou de violence secrète qui émaillent les jours même des meilleurs d'entre nous ([9]). Il est vrai qu'il n'y a pas de "petite chose" dans la connaissance de soi-même (quand celle-ci est autre chose qu'un simple fleuron à son image de marque), et prendre connaissance d'une telle chose pour ce qu'elle est, et la situer à sa juste place, c'est déjà l'écroulement d'une certaine image de soi, et l'écroulement en même temps de tout un ensemble figé d'attitudes et de comportements dans sa relation à soi-même. Toujours est-il que le "grand rêve", lequel justement, plus qu'aucune autre chose, est fait pour nous "toucher" de façon névralgique, mobilise aussitôt des résistances invisibles et véhémentes, qui prennent soin d'évacuer au plus tôt le message entrevu.

Aussi l'image apparue tantôt, du "nettoyage" pour se débarrasser des "poutres dans l'œil" qu'on traîne à son insu, est-elle loin en deçà de la réalité. Pour la rendre plus ressemblante, il faudrait y préciser que lesdites poutres sont, non pas simplement des *choses*, lourdes certes mais par elles-mêmes inertes sans plus, qu'il suffirait de tirer de là pour s'en débarrasser ; mais qu'elles seraient au contraire animées d'une *vie* et d'une volonté propres - d'une volonté farouche et tenace de ne se laisser déloger de là à aucun prix, *s'accrochant* à l'œil des pieds et des mains, ces poutres pas comme les autres, ou même de cent pieds et de cent mains à la fois ! Déloger la garce, c'est ni plus ni moins que la mettre laborieusement en pièces - pas un petit travail, non !

Pour mettre la joie à son comble, on ne la voit pas, cette fameuse poutre, ni même aucune de ses mille pattes accrocheuses et agiles. Bien plus, pendant tout le travail, on n'en soupçonne pas même l'existence ! Tout ce qu'on sait, c'est qu'on veut y voir clair - et cette volonté-là nous fait suivre l'instinct obscur qui nous tire en avant, et qui nous dit aussi à chaque moment, irrécusablement, que nous *avançons* bel et bien, que nous pénétrons dans le "sens" que nous

---

présenté souvent comme des "éclairs de génie", ni les avancées sou- daines, parfois spectaculaires, qu'elles amorcent, mais bien plutôt les résistances d'inertie énormes qui retiennent pendant des générations et des siècles, voire des millénaires, l'apparition desdits "éclairs", et qui souvent, après-coup encore, font obstacle à ce que leur message évident soit bel et bien assimilé par notre espèce.

voulons connaître, couche par couche, laborieusement, inexorable- ment, vers le cœur même du message.

Le travail consiste en somme à décrocher patiemment l'une après l'autre les invisibles mille pattes de l'invisible poutre. Mais ça, nous ne le savons pas alors, et nous n'avons pas à le savoir. Ce n'est pas là notre boulot. Les processus créateurs s'accomplissent à l'ombre, et il n'y a qu'Un seul pour les voir pleinement, tels qu'ils s'accomplissent réellement, avec Son aide silencieuse, là où l'œil humain n'a pas accès. Peut-être ne sommes-nous que l'instrument vivant, doué de volonté propre et lesté d'ignorance, entre des Mains qui savent. Notre boulot, c'est d'acquiescer par la foi agissante à l'œuvre qui doit s'accomplir par nous et en nous, *si nous le voulons*. Notre boulot, c'est cette foi, cette volonté, cette "obéissance" - tout le reste (j'ai dû déjà le dire ailleurs) est dans Ses Mains, et nous vient *par surcroît*.

15. La frottée à l'ail.

Si ce n'est pas "notre boulot" de savoir comment se déroulent en nous des (soi-disants ?) "processus créateurs" (de toutes façons inconnaissables...), on me demandera peut-être pourquoi alors je me donne tout ce mal pour en dire quand même quelque chose envers et contre tout. (Et là ça fait une semaine pile que je m'y escrime...). Question encore pertinente ! Je dirai à ma décharge que je n'ai pas fait exprès - c'est venu, ai-je déjà dit, comme malgré moi. Et c'est justement là un bon signe ! Si le lecteur a l'impression de perdre son temps, moi, au moins, n'ai pas l'impression d'avoir perdu le mien...

Pour en terminer quand même avec ce malencontreux travail (!) dans lequel me voilà engagé, sur "le travail dans la découverte", et après l'épisode imprévu de la poutre à pattes, je voudrais ajouter quelques mots sur le *frottement*. Le frottement, c'est quelque chose qui prend du *temps*, qui absorbe de *l'énergie*, et qui met en contact répété, insistant, voire intime (honni soit qui mal y pense...), deux choses ou substances différentes. Ça dégage de la chaleur, et surtout (et c'est à ça que je voulais en venir), ça a pour effet de faire s'imprégner chacune des deux substances en présence par l'autre. Ça s'imprègne plus ou moins profond, suivant le temps et l'énergie qu'on y met.

Prends une gousse d'ail épluchée et une tranche de pain, et frotte. La partie est inégale, l'ail est décidément le plus fort des deux. Sans avoir même à frotter pendant des heures, le pain s'imprègne du goût de l'ail. Quand on n'aime pas l'ail, il vaut mieux s'abstenir.

Si tu veux vraiment connaître quelque chose, ce n'est pas par la seule grâce du Saint-Esprit

que tu vas y arriver. La connaître, c'est aussi t'en imprégner, c'est la faire pénétrer en toi - ou aussi l'imprégner, pénétrer en elle, c'est là une seule et même chose. Et pour t'en imprégner et l'imprégner, il te faut "t'y frotter". Tout le monde en a fait l'expérience, ne serait-ce que pour apprendre à marcher, à lire et à écrire, faire du vélo, conduire sa voiture, et même pour connaître en son corps la femme ou l'homme qu'on aime…

C'est comme ça à tous les niveaux, corps, tête, esprit. Il y a les éclairs de connaissance, c'est une chose entendue. Ils éclairent un paysage vivement, l'espace d'un instant, et disparaissent, nous ne savons où. Leur action par elle-même est fugace et par là-même, limitée. Si nous n'y mettons du nôtre, le souvenir même de la connaissance a vite fait de s'estomper, avant de dis- paraître du champ de la conscience, peut-être à jamais.

Un des rôles du travail, c'est de retenir la connaissance fugace, de lui donner stabilité et durée. Et chemin faisant elle se transforme.

Tu noteras que c'est là une chose de nature bien différente que de fixer un souvenir. La connaissance est une chose vivante - chose qui germe, croît et s'épanouit. Le souvenir est comme une photo que tu aurais prise à un moment donné, plus ou moins réussie. Même réussie, quand tu as la chose vivante, tu n'as que faire d'une photo !

La connaissance fugace est vivante, certes, mais nous n'en saisissons que ce que nous en a révélé cet éclair, en un instant, avant de disparaître dans les profondeurs de l'Inconscient. Sûrement elle y est, vivante, et elle doit bien agir tant soit peu depuis sa cachette ; mais tant qu'elle reste confinée dans ces souterrains, c'est là une vie au ralenti, une hibernation. Et l'action qu'elle peut avoir est à l'avenant, une action endormie.

Donner à une connaissance enfouie son plein épanouissement, selon la vitalité qui repose en elle, c'est aussi et surtout, y faire participer *toutes les couches* de la psyché, chacune lui donnant sa propre coloration et résonance. Car notre être n'est ni la seule surface, ni la seule profondeur. Il s'étend des hauteurs vers les profondeurs, de la surface jusqu'au cœur. Faire véritablement *nôtre* la connaissance, l'assimiler, en faire de la chair de notre être, c'est aussi nous en imprégner de part en part. C'est alors seulement qu'elle acquiert, avec la profondeur, une durée, une permanence qui n'est pas celle d'une photo clouée au mur de notre chambre, mais bien celle d'une chose qui vit. Nous n'avons plus à la maintenir à la force du poignet dans le champ du regard, au prix d'un effort parfois prodigieux, telle une prisonnière agile et forte, pressée de s'évader. Car dès lors elle n'est plus prisonnière ou fugitive, mais l'épousée.

Je pourrais dire (si je l'osais…) que la fugitive devient l'épousée "en s'y frottant". Et en

s'y frottant, non à la va-vite (on est tous tellement occupés…), mais en y prenant tout son temps. Celui qui regarde à son temps, que ce soit pour "faire" l'amour, ou des maths, ou pour entrer dans un rêve - il tire peut-être un coup ou il calcule ou décode - mais il est loin de l'Aimée et il est loin du rêve, et n'est pas en chemin pour connaître l'une ni l'autre.

C'est au rêve que je pensais tantôt, en parlant de l'ail et du pain. Parmi tous les rêves et tous les messages qui te parviennent pour te parler de toi, compris ou incompris, le "rêve messager" est comme l'ail parmi les plantes qui poussent dans ton jardin. C'est un aliment, et du concentré ! Ça fait du bien et ça donne du goût à tout le reste, mais ça plaît ou ça plaît pas. Et dans ce jardin-là tu récoltes, mais c'est un autre que toi qui sème. Il y a de l'ail dans ton jardin, même quand tu n'aimes pas.

Mais quand tu veux en faire ton bénéfice, tu cueilles, épluches, frottes. Et le pain qui s'imprègne de l'ail, c'est toi. Quand il est saturé de part en part, il est aussi, du même coup, mangé.

16. Émotion et pensée - ou la vague et la cognée.

(27 mai) Il reste encore un aspect du "grand rêve" que je n'ai fait que frôler en passant ici et là c'est *l'émotion*. L'émotion contenue qui traverse de part en part le rêve et qui, souvent, finit par monter en crête de vague démesurée - pour se briser soudain, par le réveil en sursaut - et en les secondes encore qui suivent le réveil haletant, cette vague vivante qui traverse l'être est chose plus *réelle* et plus puissante, et puise en des eaux plus pures et plus profondes, que tout ce que nous avons connu en notre vie éveillée. Et c'est bien dans le sillage immédiat de cette vague surgie des profondeurs que nous vient cette *connaissance* instantanée et sûre, ce "rêve" que nous venons de vivre et qui en ce moment même encore pulse à travers chaque fibre de notre être, n'est "songe" ni illusion mais *vérité* faite chair et souffle et *il nous parle*, comme ni âme vivante ni livre profane ou sacré ne pourrait nous parler…

Cette émotion qui imprègne le grand rêve et le réveil encore qui le suit, est comme l'âme même et le souffle du rêve. Certes, cette émotion a vite fait de se dissiper, et l'esprit de se ressaisir. Disperser et chasser le souffle de vie du rêve, pour n'en retenir (si tant est qu'on en retient quelque chose…) que l'ossature et les chairs, est la façon entre toutes, mise en œuvre d'office par les forces adverses, pour évacuer vite fait le message pressenti - et récusé avant même de se trouver formulé ! C'est là, je crois, un réflexe universel, instantané, d'une force sans réplique, qui s'enclenche dans les secondes déjà qui suivent le réveil, alors que la crête de

la vague vient de se briser à peine et les eaux de l'émotion de refluer quelque peu - comme un balai-brosse intempestif qui s'empresserait aussi sec de chasser ces eaux décidément malvenues !

Ce réflexe prend les devants sur tout autre mouvement de la psyché, et indépendamment sûrement de l'humble étincelle de désir, de volonté et de foi[21] (à supposer qu'elle fuse...) qui marque l'instant où s'enclenche un travail intérieur véritable. Le signe principal qui distingue un tel travail, entrant dans le vif d'une substance vive, du simple faire-semblant, est peut-être en ceci : alors même que nous aurions tendance, à notre insu, à nous éloigner du puissant courant d'émotion qui anime le rêve, un obscur et sûr instinct sans cesse nous y ramène, comme tirés par un fil invisible - un fil plus fin sûrement et pourtant plus efficace que les cordes et les filins (tout aussi invisibles) qui nous en voudraient écarter.

À titre de témoignage, voici le début des réflexions rétrospectives sur le travail qui venait tout juste de se poursuivre, et de s'accomplir par l'instant des "retrouvailles" de l'âme avec elle-même[22]. C'était à 11h 1/2 du matin (à la mi-octobre 1976). Les notes qui suivent enchaînent une heure plus tard à peine, à 12h 1/2 :

> "J'ai pensé redormir, mais j'ai somnolé seulement, et mes pensées finalement, à demi-assoupies, sont revenues au rêve, à sa signification. Et maintenant je viens de relire la dernière partie de la description[23]) - lorsque, mes résistances s'étant évanouies l'une après l'autre, la signification profonde du rêve m'est finalement apparue dans toute sa force bouleversante. Les étapes successives me rapprochant de cette révélation étaient marquées par l'intensité grandissante des réponses émotionnelles, touchant à des couches de plus en plus profondes de mon être. À chaque fois, c'était la description du moment culminant de l'étape

[21]Voir à ce sujet les trois sections consécutives "Acte de connaissance et acte de foi", "La volonté de connaître", "La porte étroite - ou l'étincelle et la flamme" (nos 7, 8, 9).

[22]Il a été question pour la première fois de ces "retrouvailles", et du rêve qui les a suscitées, dès le premier alinéa de la section 1, "Le rêve et la connaissance de soi". Je suis revenu déjà plusieurs fois sur ce premier de mes contacts approfondis avec la substance d'un rêve messager. Je m'exprime également sur cette expérience dans Récoltes et Semailles III, dans la note "Les retrouvailles" (no 109).

[23]Ici et plus loin, le terme "description" désigne la réflexion écrite poursuivie dans les quatre heures qui ont suivi le réveil. Cette réflexion avait en effet commencé comme une "description" (ou un "récit") du rêve, et de mes premières pensées au moment du réveil, et était, de plus, ressentie comme une "description", à chaque moment, de certaines des pensées et émotions suscitées en moi par les étapes précédentes du travail.

antérieure qui a été le point de départ d'un approfondissement soudain de la compréhension, et de la réponse émotionnelle à cette compréhension. Jusqu'au moment où toute velléité de description, d'analyse, de prise en distance était annihilée, submergée par cette vague de tristesse rédemptrice qui me traversait, me secouait et me lavait, toute résistance évanouie.

Quand j'écris : "Mais n'y a-t-il pas en moi aussi - mais moins visible, plus discret certes…un autre être, spontané, libre…", je m'y hasarde presque comme à une hypothèse hardie, issue peut-être d'un intellect trop agile - sans trop oser y croire ! Et pourtant, en ce moment naît comme un soudain espoir - et soudain le rêve apparaît comme un encouragement, comme une promesse. Oui - tu as la nostalgie de la fraîcheur - et de sentir celle de S. t'a touché comme une blessure profonde (à laquelle encore tu résistais…), et tu t'es dit alors sans oser y croire : peut-être un jour j'ai été cela, ou un jour du moins, dans une nouvelle naissance peut-être, je le serai. Mais tout comme l'innocence vit en Daniel, où tu as perçu parfois et la peur, l'orgueil, la colère - et l'innocence - ainsi elle est (peut-être ?) vivante en toi, humblement - peu visible certes et peu agissante peut-être, car le devant de la scène est pris par l'autre.

Mais tout ceci n'était alors qu'entrevu, comme une vision si fugace qu'on doute l'instant d'après si on l'a vraiment vue. Et la continuation de la description, de la réflexion écrite, était une façon de retenir cette vision, d'empêcher qu'elle ne s'évanouisse sans trace durable - tout comme la description de tout le rêve et des réflexions qui s'y sont jointes (qui a pris quatre heures d'affilée) avait été un moyen de retenir la vision fugace que représentait et le rêve, et la première intuition immédiate de sa signification. Ici à nouveau apparaît le rôle utile de la pensée, qui décrit et analyse, servant de fixateur à ce que l'intuition nous révèle par éclairs, pour forcer (si on peut dire) l'intuition réticente à descendre en des couches plus profondes, au lieu d'éluder la descente, et de s'évanouir alors sans laisser de traces. La pensée alors est support matériel, et stimulus pour avancer, étape par étape, pour atteindre enfin le seuil ultime ou une révélation peut se faire dans toute sa force bouleversante - une révélation où la pensée n'a plus de part.

Telle a été la démarche de la méditation en moi, depuis vendredi[24]. (c'est donc le troisième jour aujourd'hui). Je ne me rappelle pas d'une autre occasion dans ma vie, même en ces dernières années, où la réflexion sur moi-même ait été vraiment plus qu'un inventaire allié à un exercice de style, mais comme maintenant, un périlleux voyage de découverte, avec la pensée comme guide[25], myope certes et borné, mais méticuleux et plein d'énergie, et sa- chant aussi s'effacer quand l'occasion le demande.".

[24]Dans la nuit de vendredi à samedi s'était opérée une première percée importante, avec l'effondrement d'une certaine image de moi, et par là-même, la découverte du pouvoir de méditation en moi. (Je parle de cette percée dans Récoltes et Semailles I, section 36 "Désir et médiation".). Le rêve commenté ici est du lundi matin.

[25]Avec le recul, il me semble que ce rôle de "guide" (fut-il "myope et borné") que j'assigne ici à la pensée, dans le travail sur le rêve que je venais d'avoir, correspond à une vision assez superficielle des choses, valable seulement pour ce qui se passe au niveau clairement visible, dans le champ de la conscience. À présent, je verrais le rôle de la pensée plutôt comme celui d'un tâcheron, vigoureux et de bonne volonté, mais qui suivrait les consignes silencieuses d'un "guide invisible", d'une tout autre finesse et d'un tout autre savoir que lui.

II. DIEU EST LE RÊVEUR

17. Dieu est le Rêveur.

(28 mai) Il est grand temps d'en venir au cœur du message de ce livre que je suis en train d'écrire, en dire l'idée maîtresse - cette "grande et forte idée", pour reprendre les termes mêmes du Rêveur[26]. J'avais voulu, il est vrai, m'appliquer à ne pas l'introduire avant l'heure, à faire semblant, en somme, de l'ignorer, aussi longtemps que "je n'aurais pas besoin de cette hypothèse". Mais je n'ai pu finalement m'empêcher de la frôler déjà ici et là et de lui parler au passage, tant elle est omniprésente en moi…

Ce n'est d'ailleurs nullement comme une *"idée"* que je vois moi-même la chose, qui aurait germé et mûri en moi avant d'éclore, fille de l'esprit qui la conçut et l'enfanta. Ce n'est pas une idée mais un *fait*. Et un fait, quand on y pense, absolument dingue, incroyable - et pourtant vrai ! Je n'aurais pas eu cette audace démentielle de l'inventer. Et s'il m'arrive de dire que je l'ai "découvert", ce fait (et que c'est même là la grande découverte de ma vie !), c'est encore trop dire et me vanter. Il est vrai que j'aurais pu, et même "j'aurais dû" découvrir la chose, depuis quatre ou cinq ans que le Rêveur en personne s'est mis à faire apparition dans certains

[26]Ces mots (en allemand) me sont venus, non dans un rêve, mais dans ce que j'appelle un *"flash"* (éveillé), par quoi j'entends des paroles, pensées, images et jusqu'à de courtes scènes, qui par moments montent dans la psyché depuis les couches profondes sans que la pensée ou "imagination consciente" y aient aucune part. De tels flashs sont de même nature que le rêve. Ils ne sont pas œuvre de la psyché elle-même, mais *message* envoyé par "le Rêveur", c'est-à-dire aussi : par Dieu. J'en ai eu un grand nombre tout au cours des mois de janvier et de février, surtout aux moments où je faisais de la "respiration profonde" et où la pensée consciente est dans une large mesure éliminée, par l'attention portée au souffle ("Atem-Lauschen"). Après la respiration, je prenais bien soin de noter tous les "flashs" dont j'arrivais à me rappeler, et le moment venu j'essayais de mon mieux d'en sonder la signification, comme je le faisais aussi pour les rêves de la nuit écoulée. Dans le cas d'espèce, le flash (du 5 janvier) se réduisait à ces paroles : "Une grande et forte pensée" ("Ein grosser und starker Gedanke"), sans autres paroles, images ou pensées pour le préciser. Voici mon commentaire du même jour :

> "Quelle est cette "grande et forte pensée" qui sera ma boussole dans mon travail pour l'éclairer", n'est pas totalement clair - mais ce pourrait bien être celle-ci : que Dieu, en sa qualité de Rêveur, est à la disposition de chacun qui veut se confier à lui. Il me fera savoir aussi quelle est cette pensée dont il est question ici".

Ces lignes ont été écrites une dizaine de jours à peine après que Dieu ait fait irruption dans ma vie avec puissance. Avec le recul des cinq mois écoulés depuis, aucun doute ne subsiste dans mon esprit pour dire quelle est cette pensée maîtresse dans le travail qui m'incombe dans les prochaines années.

de mes rêves. J'en étais tellement près, c'est sûr - vraiment ça brûlait ! Mais comme il arrive, j'avais mes œillères bien accrochées, et je ne "sentais" rien. La température, en somme, ça me regardait pas, je voulais pas savoir que "je brille". Aussi, en désespoir de cause peut-être, il a fallu que le bon Dieu prenne la peine (parmi beaucoup d'autres qu'il s'était déjà données pour moi) de me *révéler* la chose. Oh, très discrètement d'abord, il faut bien dire…

Voici donc ce fait "dingue", dont j'ai eu révélation : c'est que *le Rêveur n'est autre que Dieu*.

Pour beaucoup de lecteurs, sûrement, et peut-être pour toi de même, ce que je viens à l'instant de dire est du latin ou du chinois - des mots sans plus, qui ne font chaud ni froid. Comme le serait, disons, un lapidaire énoncé mathématique pour un non-initié. Pourtant, ce n'est pas de maths ni de spéculations métaphysiques qu'il s'agit ici, mais bien de *réalités* tout ce qu'il y a de tangibles, accessibles tout autant (voire mieux) au premier gosse venu, qu'au plus docte théologien. Et s'il y a une chose qui m'intéresse, en écrivant ce livre, ce ne sont théories ni spéculations, mais bien la réalité la plus immédiate, la plus irrécusable - telle celle, notamment, que nuit après nuit nous vivons dans nos rêves.

Une toute première de mes tâches, surtout vis-à-vis du lecteur pour qui "Dieu" n'est guère plus qu'un mot (si ce n'est un "anachronisme" ou une "superstition"), c'est d'essayer de faire sentir le sens "tangible" de cette la- conique proposition : "le Rêveur en toi est Dieu". Une fois que le sens est perçu, seulement, peut-il être question de se faire une idée de la *portée* de cette affirmation (qu'elle soit fondée, ou non).

Pour moi, ce fait était saisi, et accepté comme tel, un certain jour de la mi-novembre l'an dernier, il y a un peu plus de six mois. C'est venu alors sans surprise d'ailleurs, comme chose quasiment qui irait de soi, mais que je n'aurais pas pris la peine jusque-là de me dire expressément. Rien de "dingue" donc, encore, à ce moment-là. La chose est constatée comme "en passant", en cours de méditation sur un de mes premiers rêves "mystiques". Elle a passé presque inaperçue alors. J'étais tellement plus accroché par l'émotion si pénétrante qui imprégnait le rêve ! En comparaison, ce fait ma foi curieux, apparut alors pour la première fois dans le champ de mon attention, l'espace d'un petit quart d'heure peut-être, faisait bien pâle, bien "intellectuel".

C'est au cours des semaines et des mois qui ont suivi, seulement, que la portée de ce "fait curieux", relevé en passant, a commencé peu à peu à m'apparaître. Qu'il me suffise pour l'instant de dire que ce fait, à présent, est comme le centre et le cœur de tout un ensemble

de révélations qui me sont venues, par la voie du rêve, dans les quatre mois qui ont suivi - révélations sur moi-même, sur Dieu, et révélations prophétiques. En l'espace de ces quelques mois d'apprentissage intense, à l'écoute de Dieu me parlant par le rêve, ma vision du monde s'est profondément transformée, et celle de moi-même et de ma place et de mon rôle dans le monde, selon les desseins de Dieu. La transformation maîtresse, celle dont découlent toutes les autres, c'est que désormais le Cosmos, et le monde des hommes, et ma propre vie et ma propre aventure, ont acquis enfin un *centre* qui avait fait défaut (cruellement par moments), et un *sens* qui n'avait été qu'obscurément pressenti.

Ce centre vivant, et ce sens omniprésent, à la fois simple et inépuisable, évident et insondable, proche comme une mère ou comme le bien-aimé, et infiniment plus vaste que le vaste Univers - c'est *Dieu*. Et "Dieu" est pour moi le nom que nous donnons à l'âme de l'Univers, au souffle créateur qui sonde et connaît et anime toutes choses et qui crée et recrée le monde en tout moment. Il est ce qui est infiniment, indiciblement proche de chacun de nous en particulier, comme Il est en même temps ce qui est le moins "personnel", le plus "universel". Car comme il est en toi dans la moindre cellule de ton corps et dans les derniers replis de ton âme, ainsi est-Il en tout être et en toute chose de l'Univers, aujourd'hui comme demain comme hier, depuis la nuit des temps et les origines des choses.

C'est pourquoi aussi, pour te parler de Lui avec vérité, je ne pourrai m'em- pêcher de parler aussi de moi, d'une expérience vivante qui entre, peut-être, en communication avec ta propre expérience des choses et la fasse résonner. Car Dieu est *le pont* qui relie entre eux tous les êtres, ou bien plutôt, Il est *l'eau vive* d'une Mer immuable commune qui relie tous les rivages. Et nous sommes les rivages d'une même Mer, qui chacun La connaissons par un autre nom et sous d'autres visages - et nous en sommes les *gouttes* même, dont chacune La connaît intimement, et dont aucune ni toutes ensemble ne L'épuisent. Ce qui est commun est la Mer, qui relie une goutte à l'autre et les contient l'une et l'autre. Si elles peuvent se parler l'une à l'autre c'est par Elle qui les embrasse et les contient, telle qu'Elle est perçue à travers elles, vivantes parcelles d'une même Totalité, d'un même Tout - d'une même Mère.

18. La connaissance perdu — ou l'ambiance d'une fin des temps.

(29 mai) J'ai bien l'impression que ce fait qui, aujourd'hui où je le "découvre", m'apparaît si "dingue"", était bien connu de tous depuis toujours, jusqu'à encore il y a quelques siècles à peine. Peut-être pas aussi clairement et aussi formellement que je le formule aujourd'hui.

Mais sous tous les cieux et dans toutes les couches de la société, autant que je sache, il était reconnu par tous que Dieu (quand on Le connaissait par ce nom), où les Puissances Invisibles, nous parlent dans le rêve. C'était même là, ce me semble, la principale voie choisie par Dieu (ou par les Invisibles) pour Se manifester à l'homme et l'informer de Ses desseins. Et c'est bien là sûrement, et nulle part ailleurs, la cause du respect universel dont était entouré le rêve, et tous ceux qui peu ou prou avaient l'intelligence du rêve.

Ce respect pour le rêve a fait place à un mépris quasi-universel. Et le ton nous en vient des plus hauts quartiers et des plus inattendus[27]. Même parmi les "professionnels" du rêve, l'attention qu'on lui accorde est dans les tonalités de celle que le médecin accorde à un symptôme, ou le détective à un "indice" ou à une "pièce à conviction". Ce n'est pas là celle du respect, et encore moins celle du respect qu'on pourrait appeler "religieux" : ce respect mêlé d'émerveillement muet, ou de vénération ou d'amour, que nous éprouvons devant les choses chargées de mystère, dont nous sentons obscurément qu'elles nous échappent et nous dépassent à jamais - que les seuls pouvoirs de nos sens et de notre entendement n'y donnent point accès.

Ma redécouverte du sens profond du rêve, comme Parole vivante de Dieu, s'est faite dans une atmosphère de solitude et de recueillement intense. Alors même que la pensée consciente de "Dieu" en était presque entièrement absente, je pourrais bien qualifier cette atmosphère de "religieuse". Dans de telles dispositions, il était tout naturel que cette découverte m'apparaisse comme chose "allant de soi" - comme une chose, quasiment, que j'aurais au fond toujours sue, sans me donner la peine même de la dire.

Si je ne lui accordais pas tout d'abord le valeur d'une "révélation", et encore moins d'une révélation capitale dans mon aventure spirituelle, c'est aussi, sûrement, parce qu'elle m'apparaissait justement comme chose qui ne pouvait être que bien connue de tous ceux qui, contrairement à moi, avaient été leur vie durant en contact avec le sentiment religieux en eux-mêmes, et par là-même aussi (pensais-je) avec une connaissance millénaire concernant le sens du rêve. Aussi, en parlant de ce sens autour de moi ici et là, y compris à des amis bien "dans le coup" tant en "spiritualité" qu'en histoire religieuse et dans l'actualité culturelle d'aujourd'hui, n'ai-je pas été peu surpris (sans trop m'y arrêter pourtant) de constater que mes paroles étaient accueillies avec cette surprise ("Befremdung") mêlée d'incrédulité in-

[27]Voir, au sujet de ce mépris généralisé pour le rêve, la section "La poubelle du savant - ou le mépris et la grâce", no 5.

terloquée, mi-amusée, qu'on réserve aux choses de conséquence qu'on entend pour la toute première fois, et qui pour cela même font une impression un peu farfelue. (Car, comme chacun sait, les choses de conséquence ne peuvent être que bien connues des gens bien informés.

Tout "dans le coup" qu'ils soient, ces amis sont pourtant à tel point imbibés de l'air du temps, qu'un savoir qui, il y a quelques siècles encore et depuis des millénaires, était une connaissance diffuse partagée par tous, attestée par d'innombrables témoignages dans les écrits tant sacrés que profanes, leur apparaît à présent comme une hypothèse osée, pour ne pas dire (car on est poli) saugrenue. Tout autant que les matérialistes de tout venant, ceux qui font aujourd'hui profession de "spiritualité" se trouvent aliénés de cette sorte d'"instinct spirituel" que nous avons tous (je crois) reçus en partage, et qui procède d'une connaissance qui naguère était un commun héritage de notre espèce.

Dans une telle ambiance culturelle, ce que j'avais reçu et accueilli comme "chose allant de soi", finit par m'apparaître, après-coup (et me mettant mal- gré moi un peu dans cette ambiance et dans la peau d'autrui...), comme une "thèse" quasiment voire comme une "hypothèse", un peu poussée à dire le moins - comme si j'essayais d'être original et d'étonner à tout prix !

Pourtant et en même temps, je sais bien, de première main et de science sûre, que ce que j'avance hardiment n'est "théorie" ni "thèse", mais bien (comme j'écrivais hier) un *fait*. Un fait dont j'ai eu expérience aussi irrécusable, jour après jour et pendant des mois d'affilée, que de celle du soleil qui nous éclaire chaque jour. Et ce fait-là, à la lumière de cet "instinct spirituel" dont je parlais à l'instant, m'apparaît bel et bien "évident", dès lors qu'on veut bien se donner la peine de faire attention tant soit peu à ses propres rêves. Si malgré cela et à un autre niveau ou registre, je le perçois à présent comme "dingue", comme "incroyable" (mais vrai !), c'est seulement pour m'être replongé, si peu que ce soit, dans cette ambiance de cécité spirituelle quasiment totale et quasiment universelle, laquelle caractérise notre étrange époque - l'époque d'une "fin des temps".

19. L'incroyable Bonne Nouvelle.

Et pourtant, je ne désavoue pas ces expressions "dingue", ou "incroyable mais vrai", venues hier. sous ma plume avec la force de l'évidence. Et ce n'était pas alors, comme d'aucuns pourraient croire, pour prendre les devants d'emblée sur les réactions prévues du lecteur. C'est bien plutôt un cri de *joie, d'exultation* - la joie d'une *"bonne nouvelle"* si inouïe,

après tout, que maintenant encore mon âme est trop limitée pour la contenir, mon esprit trop balourd pour la saisir dans toute sa portée. Car enfin, Dieu (j'ai essayé hier déjà de le dire tant bien que mal), Il n'est pas le premier venu ! Ce n'est pas un vague Caesar ou Charlemagne ou Napoléon, qui viendrait chaque nuit faire le mariol dans nos songes, pour nous épater ou nous ébahir ! C'est DIEU, le Maître et le Créateur et le Souffle des Mondes, qui, loin de traîner dans les nuées et de laisser, impassible, se dérouler inexorablement les lois immuables qu'Il a Lui-même instaurées - c'est Dieu Lui-même qui ne dédaigne pas, nuit après nuit, de venir auprès de moi comme aussi auprès du dernier et du moindre parmi nous, pour nous parler - ou pour Se parler, à haute voix, en notre présence. Et s'Il te parle aussi à toi, ou s'Il se parle de façon que tu l'entendes et comme Lui seul sait parler, ce n'est ni de la pluie et du beau temps ni des destinées du monde, mais de toi qu'Il parle - de ce qui est le plus secret, le plus caché en toi - les choses les plus flagrantes (et que tu te cèles à toi-même) comme les plus délicates, qu'aucun œil humain ne pourrait déceler. Et libre à toi, si tu le juges bon, d'écouter ! (Et sûrement, si tu écoutes de tout ton cœur et de toute ton âme, ce ne sera pas en vain...).

N'est-ce pas là une chose "dingue" en effet ? Cet intérêt intense et délicat et (je le sais si bien !) *aimant*, que prend à notre si insignifiante personne et à cette "âme" si méprisée, non pas Pierre ou Paul ou tel ami ou tel parent, mais le Maître, l'Unique, l'Eternel, le Créateur (au quelque autre nom qu'on Lui donne) ? Cela seul ne confère-t-il à l'être humain, à toi comme à moi comme au dernier d'entre nous, une dignité, une *noblesse* qui confond l'imagination ?

J'insiste là-dessus d'emblée, non pour inviter à se mettre au garde-à-vous dans l'attitude "noblesse" - au Rêveur ne plaise, qui se plaît à débusquer en coup de vent et avec un rire d'enfant tout ce qui a relent d'attitude ou de pose ! Mais à cause d'un *autre* "vent" qui souffle de nos jours plus fort que jamais : le *vent du mépris* pour les choses délicates de l'âme et de l'être, le vent de l'adulation pour le titre, le rang, la "compétence", le diplôme - le vent du mépris et de la platitude...

Je crois pouvoir dire que depuis de longues années, je ne participe guère pour souffler dans ce sens-là, et même que ma vie durant est restée vivante en moi, comme par un obscur instinct et envers et contre tout, une connais- sance de ce qui fait le prix de ma vie, et le prix de l'âme humaine. Mais cette connaissance a soudain changé de dimension. Elle s'est faite si claire, si éclatante, que l'esprit a peine à la contempler, tant elle est aveuglante. Il est vrai que quand le soleil brille dans tout son éclat, nous ne songeons pas à le contempler. Il donne sa chaleur et éclaire toutes choses, et cela suffit. Quant aux lettres de noblesse, elles ne sont de

conséquence que dans un monde où sévit le mépris.

Mais pour l'esprit avide de connaissance, n'est-ce pas une chose plus que "dingue" aussi, que *Dieu* lui-même, Celui qui sait et qui voit et qui comprend toutes choses, et le Maître des maîtres pour exprimer et pour peindre ce qu'Il voit en touches puissantes et délicates - que ce Maître sans égal soit prêt, jour après jour et avec une inlassable patience, à nous servir de guide bénévole et bienveillant sur la voie escarpée de la connaissance ! Quelles perspectives, pour celui qui se soucie de faire son profit d'une aussi incroyable disponibilité ! Et je crois pouvoir dire, sans me vanter, que j'ai bel et bien appris, en l'espace de quelques mois à peine, plus que l'on n'en apprend d'ordinaire et que je n'en avais appris, au niveau spirituel, au cours de dix ou cent naissances successives. Et quelles perspectives pour notre espèce, qui en est encore à se hérisser devant le tout premier pas dans l'aventure spirituelle…

Il est vrai qu'en voyageant sous la conduite de ce Guide intrépide et sagace, ce n'est plus nous, mais Lui qui en chaque moment décide de l'itinéraire. J'ai eu, quant à moi, du mal à m'y faire, tant cela heurte des habitudes tenaces, enracinées de longue date. Mais j'ai bien compris que c'est là non un "inconvénient", mais un privilège. Car l'esprit humain, laissé à ses propres moyens, ignore et les fins, et les voies. Dieu seul connaît les fins que lui-même assigne, et les meilleures voies ouvertes à chacun de nous, en chaque moment, pour y concourir. Si j'ai fini par suivre le Rêveur, quasiment à mon corps défendant, c'est pour avoir compris que c'était ce que j'avais de mieux à faire, si je voulais apprendre à me connaître. Maintenant que je sais qui est le Rêveur, c'est Dieu désormais que je suis - les yeux bien ouverts et avec une totale confiance.

Et je sais que c'est ce que j'ai de mieux à faire, pour mon bien et pour celui de tous. Car ce qui est le meilleur pour l'un et une bénédiction pour lui, c'est aussi ce qui est le meilleur pour tous. Suivre Dieu, ce n'est pas (comme je faisais naguère) apprendre ceci ou faire cela, suivant les mouvements changeants du désir. La grâce, ouverte à tous, de suivre Dieu, c'est avant tout la grâce de *servir*.

20. Frères dans la faim.

(30 et 31 mai) Avant-hier et hier j'ai essayé de situer, à gros traits pour commencer, la "pensée" maîtresse, ou pour mieux dire la *connaissance*, qui m'apparaît comme *le* thème principal de mon témoignage sur mon expérience du rêve. Cette expérience est à présent inséparable, dans mon esprit, de ma rencontre avec Dieu et de l'expérience de Son action

dans ma vie. C'est pourquoi je n'ai pu m'empêcher de m'exprimer comme si je m'adressais à quelqu'un pour qui Dieu serait déjà, non un concept ou un simple *mot*, chargé d'associations (valorisantes ou péjoratives) variant à l'infini d'une personne à l'autre, mais bien une *réalité* vivante, enracinée dans son expérience comme elle l'est désormais dans la mienne. C'est un peu comme si c'était à moi- même que je m'étais surtout adressé à travers un lecteur imaginaire - à moi, au point où j'en suis en ce moment même où j'écris. Et certes, l'écriture est un puissant moyen pour faire se décanter et s'ordonner une masse plus ou moins confuse encore de connaissances "brutes" (si éclatantes soient-elles chacune séparément), apportée dans les flots tumultueux d'une expérience encore toute fraîche.

Pourtant, je sais bien que si Dieu m'assigne la tâche de témoigner de cette expérience, ce n'est pas pour mon seul bénéfice - ce n'est pas pour rester, comme dans mes "méditations" passées, mon seul interlocuteur. Et je sais aussi que le message que j'ai à communiquer ne s'adresse pas seulement, ni même surtout aux quelques rares qui ont déjà une telle expérience vivante de Dieu ; voire, à ceux qui s'imaginent l'avoir ou qui, l'ayant peut-être eue un jour, se croiraient déjà fort avancés sur le chemin de la connaissance et près de toucher aux cimes. Si j'écris, ce n'est pas pour ceux qui sont rassasiés (ou qui croient l'être), mais pour ceux qui ont faim. Et si je m'adresse à toi, c'est comme à quelqu'un seulement qui a su sentir cette faim en lui et qui est disposé à lui prêter l'oreille, comme je l'ai moi-même sentie et la sens encore, au moment d'écrire ces lignes. C'est par cette faim seulement que je te connais et que nous sommes frères - frères dans la faim.

21. Rencontre avec le Rêveur — ou questions interdites.

J'allais écrire, sur ma lancée, qu'il y a sept mois encore, je n'avais moi-même pas d'expérience vivante, irrécusable de Dieu - et que cela n'a pas empêché pour autant que j'accueille en moi le message qu'Il me destinait. Je me suis repris à l'instant, en songeant qu'en réalité j'avais déjà une telle expérience vivante, et ceci de bien des façons, mais *sans le savoir*. Et je suis sûr qu'en regardant bien, tu découvriras tôt au tard, avec émerveillement peut-être, qu'il en a été de même pour toi que depuis longtemps tu avais déjà l'expérience de Dieu. Ne serait-ce que par tes rêves - quand il sera devenu clair pour toi que le rêve est bel et bien une expérience de Dieu commune à tous les hommes. Que c'est la façon la plus "commune" pour Dieu de parler aux hommes. Mais bien sûr, cette expérience quotidienne change soudain de dimension, quand on découvre sa nature véritable, son sens profond.

Peut-être ma propre relation au rêve (depuis déjà bientôt onze ans) a-t-elle été déjà assez particulière : j'avais non seulement une expérience vivante du rêve, mais aussi du Rêveur, à vrai dire, dès le premier rêve dont j'ai sondé le message (et j'ai parlé déjà à diverses reprises de cet événement crucial dans ma vie), j'ai su qu'il y avait un "Rêveur" - une Intelligence supérieure, tant par la pénétration que par les moyens d'expression, qui me parlait par ce rêve. Et qu'elle était, de plus, foncièrement bienveillante à mon égard. Je ne saurais dire avec certitude si, en mon for intérieur, je lui ai donné un nom, le nom de "Rêveur", dès ce moment. Ce dont je suis sûr par contre, c'est qu'un instinct me disait alors, et continuait à me dire dans les années qui ont suivi, que cette intuition immédiate me révélait bien une *réalité*, que ce "Rêveur" n'était nullement une simple figure de style, une création de mon esprit. Que c'était bien un "Etre", sinon "en chair et en os", du moins "quelqu'un" auquel je me sentais étroitement apparenté, et ceci en dépit des moyens visiblement prodigieux de ce "parent" pas comme les autres. Une parenté en quelque sorte "spirituelle". Y a-t-il parenté plus irrécusable, que lorsque tu ris aux éclats en communion avec l'autre, saisi par le comique imprévu d'un tableau haut en couleurs qu'il vient de brosser à ton intention ? Et quand, au surplus, ce tableau te représente dans quelque aspect insoupçonné qu'il te fait découvrir, et quand c'est de toi-même que tu ris ainsi à gorge déployée ! Et plus d'une fois aussi, oui souvent (puis-je dire maintenant), j'ai pleuré, touché par la parole de vérité, et j'ai su en pleurant tout le bienfait de ces larmes...

Il y avait ce "savoir", à la fois diffus (faute d'être formulé) et d'une netteté parfaite, à la fois timide, et irrécusable - telle une voix chuchotante parlant à une oreille distraite. Et il y avait aussi la sempiternelle voix de la "raison", où ladite "raison" est le nom que nous donnons d'ordinaire à des habitudes de pensée acquises, si bien enracinées que nous avons le plus grand mal à nous imaginer qu'on puisse décemment "fonctionner" d'une autre façon. Pour cette voix-là, ces inconsistantes histoires de "Rêveur" qui flottaient dans l'air, une sorte d'allégorie en somme, de personnalisation symbolique, ça faisait vraiment pas sérieux, c'était même du dernier mauvais goût. Je ne me rappelle pas, d'ailleurs, avoir consacré à cette question ne serait-ce qu'une minute de réflexion, et serais enclin à croire que ces escarmouches avaient lieu seulement au niveau "subconscient" (c'est-à-dire, à fleur de conscience). S'il m'est arrivé d'y penser, ça a dû être comme malgré moi, en des moments d'absence où les pensées divaguent comme elles veulent. Y consacrer une réflexion, si courte soit-elle, une sorte de réflexion "métaphysique" quasiment m'aurait semblé pure dispersion, une spéculation plus ou moins

gratuite oui, me divertissant de ma véritable tâche : faire connaissance avec moi-même.

Évoquant maintenant ces dispositions, je me rends compte qu'il y avait là une sorte de fausse humilité. En somme, j'avais décidé de n'accorder attention qu'aux roueries du "Patron"[28], et aux escarmouches et alliances de fortune entre lui et la pulsion érotique, alias "Eros"[29], et je rejetais d'office toute question plus "relevée". Ce n'est pas, à vrai dire, que de telles questions ne mintéressaient pas. Mais j'avais décidé d'avance que d'essayer d'y répondre, ou ne serait-ce que de me les formuler et de voir ce que je pourrais m'en dire, c'était "de la spéculation" - une sorte de vanité futile[30], qui consisterait à faire mine de vouloir à tout prix dire quelque chose sur ce qui, de toutes façons, était inconnaissable ou, du moins, hors de la portée de mes seules "saines facultés"[31], à l'égard du rêve, je me cantonnais donc dans une attitude en quelque sorte "utilitaire", bien contraire, à vrai dire, à mes véritables pen-

[28]J'utilise l'image du "Patron" pour personnifier le "moi" ou "ego". Il représente la partie conditionnée de la psyché, reflet des consensus sociaux et produit des réactions de la psyché pour s'adapter aux contraintes et répressions de toute sorte qui ont pesé sur elle depuis l'enfance. Les mouvements de la vanité et de l'orgueil, mais aussi ceux de l'agressivité et de la peur, sont en tout premier lieu des émanations du "Patron". D'autre part, c'est le Patron aussi (et de là son nom) qui se charge des questions d'"intendance" de l'"entreprise" que représente la psyché, et tout particulièrement des "public relations" avec la société humaine et ses représentants immédiats, notamment parmi les proches. Cette image se trouve introduite et expliquée quelque peu dans Récoltes et Semailles I, dans la section "L'enfant" (no 42), et est reprise et développée un peu partout dans la suite de Récoltes et Semailles. Voir aussi la note "La petite famille et l'Hôte" (note no 1).

[29]J'avais une nette tendance, jusqu'il y a peu (quand le Rêveur a finalement attiré mon attention sur ma méprise), à confondre Eros et "l'enfant". J'aurai ample occasion de revenir sur les principaux membres de la "petite famille" (le plus souvent fort désunie) qui constitue la psyché de l'homme, et sur leurs relations mutuelles.

[30]Cette attitude extrêmement critique en moi, vis à vis des pièges de la spéculation plus ou moins gratuite, n'était d'ailleurs nullement dénuée de fondement, et même tout ce qu'il y a de sérieux. Encore maintenant, il est bien clair pour moi qu'une réflexion philosophique, qu'elle porte sur la psyché, sur la société humaine, ou sur Dieu et ses relations à l'une et à l'autre, n'est autre qu'un temple construit sur des sables mouvants, si elle ne s'enracine dans une pratique vigilante de la connaissance de soi. Mais dans la mesure où chez moi une telle pratique était déjà devenue partie inséparable de ma vie quotidienne, ma défiance viscérale (sur laquelle je reviens dans l'alinéa suivant) n'était plus de mise, et devenait pour moi une entrave.

[31]Il est bien possible que ma réticence à m'avancer dans quelque réflexion ou supputation de nature métaphysique, même sur des thèmes (tels celui de la réincarnation) sur lesquels je n'avais pu m'empêcher d'acquérir une intime conviction, était une survivance de l'ascendant que les enseignements et la personne de Krishnamurti avaient exercé sur moi pendant plusieurs années, au début des années 70. Je m'exprime à ce sujet dans ReS I note 41 ("La libération devenue entrave") et ReS III note 118 ("Yang joue les yin - ou le rôle de Maître").

chants[32] : je me contentais de profiter de l'"aubaine" qu'étaient pour moi les rêves, venant providentiellement m'apporter une connaissance que j'aurais été bien en peine d'acquérir par mes propres moyens. À part ça, je m'en tenais à la tacite interdiction de me poser des questions un peu trop générales, sur la nature du rêve disons et sur sa provenance, ou sur la nature du généreux et génial Bienfaiteur (hypothétique ?) qui me l'envoyait avec une telle profusion.

Il y avait donc là un propos délibéré sans faille contre tout ce qui pouvait ressembler à une réflexion philosophique tant soit peu systématique, laquelle m'aurait rendu suspect à mes propres yeux de vouloir encore "théoriser"[33], (Moi qui tenais tant à prendre mes distances par rapport à un passé et une identité de mathématicien, censés dépassés !). Je suis resté prisonnier de cette attitude jusqu'à tout récemment encore - jusqu'à ce que certains rêves, il y a trois mois ou quatre, me révèlent bien clairement quelle entrave elle avait représenté pour l'essor de ma pensée et de ma compréhension du monde, et m'encouragent en même temps à passer outre résolument.

Pour ce qui est de l'existence du Rêveur, si j'en ai eu finalement le cœur net, ce n'est pas à

[32]Je crois pouvoir dire que toute mon œuvre mathématique, tant publiée que non publiée, porte témoignage que les attitudes dites "utilitaires" y restaient constamment subordonnées à ce que je pourrais appeler peut-être une vocation "visionnaire", de nature entièrement différente.

[33]Je me rappelle encore très bien qu'il m'a fallu surmonter des résistances de ce genre quand, vers la fin 1979, je me suis lancé dans une réflexion systématique sur le jeu délicat des qualités "féminines" et "masculines" dans toutes choses (à un moment où j'ignorais encore les termes consacrés "yin" et "yang"). C'était la première fois que j'entreprenais une réflexion philosophique de nature générale. Même dans les années encore qui ont suivi, ce n'est que très rarement et avec toujours la même réticence que je me permettais, l'espace de quelques heures, une "digression" sur la psyché en général, au lieu de me limiter à examiner des situations précises. Avec le recul, je me rends compte pourtant que ces soi-disantes "digressions", que je m'accordais comme on concède un caprice à un gosse envahissant, étaient indispensables pour un épanouissement normal de ma compréhension de la psyché, y compris de la mienne.

Comme me l'a révélé un des rêves dont il va être question dans la suite de l'alinéa, mon extrême réticence vis-à-vis de toute réflexion philosophique d'aspect tant soit peu "théorique" a été un contrecoup de ma méfiance et d'une dévalorisation systématiques vis-à-vis des qualités "yang", et plus particulièrement, des aspects yang (reconnus comme excessifs et envahissants à bien des égards) dans ma propre personne. Mais dévaloriser et réprimer le yang n'est nullement un moyen pour susciter un épanouissement du yin (ni inversement). Sur le plan de mes capacités de compréhension et de vision philosophique, l'attitude en question (comme me l'a montré ce rêve) revenait à me couper de ce qui faisait ma vraie force - à couper les ailes de l'aigle, en soupirant après celles de la libellule.

la suite d'une réflexion (laquelle n'eut jamais lieu), mais par l'apparition inopinée du Rêveur en personne ! C'était, comme de juste dans un rêve, il va y avoir cinq ans (en août 1982). J'aurai à revenir sur ce deuxième tournant capital dans ma relation au rêve et au Rêveur, six ans après le premier. Cette apparition, suivie d'ailleurs par d'autres dès les semaines qui ont suivi, a mis fin une bonne fois pour toutes au moindre doute sur la réalité du Rêveur. Du jour au lendemain s'était instaurée ce que je pourrais bien appeler une véritable relation personnelle avec le Rêveur et même, pourrais-je ajouter, une relation beaucoup plus proche qu'avec aucun de mes amis ou "proches". La voix de la raison, elle n'avait plus qu'à remballer ! (Sur ce chapitre-là, tout au moins...).

C'est à la suite de ce rêve seulement, je crois, qu'il commence à être question du Rêveur dans mes notes de méditation. Il semblerait bien que jusque-là, ce nom même de "Rêveur" soit resté rigoureusement tabou, et qu'il ne soit pas apparu une seule fois ni sous ma plume, ni de vive voix en en parlant à quiconque. Le changement a été radical dès les jours qui ont suivi cette première apparition du Rêveur. C'était une chose qui désormais allait de soi, pour tous mes rêves, que c'étaient là des "messages" du Rêveur. Et je savais que dans chacun s'exprimait une *intention* de mon bienveillant guide et protecteur, que je m'efforçais dès lors de sonder du mieux que je pouvais. (Du moins en était-il ainsi pendant les périodes de médiation.).

Dans le rêve dont je parle, le Rêveur m'apparaît (sans se nommer, est-il besoin de le préciser !) sous les traits d'un vieux Monsieur bienveillant, qui m'indique mon chemin. Sans que je le réalise encore bien clairement en vivant ce rêve, il s'avère même tout disposé à me servir de guide bénévole dans une aride et solitaire ascension, assez problématique ma foi, dans laquelle j'étais embringué. J'ai reconnu *qui* était le vieux Monsieur le lendemain matin du jour où j'ai eu ce rêve et en ai écrit le récit. (Ainsi que celui des deux autres rêves qui l'accompagnent et qui, avec lui, forment une base trilogie.). Cette découverte a été vécue comme une révélation subite, qui m'a empli d'une joie exultante, et m'a insufflé aussitôt une énergie nouvelle. Une fois le Rêveur reconnu, aucun doute à ce sujet ne m'a effleuré ni alors, ni depuis. Et j'ai su en même temps que par ce rêve où Il était venu en personne, le Rêveur me faisait comprendre qu'il ne tenait qu'à moi de Le prendre comme un Guide infatigable et sûr, dans mon voyage hasardeux et solitaire où j'avançais à tâtons, sans trop savoir si je devais m'y obstiner envers et contre tout, et encore moins où il me menait...Ce signe que me faisait le Rêveur m'a fait comprendre soudain la chance vraiment dingue, la chance inouïe qui m'était offerte, depuis toujours sûrement, mais que je n'avais pas su voir et saisir pleinement

jusque-là, il s'en fallait de beaucoup !

Il n'était pas question, certes, que je continue à gâcher une chance aussi extraordinaire. Il y a eu alors un élan de confiance totale, de joie reconnaissante, et un *choix* : désormais, j'allais suivre ce Guide providentiel !

Je crois pouvoir dire que cette confiance absolue, cette foi sans réserve, ne s'est jamais démentie depuis. Mais il est vrai aussi que dans les années qui ont suivi, j'ai été loin d'être à la hauteur de mon choix, et j'en suis loin maintenant encore. Bien souvent je me suis borné à écouter d'une oreille distraite ce qu'Il me disait et redisait avec insistance et avec une inlassable patience. Mais ce qui limitait surtout la portée pratique de ce choix, je crois, c'est que je continuais à investir dans la réflexion mathématique une part considérable de mon énergie[34]. Du moins puis-je dire que dans les trois grandes périodes de méditation par lesquelles j'ai passé depuis lors, mon travail a bel et bien consisté, à peu de choses près, à sonder au fur et à mesure ce que le Rêveur me disait nuit après nuit, ou sinon, à revenir sur certains rêves des années écoulées, évoqués par ceux que je venais de recevoir.

C'est vraiment une chose étrange que malgré cette sorte de "familiarité" avec le Rêveur (si j'ose encore hasarder une telle expression...), malgré cette relation étroite et intense, j'aie persisté à m'interdire (tacitement du moins) de me poser la question, qui semblerait pourtant s'imposer : mais qui est donc le Rêveur ? Je continuais, en somme, à me cantonner dans l'attitude utilitaire décrite tantôt : j'avais un Guide incomparable, je savais que je pouvais lui faire une totale confiance - cela suffisait, du moins au niveau conscient, où la consigne restait : surtout pas de questions "métaphysiques" !

Au niveau subsconscient, et même avec l'existence du Rêveur désormais hors de question, ça restait plus ou moins comme avant ; une sorte de brume indécise, un embrouillamini confus, que je ne daignais examiner jamais. La "voix chuchotante", elle, était claire au moins sur un point : le Rêveur n'est *pas* une partie de moi-même, de ma psyché - la partie "la plus créative" disons, ce que j'appelais aussi parfois "l'enfant en moi". Je le sentais bel et bien *distinct* de moi, ne serait-ce que par Ses moyens prodigieux, qui dépassent infiniment ceux

[34]Je ne me rappelle pas avoir fait un rêve qui m'aurait suggéré que cet investisse- ment mathématique important soit du temps gaspillé. Du point de vue de mon itinéraire spirituel, je crois que c'était une sorte de "mal nécessaire", pour me conduire de façon in- attendue à une confrontation avec mon passé de mathématicien, et avec l'esprit du temps dans le monde scientifique d'aujourd'hui. C'est cette confrontation qui se poursuit, pendant près de deux ans d'affilée (et sur plus de mille pages), avec l'écriture de Récoltes et Semailles.

que je me connais. Je ne pouvais absolument pas les méprendre pour "les miens", même en les attribuant (pour les besoins de la cause) à un "Inconscient profond" plus ou moins hypothétique[35], auquel le regard conscient n'aurait jamais accès direct. Quant à la "voix de la raison", elle laissait entendre qu'il n'y avait vraiment aucune raison de chercher ici midi à quatorze heures. Après tout, les rêves, c'était bien dans ma psyché que ça se passait, non ? Et d'ailleurs, c'était bien connu que l'Inconscient, il se posait un peu là comme créativité, fallait pas croire que c'était qu'un vulgaire dépotoir voire une poubelle comme Freud semblait le croire...

Je devais bien avoir entendu parler un peu de C.G. Jung, à ce sujet ; que c'était désormais chose classée, qu'il y avait que ce fameux Inconscient. Et voilà même que je tombe, par le plus grand des hasards c'est le cas de le dire, sur l'Autobiographie de ce même Jung[36]. Pour être intéressant, c'était intéressant, et Dieu sait s'il en était question d'Inconscient, et tout entouré de vibrations "numineuses" - c'est là, en grec ou en latin, le terme séant[37] qui remplace désormais des expressions désuètes et d'une naïveté charmante comme "sacré", "religieux" ou "divin". Cet Inconscient-là, ai-je compris alors, il avait maintenant remplacé le bon Dieu des bons vieux jours. C'est vrai que de nos jours et entre distingués savants et humanistes, ce pauvre bon Dieu n'est tout simplement plus sortable. Même pour un bon chrétien et quand on est quelqu'un, ça fait vraiment plus sérieux d'en parler (ou alors en grec ou en latin, ou mieux encore en sanscrit, chinois ou japonais). Tandis que l'Inconscient, Freud l'avait bien prouvé (mais moins on parlait de celui-là mieux ça valait...), c'était on ne peut plus *scientifique*, à la bonne heure ! Personne ne pouvait prétendre le contraire, non !

Dieu sait que je "brûlais", à ce moment. Fallait vraiment que je me sois empêché dur,

[35]Avec le terme "hypothétique", je n'entends pas mettre en doute l'existence dudit "Inconscient profond", mais souligner seulement qu'il semble presque impossible de se faire une idée autre que "hypothétique" sur sa nature et sa conformation. Une première et peut-être principale difficulté, sur laquelle il me faudra revenir, c'est d'arriver à "faire la part" entre ce qui, dans l'activité des couches profondes, provient de Dieu, et ce qui provient de la psyché. Peut-être fait-il partie des desseins de Dieu que l'esprit humain doive rester dans une ignorance quasi-totale à ce sujet. Comparer avec les réflexions dans la note de bas de page, p. 16 à la section "Acte de connaissance et acte de foi" (no 7).

[36]Il est question de ce "plus grand des hasards", et des toutes premières impressions de lecture, dans ReS III, au début de la note "Le Frère ennemi - ou la passation (2)" (note 156).

[37]On trouvera le mot "numinosum" (dont dérive "numineux") dans le copieux "Glossaire" à la fin de l'Autobiographie, rassemblant et expliquant les termes du vocabulaire jungien nécessaires à l'intelligence de ce livre.

alors, pour ne pas faire un rapprochement, et trouver la réponse toute prête (et que peut-être j'avais "sue depuis toujours" ?), à la question informulée : qui est donc le Rêveur ? Je me doutais bien déjà que le Rêveur, il était présent et bien éveillé pas seulement aux moments où moi je dors et rêve !

Je me la serais posée alors, cette question, c'était pas possible que je tombe pas sur la réponse évidente, celle qui s'imposait ! Mais dans mon esprit (comme dans celui de beaucoup d'autres sûrement) ce genre de question même était *question interdite* : désolé, pas la peine d'insister ! Passons aux choses sérieuses. L'Inconscient et tout ça…

22. Retrouvailles avec Dieu — ou le respect sans la crainte.

(1 et 2 juin) En terminant hier, j'exagérais un peu, quand je prétendais que ça faisait des années que la réponse à la question "qui est le Rêveur ?" aurait dû être "évidente" pour moi. Ce qui est sûr, c'est que si je me l'étais vraiment posée et y avais réfléchi pendant une petite soirée, je n'aurais pu m'empêcher de tomber, sinon sur "la réponse qui s'imposait", du moins sur la nouvelle *question* qui s'imposait : "Est-ce que ce ne serait pas le bon Dieu en personne ?". C'était vraiment là l'idée naturelle, vu le point où j'en étais alors dans mon expérience du rêve. Une idée hardie, oui, et tentante. Mais jusqu'au mois d'octobre dernier, je n'en savais pas assez encore pour pouvoir me faire une idée si cette "hypothèse" (nous y voilà !) était raisonnable ou non. Et c'est un mois plus tard, sous l'afflux de mes rêves et sans la chercher, que la réponse est venue sans même que j'aie eu à me poser la question.

À ce moment, la chose ne me paraissait apparemment pas avoir suffisamment de conséquence, pour m'y arrêter et examiner d'un peu plus près l'intime conviction soudain apparue. Il faut dire que j'étais suffisamment maintenu en haleine par l'écoute, au fil des jours, de ce que me disait le Rêveur. Je me contentais de dégager le message principal de chaque rêve (si tant est que j'y arrivais), sans même avoir le temps de m'arrêter aux associations qui me paraissaient marginales (voire "métaphysiques" !). Mais dès les derniers jours de décembre, l'action de Dieu en moi, par la voie du rêve, était devenue si éclatante, que sans avoir eu à examiner ma conviction toute fraîche encore, celle-ci était devenue une certitude, ou, pour mieux dire, une *connaissance*. Une connaissance tout aussi irrécusable que celle qui m'était venue dix ans plus tôt, par la voie du rêve aussi, en ce jour qui m'est apparu par la suite comme celui des "retrouvailles avec mon âme". Cette fois, c'étaient les "retrouvailles avec *Dieu*", ou pour mieux dire, peut-être, la *rencontre avec Dieu*, reconnu cette fois pour Celui

qu'Il est. C'est la première telle rencontre dans ma présente existence terrestre, et (comme j'ai cru comprendre par un des mes rêves, de début février), la première aussi dans la longue suite de mes naissances passées[38]…

Mais j'anticipe. Avant cette rencontre encore toute fraîche, il faut bien dire que "Dieu" était pour moi quelque chose d'assez lointain, à dire le moins. C'était vraiment rare que je pense à lui, et avant les premières retrouvailles, il va y avoir onze ans (j'approchais alors de mes cinquante ans), ça ne m'arrivait pratiquement jamais. Je n'avais pas l'impression que j'aie jamais eu affaire à Lui personnellement, ou qu'Il s'intéresse à ma modeste personne, ni même à celle de quiconque d'autre. Bien sûr, je savais qu'il y avait des gens qui étaient censés avoir communiqué avec Dieu de façons et d'autres. J'avais entendu parler des prophètes d'Israel, qui allaient hardiment dire leurs quatre vérités aux puissants de la terre, au nom de l'Eternel. Ça au moins, ça avait de la gueule ! Mais je n'étais pas trop sûr dans quelle mesure on pouvait y ajouter foi, à tout ça, même si, souvent, la bonne foi des témoins était visiblement hors de cause. Je n'avais jamais fait l'effort de me faire une idée à ce sujet, d'en avoir le cœur net. À vrai dire, je n'avais pas l'impression que ça me concernait vraiment.

Il me faudra revenir de façon circonstanciée sur l'histoire de ma relation à Dieu, et de l'idée que je me faisais de Lui. Je sens bien que le sens même de ce que j'ai à dire sur Lui, et le crédit qu'on peut attacher à mon témoignage, sont inséparables de tout un contexte, dont cette "histoire" est peut-être le principal ingrédient. Sans compter que le sens même de cette affirmation que je suis en train de commenter longuement et que je voudrais éclairer : *"Dieu est le Rêveur"* - que ce sens dépend avant tout, bien sûr, du sens qu'on donne, ou que tu donnes, à "Dieu". Mais déjà il faudrait que j'essaye de communiquer, du mieux que je peux, quel sens il a à présent pour moi, le porteur du message ! Et ce sens ne peut être séparé de mon histoire spirituelle, et en tout premier lieu, de l'histoire de ma relation à Dieu.

[38]Si donc j'ai parlé d'abord de *"retrouvailles"* avec Dieu, c'était en pensant à une intimité passée avec Dieu qui ne se situe pas dans mon présent voyage terrestre, ni dans aucun des précédents, mais dans les limbes de l'éternité, hors de toute connaissance humaine, quand l'âme, encore increée ou à peine créée, était encore intimement unie à Dieu. Je n'ai pas eu de révélation au sujet de l'état originel de l'âme avant ses périples terrestres. Mais j'ai la conviction que le récit biblique du jardin d'Eden et les mythes similaires qui réfèrent à un "état originel" paradisiaque, sont les reflets d'un archétype universel, ancré dans la psyché de tous les hommes. Cet archétype serait le "souvenir" de l'état originel de l'âme, avant qu'elle ne s'arrache ou ne soit arrachée à cette intimité avec Dieu, pour être lancée dans la longue et douloureuse aventure de la connaissance, dont le terme serait le retour à Dieu.

Pour le moment, je voudrais seulement souligner que, pour ce qui est de ma relation au *Rêveur*, et jusque vers le mois de novembre l'an dernier encore, celle-ci était bien loin de se placer dans des tonalités qu'on songerait communément à appeler "religieuses". L'idée ne me serait du moins jamais venue de L'appeler ainsi, pas plus après ma première "rencontre" avec le Rêveur "en chair et en os" (dont j'ai parlé hier) qu'avant.

C'est vrai que j'avais en lui une confiance absolue, une foi totale, qu'il aurait été impensable que je porte à une personne, pas plus à ma propre personne qu'à quiconque. C'était la foi que le petit enfant a en l'amour et en la force et les capacités de son père (du moins quand tout "se passe bien" pour lui, chose qui arrive parfois...). Le père est à la fois très proche, et très fort, très puissant. Cette force du père n'a rien d'inquiétant, de menaçant - c'est presque comme si c'était aussi *ta propre* force ; une force bienfaisante, bénéfique, étrangère à toute violence, dont tu es le tacite héritier, que tu sens déjà pulser en toi obscurément, mais à ta propre mesure de petit bonhomme. C'était bien là, pour l'essentiel, ma relation à mon père, dans les premières cinq années de ma vie[39]. Il n'y avait en elle aucune crainte. À aucun moment dans ma vie je n'ai craint mon père.

Et telle aussi était ma relation au Rêveur. Avec cette différence que je savais que mon père était faillible, même si je le sentais puissant et riche en connaissance certaine. Mais je n'avais jamais surpris le Rêveur en défaut. Il m'arrivait bien de ne pas être d'accord avec Lui, mais je crois que je savais bien, en mon for intérieur, qu'Il avait raison. En même temps un instinct me disait qu'il n'était pas question que je Lui "donne raison" passivement, et que ce n'était nullement dans cette intention-là qu'Il me parlait par les rêves, mais bien pour que je me donne le mal de m'y confronter. Et ça ne ratait jamais - quand je grattais un peu plus en dessous de la surface, je découvrais (avec le plaisir de celui qui voit s'ouvrir à lui une compréhension nouvelle) que c'est bien Lui qui avait vu juste. Par cette pénétration, d'une sûreté infaillible, le Rêveur était bien différent de moi, et aussi (de cela je n'avais pas le moindre doute) de toute autre personne au monde, depuis qu'il y a des hommes sur terre.

Et en même temps, je me sentais pourtant tout proche. Il pouvait être mon père, comme il pouvait être mon grand frère, ou une grande sœur espiègle. Son autorité, souvent malicieuse, n'était jamais une contrainte, mais toujours don pur, sans nulle obligation pour moi d'acceptation, ni de reconnaissance. C'est bien à cause de tout cela que la fameuse "voix de

[39]Je parle de façon un peu plus circonstanciée de ces premières cinq années, dans ReS III, "L'innocence" (note no 107).

la raison" pouvait insinuer qu'au fond, le Rêveur, c'était qu'une partie de moi, la partie "méconnue" pour ainsi dire (ça équivalait donc à dire qu'au fond, j'étais un "infaillible" méconnu - il n'avait plus manqué que ça !). Quand je m'exprime sur Son compte dans les notes de méditation, après "la Rencontre" (celle dont j'ai parlé hier), l'idée ne me serait pas venue de mettre des majuscules à "il" et "lui". Même quand j'ai su finalement qui Il était, il a fallu du temps avant que je songe à les mettre, les majuscules, et j'ai même été un peu indécis quelque temps. Je me sentais encore tellement "à tu et à toi" avec Lui ! Ce qui est sûr, c'est que je n'ai jamais eu la moindre crainte ni du Rêveur, ni de Dieu, et ça m'étonnerait que j'en aie jamais. (Sans prétendre pourtant prédire l'avenir...). Je n'ai pas vu Sa colère et j'ignore s'il m'est arrivé ou s'il m'arrivera de la susciter. Je sais bien que Sa puissance est infinie, et qu'Il arrive qu'Il châtie les corps ou les anéantisse. Mais la pensée de Sa colère n'a rien pour m'effrayer. Car je sais aussi que Sa colère n'efface pas Son amour, et qu'Il veille, comme sur une chose très précieuse, sur cela en chacun de nous qui doit rester intact... ([10]).

Pour ce qui est des majuscules, j'ai fini par m'astreindre et par m'habituer à les mettre, même dans mes notes personnelles. Je me suis dit que vis- à-vis de Dieu et même en les moments où on Le sent tout proche, il ne peut y avoir excès de respect, et que (sauf pour le petit enfant) des airs de "familiarité" ne sont pas de mise. Et plus encore dans les textes destinés à publication. Car le respect pour Dieu, tout comme le respect pour l'homme, fait à Son image, et pour son âme, s'est érodé de façon effrayante. Même les "croyants" de nos jours n'osent plus trop le prendre au sérieux, dirait-on, et semblent constamment plaider l'indulgence des gens "éclairés", au nom de l'humanisme, de s'obstiner encore dans un aussi flagrant anachronisme[40].

23. Il n'y a qu'*un* Rêveur — ou l'"Autre moi-même".

(9 et 10 juin) Il est temps que je revienne enfin au fil de la réflexion, ou plutôt, au récit d'une découverte, interrompu (depuis une semaine aujourd'hui) par des digressions

[40]J'ai observé une telle ambiguïté par rapport à leur foi, comme si eux-mêmes ne pouvaient se résoudre à la prendre vraiment au sérieux et qu'ils soient au fond honteux, de s'y obstiner encore, surtout parmi les "croyants" instruits. Elle n'est nullement particulière aux chrétiens, mais semble bien s'étendre à toutes les confessions religieuses sans exception. À part des cas isolés, il ne doit guère y avoir que les gens des couches les plus pauvres dans la population des pays sous-développés non socialistes, qui ne soient touchés par cette sorte de désacralisation généralisée des consciences. Comme on n'arrête pas le progrès, celui-ci ne tardera pas à mettre bon ordre à ces regrettables survivances de l'obscurantisme de l'âge pré-logique...

imprévues[41]. Et même les deux sections précédentes, elles aussi, m'apparaissent quasiment comme des digressions dans un certain propos, annoncé (il y a onze jours) dans la section "Frères dans la faim". Je m'y apprêtais à expliquer le sens de la "pensée maîtresse" : *"Dieu est le Rêveur"*, pour un lecteur qui n'aurait aucune expérience vivante de Dieu, celui pour qui, peut-être, "Dieu" ne serait qu'un mot, vide de sens, voire, une "superstition" d'un âge "pré-logique" désormais bien dépassé (grâce à Dieu !) par le triomphal essor de la pensée rationnelle et de la Science. J'ai des amis de vieille date qui se bouchent les oreilles d'un air contristé quand ils entendent prononcer des mots tels que "Dieu", "âme", ou ne serait-ce que "esprit". Je ne sais s'ils liront mon témoignage. Mais c'est pour eux aussi que j'écris, avec l'espoir, qui sait ? qu'il secouera peut-être une vision des choses trop bien (et trop longtemps) assise...

Aussi je me disposais à reformuler l'idée maîtresse, de façon qu'elle ait au moins un sens intelligible, non pour certains seulement, mais pour tous. Il s'agissait donc, en somme, d'"éliminer Dieu de ma proposition". C'était le 30 mai. Mais de ce jour-là et jusqu'à aujourd'hui encore, comme malgré moi, tiré en avant par les associations se suivant au fil des heures et des jours, je n'ai fait pratiquement que parler de Celui-là même qu'il s'agissait d'éliminer ! C'est de l'obsession, dira-t-on, et avec raison sûrement. Dans le passé j'étais "obsédé" de maths, et tout le monde me tapotait l'épaule gentiment en me disant que c'était très bien. Quand ensuite, ça a été la méditation, ça jetait une gêne - à quoi ça ressemblait, on vous le demande un peu ? ! Maintenant que c'est Dieu, c'est bien pire - un mathématicien qui se met à avoir des révélations ! Fou à lier, oui...

En commençant à écrire ce livre, je ne me figurais pas à quel point Dieu y serait partout, dans les lignes et entre les lignes. Je voulais être diplomate, Le cacher dans mes manches (plus amples qu'on ne soupçonnerait...), pour le sortir vers le milieu du livre d'un air innocent, au moment où on s'y serait attendu le moins, comme une "conclusion" imprévue à la fin d'une longue démonstration. Mais il n'y a rien eu à faire. Ce Grand Invisible, une fois qu'Il s'est fait connaître, ne se laisse pas cacher comme ça ! Et (j'aurais dû m'en douter) Il se rit des démonstrations.

Têtu à ma façon, je vais quand même essayer de revenir à mon "élimination", et voir ce que ça donne. Mais par le biais "subjectif", encore, en partant de mon propre vécu, dans ma

[41]Ces "digressions" ont consisté dans les deux notes "La petite famille et l'Hôte" et "De la trique céleste et du faux respect" (nos 1,10).

relation au “Rêveur”.

Comme je l’ai dit et redit, je me rendais bien compte, dès le début, que le Rêveur - Celui qui se manifestait à moi par les rêves - était infiniment plus fort que moi. Décidément, c’était “un Autre” que moi, même si je me sentais proche parent de lui. Tout ce que je savais, Il le savait, tout ce que je percevais, Il le percevait - mais avec une profondeur, une acuité, une vivacité, une liberté qui me faisaient défaut (comme elles font défaut aussi à tous ceux à qui j’aie jamais eu affaire…). Par ailleurs, quand Il me parlait par le rêve, c’était toujours (j’avais fini par m’en rendre compte) de moi qu’Il parlait, ou de choses toutes proches de moi[42]. Et dans beaucoup des matériaux qu’ Il utilisait pour “monter” Ses rêves, je reconnaissais des impressions qui m’avaient frappé ou frôlé dans les jours précédents, ou, parfois aussi, des souvenirs de jours très lointains sombrés dans l’oubli, et que le Maître des Songes faisait remonter des brumes.

De tout ceci se dégageait l’impression que le Rêveur était, d’une certaine façon, *“lié”* à *ma personne*. C’était un peu comme s’il y avait en moi une sorte d’“autre moi-même”, qui aurait à Sa disposition tous mes sens et toutes mes facultés de perception et de compréhension, mais qui les utiliserait avec une liberté et une efficacité totales, alors que je ne vivais (je m’en rendais compte depuis longtemps) que sur une infime portion de mes moyens. C’était donc comme un “moi-même” qui aurait été débarrassé des conditionnements et de l’inertie faisant écran entre les choses et moi, un Quelqu’un, en somme, qui percevrait par mes sens, sensoriels et extrasensoriels, avec la fraîcheur de perception que j’avais à ma naissance, et qui les intégrerait dans une compréhension, dans une vision, avec la pénétration et la maturité d’un Être qui aurait assimilé l’expérience de millions d’années.

Comme j’ai également dit, je n’avais jamais consacré à la nature du Rêveur une réflexion délibérée. Mais mes pensées ont dû ici et là, en vagabondant, frôler la question sans s’y arrêter. J’avais bien l’idée que le Rêveur dans une autre personne que moi aurait une *autre* vision de la réalité que Celui que je connaissais, lequel (ainsi je le présumais tacitement) en avait l’expérience par mes sens à moi. Je sentais bien, pourtant, que ces visions (sans doute différentes) ne pouvaient que se compléter mutuellement, et jamais se contredire. Car l’une

[42]La première et seule exception à cette règle, parmi mes rêves, est constituée par la cascade des “rêves métaphysiques”, lesquels me sont venus entre les mois de janvier et de mars cette année. Quoique ma personne est impliquée dans tous ces rêves, leur message dépasse visiblement ma personne de très loin, et concerne avant tout les relations entre Dieu et l’homme.

et l'autre étaient *vraies*, au sens le plus fort qu'on puisse concevoir. Et je sentais bien, aussi, que le regard du Rêveur était *"objectif"*, même s'il avait l'air de regarder avec mes yeux. Jamais je ne l'avais vu "prendre parti", ni pour ni contre moi, ou pour ou contre quiconque. Il se bornait à montrer les choses et les autres tels qu'ils sont, et toujours par quelque aspect caché qui m'avait échappé. Cette "objectivité" n'était qu'un aspect de sa totale liberté, par rapport à ma personne et à celle de quiconque.

Mon impression, donc, c'était que la vision du Rêveur en moi, et celle du Rêveur en une autre personne, étaient des visions également "vraies", également "objectives", d'une même réalité absolue, mais vue sous des angles différents. Rien, dans mon expérience de mes rêves avant l'automne dernier, ne m'aurait permis de supposer que le Rêveur en moi en savait et en voyait plus que ce qu'Il pouvait voir par cet angle particulier lié à ma personne, qu'Il connaisse cette "réalité" absolue toute entière, par tous les angles à la fois, en d'autres termes, qu'Il n'était d'aucune façon "Lié" à ma personne, comme j'en avais eu l'impression du fait qu'Il ne me parlait que de ce qui me concernait directement.

Et voici maintenant *le fait nouveau* vraiment extraordinaire, l'"incroyable bonne Nouvelle", dont j'ai acquis connaissance sans trace du moindre doute : *le Rêveur en moi est le même que le Rêveur en toi, ou que le Rêveur en toute autre personne qui ait jamais vécu*.

24. Le Créateur - ou la Toile et la pâte.

Avant de faire une appréciation critique du *bien-fondé* de cette affirmation péremptoire (où il n'est plus question de Dieu), je voudrais d'abord l'examiner de plus près, en faire le tour tant soit peu, et commenter sur sa *portée*.

En premier lieu : le Rêveur en moi (ou en toi, c'est pareil) sait tout ce qu'une personne ait jamais su - et Il le sait, de plus, d'une façon dépouillée des innombrables erreurs dues aux limitations de l'esprit humain, si lourd et si craintif devant la connaissance. On pourrait donc le voir, à ce titre, comme une sorte de *Mémoire* géante, ayant à sa disposition instantanée et simultanée toutes les perceptions, pensées, sentiments, émotions et toutes les expériences de toutes sortes que les hommes aient vécu jamais, depuis qu'il y a des hommes sur terre. Étant bien entendu, cependant, que ce n'est pas là le savoir inerte de quelque gigantesque ordinateur, mais une *connaissance* vivante, un *Regard* qui saisit, dans les traits essentiels comme dans les plus fines nuances, les relations complexes, infiniment variées qui relient, en un même Tout harmonieux, ces innombrables éléments épars que je viens d'évoquer. C'est *là* Sa con-

naissance, qu'Il met en quelque sorte "à ma disposition", par le langage du rêve ; non pas, il est vrai, selon ma demande et mes dé- sirs, mais selon Sa Sagesse. Et nul doute qu'il sait infiniment mieux que moi, l'ignare, ce qu'il convient qu'Il me dise pour mon bénéfice en chaque moment.

Dans le peu déjà que je viens de dire, il y a, il me semble, de quoi frapper l'esprit de quiconque ne serait totalement dépourvu de curiosité philosophique au sujet de lui-même et du monde. Et pourtant, ce "peu" est encore loin en deçà de la réalité. Qu'on se rappelle tout d'abord que l'action du Rêveur en nous, et l'aide qu'Il nous accorde, ne se limitent nullement aux messages (si rarement écoutés) qu'Il nous envoie dans le sommeil par la voie du rêve. C'est lui-aussi, cette *voix intérieure* qui dans nos veilles (quand nous voulons bien faire silence) nous souffle où est le *vrai*, l'essentiel, le nerf caché et le cœur palpitant de la chair des choses, parmi la masse amorphe du donné et du possible - où s'ouvre dans la pénombre l'obscur giron que L'esprit doit féconder…- c'est lui, la voix de la *"déraison"*, alors que nous nous raccrochons si fort à ce qui est "raisonnable", "sérieux", "bien connu", "fiable". C'est Lui, le Créateur qui est en chacun de nous et qui nous encourage à être créateurs comme lui - et c'est Lui que constamment nous récusons, tout comme nous récusons le message de nos rêves.

Mais ce n'est pas tout. Ce Rêveur-Veilleur universel, commun à tous les hommes, a une science qui excède infiniment non seulement celle de chacun de nous en particulier, mais tout autant celle de tous les hommes mis ensemble, de tous ceux qui ont jamais vécu sur terre comme aussi de ceux qui y vivront jamais[43]. Tout ce qu'un être vivant, qu'il soit homme,

[43]Ce que je dis sur "les hommes qui vivront jamais" est sûrement vrai, en ce qui concerne leur "science" au sujet des lois qui gouvernent l'Univers et de sa nature même, mais non pas, bien sûr, la connaissance qu'a un homme de son propre vécu momentané, et de sa propre vie écoulée. Ce sont là, en effet, des choses soumises à son libre arbitre, et dépendant également, dans une large mesure, de l'exercice du libre arbitre d'un grand nombre d'autres personnes, sans compter même l'intervention de Dieu lui-même, qui en chaque instant résultent de "libres choix". Ce sont donc là des choses que Dieu ne peut et ne veut connaître d'avance, si ce n'est tout au plus dans certaines grandes lignes.

Pour donner juste un exemple : quand je m'assieds devant ma machine à écrire, m'apprêtant à écrire une nouvelle section du présent livre, Dieu Lui-même ne saurait dire avec exactitude quel texte va sortir de là. Dans la mesure où Il y participe par l'inspiration, Il connaît dans les grandes lignes de quoi il sera question (chose que moi-même serais bien incapable de prédire !). Mais dans la mesure où je ne suis simple scribe de Dieu, mais participe également à l'écriture du texte (pour le meilleur, et surtout pour le pire…), les prévisions de Dieu ont une bonne chance d'être incomplètes, voire même, d'être totalement bousculées par des initiatives intempestives du rédacteur, voire même, de Dieu Lui-même.

bête ou plante, a jamais "su", perçu, éprouvé - Il l'a su, perçu, éprouvé avec lui, et Il le sait en ce moment même et en toute éternité. Nos sens, et ceux de la moindre fourmi affairée, du moindre brin d'herbe qui oscille dans le vent ou de l'infime bactérie vaquant à ses besognes - ce sont là comme autant d'innombrables et délicates *antennes* d'une même *Intelligence* infinie, prenant connaissance intimement, au fil des instants, dans ses gros plans comme dans ses plus imperceptibles détails, de tout ce qui est et de tout ce qui se passe sur terre - les qualités et textures et mouvements de tous les sols et sous-sols, de toutes les eaux qui courent ou qui posent, et des airs et des vents et des tissus vivants des plantes et des bêtes et des hommes, et les courants d'énergie qui irriguent et dynamisent toute chose - et les forces maîtresses comme les moindres mouvements qui mènent implacablement ou qui font frissonner dans la brise l'âme humaine, celle du moindre comme celle du premier d'entre nous. *C'est cette Intelligence-là*, la *même*, qui vit et qui veille en toi, et en moi, et en chacun.

Et cette *Science* infinie, cette intime connaissance de toutes choses ne se limite pas à la surface et aux profondeurs de la terre et des airs et des eaux, à ce que la légion des créatures ayant souffle de vie y peuvent percevoir et explorer et connaître. Mais jusques aux plus lointains soleils et à leurs plantes et leurs orbes, et toute nébuleuse qui spirale comme tout atome qui danse et qui vibre à l'unisson de l'Univers dans les espaces cosmiques à jamais insondés... ce sont là Ses yeux et Ses doigts qui sondent et scrutent et explorent le Monde, dans son présent et dans son incessant devenir, de part en part en étendue et en durée, dans sa hauteur et dans sa profondeur, dans ses formes changeantes et dans son impérissable substance, dans son Ordre immuable et dans le *Souffle* qui le traverse et l'anime.

Et ce n'est pas tout encore ! Cette Intelligence infinie qui nous parle dans nos rêves et dans nos veilles, et qui en chaque instant et de toute éternité explore et fouille et connaît le Monde des choses créées, non seulement Elle *connaît*, mais Elle *crée*. En prenant connaissance, Elle exprime, et en exprimant, Elle transforme. Ce *Souffle* créateur qui traverse toute chose, et que parfois peut-être tu as perçu en rêve, ou en certains moments bénis d'abandon et de silence, c'est *Son* souffle. Et à vrai dire, le Monde *est ce* Souffle, ou plutôt : il est *Sa pensée* qui l'ordonne, et *Son souffle* qui l'anime. Et la substance qui pulse à travers lui et qui façonne et

---

En fait, je crois pouvoir dire que l'homme n'est à aucun moment "simple scribe de Dieu", même s'il le souhaiterait. Il n'est jamais simple instrument, mais toujours *partenaire*, et parfois "collaborateur" de Dieu. Je crois que le respect de Dieu pour l'homme, et pour le libre arbitre en l'homme, est tel, qu'Il ne se résoud en aucun cas et à aucun moment que celui qui le sert, sciemment ou non, le serve en esclave de Ses seules Volontés.

structure devant elle l'espace et le temps, est Sa pensée et Son souffle faits matière et énergie, et les créatures douées d'âme qui l'habitent sont Sa pensée et Son souffle "faits chair" - et lancées dans l'Univers, chacune dans sa propre et unique aventure...

Et me voilà revenu au point de départ ! Ce Rêveur si familier, qui nous parle dans nos rêves et que nous écoutons d'une oreille si distraite, Il est le *Créateur* du Monde où nous vivons - ce monde dont chacun de nous, et toute notre espèce réunie, ne perçoit et ne connaît qu'une infime portion. Et ce Monde lui-même est en perpétuelle Création, il est la Pensée et le Souffle vivants de *Dieu*, le Créateur.

La pensée créatrice de Dieu Se concerte et agit, et bourgeonne et ramifie et croît et se déploie en chaque lieu et en chaque instant, de toute éternité. C'est le *Verbe* originel, le langage de Dieu, dont chaque mot est *Acte* et création, dans le Monde visible et dans l'invisible. Quant aux sept jours de la Création, nul doute que ce sont là les "jours"[44] où Il dégagea du néant les lois éternelles (spirituelles, physiques, biologiques) qui régissent le Cosmos et l'Univers - tel un Maître-Peintre qui prépare avec soin sa toile et son cadre, pour un tableau qu'il s'apprête à brosser[45]. Quand le Maître prend la palette et le pinceau, sûrement il y a en Lui une intention, une vision, un dessein, qui disent à l'avance les grandes lignes de la composition qui déjà se trame. Mais ce que sera l'Œuvre, lui-même ne le sait, et Se garde bien de le fixer à L'avance. Car l'Œuvre est d'art, et non de copie (fût-ce copie de Ses propres décrets...). Ce qu'Elle est, Il l'apprend à mesure que le travail se poursuit, chaque touche du pinceau sur la toile appelant la touche suivante, au service d'un même dessein, et suivant le libre Vouloir et l'Inspiration du Maître.

En cet instant même où tu liras ces lignes, le Maître est au travail. Son pinceau invisible

[44]Il faut compter que chacun de ces "jours" est de l'ordre de grandeur du milliard d'années.

[45]Je soupçonne cependant que cette toile et ce cadre-là ont été préparés par le Maître-Peintre en même temps qu'Il esquissait déjà à larges traits toute une partie maîtresse du tableau. C'est-à-dire, que Dieu a dégagé et instauré les principales lois physiques et biologiques (sinon les lois spirituelles) au fur et à mesure des besoins, en conformité avec Ses desseins (de nature spirituelle), concernant notamment l'évolution de la vie sur la terre et l'éclosion et l'évolution de l'espèce humaine. Ainsi, il se pourrait que la "mise au point" des lois physicochimiques les plus délicates, et celles notamment qui régissent les propriétés de l'eau, du feu, ou des macromolécules de la matière organique, n'ait été accomplie qu'au cours des quelques milliards d'années qui marquent les débuts de l'apparition de la vie sur la terre et du développement des organismes pluricellulaires. On pourra comparer ces suggestions avec la réflexion dans les deux premières sections de Récoltes et Semailles, "L'enfant et le bon Dieu" et "Erreur et découverte" (ReS I, sections 1,2).

est partout à la fois, portant lestement touche après touche sur ce tableau infini en gésine, qu'Il est le seul à voir dans toutes ses parties, et dans sa totalité, dans ses tonalités et dans sa structure. Et toi et nous tous, les vivants, sommes la pâte vivante sur la palette du Peintre. Si nos âmes elles-mêmes furent créées, et quand et comment elles sont apparues dans le Tableau, je ne sais. Ce que je sais par contre, c'est que nous ne sommes pas simple substance, souple et docile sous le pinceau qui nous pétrit, nous forme et nous insère au gré de l'œil et de la Main du Maître. Certes, que nous le sachions ou le voulions ou non, nous sommes *instruments*, bien souvent réticents, dans une Main qui a sur nous tout pouvoir. Mais, selon Sa volonté aimante, nous sommes des instruments *vivants*, pourvus du libre choix, selon notre gré *à nous*, de nous accorder aux intentions du Maître, ou d'y résister. La Toile est assez vaste pour tout embrasser ! Et l'ignorance obstinée de la pâte et sa longue résistance au pinceau ne sont pas les traits les moins marquants de l'Œuvre à laquelle elle collabore, alors même qu'elle y voudrait résister.

Ainsi, par le lourd privilège du libre choix, nous sommes non des instruments inertes dans une Main qui crée, mais les irremplaçables *partenaires* dans une Œuvre dont les desseins et la vision nous échappent, et à laquelle pourtant, en chaque instant de notre vie et quoique nous fassions, nous *participons*.

Nous sommes chacun et tous les partenaires élus d'une Œuvre qui nous dépasse, les voix concertantes enlacées dans une Symphonie qui englobe et résoud toutes les dissonances. Tel est le sens de notre vie, qui si souvent paraît dénuée de sens, telle est notre noblesse, que n'effacent aucune déchéance ni aucune ignominie.

Le prix de la résistance au sens de la vie, au "Tao", le prix de la déchéance, de l'ignominie, de la peur de la vie, de l'ignorance - c'est la souffrance. Travailleuse infatigable, c'est elle qui patiemment, obstinément, nous restitue malgré nous cette noblesse que constamment nous récusons.

C'est dans la mesure où ces choses sont entrevues ou senties, que nous cessons aussi d'user nos forces à "dissoner". Et nous qui fûmes tous des partenaires *malgré nous* dans les desseins de Dieu, nous sommes tous, et de tous temps, appelés à la grâce d'en être les *serviteurs*.

25. Dieu ne se définit ni se prouve — ou l'aveugle et le bâton.

(11 et 12 juin) J'étais parti avant-hier sur la louable intention d'"éliminer de ma proposition" un certain "terme" (hum. . .) particulièrement mal vu de nos jours. Ça a été simplement

reculer pour mieux sauter : je me suis vu entraîné, par une faconde soudaine, à dire du Non-nommé bien plus que la laconique affirmation que je prétendais commenter : "Il n'y a qu'un seul Rêveur"- et bien plus même que ledit Rêveur n'a jamais voulu m'en dire Lui-même à Son propre sujet. Sur ma lancée imprévue, j'ai mis dans mon "paquet" finalement, sinon tout ce que je sais (ou crois savoir) au sujet du Rêveur, alias le bon Dieu (car là, j'en aurais pour des volumes), mais du moins ce qui m'en a paru, sous l'inspiration du moment, *l'essentiel* pour le situer. Et tout particulièrement, le situer à l'intention du lecteur à qui le mot "Dieu" ne suggèrerait rien d'autre que bondieuseries, obscurantisme, et défense de "toucher au zizi".

En plaquant mes accords à pleines mains, je n'ai pas cru (à Dieu ne plaise !) poser une "définition" de plus de Dieu. Rien de ce qui appartient au monde spirituel ne peut être "défini", mais tout au plus *évoqué*, par le langage des mots ou par tout autre, de façon plus ou moins grossière ou fine, plus ou moins superficielle ou fouillée. Et Dieu contient et englobe le monde des choses spirituelles, Il en est et la Source et l'Âme. Tout essai pour dire *qui* Il est, que ce soit par l'écriture, ou par la voix qui parle ou qui chante, ou le langage des rythmes et de la mélodie ou celui du corps qui trépigne et qui danse, ou par les chapelles, les temples, les cloîtres, les cathédrales qui chantent par la voix séculaire de la pierre taillée, ou par l'humble masure de l'ermite, par le pinceau le crayon le fusain le burin, ou par le ciseau et la gouge qui cisèlent et creusent et façonnent le bois ou le jade ou la pierre...- tout cela est témoignage seulement, et n'est qu'un balbutiement. Il nous apprend, au mieux, comment Dieu, et l'expérience et l'idée de Dieu, se reflètent dans l'âme de celui qui s'exprime - tel un éclat de verre qui reflète le Ciel, avec toutes les déformations dues à la grossièreté du miroir et à sa petitesse. Mettrions- nous ensemble tous les innombrables témoignages au long des siècles et des millénaires, de tous ceux qui se sont sentis portés à le dire, chacun à sa façon, cela ne ferait encore qu'effleurer à peine la surface de l'Inconnu, de l'Inépuisable - telles des écuelles qui plongent et puisent dans une Mer sans fond et sans rivages. Nous pouvons le dire, au mieux,comme la pâte sous le pinceau du Peintre "dit" la Main qui la travaille, et l'Esprit qui anime la Main.

Et pas plus qu'on ne peut "définir" aucune des notions qui expriment des réalités spirituelles, il ne peut être question de trouver quoi que ce soit les concernant. Sur ce plan-là, la *vérité* n'est pas une chose qui se prouve, mais qui se *voit* ([13]). Elle est objet d'une connaissance qui ne peut être acquise par le raisonnement, à partir de son expérience et d'autres vérités déjà

connues[46]. Je n'entends pas dire par là que la saine raison, et même le raisonnement, soient inutiles pour la progression dans la connaissance des choses de la psyché et de l'âme, bien au contraire. Maniés avec doigté et avec rigueur à la fois, ils constituent un garde-fou précieux pour éviter de nous fourvoyer yeux fermés, et permettent souvent de dépister des erreurs insidieuses et tenaces. Mais s'ils nous aident à reconnaître l'erreur, tel le bâton de l'aveugle qui repère les obstacles sur sa route, ils sont impuissants à voir la vérité, et tout autant la reconnaître ou l'établir. Ils peuvent être utiles également pour nous faire entrevoir, par voie "logique", des choses qu'elles nous présenteront comme plausibles, ou tout au moins comme possibles et dignes d'être examinées de plus près. Nous n'en aurions aucun besoin, pas plus que du bâton d'aveugle, si notre œil spirituel était pleinement éveillé et ouvert. Dieu, j'en suis persuadé (et même quand Il "fait des maths"), ne raisonne jamais mais toujours voit (y compris les relations que nous appelons des "raisons", et que nous enchaînons en des "raisonnements"). De toutes façons, tout raisonnement qui prétendrait établir une vérité ou un fait, concernant la psyché ou l'âme ou Dieu, est toujours spécieux. Chaque fois, dans la méditation, où je suis tombé dans ce piège si commun de "démontrer", et d'ajouter foi à une "conclusion" sur la foi d'une "démonstration" (fût-elle camouflée...), un malaise m'avertissait que je faisais fausse route, que j'étais en train de perdre contact avec la réalité des choses elles-mêmes, pour faire joujou avec les concepts censés les exprimer.

S'il en est déjà ainsi pour tout ce qui concerne la psyché, c'est plus flagrant encore quand il s'agit de Dieu. Ainsi, les soi-disantes "preuves" de l'existence de Dieu, dont nous ont gratifié plus d'une plume illustre, n'en sont pas moins des enfantillages (pour ne pas dire, des fumisteries), qui ont dû faire bien rire Celui dont on prenait si grand soin de prouver l'existence[47]. Que le lecteur ne s'attende donc pas à trouver dans ce livre une "démonstration" convain-

[46]Tous les mystiques (et plus encore dans les traditions orientales que dans la tradition chrétienne enracinée dans "la foi") insistent sur l'importance de l'expérience, comme seule source d'une authentique connaissance spirituelle. Mais il est bien entendu que l'expérience (et dut-on vivre cent mille ans) ne porte fruit que si elle est assumée. Ce n'est qu'une fois assumée que l'expérience cesse d'être répétitive et se renouvelle, pour passer à un niveau d'expérience supérieur, qu'il s'agit d'"assimiler", d'assumer à son tour quitte à ce qu'elle aussi se fasse répétitive, pour nous faire apprendre malgré nous la leçon que nous avons à apprendre à ce niveau-là de notre développement spirituel, avant de passer au suivant.

[47]Sûrement, Il n'aura pas manqué, chez certains d'entre eux au moins, de faire en- tendre ce rire dans leurs rêves, pour accompagner leurs valeureux efforts de logique méta- physique. Mais ils n'ont pas dû s'en rendre compte, et sont restés graves comme il convenait pour une aussi grave question.

cante de l'égalité

$$\text{Dieu} = \text{Rêveur}$$

ni même, plus modestement, de

$$\text{Rêveur en Pierre} = \text{Rêveur en Paul.}$$

Prétendre "prouver" une telle chose, serait tromper le monde (qui ne demande que ça...) tout en se trompant soi-même. Inutile que je vienne grossir les rangs déjà assez serrés de ceux qui aiment se livrer à de tels tours de passe-passe.

26. La nouvelle table de multiplication.

Mon propos n'est pas de prouver, mais d'éclairer, de témoigner, et d'annoncer.

Mon premier propos est de brosser à grands traits la vision qui s'est dégagée en moi au sujet du rêve en général, comme j'ai déjà commencé à le faire. Je n'ai pu et ne pourrai m'empêcher de parler et de reparler de Dieu - pas plus que je ne pourrais me faire l'écho d'un dialogue dans lequel j'ai été et suis impliqué, tout en faisant silence sur l'Interlocuteur. Par Son action en moi tout au long de l'année écoulée, Il est devenu à présent le Centre omniprésent de cette vision, comme Il est aussi le Centre de ma vie, et de ma vision du monde. Mon expérience du rêve, en se révélant expérience de Dieu, a été finalement le creuset dont ma personne même, et ma vision des choses en même temps, est sortie renouvelée.

Ceci m'amène à mon deuxième propos, le "témoignage" : essayer d'esquisser au moins dans les grandes lignes, et de "faire passer" tant soit peu, ce qu'ont été mon expérience du rêve, et mon expérience de Dieu. Le seul et unique fondement de la vision que je décris dans ce livre est cette expérience. Et ce fondement-là en moi, qui m'est venu sur le tard, est sûr et inébranlable. C'est dans la mesure où j'arriverai à te faire passer quelques effluves de cette expérience vivante, de ces eaux souterraines et de ce feu qui fuse, que la vision elle-même deviendra vie pour toi aussi, et prendra chair et poids. C'est alors seulement qu'elle aura une chance de stimuler en toi, avec l'assistance de l'Hôte invisible et bienveillant, un travail de renouvellement intérieur comme celui qu'Il a suscité et épaulé en moi.

J'en viens à mon troisième propos, qui m'apparaît comme faisant le pont entre l'exposé d'une vision, et le récit d'une expérience. Il s'agit du compte-rendu d'un certain nombre de mes rêves, et du travail qui m'a conduit à une compréhension, plus ou moins exhaustive d'un cas à l'autre, de leur message. Ils serviront tout d'abord d'illustrations concrètes pour les

principaux faits de nature générale que j'expose dans ce livre, au sujet du rêve. Mais au-delà de ce rôle d'illustration, certains de ces rêves, qui me sont venus au cours des mois de janvier, février, mars de cette année, sont d'une portée qui dépasse non seulement ma personne, mais aussi l'intérêt qu'on peut accorder aux rêves en général. Dans un sens plus fort encore que tous les autres rêves, me révélant à moi-même, ils ont pour moi qualité de *révélation*. Et il est clair pour moi, et certains de ces rêves le confirment expressément, que ces révélations m'ont été faites par Dieu non seulement pour mon propre bénéfice, mais pour être annoncées à *tous* - à tous ceux, du moins, qui se soucieront d'en prendre connaissance.

Parmi ces rêves-là, ayant qualité de révélation de Dieu aux hommes, un rôle à part revient à ceux que j'appelle *"rêves prophétiques"*. Ils annoncent la fin brutale et soudaine d'une ère à son déclin et d'une culture en pleine décomposition, et l'avènement d'une ère nouvelle. Moi-même serai témoin et coacteur de ces événements. Cela laisse présager qu'ils auront lieu pas plus tard que dans les dix ou vingt années qui viennent.

Ce n'est pas ici le lieu de commenter sur le sens et sur la portée de ces rêves prophétiques, et de les situer, ainsi que les événements qu'ils annoncent, dans l'histoire de notre espèce et dans l'optique des desseins de Dieu nous concernant. Plutôt, je voudrais situer ici le présent livre par rapport aux rêves prophétiques. La vision que j'y expose, et ma compréhension embryonnaire du rêve et de la nature du rêve, sont, elles aussi, fondées sur des "révélations" qui me sont venues par des rêves, et sur l'"interprétation" de ces rêves qui s'est imposée à moi sans possibilité de doute. Une telle assurance (ou une telle foi) est, certes, chose toute subjective, et elle peut être d'or comme elle peut être de fer blanc. Et par ailleurs, par son objet et par sa nature même, la validité d'une telle vision n'est pas susceptible de vérification "expérimentale" au sens courant du terme. Qu'on songe que la validité d'une interprétation même du plus anodin des rêves "à tout venant" ne peut être établie par cette voie[48] - elle échappe entièrement à toute velléité de "preuve". La qualité de vérité de la vision ne peut être vue et éprouvée que par celui qui se serait suffisamment avancé dans une authentique expérience personnelle de ses propres rêves et dans une compréhension de leur sens, pour pouvoir s'en convaincre "sur pièces" et par lui-même. Y en a-t-il un seul à part moi, je l'ignore.

Je ne vois guère qu'une seule "raison objective", qui serait de nature à faire accorder crédit à cette vision à d'autres qu'à de tels hypothétiques "initiés". Et cette raison, d'une force bru-

[48]Comparer avec les réflexions dans la section "Acte de connaissance et acte de foi" (no 7), et dans la note d'aujourd'hui "Vérité et connaissance" (no 13).

tale et péremptoire, apparaîtra de mon vivant encore, par *l'accomplissement des prophéties*. C'est cette "sanction par l'histoire" qui donnera un fondement "objectif" crédible à des impondérables aussi peu convaincants que la "connaissance" que je prétends avoir, et mon intime conviction et assurance sur ceci et sur cela concernant (disons) les rêves en général, ou certains rêves (soi-disant "prophétiques") en particulier ([14]).

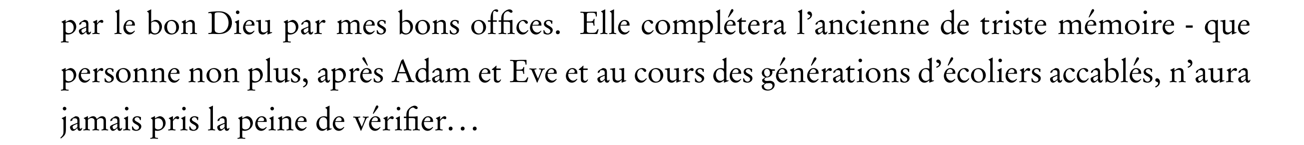
En somme, sur mes vieux jours et à ma propre surprise, me voici, sur l'initiative de Dieu, promu messager et même "prophète". Sans que j'y sois vraiment pour rien, Il m'a envoyé tels et tels rêves, et Il m'a soufflé tout bas quel était leur message, qui à tout autre que moi, peut-être, paraîtra interprétation fantaisiste, voire délirante. Et l'idée ne me serait pas venue de récuser la tâche dont me voici chargé : celle *d'annoncer*. Du même coup et sans hésiter, j'accepte aussi la conséquence : on prend un prophète au sérieux, non sur sa bonne mine, mais quand ses prophéties s'accomplissent. Et ceci d'autant plus, qu'elles sont de conséquence.

Ce sont ces rêves prophétiques, et eux seulement, qui me donnent une complète assurance au sujet de la survie à brève échéance de notre espèce (qui l'an dernier encore me paraissait plus que douteuse), et au sujet de l'avenir qui nous attend. Non seulement il y aura encore une humanité d'ici quelques décennies[49], mais je sais aussi qu'elle ne sera pas morte spirituellement comme elle l'est à présent. Et c'est dans une ambiance de vie, non dans des relents de décomposition et de mort, qu'un message comme celui que je porte sur le rêve et sur le Maître du rêve, pourra être *accueilli* au plein sens du terme : non comme un "happening", comme du bruit qui se rajoute au bruit, mais comme une semence faite pour germer et pour lever. Pendant quelques années encore, ce que j'annonce sera sans doute une voix qui crie dans le désert - dans un désert de bruit. Ce n'est pas moi qui ai pouvoir de commander au bruit de faire silence, ni de faire s'ouvrir les oreilles sourdes. Mais viendra le choc de la Tempête, et les oreilles de ceux qui vivront entendront, et les yeux verront. Et ce qui était déraison, folie et délire pour les pères, sera accepté par les enfants et les petits-enfants comme chose allant de soi.

Ce sera, en somme, une nouvelle "table de multiplication"[50], gracieuse- ment fournie

[49]J'ai de bonnes raisons de croire qu'on sera beaucoup moins nombreux que maintenant. Il y aura sûrement des coupes sombres, au "Jour de la désolation"...

[50]Cette comparaison avec la table de multiplication m'est inspirée, entre autres, par un de mes rêves du mois d'octobre dernier. Dans d'autres rêves, le travail mathématique sert de parabole cocasse pour la recherche (au niveau de la connaissance spirituelle) dans laquelle je suis engagé à présent, et qui, par ses dimensions, son



par le bon Dieu par mes bons offices. Elle complétera l'ancienne de triste mémoire - que personne non plus, après Adam et Eve et au cours des générations d'écoliers accablés, n'aura jamais pris la peine de vérifier…

esprit "fondements", et son caractère visionnaire, s'apparente à mon travail mathématique de naguère. Dans le langage du Rêveur, l'œuvre nouvelle dans laquelle je suis engagé à présent, est vue (non sans humour !) comme la "nouvelle Mathématique".

III. LE VOYAGE A MEMPHIS (1) : L'ERRANCE

27. Mes parents — ou le sens de l'épreuve.

(13 et 14 juin) J'avais annoncé[51] que j'esquisserais un historique de ma relation à Dieu, et il est temps que je tienne parole.

J'ai vécu les cinq premières années de ma vie auprès de mes parents et en compagnie de ma sœur, à Berlin[52]. Mes parents étaient athées. Pour eux les religions étaient des survivances archaïques, et les Églises et autres institutions religieuses des instruments d'exploitation et de domination des hommes. Religions et Églises étaient destinées à être balayées sans retour

[51]Dans la section "Retrouvailles avec Dieu - ou le respect sans la crainte", où je m'explique aussi sur le besoin de faire un tel historique de ma relation à Dieu.

[52](29 juin) Je parle de ces premières années d'enfance dans Récoltes et Semailles, dans la note "L'innocence" (ReS III, note no 107). Au début de la note "Le Superpère" (no 108) qui suit celle-ci, je dis quelques mots sur l'épisode crucial de la destruction de la famille, qui eut lieu entre juin et décembre 1933, alors que j'étais dans ma sixième année.

Il y a eu dans les premiers mois de ma vie un épisode que je n'ai pas évoqué dans Récoltes et Semailles, et dont j'ai eu tendance jusqu'à il y a peu à sous-estimer l'importance. J'ai alors refusé de m'alimenter et ai été à deux doigts de mourir. J'ai pu faire la reconstitution des événements en 1980 par recoupements à partir de tout ce qui est venu à ma connaissance sur les circonstances qui ont entouré la conception, la grossesse et ma naissance, ainsi que les premiers mois de ma vie : souvenirs de ce que ma mère m'en a dit, notes autobiographiques de ma mère, lettres, et plus récemment rêves…Il m'est apparu que ma mère m'a porté à terme en dépit d'un refus viscéral contre sa maternité, pour éprouver son pouvoir sur mon père (qui ne voulait pas d'enfants) et comme façon supplémentaire (s'il en avait été encore besoin) de le lier. À ma naissance, j'ai trouvé une ambiance de violence telle que la volonté de vivre m'a abandonné, et que j'ai décidé de retourner d'où j'étais venu. J'ai eu la chance, dans l'hôpital d'enfants où j'ai été mis in extremis, de trouver des infirmières affectueuses, ce qui m'a redonné goût à la vie.

Cet incident a dû provoquer quelque sursaut inconscient chez ma mère. Il semblerait qu'il y ait eu une sorte de miracle qui reste pour moi mystérieux, car dans les cinq années qui ont suivi et par tout ce qui m'en est connu, sa relation à moi a été une relation d'acceptation aimante. (Je m'exprime à ce sujet dans la note déjà citée.). Par contre, au niveau conscient elle n'a jamais eu le moindre soupçon de ce qui s'était passé. Parlant de cet épisode, elle était surtout fière d'avoir su imposer de haute main et toutes bannières maternelles déployées, mon admission dans l'hôpital modèle flambant neuf, à l'autre bout de Berlin, le dernier cri de l'hygiène, la diététique et tout ça. L'idée que ce n'est pas ce genre de choses qui avait fait défaut ne lui est jamais venue, du moins pas de son vivant. J'ai fait un rêve en février dernier qui m'a appris l'importance exceptionnelle de cet épisode dans le karma de ma mère, au même titre que de celui de 1933.

par la Révolution mondiale[53], qui mettrait fin aux inégalités sociales et à toutes les formes de cruauté et d'injustice, et assurerait un libre épanouissement de tous les hommes. Cependant, comme mes parents étaient tous deux issus de familles croyantes, cela leur donnait une certaine tolérance vis-à-vis des croyances et pratiques religieuses chez autrui, ou vis-à-vis des personnes de religion. C'étaient pour eux des personnes comme les autres, mais qui se trouvaient avoir ce travers-là, un peu anachronique il fallait bien dire, comme d'autres avaient aussi les leurs.

Mon père était issu d'une famille juive pieuse, dans une petite ville juive d'Ukraine, Novozybkov. Il avait même un grand-père rabbin. La religion ne devait pourtant pas avoir beaucoup prise sur lui, même dans son enfance. Très tôt déjà il se sentait solidaire des paysans et petites gens, plus que de sa famille, de classe moyenne[54]. À l'âge de quatorze ans, il prend le large pour rejoindre un des groupes anarchistes qui sillonnaient le pays, en prêchant la révolution, le partage des terres et des biens et la liberté des hommes - de quoi faire battre un cœur généreux et hardi ! C'était en Russie tsariste, en 1904. Et jusqu'à la fin de sa vie encore et envers et contre tout, il s'est vu comme "Sascha Piotr" (c'était là son nom dans le

[53](14 juin) Visiblement, chez mon père, la foi en la "Révolution mondiale", dont il se sentait un apôtre désigné, tenait lieu de foi en Dieu. Dans l'alinéa suivant du texte principal, je dis quelques mots sur l'éclosion de cette foi, dans un milieu clos où *rien*, en apparence, ne pouvait l'y prédisposer. Je ne doute d'ailleurs aucunement que cette vocation mystérieuse et irrésistible, qui s'empare de lui comme enfant déjà, et qui pendant deux décennies agit comme un souffle puissant qui anime sa vie, était une vocation au plein sens du terme, c'est à dire, une manifestation des desseins de Dieu à son sujet. Et la pensée me vient que peut-être il était dans ces desseins qu'il soit porteur d'un message infiniment plus vaste encore qu'il ne l'avait jamais rêvé, qui serait le prolongement et l'épanouissement de ce "chant de liberté" qu'il portait en lui, et qu'il ne réalisa jamais ; et que moi, ce fils dont il accepta la venue avec tant de réticence, à un moment pourtant où déjà (et depuis des années) sa vocation s'en allait à va-l'eau, j'étais destiné dès lors à mûrir en moi et à annoncer le message auquel lui-même s'était refusé…

[54]Je suis redevable à mon père de s'être efforcé de susciter en moi cette même solidarité avec les plus déshérités, qui avait été si forte en lui et resta vivante pendant toute sa vie. Dans sa relation, à autrui et surtout aux gens d'humble condition, jamais je n'ai senti la moindre nuance d'arrogance ou de condescendance (chose qui n'était pas rare chez ma mère, par contre). Cet excellent exemple n'a pas été sans porter quelque fruit, malheureusement pas à la hauteur de l'exemple, je dois le reconnaître. Mais dans plusieurs rêves que j'ai eus depuis le mois d'octobre dernier, Dieu m'a fait comprendre de façon bien inattendue que mes proches selon Lui, ne sont ni les membres de ma famille, ni les gens d'instruction voire de vaste culture (parmi lesquels j'aurais tendance à chercher des interlocuteurs), mais bien les pauvres parmi les pauvres, représentés surtout (dans la France où je vis) par les travailleurs nord-africains.

“mouvement”), anarchiste et révolutionnaire, dont la mission était de préparer la Révolution mondiale pour l’émancipation de tous les peuples.

Pendant deux ans, il partage la vie mouvementée du groupe qu’il avait rejoint, puis, cernés par les forces de l’ordre et après un combat acharné, il est fait prisonnier avec tous ses camarades. Tous sont condamnés à mort, et tous sauf lui sont exécutés. Pendant trois semaines, il attend jour après jour qu’on l’emmène au peloton. Il est finalement gracié à cause de son jeune âge, et sa peine commuée en celle de prison à perpétuité. Il reste en prison pendant onze ans, de l’âge de seize à l’âge de vingt-sept ans, avec des épisodes mouvementés d’évasions, révoltes, grèves de la faim. . . Il est libéré par la révolution en 1917, puis participe très activement à la révolution, en Ukraine surtout où il combat, à la tête d’un groupe autonome de combattants anarchistes bien armés, en contact avec Makhno, le chef de l’armée ukrainienne de paysans. Condamné à mort par les bolsheviks, et après leur main-mise sur le pays, il quitte le pays clandestinement en 1921, pour atterrir d’abord à Paris (tout comme Makhno). Au cours des quatre années écoulées d’activité militante et combattante intense, il a d’ailleurs une vie amoureuse assez tumultueuse, dont est issu un enfant, mon demi-frère Dodek[55].

Dans l’émigration, d’abord à Paris, puis à Berlin, puis à nouveau en France, il gagne sa vie tant bien que mal comme photographe ambulant, qui lui assure son indépendance matérielle. En 1924, à l’occasion d’un voyage à Berlin, il y fait la connaissance de celle qui devait devenir ma mère. Coup de foudre de part et d’autre - ils restèrent indissolublement attachés l’un à l’autre, pour le meilleur et surtout pour le pire, vivant en union libre jusqu’à la mort de mon père en 1942 (en déportation à Auschwitz). Je suis le seul enfant issu de cette union (en 1928). Ma sœur, de quatre ans mon aînée, était issue d’un précédent mariage de ma mère, qui déjà se dissolvait lors de la rencontre fatidique.

Ma mère est née en 1900 à Hambourg, d’une famille protestante assez aisée, qui avait connu un déclin social inexorable tout au cours de son en- fance et de son adolescence. Comme mon père, elle avait une personnalité exceptionnellement forte. Elle commence

[55]Le contact avec mon demi-frère (né en 1917 ou 1918) a été perdu dès avant la guerre mondiale, et je ne l’ai jamais vu, ni ai été en correspondance avec lui. J’ai lu ses lettres (en russe) et celles de sa mère, Rachil Shapiro, que j’ai retrouvées dans les papiers de mon père. Ils étaient victimes de lourdes discriminations et menaient une vie très précaire. Il y a quelques années, j’ai fait des recherches pendant un an ou deux pour retrouver sa trace, mais sans succès. S’il est en vie et si ce livre tombe entre ses mains ou celles de quelqu’un qui le connaît, peut-être le contact finira-t-il par se faire, avant que nous ne quittions ce monde-ci. . .

à se dégager de l'autorité morale de ses parents à partir de l'âge de quatorze ans. À dix-sept ans, elle passe par une crise religieuse, et se dégage de la foi naïve et sans problèmes de son enfance, qui ne lui donnait aucune réponse aux questions que lui posait sa propre vie et le spectacle du monde. Elle m'en a parlé comme d'un arrache- ment douloureux, et (j'en suis persuadé tout comme elle) nécessaire.

Aussi bien ma mère que mon père avaient des dons littéraires remarquables. Chez mon père, il y avait même là une vocation impérieuse, qu'il sentait inséparable de sa vocation révolutionnaire. D'après les quelques fragments qu'il a laissés, je n'ai pas de doute qu'il avait l'étoffe du grand écrivain. Et pendant de longues années après la fin abrupte d'une immense épopée, il portait en lui l'œuvre à accomplir - une fresque riche de foi et d'espoir et de peine, et de rire et de larmes et de sang versé, drue et vaste comme sa propre vie indomptée et vive comme un chant de liberté…Il lui appartenait de faire s'incarner cette œuvre, qui se faisait dense et lourde et qui poussait et exigeait de naître. Elle serait sa voix, son message, ce qu'il avait à dire aux hommes, ce que nul autre ne savait et ne saurait dire…

S'il avait été fidèle à lui-même, cet enfant-là qui voulait naître ne l'aurait pas sollicité en vain, alors qu'il s'éparpillait aux quatre vents. Il le savait bien au fond, et que s'il laissait sa vie et sa force se faire grignoter par les petitesses de la vie d'émigrant, c'est qu'il était de connivence. Et ma mère aussi avait des dons bénis, qui la prédestinaient à de grandes choses. Mais ils ont choisi de se neutraliser mutuellement dans un affrontement passionné sans fin, l'un et l'autre vendant son droit d'aînesse pour les satisfactions d'une vie conjugale pavoisant "au grand amour" aux dimensions surhumaines, et dont l'un ni l'autre, jusqu'à leur mort, n'auront garde de mettre à jour la nature et les vrais ressorts.

Après l'avènement d'Hitler en 1933, mes parents émigrent en France, terre d'asile et de liberté (pendant quelques années encore…), en laissant ma sœur d'un côté (à Berlin), moi de l'autre (à Blankenese, près de Hambourg), et sans plus trop se préoccuper de leur encombrante progéniture jusqu'en 1939. Je les rejoins à Paris en mai 1939 (la situation pour moi en Allemagne nazie devenant de plus en plus périlleuse), quelques mois avant que n'éclate la guerre mondiale. Il était temps ! Nous sommes internés en tant qu'étrangers "indésirables", mon père dès l'hiver 1939, ma mère avec moi aux débuts 1940. Je reste deux ans au camp de concentration[56], puis suis accueilli en 1942 par une maison d'enfants du "Secours Suisse" au

[56]La plus grande partie du temps où j'ai été interné avec ma mère, c'était au camp de Rieucros, à quelques kilomètres de Mende - un petit camp (environ 300 internées) réservé aux femmes, dont quelques-unes avaient

Chambon-sur-Lignon, en pays cévenol protestant (où se cachent beaucoup de juifs, guettés comme nous par la déportation). La même année, mon père est déporté du camp du Vernet, pour une destination inconnue. C'est des années plus tard que ma mère et moi aurons notification officielle de sa mort à Auschwitz. Ma mère reste au camp jusqu'en janvier 1944. Elle mourra en décembre 1957, des suites d'une tuberculose pulmonaire contractée au camp.

Dans les années 36, 37, alors que j'étais encore en Allemagne, la révolution espagnole allume de grands espoirs dans les cœurs des militants anarchistes. Mes parents y participent et s'y engagent entièrement - la grande heure pour l'humanité avait enfin sonné ! Ils ne quittent le pays, pour revenir en France, que quand il devient irrécusable que la partie est, cette fois encore, irrémédiablement perdue. Cette expérience de leur âge mûr, et l'inexorable échec sur lequel elle débouche, portent un coup mortel à la foi révolutionnaire en l'un et en l'autre. Mon père ne trouva jamais le courage de vraiment se confronter au sens de cette expérience, et de faire le constat d'échec de toute une vision du monde, à un moment où le "grand amour", lui aussi, allait se déglinguer avec des grincements de dents. Jusqu'à la fin de sa vie, il continuera à professer encore des lèvres une foi en la révolution libératrice, laquelle était bien morte. À dire vrai, sa foi en lui-même était morte en lui des années auparavant. C'est dans elle seulement qu'il pouvait puiser le courage de constater et d'assumer humblement la mort de la foi en une chose extérieure à lui. Et pour retrouver la foi en lui-même qu'il avait perdue, il aurait fallu qu'il trouve le courage d'assumer son propre manque de liberté, ses propres faiblesses d'homme et ses propres trahisons, au lieu de chercher en les autres la faute pour une révolution perdue, et de se leurrer à croire que la prochaine fois "on" fera mieux et ce sera "la vraie".

La foi de ma mère en elle-même était restée indemne à travers les expériences amères de l'exil et les vicissitudes de la vie du couple[57]. C'est pour cela, peut-être, qu'elle a trouvé

des enfants. Je n'ai passé que quelques mois au camp de Brens, près de Gaillac, où le camp de Rieucros avait été transféré, et où ma mère resta encore deux années. Ce séjour dans les camps fut pour moi une rude école, mais je n'ai jamais regretté d'y avoir passé. Ce que j'y ai appris, je n'aurais pu l'apprendre par les livres. Jamais d'ailleurs la pensée ne m'a quitté que de tels temps reviendront encore, et que j'aurai peut-être à repasser par de telles épreuves, mais probablement en pire.

[57]Entre 1933 et 1939, travaillant en France comme gouvernante et comme bonne à tout faire, souvent à la limite de ses forces, ma mère en a vu de toutes les couleurs ! Pour ce qui est des "vicissitudes de la vie de couple", après les affrontements incessants tantôt durs, tantôt insidieux et larvés, des neufs premières années, c'est (en 1933) la destruction de la famille par l'abandon des enfants - voulue par elle et imposée, sous l'étandard de la

en elle-même la simplicité pour admettre, ne serait-ce d'abord qu'en son for intérieur et de façon encore confuse, que les généreux idéaux révolutionnaires qu'elle avait arborés pendant tout son âge adulte, clochaient de quelque façon mystérieuse et essentielle. Mais il lui a fallu, après l'épreuve de la longue vie commune avec mon père, quatre autres années encore d'une épreuve toute différente, ses années de captivité au camp, pour avoir tout loisir (des loisirs forcés !) pour y voir plus clair.

Quand enfin elle a vu, elle a su que le sens de son séjour au camp était désormais accompli. Elle était sûre que sa captivité touchait à sa fin. Et en effet, alors que son "cas" semblait sans espoir et qu'une déportation semblait même imminente, elle s'est vue mise en liberté peu de temps après.

28. Splendeur de Dieu — ou le pain et la parure.

Me voici à nouveau tout près du "fil" que j'avais un peu perdu de vue, en parlant de mes parents : la relation à Dieu. Mais je reprends à nouveau par ordre chronologique.

Au cours de ces derniers mois, d'une telle densité par l'action de Dieu en moi, j'ai repensé parfois à un événement dans la vie de mon père qui a eu lieu longtemps avant ma naissance, et auquel j'avais rarement eu l'occasion de penser. Il ne m'en a jamais parlé d'ailleurs, ni à âme qui vive sauf à ma mère, dans les semaines de passion tumultueuse qui ont suivi leur rencontre en 1924. C'est elle qui m'en a parlé, des années après sa mort. Il s'agit d'une expérience qu'il a eue en prison, dans sa huitième année de captivité (donc vers l'année 1914). C'était au terme d'un an de réclusion solitaire, que lui avait valu une tentative d'évasion au

---

grande passion qui sanctifie tout, à un père subjugué qui finit par dire amen à tout. À la fin de cette année, alors que ma mère s'apprête à rejoindre mon père, qui se consume depuis six mois à l'attendre à Paris, elle apparaît comme la Triomphatrice radieuse, venant régner en maître sur le mâle pâmé - sur le héros d'antan, déchu, choyé, méprisé… Cette Apothéose démentielle dans la vie de ma mère, qui a profondément marquée ma vie, celle de ma sœur comme aussi celle de ma mère elle-même et celle de mon père, marque sûrement le point le plus bas qu'ils aient touché spirituellement l'un et l'autre, au cours de leur dernière existence terrestre.

J'ai découvert ce qui s'est passé il y a huit ans seulement, en 1979, plus de vingt ans après la mort de ma mère et près de quarante après celle de mon père. Ça a été au cours d'un travail serré sur les lettres et autres documents qu'ils avaient laissés, lequel s'est poursuivi sur huit ou neuf mois d'affilée. Ni l'un ni l'autre ne se sont souciés, du moins pas au cours de leur vie terrestre, de prendre connaissance de leurs propres actes et de ce qui s'était passé en eux. Mais j'ai su par mes rêves de l'an dernier que c'est chose faite à présent. Je présume qu'ils sont prêts, à présent, à se réincarner (si ce n'est déjà chose faite), pour repasser par une nouvelle existence terrestre.

cours d'un transfert d'une prison à l'autre. Ça a été sûrement l'année la plus dure de sa vie, et qui aurait détruit ou brisé ou éteint plus d'un : solitude totale, sans rien pour lire ni écrire ni s'occuper, dans une cellule isolée au milieu d'un étage désert, coupé même des bruits des vivants, sauf l'immuable et obsédant scénario quotidien : trois fois par jour la brave apparition du gardien apportant la pitance, et le soir une apparition-éclair du directeur, venant en personne inspecter la "tête dure" de la prison. Chaque jour s'étirait comme un purgatoire sans fin. Il y en avait 365 à passer, avant qu'il serait à nouveau rattaché au monde des vivants, avec des livres, un crayon... Il les a comptés, ces jours-là, ces éternités qu'il avait à franchir ! Mais au bout du 365 ième (c'est à peine qu'il pouvait saisir que c'était bel et bien la fin de son calvaire sans fin...), et pendant les trois jours suivants encore, rien. Au bout du troisième, à sa demande "L'année est passée maintenant - quand aurai-je des livres ?", un laconique "Attends !" du directeur. Trois jours après encore, pareil. On jouait avec lui, qui était livré à merci, mais la révolte couvait, ulcérée, dans l'homme poussé à bout. Le lendemain, à peine prononcé la même réponse impassible "Attends !", le lourd crachoir en cuivre à bords tranchants faillit fracasser le crâne de l'imprudent tourmenteur - se jetant de côté juste à temps, il en sentit le souffle aux tempes, avant que le projectile s'écrase sur le mur opposé du corridor, et qu'il rejette précipitamment derrière lui la lourde porte bardée...

C'est miracle pour moi que mon père ne fut pas pendu sur le champ. Peut-être un scrupule de conscience du directeur, qui "craignait Dieu" et qui sentait confusément, par la mort même qui l'avait frôlé de si près, qu'il avait été trop loin ? Toujours est-il que le jeune révolté est battu comme plâtre. (C'était la moindre des choses !), puis jeté dans les fers dans un cachot puant, dans l'obscurité totale, pour une durée indéterminée. Un jour sur trois, on ouvre les volets, et le jour relaye la nuit moite. Pourtant, la révolte n'est pas brisée : grève de la faim totale, sans manger ni boire - malgré le jeune corps qui obstinément veut vivre ; l'âme ulcérée, rongée par l'impossible révolte et l'humiliation de l'impuissance, et les chairs gonflées débordant en bourrelets vitreux autour des anneaux de fer aux poignets et aux chevilles. C'étaient les jours où il a touché au fin-fonds de la misère humaine consciente d'elle-même - celle du corps et celle de l'âme.

C'est au terme du sixième jour de cachot, jour à "volets ouverts", qu'eut lieu la chose inouïe - qui fut le secret le plus précieux et le mieux gardé de sa vie, dans les dix années qui ont suivi. C'était une vague soudaine de lumière d'une intensité indicible, en deux mouvements successifs, qui emplit sa cellule et le pénètre et l'emplit, comme une eau profonde qui apaise

et efface toute douleur, et comme un feu ardent qui brûle d'amour - un amour sans bornes pour tous les vivants, toute distinction d'"ami" et d'"ennemi" balayée, effacée…

Je ne me rappelle pas que ma mère ait eu un nom tout prêt pour nommer cette expérience d'un autre, qu'elle me rapportait[58]. Je l'appellerais main- tenant une "illumination", état exceptionnel et éphémère proche de ce que rapportent les témoignages de certains textes sacrés et de nombre de mystiques. Mais cette expérience se place ici en dehors de tout contexte qu'on appelle communément "religieux". Cela faisait plus de dix ans sûrement que mon père s'était détaché de l'emprise d'une religion, pour ne jamais y revenir.

Il est sûr pour moi-même sans avoir de précision à ce sujet, que cet événement a dû profondément transformer sa perception des choses et toute son attitude intérieure, dans les jours et les semaines au moins qui ont suivi - des jours de très dures épreuves sûrement. Mais j'ai de bonnes raisons de croire que ni alors, ni plus tard, il n'a fait de tentative pour situer ce qui lui était advenu, dans sa vision du monde et de lui-même. Ça n'a pas été pour lui l'amorce d'un travail intérieur en profondeur et de longue haleine, qui aurait fait fructifier et se multiplier l'extraordinaire don qui lui avait été fait et confié. Il a dû lui réserver une case bien séparée, comme un joyau qu'on serre dans un écrin fermé, en se gardant de le mettre en contact avec le reste de sa vie. Pourtant, je n'ai aucun doute que cette grâce inouïe, qui avait en un instant changé l'excès d'une misère en indicible splendeur, était destinée non à être gardée ainsi sous clef, mais à irriguer et à féconder toute sa vie ultérieure. C'était une chance extraordinaire qui lui était offerte, et qu'il n'a pas saisie, un pain dont il n'a mangé qu'une fois à pleine bouche, et auquel il n'a plus touché.

Dix ans plus tard, à la façon dont il s'en est ouvert à ma mère, dans l'ivresse de ses premières amours avec une femme qui allait le lier pieds et poings, c'était bien comme un bijou insolite et très précieux dont il lui aurait donné la primeur ; et quand elle m'en a parlé, plus de vingt ans plus tard encore, j'ai su qu'elle avait apprécié bel et bien, et appréciait encore, cet hommage jeté alors à ses pieds, accueilli avec empressement et comme un éclatant témoignage d'une communion totale avec l'homme adoré, et d'une intimité qui n'a plus rien à céler. Et

[58]Ma mère ne m'en a pas parlé de façon aussi détaillée que je le rapporte ici, et même si elle l'avait fait, je ne m'en serais pas rappelé de façon aussi précise. Mais je dispose d'un récit manuscrit d'une dizaine de pages de tout cet épisode, que je viens de relire. Il avait été écrit en 1927, en commun par mon père (qui n'avait pas une maîtrise parfaite de l'allemand, comme il l'avait du russe) et ma mère.

Voir aussi à ce sujet la note "La signature de Dieu", no 15.

moi-même en l'entendant, jeune homme de dix-sept ou dix-huit ans, en ai pris connaissance avec un empressement ému tout semblable : j'ai vu, moi aussi, le bijou qui rehaussait encore pour moi l'éclat de ce père prestigieux et inégalable héros, en même temps que celui de ma mère qui, seule entre tous les mortels, avait été jugée digne d'y avoir part. Ainsi, le pain donné par Dieu comme inépuisable nourriture d'une âme (laquelle peut-être croîtrait et en nourrirait d'autres âmes encore...) a fini par devenir une parure de famille, venant rehausser la splendeur d'un mythe cher et alimenter une commune vanité ([15]).

29. Rudi et Rudi — ou les indistinguables.

(15 juin) C'est avec quelque réticence que je me suis laissé entraîner à en dire sur mes parents bien plus que je n'avais prévu. Je me disais que je digressais, que je m'éloignais de mon propos - il n'y a rien eu à faire ! Peut-être après tout en suis-je plus proche, du dit "propos", qu'il n'y paraissait à cette réticence en moi. Sans compter que mon enracinement dans mes parents a été d'une force telle qu'il ne serait sans doute guère raisonnable de prétendre faire un historique, même des plus sommaires, de mon itinéraire spirituel, sans les y inclure tant soit peu.

Le premier vestige concret de ma relation à Dieu dont j'aie connaissance remonte à l'âge de trois ans environ. C'est une sorte de bande dessinée de mon cri, gribouillée sur les marges d'un livre d'enfants ("emprunté" à ma sœur, je suppose pour les besoins de la cause). J'y mets en scène quelque déconfiture du bon Dieu, dans des démêlés avec mon père où celui-ci visiblement joue le beau rôle et l'emporte haut-la-main. On m'avait pourtant assuré que le bon Dieu n'existait que dans l'imagination de certaines gens, et que c'était un peu sot d'y croire. Mais sans doute, dans ces gribouillis des plus dynamiques, mon père prouve-t-il d'une façon sans réplique au bon Dieu en personne cette inexistence flagrante, en lui renversant une casserole d'eau sur la tête, voire pire encore. Je ne pense pas que le bon Dieu m'ait tenu rigueur (pas plus qu'à mes parents, que je n'avais pas consultés...) de ces juvéniles amorces d'une réflexion métaphysique qui se cherchait encore.

En janvier 1934, vers la fin de ma sixième année, je suis largué brutalement de mon milieu familial, athée, anarchiste, et marginal à souhaits, dans la famille très comme il faut d'un ancien pasteur, à l'autre bout de l'Allemagne. J'y resterai plus de cinq ans, avec trois ou quatre fois dans l'année une lettre hâtive et empruntée de ma mère... Dans ma nouvelle maison, il y a bien des effluves religieuses, que je perçois d'un peu loin - ici et là une visite dans quelque cou-

vent, où il y a des religieuses de la famille, voire même un service religieux ou deux auxquels j'assiste un peu éberlué, et attendant que ça se termine. Mais l'atmosphère dans la maison n'est pas très religieuse, à dire le moins, toujours est-il que le couple qui m'avait accueilli et pris en affection a la sagesse (ou est-ce surtout manque de disponibilité ?) de ne pas trop me lessiver avec des histoires de bon Dieu. Dès ce moment-là, d'ailleurs, j'ai ample occasion de me rendre compte de première main que la "religion", chez les gens, a tendance à se réduire à une certaine étiquette sociale affichée avec plus ou moins d'insistance, et étayée par une observance plus ou moins assidue d'un cérémonial qui ne m'attirait pas particulièrement, et que personne, heureusement, ne songe à vouloir m'imposer ([16]).

La transplantation d'un milieu familial dans un autre, et surtout les six mois, tout saturés d'angoisse contenue, qui l'ont précédée, avaient été une très rude épreuve. C'est l'époque où la peur a fait son apparition dans ma vie, mais une peur enfermée dès le départ derrière une chape de plomb étanche maintenue une vie durant, comme un secret redoutable et honteux. Ça a été le secret le mieux gardé de ma vie, y compris vis-à-vis de moi-même. (Je n'en fais la découverte qu'à partir de mars 1980, à l'âge de 52 ans, dans la foulée de mon travail sur la vie de mes parents.). Ça a été ma très grande chance de trouver alors dans le nouveau milieu familial, et dans son entourage, des personnes de cœur qui mont donné affection et amour. Alors que bien rarement par la suite je trouve l'occasion de me souvenir de l'un ou l'autre d'entre eux, ce n'est sûrement pas un hasard que dans la nuit même qui a précédé les "retrouvailles avec moi-même" en octobre 1976[59], j'ai été conduit, pour la première fois de ma vie, à faire une rétrospective de ma vie et de mon enfance, et à m'évoquer alors l'amour que j'avais reçu par eux. La plupart de ces personnes (j'en vois sept, dont une seule est encore en vie) étaient croyantes, mais leur sollicitude aimante n'était assortie d'aucun effort de prosélytisme. Elle n'en a été que plus agissante.

Parmi ces personnes qui ont entouré des années difficiles, je mets à part l'une d'elles, Rudi Bendt, dont je voudrais parler. C'était un homme d'une grande simplicité, d'humble condition et de peu d'instruction, mais empli d'une sympathie spontanée et agissante, inconditionnelle et quasiment illimitée, pour tout ce qui a visage d'homme. L'amour rayonnait de lui aussi simplement, aussi naturellement qu'il respirait, comme une fleur exhale son parfum.

[59]l a été question de ces "retrouvailles" dès le début de la première section de ce livre, "Premières retrouvailles - ou le rêve et la connaissance de soi". J'y parle aussi du rêve messager qui les avait suscitées, et sur lequel je reviens plusieurs fois au cours du Chapitre I.

Tous les gosses l'adoraient, et dans mon souvenir je le vois toujours avec deux ou trois autour de lui s'associant à ses multiples entreprises, voire même toute une ribambelle affairée. Les adultes, eux, touchés comme malgré eux par le charme spontané et sans prétention et par le rayonnement qui émanaient de lui, arboraient à son égard une sympathie mi-attendrie, mi-condescendante, et acceptaient volontiers ses services et bons offices tout en prenant des airs de bienfaiteurs. Je suis sûr que Rudi, de ses yeux candides et clairs, voyait bien à travers ses airs-là et autres poses. Mais ça ne le dérangeait pas que les autres se fatiguent comme ça à prendre des poses et des airs de supériorité (y compris dans la famille qui m'avait accueilli[60]). Les gens étaient ce qu'ils étaient, et il les prenait tels, comme le soleil nous éclaire et nous chauffe tous, sans se préoccuper si nous le méritons. Sûrement, il ne s'est jamais posé la question comment il se faisait que *lui*, il soit différent de tous les autres. Visiblement, il s'acceptait comme il acceptait les autres, sans se poser de questions (sans doute insolubles !). Sa vie consistait à *donner* - que ce soit des vêtements en tous genres qu'il était allé récupérer dans des caves et greniers et qu'il distribuait à droite et à gauche à qui pouvait en avoir besoin, ou des piles de chutes de papier (des vrais trésors pour les gosses !) de son petit atelier d'imprimeur (avant que les nazis ne l'obligent à fermer), un lot de bouteilles vides, des bocaux de conserves - les choses les plus invraisemblables, qui toujours finissaient par trouver preneur, pour soulager quelque gêne ou quelque misère. Tout le monde voyait le bric à brac pittoresque qui passait par ses mains infatigables, qu'il allait chercher avec une petite carriole Dieu sait où, dès qu'il avait un moment de libre, et qu'il redistribuait à qui en voulait. Mais Dieu seul voyait ce qui accompagnait ce bric-à-brac, porté je crois par cette voix chantante et claire et par ce regard candide et grand ouvert - une chose silencieuse et invisible, beaucoup plus rare et plus précieuse que l'or.

Depuis qu'il m'arrive de méditer sur ma vie et sur moi-même[61], l'action dans ma vie de l'amour qu'il m'a donné dans mon enfance, sans même le savoir ni le vouloir sûrement -

[60]Même sa femme, Gertrud, affectait de le traiter un peu en "grand enfant", et de se plaindre de sa "faiblesse", qui faisait qu'il se laissait "exploiter" sans vergogne, et qu'elle était obligée parfois d'y mettre le holà. Elle fait partie de ces personnes bonnes qui m'ont donné de l'affection, et à qui j'en garde une reconnaissance. Elle vit encore aujourd'hui, vieille dame alerte de plus de 90 ans, et nous restons en correspondance régulière. Je suis allé la voir encore il y a deux ans, faisant en même temps mes adieux aux lieux qui représentent mon enfance et que je ne pense plus revoir…

[61]La méditation est entrée dans ma vie quelques jours avant les "retrouvailles" évoquées plus haut (voir avant-dernière note de b. de p.), à un moment où Rudi était mort déjà depuis quelques années.

action souterraine, insaisissable, invisible à tous sauf à Dieu seul, commence seulement à me devenir apparente. Et quand je mesure mes actes et mes échecs (et même mes succès…) à l'aune de celui qu'il était, je sens ma petitesse - non par un louable effort de modestie, mais par l'évidence de la vérité.

Ce qui m'a d'abord et surtout frappé, en pensant à Rudi au cours des dix ou onze dernières années, c'est *l'absence de toute vanité*. Dans ma vie riche en rencontres, il est le seul qui m'ait donné ce sentiment irrécusable et qui ne peut tromper, qu'il était par sa nature même étranger à la vanité - qu'il n'y avait en lui aucune prise pour elle. Et même parmi les gens que je connais tant soit peu par leurs œuvres seulement ou par leur réputation, et mis à part seulement le Christ, Bouddha, Lao-Tseu, je n'en vois aucun qui m'ait fait cette même impression. Et sûrement il y a un lien étroit entre cette absence de vanité, et ce rayonnement. Ce sont là deux aspects, peut-être, l'un en négatif de l'autre, de la même réalité. Aujourd'hui je serais enclin à croire que le rayonnement n'est pas de l'homme, mais de Dieu en l'homme, de l'Hôte invisible. C'est un grand mystère que Dieu, le Tout-puissant, pour agir dans le monde des hommes, aime à agir à travers l'homme, et semble bien n'agir qu'à travers lui. Là où Il rayonne, Il agit, en des lieux très secrets auxquels son Œil seul a accès. Et Il rayonne librement par un être, dans la mesure où celui-ci n'oppose nul écran à cette action de Dieu[62]. Mais l'écran entre l'action de Dieu opérant en nous, et autrui, comme aussi l'écran entre Dieu et nous-mêmes, n'est autre que la vanité. Un homme m'apparaît "grand", spirituellement, dans la mesure où il est affranchi de la vanité, ce qui signifie justement (si je ne fais erreur) : dans la mesure où il est plus proche de Dieu en lui. Et c'est dans cette mesure aussi, je crois, que son action en autrui, et son action dans le monde, est bénéfique spirituellement, c'est-à-dire : cette action collabore directement, comme si elle émanait de Dieu Lui-même, aux desseins de Dieu sur chaque être en particulier, et sur l'humanité et sur l'Univers dans leur ensemble.

---

[62]Il est rare qu'on sente un tel rayonnement chez un adulte - le rayonnement spirituel, j'entends, et non celui du corps ou de l'intelligence, rares eux aussi mais à un degré incomparablement moindre. Par contre, je l'ai souvent senti très fortement chez des nouveaux-nés ou des tout petits enfants. Je crois qu'il est toujours présent à la naissance, et même perçu par l'entourage. Mais le plus souvent cette perception reste inconsciente, étouffée dès le départ par la carapace de bruit et de clichés qui isole l'adulte d'une perception des réalités délicates et les plus essentielles.

(1er août) Voir à ce sujet la réflexion d'aujourd'hui dans la note "L'enfant créateur (2) - ou le champ de force" (no 45).

C'est une grande grâce que de rencontrer sur sa route un être dans lequel se trouve réalisé, humblement et dans sa perfection, l'accord complet et l'unité avec Dieu qui vit en lui. Et dans ma vie comblée de grâces, c'est une des plus grandes à mes yeux d'avoir connu familièrement, pendant des années cruciales de mon enfance, un tel être.

J'ai fait un rêve où il est question, comme en passant, de ces êtres-là, représentés dans ce rêve par un groupe d'enfants. Ce sont les *"enfants dans l'esprit"*. Ils habitent dans une maison dans le jardin de Dieu, attenante à une autre, que j'ai reconnue comme la demeure des "mystiques", des amants de Dieu. J'avoue ne pas distinguer encore bien clairement le rôle dévolu aux uns et aux autres dans les desseins de Dieu. Ce qui est clair en tous cas, c'est que ce sont là Ses plus proches. Rudi, lui, d'après tout ce que je sais de lui directement ou par le témoignage d'autres (sa femme notamment) qui l'ont connu dès son jeune âge, n'avait vraiment rien du mystique. Je sais qu'il croyait fermement en Dieu, il a même passé dans sa jeunesse par une période de dévotion, sous l'influence de sa femme peut-être. Mais je ne me rappelle pas l'avoir jamais entendu parler de Dieu, et ignore s'il lui arrivait seulement de prier. À dire vrai, je crois qu'il n'en avait aucun besoin. Il n'y avait aucune distance entre lui et Dieu en lui, qui ait pu rendre nécessaire de Lui faire une sorte de petit discours ([17]).

Dans la scène finale d'un autre rêve, des plus substantiels lui aussi et haut en couleurs, il y avait deux messieurs d'un certain âge, assis dans des fauteuils d'osier l'un à côté de l'autre, faisant un amical brin de causette - au plein centre d'un carrefour animé dans une ville. La chose la plus remarquable cependant, à vue de nez, c'est que ces deux hommes à l'aspect débonnaire avaient tout l'air d'être deux fois le même ! C'était *deux fois Rudi*. Bien entendu, dans le rêve ça semblait la chose la plus naturelle du monde, et j'allais me plaindre à Rudi et Rudi de certains déboires qui venaient de m'arriver. (Moi qui toute ma vie avais été un antimilitariste farouche, voilà que sur mes vieux jours je m'étais laissé enrôler dans le service militaire ! Et Rudi, de plus, qui trouve ça tout naturel et qui me dit que j'ai bien fait...)

Dans le travail sur cette scène du rêve, après un moment de perplexité, j'ai su que l'un des deux était Rudi, et l'autre le bon Dieu[63]. Mais je n'aurais pas su dire lequel était lequel (et ce

---

[63] L'apparition du bon Dieu dans ce rêve n'avait rien pour m'étonner. Dans ce même rêve, il intervient sous deux autres visages encore - celui du caporal chargé de m'instruire (et dont les procédés ne sont pas de mon goût...), et celui du ministre de la guerre (sic !), auquel je songe à me plaindre au sujet de l'attitude inqualifiable de son subordonné. Ce rêve est du mois de janvier dernier. De fin décembre jusque vers la fin mars, Dieu est apparu dans mes rêves pratiquement chaque nuit ne serait-ce qu'une fois ou deux, sous une multitude de visages

n'était sûrement pas là sans intention du Rêveur !). *Ils étaient indistinguables*.

30. La cascade des merveilles — ou Dieu par la saine raison.

(17 et 18 juin) Jusque dans ma seizième année, et sans y avoir jamais réfléchi certes, j'avais au sujet de Dieu des idées assez tranchées. Dieu était pure invention de l'esprit humain, et la croyance en lui, contraire au bon sens le plus élémentaire - une survivance des temps anciens sûrement, où il servait à donner un semblant d'"explication" à des phénomènes qu'on ne comprenait pas autrement, mais tous parfaitement bien compris de nos jours. Sans compter son rôle de croquemitaine pour une morale conventionnelle qui me semblait bien étriquée, et destinée bien plutôt à perpétuer les inégalités et les injustices, qu'à les éliminer ou seulement les limiter. La ténacité avec laquelle des croyances aussi irrationnelles (selon moi) continuaient à s'accrocher à l'esprit de beaucoup de gens, y compris de certains qui n'avaient pas l'air plus stupides que vous ou moi, était certes étonnante. Mais j'en avais vu bien d'autres déjà, tout autour de moi, et surtout tout au cours des années de guerre[64]. Je savais à quel point le bon sens, ou le plus élémentaire sens de solidarité humaine ou de simple décence, sont balayés, quand ils se heurtent à des idées bien ancrées, ou quand ils risquent de bousculer tant soit peu le sacro-saint confort intérieur. Ça avait été même une rude expérience, pour mon jeune esprit épris de clarté et de rigueur, de me rendre compte à quel point tout argument est alors peine perdue, qu'il s'adresse à la raison ou à un sens de l'humain, à une sorte de sain instinct spirituel qui doit bien exister dans chaque homme (j'en suis convaincu aujourd'hui plus que jamais), et qu'on écoute si rarement[65] !

Je ne m'étais pas posé de question au sujet du caractère apparemment universel de la croyance au divin, jusqu'à il y a deux ou trois siècles encore, et des institutions religieuses comme fondement même de la société humaine. À dire vrai, jusqu'à il y a quelques années

---

différents.

[64]Dans l'Allemagne nazie, où mes parents m'avaient laissé entre 1933 et 1939, j'en avais vu pas mal aussi ! Mais, étant enfant encore, j'en étais moins déconcerté que comme adolescent en France, pendant les années de guerre.

[65]Il est bon de me rappeler ici qu'à l'époque même dont je parle, j'étais moi-même aussi bien souvent sourd à ce "sain instinct spirituel" en moi. J'en parle dans ReS III "La violence du juste" (note no 141). Et la surdité spirituelle m'a suivi encore, sous telle forme ou sous telle autre, tout au long de ma vie adulte. Elle ne s'est guère atténuée qu'à partir d'un premier retour sur moi-même en 1974 (dont il va être question plus bas), et surtout avec l'entrée dans ma vie de la méditation, deux ans plus tard, suivie de près par les "retrouvailles avec moi-même" dont il a été question au Chapitre I.

encore, mon appréhension du monde restait presque entièrement coupée de toute perspective historique, qui aurait pu susciter en moi de telles questions. Et la réponse à celle-ci est apparue dans la foulée de mes rêves il y a quelques mois à peine, avant même que j'aie eu le loisir de me poser la question.

J'avais eu l'occasion de rencontrer et de voir vivre de près ou de loin beaucoup de personnes croyantes, voire des personnes de foi. Au camp de concentration, comme ma mère était d'extraction protestante, on était en contact assez étroit avec des pasteurs et avec des équipières de la CIMADE[66], qui faisaient tout leur possible pour venir en aide aux internées de confession protestante. Plus tard, au Chambon-sur-Lignon, en plein pays cévenol, j'avais ample occasion aussi d'apprécier le dévouement des pasteurs de l'endroit et de la population, surtout protestante, pour aider les nombreux juifs cachés dans la région pour échapper à la déportation et à la mort. Je n'avais certes aucune raison de vouer méfiance ou dédain aux croyants en général, et dans certains cas je pouvais même constater que leur croyance avait tout l'air de stimuler leur sens de la solidarité humaine et leur dévouement à autrui. Mais ni à ce moment-là ni plus tard, je n'ai eu l'impression que les croyants se distinguaient des autres par des qualités humaines particulières[67]. Je savais bien aussi qu'il y a quelques siècles encore, personne ne songeait à mettre en question l'existence de Dieu et l'autorité de l'Église et des Écritures, ce qui n'empêchait nullement les pires injustices, cruautés et abominations de toutes sortes - guerres, tortures, exécutions publiques comme divertissement des foules, bûchers, massacres, pogromes et persécutions sans nombre, avec la bénédiction des Églises et comme les choses les plus normales et agréables à Dieu du monde. Aujourd'hui autant que jamais, c'est là une chose qui m'apparaît difficile à concilier avec la sainteté des Églises (laquelle reste pour moi toujours aussi problématique...), ou avec l'existence d'une Providence divine (qui pourtant ne peut plus faire pour moi l'objet du moindre doute...).

Mon scepticisme péremptoire au sujet de Dieu, et surtout ma méfiance viscérale vis-à-vis des Églises de toute confession et obédience, avaient été repris purement et simplement

[66]La CIMADE est une organisation, d'inspiration protestante, ayant pour objet l'aide aux réfugiés et immigrés en France. Elle existe encore aujourd'hui. Ma mère avait eu scrupule d'abord à se laisser "assister" au titre de sa confession d'origine, alors qu'elle s'en était éloignée depuis longtemps, et elle a toujours été très claire à ce sujet. Cela n'a d'ailleurs pas créé de difficulté, et elle a gardé des relations cordiales avec plusieurs équipières ou responsables de la CIMADE, jusqu'à la fin de sa vie. Dans le camp il y avait aussi une assistance par un prêtre et peut-être par des laïcs catholiques, mais nous n'avions guère de contacts avec eux.

[67]Comparer avec les réflexions dans la note "La croyance, la foi et l'expérience" no 16.

et yeux fermés, dès mon plus jeune âge, de mes parents. Mais ils se trouvaient bien assez fortement confirmés par le spectacle du monde tout autour de moi, pour me dispenser d'une véritable réflexion. Rien, dans mon expérience personnelle et dans ce qui m'était connu par ailleurs, n'était de nature à me faire remettre en question mes convictions antireligieuses.

La première brèche en moi, et pendant longtemps la seule, à cette vision des choses de plus en plus commune, se fit en mars 1944, alors que j'allais avoir seize ans. Notre prof d'histoire naturelle et de physique au "Collège Cévenol" où j'étais élève, Monsieur Friedel, était venu à la maison d'enfants où je vivais alors, pour faire une causerie sur *"l'Évolution"*. C'était un homme qui avait un esprit d'une finesse remarquable pour saisir et faire saisir l'essentiel d'une question, ou l'idée cruciale dont tout le reste découle, là où les livres de classe (ou les autres profs) ne semblaient jamais donner que des mornes répertoires de faits, de formules, de dates... J'adorais suivre ses cours, et c'était pitié, avec cette vivacité d'esprit et sa générosité du cœur, qu'il n'ait eu aucune autorité sur les élèves. Ils préféraient saisir l'aubaine de chahuter à mort un prof qui n'avait pas le cœur de sévir[68], plutôt que de saisir la rare chance d'écouter un homme qui avait l'intelligence et l'amour de ce qu'il enseignait, et d'entrer en dialogue avec lui. Je me rappelle maintenant qu'il avait pris l'initiative également de faire une causerie, hors tout programme, sur le sujet de l'amour, et les aspects physiologiques et biologiques de l'amour - sujet épineux entre tous quand on s'adresse à des jeunes à l'âge de la puberté. Et ce n'était pas un luxe, assurément - je me rends compte maintenant qu'on était tous assez désorientés sur ces questions. Sûrement il a su le sentir, pour aller ainsi au-devant d'un besoin.

Dans ces deux causeries hors-scolaires, il n'était heureusement plus question de chahuter, et je crois que tous écoutaient avec attention. Monsieur Friedel était croyant, et ces causeries étaient faites dans l'optique d'une foi. J'ai remarqué que souvent, dans un tel cas, les présupposés religieux font fonction d'œillères, ils rétrécissent et bornent la chose examinée, telles des murailles que l'esprit pusillanime se serait assigné pour s'y enfermer précaution-

[68]La situation devenait de mal en pis, au cours des quelques années où j'ai été élève du Collège Cévenol. La dernière année c'était une véritable corrida, dont j'ai gardé un souvenir très pénible, alors que ce n'était pas moi pourtant qui en étais la cible. Il y avait un tel vacarme qu'il n'était plus question, à la fin, de suivre le cours, poursuivi pourtant au milieu de la huée et envers et contre tous. Ça a été un calvaire peu ordinaire dont notre professeur, qui n'était visiblement pas né pour être dresseur de fauves, a dû garder un souvenir cuisant pour le restant de ses jours. Je crois que l'année d'après il a quitté la région pour prendre un poste dans un grand lycée de la région parisienne, et espère que ses dons remarquables et ses qualités humaines y étaient mieux employées et appréciées.

neusement[69]. Là au contraire la foi, ou une certaine connaissance ou intuition de nature "religieuse", éclairaient le sujet et, bien loin de le rétrécir, lui donnaient sa dimension véritable. C'est là une réflexion qui me vient à l'instant - j'ai dû alors le sentir, sans me le formuler consciemment, alors que mon intérêt était déjà suffisamment absorbé par la substance de l'exposé.

C'était un aperçu de ce qui était connu sur l'évolution de la vie sur la terre, depuis les origines de la terre elle-même, boule incandescente qui se refroidit au cours de milliards d'années, avec l'apparition des mers bouillantes d'abord, et qui se refroidissent à leur tour, et celle des premiers microorganismes marins, réduits à une seule cellule microscopique ; puis l'évolution des premiers organismes pluricellulaires ; la conquête de la terre ferme par les bactéries d'abord, attaquant la roche nue, puis par les lichens, créant les premiers rudiments d'humus au cours d'un milliard ou deux d'années encore ; l'épanouissement d'une végétation de plus en plus diversifiée et luxuriante, puis d'une faune montant de la mer et s'adaptant laborieusement à la vie à l'air ; l'apparition des oiseaux et la conquête des airs, celle des mammifères...et enfin l'apparition de l'homme[70], le dernier venu...

Par cet exposé tout simple et collant aux faits, et d'autant plus passionnant, j'ai compris alors pour la première fois des choses essentielles qui n'étaient dites dans aucun de mes livres d'histoire naturelle que la moindre cellule vivante, du simple point de vue de sa structure physico-chimique déjà (sans même parler du souffle de vie qui l'anime et qui la fait se perpétuer et concourir à sa façon à l'harmonie du Tout...), est une telle merveille de finesse, que tout ce que l'esprit et l'industrie de l'homme a pu imaginer et façonner est, en comparaison, un pur néant. Vouloir "expliquer" l'apparition d'une merveille aussi miraculeuse par les lois aveugles du hasard, faisant jou-jou avec celles de la matière inerte à la matière, d'un jeu de dés géant, est une aberration toute semblable, mais de magnitude infiniment plus grande encore, que de vouloir expliquer de la même manière celle d'une locomotive (ou celle du livre que

[69]Est-il besoin de souligner encore que cette "pusillanimité" de l'esprit doctrinaire n'est pas limitée aux œillères "religieuses", mais se rencontre sûrement dans toutes les voies de la vie, et en tous cas chez les scientifiques autant et plus que partout ailleurs.

[70]Comme Monsieur Friedel avait commis l'insigne imprudence de dire que les anthro- pologistes étaient formels que l'homme descendait du singe, il s'est fait semoncer très vertement par notre directrice, prenant cette occasion pour défendre l'intégrité de la foi et l'autorité des Écritures. Les garnements qu'on était n'en prenions que plus de plaisir, dans les semaines qui ont suivi, à aller claironner partout que l'homme, qui l'eût cru et en dépit des apparences, descend du singe...

je suis en train d'écrire, ou d'un majestueux concert symphonique...), en prétendant hier l'intervention de l'intelligence et de la volonté humaines, qui l'ont bel et bien *créée* en vue de certaines fins, mus par certaines intentions. Dans l'apparition de la première cellule vivante, visiblement, il y avait une *Intelligence* créatrice à l'œuvre, proche peut-être par sa nature de l'intelligence et de la créativité humaines (puisque celles-ci savent la reconnaître...), mais qui les dépasse infiniment, tout comme celles- ci dépassent l'intelligence et la créativité d'une fourmi ou d'une herbe. Et on voit cette même Intelligence se manifester de façon tout aussi irrécusable dans chacune des grandes "innovations" qui marquent l'histoire de la vie et de son épanouissement sur la terre. L'organisme pluricellulaire même le plus rudimentaire, la moindre éponge marine ou le moindre corail, par la coopération parfaite de toutes les cellules spécialisées qui le constituent, chacune contribuant à sa façon à l'harmonie de l'organisme entier - une telle entité nouvelle dépasse tout autant chacune de ses cellules, que celle-ci dépasse les constituants qui en sont les pierres de construction physico-chimiques.

Ainsi, on voit la même Intelligence à l'œuvre, obstinément, tout au cours de l'évolution de la vie sur la terre, se poursuivant sans relâche pendant six milliards d'années. Elle intervient de façon irrécusable, pour le moins, lors de chacun des grands "sauts" qualitatifs, des "innovations évolutionnistes" qui s'ébauche, se poursuit tenacement et s'accomplit enfin, au cours de centaines de millions d'années, quand ce ne sont des milliards. La dernière en date de ces étapes, plus courte que toutes les autres : l'apparition de l'homme, et les débuts de sa lente ascencion à un état véritablement humain, se poursuivant depuis quelques millions d'années à peine et loin d'être accomplie aujourd'hui encore...Et tout au long de cette très longue histoire qui remonte à l'origine des temps, on voit se profiler une *Intention*, un *Dessein*, qui reste mystérieux pour l'intelligence humaine, mais dont la présence est tout aussi irrécusable que dans une entreprise humaine (où la présence d'une intention est perçue, alors même que sa nature exacte souvent nous échappe).

Ces choses-là, que la raison à elle seule peut pleinement saisir, et qui s'imposent à elle avec la force de l'évidence, étaient alors pleinement comprises par moi. Elles le sont restées ma vie durant, sans qu'à aucun moment ne s'y mêle la moindre réserve, le moindre doute. Leur caractère d'évidence n'est pas moindre que celui des propositions mathématiques les mieux comprises et les mieux établies. Pour quelqu'un au courant des simples faits bruts, et notamment pour le biologiste, ne pas voir ces choses éclatantes, mais invoquer le sempiternel "hasard" qui aurait créé une telle cascade de merveilles, venant toutes concourir à une

harmonie concertante d'une ampleur et d'une profondeur si inouïes, c'est là un aveuglement qui pour moi dès ce moment-là déjà frisait la démence. Bien plus énorme encore (du moins pour la seule raison) que les pires aveuglements doctrinaires dont on a fait, avec raison, reproche aux Églises de toutes obédiences, l'Église catholique en tête. Mais la nouvelle "Église Scientiste" est mille fois plus aveuglée par sa sacro-sainte doctrine, irrémédiablement figée, que toutes les Églises traditionnelles qu'elle a si radicalement supplantées.

31. Les retrouvailles perdues.

Je crois bien que le soir même où j'ai entendu cet exposé, mon opinion était faite, sans même avoir à peser du "pour" et du "contre". Ou pour mieux dire, ce n'était pas plus une "opinion" que lorsqu'un énoncé mathématique clair et parfaitement bien compris, est établi par une preuve claire et parfaitement bien comprise. La compréhension qui apparaît alors n'est pas dans la nature d'une "opinion", ou d'une "conviction", d'une "croyance" ou d'une "foi", mais c'est une *connaissance* au plein sens du terme. Récuser une telle connaissance, ne pas lui faire totalement confiance, revient à abdiquer de la faculté de connaître dévolue à tout être, par quoi j'entends aussi : celle de connaître de première main. Pour me séparer d'une conviction implantée en moi depuis mon plus jeune âge, il n'y a pas eu alors la moindre résistance ou hésitation - pas plus qu'il n'y en aurait pour reconnaître une erreur en maths, dans un énoncé ou dans un raisonnement hâtifs[71]. Je comprenais bien que ce "Dieu" qu'on mettait à toutes les sauces pour Lui faire avaliser tout ce qu'on voulait, Il était en tous cas cette Intelligence souveraine, infinie, créatrice de la Vie et (cela allait alors de soi) créatrice aussi de l'Univers tout entier, et des lois qui le régissent[72].

[71]J'ai souvent remarqué que même pour de telles convictions, au sujet de choses qui relèvent pourtant de la pure raison et qui ne nous impliquent pas personnellement de façon névralgique, les résistances à les abandonner sont généralement d'une force étonnante. À ce sujet, il semblerait bien que je me distingue du commun des mortels. Par contre, jusqu'au moment où la méditation est entrée dans ma vie, à l'âge de quarante-huit ans, les résistances en moi à prendre connaissance de ce qui se passe réellement en moi-même, étaient aussi fortes et efficaces que chez quiconque.

[72]Il convient cependant de faire exception ici des lois mathématiques. Ces lois peuvent être découvertes par l'homme, mais elles ne sont créées ni par l'homme, ni même par Dieu. Que deux plus deux égale quatre n'est pas un décret de Dieu, qu'Il aurait été libre de changer en deux plus deux égale trois, ou cinq. Je sens les lois mathématiques comme faisant partie de la nature même de Dieu - une partie infime, certes, la plus superficielle en quelque sorte, et la seule qui soit accessible à la seule raison. C'est pourquoi aussi il est possible d'être un grand mathématicien, tout en étant dans un état de délabrement spirituel extrême.

Alors que je me disais “athée” jusque-là, me voilà donc soudain changé de catégorie - dorénavant, je me dirai “déiste” ! Ça s’est fait sans tambour ni trompette, avec toutes les apparences du pur hasard (encore lui !), sans rien apparemment qui l’ait préparé, ni rien non plus de bien notable qui l’ait suivi. À dire vrai, moi-même ne lui attachais qu’une importance très restreinte. Je me rendais bien compte que ce Créateur que je voyais se manifester par des œuvres grandioses remontant à la nuit des temps, était très loin du Dieu de la Promesse et de la Rétribution dont parle l’Ancien Testament, ou du père proche et aimant dont nous parlent les Evangiles. Rien dans mon expérience directe ne me conduisait à penser que le Créateur, une fois mis en marche l’immense Manège de la Création, continuait encore à s’occuper de ce qui s’y passe et à y participer si peu que ce soit. Je ne voyais aucun lien direct entre ma vie telle qu’elle s’écoulait au jour le jour, ou celle des gens que je connaissais, et une volonté divine ou des desseins divins - je ne percevais aucun signe d’une intervention de Dieu dans le présent.

Il faut bien dire que je n’en cherchais pas. La question ne m’intriguait pas assez pour songer seulement à interroger Monsieur Friedel sur sa propre expérience et sur ses éventuelles observations à ce sujet. Je n’ai pas même dû juger qu’il valait la peine de lui signaler que son exposé avait “fait mouche”, tant la chose me paraissait de peu de conséquence ! C’était, en somme, comme si j’avais décidé d’avance que ma vie intérieure et mon évolution spirituelle n’en seraient pas affectées[73]. C’est de cette façon, me semble-t-il maintenant, que le conditionnement idéologique me venant de mes parents a pris sa “re- vanche”, sur le “revers” qu’il venait apparemment d’essuyer : par ce propos délibéré catégorique, que la découverte que je venais de faire était de peu de conséquence pour moi, qu’elle ne me concernait pas vraiment.

À vrai dire, dès avant cette période ma juvénile curiosité s’était déjà détournée du monde des hommes, si inquiétant à force d’être décevant et de se soustraire (semblait-il) à toute compréhension raisonnée, pour se tourner vers la connaissance exacte des sciences, où du moins j’avais l’impression de marcher sur un terrain solide, et qui faisait (me semblait-il encore…) l’accord des esprits…

Au moment de cet épisode, ma mère venait d’être libérée du camp depuis quelques se-

[73]Mais à vrai dire, jusqu’en 1970, c’est-à-dire pendant vingt-six ans encore, je ne me rendais pas compte qu’il y avait bel et bien une évolution spirituelle devant moi, que j’avais des choses à apprendre, et même des choses cruciales pour la conduite de ma vie, sur le monde des hommes en général, et sur moi en particulier et sur ma relation à ce monde…

maines, et elle vivait en résidence surveillée dans la petite ville de Vabre. Tout comme pendant son séjour au camp, on s'écrivait régulière- ment, chaque semaine pratiquement. C'était pour moi une chose qui allait de soi, dès ma prochaine lettre hebdomadaire, d'informer ma mère que "j'étais devenu déiste", sans trop m'étendre d'ailleurs à ce sujet. Je ne fus pas peu surpris d'apprendre par sa réponse (datée du jour de mon seizième anniversaire) qu'elle venait de passer par une sorte de "conversion"[74] similaire, il y avait quelques mois à peine ! Elle ne m'en avait soufflé mot avant, car elle attendait l'occasion de m'en parler de vive voix, craignant que j'aurais du mal à comprendre la chose ; elle était sans doute la dernière chez qui je me serais attendu à un tel virage. Dans les semaines encore qui avaient précédé ce tournant inimaginable, elle-même n'aurait pas rêvé qu'une telle chose puisse lui arriver - et puis, si !

J'ai essayé de reconstituer ce qui s'est passé en elle lors de cette "expérience de Dieu" (Gotteserlebnis), comme elle-même l'appelait. Pour m'y aider, j'ai le souvenir, un peu flou, de ce qu'elle m'en a dit de vive voix, et trois ou quatre témoignages écrits de sa main, où il en est question tant soit peu. Ce qui est sûr, c'est que cela se situait à un niveau bien plus profond, et revêtait dans sa vie une importance tout autrement cruciale, que ma propre découverte, que j'avais délibérément maintenue au niveau purement intellectuel. Il a dû y avoir chez elle un moment de vérité et d'humilité, l'espace de quelques heures peut-être ou de quelques jours, où elle a "déclaré forfait" sans réserve - où elle a reconnu que par ses propres moyens, et surtout, par sa seule intelligence dont elle était si fière et qui la mettait (pensait-elle) si haut au-dessus du commun des mortels, elle était totalement incapable de retrouver un sens à sa vie, qu'elle sentait en lambeaux, dans un monde qui lui aussi se déglinguait dans une violence effrénée. Les grandes espérances, et la foi en l'"humanité" ou en l'"homme"[75], étaient mortes. Mais surtout, sa propre superbe s'était usée. Elle a dû entrevoir, alors, que ce n'étaient pas

[74]Ce terme de "conversion" risque d'induire en erreur, à moins de l'entendre dans le sens de "conversion à Dieu, par Dieu" - mais à ce niveau-là, elle a été de bien courte durée ! Ma mère ne se considérait pas comme chrétienne. Il semblerait cependant que pendant un certain temps, elle ait été fortement intéressée par les Écritures. Mais je n'ai plus guère trouvé trace de cet intérêt quelques semaines plus tard déjà, quand j'ai été la rejoindre à Vabre, ni dans les années qui ont suivi, où j'ai vécu auprès d'elle la plus grande partie du temps.

[75]Il est vrai que cette "foi en l'homme" que ma mère professait depuis son adolescence était assez abstraite et plus dans la nature d'une option généreuse et idéaliste, que dans celle d'une sympathie véritable, comme celle qui avait animé mon père (et qui avait hélas ! décliné tout au cours de leur vie commune). Cette "foi" de ma mère recouvrait bien souvent un dédain hautain et quasiment universel, profondément enraciné dans l'image même qu'elle avait d'elle-même, et dont jamais elle n'a fait le constat.

seulement *les autres*, mais bien *elle-même* qui avait failli à sa foi - que si sa vie avait connu tant de ruines (qu'elle n'arrivait plus, en dépit de tous ses efforts, à se cacher tout à fait...), elle-même n'y était pas étrangère. Tout au long des longues et douloureuses sept années écoulées, depuis sa propre débâcle idéologique irrésistiblement déclenchée par la débâcle des espoirs révolutionnaires en Espagne, son orgueil s'était insurgé contre un tel constat, se le présentant comme le reniement d'une vie entière, comme une honteuse défaite. Cet orgueil en elle était servi inexorablement par une volonté d'acier, impitoyable à autrui comme à elle-même, exacerbée, alliée à la cohorte véhé- mente des résistances farouches faisant barrage à l'humble vérité. Il avait fallu l'usure tenace de quatre années de captivité, la promiscuité forcée de jour et de nuit et de tous les instants, l'arrogance et l'arbitraire des "officiels", et le bruit et la puanteur des baraques, et les privations sans nombre, et l'étreinte des grands froids, et les incertitudes sans fin et les alarmes mortelles - pour qu'enfin apparaisse furtivement, l'espace d'un instant, celle dont nul jamais ne veut, la malvenue, la redoutée, la fuie, la muette...

J'ai connu un tel moment, trente ans plus tard, en 1974. Ma mère était morte depuis dix-sept ans, et j'en avais quarante-six - deux ans de plus qu'elle n'avait eu elle-même, à son instant de vérité. Je n'ai pas fait ce rapprochement avant aujourd'hui ; et la pensée de Dieu, pour autant que je me souvienne, ne m'a pas même frôlé alors[76]. C'est sans doute parce que jamais encore je n'avais eu vraiment le sentiment du divin, celui d'une véritable *présence de Dieu*, qui aurait pu alors se rappeler à mon souvenir, et me rappeler ou me suggérer en même temps, à côté du constat sans réserve de ma défaillance foncière, la présence d'une réalité spirituelle immuable, d'une Source permanente de vérité, d'amour, dont la seule existence compense ou

[76]Pourtant, après avoir écrit ces lignes, la pensée m'est venue que dans les jours même où eut lieu cet "instant de vérité" dans ma vie, j'ai été contacté pour la première fois par l'un des moines bouddhistes, du groupe nichirénite "Nihonzan Myohoji", de Nichidatsu Fujii Gurujii. (Voir ReS III, "Nichidatsu Fujii Guruji - ou le soleil et ses planètes", note no 160, ainsi que la note qui la suit, "La prière et le conflit".). Cette rencontre marque aussi les débuts de mes contacts approfondis, et cette fois sur le terrain d'une foi et d'une activité militante d'inspiration entièrement religieuse, avec des hommes et des femmes suivant une vocation religieuse. Alors même que je me défendais de voir les choses sous cet aspect, c'est bien "le divin" qui commençait alors à entrer dans ma vie, par le biais de ces êtres dont je me sentais fraternellement proche, sans pour autant partager leur foi. En y pensant maintenant, j'y vois comme la continuation naturelle de l'"expérience de Dieu" qui s'était amorcée trente ans plus tôt, et à laquelle j'avais alors coupé court. J'avais oublié Dieu, mais visiblement, Dieu ne m'avait pas oublié. Il se manifestait à moi à Sa façon, le jour où enfin j'avais fait un premier pas décisif et étais prêt désormais, tant soit peu, à L'accueillir...

rachète, ou supplée de quelque mystérieuse façon à toute défaillance humblement reconnue, sans feinte ni esquive…Ou peut-être simplement dans un cas Dieu a choisi de Se faire connaître par Son nom à celle qui L'avait déjà connu tant soit peu dans son enfance, pour ensuite L'oublier ; alors que dans un autre Il a choisi de Se taire. Cela n'a pas empêché pour autant qu'un travail intérieur se déclenche alors et se poursuive, si modeste soit-il, qui a contribué sûrement à préparer les percées décisives qui devaient s'accomplir deux ans plus tard, et dont j'ai parlé ailleurs[77].

Mais au moment dont je parle, quand ma mère m'a parlé du sens qu'avaient pour elle ses retrouvailles avec Dieu, j'étais bien loin d'avoir la maturité nécessaire pour sentir de quoi il retournait. Ce qui était clair, c'est que ce n'était pas du tout du même ordre que ma découverte-éclair, classée à peine l'avais- je faite. Ma mère m'assurait que tout ce qui jusque-là lui avait semblé bien connu avait soudain changé d'apparence, était devenu comme neuf, par le seul effet de l'éclairage nouveau venant de la pensée nouvelle : "Dieu" ; qu'un monde qui s'était pour elle brisé en mille morceaux (il est vrai que jamais elle ne m'en avait rien laissé entendre…), se rassemblait pour constituer un nouveau Tout tout différent ; que c'était pour elle une joie profonde que de retrouver un *sens de la vie* qui semblait disparu et perdu sans retour, et de pouvoir reprendre à zéro un travail de réorientation de grande envergure, sur des bases toutes nouvelles et inébranlables désormais[78].

Ce n'était pas là simple euphorie, c'est bien clair. Ça n'aurait pas été du tout son genre, et surtout pas dans ces registres-là - et c'est là une chose, aussi, dont je n'aurais pas manqué de m'apercevoir, d'en ressentir un malaise. D'ailleurs, maintenant que j'en rends compte, ces paroles de ma mère (reprises de deux de ses lettres à moi, que je viens de relire) font entrer en résonance ma propre expérience de Dieu, toute récente. C'est même frappant à quel point elles s'y appliquent, presque textuellement[79]. Cela me confirme encore dans mon impression

[77]Notamment au début de la section "Premières retrouvailles - ou le rêve et la connais- sance de soi" (no 1). J'en parle également dans Récoltes et Semailles, notamment dans ReS I ("Désir et méditation", "L'émerveillement", sections 36 et 37) et ReS III ("Les retrouvailles", "L'acceptation", notes nos 109, 110).

[78]Comme je le souligne plus loin, cette ardeur s'est révélée être un feu de paille, et ce travail n'a jamais été entrepris, même au niveau d'une réflexion religieuse de nature générale, qui ne l'aurait pas impliquée de façon tant soit peu névralgique. S'il en avait été autrement, sûrement j'aurais pris intérêt, moi aussi, aux réflexions dans lesquelles elle se lançait, et peut-être ma vie aurait-elle été assez différente, en me rapprochant d'une connaissance de Dieu dès mon adolescence.

[79]Je dois faire seulement une réserve partielle, au sujet du "sens de la vie". Il serait inexact de dire qu'avant

- car ces choses-là, on les vit et on ne les invente pas. Ces retrouvailles avec Dieu avaient bel et bien eu lieu, elles étaient véritables. Et elles lui offraient une chance exceptionnelle, comme elle n'en a pas eu (je crois) de semblable dans sa vie, pour "sauter le pas" - pour se renouveler.

Mais cette chance inouïe, elle ne l'a pas saisie - ce renouvellement, qu'elle croyait déjà accompli sur l'heure, n'a jamais eu lieu. Il restait devant elle, comme une tâche à accomplir et jamais accomplie - une tâche qu'elle a obstinément éludée, jusqu'à la fin de sa vie.

Pour tout dire, dans le ton de la première lettre déjà où elle me parle de ce tournant, et dans une autre quinze jours après, on voit qu'elle avait eu le temps de se ressaisir. Il n'y a trace d'une remise en cause d'elle-même qui aurait eu lieu, aucune allusion à des faillites ou des défaillances de son cru. Bien au contraire, elle constate avec satisfaction que toutes les lois spirituelles qu'elle découvre à présent "dans une lumière nouvelle" leur étaient au fond déjà bien connues toute leur vie, à elle et à mon père ; que c'est bien selon les préceptes évangéliques qu'ils avaient eux-mêmes toujours vécu, et reconnu comme valables les lois ("Gesetzmassigkeiten") posées dans la Bible.

Tout ça avait, certes, fière allure, et n'avait rien pour choquer ou décevoir ou seulement susciter réflexion ou retenir l'attention chez son fils, qui avait pour elle une admiration sans bornes ! Ça faisait même longtemps que ce genre de choses au sujet de mon incomparable mère allait de soi. Avant c'étaient les hauts idéaux anarchistes dont elle était l'incarnation bien sentie, maintenant c'étaient les enseignements du Christ, pourquoi pas...

S'il fallait juger par ce ton-là (le seul que j'aie trouvé dans les deux lettres à moi où elle parle de la chose...), j'aurais tout lieu de douter du sérieux de cette "lumière nouvelle", et de l'expérience dont elle parlait. Le fait est que dans ses façons de parler, de sentir et de faire, elle n'avait pas changé d'un poil - elle n'avait pas à s'inquiéter à mon sujet, que j'allais plus la reconnaître ! Mais j'ai encore une longue lettre d'elle écrite six ans plus tard (en 1950), adressée à l'ancien pasteur qui m'avait recueilli. Elle a dû se sentir plus à l'aise avec lui, pour

---

mon expérience toute récente, ma vie était dénuée de sens". Je sentais fortement qu'il y avait un sens, et même une plénitude de sens, mais je distinguais mal lequel ! Ma relation à l'humanité dans son ensemble devenait pour moi de plus en plus problématique, car je me sentais spirituellement absolument seul de mon espèce, et n'arrivais à me reconnaître dans aucun groupe humain, ni dans aucun autre être. (Voir à ce sujet le début de la réflexion dans la note "Expérience mystique et connaissance de soi - ou la gangue et l'or", no 9.). C'était là la source d'un malaise croissant, qui a disparu totalement par la rencontre avec Dieu. La plénitude de sens, que je n'arrivais pas à bien saisir, réside en Dieu - en Sa simple existence, et en Son intérêt et Sa sollicitude aimante pour moi, et pour tout autre être, et pour les affaires des hommes et les destinées de notre espèce et de l'Univers.

faire entrevoir un autre aspect de son expérience, qu'elle avait avec moi passé sous silence. Elle y parle de l'incapacité foncière des hommes d'aimer véritablement, mis à part un nombre infime (tel que lui- même, ou Gandhi…), dont elle admet sans réserve ne pas faire partie.

Ce n'était sûrement pas une improvisation, venue là sous l'inspiration du moment, mais bien un reflet, très atténué, de ce qui s'était véritablement passé en elle au moment de ces retrouvailles. Elle a dû faire alors le constat de l'absence de véritable amour dans sa vie, comme j'ai été amené à le faire moi-même pour ma propre vie, trente ans plus tard. C'est un tel constat, seulement, qui faisait de ce moment un "instant de vérité" - un instant où la voix de Dieu pouvait être entendue et reconnue…

Mais quand elle écrit cette lettre, cela faisait six ans que cette connais- sance humble et vivante, qui lui avait alors fait retrouver Dieu (pour quelques heures ou pour quelques jours peut-être…), s'était figée en un souvenir, en des formules bien senties comme : "tous les hommes, hélas…- sans même m'ex- clure du nombre (tant je suis honnête avec moi-même)…". Cette formule-là, six ans plus tard et même six jours plus tard déjà sûrement[80], ne signifiait plus rien. Pour aucun des êtres qu'elle prétendait aimer, et qu'elle avait tous profondément marqués du sceau de sa violence, elle n'a pris la peine d'exami- ner en vérité quelle avait été sa relation à eux. Tout comme dans le passé, elle continuait à se maintenir dans le mythe du grand et inégalable amour entre elle et mon père, et dans celui de la mère remarquable et à tous égards exem- plaire qu'elle avait été. Et alors qu'elle avait retrouvé et remplumé encore son coussin de lauriers, les mêmes forces jamais examinées qui avaient opéré en elle sa vie durant, avaient repris et continuaient leur travail souterrain. Bientôt

[80]Si elle était restée dans des dispositions d'humilité, de vérité, dans les jours qui ont suivi, elle n'aurait eu aucune hésitation à m'écrire au sujet de son expérience. Au contraire, cela aurait été une grande joie d'annoncer cette nouvelle inouïe, et de m'y faire participer. M'en faisant part dans de telles dispositions, toutes différentes de celles que je lui connaissais, sa lettre, et ce qu'elle m'aurait dit par la suite de vive voix, n'aurait pas manqué de faire une impression profonde sur moi, au lieu d'entrer dans une oreille distraite (comme ce fut le cas) pour sortir par l'autre. La crainte qu'elle avait de s'en ouvrir à moi était non celle d'une délicatesse, mais celle d'une vanité qui craint de "perdre la face" en se dédisant de convictions qu'elle avait si fièrement proclamées et dont elle m'avait "pétri" (pour reprendre sa propre expression). Et pourtant, le fait que j'avais pris pour ainsi dire les devants, devait être de nature à lui montrer la vanité de sa vanité ; c'était comme un encouragement discret de Dieu, de dépasser ses réflexes invétérés, de se décontracter : regarde, petite sotte, ton fils ne t'a pas attendu pour suivre son propre chemin et se servir de ses propres lumières ! Mais elle n'a pas su entendre la voix de Dieu, tant elle était prise par son propre discours sur Dieu…

elles allaient dévaster à nouveau sa propre vie et celle de ses proches, et lui faire exécrer et maudire, pendant les années qui lui restaient encore à vivre, ceux qu'elle avait cru aimer, et jusqu'à Dieu Lui-même qui lui refusait les arides satisfactions auxquelles elle aspirait.

Ainsi, j'ai eu le privilège de voir de tout près qu'une expérience de Dieu, si authentique et bouleversante ou exaltante soit-elle, quand elle n'impulse et n'alimente un travail intérieur patient et durable, pour prendre connaissance humblement de soi-même et de sa vie, et des illusions, des mensonges, de la violence cachée qui la traversent et la pénètrent de toutes parts, aussi profondément et tenacement que des racines de chiendent...- qu'une telle expérience est désarmorcée et vidée de la force de renouvellement qui vit en elle, laquelle est sa seule et véritable raison d'être. En un tournemain, sous l'action silencieuse et diligente des forces du moi, elle s'est déjà transformée en un colifichet de choix, qui vient à point nommé orner l'image de marque, et lui donner une "nouvelle dimension", ma foi, du plus seyant effet !

Cette expérience de ma mère, venue dans son âge mûr comme l'accomplissement inespéré et rayonnant de quatre longues et douloureuses années de captivité, peut-être a-t-elle été aussi le point culminant de sa vie[81], dans l'optique spirituelle j'entends, c'est-à-dire : aux yeux de Dieu. Mais ces retrouvailles bénies *ne lui ont servi de rien*. Dans les jours déjà qui ont suivi, sûrement, leur véritable sens déjà était escamoté, disparu à la trappe. Elles n'ont fait que rendre plus vertigineuse la chute qui les a suivies, et plus amère encore et plus démentielle, sa révolte contre Dieu.

32. L'appel et l'esquive.

(19 et 20 juin) Avec un recul de plus de quarante ans, quelle portée attribuer à ce tournant dans ma relation à Dieu, à la fin de ma seizième année ? J'avais reconnu l'existence d'un Créateur aux moyens prodigieux, qui avait façonné l'Univers et animé de Son Souffle de vie les créatures de la terre. Voilà une connaissance qui à présent m'apparaît d'une portée immense, évidente, irrécusable[82]. Mais, chose remarquable, au moment même où

[81]Il y a quelques jours à peine, et sans l'avoir non plus cherché, j'ai mis le doigt également sur ce qui fut le "point culminant" dans la vie de mon père. (Voir la section "Splendeur de Dieu - ou le pain et la parure", no 28). La parenté entre les deux moments, au-delà de toutes les différences, m'apparaît soudain d'une façon saisissante. Chose étrange, jamais la pensée ne m'était venue auparavant de rapprocher ces deux événements dans la vie de mon père et dans celle de ma mère.

[82]Bien sûr, cette "portée immense" est désamorcée de sa dimension proprement personnelle et religieuse, quand on s'en tient à l'idée que le Créateur, une fois son Œuvre accomplie, avait cessé de s'y intéresser et ne

j'accédais à cette connaissance cruciale, je décrétai aussitôt qu'elle ne me concernait pas ! En fait, dès l'année d'après, jeune étudiant de dix-sept ans, j'allais me lancer à bride abattue dans la recherche mathématique, et pendant les vingt-cinq années qui allaient suivre (jusqu'en juillet 1970) lui consacrer pratiquement la totalité de mon énergie disponible. Et jusqu'à quatre années plus tard encore, donc dans les trente années qui ont suivi mon décret péremptoire (et le milieu foncièrement despiritualisé dans lequel j'évoluais aidant), cette connaissance resta inactive, pour autant que je puisse voir. Consacrer une pensée à Dieu, le grand Absent, l'Inconnaissable, ou à une question métaphysique, m'aurait semblé une pure perte de temps, un enfantillage. Moi je faisais du tangible et du solide, à pleines mains - je faisais des maths !

Évoquant maintenant toute cette situation, elle me frappe soudain comme un étrange paradoxe ! La découverte de la réalité de Dieu comme Créateur était un acte *d'autonomie* spirituelle, qui me faisait sortir du cercle idéologique dans lequel mes parents s'étaient enfermés leur vie durant. Jusque-là et en dépit de toutes les influences contraires qui avaient essayé de m'en arracher, je m'étais maintenu dans ce cercle, comme une chose allant de soi. Les idées qui avaient baigné mon enfance, et qui formaient l'univers idéologique de mes parents, représentaient pour moi un "absolu" tacite. C'était "la Vérité", rien de moins, dont j'étais dépositaire, et même (je ne tardais pas à m'en rendre compte) un des très rares à l'être[83]

s'en occupe plus. Mais si je m'en suis tenu à cette idée-là, sans prendre la peine même de lui consacrer une réflexion, c'est sûrement qu'elle m'arrangeait, qu'elle allait dans le sens de la "paresse spirituelle" qui apparaîtra clairement au cours de la réflexion. Bien sûr, je savais bien que les croyants unanimes affirmaient le contraire, et que parmi eux il n'en manquait pas qui avaient tout l'air (selon ce qu'ils laissaient entendre) de le savoir par expérience personnelle. Mais l'idée ne m'est jamais venue d'en interroger aucun sur son expérience de Dieu - pas même ma mère ! Et elle-même s'est bien gardée de revenir à la charge à ce sujet, qu'elle a choisi d'enterrer elle aussi sans tambour ni trompette (pour ne le sortir que dans les grandes occasions)...

[83]Ma mère s'était formée sa propre vision du monde, en opposition aux valeurs de son milieu parental et de la société ambiante, au sortir de l'adolescence. Encore maintenant, faisant la part de l'immaturité qui était sienne, cette vision m'apparaît attachante et remarquable par la hardiesse de la pensée totalement confiante en elle-même, et la générosité de l'inspiration. En plus "yang" encore que celle de mon père (plus proche de l'intuition directe des choses et des sources de connaissance plus profondes que la pensée), elle s'y accordait de façon étonnante. Cela pouvait leur donner l'illusion, au-delà des heurts continuels et des dissonnances profondes, d'une parenté (voire d'une communion) profonde de leurs êtres, et étayer le mythe d'un "amour" absolument unique, irremplaçable, les élevant au-dessus d'eux-mêmes et de la condition humaine...Jamais l'un ni l'autre n'a fait même le premier pas pour examiner les forces inconscientes qui avaient été en œuvre en l'un et en l'autre pour

! Et jusque-là, cette vérité-là ne s'était jamais trouvée en conflit avec le témoignage de ma saine raison, ni avec celui venant des couches plus profondes de l'être, de cet "instinct spirituel" plus essentiel que les sentiments (lesquels sont encore, dans une large mesure, tributaires du conditionnement par l'entourage). La vision du monde me venant de mes parents ne manquait ni de cohérence, ni de générosité, et il aurait semblé qu'elle répondait à toutes mes aspirations. M'y maintenir contre vents et marées avait été plus encore une fidélité à moi-même, qu'à mes parents qui s'étaient désintéressés de moi pendant une période cruciale de mon enfance[84]. Là, c'était la première fois que cette "vérité" s'avérait insuffisante. Il n'y a eu alors aucune hésitation pour l'admettre - et par là-même, pourrait-on penser, à *franchir le pas* à prendre mon envol hors de l'univers mental qui avait entouré ma première enfance ! Du moins, en donnant à cette découverte la portée qui visiblement lui revenait, en vertu d'un simple "bon sens spirituel" qui ne me faisait sûrement pas plus défaut que le bon sens intellectuel, c'était bel et bien prendre mon envol, le premier grand pas vers une véritable autonomie spirituelle.

Mais d'autre part, je vois bien que le premier pas hors de l'univers mental de mes parents, je ne l'ai accompli que *trente ans plus* tard, bien longtemps après qu'ils soient morts

---

façonner une certaine vision des choses. Comme tout le monde et plus encore, car ils s'en croyaient les libres artisans, cette vision leur apparaissait comme "la Vérité" - et c'est comme telle que je l'ai accueillie dans mon être dès mon plus jeune âge, plus profondément que les mots seuls n'auraient pu l'imprimer en moi.

Chez chacun de mes parents, sa vision des choses est restée pour l'essentiel la même tout au long de l'âge adulte et jusqu'à sa mort - il n'y a pas eu de maturation véritable en l'un ni en l'autre. Les ajustements que ma mère a fini par faire, après la révolution espagnole et surtout en 1944 par son "expérience de Dieu", restaient superficielles et au fond *gratuites*, car ils ne l'impliquaient pas elle-même de façon vraiment névralgique. Les mythes concernant sa propre personne, sur lesquels elle a vécu toute sa vie, l'ont accompagnée jusqu'à sa mort. Moi-même n'ai découvert la vérité nue derrière ces mythes qu'en 1979, vingt-deux années après sa mort.

[84]Je n'ai admis ce désintérêt au niveau conscient, et n'ai découvert la destruction de la famille qui a eu lieu en 1933, par la volonté impitoyable de ma mère et l'acquiescement subjugué de mon père, que lors de mon travail de 1979. Mais au niveau inconscient, j'avais certes senti le souffle de la violence qui s'était soudain et mystérieusement déchaînée en ma mère, et la longue désaffection qui a suivi ce déchaînement, alors que je vivais séparé de mes parents dans une famille étrangère. À l'âge de huit ans, il y a eu une sorte de coupure en moi, par rapport à mon passé et à mes parents, qui s'est manifestée par un oubli presque total de tout ce qui s'y rapportait. J'ai fait alors, sans que rien n'y paraisse au niveau conscient, un "grand trait" sur mes parents et sur ce qui m'y rattachait. Et pourtant, cette coupure n'a affecté en rien la vision des choses que je tenais de mes parents. Celle- ci s'est conservée intacte pendant les cinq années passées loin d'eux et dans un milieu totalement étranger à cette vision.

l'un et l'autre, lors de cet "instant de vérité" que j'ai déjà frôlé dans la réflexion d'avant-hier. Et du coup je vois apparaître le *sens* de cette *cécité* étonnante, classant comme une simple curiosité intellectuelle, quasiment, une découverte visiblement cruciale pour ma vision du monde (sinon encore pour celle de moi-même…). Mon décret péremptoire "ça ne me concerne pas !" - son véritable sens exprimé, c'était "Je resterai dans cet univers qui m'est si familier, et où je me sens au chaud ! C'était, sous couvert d'honnêteté intellectuelle ("j'ai découvert quelque chose, mais je reconnais qu'elle est sans conséquence…"), de lucidité, une *abdication* spirituelle, un refus de véritablement assumer cette découverte. J'ai suivi alors la pente naturelle de la paresse spirituelle, me ramenant dans le "connu" de l'univers parental, au lieu d'entendre et d'accepter l'interpellation qui me venait alors de l'Inconnu - et de me confronter à Lui.

Au lieu de prendre mon envol alors, de me frayer ma propre voie de connaissance, celle qui serait authentiquement mienne, je me suis lancé dès l'année suivante dans l'"inconnu mathématique"[85]. Il avait bien de quoi me tenir en haleine, et ceci sans bousculer en rien mon inertie spirituelle - bien au contraire ! Je restais solidement campé entre les quatre murs de l'univers mental que m'avaient légué mes parents. Pendant trente ans encore, je le considérais comme le plus précieux des héritages spirituels, qu'il m'appartenait de préserver et de transmettre[86].

[85]Je n'entends pas dire que le fait de me lancer dans la recherche mathématique était nécessairement un empêchement pour une maturation spirituelle. Mais le fait est que mon investissement démesuré dans la mathématique a bel et bien été ma façon d'éluder les questions d'un tout autre ordre qui m'interpellaient. Elles étaient ressenties comme une sourde menace par le fait même que ma vision du monde ne me permettait pas d'y répondre de façon appropriée, ni même de les entendre - elles menaçaient l'existence même de mon univers mental parfaitement serein, harmonieux, bien ordonné. À vrai dire, je faisais comme toute ma vie (et jusqu'à aujourd'hui même encore…) j'avais vu faire tout autour de moi. L'idée d'une *autre* relation au monde qu'une telle relation de fermeture inquiète, ne pouvait me venir d'un exemple extérieur à moi. Il a fallu que j'en fasse moi-même l'expérience, en 1974 et surtout à partir du grand renouveau de 1976, pour en arriver à une autre relation au monde et à l'image que je m'en fais. La stimulation essentielle n'est pas venue de l'extérieur, mais uniquement des forces créatrices des couches les plus profondes de la psyché. C'est dire aussi (je ne peux plus avoir de doute à ce sujet) que l'initiative est venue de Dieu.

[86]Cette façon très fortement enracinée de ressentir l'héritage dont je me sentais porteur est restée tacite jusqu'en 1976. Je l'ai formulée pour la première fois lors de la nuit qui a précédé les "retrouvailles avec moi-même". C'est quatre années après encore, après le travail sur la vie de mes parents et en annotation à ces notes de 1976, que je songe à me dire avec toute la clarté nécessaire, à quel point "ce précieux héritage" a agi comme un poids et comme une entrave, et que la peine et la frustration que j'éprouvais de n'en avoir rien pu transmettre

Cet attachement indéfectible aux valeurs qui me venaient de mes parents n'avait rien pour déplaire à ma mère, certes - bien au contraire encore ! Elle qui venait de passer par l'expérience vivante d'une rencontre avec Dieu, et qui était la mieux placée (à part moi) pour sentir ce que mon attitude avait de faux, de forcé - je ne me rappelle pas qu'elle m'ait laissé entendre par un mot que je pouvais peut-être faire une autre place à Dieu que de Le ranger dans un coin, comme une simple curiosité métaphysique.

Et arrivé à ce point, je commence à entrevoir pourquoi ce bel élan en ma mère, pour rebâtir de fond en comble une vision du monde (à la place de celle qui s'était, disait-elle, brisée en "mille morceaux"), dans l'"éclairage nouveau" lui venant de Dieu, a tourné court si abruptement. Il n'en a plus jamais été question entre nous (pour autant que je m'en souvienne). Pourtant, Dieu sait qu'elle ne manquait ni de suite dans les idées, ni de souffle, pour les choses auxquelles elle tenait vraiment[87]. Mais pourquoi se serait-elle donnée cette peine, alors qu'elle me voyait tellement à l'aise dans cet univers "en mille morceaux" qu'elle m'avait légué, et si peu pressé d'en sortir ? ! Cet univers était sa création, et mon attachement à lui, son sceau dans mon être. (Que cet univers s'était fêlé, voire même brisé en mille morceaux, elle ne s'était jamais soucié avant cette lettre (deux mois après que lesdits morceaux enfin se rassemblent providentiellement...) de me le laisser entendre. J'avais de quoi être un peu abasourdi de l'apprendre soudain comme en passant, à la quatrième page d'une lettre - pour oublier la chose vite fait !). N'avais-je pas déclaré que je n'avais que faire du Créateur qui venait là comme les cheveux sur la soupe, que j'étais très bien sans Lui dans les pénates parentales ? Et certes, ni par lettre ni de vive voix l'idée n'est jamais venue à ma mère de m'expliquer *en quoi* cet univers était fêlé. Du coup, sûrement, mon oreille abasourdie et distraite se serait faite attentive : au lieu d'une vague formule où il est question de mille morceaux, se rassemblant miraculeusement par la vertu du saint esprit, elle m'en aurait montré un ou deux de ces morceaux, bien tangibles, ou ne serait-ce qu'une fissure. Et l'idée ne m'est pas venue non plus de lui dire : chiche, où ce qu'ils sont, ces morceaux ! En somme, je ne prenais pas plus au sérieux ce qu'elle m'avait écrit et qui me passait par dessus la tête, que je n'avais pris au sérieux le bon Dieu.

Ces fissures, et d'importance, j'ai fini par les découvrir par mes propres moyens, trente

---

à mes enfants étaient, pour le moins, mal placées.

[87]Par ailleurs, comme sa santé rendait impossible pour elle de reprendre un travail salarié, elle a eu dès ce moment-là et jusqu'à sa mort treize ans plus tard, tout le loisir pour se consacrer à la réflexion.

ans plus tard, après que ma mère était sous terre depuis dix- sept ans sans s'être décidée à me les montrer. Pour arriver à les voir enfin, ces fissures qui crevaient les yeux, il avait fallu que, quelques mois plus tôt, j'en arrive au constat d'une vie en ruines s'étendant derrière moi à perte de vue, et que je me dise : il y a quelque chose qui doit aussi clocher *en toi*...

Pour ce qui est de ma mère, visiblement elle-même s'est dépêchée d'oublier et les fêlures, et les morceaux, et son beau projet de rebâtir à neuf[88] - et ce faisant, de me forcer quasiment à prendre mon envol, à quitter cette prison (fêlée...) construite de ses mains - l'œuvre altière de son esprit, qu'elle renierait - qu'à Dieu ne plaise !

Il y a *eu au même moment*, en ces premiers mois de l'année 1944, à des niveaux de profondeur différents mais très clairs l'un et l'autre, *deux "appels de Dieu"*, l'un à ma mère, l'autre à moi. Comme tout appel de Dieu sûrement, l'un et l'autre étaient appel à un renouvellement, à une libération intérieure. En apparence, ces appels ont été entendus - et on peut même dire, sûrement, que ma mère l'a entendu bel et bien, l'espace d'un instant. Mais l'appel n'a été *suivi* par elle ni par moi. Et je vois à présent que sa réponse et la mienne ont

[88]À partir de 1945 et dans les trois ou quatre années surtout qui ont suivi, ma mère s'est dédiée à un travail autobiographique de vaste envergure, sous forme romancée. Cela aurait pu être pour elle une autre occasion providentielle, pour un approfondissement de sa vision d'elle-même et de sa vie. Faute d'une véritable soif de connaître, d'une soif de vérité, elle ne l'a pas saisie. L'idée qu'elle pourrait encore avoir quelque chose à apprendre sur elle-même ne lui est jamais venue. Pour elle, le travail ne pouvait consister qu'à dire, avec toute la finesse dont elle était capable et de façon aussi frappante que possible, ce *qu'elle savait déjà*. Elle s'est contentée de revivre et de ressentir à nouveau les choses au niveau même où elle les avait vécues et ressenties en son temps, avec les mêmes œillères, en reproduisant telles quelles les mêmes escroqueries inconscientes qui lui avaient déjà à ce moment (comme chez tout le monde) bouché une prise de connaissance "en vérité" de ce qui se passait vraiment en elle. Ainsi son travail, à l'exception de quelques rares pages, n'était-il guère autre chose qu'un "exercice de style" littéraire, servi par un sens du style et une maîtrise de la langue consommés. Ce n'était pas un travail créateur et ne pouvait l'être, avec le propos délibéré informulé ancré en elle. Car il n'y a de travail créateur que là où constamment s'approfondit et se renouvelle, en symbiose inséparable avec le travail, la connaissance de la chose qu'on s'efforce d'exprimer. C'est par cela justement qu'un tel travail, à côté de l'œuvre extérieure qu'elle produit et comme un fruit plus caché et plus essentiel, s'accompagne d'une *œuvre intérieure*, par une transformation voire un renouvellement qui s'opère dans celui-là même qui crée.

Bien sûr, les notes autobiographiques de ma mère ont été pour moi un matériau précieux et irremplaçable dans mon propre travail (nullement "littéraire" pour le coup) pour "faire connaissance de mes parents". C'est finalement moi qui, plus de trente ans après ce travail, en ai recueilli le vrai fruit, que ma mère s'était refusée de cueillir.

été étroitement solidaires, sans qu'il puisse même être question laquelle des deux a entraîné l'autre. Sûrement, si l'un de nous avait eu la vivacité spirituelle, la fidélité au meilleur en lui-même, pour suivre l'appel, pour "bouger" - l'autre n'aurait pu s'empêcher de se mettre en mouvement à son tour, à brève échéance - il n'aurait pu continuer plus longtemps à réfréner les forces profondes prisonnières en lui et qui demandaient expression. Mais au lieu que les forces vives en l'un et en l'autre se suscitent mutuellement et se stimulent, ce fut l'inverse. La paresse spirituelle en l'un a fait corps avec celle en l'autre, pour faire barrage aux forces de renouvellement et rester prudemment dans le statu quo.

C'est ainsi que ces deux appels au renouvellement ont débouché, dans la vie de ma mère comme dans la mienne, sur une longue stagnation spirituelle. Chez ma mère, celle-ci s'est poursuivie jusqu'à sa mort en 1957, treize ans après ; et même (comme je sais par des rêves de l'an dernier) au-delà de sa mort encore, pour prendre fin seulement au mois d'août l'année dernière - une stagnation qui s'est étendue sur quarante-deux ans[89]. Chez moi, elle a duré trente ans, jusqu'en 1974 - jusqu'au moment où je me suis trouvé soudain dans une crise intérieure toute semblable à celle que ma mère avait éludée trente ans plus tôt[90].

33. Le tournant — ou la fin d'une torpeur.

(21 juin) Il n'est pas dans mon propos d'entrer ici dans cette longue période de stagnation spirituelle, nullement homogène, qui s'étend entre 1944 et 1974. Elle englobe les vingt-cinq années de ma vie, entre 1945 et 1970, où celle-ci était entièrement centrée sur mon travail

---

[89] À vrai dire, déjà depuis qu'elle était sortie de l'adolescence, vers l'âge de ses vingt ans, ma mère (comme tout le monde ou peu s'en faut…) a éludé les innombrables oc- casions qui se sont offertes à elle pour mûrir, c'est-à-dire pour apprendre à se connaître. Spirituellement, je vois sa vie ultérieure comme une stagnation presque totale, avec comme seuls événements marquants le choc (de nature salutaire en lui-même) causé par l'échec de la révolution espagnole, et "l'expérience de Dieu" en janvier 1944 - instant de vérité éphémère, presque immédiatement balayé par les forces du moi.

[90] Cette crise a eu lieu en avril 1974, et n'a pas aussitôt débouché sur un travail de réflexion conscient, tant soit peu systématique. Je me suis vite laissé reprendre par le flot de mes occupations et de mes projets, et peut-être que ce moment-là serait resté sans suite, comme cela avait été le cas chez ma mère, si ça n'avait été pour un accident providentiel qui eut lieu en juin (une jambe fracassée), et qui me maintint cloué au lit pendant plusieurs mois. Le lendemain même de l'accident, je savais qu'il était venu comme une chance inespérée, pour me forcer à faire, enfin, un travail de réflexion qui m'incombait. Il y a eu un afflux d'énergie qui a porté la réflexion dans les semaines qui ont suivi, couché à la clinique de Lodève. J'ai fait alors, avec tout le soin nécessaire, le constat de faillite circonstancié de la vision du monde qui avait été mienne jusque-là, et que jusque-là je n'avais jamais pris la peine encore de seulement me formuler de façon cohérente.

mathématique, auquel je consacrais la quasi-totalité de mon énergie. C'est pendant cette période qu'est apparue en moi, sans même m'en rendre compte (est-il besoin de le dire), une *nouvelle identité* se superposant à l'ancienne, et coexistant avec elle sans trop de mal : celle de "mathématicien", et plus précisément, celle de *membre* d'une *"communauté mathématique"* à laquelle je m'identifiais sans réserve[91]. C'était, mise à part la famille dont j'étais issu, la première communauté humaine dont je me sois vraiment senti faire partie. L'épisode où j'ai quitté cette communauté pour ne plus y revenir, en 1970, a été vécu d'abord comme un douloureux arrachement, avant d'être ressenti comme une libération - comme le franchissement d'une porte que j'avais maintenue fermée sur moi très longtemps et qui s'était ouverte soudain sur un monde nouveau, insoupçonné[92].

Je ne puis certes dénier une portée "spirituelle" à ce tournant décisif dans ma vie. Mais je le vois à présent surtout comme un premier *choc* salutaire, amorçant un travail se poursuivant dans des profondeurs ignorées, et dont les vrais fruits spirituels ne se manifesteront que quatre ans plus tard, avec le "moment de vérité" (en avril 1974) et le travail de réflexion qui l'a suivi (juin à août de la même année), et surtout à partir des grands bouleversements intérieurs de 1976, année d'une véritable "fonte des glaces" dans la psyché. Jusque-là, la structure du moi, qui enserrait et étouffait mon être tel un lierre qui prolifère étranglant un arbre vigoureux,

[91]Au sujet de cette identification à un milieu et de sa genèse, voir ReS I, "L'étranger bienvenu" et "La "Communauté mathématique" : fiction et réalité" (sections nos 9, 10). Il n'est d'ailleurs pas tout à fait exact que cette identification, stimulée par l'accueil bienveillant et parfois chaleureux reçu auprès de mes aînés, ait été "sans réserve". La plus importante de toutes concernait le laxisme universel, dans le milieu mathématique, vis- à-vis de la recherche à buts militaires et des sources de financement en provenance de l'armée. Mais j'ai choisi de me minimiser le malaise que m'inspirait cette mentalité, me contentant de ne pas accepter de subvention de provenance militaire, et de m'abstenir de participer à des rencontres mathématiques financées tant soit peu par de telles subventions. Cela me permettait, en somme, de "m'identifier sans réserve" à mon milieu professionnel, tout en ayant bonne conscience ! On était gentil et tolérant avec moi pour cette bizarrerie un peu insolite, et quand on m'invitait on prenait soin que la source de financement soit irréprochable - et en échange j'étais gentil aussi et ne cassais pas les oreilles de mes col- lègues et amis pour les convaincre de faire comme moi. C'était parfait comme ça et tout le monde était content, jusqu'au jour où, inexplicablement, j'ai pris la mouche et me suis mis à "faire des vagues"... Ça a été le "grand tournant" de 1970, dont il va être question plus bas. Quelle a été la réaction collective de mes collègues et amis auxdites vagues, je n'ai commencé à en prendre vraiment connaissance qu'en 1984, par l'écriture de Récoltes et Semailles...

[92]Je parle de cet épisode crucial ici et là dans Récoltes et Semailles. Voir ReS I "L'ar- rachement salutaire" (note no 14), ReS III no 1341, ReS 0 Lettre section 3 "Le décès du patron - chantiers à l'abandon".

restait non seulement intacte, mais entièrement inaperçue. J'avais commencé à le voir chez d'autres et même à discourir à ce sujet[93], sans que l'idée ne m'effleure jamais qu'il pourrait en être de même chez moi ! C'est en 1976 seulement que se place le premier renouvellement profond et irréversible en mon être, culminant à la mi-octobre en les "retrouvaiiles avec moi-même" dont j'ai déjà parlé[94]. Trois jours plus tôt, j'avais découvert pour la première fois le décollage faramineux entre l'image de moi entretenue une vie durant, et l'humble réalité - et en même temps la structure du moi, solidaire de cette image, s'était écroulée, pour la première fois de ma vie. C'est le jour aussi où "la méditation est entrée dans ma vie, c'est-à-dire une véritable réflexion sur moi-même, sous l'impulsion d'une soif de connaître que n'inhibe ni peur ni vanité[95]. Mais j'anticipe...

Dès "le grand tournant" de 1970 déjà, quand je quitte un milieu dont j'avais fait partie depuis plus de vingt ans, ma vision du monde connaît un bouleversement considérable. Peut-être exprimerai-je le mieux la signification psychique et spirituelle de ce tournant, cependant, en disant que c'est le moment où je me libère des consensus du groupe auquel, non sans une ambiguïté secrète, je m'étais jusque-là identifié tacitement.

Quant à la mise en cause, qui était au premier plan à mes yeux comme aux yeux de tous, elle concernait bien plus le milieu que je quittais et, plus généralement, le milieu scientifique, son éthique, ses compromissions, que ma propre personne. Celle-ci n'était guère concernée qu'à titre de membre de ce milieu, auquel je continuais (et continue encore en ce moment même) de faire partie au sens strictement professionnel ou sociologique. La critique portait avant tout sur le rôle des scientifiques, et du savoir qu'ils représentent, dans le monde d'aujourd'hui[96], Elle n'était nullement inhibée, comme c'était le cas chez presque tous mes

[93]C'était sous "influence de mes lectures de Krishnamurti, au début des années 70.

[94]Pour la première allusion que j'y fais dans ce livre, voir le début de la section "Pre- mières retrouvailles - ou le rêve et la connaissance de soi" (no 1). Voir également ReS III "Les retrouvailles" et "L'acceptation" (nos 109, 110).

[95]Je parle de la méditation ici et là dans Récoltes et Semailles. Pour la découverte de la méditation, voir ReS I "Désir et méditation", section no 36.

[96]Cette réflexion critique, en partie collective, est inséparable de mon engagement militant dans le groupe écologique et antimilitariste "Survivre et Vivre", qui s'est constitué à Montréal (d'abord sous le nom "Survivre") en juillet 1970. C'est la constitution de ce groupe, auquel je me dédierai corps et âme pendant les deux années suivantes, qui a consacré véritablement mon départ sans retour du milieu mathématique. Dorénavant, la mathématique avait cessé d'être la passion dominante dans ma vie.

On trouvera quelques mots sur ce groupe dans ReS I "Mes amis de Survivre et Vivre" (note no 1). Je signale

collègues (parmi les rares où il y avait quelque vélléité critique), par ma propre qualité de scientifique. Spirituellement et idéologiquement, je m'étais dégagé déjà (ou "arraché" pour mieux dire !) de l'emprise du groupe.

Par la suite cette critique s'élargit encore, à la dimension d'une critique de vaste envergure de la "civilisation occidentale" et du monde moderne qu'elle a conquis et nivelé, des valeurs qui le fondent, de l'"esprit du temps" qui le gouverne inexorablement et le mène vers la destruction du patrimoine terrestre biologique et culturel et, par là-même, vers sa propre destruction inéluctable.

Cette réflexion "idéologique" (en partie collective) qui a eu lieu en les trois années 1970-72, et la compréhension (Erkenntnisse) à quoi elle a abouti, n'ont aujourd'hui rien perdu de leur actualité, bien au contraire ! Et assurément, dans ce livre que je suis en train d'écrire, comme dans les autres qui me restent à écrire, j'aurai ample occasion d'y revenir. Mais au point où j'en étais alors et par lui-même, ce renouvellement idéologique de vastes dimensions et de portée considérable, ne pouvait cependant tenir lieu de renouvellement spirituel, ni même y contribuer de façon directe et efficace. Malgré mes apparents efforts pour "m'impliquer" au maximum, mes réflexions ne touchaient jamais que la périphérie de mon être. C'est pour l'avoir senti confusément, sûrement, que je me retire progressivement, au courant de l'année 1972, des activités antimilitaristes, écologiques et de "subversion culturelle", sentant par ailleurs qu'elles étaient sur le point de s'enliser dans une routine militante, au lieu de s'insérer dans un mouvement plus ample qu'elles auraient aidé à naître et à prendre conscience de lui-même ([18]). Et c'est sans nul doute le même appel aussi qui me fait me lancer, avec la force sans réplique du noctambule, dans deux expériences communautaires, l'une en 1972, l'autre l'année suivante. Elles se soldent toutes deux par le plus lamentable échec. Ces échecs, après bien d'autres, m'apportaient obstinément un même message, une même leçon : à quel point, à mon propre sujet comme au sujet d'autrui, je vivais sur des idées toutes faites (fussent-elles

---

que la critique du monde scientifique était surtout de nature "externe", elle ne se préoccupait qu'accessoirement de l'esprit et des mœurs qui prévalent à l'intérieur des milieux scientifiques. À cet égard, l'éclairage est totalement inverse dans Récoltes et Semailles. Il est vrai que pendant les quinze ans qui s'étaient écoulés entre- temps, la corruption dans le milieu mathématique s'est étendue et s'est aggravée d'une façon effrayante. Il est vrai aussi que les deux aspects ne peuvent être séparés. C'est bien un certain esprit qui prévaut chez les scientifiques (et ce n'est pas d'hier, question de degré mis à part…), et dans la production même d'une science totalement "despiritualisée", qui semble prédestiner celle-ci, par une sorte d'inexorable "logique intérieure" spirituelle, à son rôle de moteur aveugle dans la course en avant autodestructrice du monde moderne.

de ma fabrication...) et des discours ad hoc, bien plus que sur une connaissance de la réalité, fruit d'une véritable attention (que je ne cessais cependant de prôner...). Je n'ai commencé à apprendre cette insistante leçon que l'année d'après encore, en 1974.

Me libérant de l'emprise idéologique du milieu dont j'avais fait partie, je mettais fin à une certaine ambiguïté en moi[97]. Je me retrouvais d'autant plus totalement dans l'idéologie me venant de mes parents, que je ressentais toujours comme m'étant personnelle, et en même temps comme exprimant la "vérité" sans plus... Il est vrai que la tumultueuse course en avant des années 1970-72 m'en faisait sortir en apparence, en me faisant reconnaître la précarité de certaines valeurs culturelles qui, pour mes parents, avaient été des intangibles : "la science", "la technique", "l'art", "l'instruction", "l'abondance", "la civilisation", "le progrès"... Et plus d'une fois, en ces années, la pensée m'est venue qu'ils en feraient des drôles d'yeux, s'ils étaient là ! Et pourtant, je me rends compte à présent que ces ingrédients-là de l'idéologie, pour importants qu'ils soient, restent encore périphériques. Par eux-mêmes, ils ne touchent pas de façon vraiment névralgique, ou du moins ils ne touchaient pas *en moi*, à *la relation à autrui*.

Or c'est bien là toujours que visiblement le bât blesse[98] - et c'est bien au niveau de la relation à tous mes proches que ma vie, depuis vingt ans se réduisait à une longue suite d'écroulements (toujours aussi imprévus et déchirants) et d'échecs. Ma vie familiale semblait frappée, comme par une malédiction secrète, par une *dégradation* mystérieuse, inexorable. Il aurait semblé que tout mouvement que je faisais pour la stopper, remettre les choses à leur place ou les mettre au clair, ne faisait que la précipiter - comme dans une marche hallucinante sur des pavés de fière apparence et qui seraient en même temps, insidieusement et sans que jamais la chose ne soit dite, des sables mouvants...

C'est le moment peut-être de préciser que cette période que j'ai qualifiée de "stagnation", entre 1944 et 1974, inclut aussi (à deux années de décalage près) tout ce long mouvement d'une dégradation incomprise, sourdement inquiétante et, par moments, d'une violence hal-

[97]J'ai explicité cette "ambiguïté" dans une précédente note de bas de page (note page 114).

[98]C'est là, comme j'écris, la place "visible", manifeste, où "le bât blesse". Mais quand le regard s'approfondit, on constate que le dérèglement, (souvent bien visible) de la relation à autrui n'est jamais que le reflet visible d'un dérèglement plus profond et invisible, dans la relation à soi-même. Et la relation à soi-même, d'autre part, est elle-même inséparable de la relation à Dieu - à "Dieu en nous". Quand l'une est saine, c'est-à-dire s'enracine dans une foi vivante, l'autre l'est, et ceci, alors même que "Dieu" ne soit jamais nommé ni connu comme tel. Et quand celles-ci sont saines, il en est de même de la relation à autrui.

lucinante, d'abord dans la relation entre ma mère et moi (1952-57), puis, sans césure aucune, dans la famille que j'avais fondée dès l'année même de sa mort (1957-76)[99]. Cette dégradation ne prend fin qu'avec l'entrée de la méditation dans ma vie (octobre 1976) - c'est alors que ce poids-là, qui avait pesé si lourdement sur moi pendant près de vingt ans, se détache enfin de moi…

Mais à nouveau j'anticipe ! Ce que j'entendais illustrer à l'instant, c'est que pour *l'essentiel*, pour ce qui concerne le fondement même de ma relation à autrui, je suis resté enfermé dans l'univers idéologique de mes parents bien au-delà du premier grand tournant dans ma vie d'adulte, s'accomplissant en 1970. Dans l'optique spirituelle, je vois maintenant ce moment crucial comme celui où, sans m'éveiller encore tout à fait, je me suis secoué d'une torpeur mortelle et arraché d'un milieu anesthésiant, d'une étouffante ambiance de "serre chaude" scientifique. Mais le premier pas vraiment décisif me faisant franchir enfin ce "cercle invisible" qui avait entouré mon enfance et enfermé à mon insu toute ma vie d'adulte, je l'accomplirai quatre ans plus tard seulement, en avril puis en juin et juillet : 1974.

34. Foi et mission — ou l'infidélité (1).

(22 et 23 juin) Finalement, hier il n'a pas été du tout question du bon Dieu et de ma relation à lui. Aussi, une sorte d'inquiétude aurait voulu sans cesse me retenir : "franchement tu diverges - dans quelle digression es-tu encore en train de t'embarquer !". Mais je ne me suis pas laissé impressionner. Il faut dire que je commence à être un peu aguerri contre ce genre d'admonestation tacite. Il ne doit pas y avoir une seule des 33 sections et 18 notes déjà écrites qui n'aient été écrites à l'encontre de cette même voix, me disant que j'étais encore en train de perdre le temps précieux du lecteur (sans compter le mien) à suivre ainsi mon incorrigible

[99]Entre 1952 et 1970, mon activité mathématique devient de plus en plus un refuge devant les problèmes, jamais affrontés, de ma vie familiale : la démesure de mon investissement dans la mathématique m'apparaît à présent comme une compensation et un exutoire à l'angoisse refoulée entretenue et créée par cette dégradation inexorable. Je ne crois pas qu'une telle attitude de fuite en moi ait été congénitale, pour se volatiliser comme par enchantement en 1974 ou en 1976 (et je doute qu'elle soit congénitale chez quiconque). Mais, faute d'avoir jamais eu d'autre exemple devant les yeux, l'idée même d'une autre attitude devant les problèmes que la vie me posait ne m'était jamais venue avant l'âge de quarante-six ans ! Sans compter que je ne me rendais absolument pas compte de cette attitude de fuite - de ce refus de véritablement *me confronter* avec les problèmes qui m'assaillaient, c'est-à-dire, de chercher *leur sens*. Il aurait fallu pour cela que j'ai eu une idée de ce que c'est que de "se confronter" à un problème personnel (je n'avais jamais vu personne le faire), et que je sache que les "problèmes" ont un sens, et que si on le cherche vraiment, on le trouve…

manie de couper en quatre d'invisibles cheveux, visiblement hors du sujet. Il faudra bien que je m'y habitue…

Je commence d'ailleurs à me rendre compte qu'il serait artificiel de vouloir me borner au pied de la lettre à mon propos initial : faire un (court ?) historique de ma relation à Dieu. Du moins, si je devais me limiter aux événements et épisodes de ma vie dans lesquels Dieu est intervenu nommément d'une fa- çon ou d'une autre. Je ne trouverais guère alors, avant le mois d'octobre dernier, que le maigre épisode de 1944 où j'admets sans réserve l'existence du Créateur de l'Univers, lui tire mon chapeau et le range dans un coin avec l'idée de ne plus l'en ressortir jamais. Plus (j'oubliais !) mon œuvre d'enfant précoce, "Sascha contre le bon Dieu"[100], ancêtre de la bande dessinée (métaphysique, en l'occurence), établissant l'inexistence dudit bon Dieu par un "argument par l'absurde" bien senti.

Pourtant, même hier où le mot "Dieu" n'a pas été prononcé[101], je savais bien au fond qu'"Il" y était quand même. En fait, par la réflexion même que je suis en train de poursuivre par l'écriture du présent livre, je me rends compte de plus en plus que lors même que Dieu n'est pas nommé, tout ce qui concerne notre évolution spirituelle au vrai sens du terme concerne aussi notre relation à Dieu. Ou pour mieux dire, pour un œil pleinement ouvert à la réalité spirituelle, c'est-à-dire aussi et surtout pour Dieu lui-même, sûrement il n'y a aucune distinction entre la "spiritualité" d'un être à un moment donné, et sa relation à Dieu en ce même moment. Que la présence de Dieu et l'existence d'une relation à Lui, ou la portée de cette relation comme incarnant la qualité proprement *humaine* de cet être, ne soient pas reconnus par celui-ci, n'y change rien.

Ainsi mon propos initial, qui d'abord s'était présenté à moi sous un aspect simpliste, formaliste, s'ajuste de lui-même par la logique intérieure de la réflexion écrite, pour peu à peu prendre son vrai visage : c'est une *esquisse* (à très gros traits) de *mon évolution spirituelle* depuis l'enfance jusqu'à l'an dernier que je suis en train de tracer. Et c'est de l'avoir senti avant même de me l'être dit, sûrement, qui m'a forcé la main hier à m'attarder comme malgré moi sur le tournant de 1970, qui représente aussi la grande césure dans ma vie de mathématicien. L'insistance même du mouvement en moi me portant hier, à l'encontre de mes intentions conscientes, à m'"attarder" ainsi sur un épisode "hors du sujet", m'apparaît main-

[100]Cet épisode est rapporté au début de la section "Rudi et Rudi - ou les indistinguables" (no 29).

[101]Sauf quand même dans la note "La Grande Révolution Culturelle sera déclenchée par Dieu" (no 18), du même jour.

tenant comme un signe et une confirmation de la portée de cet épisode dans mon aventure spirituelle. Du coup s'ajuste aussi ma vision de la "longue stagnation spirituelle", que j'avais d'abord placée entre 1944 et 1974. Il me paraît plus raisonnable et plus juste à présent de la faire s'étendre jusqu'au début de 1970 seulement, même si un certain "pas décisif" n'a été accompli que quatre ans plus tard. L'"arrachement salutaire" à mon milieu professionnel, comme un premier pas vers une autonomie spirituelle, a été lui aussi un pas décisif, indispensable sûrement pour préparer celui qui l'a suivi quatre ans plus tard, et pour tous les autres qui se sont suscités l'un l'autre et ont été accomplis jusqu'à aujourd'hui même.

Dans les vingt-six années qui se sont écoulées entre 1944 (où je découvre le Créateur et Le range dans le tiroir des objets inutiles) et 1970 (où je m'arrache au milieu mathématique et où la mathématique cesse d'être la passion maîtresse de ma vie), je perçois un "temps fort" venant couper l'aride monotonie spirituelle de cette longue traversée du désert, telle une fraîche oasis rencontrée en chemin. Il se place au milieu pile, en 1957, année exceptionnelle dans ma vie à plus d'un titre. Il s'étend sur environ six mois, entre le mois de juin ou juillet et la fin du mois de décembre. Je voudrais en dire ici quelques mots.

Cette année, avec celle qui l'a suivie, a été sans-doute la plus créatrice et la plus fertile dans ma vie de mathématicien. Elle marque la genèse de la grande vision novatrice qui a inspirée toute mon œuvre de géomètre, dans les douze ans qui ont suivi et jusqu'au moment de mon départ du milieu mathématique[102]. C'est aussi l'année de la mort de ma mère (au mois de décembre), qui marque une césure capitale dans ma vie. C'est, de plus, l'année de la rencontre avec celle qui devait devenir ma compagne. Dans les jours même qui suivent la mort de ma mère, et comme appelée par cette mort, commence une vie commune à deux qui allait devenir maritale : c'est alors que je fonde (sans trop encore m'en rendre compte…) la nouvelle famille qui, dans mon esprit, devait continuer celle dont j'étais issu[103].

[102]Je situe brièvement cette année par rapport à mon œuvre mathématique dans ReS 0, "Promenade à travers une œuvre" (section no 8), notamment dans une des notes de bas de page de cette section. Il est intéressant de noter que l'été de cette année exceptionnelle est marqué également par un flux d'énergie érotique et par une intime communion avec mon corps, comme je n'en ai pas connu d'autre dans ma vie avant l'été de l'année cruciale 1976, qui était également une année de silencieux épanouissement du corps et de la pulsion amoureuse.

[103]J'ai parlé précédemment de la "destruction de la famille" qui eut lieu en 1933, et ce n'était nullement là un euphémisme. Cette destruction violente n'a jamais été assumée (et par là, mitigée tant soit peu) par ma mère, ni par mon père, et il m'a été donné de pouvoir en suivre les effets sur quatre générations successives. Cette famille déchiquetée ne s'est jamais rassemblée, jamais retrouvée. Pourtant, elle continuait à survivre dans

La conjonction de ces trois circonstances suffirait certes, à elle seule, à marquer cette année comme exceptionnelle dans ma vie, et aussi dans mon aventure spirituelle. Mais c'est une autre circonstance encore qui m'incite à en faire ici mention. En cette année-là, pour la première fois depuis que, jeune adolescent de dix-sept ans, je m'étais lancé à cœur perdu dans le travail mathématique, et pour la seule fois aussi jusqu'au moment de mon départ du monde mathématique, je marque un *temps d'arrêt*. Pendant tout l'été, à partir du mois de juin et de juillet, je ne touche pas à la mathématique. Pendant ces mois, il y a comme l'amorce d'un retour sur moi-même, mais sans que l'idée me vienne d'une "réflexion" qui se dirait telle. Encore moins y a-t-il alors (comme ce sera le cas en 1974, dix-sept ans plus tard) une réflexion écrite, puisant dans l'écriture une vigueur dynamique comme celle qui anime mon travail mathématique. Mais pour la première fois de ma vie se fait sentir en moi un *besoin de renouvellement*, très clairement perçu et accepté comme tel. J'avais le sentiment, et non sans raison, que désormais je savais ce que c'était que le travail mathématique, et la création mathématique. Dans ce travail, j'avais commencé à donner ma mesure, et m'étais fait un solide renom international. Quelques mois plus tard, une percée décisive allait me consacrer "grande vedette"[104] - mais c'était alors le dernier de mes soucis.

Je savais bien que je pourrais encore faire du bon travail en maths, peut-être même des grandes choses qui sait (j'en avais en train que je sentais juteuses !), à jet continu et jusqu'à la fin de mes jours, sans jamais épuiser l'Inépuisable. Mais je ne voyais pas le sens de continuer ainsi, à me dépasser sans cesse moi-même.

Ce n'est pas que j'étais fatigué du travail mathématique qui m'avait passionné il y avait quelques jours ou quelques semaines encore, et encore moins blasé. Je ne sentais pas moins qu'avant la beauté et le mystère, et l'attirance quasiment charnelle de la mathématique - de celle qui avait été pour moi la plus accueillante des maîtresses, celle qui toujours quand je venais à elle m'avait comblé. Et je savais aussi la joie de celui qui édifie de ses mains, amoureusement, pierre après pierre, des belles et spacieuses demeures, qui ne ressemblent à aucune autre que main d'homme ait jamais construite, la joie de la création : faire surgir ce qui n'a jamais été avant, ce qu'aucun autre ne ferait à ma place juste de *cette* façon…

---

mon être contre vents et marées, tant ses racines étaient déjà profondes et fortes en moi, au moment où cette destruction fut consommée.

[104] Avec l'ensemble d'idées et de techniques autour du théorème de Riemann-Roch- Grothendieck, développé au cours de cette année et aboutissant dès cette même année à la démonstration de ce théorème.

Je savais tout cela, et en même temps j'ai su alors que ce "nouveau" que je pouvais continuer à volonté à faire sortir de mes mains, avec l'approbation unanime de tous...- qu'il restait pourtant, dans une optique différente, en- fermé désormais dans le cercle du "déjà connu". Tout "nouveau" qu'il était, il ne m'apprenait pourtant pas quelque chose de véritablement nouveau ! Ou pour mieux dire, peut-être : il avait cessé de véritablement *nourrir* mon être. Ou, s'il le nourrissait encore de quelque façon, il y avait pourtant carence de quelque chose d'essentiel, sûrement, qui lui manquait.

C'étaient là ces choses senties, que je n'ai pas essayé alors de me formuler en mots, m'en rendre compte à moi-même pour approfondir cette perception encore confuse de quelque réalité que j'entrevoyais alors pour la première fois : celle des *limites* d'une chose pourtant illimitée, comme la création mathématique ; celle de la *répétitivité* d'un travail qui était pourtant bel et bien et irrécusablement, à son propre niveau, un travail créateur. Il me semble à présent que j'étais confronté alors, pour la première fois de ma vie peut-être (du moins avec une telle acuité), à la différence de *niveau* entre deux réalités de nature distincte quoique intimement reliées : la réalité *"intellectuelle"* où se plaçait mon travail mathématique, et la réalité *"spirituelle"* qui échappe presque entièrement à ce travail. Au niveau intellectuel mon travail était créateur, et m'assurait un épanouissement, une plénitude. Mais vu du niveau spirituel, plus élevé, ce travail s'accomplissait dans un contexte et dans des dispositions qui en faisaient un travail répétitif, un travail de routine - un travail assuré d'avance de sa moisson de succès, d'admiration et de louanges - un travail privé de l'incessant aiguillon de l'incertitude et du risque, qui en fait une aventure de l'esprit et non une sinécure. Mais surtout, c'était un travail dont la place dans ma vie était devenue dévorante, tel un organe jadis sain qui s'hypertrophie en tumeur et draine la force et la sève de tout le corps, au point de le faire s'étioler et dépérir et, à la limite, d'entraîner sa mort. Je devais sentir que sur ce plan plus élevé et plus profond à la fois que je ne percevais encore que très obscurément, je dépérissais, et qu'il était grand temps d'y remédier.

Il n'y a eu alors aucune résistance contre la connaissance qui montait des profondeurs. Je lui ai fait une totale confiance, tout comme en 1976, près de vingt ans plus tard, je devais faire toute confiance aux messages me venant par mes rêves. Dans l'un et l'autre cas, je savais que ce qui m'était dit était vrai, et m'était dit pour mon bien. C'étaient des semaines de recueillement et d'écoute, venant là comme par miracle, sur un diapason tout différent de

tout ce que ma vie avait été jusque-là[105]. C'était une chose entendue alors que j'allais m'arrêter de faire des maths. Je n'ai pas même eu à prendre une "décision", peser du "pour" et du "contre". Toute réflexion était inutile. La joie que suscitait en moi la pensée de tourner cette page bien remplie, et de me trouver devant la page blanche qui déjà m'appelait - cette joie me montrait, mieux que toute réflexion, que j'étais sur la bonne voie : la *mienne*.

Je pensais que je me ferais écrivain. Pendant ces semaines, je passais une bonne partie de mon temps à écrire des poèmes, ou des courtes esquisses littéraires, à traduire en français une œuvre poétique en allemand[106] qui m'avait enchanté…

L'idée des difficultés matérielles que j'aurais à affronter en quittant une situation assurée au CNRS ne m'a pas effleuré alors. J'en avais vu bien d'autres ! Et je n'ai pas été troublé non plus par la perplexité, plus sérieuse : si je me fais écrivain, que vais-je donc écrire ? Je n'avais aucun doute que chaque jour me dirait lui-même ce que j'aurais à faire ce jour-là - quel travail mettre en chantier, et comment. En y repensant parfois en passant, après la "re-naissance" qui eut lieu en 1976, je me suis dit que je manquais de maturité, que je n'avais pas alors de message à communiquer, que je risquais de tourner à vide. Pourtant, revenant à présent sur cet épisode et me pénétrant de son sens, il m'apparaît qu'une telle confiance n'est jamais déplacée, quand elle est (comme ce fut alors le cas) expression d'une authentique *foi* en la voix intérieure. Cette voix-là n'est autre que la voix de Dieu. Les "moyens" (ici la maturité, le message) sont alors entièrement secondaires. Quand il y a la foi, et la fidélité à cette foi, ces moyens naissent et se développent au fur et à mesure des besoins, au jour le jour, par l'effet même du travail qui s'accomplit dans la fidélité à soi-même. Ces choses-là toujours nous viennent *par surcroît*.

Je me rends compte à présent que rien que les vingt-neuf années qui étaient alors derrière moi représentaient une richesse prodigieuse, quasiment inépuisable. Si jusque-là je m'étais maintenu à la surface de tout ce qu'elle avait à m'enseigner, et à la surface de mon être aux profondeurs insoupçonnées, c'était par un propos délibéré commun à tous et que je suivais yeux fermés, prisonnier sans le savoir d'une commune ignorance. Et la voix qui montait des

[105]Les cinq années précédentes, qui devaient être les dernières dans la vie de ma mère, avaient été particulièrement éprouvantes, tant la relation avec elle était devenue intenable. Par compensation, je m'étais cuirassé au maximum, faisant de mon mieux pour trouver exutoire dans les succès sans problèmes de mon travail mathématique. Le contraste est d'autant plus grand avec les dispositions tout autres où je me suis trouvé pendant ces semaines de silence et d'écoute.

[106]Il s'agit du "Cornette" de Rainer Maria Rilke.

profondeurs m'appelait, sûrement, à être libre de ce propos délibéré, de cette ignorance, à prendre connaissance de la richesse inconnue que je portais en moi, à plonger, explorer - que le bourgeon riche de sève s'épanouisse en fleur et que la fleur devienne fruit et que le fruit mûrisse - pour mon bénéfice et pour celui de tous !

Cette voix intérieure que j'ai su alors écouter, je la reconnais à présent comme la voix d'une *mission* que je portais en moi à mon insu, depuis ma naissance sûrement[107] voire même, dès longtemps avant ma naissance, depuis toujours peut-être - comme chaque être, peut-être, porte en lui sa propre mission, qu'il lui appartient d'accomplir et de découvrir chemin faisant. Et dans ma foi en la voix intérieure, je reconnais la *foi en ma mission*, venant fertiliser ma vie à un moment où l'idée de quelque "mission" que j'aurais à accomplir ne me serait pas venue, et où j'aurais été bien incapable (à supposer par extraordinaire que quelqu'un me pose la question) de deviner et dire en quoi elle pourrait bien consister. Et pourtant il y avait bien alors la connaissance inexprimée, plus profonde que les mots, de la mission en moi - une connaissance qui était comme la chair de cette foi totale, sans réserve, qui vivait en moi.

Et dans cette foi je reconnais en même temps "la foi en Dieu", qui en ces semaines était vivante et forte en moi et agissait, alors que l'idée et le nom de Dieu étaient très loin de moi, et allaient le rester pendant près de trois décennies encore.

Il y avait cette connaissance et cette foi, qui emplissaient mon être pendant des semaines, des mois peut-être. Et il était bien entendu que la mathématique, désormais, était un chapitre clos, que je laissais derrière moi. Et pourtant, je n'ai quitté le milieu mathématique que treize ans plus tard ! Pendant douze années, j'ai été infidèle à l'appel qui était monté en moi et que j'avais accueilli, infidèle au devenir qui obscurément était en gestation en moi et m'appelait pour se réaliser et être. C'est là, peut-être, la première infidélité de ma vie et la plus essentielle, une infidélité plénière. Car les fautes et les égarements qui découlent d'une ignorance, celle-ci

[107]C'est ce que j'ai compris par un de mes rêves de fin octobre. Le terme même de "mission", avec la résonance particulière qui s'y attache, m'est suggéré par le livre de Marcel Légaut (déjà signalé dans la note "Pensée religieuse et obédience", no 12), "L'homme à la recherche de son humanité", je suis en train d'en prendre connaissance ces jours derniers, et me suis senti particulièrement concerné par son chapitre "Foi et Mission" (dont j'ai repris le titre comme nom de la présente section, sans même d'abord m'en apercevoir). La pensée de Légaut, expression fouillée d'une perception délicate et profonde de la réalité spirituelle, vient ici à mon secours spontanément, pour m'aider à saisir le sens de l'épisode que je suis en train d'examiner pour la première fois, et qui était resté incompris.

fut-elle même voulue et entretenue, ne sont pas à proprement parler infidélité à soi. Ici, par contre, il y avait plénitude de connaissance (alors même que celle-ci restait inexprimée), et plénitude de foi (alors même que l'objet de cette foi restait obscur et incompris).

Il n'y a jamais eu de décision vécue comme telle, du genre "après tout, je vais quand même continuer encore à faire des maths, c'est plus sûr…". Plutôt un glissement insensible, me faisant retourner inexorablement dans l'orbite des habitudes acquises. J'avais quelques travaux en train, certes, qui me tenaient plus à cœur que d'autres, et je me disais qu'avant de fermer boutique, j'allais les mettre noir sur blanc et les publier - ce serait dommage qu'ils soient perdus ! Et c'était dit, on s'en doute, "avec la meilleure foi du monde". Mais c'était là déjà, sûrement, l'acte de démission qui ne dit pas son nom. Car changer, ce n'est pas pour demain, ni pour dans six mois quand j'aurai terminé ceci ou cela. Ça n'a de sens que quand la vie change à l'instant même, sans se retourner ni tergiverser.

J'étais bien placé pourtant pour savoir qu'un travail qu'on met "noir sur blanc" en pensant y mettre trente pages, c'est trois cents qui s'alignent vite fait, et dix autres travaux qui se greffent dessus chemin faisant, auquel nul n'avait songé et qu'il faut également tirer au clair pour avoir vraiment l'impression d'avoir mené à bonne fin et compris le fin-fonds du travail par lequel on avait commencé[108]. C'était fatal que j'allais être repris par l'engrenage, et ça n'a pas manqué ! Douze ans après j'y étais encore et si bien, que ça faisait longtemps que ces idées un peu fofolles de "me lancer dans la littérature" étaient bien oubliées.

35. La mort interpelle — ou l'infidélité.

(24 et 25 juin) J'ai repensé à l'histoire du jeune homme qui "avait beaucoup de biens", et

[108]Cette situation s'associe très fortement avec ce qui a eu lieu pendant l'écriture de Récoltes et Semailles et dans l'année encore qui a suivi, entre début 1984 et juillet 1986. J'ai vu se multiplier et gonfler à vue d'œil les tâches mathématiques dont je voulais encore m'acquitter "dans les trois ou quatre années qui viennent", pour brosser à grands traits la grande vision…avec une secrète inquiétude, et sans trop vouloir me le reconnaître, je sentais que le reste de mes jours, que cent ans même n'y suffi- raient pas - et que j'allais encore me laisser happer par un engrenage pourtant bien familier.

Sans l'intervention de Dieu, me parlant par le langage du rêve, je ne sais comment cela aurait fini - si j'aurais su avoir la lucidité et la détermination de couper court. Si à présent toute hésitation s'est évanouie, c'est parce que j'ai pris connaissance, sans trace d'ambiguïté ni de doute, de ma mission. En termes de simple bon sens et de sagesse humaine, celle-ci semble sans espoir - une voix qui crie dans le désert ! Mais alors même que ma voix ne susciterait nulle réponse, je sais maintenant qu'elle ne criera pas en vain. Ce n'est plus mon affaire désormais, mais celle de Dieu, de veiller à la récolte de semailles qui Lui-même a ordonnées…

qui “s’en alla tout triste” de ne pouvoir suivre Jésus qui l’avait appelé à donner ses biens aux pauvres et à le suivre[109]. En le relisant, il y a quelques semaines à peine, je me suis dit : quelle chance extraordinaire qu’il a gâché, à cause de quelques malheureuses maisons et terres qu’il avait et qui le possédaient ! C’était chose entendue que si j’avais été à sa place, ça n’aurait pas fait un pli, j’aurais tout lâché sans y réfléchir à deux fois. Dommage que Jésus ne soit plus dans les parages…

Je suis alors resté bien en surface du récit évangélique. L’appel de Dieu, que ce soit par le ministère de Jésus ou de tout autre façon, vient sans nous avertir et nous prend au dépourvu, dans la vérité de ce que nous sommes - et notre réponse nous révèle, comme rien d’autre ne pourrait le faire. Et il y a d’autres richesses que des maisons et des terres et des comptes en banque pour nous posséder. Chez moi, depuis les débuts des années cinquante et de plus en plus à mesure que j’amassais mes “biens”, ça a été mon œuvre de mathématicien qui me “tenait” - aussi bien celle derrière moi, publiée noir sur blanc dans des tirages à part et des volumes s’entassant en une pile ma foi coquette, que celle que je sentais germer et sourdre en moi et qui m’appelait et me tirait en avant pour être…Cette œuvre, m’enchaînait à un passé incompris et à un avenir dont je me croyais maître, et, tout ce qui allait avec pour me gratifier et me sécuriser, dans la plénitude de mes moyens et dans l’euphorie de l’approbation unanime…J’ai compris hier que j’ai été moi-même le jeune homme riche, entendant l’appel aussi clairement qu’on peut l’entendre, et s’en détournant finalement (non sans un secret malaise), car “j’avais beaucoup de biens…”

Cette même année 1957, quelques mois à peine après l’épisode que j’ai rapporté hier, l’appel s’est fait à nouveau entendre, mais cette fois avec une tout autre force péremptoire, par la mort de ma mère. Il m’a été donné d’être auprès d’elle dans les dernières semaines de sa vie, de la soigner et de la voir mourir. Et aussi, dans ces semaines ultimes, de voir se dissiper comme s’il n’avait jamais été, l’aride et âpre désespoir dans lequel elle s’était maintenue pendant les cinq dernières années. Aussi sa mort est-elle venue comme la résolution inespérée d’une tension accumulée telle, que je crois qu’elle m’aurait brisé si ma mère n’était morte réconciliée, aimante et en paix. Cette mort a été vécue par moi comme un immense soulagement. Pendant cinq ans, elle avait été maintenue suspendue sur moi comme une menace mortelle, comme une malédiction dévastatrice, depuis longtemps prononcée et qui inex-

[109]Voir Évangile selon Saint Marc, 10, 17-22.

orablement attendait son heure pour s'accomplir - et maintenant que cette mort était consommée, la malédiction qu'elle me réservait s'était évanouie, miraculeusement, et la violence sans nom qui l'avait inspirée.

Dans ces dernières semaines précédant la fin, cette mort avait été pressentie imminente et en même temps désespérément refusée. Tout en moi se cabrait contre elle, tant je restais imprégné de toute l'angoisse refoulée des dernières années. Mais une fois l'impensable consommé, et le premier choc passé - dès le lendemain, après le sommeil nécessaire accordé à un corps vidé par les veilles ce sentiment de soulagement, d'une libération inespérée, m'a empli tout entier. Et dans ce soulagement immense, dans cette *joie* de la délivrance, il y avait une reconnaissance et une tendresse pour celle qui était morte - que ce dernier acte de sa vie ait été, non un acte de malédiction et de haine, mais, inespérément, acte de réconciliation et d'amour.

J'ai accepté alors cette délivrance soudaine comme un don inespéré que la vie me faisait. Il n'y a pas eu de velléité de honte, faisant effort de refouler ces sentiments puissants, expression d'une réalité élémentaire, irrécusable, pour les remplacer tant bien que mal par un "deuil" de commande. Ma relation à la mort, saine initialement et nullement chargée des tonalités habituelles d'angoisse et de répulsion, avait été profondément perturbée par les dernières années de la vie de ma mère. Mais en reprenant contact, par la mort de ma mère, avec l'humble réalité physique de la dégradation de la chair et de la mort charnelle, cette relation s'est vidée d'elle-même du contenu de menace et de violence qui l'avait dénaturée, pour devenir une relation simple et de plein pied, une relation *aimante*. Dès ce moment, je crois, la mort a commencé par devenir pour moi presque une amie déjà, ou du moins *un des visages de la vie*. Un visage grave, mais nullement menaçant ni même fermé, doux dans ce recueillement du silence, et accueillant.

Sûrement aussi, ce visage m'interpellait, et cette mort étrange - cette soudaine accalmie, après tant de violence. C'est la première fois de ma vie, je crois, où j'ai senti *qu'il y avait quelque chose à comprendre*, quelque chose qu'il m'appartenait de sonder ; une leçon qui m'était proposée et que je devais apprendre. C'était un appel encore, mais plus clair encore cette fois, puisqu'il me posait une *tâche* : celle d'assumer un passé, de comprendre.

Ai-je fait alors le rapprochement avec l'appel qui m'était venu au début de l'été ? (Déjà je m'étais laissé reprendre et porter et enfermer par les tâches familières et que je dominais, par ces tâches qui étaient mon bien et qui me possédaient. Je ne saurais plus le dire avec

certitude. Cette fois encore, toutes ces choses n'existaient qu'au niveau du senti, sans que l'idée me vienne d'y réfléchir, et encore moins de m'en ouvrir à quiconque.

Pourtant, je crois que ces deux appels ont dû alors s'associer en moi. C'est dans les jours qui ont suivi la mort de ma mère qu'a dû se présenter, oh très discrètement ! une idée qui est revenue parfois dans les mois et les années qui ont suivi, avec une certaine insistance (l'insistance discrète d'un songe qui revient hanter nos nuits...), avant de sombrer sans retour dans les marais de l'oubli... Voici de quoi elle retournait.

Ma mère laissait à sa mort le manuscrit complet d'un roman autobiographique (s'arrêtant en 1924, année de la rencontre avec mon père), et d'autres écrits également autobiographiques, qu'elle avait commencé à écrire en 1945 et laissés en chantier depuis 1952[110]. Ces textes devaient s'assembler en une vaste fresque à la fois historique et personnelle, en trois grands volets[111], qu'elle n'acheva jamais. Elle estimait qu'aucun de ces écrits n'était en état pour publication, et elle avait décidé que rien ne devait en être publié, même après sa mort. Avec le recul, je me rends compte que c'était là une sage décision, dictée sûrement par un sain instinct. Elle a dû sentir obscurément et sans se le reconnaître jamais, au-delà des imperfections de la forme, une carence plus essentielle qui en était la véritable cause, la carence d'une *profondeur* qu'elle n'aurait pu atteindre qu'en laissant se réaliser une maturité en gestation en elle depuis son adolescence, et que sa vie durant elle avait repoussée... Toujours est-il que cette décision de ma mère me peinait, ne serait ce que par piété filiale. Pourtant, je sentais bien qu'elle n'était pas sans fondement, que quelque chose, que je n'aurais su moi-même alors nommer, "clochait" dans ce témoignage d'une vie qui me touchait de si près. Témoignage déconcertant, pour moi plus que pour quiconque, par une sorte de sincérité impitoyable et qui laisse sur sa faim, faute d'atteindre à la qualité de vérité (sauf en quelques rares instants). C'était comme un pain d'une pâte très riche mais qui faute de levain, n'aurait pas levé.

Mon idée était qu'avec le très riche matériau biographique laissé par ma mère, je pourrais peut-être prendre sur moi d'essayer de mener à bonne fin l'œuvre qu'elle avait commencé, ou ne serait-ce d'abord que le premier de ses quatre volets prévus. De publier le roman,

[110]Il a été question déjà de ce travail dans une note de bas de page à la section "L'appel et l'esquive" (no 32) : note page 112.

[111]Le roman : en principe achevé, "Une Femme", était vu comme la première partie du triptyque "Le Chemin". La deuxième partie avait pour thème principal la vie des émigrés à Berlin et à Paris. La troisième partie devait être consacrée à l'expérience de la révolution espagnole, et à celle des camps de concentration en France.

déjà écrit, sous une forme peut-être très différente qui restait à trouver, sous son nom ou le mien ou les deux, je n'aurais su le dire…Bien sûr, j'avais beau manquer de maturité, je ne pouvais m'empêcher de sentir ce que cette idée avait de boiteux, à dire le moins - que je ne pouvais, avec les meilleures intentions et toute la piété filiale du monde, écrire l'œuvre *d'un autre*. Et pourtant, cette idée a dû se présenter et revenir avec une insistance patiente et obstinée, pour que je m'en rappelle encore maintenant, alors que j'ai presque tout oublié ! Prise au pied de la lettre, elle me frappe même comme franchement absurde, comme folie, à tel point que je m'étonne maintenant que je ne l'aie pas renvoyée comme telle[112] qu'elle ait gardé sur moi une si tenace attirance. Mais en même temps commence à poindre en moi que cette idée, folle certes et impossible à souhaits, était une idée *fertile*. Mieux même, c'était *l'idée entre toutes*, qui à ce moment avait la qualité particulière qui aurait pu me faire secouer la torpeur spirituelle qui m'avait reprise et reprendre contact, par une *tâche précise*, avec la mission informe, informulée, qui reposait en mes profondeurs et attendait que je lui donne latitude de prendre corps et de s'exprimer. Ce qui rendait l'idée si folle, c'était cela même qui lui donnait aussi sa force - toute la force de mon attachement à ma mère, de l'admiration que je lui vouais, du désir en moi de pouvoir la servir par delà sa mort, par un travail qui perpétuerait sa mémoire. Et ces motivations puissantes ainsi sollicitées n'étaient nullement un leurre. Il n'y a aucun doute que si j'avais eu la fidélité de suivre cet appel et que j'empoigne à bras le corps et de tout mon être cette impossible tâche, cette tâche folle - celle-ci se serait transformée au jour le jour par ce travail même. Elle se serait révélée comme le chemin que Dieu me proposait alors pour susciter et faire se déployer mon propre devenir embryonnaire, ignoré, non né encore et qui demandait à naître. Et ce travail qui m'appelait et me montrait le chemin de mon propre être, de mon propre devenir, il m'était destiné comme une bénédiction pour moi-même certes, mais aussi pour ma mère qui venait de mourir. Non certes, comme dans mon ignorance je l'imaginais, pour perpétuer son nom et le glorifier devant les hommes (comme elle-même sans se l'avouer avait voulu le faire), mais pour l'aider de quelque mystérieuse façon, au-delà de la mort qui avait transformé son existence terrestre en une vie autre, à assumer dans l'au-delà ce qu'elle s'était refusée à assumer ici-même, et par

[112] À vrai dire, j'ai failli écarter d'abord l'idée de m'attarder ici sur la mort de ma mère et sur cette "idée folle", justement parce qu'elle paraît si aberrante ! Comme si souvent, j'ai eu à surmonter une réticence tenace pour inclure cet épisode et, de plus, pour ne pas l'expédier au pas de course (ce qui n'aurait rimé à rien), et l'examiner avec une véritable attention.

là, à faire s'accomplir en elle son propre devenir, bloqué par elle sa vie durant.

Cet appel, je le vois maintenant très clairement, reprenait et précisait le premier appel, que j'avais éludé. À la perplexité qui était alors restée en suspens : "*quoi* donc vais-je donc écrire, si je me déclare écrivain ?", il donnait une réponse : rien qu'avec la vie de ma mère, j'avais du pain sur la planche plus qu'il ne m'en fallait !

Et cette idée folle et absurde pour une sagesse superficielle était, en vérité, une "idée géniale" - et providentielle ; si géniale et providentielle même, que non seulement à ce moment-là mais dans les vingt années encore qui ont suivi, j'aurais été bien incapable de la concevoir par mes propres moyens. À vrai dire, je ne la comprenais pas - je ne comprenais pas *le sens* derrière ce qui pouvait apparaître comme un non-sens, et qui pourtant continuait à me hanter comme un songe absurde, tenace et lancinant. Après quelques années, le Messager patient et bienveillant a dû se lasser. Ou plutôt, j'étais à tel point accroché et installé dans ma léthargie, que ce n'était plus la peine de parler à des oreilles si endormies.

Le travail que Dieu m'avait alors proposé, j'ai fini par m'y mettre en août 1979, par un tout autre biais[113]. Ça a été une méditation dès le départ, une méditation sur mes parents, au lieu de partir sur l'idée d'un roman, lequel "roman" aurait bien fini par se transformer en méditation chemin faisant et par me faire découvrir ma mère (pour commencer) telle qu'elle était vraiment, et le sens de tant de choses éludées que sa mort évoquait. Je ne me rappelle pas que pendant la longue méditation d'août 1979 à octobre 1980) l'idée m'ait effleuré jamais que j'étais en train, en somme, de faire un travail qui m'avait été offert vingt-deux ans avant, et que j'avais alors repoussé. C'est à l'instant seulement, en évoquant comme malgré moi une certaine idée saugrenue depuis longtemps oubliée, que pour la première fois se révèle à moi le sens caché derrière le non-sens apparent.

Ce deuxième appel qui eut lieu en cette année mémorable, appuyé par toute la force de l'expérience indélébile des dernières semaines et des derniers moments de ma mère, et par toute la force du lien qui m'unissait à elle et que sa mort ne pouvait qu'approfondir, m'apparaît à présent dans toute sa pressante acuité. Cette fois, toute l'angoisse enfin dénouée des cinq années que je venais de vivre, et tout ce que ma mère représentait pour moi et tout ce que j'avais écarté et refoulé hors de ma vue, était englobé dans cet appel. Et pourtant, cette

---

[113]L'incitation pour le faire m'est venue encore, comme de juste, par un rêve messager, en octobre l'année précédente. Je parle de ce rêve dans ReS III, dans la sous-note (no 128) suivant la note "Les parents - ou le cœur du conflit" (no 128).

fois encore, j'ai éludé. J'ai choisi d'être infidèle au meilleur de moi-même, infidèle à l'élan d'une générosité qui acquiesçait à cet appel des profondeurs, infidèle à l'instinct très sûr qui me montrait la voie d'une tout autre aventure.

J'ai été alors comme le condamné à mort, la corde déjà au cou, qui voit sa peine levée : va où bon te semble ! Je pouvais le prendre comme un encourage- ment, m'incitant à répondre à une grâce inespérée par un acte qui réellement y corresponde ; ou ne serait-ce qu'à m'enquérir des tenants et aboutissants qui m'avaient valu cette peine miraculeusement remise, histoire de ne pas me fourvoyer à nouveau dans une galère similaire. Au lieu de cela, je me suis laissé allé sur la douce pente de l'euphorie, de celui qui pour cette fois-ci en était quitte et qui ne demande pas son reste. C'était le "happy end" ! Désor- mais, il n'y avait plus aucune raison que le reste de ma vie et jusqu'à la fin de mes jours ne s'écoule sans encombres, dans des couleurs tout en rose : les matins, des amis partout dans le monde, une amie (qui allait devenir com- pagne) qui mavait assisté pour les derniers jours de ma mère et qui semblait toute dévouée - que pouvais-je demander de plus ? ! À quoi bon remuer de bien tristes souvenirs ? Quand je serai vieux peut-être. . . Maintenant, la vie m'appartenait !

* *
*

Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Mais les élus, ce me semble, sont ceux qui entendent, écoutent et suivent l'appel. Dieu choisit quand et comment Il appelle - et en est-il même un seul qui n'ait été appelé ? Mais ce n'est pas Lui qui choisit les "élus". C'est chacun de nous, quand la voix appelle, qui choisit dans le bruit ou dans le silence, s'il fait taire la voix ou s'il la suit.

On s'imagine volontiers Dieu dictant Ses commandements par la voix du tonnerre, pour être gravés, immuables, sur des tables de granit. En vérité, Dieu parle à voix très basse, et à l'oreille d'un seul. Il ne commande ni n'impose, mais suggère et encourage. Et ce qu'Il dit est folie pour tous ceux qui nous entourent, comme pour nous-mêmes qui en sommes un docile reflet. Rien autour de nous ni en nous, sauf cette seule voix, ne nous encourage à lui prêter oreille, et tout nous en dissuade. . . C'est pourquoi il est si rare que nous écoutions et plus rare encore que nous suivions. Et c'est pourquoi, sûrement, il y a si peu d'élus.

Cette voix imperceptible est comme un vent léger qui passe dans herbes folles, et quand il a passé rien ne semble s'être passé, tout est comme il a toujours été. Les prophètes eux-

mêmes, les mystiques, les saints l'ont d'abord récusée, comme une vaine chimère ou comme un songe fou, avant d'oser la reconnaître et de miser leur vie sur cette foi téméraire, cette foi folle défiant toute "sagesse". Si aujourd'hui à certains d'entre nous ils paraissent grands, eux qui furent pétris de la même argile que nous, c'est parce qu'ils ont osé eux, être eux-mêmes en osant ajouter foi au vent qui souffle et qui passe, montant des profondeurs. C'est leur foi qui les rend grands, en les rendant eux-mêmes et à eux-mêmes. Non la foi en un "credo" partagé par tous ou prôné par un groupe empressé de zélateurs. Mais la foi en la réalité et en le sens d'une chose délicate et imperceptible qui passe comme la brise et nous laisse seuls face à nous-mêmes comme si elle n'avait jamais été.

C'est cela, la véritable "foi en Dieu". Alors qu'on n'aurait jamais prononcé Son nom, c'est pourtant elle. C'est la foi en cette voix très basse qui nous parle de ce qui est, de ce qui fut, de ce qui sera et ce qui pourrait être et qui attend - voix de vérité, voix de nos visions... Nous sommes et devenons pleinement nous-mêmes quand nous écoutons cette voix seulement, et avons foi en elle. C'est elle qui agit en l'homme et le fait s'avancer et l'anime sur le chemin de son devenir.

36. Dieu parle à voix très basse....

(26 et 28 juin) C'est une grande satisfaction de voir à quel point cet "historique de ma relation à Dieu", que j'avais pensé insérer en passant et comme par acquit de conscience, est devenu l'occasion d'une redécouverte de ma vie par certains de ses temps forts et certains signes qui l'ont marquée, sur lesquels jusqu'à présent je ne m'étais jamais arrêté. La perspective toute nouvelle me fait embrasser ma vie dans sa globalité et avec un regard neuf. Au fil de la réflexion, je vois s'y manifester pas à pas un *sens*, un secret *dessein*, de moi-même ignorés ma vie durant et pourtant obscurément pressentis. Ce dessein, et le sens nouveau qu'il donne à ma vie, se sont révélés tout dernièrement seulement, de fin octobre à fin mars. Et encore est-ce sûrement une grâce toute particulière, qu'ils m'aient été signifiés expressément et de façon aussi claire ([19]). Il est vrai qu'en étant aux débuts de ma soixantième année à me frayer encore une marche tâtonnante à travers la nuit, alors que rien d'extérieur à moi n'était jamais venu me confirmer dans la voie hésitante suivie comme malgré moi, il était grand temps qu'une lumière enfin jaillisse et que mes tergiversations prennent fin, pour accomplir dans cette existence encore ce que je dois accomplir.

Et qu'on ne s'imagine pas que l'évocation de mes tergiversations de naguère et de mon

infidélité de jadis soient pour moi occasion de regrets et grincements de dents, “ah si j’avais ci ! ah si j’avais ça !”. C’est une joie de découvrir ce qui a été, à la lumière de mon présent, et d’y discerner les labeurs d’un devenir qui se cherchait à tâtons, et jusques à travers mes abandons et mon infidélité au meilleur de moi-même. Il fallait que ces fruits-là aussi mûrissent à longueur d’années et de décennies leur chair d’amertume et qu’ils soient mangés, pour nourrir un autre fruit en devenir qui sourdement déjà germait. Et ce qui est vrai pour l’un est vrai pour tous, si amère que soit la récolte. Nul n’échappe à l’amertume de la souffrance qu’il s’est lui-même préparé ni à la délivrance que celle-ci prépare.

J’ai pensé à l’apôtre Pierre, et à son reniement du Christ qui venait d’être livré pour être crucifié. Relisant ce récit il y a peu, j’ai longuement sangloté, comme si c’était moi qui venait de renier et trahir celui qui devait mourir abandonné de tous. Seule la vérité touche ainsi, au plus profond de l’être, et nous révèle à nous-mêmes. Et il n’y a pas à regretter que ce qui touche ainsi, comme une bienfaisante blessure qui saigne, ait été.

Cette foi n’est autre que la foi en nous-mêmes. Non en celui que nous nous imaginons ou voudrions être, mais en celui que nous sommes au plus intime et au plus profond - en celui qui est en devenir et que cette voix appelle.

Parfois pourtant la voix se fait forte et claire, elle parle avec puissance - non celle du tonnerre, mais par la puissance même qui repose en nous, ignorée, et que soudain elle révèle. Telle est-elle dans le rêve messager, fait pour nous secouer d’une torpeur (peut-être mortelle...). Mais c’est en vain que se déployent puissances insoupçonnées - car où est le mètre breveté qui les mesurera à son aune (et nous donne feu vert pour admirer...), où la balance qui les pèsera (pour nous faire constater qu’elles font le poids...), où le chronomètre qui les délimitera (pour limiter les dégâts...) ? Ce ne sont que des songes après tout, n’est-ce pas ? Qui donc serait si fou que d’écouter un songe, voire même le suivre ?

Même quand par extraordinaire Il élève la voix, on dirait que Dieu Lui-même fasse tout Son possible pour surtout ne pas faire pression sur nous si peu que ce soit pour L’écouter, alors que *tout* fait pression pour nous faire nous boucher les oreilles ! C’est presque comme si Dieu Lui-même se mettait de la partie pour surenchérir : “oh vous savez, faut surtout pas vous en faire ou vous croire obligés, si Je te parle c’est comme si Je me parlais à moi-même en marmonnant. Je ne suis pas après tout un personnage important comme Untel qui parle à la radio et Untelautre qui donne une interview et Untel encore qui vient de publier un

livre très lu ou Celuici qui affirme d'un air péremptoire en regardant autour de lui ou Cellelà à la voix de velours qui te retourne comme un gant…Je ne voudrais surtout pas leur faire la concurrence et d'ailleurs J'ai beaucoup de patience et énormément de temps, alors pour m'écouter rien ne presse, si ce n'est dans cette vie ce sera dans la prochaine ou celle d'après ou dans dix mille ans on a tout le temps…"

Avec tout ça, c'est même miracle qu'il arrive que l'Inimportant, le Tout Patient, l'Insensé, l'Ignoré - qu'il soit écouté jamais ! Il n'a qu'à s'en prendre à Lui-même, le Maître de toute chair qui aime tant se cacher et S'entourer de mystère et parler le langage des songes et du vent, quand Il ne fait silence. Le monde entier tonitrue et commande et décrète et statue, et promet et menace et fulmine et excommunie et taille sans merci quand il ne massacre sans vergogne, au nom de tous les diéux et toutes les sacro-saintes Églises, de tous les rois "de droit divin" et tous les Saints-Sièges et tous les Saints-Pères et toutes les patries altières, et (last not least) au nom de la *Science* oui Monsieur ! et du Progrès et du Niveau de vie et de l'Académie et de l'Honneur de l'Esprit Humain, parfaitement !

Et dans cette clameur de toutes les puissances et toutes fringales et toutes violences, *Un Seul* se tait - et Il voit, et attend. Et quand d'aventure Il parle c'est à voix si basse que personne jamais n'entend, comme pour laisser entendre en même temps qu'Il murmure : oh Moi vous savez, c'est vraiment pas la peine de M'écouter. D'ailleurs dans ce vacarme ça vous fatiguerait…

Les voies de Dieu, je reconnais, sont insondables. Si insondables qu'on ne peut guère s'étonner que l'homme s'y perde et perde même la trace de Dieu et jusqu'au souvenir de Lui. Les religions que, nul doute, Il a inspirées, se contredisent et s'exterminent les unes les autres, et les peuples mêmes qui naguère se proclamaient les fils d'une même Église, n'ont pas cessé de se massacrer les uns les autres à l'envi, à longueur de siècles et aux sons des mêmes hymnes funèbres célébrant le même Nom, les prêtres en chasuble en compagnie des poètes ceints de lauriers chantant pieusement amen "pour ceux qui pieusement sont morts pour la patrie…".

De nos jours le bon Dieu il a passé de mode, mais le cirque macabre tourne aussi fort que jamais : les prêtres et les poètes font toujours leur boulot de croquemorts, sous la houlette alerte des généraux des rois des présidents des pâpes, tandis que la Science (alias l'Honneur de l'Esprit Humain), toujours aussi sublime et aussi désintéressée fournit les moyens grandioses et impeccables des Mégamassacres perfectionnés électroniques chimiques biologiques atomiques et à neutrons sur les charniers d'aujourd'hui et demain.

Seul Dieu se tait. Et quand Il parle, c'est à voix si basse que personne jamais ne L'entend.

IV. ASPECTS D'UNE MISSION (1) : UN CHANT DE LIBERTÉ

37. L'impensable convergence.

(9 et 10 juillet) Ça fait aujourd'hui deux semaines pile que le récit de mon "aventure spirituelle depuis le berceau" a été interrompu par la digression imprévue et prolongée amorcée (sans me douter de rien) dans l'innocente section précédente "Dieu parle à voix très basse...". Ce qui était prévu comme un court intermède a rejailli en une cascade de "notes métaphysiques" naissant les unes des autres dans un mouvement si serré, que je n'aurais pu ni voulu le retenir voire le stopper, depuis la note-mère "Dieu constamment se cache - ou l'intime conviction" (issue de l'"intermède" et le prolongeant) (n° 19), donnant naissance à toute la progéniture un peu grouillante des douze notes suivantes (notes nos 20 - 31). Celles-ci constituent une toute première réponse écrite aux fortes résonances suscitées en moi par la rencontre avec la pensée religieuse de Marcel Légaut, dans ses deux livres déjà abondamment cités "L'homme à la recherche de son humanité" et "Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme" (un titre bien long pour un texte aussi capital !). Du coup, je n'ai plus même trouvé le loisir de continuer la lecture de ce dernier, tant ça a été le suspense pour arriver à faire "converger" à toutes fins l'écriture d'un faisceau de notes qui avait l'air de vouloir diverger de plus en plus ! J'ai enfin fini par y arriver avant-hier, et me suis accordé hier un jour d'école buissonnière - en continuant aussitôt la lecture interrompue, on s'en doute...

Ce qui m'a surtout saisi en lisant Légaut, dès le premier livre déjà, mais avec une force bouleversante (le terme n'est pas trop fort) en commençant à lire le deuxième, c'est l'extraordinaire *convergence* de deux expériences et de deux pensées qui, selon toute apparence, s'ignoraient totalement l'une l'autre, qui jamais ne s'étaient croisées. Pourtant, Dieu sait si les horizons sociologiques et idéologiques dont nous sommes l'un et l'autre des rejetons (inorthodoxes, il faut bien dire), tout comme les tempéraments des personnes, sont aux antipodes par bien des côtés. D'un côté les parents athées, union libre, anars, marginaux par option - de l'autre la famille catholique rangée, mariage d'église "et tout ça"... La convergence des cheminements me frappe d'autant plus comme une chose vraiment extraordinaire, quasiment miraculeuse, *providentielle*. Ce sentiment du "providentiel" était saisissant dès le moment où j'ai commencé à lire "L'intelligence du christianisme" (si on veut me pardonner l'abréviation du titre prohibitif).

Il y avait bien de quoi ! Ça faisait deux mois ou trois que ma pensée avait commencé à tourner autour de la question des desseins de Dieu se faisant jour à travers l'histoire des religions. Parmi celles-ci, je sentais bien que le christianisme jouait un rôle bien à part, non pas tant par ses caractères propres en tant que religion parmi d'autres, mais à cause de la figure de Jésus et de son extraordinaire destin. D'après mes premiers sondages à droite et à gauche, il ne semblait pas que je trouverais dans la littérature philosophique ou religieuse une réflexion d'envergure, qui toucherait aux questions que je sens vraiment cruciales. Mais je sens bien aussi que me confronter à ces questions fait partie de ma mission, qui vient de m'être manifestée 114 de façon si claire et si péremptoire. Ça allait même être ça, très probablement, le "morceau de résistance" pour mes réflexions des années à venir. Et voilà que "par le plus grand des hasards" je tombe sur ce livre 115 d'un auteur dont je n'avais jamais entendu parler, et que ce livre se trouve être celui entre tous où quelqu'un se confronte aux questions justement que je sens parmi les plus cruciales, et dans l'esprit même que j'y aurais mis moi-même ; mais quelqu'un, de plus, servi par l'expérience de toute une vie au contact des réalités spirituelles et religieuses, et qui avait longuement mûri en lui une vision de ces choses autrement plus profonde que la mienne, alors que je débarque tout juste !

Et il y avait plus encore. Cela fait une douzaine d'années que j'ai commencé à "entrer dans ma mission"[114], sans d'ailleurs en être encore pleinement conscient avant le mois de janvier dernier ; une mission d'ailleurs au "succès" non seulement hautement improbable, mais pratiquement *impossible* selon la sagesse humaine - une mission que la leçon des faits, inlassablement répétée et identique à elle-même, la leçon de l'immense inertie humaine, semble rendre insensée, la condamner d'avance à la stérilité totale[115]. Et voilà que me vient pour

[114]Si je considère le "grand tournant" de 1970 (dont il est question dans la section "Le tournant - ou la fin d'une torpeur", no 33), quand j'ai quitté le milieu mathématique, comme le moment où je "commence à entrer dans ma mission", ça fait donc 17 ans au lieu de douze. Mais à ce moment je n'étais pas encore engagé dans une voie que j'appellerais maintenant "spirituelle" - c'était seulement un premier pas dans cette direction. Le premier pas dans cette voie s'amorce en 1974, j'y fais allusion dans la section "L'appel et l'esquive" (no 32) et dans celle qui la suit, et y reviendrai encore. Mais le pas décisif et irréversible dans la voie spirituelle est accompli en octobre 1976, avec la découverte de la méditation et avec les "retrouvailles avec moi-même", dont il est question à diverses reprises dans le Chapitre I.

[115]Si je parle de "stérilité totale"', il s'agit de l'aspect de la mission tourné vers l'extérieur, en tant que message à autrui. Je savais bien par contre que le travail de découverte de moi-même dans lequel j'étais lancé épisodiquement, depuis octobre 1976, était un puissant agent de transformation intérieure, de maturation spirituelle. Mais j'étais déconcerté de toujours constater que moi seul avançais, et que tous les gens que je connaissais, les amis

la première fois, comme un écho qui aurait devancé ma voix, une sorte de “confirmation” extérieure de ma mission, par la voix d’un autre - d’un frère selon l’esprit qui, suivant son cheminement propre à partir d’une expérience toute différente, mais poursuivi selon une même exigence tacite et impérieuse, était parvenu à une vision de la réalité spirituelle différente certes de la mienne, mais avec une relation d’harmonie secrète entre l’une et l’autre, une “relation de dialogue”, de dialogue spontané et immédiat. Et alors que le livre que je suis en train d’écrire sur le rêve peut sembler sans relation directe avec les thèmes abordés par Légaut dans ces deux livres, pourtant, dans les jours déjà suivant la rencontre avec le premier des deux, je sentais que mon propre travail en était modifié d’une façon que je n’aurais moi-même su cerner (si ce n’est par des signes imperceptibles et en apparence dérisoires), et que pourtant je pressentais, ou pour mieux dire que je savais, nullement insignifiante ni superficielle. C’était comme si désormais, à côté de mon expérience propre des choses et de la vision du monde (tout en devenir) en quoi elle s’est transmuée, j’étais à présent silencieusement secondé par l’expérience et la vision d’un autre ; moins par le peu que je savais de cette expérience et de cette vision autres, que du seul fait que le contact s’était établi et que désormais je savais qu’elles existaient, dans les tonalités très particulières, très personnelles que j’avais accueillies en moi en l’espace de quelques heures d’“écoute” intense.

C’est dans le chapitre “Foi et Mission” du livre “L’homme à la recherche de son humanité” que j’ai trouvé exprimé clairement sur la mission humaine, avant même que je songe à me l’exprimer moi-même, ce qu’obscurément je savais déjà, par ce qui m’avait été révélé il y a quelques mois à peine sur ma propre mission. Des choses d’une grande délicatesse, des choses

---

et les proches et le monde entier, restait sur place autant dire, comme des souches ! Faire part de mon expérience spirituelle par l’écriture semblait dénué de sens - je ne connaissais personne au monde dont j’aurais eu de bonnes raisons de croire qu’il serait en mesure d’en tirer quelque chose qui vaille, d’en être stimulé dans un cheminement, alors que visiblement personne n’avait la moindre envie de bouger.

Ce sentiment d’isolement par rapport à l’ensemble des hommes était devenu pénible à porter, c’était un frein insidieux et puissant dans mon ascension. Pourtant je savais depuis août 1982 que j’avais la compagnie et l’aide du Rêveur dans cette ascension - mais à ce moment et jusqu’à dernièrement encore, le Rêveur n’était pas senti comme un trait d’union avec les autres hommes et avec l’humanité. La situation est entièrement changée depuis que le Rêveur s’est fait connaître à moi comme étant Dieu, et que, de plus, j’ai eu une claire confirmation de ma mission par Dieu lui-même. À présent l’apparente impossibilité ou “stérilité” de ma mission vis-à-vis des hommes ne me dérange absolument plus - ce n’est pas mon boulot mais celui du bon Dieu, de veiller à faire converger ce qui de toute évidence diverge à fond de train, et qu’aucune puissance au monde sauf Lui seul pourrait empêcher de continuer comme ça jusqu’au bout…

"impossibles" que nul ne peut inventer, mais que seul peut exprimer avec une telle autorité, sûre de toucher à l'universel, celui qui non seulement à pris conscience de sa propre mission et qui a su en assumer l'impossibilité foncière par un acte de foi sans cesse renouvelé ; mais qui de plus a la profondeur de vision pour discerner cette même aventure spirituelle jamais dite en clair, toujours cachée entre les lignes sûrement, chez *d'autres* êtres encore. Des hommes du passé et des hommes d'aujourd'hui, qu'une même fidélité à eux-mêmes fait "adhérer" à une tout aussi impossible mission, animés par cette même foi en le meilleur d'eux-mêmes, obscurément connu comme tel en dépit des démentis cinglants du monde entier et de toute la surface de leur propre être lui-même, toute imprégnée des valeurs de ce monde.

La lecture de ce chapitre[116] m'a déjà empli de joie. C'était un messager venu me confirmer une chose déjà sue intimement, d'importance capitale dans mon existence, et me montrant que je n'étais pas seul au monde à en avoir l'expérience ; et en même temps c'était aussi la révélation irrécusable de la profondeur et de l'authenticité d'une pensée qui de prime abord m'avait attiré et que j'avais sentie parente de la mienne, tout en me maintenant jusque-là dans une expectative prudente.

Parlant tantôt de "convergence" de deux "cheminements", j'y vois une illustration saisissante, venant à point nommé, de la *convergence générale des missions humaines*, que Légaut perçoit avec une profondeur visionnaire qui ne peut qu'emporter l'adhésion de tout être qui (comme c'est mon cas) commence à s'ouvrir à la réalité spirituelle. Je ne pouvais douter que ce que décrit Légaut est *vision* véritable, et nullement dans la nature d'un simple "espoir eschatologique" sur les fins dernières de l'humanité, en marche vers son devenir. J'en doutais et en doute d'autant moins que mes rêves prophétiques déjà me faisaient pressentir un mouvement dans le sens d'une telle convergence, un mouvement qui serait appelé à se manifester et à prendre forme dès les décennies qui viennent, sous l'impact d'une initiative divine d'une amplitude et d'une force sans précédent dans l'histoire de la Création. Sûrement d'ailleurs ni Légaut ni personne (sauf Jésus il y a deux mille ans…[117]) n'ont rien rêvé de tel, et il était

[116]Ça a été un des premiers chapitres que j'ai lu. J'ai lu les chapitres en ordre dispersé, n'étant pas sûr au début que je lirais le livre en entier. Je suis souvent réticent à investir mon temps dans la lecture. Mais là bien sûr j'ai fini par lire tout.

[117]Ici j'exagère, car Jésus n'a pas été le seul ni même le premier à avoir des visions apocalyptiques. De nos jours, quoiqu'ils soient relativement rares, il ne manque pourtant pas d'êtres qui pressentent qu'un changement d'ère est imminent. J'étais arrivé à cette conviction au début des années 1970, nullement par intuition visionnaire,

pour le moins douteux qu'il prendrait ces prophéties comme argent comptant, à supposer qu'il soit encore en vie...

Mais pour ma part, à aucun moment encore il ne m'avait été donné de voir ou seulement entrevoir, ne serait-ce que dans un seul cas, cette "convergence" dont Légaut parle avec l'autorité de celui qui *voit*. Bien au contraire, ce qui m'a frappé de plus en plus au cours des dix ou douze dernières an- nées, c'était une sorte de *divergence spirituelle* générale, allant de pair avec l'uniformisation des modes de vie et des structures idéologiques partout au monde ; une *cacophonie* d'incompréhension mutuelle entretenue par une fuite de soi tout aussi générale. Et c'est cette cacophonie, dans laquelle ma voix (à supposer qu'il me prenne fantaisie de vouloir la faire entendre) ne pouvait guère être qu'un dérisoire décibel de plus dans l'infernal vacarme d'une humanité sombrant dans son propre bruit - c'est cette cacaphonie sûrement qui m'a laissé si longtemps hésitant, au lieu de me consacrer corps et âme à ce qu'au fond je savais bien être ma mission véritable : ce à quoi aucun autre être que moi seul n'était appelé, ce qu'aucun autre ne pouvait faire à ma place...[118] Il a fallu que Dieu Lui-même m'encourage à m'y lancer, sans plus me soucier de retours ni d'efficacité, qu'Il me fasse comprendre que le devenir de ce qui était le plus personnel, le plus intime en moi n'était pas étranger au devenir du Tout et aux desseins de Dieu sur l'humanité entière, pour que se

mais par le seul exercice de ma saine raison. (Voir la section "Le tournant - ou la fin d'une torpeur", no 33.). Depuis lors, le sentiment de quelque fin radicale et inéluctable ne m'a pas quitté, en dépit du ronron soporifique de la "vie qui continue". J'ai l'impression que même parmi ceux qui pressentent des bouleversements imminents, rares sont ceux qui se font quelque idée de la brutalité cataclysmique avec laquelle ces bouleversements vont d'abord déferler sur nous. Je suis d'ailleurs persuadé que si Dieu Lui-même n'y veillait, l'humanité entière resterait sur le carreau, et peut-être même tout le reste avec. (Comparer avec la note "Mon ami le bon Dieu - ou Providence et foi", no 22).

[118] Chaque être sans exception a mission de faire connaissance de soi-même et de se connaître profondément - c'est là quelque chose qui est commun à toutes les missions humaines. Cette tâche spirituelle-là, la plus universelle de toutes sûrement, est aussi la plus intimement personnelle : chacun est appelé à se connaître, à se découvrir - et cet être en devenir qu'il doit sans cesse découvrir et connaître est en lui-même vaste comme l'Univers, et chose unique - un être différent de tout autre être au monde. Nul n'est appelé à sonder ce monde-là que lui-même, et aucun autre ne pourrait le faire à sa place. Et cette tâche-là, si étrange que cela puisse paraître, "n'est pas étrangère au Tout et aux desseins de Dieu sur l'humanité entière" (comme je l'écris dans les lignes qui suivent, dans le cas de ma propre personne). Ainsi, rien de ce que je dis ici à propos de ma mission, et par quoi je peux avoir l'air de me vanter, n'est réellement particulier à ma personne. Ce qui est particulier, semblerait-il, ce sont certains aspects de ma mission "vers l'extérieur", dont il sera question dans les sections suivantes.

détachent de moi ces hésitations et que je fasse clairement mon choix : servir de toutes mes forces et de tout mon cœur les desseins de Dieu. J'ai su alors que je n'avais pas à m'occuper du reste. Tout le reste ne peut manquer de venir par surcroît et en son temps - pendant ma présente vie terrestre peut-être ou sinon plus tard, mais au fond peu importe…

Je peux donc dire que d'une certaine façon, je "savais" déjà, par voie de révélation, que l'impossible "convergence des missions humaines" ne pouvait manquer de se dessiner tôt ou tard. Que cela était inscrit dans les fins dernières de l'Univers, même si Dieu Lui-même peut-être ne saurait dire en langage d'homme de quelle façon elle s'amorcerait (si elle n'était déjà amorcée), se poursuivrait et s'accomplirait, en dépit de tout le poids prodigieux de l'inertie spirituelle des hommes. Mais je ne me rappelle pas en avoir jamais perçu, par mes propres moyens, aucun signe convaincant. D'autant plus grande était la joie de rencontrer, à travers son œuvre, un homme qui non seulement affirmait une telle convergence[119], mais qui visiblement aussi la *voyait*.

Telle donc était ma vision et ma compréhension des choses en écrivant la section "Foi et Mission" (no 34) dans les jours qui ont suivi la lecture du chapitre de même nom du livre de Légaut. Et quelques jours après encore (le 26 juin), en ouvrant l'"Intelligence du christianisme" et en commençant à entrer dans la substance du livre, c'était la révélation, véritablement fulgurante cette fois, d'une convergence quasiment impensable tant elle apparaissait improbable - et pourtant vraie ! Et une convergence non pas entre la pensée ou la mission d'un Monsieur X et d'un Monsieur Y dont j'aurais peut-être déjà entendu parler, entre Platon peut-être et Saint Augustin ou Dieu sait qui - mais j'ai senti alors un mouvement dans lequel j'étais directement et puissamment impliqué, non seulement par la surface de mon être mais par mon existence entière, et par ma relation à l'existence de tous les autres hommes et au devenir de toute l'humanité. Il y avait de quoi être "saisi" en effet !

38. Le témoignage comme appel à se découvrir.

(11 et 12 juillet) Depuis que j'y fais allusion, à ma "mission", il serait peut-être temps que j'essaye de dire, autant que faire se peut, comment moi-même la perçois à présent. De dire tout au moins comment je la perçois par rapport "au monde" : quel est, dans ses traits

[119]Il n'est pas tellement rare d'affirmer à bon compte de telles convergences. Par exemple cela fait longtemps qu'il est de bon ton de dire (sans trop y penser à deux fois) que "toutes les grandes religions enseignent au fond la même chose". Le plus souvent, c'est là la manifestation d'un optimisme à fleur de peau ou d'un propos délibéré idéologique, plutôt que le fruit d'un examen attentif des faits.

essentiels et dans son esprit, le message que je me sens appelé à apporter. Déjà, depuis hier et même avant- hier, la pensée a commencé à humer dans cette direction-là, à se préparer…Il n'y a rien à faire, il me faut maintenant "sauter dans le jus" ! Tant pis cette fois encore pour le "fil de la réflexion"[120], qui ne sera pas perdu pour autant…

Je voudrais dégager ce qui est vraiment *l'essentiel*, ce qui fait l'âme même du message. Pour cela, plutôt que d'essayer de le dire abruptement, je vais dire d'abord certains aspects que je sens importants, mais qui m'apparaissent surtout comme les *moyens*, liés à ma personne et à mon expérience particulière, pour exprimer et "faire passer" l'essentiel - "à ceux qui ont des oreilles pour entendre".

Sûrement, j'ai mission de *témoigner* de ce que fut ma vie, et de ce qu'elle est au moment encore où j'écris[121]. Certes, il n'est pas question d'être exhaustif, fût-ce dans une perspective déterminée comme celle où je me suis placé dans ce livre : l'histoire de ma relation à Dieu, ou encore celle de mon aventure spirituelle. Par contre, un tel témoignage n'a pour moi de sens que s'il se fait "en vérité", avec toute la rigueur et toute la simplicité dont je suis capable, sans escamoter les coins sombres ou douteux et sans forcer sur le rose. Ce faisant, je sens que par moments ma façon très "pieds dans le plat", sans souci de ménager ni moi-même, ni certains de mes proches et d'autres impliqués dans mon aventure, ni les susceptibilités du lecteur lui-même, témoin inconnu d'un récit qui s'adresse plus encore à moi-même qu'à lui - que cette façon manque sûrement de cette vertu de "discrétion" que Marcel Légaut recommande avec tant d'insistance et à juste titre, et qu'il pratique lui-même avec une telle perfection. Mais que je le veuille ou non, c'est de cette façon-là que je suis appelé à témoigner. Comme pour témoigner aussi par là-même et pour ainsi dire par l'exemple, autant que faire se peut, de ce que j'appelle la *"méditation"*, c'est-à-dire le travail de réflexion sur moi-même, dont la raison

[120]Ce "fil" consiste en le récit plus ou moins chronologique de ma relation à Dieu à travers ma vie. Je l'ai poursuivi jusqu'à la note "La mort m'interpelle - ou l'infidélité (2)" (no 35).

[121]La première fois où je me suis senti appelé à témoigner publiquement a été dans les années 1970-72, juste après le grand tournant de 1970, à l'occasion de mon action militante dans le groupe Survivre et Vivre. (Voir à ce sujet la section "Le tournant - ou la fin d'une torpeur", no 33.). C'était surtout dans des discussions publiques, souvent houleuses, et il en reste peu de traces écrites. Par contre, Récoltes et Semailles, écrit entre 1984 et 1986, peut être vu comme un long témoignage sur mon passé de mathématicien, avec l'accent sur la place de ce passé dans mon aventure spirituelle. Ni dans cette réflexion, ni dans celle du présent livre sur le rêve, je n'écris cependant dans l'esprit d'une autobiographie. C'est là un genre de travail que je n'ai jamais abordé, et j'ignore si je m'accorderai un jour le loisir de l'entreprendre.

d'être est la découverte et la compréhension de mon propre être. Si la chose était possible, **mon témoignage se voudrait une méditation poursuivie "en public"**, ou du moins, avec l'intention de la publier. Par là-même, **il se voudrait aussi encouragement et appel pour le lecteur à entrer lui aussi**, comme je le fais en sa présence muette, **dans son propre être**, dans sa propre vie, et voir s'y profiler une existence humaine. Comme pour lui dire : c'est aussi simple que ça, tu vois ! Si tu vis éloigné de toi-même, ce n'est pas que les moyens te manquent pour faire connaissance de toi-même et pour t'approfondir, pas plus que ce n'est l'absence de moyens qui m'a fait vivre tout en surface de mon être la plus longue partie de ma vie !

Certes, toute création témoigne d'une façon plus ou moins intime et plus ou moins directe de l'ouvrier qui l'a créée. Dans mon œuvre, ce témoignage sera sûrement le plus direct, le plus immédiat, le moins "discret" qui soit. C'est de cette façon que je crois répondre le mieux à l'exigence de la **connaissance de soi**. Il me semble que cette exigence va plus loin chez moi que chez la plupart des "spirituels"[122], c'est-à-dire chez ceux pour qui ce que Lé-

[122]Je m'explique à ce sujet de façon assez circonstanciée dans la note "Expérience mystique et connaissance de soi - ou la gangue et l'or" (no 9). Il semblerait qu'en règle générale, le "spirituel" ne s'intéresse pas à sa psyché pour elle-même, comme une chose qui l'intrigue et l'attire par sa beauté propre (et jusque dans ses plus extrêmes misères…), par les mystères qu'il sent en elle (dont certains redoutables…), qu'il n'est nullement attiré par elle comme l'époux est attiré dans le corps de l'épouse. Plutôt, l'épaisseur de la psyché l'impatiente, comme quelque chose qui s'interposerait entre l'âme, et la réalité spirituelle que seule il voudrait connaître, qu'il voudrait épouser. Aussi en prend-t-il connaissance plus comme d'un obstacle à son amour, que comme chose aimée pour elle-même - avec impatience, et juste assez pour l'empêcher (autant que faire se peut) de faire obstacle. Et quand sa passion est grande et pure il arrive, Dieu aidant, que "l'obstacle" s'évanouisse bel et bien, sans avoir été ni connu ni aimé.

Ma voie a été tout autre. Je ne songeais ni à une réalité "spirituelle", ni à Dieu. Mais j'ai senti tout le poids et toutes les raideurs de la psyché, qui m'engonçaient et paralysaient ma vie, et j'ai su aussi qu'il y avait *autre chose* encore en moi que lourdeur et raideur. Et j'ai voulu, non seulement me *libérer* de ce qui enchaîne (dans la mesure où on ne s'en libère jamais…), mais aussi le *connaître* - connaître l'un *et* l'autre, le lourd et le léger, l'inerte et le vif, inextricablement emmêlés dans mon être. Mais qui désire connaît, et qui connaît aime. J'ai aimé la psyché telle qu'elle est, dans sa grossièreté et dans sa délicatesse, dans sa surface impeccable et dans ses troubles profondeurs, dans ses escroqueries effrontées et dans l'humble vérité qu'elles révèlent…Une voix intérieure sûrement m'y encourageait le jour, et la nuit c'étaient mes rêves. Aussi je ne me suis point lassé, et sans jamais me demander *qui* me parlait ainsi, je savais au fond que c'était bien là ma tâche la plus intimement mienne. J'avais beau la quitter, tel un amant infidèle, toujours j'y revenais, sans jamais épuiser son mystère. Elle a été un puits vaste et très profond qu'il me fallait sonder, sans savoir où j'allais. C'est ce puits qui a été ma

gaut appelle "l'approfondissement intérieur" est véritablement au cœur de leur existence et lui donne tout son sens. Pour le dire autrement, un aspect de ma mission (qui ne semble pas se retrouver sous cette forme dans celle de Légaut ni de personne d'autre dont j'aie connaissance), c'est de promouvoir un intérêt vivant pour la connaissance de soi, ou pour mieux dire, pour une **attitude intérieure de découverte de soi**. C'est là certes une clef pour la découverte et pour la connaissance d'autrui et du monde spirituel. Et c'est bien elle qui m'a conduit de porte en porte à la découverte de Celui qui m'attendait. Mais plus profondément encore que moyen d'une connaissance, c'est aussi la voie (ou du moins une voie) vers son propre devenir, vers la maturation de l'être et sa libération, par la libération de ses forces créatrices sur le plan spirituel.

Dans la foulée de ce témoignage et de cet appel et parallèlement à eux[123], je voudrais promouvoir une connaissance de la psyché humaine "en général", dans une optique spirituelle[124]. L'ignorance à ce sujet, y compris parmi les "humanistes" les plus cultivés et les plus prestigieux, est quasiment universelle et dépasse toute expression. Même parmi les spirituels, cette connaissance est généralement négligée, elle reste fruste et comme bloquée par le propos délibéré de "spiritualité"[125]. Pallier tant soit peu cette extraordinaire ignorance généralisée, cette cécité de "la culture" aux réalités les plus élémentaires et les plus fondamentales de la psyché, semblerait aller dans le sens d'un changement de "climat culturel", qui rendrait celui-ci plus propice, ou du moins moins férocement adverse, à la démarche "spirituelle" de l'être à la recherche de lui-même…

39. Eros — ou la puissance.

Beaucoup de spirituels, tant parmi les chrétiens que parmi ceux issus de traditions religieuses orientales, manifestent vis-à-vis de la pulsion érotique une attitude de méfiance vis-

voie vers Dieu.

[123]Je ne voudrais pas me contenter de parler de la "psyché en général" par la bande, en marge d'un témoignage ou d'une réflexion historique ou métaphysique, mais espère bien lui consacrer une réflexion systématique dans les années qui viennent. Le lecteur trouvera une première amorce dans ce sens dans la note "La petite famille et son Hôte" (no 1), et les quatre notes suivantes.

[124]Quand je précise ici "dans une optique spirituelle", ce n'est nullement par manière de limiter mon sujet, mais au contraire pour donner à la réalité psychique la dimension qui lui appartient et qui lui donne tout son sens. Comparer avec les commentaires de l'avant-dernière note de bas de page.

[125]Voir à ce sujet les commentaires dans la note de bas de page qui vient d'être citée.

cérale, quand ce n'est celle d'un véritable antagonisme, d'une répression sans merci[126]. Je vois là l'effet d'une déformation culturelle universelle, laquelle a très lourdement pesé sur l'histoire de l'humanité depuis la nuit des âges. J'aurais ample occasion d'y revenir encore et encore, et de la façon la plus circonstanciée, sinon dans le présent livre, du moins dans ceux qui doivent suivre.

Il est grand temps aujourd'hui que les hommes sachent reconnaître dans Eros la grande force créatrice en œuvre dans l'Univers, aussi bien sur le plan de la matière que sur le plan de la vie et celui de l'intelligence proprement humaine ([32]). Aussi longtemps que l'homme n'est parvenu à une relation harmonieuse avec cette force cosmique en œuvre dans l'Univers et en lui-même, et si "spirituel" qu'il puisse être par ailleurs, il reste encore, par un côté essentiel de son être, un *animal malade*, en guerre contre lui-même et contre les œuvres de Dieu - il n'est pas pleinement homme encore[127]. Faute de savoir affirmer et assumer notre animalité, sans réserve et sans honte mais avec reconnaissance pour cette richesse merveilleuse à nous confiée, nous sommes par là-même incapables d'assumer notre humanité, et jusque dans certaines de

[126]Bien sûr, cette attitude-là n'est pas limitée aux "spirituels", ni de nos jours ni par le passé. Il semblerait cependant qu'aujourd'hui encore, elle soit plus fortement intériorisée chez les spirituels que chez le commun des mortels (où elle a eu tendance à s'assouplir considérablement au cours des dernières générations). Parmi les exceptions notables à cette règle, je citerais cependant Gandhi et Légaut. Krishnamurti se contente d'ignorer pratiquement la pulsion amoureuse. Cependant dans le seul passage de lui que j'ai lu où il en parle, brièvement d'ailleurs et en passant, il souligne, sans aucune velléité de prise de distance moralisatrice, l'extraordinaire puissance du vécu amoureux. Par contre, il y a chez lui un discours sur le "processus du désir" (en général), sans distinguer entre le "désir" provenant du moi (et surtout de la vanité), et celui jaillissant d'Eros, qui sont pourtant de nature totalement différente. Comme c'est la tendance générale dans les milieux se réclamant de la spiritualité, il met tous les désirs dans un même sac, et les considère comme un empêchement à l'approfondissement spirituel. Il dépasse cependant les clichés "spirituels" courants, en reconnaissant clairement que le désir de se libérer du désir, de s'en débarrasser, s'inscrit dans ce même "processus du désir", comme reflet de la fringale d'agrandissement du moi.

[127]J'ai écrit ces lignes en pesant mes mots, et n'ai rien à en retrancher, mais tiens à préciser ma pensée : l'homme qui ne sait vivre en harmonie avec la pulsion d'Eros en lui, et plus particulièrement, avec la pulsion du sexe, est un homme profondément divisé contre lui-même. C'est en ce sens que j'écris qu'il "n'est pas pleinement homme encore", car il n'est pas dans la nature de l'homme d'être ainsi en guerre contre lui-même. Au contraire, cela fait partie de ses principales tâches et c'est une des plus ardues, de dépasser cet état de guerre intérieure ; guerre sans espoir de triomphe si ce n'est par la mort, car "l'ennemi" Eros n'est autre que la pulsion de vie elle-même ! Nous cessons d'être un "animal malade", nous devenons pleinement humains, quand ces tâches sont accomplies, et que nous vivons en bonne harmonie avec nous-mêmes.

ses manifestations les plus délicates et les plus hautes. Car le haut plonge ses racines dans le bas, et l'arbre est bien malade qui désavouerait la terre qui le porte et qui le nourrit. Ce n'est ni hasard ni aberration que dans toutes les langues du monde (si je ne me trompe), le *même* mot "amour" désigne aussi bien la force qui attire l'un en l'autre la femme et l'homme et les fait devenir "une même chair", et l'amour au plan spirituel qui transcende et la chair, et l'intelligence humaine. Et ce n'est pas plus un hasard, mais signe d'une correspondance intime et profonde, si les balbutiements de l'amant parlant à la bien-aimée, et ceux de l'amante ou de l'amant de Dieu parlant à Celui qu'on appelle souvent "Seigneur" tout en pensant de tout son être "Bien-Aimé", se font par *les mêmes* mots d'amour. Et Dieu Lui-même, quand par le langage intime et puissant du rêve Il parle de la relation d'amour entre Lui et l'homme, bien souvent c'est par la parabole de l'amour charnel qu'Il l'exprime avec une force bouleversante, sans Se soucier de bienséance. Car si l'homme est malade, Dieu, Lui, n'a pas honte de Ses œuvres, qui toutes témoignent de Lui. Et en vérité, pour celui qui ne se fait et ne reste esclave de la pulsion d'amour et de connaissance (que ce soit dans sa chair, ou dans son intelligence), mais qui se laisse inspirer et porter par elle et lui emprunte ses ailes pour voler, Eros est une des multiples voies qui mènent à l'adoration et à la connaissance de Dieu - l'humble voie de l'amour humain, vécu dans sa puissance et dans sa vérité.

Eros est une émanation de Dieu, la force d'Eros une manifestation de la force créatrice de Dieu. Elle est la force créatrice divine en œuvre dans la matière. Mais Eros n'est pas Dieu, comme j'avais tendance à le croire pendant des années, faute d'un approfondissement suffisant ou faute simplement d'un examen attentif. Je me rends compte maintenant que cette confusion a agi comme un frein dans ma progression spirituelle, depuis la découverte de la méditation il y a dix ans jusqu'à l'an dernier encore. Les conséquences d'une telle confusion me semblent pourtant moins graves, et de loin, que celles (proches souvent de la névrose) qui découlent de la confusion inverse, qui fait d'Eros l'incarnation favorite du diable, de l'Ennemi en personne ! C'est là une véritable aberration, un abcès qui ronge l'âme - une négation effrayée et haineuse du Monde et de la vie qui pulse dans le Monde - la pulsation d'Eros. Heureusement de nos jours cette forme-là de démence commence à se faire rare.

Confondre Eros avec Dieu ne ferme l'être ni à l'amour, ni à la beauté des choses, ni à l'émerveillement. Ce n'est pas un acte de négation et de violence mais simple ignorance, fermant les yeux sur ce qui distingue le plan spirituel et la créativité sur ce plan là avec les plans inférieurs. C'est un manque d'acuité pour discerner la différence entre des choses "sem-

blables” certes mais d’essence différente. (Comme le reflet du visage renvoyé par l’eau dormante d’un puits est semblable au visage et d’une autre essence…). Quand l’acuité de vision croît, la distinction apparaît, comme la lumineuse révélation d’une chose sue depuis toujours et qu’on aurait oubliée…

Promouvoir une connaissance de la psyché dans une optique spirituelle ne signifie nullement ignorer Eros ou le vilipender, comme tant de spirituels se font un devoir de le faire. Bien au contraire, cela exige de lui reconnaître le rôle qui lui revient - son rôle unique, crucial, irremplaçable de force créatrice originelle, puisant dans les sources même de la vie sur la terre. Renier Eros, se couper de lui, c’est se couper de la source de la créativité en nous, et condamner l’être à se dessécher, non seulement dans les pulsions profondes du corps et dans son intelligence créatrice, mais aussi au plan spirituel, c’est- à-dire dans sa relation à Dieu ([33]). Qui renie l’animal en lui renie Dieu, qui a honte de l’animal a honte de Dieu. Car Dieu est dans l’animal comme il est dans l’homme. Il a créé l’un comme Il a créé l’autre, non pour que l’homme haïsse ou violente ou méprise l’animal qui est en lui ou en ait honte, ni qu’il s’en fasse l’esclave tout en le glorifiant ou en le reniant, mais pour qu’il vive en bonne harmonie avec lui, et que l’animal serve selon sa propre nature et dans la joie l’œuvre commune à l’homme et à Dieu.

Je voudrais éclairer au sujet de la vraie nature de la force fougueuse d’Eros. Puissé-je par là aider certains à sortir d’une relation d’ambiguïté immémoriale et à se réconcilier avec cette force qui pulse en nous et à travers toute chose et nous rend créateurs dans notre chair et dans notre esprit. Aussi longtemps que l’homme sera en état de guerre insidieuse ou déclarée contre Eros, aussi longtemps sera-t-il en guerre contre lui-même et contre Dieu, et il dévastera ses semblables et la terre entière pour échapper au conflit ignoré qui l’oppose à lui-même et qui dévaste et désertifie son être.

40. Le Sens — ou l’Oeil.

(14 et 15 juillet) Dans les deux sections précédentes, j’ai parlé de deux aspects intimement liés de mon message : promouvoir par l’exemple du témoignage une attitude de découverte de soi et, “dans la foulée”, une connaissance vivante et nuancée de la psyché et de l’aventure spirituelle humaine ; et éclairer sur la vraie nature d’Eros comme la grande force créatrice en œuvre dans la psyché et sur tous les plans d’existence qui n’atteignent pas au niveau proprement spirituel.

Peut-être serait-il plus exact de voir la pulsion d'Eros comme le *moteur* qui fournit l'énergie et l'impulsion (nommée "désir") de l'activité créatrice, en soulignant que cette énergie et cette impulsion par eux-mêmes sont *aveugles*. Eros nous fait pénétrer et nous fait recevoir en nous la *substance* des choses investies de notre désir, mais ignore leur *sens* dans notre existence humaine, et le sens et la portée de l'acte par lequel nous acquiesçons à tel désir, lui donnons tel assouvissement (qu'il soit créateur, ou seulement gratifiant), l'investissons dans tel être ou telle chose ou telle activité. Ce sens est inséparable d'une appréhension du caractère "bénéfique" ou "maléfique" de nos actes et de nos activités dans leur relation à un Tout. Mais discerner un sens, ou le "bien" et le "mal" que comportent nos actes rapportés à un Tout, est une activité proprement spirituelle, laquelle échappe au champ d'action d'Eros.

Pour ne citer qu'un exemple entre mille qui affluent aussitôt : la bombe atomique est, hélas, une authentique création intellectuelle (collective il est vrai), admirable sûrement d'ingéniosité et de délicate précision pour mettre "à profit" des principes physiques d'une généralité extrême. Elle n'en est pas moins une abomination, et une honte et une malédiction pour notre espèce, aujourd'hui tout aussi actuelles qu'elles le furent jamais. Tous ceux qui ont sciemment participé de près ou de loin à cette création funeste, comme tous ceux qui depuis ont participé ou participent à son "perfectionnement" (!) et à sa "mise en valeur" (! ! !) (et nul doute que les initiatives "géniales" techniques ou politiques n'ont pas manqué...), encouragés par l'approbation ou par l'indifférence du grand nombre, se sont chargés d'une très lourde responsabilité par leur participation à une entreprise proprement criminelle. Aucun code pénal ne les vise, bien au contraire - mais cela n'empêche qu'ils auront, nul doute, des comptes très lourds à rendre.

Ceci pour préciser à quel point la distinction entre le plan de réalité spirituelle, et les plans inférieurs, n'est pas une vaine subtilité de philosophe ou de théologien. Pour celui qui a des yeux pour voir, elle se fait sentir avec une acuité éclatante, toute ignorée de tous qu'elle soit, à tous les pas et dans tous les actes conscients ou inconscients d'une existence humaine, de la plus anonyme à la plus illustre. C'est dans l'inconscience plus ou moins totale que s'emplit à ras-bord la coupe du karma de chacun et celle du genre humain - une coupe que Dieu a prévue immense, visiblement, à la mesure de cette prodigieuse inconscience - et qui maintenant est sur le point de déborder...

Il ne suffit pas à un véhicule d'être pourvu d'un moteur puissant et d'être lancé à plein régime, pour que son action soit bénéfique, il s'en faut de beau- coup ! Pour éviter les catas-

trophes, encore faut-il un *conducteur*. Le conducteur est l'œil qui manque au moteur aveugle. Plus le moteur est puissant, plus il importe que *l'œil* soit alerte et le conducteur vigilant. Et qu'on n'accuse pas le moteur, qui est ce qu'il doit être et une merveille. Qu'on s'en prenne plutôt au maître du véhicule pour son absence ou pour son manque de vigilance.

Dans presque tous les cas, quand le conducteur n'est pas plus ou moins défaillant, c'est "l'intendant" alias "le patron"[128], "le moi" ou "l'ego", qui fait fonction de conducteur, à la place du maître absent. Mais le moi est par nature incapable d'appréhender, en symbiose étroite avec Dieu qu'en vérité il ignore, le sens des choses. Animé d'un vouloir propre tenace, et d'une force d'une autre nature mais non moindre que celle de la pulsion d'Eros, il est surtout (et même quand il se montre rétif) une réplique servile des idées et des usages qui ont cours autour de lui, produit usiné et rouage de la société, aveugle comme lui, qui l'a façonné pour son usage. Quand c'est lui qui tient le volant, c'est comme une voiture qui serait conduite non par une personne pourvue de réflexes et d'une capacité de jugement et d'initiative propres, mais par un système électronique convenablement programmé. Et il est plus que rare qu'on ne confonde la vie spirituelle avec la sélection d'un programme plus ou moins perfectionné, et avec le bon fonctionnement du servomécanisme ainsi programmé (d'ailleurs toujours plus ou moins déglingué, mis à rude épreuve par les secousses et par les trépidations d'un moteur survolté...). Les résultats sont à l'avenant...

Quel est donc ce "Tout" qui englobe l'individu et dont la présence silencieuse donne (fût-ce à son insu) sens et valeur à ses actes et à sa vie ? La Totalité de ce qui est affecté de près ou de loin par les actes et la vie des hommes ? C'est ce qu'on pourrait appeler "l'Univers", ou "l'Univers humain". Nul ne pourrait dire jusqu'où il s'étend. Il est infiniment plus vaste qu'on ne l'imagine, sûrement, infiniment plus profond que l'esprit humain ne le peut concevoir. Ce n'est pas l'Univers "brut" seulement, réglé par le dé- roulement aveugle de lois physiques, biologiques, psychiques, sociologiques. Par lui-même, et dans la vision mécaniste et prétendument "objective" que nous propose "la Science", ce déroulement ne nous révèle ou suggère aucun sens. Au cours des quatre siècles écoulés, la science s'est développée en réaction contre l'emprise étouffante des Églises sur la pensée humaine, en faisant profession d'ignorer ou de nier la dimension spirituelle des êtres et des choses - cette dimension qui seule leur donne un sens. Elle s'est constituée en une Nouvelle Église, aussi emplie de suffisance

[128] Pour des précisions au sujet de ce personnage, je renvoie à la note "La petite famille et son Hôte" (no 1).

et plus aveugle encore et souvent plus criminelle que les Églises qu'elle a si radicalement supplantées. Au cours de ces dernières générations, cet esprit a fini par mener la vie humaine vers un non-sens de plus en plus délirant, à la fois débile et démentiel. L'humanité tout entière est sur le point d'y sombrer yeux fermés, dévastatrice et dévastée, laissant derrière elle sous les néons criards, à la place du paradis terrestre qui lui fut confié, une planète-poubelle éventrée, empestée et morte.

Je sais pourtant que l'Univers est autre chose encore qu'une mécanique imbriquée, qui sur la planète terre se serait malencontreusement emballée ; autre chose qu'un jeu de dés idiot du hasard avec la nécessité, autre chose même que la pulsion aveugle d'Eros en rut qui cherche assouvissement sans se soucier si elle crée ou si elle écrase et détruit. Au-delà du hasard, des mécanismes, des pulsions, l'Univers est *Esprit*. En lui se manifeste en tout lieux et en tout temps, secrètement et inlassablement, une liberté créatrice et clairvoyante, un mystérieux propos, une discrète et patiente intention. Il est *Sens* - un sens si indiciblement riche sûrement, si libre dans sa mouvance sans fin et si intemporel dans son immuable essence, si délicat et secret - comme une voix qui murmure dans l'ombre, comme un souffle imperceptible qui passe, comme une timide lueur qui sourd de l'épaisseur de la nuit - et pourtant manifeste et fulgurant comme la clarté insoutenable de mille soleils…- que nul d'entre nous ne le peut saisir dans sa plénitude, mais tout au plus le pressentir ou l'entrevoir, sous le biais et dans l'éclairage uniques que fournissent à chacun sa propre existence.

41. La vision.

Plus important que de décréter ou de professer tel "sens" circonstancié ou tel autre, plus important même que d'essayer de cerner par des mots ce qui est réellement pressenti et entrevu, est de trouver le contact vivant avec cette connaissance : que notre existence a bel et bien un sens qui la relie au Tout. Cette connaissance-là, souvent ignorée, méprisée, raillée, niée, est présente sûrement en les profondeurs de chaque être comme elle est présente en moi. Elle se découvre dans le silence, et souvent au fond de la détresse, quand le bruit qui nous rend étrangers à nous-mêmes s'est tu et que l'être se retrouve, nu, en face de lui-même. Retrouver cette connaissance nue, perdue peut-être une longue vie durant, et la rendre agissante en lui *ajoutant foi* - par un acte de foi sans paroles qui s'accomplit dans le secret de notre être et se renouvelle à longueur de vie, jour après jour…

Je crois que cette connaissance et cette foi n'ont jamais été entièrement absentes dans

ma vie, aussi loin que je puisse me souvenir. Plus ou moins présentes et actives suivant les étapes de mon chemin, elles ne m'ont plus quitté depuis le grand tournant en 1970, quand, me secouant d'une très longue torpeur spirituelle, j'ai commencé (sans trop savoir ce que je faisais ni où j'allais) à suivre l'appel intérieur et à trouver le chemin de ma mission[129]. L'approfondissement intérieur qui s'est poursuivi en moi tout au cours des dix-sept années écoulées et jusque dans ces derniers mois et ces dernières semaines encore[130], est inséparable de l'approfondissement aussi de cette connaissance et de cette foi.

Dans mon cheminement, j'en arrive à présent au point où cet approfondissement d'un "Sens", pour se poursuivre et mûrir tous ses fruits, a besoin de s'exprimer par un travail de recherche conscient, avec l'aide du moyen puissant de l'écriture. Je sens en moi l'appel pour laisser monter et se déployer une *vision du "Tout"*, si limitée, si partielle soit-elle, à la mesure de mes moyens (tels qu'ils sont à présent, et tels qu'ils surgiront et se déploieront par le travail même...), et sous la lumière particulière que me fournit ma propre existence. Une vision du Monde et de son histoire, et du Sens qui s'en dégage pour moi, à partir de ce qui m'est connu et de ce que je ne manquerai pas d'apprendre chemin faisant. Ce livre même que je suis en train d'écrire en réponse à l'expérience toute fraîche encore de l'action de Dieu en moi, livre que je découvre en l'écrivant, m'apparaît dès à présent comme l'amorce et le coup d'envoi pour ce travail de vaste envergure, digne assurément d'y consacrer une vie.

C'est bien cette expérience qui m'a aussi révélé ma mission, et qui m'appelle très clairement à ce travail, lequel autrement m'aurait semblé insensé, tant il paraît improbable qu'il trouve résonance en quiconque d'autre qu'en moi-même ! Ne serait-ce que par cette orientation totalement nouvelle reçue comme un vrai *don* de Dieu, don *dingue* tant cette orientation paraissait sans espoir (tout en exerçant sur moi une attirance puissante...), ma vie s'est trouvée bien changée.

Mais c'est surtout le *sens* même de ma vie qui s'est trouvé transformé en l'espace de quelques jours, comme par une soudaine et impensable métamorphose - comme d'une larve informe, pataude, encoconnée se dégage dans l'ombre, obscurément, une forme parfaite, in-

[129]Il est question de ce tournant dans la section "Le tournant - ou la fin d'une torpeur" (no 33) et aussi dans la note "Mon ami le bon Dieu - ou Providence et foi" (no 22).

[130]Comme témoignage écrit de cet "approfondissement" qui a eu lieu encore en ces toutes dernières semaines, parallèlement et en étroite symbiose avec la réflexion écrite poursuivie au jour le jour dans ce livre, je signale les douze notes (nos 20 à 31) suscitées par la rencontre avec la pensée de Marcel Légaut, où je me confronte justement à certaines questions délicates autour de "la Providence" c'est-à-dire des Desseins de Dieu.

sensée - lumineuse et ailée ! Et le sens du *Tout* et celui de l'existence humaine sont apparus soudain, eux aussi, dans une lumière totalement nouvelle. Que je le veuille ou non, le Sens de l'existence, le Sens créateur en action dans ma vie comme dans le Monde et dans son histoire, je ne peux le voir désormais qu'en Dieu, comme émanant de Dieu. Ce Sens, ce *Tao*, n'est autre chose pour moi que le *Dessein de Dieu*. C'est le Dessein originel et éternel, présent dès avant la création du Monde, Inspiration maîtresse de l'Œuvre encore à naître, avant même que l'Esprit ne se préoccupe des moyens et de la manière, ne façonne ses outils et ne rassemble sa matière. Et aussi bien, c'est le Dessein vivant en action en chaque moment, en chaque lieu de l'Œuvre vivante qu'effleure la Main du Créateur. Dessein infini, inexprimable, Présence silencieuse et agissante en chaque instant et de toute éternité, discrète et clairvoyante, imprégnant et éclairant toute chose sur tous les plans d'existence...

C'est ce Dessein innombrable, insaisissable et omniprésent, qu'il appartient à chacun de découvrir, ou de "créer" ou d'inventer peut-être ? Chacun selon ses propres limites (qui reculent à mesure qu'il avance...), chacun à sa propre lumière, telle qu'elle sourd de la connaissance de sa grandeur et de sa misère, de ses fidélités et de ses défaillances, de ses instants de vérité et de ses longues complaisances, de l'humble et silencieuse persévérance de la foi et du confort facile de ses conformismes et de ses reniements. Quand le temps est mûr pour la Récolte, les nuits même viennent rehausser de leur profondeur la clarté des jours, et l'ivraie qui étouffait les blés se change en grain sous la faucille du moissonneur.

Pour appréhender ce Dessein, cette mystérieuse Présence, les fameuses "données de la science" (dont certains sont si fiers) me paraissent d'un bien maigre secours. Ce n'est pas la science humaine, telle qu'elle est pratiquée de nos jours, qui pourrait vraiment nous éclairer sur les Desseins de Dieu, lesquels s'expriment avant tout sur un tout autre plan et la transcendent infiniment. C'est bien plutôt l'inverse : l'ouverture de l'esprit à la *dimension spirituelle* qui imprègne toutes choses, y compris celles que la science s'est (souvent si mal) employée à sonder (quand elle ne les fracturait), et l'humilité devant la merveille de la Création, tant dans le connaissable que dans l'Inconnaissable, et une ferme volonté aussi de collaborer aux Desseins de Dieu alors même qu'ils nous restent mystérieux[131] - voilà les qualités d'essence spirituelle, aujourd'hui bannies et méprisées, qui nous feront trouver la voie vers la science de

[131]Mais cette volonté même et le désir de collaborer à ces Desseins nous ouvrent à une intelligence de ces Desseins, et nous permettent d'y œuvrer nous-mêmes, sans que ceux- ci cessent pour autant de rester mystérieux. Y verra un paradoxe celui seulement qui, prisonnier d'une logique à l'emporte-pièces, ignore les voies et la na-

demain. Celle-ci, plus encore par l'esprit qui animera le travail du scientifique et sa relation à ses collègues, à ses élèves et à la communauté non-scientifique, que par ses thèmes qui eux aussi se renouvelleront profondément par ce changement d'esprit même[132], ressemblera fort peu à la science en délire et véritablement sous-humaine d'aujourd'hui…

Pour nourrir ma propre recherche vers une vision d'ensemble du Monde qui me rende compte d'un Sens, qui me permette d'y suivre les arcanes d'un Dessein cohérent, mon flair dès à présent me désigne comme essentielles les trois grandes sources suivantes.

1) Mon expérience de ma propre psyché, et celle de l'action de Dieu en moi. Une place cruciale y revient à mes rêves, et parmi ceux-ci, aux rêves métaphysiques et aux rêves prophétiques qui me sont venus tout au long des mois de janvier à mars cette année, véritable mine de révélations personnelles dont Dieu m'a favorisé.

2) Le témoignage d'autres êtres pour qui la connaissance de soi, ou l'approfondissement spirituel (vécu le plus souvent comme la progression d'une relation vivante avec Dieu en action dans leur être), a été au centre de leur vie. Les seuls dans ce cas qui me soient

ture de tout travail créateur, fût-ce même celui du mathématicien, réputé le plus "précis", le plus "rigoureux" de tous. Car le "dessein" qui guide notre main, dans tout travail qui n'est de copie mais qui crée, est invisible et proprement "mystérieux" - il sourd et gîte et se transforme dans la nuit complète des couches les plus profondes de la psyché, à jamais inaccessibles au regard conscient. C'est au cours du travail et par le travail seulement que ce dessein latent, informe, inconnu et inconnaissable, obscur embryon de la création en train de s'accomplir, s'incarne et prend forme dans le champ conscient. Mais ce qui devient ainsi manifeste n'est pas ce qui lui a donné naissance et qui, lui-même se transformant à mesure que le travail se poursuit et que l'œuvre manifeste se crée, reste toujours latent, toujours dérobé au regard, niché dans la nuit profonde au creux de la Main de Dieu…

[132]Voici certains des thèmes d'une grande portée que j'entrevois, qui échappent entièrement et par nature même à la science telle qu'elle est pratiquée à présent : étude des voies d'action des agents homéopatiques, de celles de l'argile comme agents thérapeutiques, de la sensibilité des plantes. Développement d'une physique théorique qui tiendrait compte (ne serait-ce qu'en lui ménageant des "marges" convenables) de la présence et de l'insertion d'une intention agissante (ne serait-ce que par l'intervention humaine, indéniable même au matérialiste le plus obtus !). Je fais quelques commentaires dans ce sens dans Récoltes et Semailles 0, "Promenade à travers une œuvre", dans la plus longue note de bas de page à la section "Coup d'œil chez les voisins d'en face" (no 20).

Enfin, un thème qui me paraît plus crucial que tout autre est celui du rêve, abordé enfin dans la dimension spirituelle qui lui revient, et débarrassé de toute la gangue pseudo- scientifique dont il a été encombré et qui a trop longtemps fait obstacle à une véritable intelligence du rêve et de la nature du rêve.

connus sont les *mystiques* du passé et du présent[133]. Pour la plupart mais non pour tous, leur relation à Dieu se place dans le cadre conceptuel et affectif d'une religion particulière et est plus ou moins fortement imprégnée et (m'a-t-il semblé) dans une certaine mesure souvent faussée[134], par ce cadre et par l'ambiance particulière à leur milieu (souvent un milieu religieux) et à leur temps.

3) L'histoire des religions et des croyances depuis les origines jusqu'à nos jours, et ce qui nous est connu des grands Novateurs spirituels de l'humanité. Parmi ceux-ci, Jésus me semble prendre une place entièrement à part, et ceci plus encore par sa vie et par sa mort, que par ce qui nous est parvenu de son message.

À vrai dire, je me rendais bien compte que le sens profond de cette vie et surtout de cette mort, et l'âme du message, m'échappaient. Je ne m'étais d'ailleurs jamais senti incité à m'y confronter sérieusement, avant le "tournant religieux" que ma vie a pris tout dernièrement. Les livres de Marcel Légaut, et tout particulièrement son livre sur l'Intelligence du christianisme, viennent de m'apporter providentiellement[135] une clef irremplaçable pour la compréhension qui me faisait défaut. Tant par le témoignage d'une vie authentiquement religieuse, vécue dans la fidélité à soi-même et à sa mission, que par sa pensée vigoureuse et profonde, s'inspirant de l'extraordinaire œuvre spirituelle de Jésus lui-même au-delà de ce en quoi deux millénaires de tradition doctrinale l'ont figée, son œuvre m'apparaît comme

[133]J'entends surtout par "mystique" l'être animé, pour ne pas dire possédé, par une passion exclusive de Dieu, véritable "fou de Dieu" pour qui la recherche du contact avec Dieu prime et quasiment efface tous les autres intérêts dans sa vie. Dans un sens moins strict, le mystique serait celui pour qui Dieu est au centre de sa vie, tant au niveau conscient qu'inconscient, et qui entretient avec Dieu des contacts plus ou moins réguliers et consciemment vécus comme tels. En ce sens plus large, je peux me considérer comme "mystique". Le seul autre contemporain vivant dans ce cas dont j'aie connaissance (mais sûrement il y en a de nombreux autres) est Marcel Légaut. Dans le texte principal, c'est dans ce sens large qu'il faut prendre le terme "mystique" (et ceci d'autant plus que celui qui à présent m'a inspiré plus que tout autre est Légaut !).

[134]Ce qui m'a paru parfois "faussé" dans cette relation, dans les témoignages dont j'ai eu connaissance, ce n'est pas l'expérience même de l'action de Dieu en leur être, car aux moments forts et consciemment vécus comme tels de l'action de Dieu, les conditionnements sont suspendus. C'est plutôt l'interprétation donnée après-coup à cette expérience, la façon de la situer, et la relation à cette expérience qui peuvent être faussées par le conditionnement. Il semblerait d'ailleurs que Dieu n'en soit pas du tout dérangé - tout au moins peut-on constater que ça ne Le dissuade nullement de renouveler Ses extraordinaires faveurs…

[135]Au sujet de cet apport "providentiel", voir la section "L'impossible convergence" (no 37) qui ouvre le chapitre IV de ce livre.

un *appel* d'une qualité de présence et d'une portée uniques dans notre temps. S'il y a une voix qui a qualité pour ranimer à la vie un christianisme moribond et lui faire retrouver la source enfouie de sa créativité spirituelle, c'est sûrement celle qui nous interpelle à travers cette œuvre intense et sans complaisance, rigoureuse dans sa démarche et visionnaire dans son inspiration. S'il est un levain nouveau pour faire lever une pâte rassise et d'une lourdeur immense, il est là. Un levain dont la qualité est à la mesure de l'ampleur, non seulement de la crise du christianisme, mais de la crise sans précédent qu'affronte sans la voir l'humanité tout entière.

Pour ma part, dans le travail que je vois à présent devant moi et parmi tous les apports extérieurs que j'entrevois pour l'éclosion d'une vision qui se cherche encore, c'est cette œuvre et ce témoignage qui m'apparaissent comme la source d'inspiration la plus riche et la plus féconde, celle qui me paraît correspondre le plus intimement à mes propres interrogations et aux nécessités spirituelles de notre temps.

42. Aujourd'hui la vision novatrice est avant tout témoignage.

(16 et 17 juillet) Je me suis arrêté hier sur l'évocation des sources que j'entrevois dès à présent pour nourrir une vision naissante du Monde et de l'existence. Parmi celles-ci, c'est mon *expérience personnelle* de ma psyché et de l'action de Dieu en moi qui, de nécessité intime, est et restera la vraie mère nourricière de la réflexion, déjà amorcée dans le présent livre. C'est elle aussi qui doit être mon "sol" de référence constant - celui en lequel ma connaissance des choses s'enracine - pour appréhender, interpréter, situer de mon mieux les "informations" de toute nature me provenant "de l'extérieur", que ce soit par le témoignage d'autrui (et plus particulièrement par celui des "spirituels" et des mystiques), par l'histoire des religions et ce qu'elle nous fait entrevoir de leurs Fondateurs, ou par toute autre voie qui se présentera.

Le travail en cours sur ce livre que je suis en train d'écrire et qui prend forme sous mes mains jour après jour, se révèle en même temps comme un travail *d'approfondissement intérieur*, par l'affinement de ma perception de moi-même, de ma vie, et de certaines choses auxquelles je me vois intimement relié[136]. Nul doute que le travail beaucoup plus vaste qui est devant moi sera lui aussi inséparable d'un travail se poursuivant en des couches plus pro-

[136]J'avais déjà pu faire cette même constatation à l'occasion de l'écriture de Récoltes et Semailles, et surtout des parties I et III ("Fatuité et Renouvellement" et "La Clef du yin et du yang"). Ce sont aussi celles où la part du témoignage est la plus importante, et où celui-ci m'implique par moments de la façon la plus névralgique.

fondes de la psyché, travail qui n'est pas œuvre de la seule pensée ni même seulement mon œuvre. Ce travail souterrain donne au travail visible ses racines profondes, son élan intérieur et son sens. Il en fait autre chose qu'une belle envolée de l'esprit, qu'une œuvre du seul intellect. Par lui l'œuvre acquiert une réalité spirituelle enracinée dans l'être qui l'accomplit, une avec la mission dont elle est véritablement le fruit.

Si je me lance sans réserve dans un travail de cette ampleur, ce n'est pas, comme ce fut le cas naguère pour mon travail de méditation, dans la perspective de le faire pour mon seul bénéfice, que ce soit pour satisfaire à la curiosité d'un esprit ardent avide de connaître, ou à partir de la nécessité plus essentielle qui pousse l'être sur la voie de son approfondissement intérieur. Si je m'y lance avec une telle joie, avec une confiance aussi totale, c'est pour y avoir été *appelé* - et dans cet appel il était clairement entendu que ce travail se ferait à *l'intention de tous* ; de tous ceux, tout au moins, qui seront intéressés un jour d'en prendre connaissance. Inséparable de mon témoignage personnel et lui-même témoignage, ce "travail pour tous" semble à présent se confondre quasiment avec ma mission, ou tout au moins avec son "versant extérieur" tourné vers le Monde, vers mes semblables - en accord secret avec le "versant intérieur" tourné vers mon propre être et vers Dieu. Sûrement aussi, ce travail qui m'appelle et me tire en avant correspond de façon parfaite à mes moyens, encore en devenir, et à mes propres aspirations profondes, que j'ignorais encore jusqu'au moment où l'appel de Dieu me les a révélées, me révélant ainsi à moi-même. C'est bien pourquoi, sûrement, j'ai accueilli l'appel avec une telle exultation intérieure, avec une telle gratitude jubilante, et que j'ai fait mien de façon aussi totale ce travail qui m'était proposé. Bien plus qu'une initiative personnelle surgie d'aspirations que moi-même ignorais et qui m'aurait lancé dans une entreprise véritablement insensée en termes de mon sain jugement humain, cette mission à moi confiée m'apparaît comme un *don* inespéré me venant de Dieu, comme une *tâche* à moi assignée ; "assignée" non certes comme un devoir austère, mais comme une voie de mon propre devenir. En même temps il est bien clair que par sa nature même, cette tâche très particulière a un sens qui dépasse ma propre personne. Il s'y révèle une *intention* qui ne vient pas de moi et qui ne concerne pas seulement ma personne, mais "le Tout". C'est ce sens, cette intention (ou ce "Dessein") que je voudrais maintenant essayer de sonder.

Tout d'abord, la tentation qu'il me faut voir clairement, afin de mieux éviter d'y tomber (et je ne serais pas le premier !), c'est de croire que je sois appelé à apporter au Monde à la dérive l'idéologie religieuse (ou la "vision" spirituelle, ou qu'on l'appelle comme on voudra)

dont il a tant besoin, ou ne serait-ce qu'une vision globalisante qui soit "meilleure", plus "vraie" ou plus "juste" ou plus "exacte", que celles qui ont eu cours jusqu'à aujourd'hui ; voire même qu'elle serait appelée à les remplacer, ne serait-ce que parmi une minorité d'hommes éclairés. Ma vision du monde, en évolution continuelle depuis près de vingt ans, n'est pas moins conditionnée et moins parcellaire, moins liée a un tempérament et à une expérience (à savoir les miens), à un "lieu culturel" et à un temps, que n'importe quelle autre, et notamment que celles que nous proposent les grandes religions se réclamant d'une tradition millénaire ([35]). Je n'ai pas non plus la prétention de croire que la part de *"l'universel"* dans mon message soit plus étendu ou touche plus profond que ce que nous ont légué les grands Fondateurs de religion ([36]). Certains d'entre eux, est-il besoin de le dire, sont d'une stature spirituelle qui dépasse de très loin ma modeste personne grimpant cahin-caha comme je peux et avec l'aide discrète de Dieu sur le chemin escarpé du devenir spirituel. Il n'est pas sûr d'ailleurs et rien ne m'induit à penser qu'il vive parmi nous des êtres parvenus à cette étape ultime du cheminement humain, où l'homme, tout faillible et limité qu'il soit par la condition humaine qu'il partage encore avec nous, en est venu à adhérer de façon si parfaite à la présence de Dieu en lui, que sa vo- lonté et son action paraissent se confondre (peut-être même aux yeux de Dieu Lui-même) avec la volonté et l'action de Dieu[137].

Notre rôle d'hommes, dépositaires chacun du pouvoir de créer, n'est pas de nous en remettre passivement à la lettre des enseignements d'un plus grand que nous, fût-il un Égal de Dieu, mais (quitte peut-être à nous inspirer de l'esprit qui l'avait animé) de faire usage de notre propre créativité, en nous y mettant tout entier : "de tout notre cœur, de toute notre âme et de toute notre pensée"[138]. Et dans cet esprit de liberté il m'apparaît non seulement

[137]Voir la fin de la note "Mission et karma - ou l'apprenti et le Maître" (no 24).

(19 juillet) En exprimant le doute qu'il "vive parmi nous de tels êtres…" je ne pensais pas aux "enfants en esprit", dont il est question dans la section "Rudi et Rudi - ou les indistinguables" (no 29) et dans la note "L'enfant et le mystique" (no 17). Je ne doute pas qu'il ne doive exister des "enfants en esprit" parmi nous, comme j'en ai connu un dans mon enfance. Mais ces humbles existences que l'histoire ignore, à l'opposé des grands Novateurs spirituels, n'influencent pas les destinées du genre humain d'une façon qui nous soit apparente. Elles n'ont pas mission de proposer aux hommes une vision du monde, mais agissent directement et en secret par leur rayonnement propre, à l'intérieur d'une sphère d'action limitée aux seuls contacts personnels.

[138]Cette formulation est inspirée du texte évangélique (Matthieu 22, 37-40), où Jésus cite "le plus grand et le premier commandement" comme étant :

"Tu aimeras le Seigneur ton Dieu avec tout ton cœur, et avec toute ton âme, et avec toute ta

possible mais urgent que certains hommes, si leur vie intérieure les y prépare et s'ils y sont appelés, développent une vision plus ou moins vaste mais touchant à *l'essentiel* (nécessairement de nature spirituelle) du Monde où nous vivons aujourd'hui[139]. Une vision qui, par l'appel même qui l'a suscitée, vienne en réponse aux nécessités de notre temps, en ce moment crucial entre tous dans l'histoire des hommes. Par là le message qu'elle porte aura qualité de levain dans l'impossible renouveau spirituel qui doit s'accomplir sous la poussée de Dieu et avec la collaboration créatrice des hommes.

Une telle réponse à une *nécessité* impérieuse, à l'appel d'une invisible *mutation* de demain en gestation obscure dans l'aujourd'hui, n'a rien de commun avec la simple satisfaction de "besoins", ceux-ci fussent-ils des besoins religieux, hâtivement baptisés "spirituels". Elle ne saurait plus se présenter comme une vérité absolue et une certitude ultime, garantie par l'autorité d'un "Maître" réputé "parfait" et infaillible, ou par Dieu Lui-même censé s'exprimer pour toute éternité par la bouche inspirée du Maître[140]. Une telle attitude va audevant de l'inertie spirituelle des hommes, de leur sempiter- nelle fringale de certitudes et de sécurités, de l'instinct du troupeau à la recherche du berger. Elle ignore et en vérité, réprime,

---

pensée" ;

le second (qui "lui est semblable") étant :

"Tu aimeras ton prochain comme toi-même".

(Comparer note de bas de page 92 page 67 à la note no 28.). Je n'ai aucun doute que la seule et unique façon de correspondre au "plus grand et premier commandement" est justement de faire usage pleinement de notre créativité spirituelle. Il n'y a aucune différence sûrement entre l'acte d'amour vis-à-vis de Dieu (et peu importe alors qu'on Le connaisse par Son nom), et un acte spirituellement créateur ; ni entre un état d'amour pour Dieu, et un état créateur au sens spirituel.

[139]Je crois d'ailleurs qu'à partir d'un certain niveau de maturité spirituelle, chacun de nous est ainsi appelé à développer, fût-ce même sans propos délibéré, une vision du Monde dans une optique spirituelle, et de sa place dans le Monde. Deux telles visions, provenant de deux êtres différents, ne pourront être que différentes. Ce sera d'ailleurs d'autant plus le cas, je crois, que leur créativité spirituelle sera plus grande, de sorte que leurs visions seront plus fortement personnelles et moins fortement influencées par (pour ne pas dire alignées sur) une idéologie ambiante qui leur serait commune.

[140]Est-il besoin ici de souligner que, s'ils se sont exprimés avec l'autorité inhérente à celui qui voit de ses propres yeux et sait par ses propres lumières, les grands Novateurs dont il a été question précédemment étaient bien étrangers à l'esprit dont il est question ici. Celui-ci n'est nullement le fruit d'une maturité, mais le signe d'une ignorance spirituelle et d'une vanité incontrôlée, inconsciemment entretenues par l'adulation dont ces hommes sont l'objet et qu'ils encouragent complaisamment.

la créativité spirituelle qui repose en chaque être, attendant l'appel qui vienne l'éveiller (quand le temps est venu pour l'entendre et pour le suivre…). La profusion actuelle de "Gurus" de tout acabit offrant à leurs fidèles les certitudes dernières[141], s'il est un signe éloquent d'un besoin religieux pendant longtemps réprimé pre- nant enfin sa revanche, et d'un désarroi spirituel cherchant un exutoire facile, n'a pourtant rien à voir avec la "nécessité" et avec la "mutation" auxquelles je faisais allusion. La nécessité première, celle qui commande toutes les autres, est le *renouveau spirituel*. Un tel renouveau n'est pas une réalité d'ordre sociologique, comme l'est la nouvelle vague montante de Gurus, de sectes et d'idéologies religieuses. Il est le fruit mûri dans le silence d'un laborieux et obscur travail, jamais achevé et sans cesse à reprendre, s'accomplissant au plus secret de l'homme seul, face à lui-même, en la présence silencieuse de Dieu.

Pour apprécier toute la différence, il suffit de comparer les "happenings" à grand spectacles et à grands frais (souvent "sympa" comme tout d'ailleurs, par les échos qui m'en sont revenus), où se pressent des milliers de disciples fervents pour y faire "le plein" de ce qu'ils prennent pour de l'"esprit", avec la façon dont s'exprime Légaut sur l'"œuvre spirituelle"[142], en reflet et en discret témoignage de son humble et exigeant ministère. Aussi bien, quel contraste entre l'indigence prétentieuse de la pensée de ces Gurus ressassant à l'envi les mêmes clichés guimauves, usés jusqu'à la corde (et qui pourtant continuent à faire recette), et la pensée sans complaisance d'un homme allant droit aux choses essentielles, sans se soucier d'être suivi ni même d'"instruire" en se mettant à la portée du grand nombre, mais seulement d'être *vrai*, dans une fidélité rigoureuse à lui-même.

Aujourd'hui la vision novatrice, celle qui a qualité de levain et non de bruit se surajoutant au bruit, **n'est pas celle qui se présente parée des atours péremptoires des certitudes finales. Elle est et se veut avant tout témoignage.** Témoignage d'une maturation

[141] Jésus avait d'ailleurs prédit qu'à l'approche de la fin des Temps,

> "il en viendra beaucoup sous mon Nom, qui diront "c'est moi, le Christ" ; et ils en égareront beaucoup" (Matthieu 24,5),

et

> "Et alors beaucoup de faux prophètes se lèveront et ils en égareront beau- coup" (Matthieu 24, 11).

[142] Voir par exemple le dernier chapitre du livre de Marcel Légaut sur l'Intelligence du Christianisme.

personnelle par un des fruits visibles de cette maturation, offert pour ce qu'il est : œuvre d'homme, avec toutes les limita- tions inhérentes à toute œuvre humaine - et pourtant *œuvre* dans la plénitude du terme, car l'homme s'y est mis tout entier, et a grandi en la créant. C'est alors seulement que l'œuvre ne sera ni programme ni dogme ni doctrine, mais *levain*, c'est alors qu'elle aura qualité créatrice. Ceux qui la feront leur, en la recréant en accord avec ce qu'ils sont eux-mêmes, grandiront par ce travail même. Une telle œuvre est un appel à chacun, non pour venir grossir des rangs, mais pour se retrouver à travers le témoignage d'un autre, et en se trouvant, se transformer et grandir, comme s'est transformé et a grandi celui qui les a devancés sans prétendre les dépasser.

43. L'âme du message — ou le pouvoir et la peur de créer.

(19 juillet) Ainsi, ma voix ne sera pas *"la"* voix, et fort heureusement ! mais une voix parmi de nombreuses autres tout aussi authentiques, chacune expression tout aussi fidèle d'une mission unique et irremplaçable, chacune appelée à toucher certains êtres (et non d'autres qui lui resteront étrangers), et à certaines cordes intérieures qu'elle seule peut-être saura faire vibrer.

Ceci bien vu et dit, où donc se trouve la raison d'être de *mon* message - quelle est cette "intention" qui ne vient pas de moi et qui me porte à le créer et à l'annoncer ? En quoi se distingue-t-il d'autres messages d'autres êtres qui, comme moi, voient la Crise et sentent l'approche de la Tempête et la promesse du Renouveau ? Quelle est son âme propre, différente de celle de tout autre message ?

Nul doute que mon statut de "savant", ayant derrière lui une œuvre imposante[143], est de nature à donner à mon message une audience que beaucoup hésiteraient à lui accorder pour ses propres mérites. (Tant sont rares ceux qui savent distinguer au poids, et non à la couleur, l'or du fer blanc…). Je n'ai pas connaissance d'un autre cas où un créateur scientifique porte témoignage (comme je le fais dans Récoltes et Semailles) sur la façon dont il pratique et vit son art, sur les sources et les voies de la créativité, sur le brouillage de celles-ci par les lourdeurs et par les fringales du moi et notamment par l'infa- tuation vaniteuse, et enfin (marque éloquente des temps) sur la dégradation insidieuse de la probité scientifique et jusques à l'apothéose du népotisme sans frein et d'une corruption sans vergogne qu'on voit

[143] J'essaye de donner une idée sur cette œuvre à un lecteur qui ne serait pas nécessairement mathématicien, dans Récoltes et Semailles 0 "Promenade à travers une œuvre". D'autre part, je suis à la trace tout au long de Récoltes et Semailles les étranges vicis- situdes de cette œuvre aux mains de mes ex-élèves et sous l'œil attendri de mes anciens amis du monde mathématique que j'ai quitté…

aujourd'hui s'étaler dans tous les quartiers, dans l'indifférence générale. Mon départ sans retour du mi- lieu scientifique en 1970[144] en réaction contre certains symptômes de mauvais aloi[145], m'engageant alors dans une action militante appelée par la Crise de Civilisation dont j'ai alors commencé à prendre clairement conscience, a été ressenti par beaucoup comme un *signe*. Ce signe a inquiété, semant un ma- laise voire une mauvaise conscience qui ne dit pas son nom, sans pour autant susciter parmi ceux qui furent mes amis ou mes élèves de réponse créatrice[146]. Le tournant religieux que vient de prendre ma vie et l'appel de Dieu dont je témoigne à présent est un autre signe dans le même sens, mais plus clair et plus fort encore, pour celui qui a des yeux et se soucie de les utiliser pour voir. Un signe parmi d'autres du grand Changement des Temps qui se prépare, non dans les cabinets des Ministères ni dans les bureaux et les laboratoires des technocrates et des savants, mais sur un tout autre plan…

Et me voici à nouveau dans le vif de mes rêves prophétiques ! Comme le cours étrange de ma propre vie, comme l'existence d'un Légaut et celle de bien d'autres êtres encore sûrement qu'à présent j'ignore, ces rêves portent le message du Changement, mais cette fois avec une clarté fulgurante. Et c'est là certes une tâche importante à moi impartie, d'annoncer ce qui m'a été révélé à l'intention *de tous* - d'annoncer la Tempête et l'Ondée qui suit la Tempête, prémices de la grande Mutation. Ceux qui ont des oreilles pour entendre, entendront !

Ce n'est pas là pourtant, dans ces révélations prophétiques, que se trouve l'essentiel,

---

[144]Voir à ce sujet la section "Le tournant - ou la fin d'une torpeur" (no 33).

[145]Il s'agit de la collusion généralisée des milieux scientifiques avec les appareils mili- taires. J'ai quitté mon institution d'attache (l'Institut des Hautes Études Scientifiques à Bures-sur-Yvette) en 1970, quand j'ai eu connaissance qu'il recevait des subventions du ministère des armées. Voir à ce sujet la note de bas de page 92 page 93 dans la section no 33 citée dans la précédente note de bas de page.

[146]Je dois cependant faire exception de Claude Chevalley (qui ne m'avait pas attendu pour se distancer du milieu qui nous avait été commun) et Pierre Samuel. J'avais fait connaissance de l'un et de l'autre dans le groupe Bourbaki (dont il est question pas mal dans Récoltes et Semailles I). À la suite de mon départ, Samuel s'est engagé dans le mouvement écologique, où il continue à militer encore maintenant (aux Amis de la Terre). Il a d'ailleurs du mal à comprendre que j'aie faussé compagnie au militantisme au bout de deux ou trois ans déjà, alors que la situation écologique est, certes, plus critique que jamais. Il a dû le vivre comme une défection de ma part, un peu comme mes amis du monde mathématique ont vécu mon départ du milieu commun, en 1970. Depuis lors et jusqu'à aujourd'hui encore, je n'aurai pas fini de déconcerter mes amis, dans les milieux successifs que je n'ai fait que traverser…

En 1970 Chevalley, Samuel et moi nous sommes retrouvés tous les trois dans le groupe "Survivre et Vivre", dont il a été question en passant dans la section (no 33) déjà citée (voir note de bas de page 97 page 95).

"l'âme" du message que je porte. C'est l'inverse plutôt, je crois : si Dieu a choisi de me favoriser de révélations d'une portée aussi prodigieuse, moi qui ne me connais pas une vocation de prophète ni de charisme de voyant, j'y vois plutôt comme une "motion de confiance", un signe de crédit tacite, pour le message que je suis appelé à annoncer par ailleurs pour l'avoir mûri en moi pendant une vie entière ; un moyen de lui donner rétroactivement un soudain surcroît d'audience, par le choc qui éveille des événements à venir[147]. Sûrement, l'âme du message ne réside pas dans un simple "statut", ni celui d'illustre savant, ni celui de prophète de la Fin des Temps. Ni même dans le rôle de *squelette* prophète et musicien qui danse et qui commente en musique au son des percussions le dernier quart d'heure de l'Âge du Troupeau, sur le point de s'achever en Âge du Carnage…

D'où me vient donc ce crédit, ce "chèque en blanc" quasiment que Dieu me donne, à moi le plus faillible des mortels, ni Saint ni Géant il s'en faut de beaucoup, un simple particulier en somme et qui n'en demandait pas tant ? ! Mais peut-être est-ce pour cette raison-là précisément - que je suis, et de mon aveu encore et par mon propre témoignage circonstancié maintes fois réitéré[148], à tel point éloigné de l'image qu'on se fait du Prophète qui se lève, poussé par le grand Vent de l'Esprit, ou de l'Auteur sacré retiré dans le sacro-saint du Temple et qui, entre deux longues prières, écrit sous l'impérieuse dictée de Dieu les textes vénérés qui instruisent et légifèrent pour toute éternité. J'ose dire, oui, que ce texte que j'écris est *"inspiré"*, tout long qu'il soit, car je serais bien incapable de l'écrire par mes seuls modestes moyens. Je ne sais si un jour on en fera un bréviaire, mais ce que je sais par contre, c'est que pour l'écrire je sue sang et eau[149]. Dieu aide, c'est un fait, mais ce n'est nullement pour me

[147]Comparer avec les réflexions dans ce sens dans la section "La nouvelle table de multiplication" (no 26).

[148]Je pense ici non seulement aux épisodes d'"infidélité" dans ma vie dont je "témoigne" au chapitre précédent (et plus particulièrement dans les sections 32 à 35), mais aussi au long témoignage Récoltes et Semailles sur mon passé de mathématicien, où je ne me ménage pas plus que je ne ménage les autres. C'est la partie Récoltes et Semailles I, "Fatuité et Renouvellement", qui me paraît la plus significative à cet égard.

[149]À ma propre surprise, le travail sur La Clef des Songes s'avère nettement plus laborieux que celui sur Récoltes et Semailles. Je suis obligé de faire deux frappes, d'abord un premier jet, souvent pataud et mal léché, que je suis obligé de reprendre en entier pour faire un texte "sortable", avant de le retaper au net (souvent le lendemain). Jamais littéralement d'ailleurs, mais en polissant encore le texte raturé à mesure que je le retape. Ça me fait un rythme de croisière d'environ quatre pages par jour, à raison de deux ou trois heures de travail serré par page, sans dimanches ni sabbats (je suis "pouce", car c'est pour l'Bon Dieu !) ni jours fériés - car tous les jours c'est fête !

mâcher la besogne, bien au contraire ! Sûrement Il me souffle ceci et cela, mine de rien, puis on dirait qu'Il s'en va, plus personne - débrouille-toi comme tu peux ! Je ne demanderais pas mieux pourtant que de Lui servir de Scribe, la plume courant sur le papier au souffle puissant de l'inspiration divine. Le "scribe de Dieu" (alias le Prophète) ça n'aurait rien pour me déplaire, un grand honneur même et comme ça au moins je suis tranquille : j'y suis pour rien, c'est Dieu en Personne qui parle par ma très humble plume - rien à ajouter ni à retrancher, il n'y a plus qu'à s'incliner, tout comme je le fais moi-même…

J'ai fini par comprendre pourtant, à mon corps défendant, que Dieu res- pecte trop ma modeste personne pour me faire jouer un tel rôle un peu trop confortable, tout relevé qu'il soit. L'heure pourtant est grave je ne vous le fais pas dire (Tempête, Mutation et tout ça…), et s'Il n'y prend garde, je risque par mégarde d'écrire les pires conneries, mêlant l'ivraie de mes illusions et de mes inadvertances au grain de la divine Providence, qu'à Dieu ne plaise ! Ou, suivant mon penchant naturel, de me vanter comme il n'est pas permis de le faire (surtout quand on est prophète). Eh bien, tant pis pour moi et tant pis pour le bréviaire ! Et tant pis pour ceux qui prendraient ce témoignage, inspiré certes et où je me mets tout entier, comme parole de bréviaire. C'est à leurs risques et périls qu'ils déconneront en chantant mes louanges et pire encore que déconner, qu'ils *stagneront*, peut-être leur vie entière, en récitant benêtement plutôt que de s'inspirer du meilleur de l'œuvre pour faire usage, au mieux de leurs moyens, de *leurs propres* lumières. Mais pour celui qui est en état créateur, ses erreurs même et les erreurs de ceux qui l'ont précédé sont les marches de son approche sans fin de la vérité.

Celui qui me lira avec quelque attention s'apercevra que ce que je voyais d'un certain œil à la page tant, je le vois souvent d'un œil tout autre à la page tant plus cinquante, quand ce n'est déjà à la page suivante. Faut-il s'en inquiéter ? Quelque chose s'est passé entre temps, quelque chose que je n'ai pas essayé d'effacer ni de cacher, et dont les pages qui m'ont amené d'une vue à l'autre portent témoignage. C'est la chose la plus simple du monde à vrai dire, et en même temps la plus délicate ; une progression ou un apprentissage, un approfondissement, ou au contraire une grimpée (vers des hauteurs entrevues et jamais atteintes…), ou quelque autre nom qu'on lui donne. Une chose dont je n'ai nullement l'exclusivité, il s'en faut de beaucoup. Nous y sommes tous appelés, même si rares encore sont ceux qui suivent l'appel. Elle est le fruit d'un *travail*, souvent tâtonnant, toujours laborieux voire pénible et par moments foireux, tout trempé de la sueur d'un lent et tenace cheminement. Rompant avec l'usage, je

laisse ce travail se dérouler au grand jour, tel un ouvrier qui s'escrime sur son ouvrage dans un atelier s'ouvrant en pleine rue, plutôt que de s'enfermer dans l'arrière-boutique et de ne sortir l'œuvre qu'une fois fin prête - comme si elle avait jaillie telle quelle, immuable et parfaite, des mains immaculées du créateur... ([46])

C'est par ce style ou cet esprit peut-être que mon témoignage est surtout différent de celui de tout autre : en ce qu'à chaque page apparaît non pas quelque portion d'une œuvre achevée, mais un *"moment"* particulier dans une œuvre en train de se faire et qui, par sa nature même, ne sera jamais achevée mais toujours à reprendre, toujours à parfaire et à dépasser. Il y a ce travail au grand jour, et il y a ce "quelque chose" qui par lui au fil des pages naît et prend forme et croît et se déploie, par des détours souvent imprévisibles et étranges... C'est ce "quelque chose qui se passe" dans ces pages, sûrement, qui est *l'"âme"* du message, que je m'apprêtais à cerner. Par ce quelque chose insaisissable et pourtant manifeste, intimement personnel et en même temps le plus universel, je suis semblable à Dieu. Nul doute aussi que c'est à cause de ce quelque chose justement que Dieu ne souffre que j'écrive sous dictée, pas même sous la Sienne, et qu'Il me porte un respect infiniment plus grand et plus délicat, sûrement, que celui que j'ai pour Lui ou pour moi-même. *Ce respect de Dieu* pour cela en moi qui me rend semblable à Lui, tout limité et parfois misérable ou minable que je sois, n'est pas moindre (j'en ai l'intime conviction) que Son respect pour les Grands parmi les grands d'entre nous, ou pour les Auteurs des textes sacrés légués par la tradition, sources précieuses d'inspiration (bien souvent rabaissées au rôle de bréviaires...). Et ce respect que Dieu me porte n'est pas plus grand que celui qu'Il porte au plus humble et au plus méprisé d'entre nous, et à celui-là même qui semblerait aux yeux du monde le plus "L'offenser".

Mais celui-là est "agréable à Dieu" et œuvre (sans le savoir peut-être) à Ses Desseins, qui au plus profond de son être tient pour précieuse cette chose qu'il porte en lui et la laisse se déployer et agir dans sa vie, avec l'aide discrète et aimante de l'invisible Hôte.

44. L'homme est créateur — ou le pouvoir et la peur de créer.

(20 et 21 juillet) Hier j'ai fini enfin par effleurer, je crois, la "raison d'être", *l'âme* du message, *l'essentiel* pour lequel tout le reste est surtout moyen. Tout au moins l'ai-je évoqué, sans essayer de le nommer. Assurément le fond du message concerne la *création*. Il essaye de dire et de faire sentir, de toutes les façons possibles, que par sa nature et par sa vocation *l'homme est créateur*. Non pas l'homme en général, l'Homme-abstraction à majuscule, mais

tout homme, du seul fait qu'il est homme, a en lui pouvoir et vocation de créer. Mais rarement il le sait, et s'il l'a su un jour, il l'a bien oublié. Il l'a oublié et il n'a, de plus, la moindre envie de s'en souvenir. Ce pouvoir ignoré en lui lui fait peur. J'ai eu ample occasion déjà, dans ce livre-ci et ailleurs[150], de parler de cette peur étrange aux innombrables visages - *la peur de créer*, et par là-même d'être réellement et pleinement soi-même.

L'homme est créateur par essence - et pourtant la peur de créer est si profondément ancrée et elle paraît si universelle, qu'on pourrait la croire inséparable de la condition humaine. Il y a si peu d'êtres qui créent ([39]), ne serait- ce que par moments ! Et même quand il créent, timidement, il est si rare que ce soit une création plénière, qui engage l'être entier et non seulement telle capacité limitée du corps ou de l'entendement, sur laquelle ils ont misé et qu'ils exploitent à fond. Même chez ceux-là, souvent comblés de dons dès la naissance, bien souvent on dirait qu'ils s'accrochent craintivement, comme par d'innombrables mains ayant pourtant pouvoir de créer, au "bien connu", au raisonnable, au coutumier, au permis - à ce que tout le monde sait et dit et pense, à ce que tout le monde a toujours fait - il en est si peu qui vraiment se lancent, qui savent qu'ils ont des ailes et sont faits pour voler...

En se fiant à la surface des apparences (et qui donc se soucie d'aller au-delà !), on dirait que le pouvoir de créer soit l'apanage de quelques rares favorisés des Cieux, le privilège de dons mirobolants, que les concours d'école détectent et que diplômes, titres et renoms sanctionnent. Et quand de plus il nous est donné de voir d'un peu près la vie de tels d'entre nous auréolés de gloire, de sentir tout le creux et toute la misère inconnue de ces vies enviées et (en apparence du moins) comblées, on pourrait même à bon droit douter qu'il existe dans l'existence humaine une telle chose qu'une "création" véritable qui épanouisse l'être (fût-ce dans la douleur...), qui lui fasse trouver sa profondeur et par là le fasse croître, au lieu qu'il se dessèche seulement dans l'aride fringale de s'élever au-dessus des autres. Une création qui soit autre chose qu'une incessante prouesse devenue comme une seconde nature, sans cesse se répétant pour sans cesse se surpasser dans l'exercice de telle faculté du corps ou de l'esprit ou de telle autre. Et le fait même que de tels doutes ou de telles questions, et bien plus souvent encore des affirmations bien tranchées sur la nullité du grand nombre et sur le mérite des méritants (au nombre desquels, est-il besoin de le dire, on se range tacitement...) - le fait que ces doutes, questions, affirmations semblent s'imposer avec une telle force, est par

[150]"Ailleurs", c'est-à-dire dans Récoltes et Semailles où, tout comme dans le présent livre, je me retrouve presque à chaque pas confronté à nouveau à cette peur, ou à certains de ses "innombrables visages"...

lui-même déjà lourd de sens et d'une portée immense - pour celui-là du moins qui *sait* (Dieu sait comment…) qu'au-delà de toutes ces accablantes apparences, l'homme dans son essence d'homme est créateur, indestructiblement. Qu'en vérité il n'est pleinement homme qu'aux rares moments où, fidèle à sa nature profonde, il *crée*. Et ce fait étrange : que cette fidélité de l'homme à sa nature soit chose si rare (et maintenant plus que jamais) qu'on soit fondé à s'interroger même si la création existe dans l'existence humaine ou si elle est autre chose qu'un rarissime et par là scandaleux accident - ce fait-là juge notre civilisation fébrile et fière, en sa fin de course et sur le point de sombrer.

Et cette impensable Mutation que j'annonce n'est autre, sûrement, que le passage d'une humanité-troupeau formée d'êtres qui ignorent et renient leur nature intime et en ont peur, à une *humanité "humaine"* - une communauté d'êtres tous de la même essence, prenant chacun conscience qu'il est créateur, et par là-même déjà créant, se transformant, par là fidèle déjà (enfin !) à l'appel de son propre devenir. Ou tout au moins, dans un premier temps peut-être, une humanité ou la présence de ceux (fussent-ils peu nombreux en- core) qui ont eux-mêmes franchi ce pas par cette prise de conscience de leur nature véritable, soit suffisamment forte et imprègne l'ambiance culturelle, pour être perçue par tous comme un *appel* à être, comme une invite discrète et persistante à l'éveil. L'homme se sera éveillé et mis en marche, il sera devenu créateur en action, en accord avec sa nature intime, bien longtemps avant qu'il ne commencera à entrevoir les forces obscures qui l'avaient main- tenu immobile, et qui longtemps encore continueront (avec un succès partiel) à faire obstacle à sa progression. À vrai dire, d'ici quelques générations déjà, les temps "d'avant" paraîtront à tous d'une démence telle et d'une telle barbarie, que ce sont eux désormais qui paraîtront proprement "impensables" et "impossibles", tant ils dépasseront les capacités de l'imagination même la plus téméraire ! Le fameux "âge des cavernes" fera figure de charmante idylle bucolique à côté des aberrations de l'âge programmatique et de l'électron…

* *
*

D'où donc vient cette grande peur de créer, d'être créateur, si profondément enracinée de tout temps dans la psyché de l'homme ? Quelle est sa nature et où prend-elle racine ?

Certes, l'homme a oublié qu'il a pouvoir de créer, il a oublié même (s'il l'a su jamais) ce qu'est la création. Et pourtant la pulsion créatrice vit en ses profondeurs, ne fût-ce encore

que sous ses formes les plus frustes, et cherche expression - pour se heurter à un impitoyable barrage, bien avant d'avoir trouvé le chemin jusqu'à la connaissance consciente. Sûrement, un obscur instinct nous avertit que la voie sur laquelle nous pousse cette pulsion malvenue est une *voie solitaire*, que par ce que nous vivons et faisons en suivant cette voix en nous si basse (encore heureux !) et si incongrue, nous nous retrouvons soudain radicalement *différent* de tout ce qu'on dit et tout ce qu'on fait et qu'on enseigne, de tout ce qu'on recommande et approuve. À moins de s'arrêter à mi-chemin de la création, au "sport" approuvé et homologué et à ses règles censées immuables - pas de "bonnes notes" ici ni louanges ni compliments, ni médailles ni titres ni distinctions, pas même un salaire pour faire bouillir la marmite, pas la moindre gratification de l'amour-propre empressé - une vraie misère !

Mais surtout, la voie créatrice est voie solitaire. C'est là ce qui effraye. Et cette grande peur de créer, cette grande peur d'être soi-même, n'est autre que la peur d'être *seul face à tous*, dans un monde où celui-là seul est accepté qui se fond dans le troupeau ou qui le représente. C'est sous cette forme insidieuse et oh combien puissante ! que j'ai moi-même senti tout le poids de ce "monde" pesant sur moi pour me faire renoncer à ce que je savais pourtant, par une connaissance très secrète et très délicate, être ce qu'il y a de plus précieux en moi. Non pas dans mon travail de mathématicien, lequel n'engageait qu'une partie de mon être ; là il m'importait peu, au fond, d'être seul à m'intéresser à ce que je faisais et à le poursuivre tenacement envers et contre tous[151]. Mais ce poids est autrement plus pénible à porter, même avec une foi en soi-même solidement accrochée, quand ce qui est en cause, en butte à l'incompréhension totale et au dédain de tous, est la façon même dont nous voyons et ressentons les choses qui nous paraissent les plus importantes et qui nous touchent le plus intimement. C'est l'être lui-même alors, dans ce qu'il est réellement et au plus intime, qui se sent mis en cause et puissamment sollicité, même par les amis, même par les plus proches, à *abdiquer*, à s'aligner, à se fondre dans la masse. Ici, la tension qui se crée entre l'être et son entourage (lequel est le reflet fidèle de la société et incarne sa sempiternelle exigence d'adhésion

[151]J'ai l'occasion d'en parler ici et là dans Récoltes et Semailles, et plus particulièrement dans la "Promenade à travers une œuvre" (Récoltes et Semailles 0), par exemple dans les deux premières sections "La magie des choses" et "L'importance d'être seul". Des choses que j'ai faites en maths qui font à présent partie du B.A. BA dans diverses parties vigoureusement vivantes de la mathématique, la plupart ont été conçues et développées par moi à l'encontre d'une indifférence totale (mais sans nuance hostile il est vrai) de mes congénères mathématiciens (avec l'exception occasionnelle du seul J.P. Serre).

à ses principaux clichés et mythes...) a d'emblée, par le lieu même où elle se fait sentir, une dimension spirituelle. Nul n'est là pour nous donner caution contre le monde entier - et y en aurait-il un qui (pour quelque raison de nous ignorée et que nous nous soucierions peu de connaître...) fasse mine de nous approuver, que ce semblant de "sécurité" que par là il nous donne (ou nous prête...) serait encore illusoire et un simple échappatoire, lequel recule une échéance sans l'annuler : celle d'assumer dans sa nudité, fût-ce "seul contre tous", la réalité d'une solitude essentielle, irréductible, une avec celui que nous sommes au plus profond de nous-mêmes.

Cette solitude foncière est, en vérité, indistinguable de la nature créatrice de l'homme, du moins quand celle-ci est prise au sens plénier incluant la dimension spirituelle de la création. Cette solitude de l'être est le lieu même où s'enracine et croît et se déploie en l'homme l'activité pleinement créatrice. C'est là, dans le vierge dépouillement de l'aube des jours, l'inviolable lieu d'œuvre du créateur.

45. Création et répression — ou la corde raide.

Il m'avait semblé longtemps que cette grande peur de créer, d'être simplement et hardiment soi-même, n'était pas innée dans l'homme, qu'elle n'existait pas chez le tout petit enfant, mais qu'elle était un résultat du seul conditionnement, du "dressage". À la suite d'un de mes rêves "métaphysiques" j'en suis moins sûr à présent ([40]). Ce qui est sûr par contre, c'est que depuis la nuit des âges il y a une *pression* de la société d'une force prodigieuse, s'exerçant sur un chacun depuis sa naissance, pour mouler l'être à *son* image. Cette pression s'exerce en nous faisant honte de ce que nous sommes réellement, en nous forçant à nous "aligner", à nous renoncer, comme le prix à payer pour être tant soit peu accepté. Pour le dire autrement : la singularité foncière de l'être est niée avec toute l'immense force coercitive dont le Groupe dispose, lequel s'efforce de la niveler à tout prix ("tu plies ou tu crèves !"...), d'en éradiquer toute trace. Il n'y réussit d'ailleurs jamais, sinon en apparence, car cette singularité qui fait l'essence même de l'âme humaine, indistinguable de sa nature créatrice, est en vérité indestructible et éternelle, comme l'âme elle- même est indestructible et éternelle. Il réussit seulement à *bloquer*, le plus souvent de façon quasi-totale et définitive au cours d'une existence terrestre, toute manifestation reconnaissable de cette singularité, de cette qualité créatrice de l'être, c'est-à-dire aussi de sa *liberté*.

Quelle est la raison d'être, quel est le *sens* de cette répression nivelante apparemment uni-

verselle, commune à toutes les sociétés humaines, pression plus ou moins souple ou plus ou moins tyrannique voire féroce d'une société à une autre[152] ? C'est là peut-être le mystère entre tous que pose l'existence humaine ([41]). Depuis l'aube des temps jusqu'à aujourd'hui encore, la condition humaine a été inséparable de cette pression insidieuse et incessante, d'autant plus efficace qu'elle reste invisible tant elle est intériorisée par chacun, tant tout ce qui "dépasse du moule" est ressenti par le fautif lui-même comme chose sans conteste possible et en toute justice *inacceptable*. C'est autour de cette tension entre deux exigences de nature différente et incompatibles, celle de *l'authenticité créatrice* mue par Dieu, et celle de l'obédience aveugle et du renoncement à soi imposés par le Groupe, que depuis la nuit des âges et aujourd'hui encore se noue le conflit dans l'homme. C'est elle, cette tension, la corde raide sur laquelle se joue de naissance en naissance son aventure spirituelle. Peut-être que ce "sens" mystérieux est là - dans cette perpétuelle et redoutable *épreuve* de l'âme ; le prix qu'elle doit payer pour sa noblesse d'être libre et créateur à l'image de Dieu (être sans cesse sollicité et séduit par l'abdication de lui-même et par l'impuissance...), et pour l'accomplissement ultime de sa nature divine qui l'attend au fin bout d'un très long et périlleux cheminement, sans filet sur une corde raide...

La censure du Groupe ne se limite nullement au niveau du *faire*, elle ne se borne pas à interdire et à empêcher tels ou tels actes ou comportements jugés malséants, inadmissibles, contraires à l'ordre établi. Bien au contraire, elle se place d'emblée et totalement au niveau de l'être : il est inacceptable et par là-même honteux d'avoir même le désir ou la pensée de l'acte interdit[153] ; et de plus, non seulement honteux mais proprement impensable d'avoir des réserves (dussent-elles rester à jamais inexprimées) au sujet de ces interdits et autres impératifs

[152](27 juillet) Et aussi très différente, dans certains aspects secondaires, d'un milieu (et même d'une famille) à un autre.

[153]C'est la répression intériorisée au niveau de la relation au corps et au sexe qui est le nerf de la répression dans toutes les sociétés. Cette "répression sexuelle" s'exerce depuis le plus jeune âge, de façon à implanter de façon quasiment indéracinable une relation d'ambiguïté au corps, dominée par des sentiments et des réflexes de honte vis-à-vis de certaines de ses fonctions et pulsions. C'est là une des principales et des plus troublantes caractéristiques de l'espèce humaine par rapport aux espèces animales, et elle n'est pas à notre avantage ! Même dans notre société de consommation où le laxisme "pin up" est devenu un ingrédient inséparable de l'ambiance "consommation", plus que rares sont encore les êtres dont la relation au sexe et à l'amour n'est pas profondément faussée par cette répression insidieuse se transmettant de génération en génération, essentiellement égale à elle-même à travers les siècles et les millénaires, alors que passent les empires, les civilisations et même les Églises...

explicites ou tacites, inscrits dans les lois (réputées absolues et immuables) et (plus encore) dans les consensus qui font loi. La différence ici n'est pas de degré, mais bien d'essence. C'est par cette *négation catégorique de la pulsion interdite elle-même*, négation qui *crée véritablement "le Mal"* en forçant l'être à renier devant lui-même (et à l'encontre de ce qu'il sait pour- tant de première main) celui qu'il est secrètement - c'est par cette négation et non par un nécessaire contrôle sur les actes et sur les comportements[154] que le Groupe taille et nivelle les êtres et brise dans l'œuf la créativité en chacun ; sauf tout au plus d'en laisser subsister telles formes, cataloguées "utiles"[155], qui se laissent canaliser dans les voies prévues par lui pour servir à ses fins. Ne trouve en aucun cas grâce à ces yeux la créativité plénière, spirituelle, qui établit l'homme dans sa singularité essentielle face au Groupe ; *seul* dans son autonomie d'être libre et créateur, *seul responsable* de ses actes et jusques y compris de ceux qu'exige de lui le Groupe et qu'il accorde comme aussi de ceux qu'il refuse - seul à s'assumer, dans sa fragilité et dans ses incertitudes foncières, sans garantie ni garant ni même (semble-t-il) de témoin - seul face à tous, devant l'invisible et silencieuse présence de Dieu.

Si (comme je n'en doute pas) la Mutation devant nous consiste en le passage d'un *seuil* décisif, faisant accéder l'humanité dans son ensemble à un état de créativité effective et non plus seulement potentielle, cela implique de toute nécessité que le "moule social" immémo-

[154]Ce "contrôle nécessaire" du Groupe devrait concerner exclusivement les débordements intempestifs des pulsions provenant soit d'Eros (et plus particulièrement la pulsion sexuelle), soit du "moi" et de son incoercible fringale d'auto-agrandissement. Peut-être était-il nécessaire, dans la société originelle, de donner priorité au contrôle des débordements de la pulsion sexuelle, pour garantir à l'institution familiale une stabilité nécessaire à l'éducation des enfants ? Ce qui est sûr, c'est que dans toutes les sociétés connues, la répression sexuelle va très loin au-delà d'un tel objectif, atteignant celui-ci à un prix véritablement exorbitant, en empoisonnant et stérilisant la source même de la créativité en l'homme.

[155]Par exemple certaines activités artistiques et scientifiques, à condition que celles-ci s'insèrent convenablement dans les normes de l'époque. Les grandes percées novatrices, tant au plan spirituel qu'intellectuel ou artistique, se font toujours à l'encontre de l'inertie "viscérale" du Groupe, s'opposant d'instinct à tout ce qui vient bousculer l'ordre immuable des idées et des usages reçus. Par contre, parmi les activités (considérées comme "créatrices") qui de nos jours sont aux places d'honneur parmi celles qui sont "cataloguées utiles" et jouissent de la considération générale, il y a les innombrables recherches pour l'invention et la mise au point d'armes ultra-perfectionnées, à la hauteur des progrès de la Science - armes tant "classiques" que chimiques ou bactériologiques ou nucléaires, ou pour le développement des centrales nucléaires, en symbiose inséparable avec le développement de l'arsenal d'armes nucléaires, orgueil des nations dites "avancées". Avec tous ces utiles et même indispensables progrès, à nous les lendemains qui chantent !

rial, visant au nivelage sans merci de l'être et non seulement à un contrôle plus ou moins astreignant du faire, doit disparaître. Pas du jour au lendemain sûrement, comme s'il n'avait jamais été - chose plus impensable encore que l'impensable Mutation par elle-même, quand on songe à quel point la psyché de chacun sans exception a été imprégnée de temps immémorial par cette réalité première de la répression sociale et de son intériorisation. Mais du jour au lendemain sûrement et sous la poussée de Dieu se déclenchera (Dieu seul sait comment...) une amorce d'un puissant *mouvement créateur chez les hommes* ([44]), qui les mènera *eux-mêmes*, au cours des générations qui viennent et à force d'activité spirituelle intense et persévérante, à résorber peu à peu et à faire finalement disparaître cette "répression de l'être". Cela signifie sans doute ni plus ni moins qu'au cours de ces générations de transition se poursuivra au moins chez certains êtres un travail d'approfondissement personnel d'un rayonnement suffisant (comme je l'évoquais déjà tantôt[156]) pour que l'ambiance sociale peu à peu s'en imprègne et qu'elle relâche sa pression dans ses formes "castratrices"[157].

Ainsi peut-on concevoir qu'elle devienne progressivement de moins en moins hostile à la singularité foncière de chacun et à la recherche qui lui est propre (si tant est qu'il s'est déjà mis en marche...), avec tous les tâtonnements et tous les errements (fussent-ils regardés comme des "aberrations" par le grand nombre !) que cela peut et même ne peut manquer de comporter.

46. Liberté créatrice et oeuvre intérieure.

[156]Dans la section précédente "L'homme est créateur - ou le pouvoir et la peur de créer" (no 44), page 138.

[157]C'est avec une certaine réticence que j'utilise les termes "castrateur" ou "castration" empruntés à la psychanalyse. Ils touchent juste, mais avec une violence qui risque d'aller à l'encontre du but poursuivi, si on veut dépasser ou aider à dépasser certains conditionnements invétérés et par là, se libérer. Surtout, ce terme a une connotation de mutilation irréversible, définitive, qui ne correspond que partiellement à la réalité, et risque d'enfoncer dans un sentiment d'impuissance irrémédiable l'être qui se sent "victime" de pressions "castratrices", plutôt que de provoquer en lui un sursaut libérateur. En dépit des apparences, la créativité dans l'être humain est un attribut inséparable de son âme et indestructible comme elle. Si dans telle vie elle paraît néanmoins absente, ce n'est nullement qu'elle soit détruite et que l'être soit mutilé à jamais, mais qu'elle se trouve bloquée à longueur de vie *par cet être lui-même*. La cause n'en est pas la seule répression subie par lui, mais aussi son acquiescement à cette répression, reprise à son compte jour après jour, lui-même son propre "castrateur" toujours renouvelé. La répression subie (et nous tous l'avons subie) est l'occasion donnée à l'âme d'apprendre en la dépassant, d'exercer créativement sa capacité de libre choix. C'est elle en dernier ressort, et non la société qui la soumet à des pressions et à des épreuves plus ou moins fortes voire implacables et parfois destructrices, qui est seule responsable et seule maîtresse de son destin.

(27 juillet) Cela fait cinq jours que je me vois empêché jour après jour de terminer le présent chapitre, entraîné encore par une mini-cascade de notes successives[158]. Je ne m'en plains pas, bien au contraire ! J'ai l'impression d'avoir plus progressé dans cette suite de "digressions" venant se greffer sur les deux sections précédentes et s'engendrant mutuellement, que par tout le reste du présent chapitre pourtant substantiel. (Lequel d'ailleurs se présente lui-même comme une "digression" dans le sempiternel "fil" de la réflexion[159].). Par ces efforts de formulation successifs, je sens que je suis arrivé à faire prendre forme à des intuitions encore informes et à y voir plus clair dans plusieurs questions dont la compréhension était restée confuse jus- qu'à présent : la nature de la créativité chez le petit enfant ; la double nature du mystère fondamental de l'homme dans sa relation à Dieu d'une part, au Groupe de l'autre ; la double nature et l'origine du "Mal", et son caractère de "maladie d'enfance" de l'humanité ; enfin la nature de la Mutation spirituelle devant nous et du processus à longue échéance qu'elle doit amorcer. Pour ce qui est de cette dernière question je constate qu'à présent, à force de m'y être frotté depuis deux mois et la réflexion décisive de ces derniers jours aidant, cette Mutation a cessé de m'apparaître aussi "impensable" et "impossible" que je le disais. Le seul fait de la rattacher à une chose elle aussi "impensable" et "impossible" et qui pourtant a bel et bien eu lieu, à savoir les "événements" de Mai 68, a soudain fait basculer, je crois, mes réticences à même m'imaginer les "Événements" en perspective, réticences qui s'apparentaient à un véritable *blocage*. Quant à savoir si ce livre aura un tel effet de "déblocage" sur au moins certains lecteurs, c'est une tout autre histoire…

Dans les deux sections précédentes, j'ai parlé de la création et des obstacles à la création, en laissant entendre que le message que je porte a quelque chose à voir avec la création. C'est même là un euphémisme. Je doute qu'il y ait une seule parmi les sections et les notes déjà écrites du présent livre (sans compter celles encore à venir !) qui ne concerne de façon plus ou moins directe l'activité créatrice et la créativité humaines. Ce même maître-thème court, avec une égale insistance, à travers toutes les parties de Récoltes et Se- mailles, comme un appel insistant à ceux à qui, avant tout autre, je m'adressais alors[160]. Si différence il y a à ce sujet, elle

[158] Il s'agit des notes nos 39 à 44, des 22 au 25 juillet.

[159] Je rappelle que ce "fil" était l'histoire de mon itinéraire spirituel. Il a été laissé en suspens après la note "La mort interpelle - ou l'infidélité (2)" (no 35) des 24 et 25 juin, donc depuis cinq bonnes semaines.

[160] Je m'étais adressé en tout premier lieu à ceux qui avaient été mes amis ou mes élèves dans le milieu mathématique, avant le tournant de 1970 quand j'ai quitté ce milieu.

est d'accent et non d'esprit : dans le présent livre, j'insiste surtout sur la créativité au plan spirituel, alors que dans Récoltes et Semailles, qui se veut un "témoignage sur un passé de mathématicien", c'est la création intellectuelle qui est souvent au premier plan de l'attention[161]. Ce n'est pas que j'ignorais qu'il existe une créativité sur un plan différent, alors que j'étais passé par une suite de périodes d'apprentissage spirituel souvent intense tout au cours des dix années écoulées. Mais j'avais tendance à voir plutôt ce qui était *commun* au travail créateur scientifique et à l'approfondissement spirituel que je poursuivais par la méditation et par le travail sur les rêves, que de m'arrêter sur les différences. Pourtant, tout au long de l'écriture mouvementée de Récoltes et Semailles, j'ai eu ample occasion de me rendre compte à quel point est humainement stérilisante et néfaste une production intellectuelle, même authentiquement créatrice à ce niveau-là, qui est totalement coupée (comme c'est le cas presque partout aujourd'hui) de la vie spirituelle, et des dispositions et sentiments d'honnêteté et de décence (ne serait-ce qu'au plan strictement intellectuel) qui en découlent[162].

[161]Je signale que ma première œuvre écrite destinée à publication et de nature philosophique (voire poétique) et non mathématique, remonte à 1979. C'est "L'Éloge de l'Inceste", dont je parle ici et là en passant dans Récoltes et Semailles, et notamment dans la note "L'Acte" (Récoltes et Semailles III, no 113). C'est là que je me familiarise pour la première fois avec la dynamique des épousailles des qualités "féminines" et "masculines" dans toutes choses (avant de prendre connaissance des noms consacrés chinois "yin" et "yang"). Chose intéressante, ce texte peut être vu, lui aussi, comme une longue réflexion sur la créativité dans l'homme et dans l'Univers, mais avec cette fois un accent très net (voire excessif, au point parfois de devenir lassant…) sur l'appréhension "charnelle", voire "érotique" des processus créateurs. (Comparer avec les commentaires dans le premier alinéa de la note "Eros et Esprit (1) - ou le surcroît et l'essentiel" (no 32).). Ainsi, dans les trois œuvres successives "L'Éloge", Récoltes et Semailles, La Clef des Songes, qui toutes trois développent le thème central de la création, l'accent se trouve mis à tour de rôle sur l'aspect charnel, intellectuel (ou plus généralement, mental), et spirituel de la créativité. Cela reflète bien sûr une évolution intérieure, avec un déplacement correspondant de mes intérêts et investissements dominants, dans le sens d'un dépouillement et d'une maturation spirituelle.

[162]Je vois deux niveaux assez nettement différents dans l'irresponsabilité collective des milieux scientifiques, partagée par la quasi-totalité de ses membres. Le premier n'est pas d'aujourd'hui, et n'est pas spécial au milieu scientifique ou intellectuel, mais s'observe dans tous les milieux sans exception : c'est l'indifférence totale aux implications sociales du travail qu'on fait tant collectivement qu'individuellement, et plus généralement des actes, comportements et attitudes. (Par exemple vis-à-vis de l'invention, la production, la vente et l'utilisation des armements, vis-à-vis de la guerre, de l'armée et d'autres aspects et excroissances maléfiques, destructeurs et foncièrement immoraux de la société, consacrés par l'usage.). Du moment qu'on a une bonne situation et que le travail est de surcroît trouvé plaisant (fût-ce celui de fabriquer ou d'inventer des bombes à bille ou des nouveaux défoliants), tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

À vrai dire et si étrange que cela paraisse, je ne me suis jamais arrêté encore sur la question des relations entre ces deux plans de créativité, le plan spirituel et celui de la création intellectuelle ou artistique ; sans même compter un troisième plan, qu'on a tendance à ignorer tout autant que le plan spirituel, à savoir le plan de la connaissance "charnelle" ou "sensorielle"[163], celui donc qui est le plus directement et le plus visiblement subordonné à la pulsion érotique. Ce serait maintenant le moment ou jamais d'essayer de clarifier la confusion des intuitions éparses et parfois contradictoires qui se sont formées en moi à ce sujet au fil des années écoulées. En notre temps de despiritualisation et de déshumanisation à outrance de la connaissance et de sa production, une telle réflexion me paraît même plus urgente que jamais[164].

La création se distingue d'une simple *production* par le fait qu'en plus de l'"œuvre extérieure" (la seule dont on tienne compte communément) elle s'accompagne d'une *"œuvre intérieure"* qui en constitue l'aspect essentiel[165]. *L'acte créateur*, ou le processus ou le travail

---

Le deuxième niveau par contre est nouveau : c'est celui de la corruption généralisée à l'intérieur même de l'exercice de son métier et dans la relation entre collègues. C'est là une véritable décomposition des valeurs traditionnelles de probité intellectuelle, dans le métier de scientifique. J'ai eu d'ailleurs ample occasion de constater que cette décomposition n'est pas limitée au milieu scientifique, mais qu'elle fait partie d'un avachissement général des mentalités, au niveau de la société toute entière. C'est là un phénomène qui me semble sans précédent dans l'histoire, du moins à l'échelle de toute la planète comme c'est le cas aujourd'hui.

[163]Je mentionne ces trois plans de réalité et de connaissance dans la section "Le Concert - ou le rythme de la Création" (no 11).

[164]Je songe par exemple qu'à travers toute mon activité enseignante de mathématicien, j'ai eu à cœur de "faire passer l'étincelle" de la création mathématique, en faisant d'emblée crédit de créativité aux élèves qui eux-mêmes me faisaient confiance en venant faire leur apprentissage avec moi, et en m'efforçant de leur transmettre quelque chose de plus grand prix qu'un savoir-faire et un métier. Force m'est de constater que cet enseignement a été un échec sur toute la ligne, alors même que certains de mes élèves sont devenus des mathématiciens célèbres. Et je me rends compte que ma défaillance, comme celle de chacun sans exception de ceux qui furent mes élèves, ne se place nullement au niveau intellectuel, mais bien au niveau spirituel. C'est la situation que je ne cesse de découvrir et de sonder sous toutes ses faces tout au long de Récoltes et Semailles. Quant à cette "étincelle" que je n'ai su transmettre à aucun, je sais bien qu'elle n'est nullement de nature intellectuelle, qu'elle ne réside ni dans une vivacité ni dans une puissance, ni dans des dons extraordinaires ni dans une méthode irrésistible, mais qu'elle est, elle aussi, d'essence spirituelle.

[165]Cet aspect-là de la création (comme d'ailleurs pratiquement tous ses aspects essentiels) est ignoré par presque tous. La première fois où j'ai entendu parler de création sans "produit" a été au début des années 70, dans un livre de Krishnamurti, parmi d'autres choses également importantes qui me sont alors venues comme une soudaine révélation ! À ma connaissance, Krishnamurti a été le premier, sinon à *voir* que la création n'est

créateur, *est celui qui transforme l'être qui l'accomplit* ou en lequel il s'accomplit - plus précisément celui qui le transforme dans le sens d'un devenir en puissance, d'une croissance qui ne soit celle du moi (et qui est tout autre chose aussi qu'une accumulation de "connaissances" ou de "savoir-faire"), d'une maturité[166]. Pour apprécier la qualité créatrice d'un acte ou d'une activité, la nature de l'œuvre extérieure (c'est-à-dire de l'effet et de la trace de cet acte ou activité sur le monde extérieur) est entièrement accessoire. À la limite, une telle œuvre peut même être absente. Tel est le cas notamment de l'activité créatrice du très jeune enfant ([45]).

Pour autant que je puisse voir, la transformation créatrice de l'être consiste toujours en l'apparition en lui d'une *connaissance* nouvelle[167], ou en l'approfondissement ou en le renouvellement d'une connaissance déjà présente. La connaissance dont il s'agit n'est pas nécessairement formulée ni même formulable[168]. Le travail de formulation ou de reformu-

---

pas subordonnée à un "produit" (chose que les "Novateurs spirituels" comme Bouddha, Lao-Tseu, Jésus ne pouvaient manquer de savoir d'instinct...), du moins à l'exprimer clairement.

[166]Comparer avec les commentaires de la note de bas de page 89 page 92, à la section "L'appel et l'esquive" (no 32).

[167]On se gardera de confondre l'apparition d'une connaissance dans la psyché, avec l'"acquisition de connaissances". Dans un cas il s'agit d'une connaissance de première main, dans l'autre de connaissances formant un "bagage" culturel ou une panoplie technique, étayant un statut social ou culturel ou fondant une compétence. La connaissance est de l'ordre de la maturité, de l'"être". Les connaissances sont de l'ordre de l'efficacité ou du paraître, du "savoir" et du "faire". Voir aussi la note "Vérité et connaissance" (no 13).

[168]Ce caractère "informulable" est propre à toute connaissance charnelle. Je m'exprime à ce propos au début de la section plus bas "La connaissance spirituelle (2) : la beauté des choses" (no 48). À l'aveugle de naissance, nous ne pourrions communiquer, faire "saisir", faire connaître par le langage la vue d'un arbre, du ciel, du soleil. De même on ne connaît le goût d'un aliment, tel le lait, que pour y avoir goûté, et d'aucune autre façon. Même celui qui le connaît ne saurait l'exprimer d'une autre façon que par une tautologie : "le goût du lait". En fait, l'expérience charnelle et la connaissance charnelle qu'elle impartit précèdent le langage, lequel s'enracine en elles.

Il semblerait par contre que toute connaissance puisse être *exprimée*, et qu'il n'y ait connaissance qui ne s'exprime. Mais ce n'est qu'exceptionnellement que l'expression se fait au moyen de la parole. (Comparer avec les observations à la fin de la réflexion du 4 juin (page 7) dans la note "La petite famille et son Hôte".). Souvent, l'expression la plus adéquate (voire la seule) de la connaissance qui se forme et s'approfondit par un travail créateur, se trouve dans l'œuvre créée. Par exemple, pendant qu'un peintre peint un paysage, une nature morte ou un portrait, et par l'effet de son travail et en symbiose inséparable avec lui, s'approfondit et s'affine sa connaissance de ce qui est peint. Cette connaissance, ni lui ni même Dieu en personne qui y participe pleinement ne pourrait la "formuler" en paroles. Seule l'œuvre créée peut exprimer pleinement cette connaissance, sans la déformer ou la transformer. Et c'est seulement par la création de cette œuvre que celle-ci pouvait apparaître et

lation d'une intuition qui restait informulée, ou dont la formulation laissait en nous un indéfinissable sentiment d'insatisfaction (quand elle n'apparaissait déjà comme visiblement insuffisante), est au cœur de toute activité créatrice intellectuelle. Un tel travail est voisin de celui qui fait remonter une connaissance diffuse présente en les couches profondes de la psyché vers des couches moins éloignées de la surface, et qui (quand les conditions sont propices et que le travail se poursuit jusqu'à son terme) peut aboutir à l'apparition de cette connaissance jusque dans le champ conscient - moment vécu comme une illumination soudaine ! Ce type de travail, de formulation ou de "conscientisation", est toujours créateur. Il est même permis de penser que tout travail créateur est de cette nature[169]. Toujours est-il que ces observations montrent que la "connaissance" qui se crée ou se transforme dans tout travail créateur n'est pas réduite à la connaissance consciente, il s'en faut. Plutôt, le processus ou l'acte créateur est celui qui modifie d'une façon irréversible[170] (comme la maturation d'un fruit est elle aussi irréversible) "l'état de connaissance" de la psyché dans son ensemble, et ceci, de plus, de façon à impliquer tout au moins ses couches profondes. L'origine ou le "lieu" (dans la psyché) de l'activité créatrice se situe en tout cas au niveau des couches les plus profondes, entièrement hors de portée du regard conscient. Il est possible que "ce qui se passe" exactement dans l'Insconscient profond quand l'être crée et qui "est" la création, doive échapper à jamais à la connaissance humaine.

---

s'approfondir et devenir celle qu'elle est, dans sa singularité totale, dans son unicité.

[169]On peut dire que l'Inconscient profond, ne serait-ce que par la présence de l'Hôte qui y a élu domicile, "sait" (de science sûre...) et "connaît". Mais (me semble-t-il) c'est là un savoir et une connaissance qui sont présents sous une forme qui reste "diffuse", "informe", "inexprimée". Le propre du processus créateur, c'est de lui donner forme, de l'exprimer, que ce soit par le langage ou de tout autre façon. Il semblerait qu'un tel processus qui donne forme, qui exprime, qui rend manifeste, doive être vu en même temps comme un tel mouvement, venant des couches créatrices profondes "qui savent et qui connaissent" et montant vers la périphérie. Je crois d'ailleurs pouvoir dire que par ce processus "Dieu Lui-même apprend", c'est-à-dire que Sa propre connaissance des choses exprimées (ou la connaissance de l'Inconscient profond, que je serais bien incapable de distinguer de celle de Dieu) se transforme par le travail créateur qui lui donne expression, et auquel d'ailleurs Lui-même participe.

C'est là une conception "dynamique" de l'"omniscience" divine, en contraste avec la conception statique léguée par la tradition, comme quoi "Dieu sait tout" et que ce "tout" serait fixé, bouclé et clos une fois pour toutes et de toute éternité...

[170]"Irréversible" tout au moins une fois que le processus créateur est mené jusqu'à son terme, ou que, tout au moins, un certain "seuil" (celui-ci fut-il provisoire) ait été franchi. Voir à ce sujet la fin de la section "Travail et conception - ou le double oignon" (no 10).

C'est suivant la nature de la connaissance qui se forme ou se transforme qu'on peut distinguer les trois plans de création : charnel, mental[171], spirituel, dont il s'agirait de comprendre les relations mutuelles.

Une autre parmi les nombreuses façons de cerner par un de ses aspects essentiels l'acte ou l'activité créateurs, c'est de dire que ce sont ceux qui sont l'œuvre et portent la marque d'un état de *liberté* de la psyché. La qualité créatrice est d'autant plus élevée que l'état de liberté est plus complet, c'est-à-dire encore, que l'acte ou l'activité est moins redevable aux "mécanismes psychiques" (dus avant tout au conditionnement[172]), et plus particulièrement, aux mécanismes d'imitation, de reproduction, de répétition. À ce titre, tout acte créateur au plein sens du terme est unique et différent de tout autre dans l'histoire de l'Univers depuis sa création. C'est ce caractère *d'unicité* qui permet (tout comme celui de liberté) de mesurer la qualité créatrice d'un acte. Alors même qu'un savoir-faire et un savoir acquis y ont joué un certain rôle (lequel peut être important et même absolument indispensable à un point de vue technique), et que par ce biais, et par d'autres plus cachés (et qui, le plus souvent, échappent presque totalement à une connaissance humaine), d'autres actes créateurs de soi-même ou d'autrui l'aient préparé et y aient contribué[173], l'acte pleinement créateur ne se réduit pour-

[171]Le terme "plan mental" (de réalité, de connaissance, ou de création) me semble plus approprié que le terme (que j'avais pris un peu comme un pis-aller, dans la section "Le Concert - ou le rythme de la création" (no 11)) "intellectuel et artistique".

[172]Ces mécanismes ne sont pas le produit du seul conditionnement, mais le produit commun de ce conditionnement et des réactions de la psyché à celui-ci, et tout particulièrement pendant l'enfance (où se mettent en place les mécanismes principaux qui domineront la psyché de l'adulte). Il faut y joindre encore l'"auto-conditionnement", qui est le grand écueil de l'être déjà avancé sur le chemin de son devenir spirituel : l'authentique découverte spirituelle d'hier, si elle n'est irriguée et renouvelée au fil des jours par une vitalité spirituelle vigilante, se transforme en un tournemain, par l'action insidieuse du moi, en coussin douillet et colifichet de choix. Les mécanismes de répétition et de reproduction ne sont pas spirituellement moins stériles lorsque c'est soi-même qu'on répète ou reproduit.

[173]Selon l'intuition visionnaire d'un Marcel Légaut, en plus des actes créateurs du passé qui contribuent à "préparer" un acte ou un processus créateur, il y aurait lieu de tenir compte de la totalité des actes créateurs de l'avenir que celui-ci rendra possible et qu'il contribuera à son tour à préparer, et qui (quoique encore non nés et non déterminés) agiraient sur lui et le susciteraient à la manière d'un "appel", appel inséparable du sens global et de la portée plénière de l'acte. Ainsi se trouveraient reliés mystérieusement, au plan d'une réalité spirituelle que nous ne pourrons sans doute jamais que pressentir et que Dieu seul peut pleinement contempler et contenir, les actes créateurs du passé révolu, ceux d'un présent sur le point de s'accomplir, et ceux enfin d'un futur qui à tâtons se cherche et devient à travers ces ébauches embryonnaires du "demain".

tant à une "somme totale" des ingrédients qui y concourent de quelque façon, mais il leur apporte en sus quelque chose de nouveau et d'entièrement imprévisible ; imprévisible tout autant pour celui en qui s'accomplit l'acte que pour les témoins[174]. Un des traits les plus marquants de tout travail créateur, c'est la surprise toujours renouvelée de celui qui crée devant l'œuvre prenant forme entre ses mains, miraculeusement nouvelle et imprévue à chaque moment. C'est ce caractère du totalement imprévu et imprévisible, caractère de nature entièrement différente de tout caprice et de tout propos délibéré d'"originalité" (lesquels ne sont encore qu'imitation et pose), mû au contraire en chaque instant par une nécessité intérieure qui sourd des profondeurs, qui est la marque propre à la *liberté créatrice*.

[174]Imprévisible non seulement par accident, mais par essence - non seulement à l'homme, à cause des limitations inhérentes à la condition humaine, mais même à Dieu omniscient et tout-puissant.

V. ASPECTS D'UNE MISSION (2) : LA CONNAISSANCE SPIRITUELLE

47. La connaissance spirituelle (1) : elle n'exclut pas, elle inclut et éclaire.

(27 juillet)[175] Ayant ainsi précisé la nature de la création, je me sens mieux en mesure pour examiner à présent la relation entre les trois plans de la création : charnel, mental, spirituel. S'il est vrai, comme je l'ai affirmé tantôt, que dans son aspect "intérieur" qui est l'aspect essentiel, la création n'est autre qu'un acte ou un processus par quoi se forme ou se transforme une connaissance, je prévois que la question précédente soit plus ou moins équivalente à celle des relations entre ces trois plans de connaissance. Ceci selon le principe : la création "vaut" ce que "vaut" la connaissance qu'elle fait apparaître ou qu'elle approfondit ou renouvelle.

La connaissance spirituelle est la connaissance d'essence la plus élevée. Elle n'est pas pour autant suspendue dans des hauteurs inaccessibles au commun des mortels, entièrement détachée de toute connaissance tant soit peu tangible, fournie disons par nos sens ou par notre entendement. S'il en était ainsi, c'est à tort qu'on la qualifierait de "supérieure" à la connaissance charnelle ou mentale. Pourrait-on à bon escient établir une relation de "supériorité" et d'"infériorité" entre deux choses, si elles ne sont déjà reliées entre elles de quelque façon organique et essentielle, comme le sont les racines et le tronc d'un arbre, ou son tronc et sa ramure ? Une "spiritualité" ou "connaissance spirituelle" qui se couperait de la connaissance charnelle ou mentale (comme une tradition religieuse millénaire y encourage[176]), par un mépris tacite ou clairement exprimé de ces plans de réalité inférieurs, me paraît pour le moins bien malade et privée d'une bonne partie de sa raison d'être et de sa vertu créatrice, tant pour soi-même que pour la société ambiante[177].

---

[175]La présente section continue la réflexion de la section précédente "Liberté créatrice et œuvre intérieure" (no 46) du même jour.

[176]Une telle tendance "séparatiste" me paraît propre surtout aux "grandes religions", et intériorisée sous ses formes souvent les plus extrêmes chez de nombreux mystiques qui en sont issus. Voir des commentaires plus circonstanciés à ce sujet dans la section "Eros - ou la puissance" (no 39) et dans les notes "Expérience mystique et connaissance de soi - ou la gangue et l'or" (no 9) et "Eros et Esprit (2) - ou la chair et la Sainte" (no 33). Il semblerait que les religions dites "primitives" soient beaucoup moins portées à établir une coupure entre les plans charnel, mental et spirituel.

[177]Je pense notamment à l'influence relativement limitée des mystiques chrétiens dans la pensée, les façons de voir en général et celles de pratiquer la religion, les attitudes etc. dans le monde occidental. Il semblerait que

L'homme spirituellement bien portant n'est pas celui qui maltraite et méprise son corps, qui violente son intelligence, et qui prend des airs chagrins ou offusqués quand d'aventure il rencontre un beau brin de fille. L'homme spirituellement élevé n'est pas celui dont les sens et l'intelligence sont émoussés, et que la pensée même d'un plaisir offense. Bien au contraire, à mesure que sa vie et son être se dépouillent des poids superflus et qu'il prend plus profondément contact avec les choses simples et essentielles, ses sens et son intelligence s'affinent et captent plus délicatement la beauté et la vie cachée de toutes choses[178].

En vérité, une connaissance spirituelle plénière embrasse et inclut, en les transcendant par son éclairage propre, la connaissance charnelle comme la connaissance mentale. Elle est nourrie par l'une et par l'autre, tout comme la connaissance mentale est nourrie par la connaissance charnelle et ne pourrait ni prendre naissance ni se développer et se maintenir sans elle[179].

Je puis ajouter que selon mon expérience sans cesse renouvelée et jamais encore démentie, des connaissances au plein sens du terme[180].

Bien au contraire, quand elles se rapportent à une même situation appréhendée par des voies différentes, toujours elles en fournissent des approches qui, en se complétant mutuelle-

---

mis à part des doctes travaux d'érudition restant en vase clos, et les saints du calendrier (de moins en moins mis à contribution, par les temps qui courent), cette influence soit insignifiante pour ne pas dire nulle.

[178]Il n'y a aucun doute que la voie ascétique est une des multiples voies possibles d'une progression spirituelle. Mais de réduire les besoins et d'en amenuiser la satisfaction, en affinant les sens, n'élimine nullement le plaisir mais l'affine lui aussi et le vivifie. Pour celui qui a faim et soif, un morceau de pain dur (si c'est du vrai pain...) et un verre d'eau pure (si elle ne sent l'eau de Javel...) est un délice. Vouloir frustrer le corps et la psyché de ce délice-là, et s'astreindre à absorber avec répulsion les choses bonnes que Dieu a créées pour être mangées avec plaisir, m'apparaît comme une dégradation morbide de la voie ascétique. Elle mènera peut-être celui qui s'y complaît à des records d'ascétisme où il trouvera un secret salaire de sa violence contre lui-même, mais sûrement pas vers une progression spirituelle.

[179]On pourrait comparer ces trois plans de réalité et de connaissance aux rôles respectifs de l'appareil digestif, du cœur et du cerveau dans le corps humain. Sans l'activité digestive nourissant le corps et ses organes et leur fournissant l'énergie nécessaire à leur fonctionnement, le cœur ne pourrait faire son travail de pompe circulatoire. Sans ce travail qui anime la circulation sanguine et irrigue et par là nourrit les organes, le cerveau ne pourrait fonctionner ni même survivre. Ainsi, il y a une interdépendance étroite entre les fonctions digestive, circulatoire, cérébrale. C'est à bon droit qu'on considère la dernière comme de nature "supérieure" aux deux autres. Mais il serait délirant de songer à isoler le cerveau du reste et de lui donner une existence autonome.

[180]Pour le sens que prend pour moi le terme "connaissance", voir la note de bas de page 170 page 145 à la section précédente. Voir également la note "Vérité et connaissance" (no 13).

ment, nous en donnent une vision plus diversifiée et par là-même plus profonde, qu'aucune d'elles prise isolément ne nous pourrait donner. Qu'une contradiction pourtant semble apparaître entre des connaissances plus ou moins parcellaires d'une même réalité, c'est alors pour moi le signal, non d'une frayeur voire d'une débandade, mais d'une relance soudaine de l'intérêt, d'un suspense inattendu devant une situation qui, par cette apparente contradiction même, est perçue comme intensément créatrice. Je sais d'instinct que dès lors que je me donne la peine de faire un travail de révision (peut-être déchirante…) et d'ajustage (peut-être long et laborieux…) en vue de parvenir à une vision cohérente intégrant avec aisance et sans "frottement" chacune de mes connaissances partielles, en les rectifiant au besoin ou en les nuançant et les approfondissant, non seulement chacune de celles-ci ne pourra manquer d'en bénéficier, mais de plus la vision nouvelle appelée par elles m'apportera une connaissance qui englobera en les dépassant chacune de ces connaissances ainsi renouvelées. Désormais, au lieu de se contredire, elles vont s'éclairer mutuellement[181] et provenant de sources si différentes et si éloignées soient-elles (et appartiendraient-elles même à des plans d'existence différents), ne sont jamais incompatibles entre elles. Un tel travail serait étouffé dans l'œuf chez celui qui, pris de panique devant l'apparence d'une contradiction, fait violence à son intelligence en faisant mine (sa vie durant peut-être quand ce n'est pendant plusieurs vies d'affilée…) de l'ignorer envers et contre tous, alors même qu'elle s'évertuerait à se rappeler à son bon souvenir de mille et une façons ; ou qui, acculé devant l'évidence, ne trouve rien de mieux à faire (en suivant l'exemple de tant d'illustres prédécesseurs) que d'essayer de "sauver les meubles" en reniant en bloc (comme œuvre du "Malin" peut-être…) les connaissances en provenance de certaines sources déclarées "douteuses" ou "inférieures" ou "pêcheresses", au profit (croit-il, mais il se trompe…) de celles déclarées "sûres" ou "supérieures" ou "autorisées"[182].

Par contre, cette assurance totale dont je viens de parler, qui ne renie aucun moyen de connaissance et qui se saisit de tous, peut s'exprimer en disant que *l'Univers connaissable est cohérent*. J'ose dire que cette assurance est elle-même expression d'une *connaissance* en moi, que je crois innée. Elle est aussi l'expression d'une foi élémentaire, présente et agissante aussi

[181]Comparer ces réflexions, et celles de l'alinéa suivant, avec la section "Erreur et découverte" (Récoltes et Semailles I, no 2) dans Récoltes et Semailles.

[182]Telle a été la situation pour le moins inconfortable dans laquelle s'est trouvée la pensée chrétienne pendant deux millénaires, condamnée par là à une stérilité presque complète (quand on songe aux ressources réellement prodigieuses dont elle a disposé pendant tout ce temps). Il a fallu que Marcel Légaut fasse enfin le premier grand pas hors de cette galère - lequel pas, je l'espère, ne restera pas le seul…

loin que je peux me souvenir et sans que j'aie jamais songé à me la formuler avant maintenant même[183].

La connaissance intellectuelle (forme particulière de celle fournie par l'entendement et faisant partie comme elle du plan "mental" de connaissance) aurait une nette tendance à larguer ses amarres et à se trouver coupée de la connaissance charnelle dont elle est issue et qui, à l'origine, la nourrissait. Par contre, dans mon expérience du moins, la connaissance spirituelle n'a jamais eu une telle tendance séparatiste et par là-même isolante. Elle est constamment restée enracinée dans la connaissance charnelle, et nourrie par celle-ci comme par la connaissance intellectuelle[184]. Je crois pouvoir dire qu'elle englobe la totalité de mon être, dans la mesure du moins où celui-ci m'est connu à moi-même.

Pour le dire autrement : la connaissance spirituelle ne se distingue pas de la connaissance charnelle ou (disons) intellectuelle par son *objet*, si ce n'est seulement que son champ est *plus vaste*. Tout ce qu'appréhende "la chair" ou l'intelligence est appréhendé également au plan spirituel - c'est la nature de l'appréhension seulement, ou (comme je disais tantôt) "l'éclairage" qui change. Pour donner juste un exemple : le corps ou le sexe de l'aimée (ou de l'aimé), ou encore l'expérience amoureuse, peuvent être appréhendés (et d'une infinité de façons) aussi bien au niveau charnel, qu'au niveau mental ou intellectuel, ou au niveau spirituel. Ces trois types d'appréhension sont de nature très différente, et nous communiquent des connaissances tout aussi différentes. L'appréhension mentale tient compte de l'appréhension charnelle et la sous-entend, mais en lui apportant une lumière qui est propre au plan mental et transcende le plan charnel. De même, l'appréhension spirituelle tient compte des deux autres et les sous-entend, en les éclairant d'une lumière autre qui les transcende l'une et l'autre.

48. La connaissance spirituelle (2) : la beauté des choses.

(28 juillet) Je sens le besoin de m'expliciter l'exemple sur lequel je m'étais arrêté hier.

[183]Pour la relation entre les deux aspects "connaissance" et "foi", voir la section "Acte de connaissance et acte de foi" (no 7). À dire vrai, cette "foi" particulière dont je fais ici le constat pour la première fois ne peut être distinguée de la "foi en soi" ou de la "foi en Dieu" dont elle est un des innombrables visages. Je me suis déjà exprimé au sujet de celle-ci en diverses occasions dans ce livre, par exemple à la fin de la section citée (page 18), et aussi dans la note "Mon ami le bon Dieu - ou Providence et foi" (notamment pages 50-52).

[184]Sur le rôle de l'intellect dans ce que j'appelle le travail de méditation, voir notamment la section "Émotion et pensée - ou la vague et la cognée" (no 16).

La perception et la connaissance intimes que nous avons du corps de l'aimée ou de l'aimé, auxquelles participent intensément tous nos sens, est, sur son propre plan charnel, d'une richesse qui défie toute expression et toute traduction au niveau mental. Les mots peuvent tout au plus l'évoquer, jamais vraiment l'exprimer dans sa singularité et dans sa richesse particulière, propres ici au plan charnel. La connaissance proprement intellectuelle que nous avons de ce même corps paraît, en comparaison, d'une indigence dérisoire, et de plus étrangement déphasée, au point de sembler quasiment sans rapport avec le vécu charnel : des bribes de notions anatomiques voire gynécologiques, tels ennuis de santé peut-être et tels traitements suivis, grande ou petite, svelte ou forte, couleur des yeux et des cheveux...- quelque chose à mi-chemin entre une fiche d'état-civil et une fiche médicale ! Cette désolante indigence tient sans doute au fait que par sa démarche propre, l'intellect vise à *abstraire* le général du particulier, et à ignorer tout le reste - et c'est ce "reste" justement qui est *tout*, dans la connaissance charnelle ! D'une grande finesse pour les aspects de la réalité qui correspondent à son éclairage particulier, l'intelligence est cependant totalement inapte à nous donner une appréhension tant soit peu délicate de la réalité et du vécu charnels.

Pourtant, quand on fait table rase de l'intellect, la réalité charnelle peut se "dire" de bien des façons, que "la chair" elle-même (ou l'amour qui œuvre par elle...) semble nous souffler tout bas quand, en des moments de recueillement et de silence, nous sommes prêts à l'écouter. Nous pouvons la dire par le langage parlé, écrit ou chanté - mots d'amour, lettres d'amour, chants d'amour...- langage où le ton et la sonorité des paroles et les rythmes suivant lesquels elles s'assemblent et se suivent ont autant de part que leur sens lexical et participent de quelque mystérieuse façon, défiant toute analyse raisonnée, à l'évocation de la richesse de l'expérience charnelle. Parfois aussi un dessin ou une hâtive ébauche au crayon, au fusain, à la sanguine, à la plume ou une touche d'aquarelle voire un tableau à l'huile, ou un modelage en argile humide ou en terre cuite, évoquent avec plus de puissance encore la réalité de la chair, par le seul biais pourtant de la forme, de la couleur et du contour, que des paroles ne pourraient la dire.

Il s'agit donc ici de *l'expression artistique*, moyen privilégié pour l'appréhension du charnel au niveau du mental. Cette expression ou transposition se fait, non par un processus d'abstraction qui décidément loupe le coche, mais en captant *l'universel* dans l'expérience particulière[185], à travers une sensibilité toute personnelle. Si, par une telle transposition sur

[185]J'emprunte à Légaut la distinction très nette qu'il établit entre "le général" et "l'universel". Le sens du

un autre plan, la connaissance charnelle se trouve dépouillée de sa singularité et de sa richesse propres, ce n'est pas cette fois sans une contrepartie substantielle, en acquérant une richesse d'une nature autre mais en intime correspondance avec la sienne. Par cette qualité d'une autre essence que simplement charnelle, l'œuvre d'art[186] a pouvoir de faire entrer en résonance, chez tout être qui se trouve dans un état de réceptivité qui lui corresponde, son propre vécu charnel, tout en élevant celui-ci à une dimension nouvelle, commune cette fois à tous les hommes.

On pourrait ici parler de "connaissance artistique"[187], très différente de la connaissance intellectuelle tout en se trouvant avec elle sur le même plan du "mental". C'est la connaissance des choses (charnelles, psychiques ou mentales) qui s'approfondit en nous quand nous faisons effort de les exprimer d'une façon ni "abstraite", ni "photographique", mais qui vise à en saisir certains traits que notre sensibilité nous fait ressentir comme essentiels et qui, de façon obscure et pourtant impérieuse, à travers nous et par tels moyens dont nous disposons et qui nous inspirent, demandent expression. Ce sont ces "traits essentiels", et alors même

terme "universel", comme "ce qui est commun à tous les hommes", va se dégager de lui-même au cours des trois alinéas qui suivent. On peut dire aussi que "le général" est une réalité de nature intellectuelle, participant au "plan mental", alors que "l'universel" est une qualité de nature spirituelle, que seule nos facultés spirituelles peuvent appréhender.

[186]Comme il apparaîtra plus clairement encore dans l'alinéa suivant, je prends le terme "œuvre d'art" dans une acception qui n'a rien d'académique. Tout ce par quoi l'homme s'exprime en s'y mettant tout entier peut être regardé comme œuvre d'art. Dans ce sens à la fois très vaste et très exigeant, la notion d'"œuvre d'art" ne peut être séparée de celle de "création" : l'œuvre d'art n'est autre que "l'œuvre extérieure" qui apparaît dans la création, en étroite symbiose avec "l'œuvre intérieure" dont il a été question précédemment. Cette œuvre n'est pas nécessairement incarnée par un *objet* tangible, comme un texte écrit, un dessin ou une peinture, une sculpture etc. Qu'on songe par exemple à un chant vocal, une performance musicale improvisée ou non, une danse...Peut-être cependant convient- il, pour ne pas forcer le terme "œuvre d'art", de se limiter à la création dans laquelle est présente une *intention* consciente de donner expression à quelque chose par l'œuvre qu'on crée, et dans laquelle par là-même intervient la volonté consciente de créer l'œuvre. Par exemple, "faire l'amour" est un acte primordial qui implique l'homme tout entier et qui, dans les rares cas où il est vécu dans sa puissance originelle, est bien ressenti comme une "création" - c'est même là l'Acte archétype parmi les actes créateurs que l'homme peut accomplir. On hésiterait pourtant à lui donner le nom d'"œuvre d'art" et par là, à l'assimiler en quelque sorte à une "représentation" (comme une danse, disons). Ce qui caractérise cet acte, au contraire, c'est la disparition totale de la volonté consciente et des forces du moi.

[187]J'utilise ce terme comme un pis-aller, faute d'en avoir trouvé un autre plus suggestif et moins chargé de connotations "académiques".

qu'ils auraient pour nous qui les exprimons un caractère intimement personnel, qui ont la qualité de l'"universel", de ce qui touche à quelque chose commun à tous les hommes et est apte, par là-même, à éveiller un écho dans tout homme. Une telle transposition de ce qui est directement et intensément perçu peut à bon escient être appelée *"œuvre d'art"*, si maladroite qu'elle puisse être par ailleurs et peu conforme à des normes académiques. Une telle connaissance "artistique" s'approfondit également, mais (ce me semble) à un degré incomparablement moindre[188], par le contact avec une œuvre d'art accueillie en un moment de disponibilité propice.

On sent que ce type de connaissance, solidement plantée dans la réalité charnelle, est par sa nature bien plus proche également de la réalité spirituelle que ne l'est la connaissance intellectuelle, qui n'a que trop tendance à perdre contact avec l'une comme avec l'autre. Alors que dans la démarche purement intellectuelle nous pouvons accéder au "général" tout en restant entièrement coupé de la réalité spirituelle, il semble que pour atteindre véritablement à l'"universel", c'est-à-dire à l'expression d'une réalité spécifiquement humaine dans ce qui en fait chose commune à tous les hommes, cela ne soit possible que quand l'homme se trouve dans des dispositions où il n'y a pas une telle coupure, mais où ces facultés d'appréhension spirituelle (lesquelles sont le propre de l'âme et ne proviennent ni du moi ni d'Eros) soient mises à contribution de façon plus ou moins forte.

Je viens d'essayer de visualiser tant soit peu quelle pouvait être l'appréhension au plan mental de la réalité charnelle, au-delà de l'appréhension "primaire" par nos sens. Quelle serait maintenant l'appréhension au plan spirituel ? Pour en parler avec authenticité, je suis obligé de m'en remettre à ce que m'apprennent mes propres facultés d'appréhension spirituelle, dans l'état où elles se trouvent à présent, alors que mon "œil spirituel" s'est à peine entr'ouvert et reste encore à demi endormi ! Aussi ce que je pourrai en dire sera sans doute, sinon dénué de valeur (du moment que je témoigne avec vérité d'une expérience des choses qui est véritable), du moins tout particulièrement parcellaire et sans doute provisoire. J'ai d'ailleurs été un peu perplexe d'abord pour répondre à la question précédente, dans l'exemple particulier de l'expérience amoureuse disons. Ma première pensée : la relation de l'expérience amoureuse

[188]Faire un dessin si "mal fichu" soit-il mais en s'y mettant tout entier pour essayer de "rendre" ce qu'on veut exprimer, apporte plus (sauf rares exceptions) que de contempler dix tableaux de maîtres. De même, pour vraiment connaître une musique et s'en pénétrer, il vaut cent fois mieux la jouer et la rejouer soi-même même maladroitement, plutôt que d'écouter passivement le plus grand des virtuoses.

avec la transmission de la vie, ou avec le couple, sa stabilité et sa disruption, et tout le réseau complexe et générale- ment très confus de craintes, d'interdits plus ou moins fortement intériorisés (sous forme peut-être d'impératifs catégoriques qui prennent figure de "lois spirituelles" immuables et éternelles...), parfois aussi (encore que la chose soit, hélas, plutôt exceptionnelle) la claire connaissance de sa responsabilité personnelle pour telles conséquences possibles, voire même assurées, impliquées par la relation amoureuse voire maritale avec la Belle. Si on fait exception de cette dernière connaissance que je viens d'évoquer, laquelle est bien de nature spirituelle, tout le reste m'apparaît beaucoup plus dans la nature de mécanismes inscrits dans la structure du moi, conformément à tels ou tels conditionnements reçus, que dans celle d'une connaissance. Si connaissance il y a (genre "si on ne fait pas gaffe cette semaine, on risque bien d'avoir une grossesse sur les bras"), elle est de nature intellectuelle et nullement "spirituelle". De toutes façons, tout ceci ne concerne pas tant la connaissance de l'expérience amoureuse elle-même, qui seule est en cause, mais certains de ses prolongements ou de ses répercussions possibles, importants certes voire rédhibitoires (la question n'est pas là !), mais qu'on ne saurait confondre avec elle sous peine de tout jeter dans le même sac. Donc tout ce nuage d'associations, tout intéressant et important qu'il soit, m'apparaît néanmoins comme "hors du sujet".

Pourtant, en se mettant à l'écoute de l'expérience charnelle elle-même, on y perçoit un *"parfum"* qui ne se réduit ni à la "sensation" et à la jouissance ou au déplaisir que celle-ci procure, ni aux représentations mentales de toutes sortes qui l'accompagnent - un "parfum" justement que l'œuvre d'art s'essaye à capter avec plus ou moins de succès. Quand l'expérience charnelle en est privée, elle est bel et bien comme une fleur privée de son parfum, ou pour mieux dire, comme une *imitation* "parfaite", en papier ou en plastique, d'une véritable fleur vivante - il lui manque le frémissement délicat de la vie, sa fragilité infinie et exquise qui est aussi fécondité et qui est puissance, ce *souffle* que rien ne remplace et qui vient de Dieu. C'est dans l'expérience amoureuse, la plus forte des expériences charnelles sûrement avec celle de l'enfantement et celle de la naissance[189], que ce "quelque chose", ce "parfum" tend le plus puissamment à prendre possession de nous et à nous emporter, parfois jusques aux cimes de

[189]On songe aussi à l'expérience de la mort, laquelle peut paraître plus éloignée encore que celle de la naissance. On peut dire que nous vivons la mort et la naissance dans l'aboutissement orgastique du jeu d'amour et dans les instants qui le suivent. Mais ce ne sont pas là la mort et la naissance "charnelles", mais des transpositions au niveau du vécu érotique. Par contre, nous pouvons vivre ou revivre la mort et la naissance par le rêve.

l'adoration. Une façon de l'évoquer par le langage, de lui donner un nom, c'est de parler d'une perception très vive et indicible de *beauté*. Une telle perception, qu'elle nous vienne par la chair ou par l'intelligence, n'est (ce me semble) ni de l'ordre des sens ni de l'ordre du mental, mais bien d'essence spirituelle. Dans une telle perception, il y a comme une *communion* avec le créateur de ce qui est perçu - communion avec Dieu quand l'œuvre est de Dieu (et alors même qu'il resterait ignoré...), avec l'homme créateur de l'œuvre quand celle-ci est humaine[190].

Une vive perception de la beauté d'une chose, quel que soit le plan de réalité (charnel, mental ou spirituel) de celle-ci, ne peut être séparée de *l'amour*. *C'est une des manifestations de l'amour*. Ici, je prends ce terme au sens spirituel : l'"amour" dont il s'agit est de nature toute différente de l'attirance ou de l'attachement, même si souvent elle se trouve en compagnie de l'une ou de l'autre. Il est de même essence que l'amour de l'être qui crée pour la chose qui prend forme sous ses mains, façonnée et nourrie au fil des instants par la force et par la sève qui montent du plus profond de lui-même ; de la même essence que l'amour de Dieu pour la Création pétrie de Ses Mains, et pour les êtres vivants qui la peuplent et qui (à leur insu souvent) y participent librement, chacun à sa façon (et fût-ce avec réticence), à Ses desseins...

Suivant le plan de réalité où se place l'expérience et la perception génératrices de connaissance, mais surtout suivant les dispositions intérieures dans lesquelles nous nous trouvons, l'amour qui l'accompagne, d'essence spirituelle, est plus ou moins mêlé de la "gangue" charnelle ou mentale dont il est comme une subtile exhalaison et comme la fine quintessence. Sans doute cette gangue représente un "poids", une "inertie", elle est d'une essence qu'on peut ressentir à bon droit comme "grossière" en comparaison avec l'esprit qui en émane. Elle n'a pourtant rien de "vil" pour autant, pas plus que n'est "vil" le marc de raisin dont les fumées se distillent en alcool de vin. Toute "grossière" qu'elle soit, cette gangue ou cette argile sort des mains du même Créateur et, que cela nous plaise ou non, notre être en est pétri ! Plutôt que de la mépriser ou de la vilipender, sans non plus nous en faire les esclaves, soyons reconnaissants pour la richesse qui est en elle et pour la voie qu'elle nous offre pour accéder aux choses plus déliées et d'un plus grand prix encore.

[190]Il n'y a pas à exclure le cas où nous-même sommes le créateur de l'œuvre, achevée ou en train de se faire, dont nous percevons vivement la beauté. Il y a bel et bien, dans cette perception, une intime communion, un accord profond de l'être avec lui-même.

49. La connaissance spirituelle (3) : beauté et contemplation.

Je viens de m'étendre quelque peu sur la réalité charnelle et sur la connaissance que nous en avons non seulement au plan charnel qui lui est propre, mais aussi au plan mental et, au-delà encore, spirituel. Prenons maintenant la réalité au plan mental, par exemple sous la forme typique et extrême de la réalité mathématique, et la connaissance que nous en avons : la connaissance d'une notion, d'un énoncé, d'une démonstration, voire de toute une théorie mathématique ou même de tout un vaste secteur de la mathématique. Une telle connaissance échappe totalement à la connaissance charnelle communiquée par les sens, quoiqu'elle en soit issue historiquement et que par son langage, elle continue parfois tant bien que mal à raccrocher ses intuitions au monde des objets sensibles. À ces vestiges près, cette connaissance est donc spécifiquement et radicalement *intellectuelle*. Elle est de l'ordre de la *compréhension* d'un certain aspect (dit "mathématique") des choses, beaucoup plus que d'une "expérience" des choses, s'accomplissant dans "le monde où nous vivons", (ou croyons vivre...), le "monde physique" de la réalité perçue par nos sens. Le monde que le mathématicien explore, quoique relié de multiples façons (aujourd'hui encore fort mal comprises) au monde physique, est un monde purement "mental", auquel nos facultés sensitives seules ne nous donnent point accès et où elles nous sont d'un bien maigre secours.

Par contre, sûrement la réalité mathématique est susceptible d'être connue non seulement au plan "mental" ou "intellectuel" qui lui est propre, mais également par une perception spirituelle, d'ordre plus élevé. Ainsi (j'ai eu l'occasion déjà d'y faire allusion) je ne doute pas un instant que Dieu connaît toute chose mathématique qui ait été "créée" ou "découverte" par l'homme, et qu'Il la connaît, de plus, d'une tout autre façon que l'homme ne la connaît, par une vision justement qui n'est pas "intellectuelle" (du moins pas au sens restreint où nous l'entendons), mais "spirituelle"[191]. Et la connaissance "spirituelle" que nous-mêmes pouvons en avoir, ou "l'éclairage spirituel" de cette réalité que notre esprit (s'il est suffisamment affiné) devrait pouvoir percevoir, serait comme un reflet de cette connaissance que Dieu Lui-même, présent en nous comme l'Hôte invisible, en a. Quel serait donc cet éclairage ?

J'ai déjà fait quelques suggestions dans ce sens dans la note "Mathématique et im-

[191]M'inspirant de l'intuition que la mathématique fait partie de la nature même de Dieu (n'étant pas plus "créée" que Dieu Lui-même n'est créé...), il me vient la comparaison suivante : la différence entre la connaissance que Dieu a des choses mathématiques, et celle que nous en avons, est du même ordre que celle entre la connaissance que nous pouvons avoir de notre propre psyché et la connaissance qu'en a autrui.

pondérables" (n° 14). En l'écrivant, j'ai été bien conscient que le genre de chose qui est communément méprisé et ignoré par mes congénères mathématiciens comme des "impondérables" est chose éclatante et irrécusable[192] non seulement pour Dieu (qui ne m'a d'ailleurs rien fait savoir à ce sujet...), mais aussi et surtout pour moi-même et aussi, nul doute, pour chacun des rares mathématiciens dans lesquels je me reconnais[193]. J'ai songé également à la connaissance que nous avons, et que nous pouvons affiner et approfondir, de l'expérience psychique de la création mathématique, et de la place et du sens de celle-ci dans notre vie. C'est bien là, comme toute authentique connaissance de soi, une connaissance de nature proprement spirituelle et non pas intellectuelle. Mais il est vrai qu'une telle connaissance ne concerne pas la réalité mathématique par elle-même et encore moins telle "chose mathématique" particulière que nous pouvons appréhender et connaître (telle notion, tel énoncé etc.), mais bien plutôt la relation que nous-mêmes, dans notre singularité psychique d'être pensant, siège d'émotions, de désirs etc., entretenons avec ce monde des choses mathématiques. Une observation du même ordre peut se répéter pour la connaissance ou la prescience que nous pouvons avoir des applications possibles (éventuellement néfastes) de notre travail mathématique dans la société où nous vivons, ou de son impact sur l'ambiance et l'esprit dans le milieu mathématique dont nous faisons partie, ou des conséquences possibles pour ceux-ci de notre propre attitude d'attention ou d'indifférence à de telles questions. Une telle connaissance, impliquant également celle de certaines responsabilités personnelles le plus souvent éludées, ne concerne pas tant la réalité mathématique elle-même que la psyché dans sa relation à celle-ci et à la société.

Réflexion faite, ce que je crois finalement percevoir comme la "dimension spirituelle" dans la connaissance des choses mathématiques elles-mêmes me paraît essentiellement consister en la "même" sorte de "connaissance" (ou d'"éclairage") que tantôt, quand il était question de la réalité charnelle. C'est la perception aiguë de la beauté qui imprègne toute chose mathématique, fût-ce la plus humble, et qui suscite en celui qui la découvre ou la redécouvre,

[192]Je serais pourtant moins affirmatif que je ne l'étais en écrivant la note citée, que l'appréhension de ces "impondérables" dont j'y parle soit bien un acte de connaissance au plan spirituel. Il me semble bien pourtant qu'elle est du même ordre que l'appréhension de la beauté des choses (mathématiques en l'occurrence). Ce qui est sûr, si ce genre de connaissance se place en deçà du plan spirituel, c'est que du moins elle plane haut au-dessus de la connaissance intellectuelle plus courante et plus terre-à-terre à laquelle je faisais allusion dans cette note.

[193]En écrivant ces mots, je pensais à des hommes comme Johannes Kepler, Isaac Newton, Évariste Galois, Bernard Riemann, Emmy Noether, Claude Chevalley...

ou qui seulement la rencontre sur son chemin comme une amie de vieille date, les dispositions de tendresse muette et d'émerveillement de l'amant. C'est dans cette tendresse et dans cet émerveillement sans cesse renouvelés que se trouve le meilleur et le vrai salaire pour la peine que se donne l'ouvrier, sans compter ni sentir passer les heures ni les journées. C'est là l'âme même de la création plénière, de celle qui nous mène sans forcer et comme sur la pointe des pieds au cœur virginal des choses.

Cette beauté perçue dans toute chose même "petite" par elle-même, se retrouve dans la vivante perfection des innombrables relations au sein d'une multiplicité infinie de choses venant toutes concourir, chacune dans sa forme à elle et avec son propre visage, à l'harmonie achevée d'un même Tout. C'est ainsi parfois qu'au bout peut-être d'un long et intense cheminement, cette beauté qui chante par la voix de toute chose un chant qui n'est qu'à elle, pour s'insérer pourtant comme par une prédestination secrète et s'unir en un vaste contrepoint à celles de toutes les autres, ruisselets s'égrenant et se joignant en ruisseaux et les ruisseaux en chantantes rivières venant confluer en vastes fleuves d'harmonie vers une même Mer infinie - cette beauté et cet ordre qui pénètrent et élèvent toute chose et unissent et relient dans un même Chant l'infime et l'immense, élèvent l'âme elle-même à la joie sereine de la contemplation. Dans cette vision qui embrasse tout en déployant, dans cette contemplation qui accueille en même temps qu'elle ordonne, il y a comme une préscience de la véritable essence de ce qui est contemplé, à quoi nous avons accédé patiemment et laborieusement par les chemins arides et pierreux, comme tirés en avant irrésistiblement par cette préscience en devenir en nous. Cette contemplation qui nous attendait au bout d'un long et laborieux voyage, tout comme la joie et l'émerveillement pour chacune des fleurs sans nombre qui bordent le chemin, ne sont pas de l'ordre simplement de l'"intellectuel" ni même du "mental". Elles sont d'essence spirituelle.

50. La connaissance spirituelle (4) : la douleur - ou le versant de l'ombre.

En résumé, je crois avoir finalement dégagé (dans les deux sections qui précèdent) un caractère commun à "l'éclairage spirituel" dans la connaissance des choses qui appartiennent aux deux plans (mental et charnel) inférieurs au plan spirituel. Je le trouve dans la perception intense et déliée de la *beauté* de ce qui est connu, et dans la présence créatrice de *l'amour*, dont cette perception est une des multiples manifestations.

La pensée m'est venue qu'on m'objectera que la faculté (que j'affirme être d'essence spir-

ituelle) qui fait accueillir la beauté, doit sûrement aussi faire reconnaître "la laideur", et que qui sait percevoir l'harmonie sait aussi en percevoir l'absence. Certes ! Mais je sais aussi que toute dissonance est appelée à se résoudre au sein d'un devenir qui est harmonie, et que toute "laideur" (à supposer qu'elle soit réelle et non une simple étiquette-cliché collée à telle chose ou à telle autre) est elle-même une telle dissonance, tel un parmi des innombrables tourbillons à la surface du grand Courant qui les embrasse, les peigne et les emporte dans la vaste mouvance de ses eaux - que de quelque mystérieuse façon elle participe à sa force et concourt en son Chant. Car la laideur est de l'homme seul et non de la nature, et notre laideur et celle des autres est là comme une tâche et comme une *leçon* pour être apprise et connue, comprise et assumée, et comme une *épreuve* pour être surmontée...

C'est pourquoi aussi un soi-disant "art" qui cultive "le beau" en fuyant "le laid" comme la peste, n'a d'"art" que le nom. Il est non seulement stérile, mais de plus (et les deux vont de pair) il dégage un ennui mortel - l'ennui des choses *fausses*, des choses insipides que seul l'homme sait produire ! L'amour n'est pas moins réel ni moins grand parce qu'il y a un pot de chambre sous le lit des amants, ni la mort un passage moins crucial pour l'âme et un processus moins essentiel et moins créateur dans le flux puissant de la vie, parce que les chairs de ce qui fut un corps de vivant se faisandent et que leur odeur peut- être nous incommode, ni l'enfantement et la naissance d'un nouvel être un événement moins marquant et une expérience moins profonde pour la mère et pour l'enfant, parce que les draps de l'accouchée sont maculés peut-être d'urine et de sang...

Plus sérieuse me paraît l'objection que dans l'expérience charnelle, j'ai eu l'air de me borner à celle qui est ressentie comme un plaisir ou comme une joie, et d'ignorer que la connaissance qui nous vient des sens inclut aussi la souffrance et la douleur. Et certes, sans celles-ci, que ce soit dans notre corps ou dans notre âme, notre expérience du Monde et de nous-mêmes serait châtrée d'un versant essentiel que rien ne saurait remplacer. C'est lui d'ailleurs, ce *"versant d'ombre"* des choses, qui est absent d'une activité purement intellectuelle, et c'est là peut-être, spirituellement, sa plus grave carence[194].

Quelle est donc, sur le plan spirituel, la connaissance qui nous vient par la morsure du froid ou la brûlure du feu, par les longues privations, par les déceptions cuisantes et par l'amertume des défaites et par l'humiliation subie aux mains de la morgue suffisante, de la

[194]Je parle de ce déséquilibre "superyang" dans "Les Portes sur l'Univers" (appendice à "La Clef du yin et du yang", Récoltes et Semailles III), dans la section "La langue-mère - ou le chemin du retour" (no 24).

violence et du mépris ?

Il est vrai que la connaissance plénière, celle qui fait corps avec le plus profond de l'être, n'apparaît que quand l'expérience passagère, cent fois peut-être ou mille fois répétée, est entièrement assumée - quand le repas est non seulement mangé, mais digéré et assimilé. Souvent une existence est loin d'y suffire (ne serait-ce encore que pour "manger"...), et qu'il y faudra encore cent ou mille naissances successives - qu'importe ! Mon propos est d'examiner la connaissance-fruit, son apparition et son mûrissement par les processus créateurs, et non les remous à la surface des sensations et émotions, des ambitions et des revers. Une fois souffrance et douleur transformées en connaissance, que nous enseignent-elles ?

(29 juillet) Bien sûr, comme toute sensation, la douleur charnelle a d'abord une fonction de "renseignement" ou d'"avertissement" : attention, il fait froid, couvre-toi ! Attention, je te brûle, retire la main ! J'ai mal aux dents - il serait temps que j'aille chez le dentiste ! Et dans une certaine mesure, il en est de même de la douleur psychique : me comportant de telle façon, j'essuie telle déconfiture - je ferais bien de rectifier le tir !

Dans ces exemples, la sensation ou l'émotion (douloureuses en l'occurrence) nous transmettent une *information* brute, à laquelle nous réagissons le plus souvent par un acte réflexe, conformément à des *mécanismes psychiques* soit innés, soit acquis. Une telle information, alors même qu'elle resterait gravée dans la psyché de façon durable, ne mérite pas le nom de "connaissance" au sens où je l'entends. Elle reste au fond étrangère à notre être profond, telle une nourriture simplement ingérée et non encore digérée, comme un repas qui "reste sur l'estomac". Les "processus créateurs" que je me propose d'examiner sont ceux qui "digèrent et qui assimilent". Ce sont eux qui transforment information et "connaissance brute" en connaissance plénière, en la chair de notre être, et nous font grandir mentalement et spirituellement.

La sensation douloureuse, tout comme celle qui est agréable, peut aussi nous faire connaître une chose intimement, et par là nous devenir aussi chère ou plus chère[195]. Ainsi mon père, habitué déjà comme enfant aux grands froids secs et mordants de la Russie, n'a jamais su se réconcilier avec les hi- vers "mous" de nos climats plus cléments. Moi-même ai une rela-

[195]On pense ici aussi à la morsure qui parfois accompagne et marque l'aboutissement orgastique du jeu amoureux. Mais à ce moment elle n'est pas ressentie comme douloureuse, ou pour mieux dire, elle vient confluer en un vécu d'une telle tension extrême que jouissance et tourment, joie et douleur viennent à s'y confondre et à s'y fondre...

tion forte et profonde avec le feu, et ne crains pas parfois d'y mettre la main rapidement pour y pousser un morceau de bois, déplacer un tison enflammé, ou ramener en tas de la braise dormante dans son lit de cendre. Il n'est pas rare que je me brûle un peu. Ces brûlures occasionnelles font partie de ma familiarité avec le feu et de la connaissance charnelle que j'en ai, telle des petites morsures en somme affectueuses et gages d'amitié. Tout comme la saveur et la texture intime des aliments les plus familiers, ou comme l'expérience amoureuse charnelle, c'est là une vraie connaissance charnelle, acquise de longue date. La qualité douloureuse de la brûlure est ici entièrement accessoire, sans doute parce que la brûlure est légère. La résonance "spirituelle" dans ma connaissance du feu est d'ailleurs forte et irrécusable (et il n'y a pour moi aucun doute qu'il en était de même de la connaissance que mon père avait des âpres hivers de la Russie). Il y a un sens très vif de la beauté et d'une certaine qualité *vivante* du feu. Je souffre quand je vois un feu maltraité et malheureux, chose qui n'est pas si rare hélas[196]. La façon dont quelqu'un s'occupe d'un feu en dit beaucoup sur lui, y compris sûrement au niveau spirituel. Tout est relié, et notre être s'inscrit dans chacun de nos faits et gestes (et dans certains de façon plus révélatrice encore que dans d'autres...).

Un exemple moins anodin est celui des douleurs de l'enfantement. Sous leur forme la plus courante, ces douleurs ne sont que l'expression dans la chair des angoisses et blocages dans la psyché qui entourent le sexe et toutes les fortes réalités de la vie humaine. Elles sont un produit du conditionnement, d'attitudes et de façons de procéder véhiculées par notre culture. Les progrès de la médecine et l'esprit surtout qui les a accompagnés a poussé jusqu'à la limite du délire la barbarie qui entoure dans nos pays dits "civilisés" cet acte fondamental en-

[196]L'homme moderne, parmi d'innombrables autres traits qui lui sont propres, se distingue par ce qu'il est aliéné du feu, cette première de toutes les conquêtes de l'homme, qu'il ne connaît pour ainsi dire plus. Chez moi, l'évolution de ma relation au feu s'est faite en sens inverse, celle-ci est devenue plus intime et plus douce avec les années, depuis que les traits "féminins" en moi, pendant longtemps réprimés, ont commencé à refaire surface (l'année même des "retrouvailles" dont il a été question tout au début de ce livre...). En venant m'installer dans le Lodévois, en 1973, il m'arrivait encore de jeter de l'eau sur le feu dans la cheminée, pour l'éteindre. Pour cela il fallait chaque fois que je me fasse une sorte de violence, car au fond (sans que je permette à des choses aussi "irrationnelles" de devenir conscientes...) je sentais bien que c'était une brutalité, que je saccageais une chose belle qui se déroulait devant moi et qui créait une harmonie autour d'elle, dont moi aussi bénéficiais. Trois ou quatre années plus tard déjà, de telles connaissances refoulées étaient devenues plénières, inséparables désormais de mon style de vie. Et je prenais soin de garder toujours assez de cendres en réserve pour pouvoir couvrir le feu et récupérer le lendemain les tisons éteints.

tre tous, et le choc psychique que la naissance en milieu hospitalier représente pour l'enfant. Heureux encore qu'il y ait eu enfin une réaction salutaire contre cette démence techniciste, avec l'avènement des méthodes dites d'"accouchement sans douleur", développées dans une attitude de respect aimant pour la vie et pour les grands rythmes qui la régissent. C'est là un des signes de renouveau et d'espoir en cette "fin des Temps", marquée par la despiritualisation de l'homme et par son aliénation quasi-totale de ce qui fait la substance même de sa vie. Grâce à ce mouvement rénovateur, de nombreuses femmes dans nos pays lessivés par le "progrès" ont eu la possibilité de vivre sans crispation ni angoisse, parfois dans sa plénitude, cette expérience et cet acte uniques dans l'existence humaine.

Une fois la peur disparue, et la résistance intérieure devant ce qui vient à nous et nous traverse et nous emporte, la douleur a changé totalement de nature et de visage. L'ennemie abhorrée et fuie se révèle comme *l'amie* - comme celle qui vient à nous, messagère de vie aux traits graves et aux mains douces et puissantes qui nous touchent là où nulle autre main que la sienne ne saurait toucher - main forte, main bienfaisante, main bénie comme je te connais, moi qui pourtant ne suis pas femme ! Plus d'une fois tu m'as traversé et m'as fait renaître dans l'eau abondante des larmes d'une peine inconnue et bénie... Tu viens à ton heure pour enseigner en silence ce qu'aucun plaisir ni aucune joie ne pourraient enseigner...

Oui, une fois dépouillée du masque grimaçant dont nous-mêmes l'avons affublée, la douleur est une messagère puissante. Et quand elle vient ce n'est jamais en vain. Pour peu qu'elle soit accueillie, elle te laisse *autre* - vanné, dépouillé, lavé, allégé du poids de ta superbe, et plus près de toi-même par la silencieuse connaissance qu'elle t'a apportée.

Et cette connaissance, sûrement, est celle encore d'une *beauté*. Une beauté cette fois plus cachée peut-être et plus grave, vécue non dans les délicates lueurs de l'aurore ou sous les feux flamboyants de midi, mais sur le versant de l'ombre, dans le silence recueilli de la nuit.

51. La connaissance spirituelle (5) : De l'âme des choses et de l'homme sans âme.

Je ne veux pas maintenant poursuivre plus loin cette réflexion sur la *douleur*, à peine amorcée et soulevée aussitôt (je ne saurais dire moi-même par quelles voies secrètes) par une vague d'émotion subite... Plus encore que pour le plaisir, ou pour la joie ou la jouissance des sens ou de l'intelligence, quand nous écoutons le muet message de la douleur et alors même qu'il serait labouré dans notre chair, c'est avant tout à *l'âme* qu'elle parle. Mais comme il en va aussi du rêve, même quand elle revient souvent avec une inlassable patience, il est rare

qu'elle soit écoutée…

Mais je voudrais revenir aux plans de connaissance charnel et mental, et à ce "quelque chose" dans la connaissance qui dépasse la chair et l'intelligence et qui vient d'ailleurs - ce parfum de beauté, tantôt lumineux et suave, tantôt grave et douloureux, cette exhalaison de l'Amour qui imprègne toute chose et se fait connaître à tout être qui l'accueille par ses sens comme par son intelligence. Ce parfum-là n'est pas le privilège d'une maturité, il n'est pas la récompense d'une longue ascèse ou de lourds sacrifices. L'être le plus fruste y a part comme le plus évolué, quand ils ne s'y ferment pas eux-mêmes, comme l'ignorant et le sage ont part pareillement à la bienfaisante chaleur du soleil. Le goût du pain ou de l'eau (quand on a la chance d'en trouver encore qui soient bons…), l'odeur de la terre humide ou de l'herbe foulée (quand on n'est prisonnier à perpète de la ville…), le sourire d'un rayon de soleil ou de l'aimée ou la fraîcheur soudaine d'une ondée, l'odeur d'un feu de bois ou de la braise assoupie, le vagissement d'un nouveau-né… voilà des choses toutes simples que chacun peut entendre dans leur totalité, sans les filtrer "utile". Entendre ces choses et sentir leur parfum c'est aussi s'en nourrir, dans son corps certes et dans son intelligence des choses, mais aussi dans son âme. Si d'entendre et de sentir ainsi n'est pas déjà en lui-même "création", s'il nous fait surtout maintenir un contact essentiel plutôt que de nous transformer, c'est un tel contact pourtant et les dispositions intérieures qui le permettent, qui sont comme le silence dans lequel peut fuser le chant de la création, comme la toile vierge qui appelle le pinceau du peintre pour la labourer. Et il est rare sûrement que l'œuvre spirituelle naisse dans le bruit de fond qui accompagne le sourd en esprit - celui qui ne sait plus entendre ni sentir la voix innombrable et le parfum des choses.

Et me voilà revenu au point de départ d'hier[197] - à quel point notre expérience et notre connaissance des choses sont émoussées du meilleur, quand nous tenons pour nul ce parfum qui en est l'âme, ce souffle de vie qui anime les choses. Je ne dis pas seulement que l'expérience en est *appauvrie* au douteux bénéfice d'une "efficacité" accrue (dira-t-on peut-être) ou que sais-je[198]. En vérité, elle est *dénaturée*. Elle est comme une nourriture bonne qu'un insidieux

[197] Dans la section "La beauté des choses" (no 48).

[198] Pourtant, dans mon travail de mathématicien, c'est ce sens aigu et omniprésent de la beauté, inséparable de celui d'une cohérence parfaite, d'un ordre souverain reliant et régissant toutes choses, qui toujours a été le fil invisible et sûr qui infailliblement me guidait vers les tâches les plus brûlantes et les plus fertiles, et qui en chaque instant me montrait par quels biais évidents et secrets entrer dans l'intelligence intime des choses qui

poison a gâtée. Les actes des hommes comme les hommes eux-mêmes en sont secrètement dégradés. Dans de telles dispositions, faire l'amour s'appelle en bon français "tirer un coup" ou "baiser" - quand les deux partenaires de fortune, en connivence ambiguë et chacun usant de ses propres armes, s'efforcent chacun "d'avoir" l'autre. Faire des maths, c'est "pondre" tant bien que mal des "articles alimentaires" pour maintenir un semblant de réputation, ou (pour les plus forts ou pour les mieux situés) "craquer" des problèmes réputés difficiles pour épater la galerie et faire monter sa cote, voire même (par les temps qui courent) piller sans vergogne les absents ou ceux qui ne sont pas en position de force pour pouvoir rendre coup pour coup…

Une telle despiritualisation des choses et des actes a existé de tout temps parmi nous - de tout temps l'homme a été un animal malade, en rupture de ban de l'humain en lui qui en vain l'appelle. Mais jamais, il me semble, elle n'a été aussi totale et aussi profonde qu'en cette fin des Temps, dans nos pays les plus policés, les plus choyés, les plus sécurisés et les plus profondément inquiets peut-être que le monde ait connus. Si notre civilisation n'était déjà condamnée physiquement, par son irrémédiable effet dévastateur sur la biosphère (comme un aveugle imbécile sciant la branche sur laquelle il est assis), elle le serait psychiquement et spirituellement, par cet aplatissement forcené des mentalités, par cette émasculation de l'humain, par cette robotisation généralisée de la psyché humaine, par cette aridité mi-débile mi-démentielle de l'homme-en-série vécu par les objets-en-série qui le possèdent - de l'homme qui a oublié et qui a renoncé son âme.

52. La mentalité du troupeau — ou la racine du mal.

(30 juillet) Oui, ce sens de la beauté qui subsistait envers et contre tous et qui communiquait comme une haleine de beauté (si ténue soit-elle) à la vie des hommes, en dépit des égoïsmes, des violences, des démissions - ce sens et cette haleine me semblent avoir disparu sans quasiment laisser de trace, en l'espace des dernières deux ou trois générations. Mis à part des rares exceptions, on ne les trouve ni dans les travaux des champs, ni dans les ateliers et les échoppes des artisans, ni sur les chantiers, ni dans les bureaux ou les laboratoires chez les hommes de science, ni dans les classes ou dans les amphithéâtres surchargés, ni dans les hôpitaux ou dans le cabinet du médecin, ni chez les humanistes, les artistes, les écrivains[199].

m'appelaient…

[199]Dans chacun de ces exemples, je vois le signe éloquent de la disparition du "sens de la beauté" et de l'amour

Quant aux familles, n'en parlons pas - cela fait belle lurette que les programmes de télévision et les publicités à l'avenant ont remplacé la conversation entre femme et mari, entre frères et sœurs, entre parents et enfants. Celle-ci paraît bien fade, certes, quand on a la possibilité à toute heure d'écouter les confidences d'une star du spectacle venue tout exprès dans votre salle à manger, ou un important discours d'un non moins important homme politique ou d'un de nos grands savants…

C'est une chose étrange, en vérité, que la Mutation de notre espèce doive survenir à un moment où celle-ci semble bien avoir atteint le point le plus bas de toute son histoire. Il est vrai que dans l'existence humaine, quand nous-mêmes passons un de ces seuils cruciaux qui apparaissent avec le recul comme de véritables mutations de l'être, il n'est pas rare que ce soit au sortir d'une crise où nous croyons toucher au fond de la misère. Mais dans ces fonds-là de la détresse, il y a la *conscience* de cette détresse et de cette misère, dont peut surgir alors, à la faveur d'un sursaut salutaire, un mouvement créateur, venu nous ne savons d'où…Par contre, ce qui caractérise l'état actuel des mentalités, c'est une inconscience totale, phénoménale, repue et avachie. Il est vrai aussi qu'un Choc comme celui qui nous attend aura vite fait de transformer celle-ci en une déroute tout aussi totale, quand soudain le sol que l'on croyait immuable se dérobe sous les pieds…

De toutes façons, retrouver seulement ce contact perdu avec la beauté des choses et avec la dimension spirituelle de l'existence, tel qu'il était encore vivant naguère, *ne suffit pas*. Ce n'est pas un impossible retour en arrière qui est devant nous, mais bien un bond en avant - dans l'Inconnu complet ! Sans transition, d'une léthargie profonde, arrachés par *le Choc* - il nous faudra bien sauter (ou périr…) !

Après tout, ce sens de la beauté ne m'a jamais quitté ma vie durant, c'était bien lui l'âme de mon travail mathématique, ma boussole et mon guide de tous les instants. Cela n'a pas empêché pour autant qu'en dehors des heures du travail, par des attitudes possessives et des réflexes de vanité, je ne contribue ma part à l'extraordinaire dégradation de l'éthique du

---

pour son travail dans l'érosion de la simple conscience professionnelle, avec l'indifférence plus ou moins totale pour la qualité du travail et du produit du travail (du moment que ça "passe" et que le pognon rentre pareil) et la disparition croissante de la simple honnêteté et du respect de l'usager. Ce sont là aussi autant de signes de la disparition du simple respect de soi, sous ses formes les plus élémentaires. La situation est d'ailleurs la même dans les milieux "marginaux" que j'ai connus depuis 1970, qui se sont constitués en réaction contre l'"idéologie dominante", tout en restant englués dans la mentalité ambiante de bien des façons.

métier scientifique que je constate maintenant, et jusque dans le groupe ultra-sélect de ceux qui furent mes élèves[200]. Et quand je songe à ceux qui furent mes amis dans ce monde des mathématiciens : il n'y en avait pas un qui n'avait le sens de la beauté des choses mathématiques, et l'amour de son travail. Ça n'empêchait nullement qu'ils partagent l'indifférence et le laisser aller qui est de règle en milieu scientifique (et qui ne date pas d'hier), pour ne pas dire le cynisme inconscient et l'amoralisme insouciant, concernant la recherche militaire et la mainmise croissante des instances militaires sur la recherche et sur son financement. Du moment que quelqu'un paye (copieusement, il va de soi...) pour les rencontres, publications, invitations de distingués savants pour pousser de l'avant à brin de zinc les maths qu'ils aimaient et (c'était sûr) de toute beauté, tout le reste ils s'en balancent. Le monde peut se déglinguer et sauter et par leurs œuvres encore dans les super-Hiroshima de demain, ça les regarde pas - les politiciens et les militaires ils ont qu'à se débrouiller entre eux, ils sont payés pour ça ! Nous on est des distingués savants, et respectés et choyés et c'est bien là la moindre des choses en l'Honneur de l'Esprit Humain, on tient le flambeau et ont fait des maths en prenant son pied et fort bien payés par dessus le marché, ça nous suffira pour notre peine...

Ce genre de mentalité n'est pas spéciale au milieu scientifique ni à notre temps. Il est de tous les milieux et de tous les temps. Une sorte de souverain je-m'en-foutisme par rapport à tout le reste, du moment que nous on est casés et surtout si au surplus honneurs et argent affluent, de quoi se sentir des gens importants. Cette mentalité a toujours fait bon ménage avec "la religion", il sévit dans les milieux d'Église tout autant que partout ailleurs. Même beaucoup d'authentiques spirituels et de mystiques n'en ont pas été exempts à leur façon - sauf que chez eux, c'est pas le pognon et les médailles qui les tiennent captifs, ou les maths ou "la Science", mais peut-être les "progrès de la foi", les destinées de l'Ordre religieux ou du monastère qu'on a fondé ou auquel on s'identifie, ou les faveurs que Dieu vous prodigue sans compter. (Et je Lui fais confiance qu'Il sait ce qu'Il fait...). Mais ces guerres où tous ces bons croyants (croyants et pratiquants grâce auxdits progrès de la foi...) s'étripent allègrement (sans compter femmes et enfants qui passent aux profits et pertes - le bon Dieu en prendra soin c'est Son boulot...), ou les bûchers où les croyants d'une couleur faisaient griller ceux d'une autre - ça et mille autres choses à l'avenant, ça leur est visiblement égal - du moment que c'est comme ça que ça se passe, c'est que Dieu le veut comme ça, c'est pas leurs oignons.

[200] C'est ce que je découvre progressivement tout au cours de l'écriture de Récoltes et Semailles. (Voir à ce sujet la "Lettre" dans la partie introductive de Récoltes et Semailles).

Sauf tout au plus si c'est pour pousser aux roues de cette fameuse "volonté de Dieu" (qui a bon dos), pour prêcher peut-être une sainte Croisade ou organiser d'une main de fer une non moins sainte Inquisition.

Dans tout ça, ce n'est pas l'absence de toute spiritualité qui est en cause, ni celle d'amour dans le travail (comme celui que moi-même y mettais), dans une activité à laquelle on se donne corps et âme. C'est d'autre chose qu'il s'agit. D'une certaine inconscience, d'une irresponsabilité, si généralisées qu'elles en deviennent normales et seules normales, et que tout ce qui va à son encontre est taxé d'insensé, de farfelu, quand ce n'est d'hérétique ou de criminel. Cela fait partie du sempiternel mécanisme ou "instinct" du troupeau. L'homme est ainsi conditionné qu'il est presque totalement incapable de voir les choses même les plus évidentes, quand ce faisant il va à l'encontre des idées et des façons de voir (inexprimées pour la plupart, tant elles paraissent aller de soi) qui sont communes à tous dans le milieu dont il fait partie. Du moment que tout le monde fait son service militaire et va bravement faire la guerre sans se le faire dire deux fois dès qu'il est avisé qu'il doit la faire, l'idée ne vient à personne qu'on pourrait peut-être faire autrement. Ceux à qui pourtant vient une idée aussi saugrenue ou aussi criminelle sont bons pour la prison ou pour le cabanon en temps de paix, et passent au peloton en temps de guerre. Tout le monde trouve ça normal, bien sûr, pâpes et spirituels en tête : ce sont des asociaux et des lâches, qui refusent de faire comme tout le monde leur devoir de citoyen… C'est ainsi que se perpétue dans la société le bestial et le sous-humain comme la chose la plus naturelle du monde, avec l'acquiescement et dans l'indifférence totale de tous, et avec la bénédiction de tout ce qui pose en "autorité spirituelle".

"La solution pour tout ça", ou la voie de sortie d'un engrenage qui nous a mené au seuil de la destruction physique et psychique de notre espèce, n'est sûrement pas dans une "amélioration" progressive des idées communément reçues, et des lois, des us et des coutumes entre particuliers et entre nations - à supposer même qu'il en resterait le temps, avant le beau plongeon qu'on s'est préparé. De tels progrès sont toujours superficiels et précaires. Alors même qu'ils paraissent acquis pour toute éternité, ils s'effondrent du jour au lendemain, par les temps d'exception et même sans eux, par le seul laisser- aller général[201], à la faveur de cette

[201]On songe par exemple à l'extension généralisée de la torture par temps de guerre (la guerre d'Algérie par exemple, de triste mémoire) ou dans les régimes tant soit peu musclés. Ou aux sévices qui ont depuis toujours été monnaie courante dans nombre de nos braves commissariats de police, qu'il s'agisse de "passer à tabac" un soulard ou quelque inavouable étranger ramassés sur la voie publique et embarqués sans autre forme de

même *"mentalité du troupeau"* : du moment que quelque chose "se fait", ou qu'on dit "en haut lieu" que ça peut ou ça doit se faire (avec peut-être encore, pour la forme, un semblant de raison), y a pas à chercher plus loin…

La racine du mal est dans cette mentalité du troupeau justement, c'est-à-dire dans *l'immaturité spirituelle* des hommes, sous la forme d'une *absence plus ou moins totale d'autonomie* d'appréhension et de jugement. Et c'est au plan spirituel que cette absence, véritable *mort spirituelle*, est de loin la plus néfaste.

53. La boucle d'acier….

Maturité et autonomie spirituelles s'acquièrent par un travail intérieur, et par un tel travail seulement. Un tel travail ne peut en aucune façon être mû et encore moins programmé de l'extérieur, faire l'objet d'un *enseignement* dispensé d'une personne à une autre, et encore moins d'un enseignement dispensé collectivement. C'est un processus créateur intimement personnel, pour lequel les moyens se trouvent en chaque être humain et en lui seulement, prêts à agir aux rythmes de sa propre vie, en symbiose totale avec ce qu'il est profondément en chaque moment, et en étroite inter-relation avec les circonstances, les expériences et les interpellations de toute nature qui forment au jour le jour la trame de sa vie. *C'est cette potentialité créatrice justement qui est bloquée*, de façon qui peut paraître universelle et irrémédiable tant elle est générale et efficace, bloquée depuis le plus jeune âge par le conditionnement faisant partie de l'air même qu'on respirait, marquant chaque être de *l'empreinte du troupeau*. Car pour le Groupe, pour tout Groupe, tout signe d'autonomie spirituelle et ne fût-ce que l'amorce d'une telle autonomie par l'enclenchement d'un travail intérieur (lequel par sa nature ne peut qu'échapper totalement au contrôle du Groupe) est vu avec la plus extrême défiance. Plus encore, cette défiance (pour ne pas dire cette hostilité irréductible, ou ce souverain mépris…), fortement perçue et intériorisée dans les premières années de la vie, quand l'être est le plus sensible et le plus malléable, lui rendent tout acte d'autonomie de sa part non seulement inacceptable, mais proprement impensable. Alors même qu'il se sentirait secrètement appelé par un tel acte, l'irrémédiable solitude à laquelle cet appel le convie a de quoi l'effrayer, et il est plus que rare qu'il ne s'en défende en se harnachant d'autant plus fortement dans ce sentiment du "impensable". Le fait est, en tout cas, que l'idée même d'une

---

procès, ou d'extorquer des aveux à un suspect présumé coupable. C'est des choses qui dans nos pays civilisés ne dérangent personne, sauf celui qui d'aventure et sans l'avoir cherché se trouve en faire les frais…

telle évolution intérieure, l'idée de se confronter vraiment aux "problèmes" de son existence ou ne serait-ce qu'à un seul, bien tangible et bien juteux, en se confrontant aussi à cette occasion à celui qu'on est et en faisant enfin connaissance avec lui - une telle idée ne viendrait à personne[202].

C'est là le sempiternel *cercle vicieux de l'homme et de la société* : l'homme ne peut se transformer créativement, ses ressources ignorées (et en vérité illimitées dans leur devenir) ne peuvent se mettre en œuvre et par là-même se déployer et mûrir en lui une autonomie spirituelle, et un sens de responsabilité personnelle qui en est un des principaux signes, que si ses structures psychiques de départ, marquées indélébilement du sceau du Groupe, n'y opposent un véto absolu (véto non moins absolu d'ailleurs ni surtout moins efficace pour rester inexprimé). Mais par ailleurs ce sceau du Groupe sur l'être en formation, transmis qu'il est par les êtres adultes de son entourage déjà marqués par ce même sceau et qui se bornent à perpétuer aveuglément les mutilations reçues par eux-mêmes, ne changera sa nature, viscéralement et foncièrement ignorante des processus créateurs et ennemie de tout signe d'autonomie intérieure du jeune enfant, et l'ambiance qui entoure celui-ci ne changera radicalement de nature, que si les hommes qui constituent le Groupe ont déjà changé.

Depuis ses origines, l'humanité est restée bloquée spirituellement dans ce cercle vicieux, dont la boucle d'acier me paraît tout aussi tenace aujourd'hui qu'elle le fut jamais - le réflexe du troupeau me paraît marqué dans la psyché humaine aussi profondément et de façon aussi généralisée que jamais. Si "progression" il y a, elle n'est en tout cas pas dans un quelconque affaiblissement de ce réflexe, et des attitudes d'irresponsabilité personnelle qui l'accompagnent. Bien au contraire, cette irresponsabilité me paraît aujourd'hui plus grande peut-être qu'elle ne le fut jamais, encouragée qu'elle est encore par la mainmise de plus en plus envahissante

[202]Cette "idée" ne m'est venue qu'à l'âge de 48 ans, et si ça n'a pas été plus tôt, c'est que rien de ce que j'avais vu et entendu jusque là n'aurait pu me la suggérer. Ça n'a d'ailleurs pas vraiment été une "idée" qui me serait venue comme ça et que j'aurais mise à exécution illico, et je doute que ça se passe jamais ainsi. L'acte créateur qui fait franchir un seuil s'accomplit sans avoir la moindre idée du seuil qui est devant soi et sans aucun projet préconçu - ou si projet il y a, celui-ci est entièrement hors de proportion avec ce qui s'accomplit vraiment. Je parle d'un tel moment dans ma vie, suscité par le premier rêve messager de ma vie que j'aie sondé, dans la section "La Clef du grand rêve - ou la voix de la "raison" et l'autre" (no 6). Il y a eu un autre tel moment créateur quelques jours avant, avec la "découverte de la méditation", qui a préparé les "retrouvailles avec moi-même" dont je parle dans la section citée. Je commente sur cet autre moment fort dans Récoltes et Semailles, dans la section "Désir et méditation" (Récoltes et Semailles I, no 36).

de l'État et de ses institutions sur la vie personnelle de chacun[203].

54. ...et sa rupture — ou l'usure des Temps.

Je vois pourtant deux circonstances de nature positive, qui auront sans doute leur rôle à jouer dans le "Saut" qui est devant nous. L'une, c'est l'effritement généralisé de toutes les valeurs traditionnelles, sans que pour autant les valeurs nouvelles, véhiculées avec les notions de "progrès", de "science", de "technique", de "compétence", de "spécialisation" etc. se soient enracinées avec une force et à une profondeur comparables que ce n'était le cas naguère pour les anciennes valeurs et pour les traditions religieuses qui allaient avec. On dirait que la civilisation techniciste, en faisant la conquête de la planète et en éradiquant toutes les autres formes de civilisation avec les valeurs et les croyances qui les fondaient, ait eu comme effet secondaire celui d'un gigantesque *nivellement culturel*, d'une *uniformisation* à outrance des mentalités et des valeurs, s'accompagnant d'une *érosion généralisée desdites valeurs*, d'un avachissement généralisé, avoisinant souvent la simple pourriture. Que nous en soyons conscients ou non, nous assistons à présent à la *décomposition de la civilisation techniciste*. Ce processus de décomposition rapide m'apparaît inséparable du caractère férocement despiritualisé qui distingue cette civilisation de toutes celles qui l'ont précédée. Visiblement, quelles qu'aient pu être la force de son essor initial et sa puissance matérielle, une telle civilisation privée d'âme est condamnée à disparaître au bout de quelques siècles. L'homme ne peut vivre à la longue en ignorant et ses besoins religieux et sa nature spirituelle.

L'autre "circonstance positive" consiste en un *relâchement considérable, au cours des derniers siècles, du caractère coercitif de l'emprise du Groupe sur la personne*. Si l'instinct du troupeau n'a pas bougé d'un poil depuis dix millénaires (c'est là du moins mon impression), par contre les pénalités pour celui qui sort des rangs d'une façon ou d'une autre sont devenues beaucoup moins prohibitives. Selon la loi de Moïse, le moindre écart du côté du sexe était

[203] C'est une chose bien connue que plus le niveau de vie dans un pays et les sécurités de tout ordre (assurances, sécurité sociale, pensions, allocations de chômage et autres etc.) augmentent, plus la solidarité humaine entre les gens, y compris à l'intérieur des familles ou parmi les gens d'un même milieu, se dégrade. Rares sont les familles qui s'embarrassent encore d'une vieille personne, alors que les asiles pardon les maisons de retraite sont là pour ça, et plus rares encore celles qui ne se débarrassent dare-dare de l'un des leurs, vieux ou non, sur le point de mourir - les hôpitaux sont là pour ça. L'État paye l'hôpital, la famille paye les pompes funèbres (quand c'est pas l'assurance-vie qui paye), et elle se déplace au grand complet pour l'enterrement une fois que le moribond et les croquemorts on fait leur boulot...

sanctionné par la lapidation[204]. Socrate, pour un non-conformisme qui de nos jours paraîtrait anodin, a dû boire la ciguë. Jésus à été crucifié - là ça fait deux siècles que même en pays chrétien, il ne courrait plus ce genre de risque extrême, s'il avait l'imprudence de revenir et de faire mine encore de propager des idées et des attitudes scandaleusement subversives[205]. Les bûchers de l'Inquisition ont fini par s'éteindre sous la poussée "des lumières" (avant que celles-ci à leur tour ne virent au "nouvel obscurantisme"...). Un Marcel Légaut non seulement n'est pas brûlé comme hérétique comme il le mériterait pour chaque page de ses inqualifiables écrits, mais le pâpe ne s'est pas seulement ému pour l'excommunier. (Il est vrai que les fidèles se font rares et qu'on n'excommunie plus comme au bon vieux temps.). Dans les pays dits du "monde libre", la situation est ma foi confortable, pour celui du moins qui est plus ou moins casé ou qui touche le chômage, et qui n'a pas le malheur d'être un douteux résident étranger. En France, du moment qu'on s'exprime en évitant les délits sacro-saints d'atteinte à l'intégrité du territoire, d'incitation des militaires à la désobéissance ou de démoralisation de l'armée, d'injure à magistrat ou au Président de la République et j'en passe, on peut à peu près dire et écrire ce qu'on veut sans être inquiété. Tout ça, c'est peut-être parce que les princes qui nous gouvernent se sont aperçus que de laisser dire et écrire quasiment ce qu'on veut ne change pas grand chose - ça augmente le brouhaha général sans finalement mettre en danger l'État ni ses institutions. On peut même être prophète sans se faire lapider ni décapiter ni se faire mettre en taule...

Cet aspect-là du monde moderne est un des rares aspects réjouissants de cet "avachissement" généralisé dont je parlais, et de cette "décomposition" qui annonce la pourriture finale. On a du mal certes à ne pas être incommodé par ceux-ci voire effrayé, tant le spectacle en est souvent affligeant et ses manifestations déroutantes. Pourtant, au plan de la matière vivante, la décomposition qui accompagne la maladie et la mort est un processus fonda- mental au service de la vie, un processus créateur à son propre niveau, faisant du corps des mourants d'aujourd'hui le terreau des vivants de demain. D'ici quelques générations et peut-être plus

[204]On peut espérer que la Loi n'était pas toujours appliquée au pied de la lettre (c'est l'impression qu'on a en lisant l'Ancien Testament), sans compter que là où il n'y a pas de plaignant il n'y a pas de juge. Aux termes de ladite Loi, j'aurais dû être déjà lapidé des milliers de fois...

[205]À condition toutefois qu'il n'ait pas l'idée d'atterrir en pays socialiste ou dans une des dictatures militaires qui font le charme du "monde libre", auquel cas son compte serait bon. Dans notre doux pays de France, on se contenterait (comme j'ai déjà rappelé ailleurs) de le mettre à l'ombre en taule ou au cabanon, comme objecteur de conscience.

tôt encore, la civilisation pourrissante de maintenant, toute affligeante et déroutante qu'elle paraisse à présent à l'homme qui n'en est simplement le prisonnier aveugle et consentant, apparaîtra sans doute comme l'utile matière brute qu'une œuvre créatrice intense, à laquelle tous les hommes sont appelés, doit transformer et déjà transforme en le terreau vivant de l'homme pleinement humain et d'une humanité enfin humaine.

Par association, la pensée me vient d'une troisième circonstance encore, visiblement liée à la précédente. Il s'agit de la diffusion plus ou moins généralisée que connaissent certaines idées générales qu'on pourrait qualifier d'"humaniste" : sur la dignité de l'être humain, sur ses nombreuses "liber- tés" de ceci et de cela (mais aussi, quoique ce soit déjà plus rare, sur la liberté spirituelle ou "intérieure"), sur les droits à ceci et à cela, l'égalité etc. etc. Certaines idées aussi (déjà moins courues elles aussi) qui valorisent l'écoute, le recueillement, le silence intérieur, la vacuité de l'esprit "et tout ça" - celles, en un mot, qui mettent l'accent sur les qualités et les valeurs "féminines" ou "yin", ou même (mais c'est rare) sur le nécessaire équilibre entre celles-ci et leurs correspondants "masculins" ou "yang" ; des idées, donc, qui vont à l'encontre des valeurs "superyang" ou "phallocratiques" de notre culture "macho" à outrance. Dans tout cet ensemble hétéroclite d'idées de tout venant véhiculées par les médias de tous ordres, certaines sont de l'ordre du lieu commun inlassablement ressassé dans les occasions officielles ou solennelles, d'autres sont l'apanage d'une minorité relativement peu nombreuse mais qui tend à s'élargir. Elle inclut notamment les gens intéressés par tel courant ou tel autre de spiritualité (de préférence orientale, quand on est soi-même d'Occident…), disciples souvent de tel Guru à grand spectacle ou familiers de conférences de spiritualité ; ou ceux qui "s'intéressent au rêve" voire même à la psychanalyse ou à l'ésotérisme et qui hantent certains des innombrables stages et séminaires à l'avenant - bref, tous ceux qui sentent plus ou moins obscurément un "malaise de civilisation" et qui se tournent, souvent aveuglément et au bonheur-la-chance, vers des religions, des sectes, des Gurus, des idéologies, des techniques, parés souvent du prestige de traditions millénaires remis à neuf par quelque attrait "dernier cri",… dans l'espoir de combler un vide spirituel et d'y trouver le moyen d'un "épanouissement personnel" dont ils ressentent plus ou moins clairement et plus ou moins cruellement le manque.

J'avais tendance jusqu'à il y a quelques mois encore à ne guère accorder d'importance à ces "bons sentiments idéologiques" du grand nombre, ni à l'effervescence idéologique d'une

minorité de gens qui "se cherchent" (et dont bien peu courent le risque de jamais se trouver, tant ils cherchent loin d'eux-mêmes...). J'y voyais surtout, et sans doute non sans raison, un "vernis culturel" sans grande conséquence. Dans le premier cas, il est sans la moindre incidence sur la vie et sur le comportement. Ce vernis tout verbal s'en va à vau-l'eau dès qu'il est mis tant soit peu à l'épreuve des situations concrètes, sans même parler de ce qui se passe par des temps d'exception comme les guerres ou les coups d'État en tous genres, ou dans les"lieux d'exception" comme les hôpitaux, les asiles et les prisons, ou seulement les commissariats de police. Mais même pour les gens "dans le vent" qui consacrent temps, énergie et même argent à acquérir un "bagage spirituel", celui-ci me paraît presque toujours rester au niveau égotique et intellectuel, comme ingrédient d'une nouvelle image de marque "spirituelle", sans aucun contact avec leur être profond qui s'en saisirait comme d'une véritable nourriture, pour l'assimiler et le transformer en une substance vivante nouvelle. Il serait plutôt dans la nature d'un nouveau "consensus culturel" à accent cette fois "spirituel", remplaçant le consensus "techniciste" reconnu défaillant (auquel souvent il ressemble pourtant étrangement par l'esprit sinon par le jargon), consensus ayant cours dans un certain micro-milieu (dont une des raisons d'être est d'être ressenti par ses membres comme l'apanage d'une "élite"). Tout en se voulant souvent réaction rénovatrice par rapport à la civilisation ambiante, ces courants me paraissent plutôt faire partie des symptômes de décomposition d'une civilisation agonisante. Celle-ci s'en accomode d'ailleurs fort bien et aura peut-être encore le temps de les "assimiler" et les récupérer à l'aise (quand ce n'est déjà chose faite...), avant de mourir de sa belle mort.

Toutes ces réserves étant faites, mes rêves prophétiques, et l'intime conviction qu'ils me donnent d'une Mutation toute proche, me font voir à présent ces symptômes de "libéralisme" et d'"effervescence" idéologiques dans une lumière différente. Certes, ce n'est pas d'un verbiage plus ou moins spiritualiste que pourrait jaillir l'Acte qui déclenchera un véritable processus créateur, appelé à embrasser l'humanité entière. Cet Acte-là ne viendra non des hommes ni de certains hommes ou d'un homme, mais de Dieu. Mais une fois ce processus en marche, ce qui aujourd'hui n'est que bagage, poids mort, ornement et verbiage pourrait bien faire partie de ce "matériau brut" que j'évoquais tantôt, destiné à se transformer en terreau. Ce serait cette fois le matériau non au niveau technologique, mais idéologique. S'il est vrai que par elles- mêmes les idées emmagasinées dans la psyché n'ont pas vertu créatrice[206],

[206]Une idée "a vertu créatrice" quand elle-même est produit d'un processus créateur. Mais cette vertu créatrice

je sais bien cependant que quand les circonstances sont propices, elles peuvent devenir point de départ ou auxiliaire discret d'un véritable *travail* qui transforme l'être et qui seul peut leur donner un *sens* véritable - celui qu'elles doivent avoir pour cet être-là, à ce moment-là de son itinéraire…

Pour conclure, il me semble que ce "cercle vicieux - étau" dont j'ai parlé tantôt[207], et dont j'ai cru pouvoir constater qu'il était "aujourd'hui aussi tenace que jamais", a quand même fini au cours des derniers siècles par se relâcher ou même par s'avachir quelque peu ! Ou par rouiller, rongé peut- être, à longueur de siècles et de millénaires, non pas tant par l'usure du temps, mais (comme le voit Légaut) par l'invisible action des innombrables et souvent humbles existences d'êtres "fidèles" à eux-mêmes et à leur mission (que Dieu sûrement connaît chacun par son nom, même si les hommes n'en ont pas conservé la mémoire). Avachi et rouillé juste assez, peut-être, pour se briser sous la poussée de Dieu quand l'Heure en sera venue - et pour marquer le départ d'une nouvelle Aventure !

55. Création et voix intérieure — ou la connaissance spirituelle (6).

1) Ce n'est pas nous qui créons

(7 et 8 août) Les trois sections précédentes sont datées du 30 juillet, d'il y a plus d'une semaine. Entre le 27 et le 30 juillet j'avais écrit quasiment "en jet continu" les neuf sections précédentes (depuis "Liberté créatrice et œuvre intérieure", no 46), sans même me donner le temps pour souffler et retaper au net, tant cette réflexion-éclair dans laquelle je m'étais embringué (sur les relations entre les trois plans de création et de connaissance) m'apparaissait comme d'un seul tenant. Je pensais d'abord que ce serait la section dixième et ultime du chapitre-digression que je m'apprêtais à terminer, "Aspects d'une mission". Finalement, comme le thème s'étoffait et s'approfondissait à mesure que j'avançais et que sections après sections s'alignaient, j'ai dû scinder ce chapitre en deux pour maintenir un groupage plus aéré des sections, et plus rigoureux. Après ce marathon rédactionnel, le plus clair de la semaine écoulée a été passé à retaper au net les neuf sections en question, en les remplumant quelque peu et les polissant au passage ; plus (quand même) l'écriture des trois nouvelles notes du 1er et 4 août : "L'enfant créateur (2) - ou le champ de forces", "La mystification - ou la création

n'agit que quand cette idée n'est pas isolée, en celui qui la reçoit, du contexte dont elle est née et qui l'appelait. À moins d'être véritablement recréée par lui, en réponse au nouveau contexte auquel il se trouve confronté.

[207] C'était à la fin de la section précédente, du même jour.

et la honte", et "Le "style recherche" - ou une forme nouvelle au service d'un esprit" (nos 45-47). Et me voici enfin à pied d'œuvre pour terminer l'écriture de ce deuxième "chapitre-digression", auquel je prévois de donner le nom "Aspects d'une mission (2) : la connaissance spirituelle".

Ça va donc faire le cinquième chapitre de La Clef des Songes, parmi les dix que je prévois à présent. Dans ces cinq chapitres déjà en place et mis à part le premier, il n'a pour ainsi dire plus été question de ces fameux "songes" (sauf quand même un peu encore au chapitre II, "Dieu est le Rêveur"). Et jamais autant que ces derniers jours, je n'ai été sous cette impression étrange et parfois déroutante que le "contrôle" de l'écriture de ce livre m'échappe de quelque mystérieuse façon. Pourtant je peine et je m'escrime, et bien souvent aussi je pose pour me sonder sur les choses que je suis en train de regarder et sur la façon d'exprimer ceci ou cela, ou sur le nom à donner à telle section ou à telle note ou à tel chapitre et sur la façon de faire le découpage en chapitres. . . J'ai tout l'air en somme de prendre des décisions et d'être "le maître à bord" - et pourtant ! Tant par son contenu que par son esprit, ce livre ne ressemble absolument pas à ce que j'avais en tête en m'y mettant. Je pensais exposer et faire le récit de mon expérience et de mon approche du rêve, ni plus ni moins. Une expérience et une approche pas comme les autres (c'était déjà assez clair pour moi), et qui touchait loin c'est une chose entendue, mais quand même : un "livre sur le rêve". Là ça n'en prend pas du tout le chemin ! Et pourtant toutes ces choses autres que je me suis vu écrire, je ne saurais dire par quelle motion intime, je me rends bien compte après coup qu'elles *devaient* être dites. Et alors que je me borne à les sonder et à les dire dans l'ordre dans lequel elles se proposent et s'imposent à moi (quitte à bousculer et à rebousculer sans cesse le "programme" que, par vieille habitude, je ne peux m'empêcher de garder dans un coin de la caboche et qui doit s'adapter tant bien que mal à cet incessant déferlement de l'imprévisible. . .) - pourtant, avec le recul des semaines et des mois, j'y découvre une unité organique que j'aurais été bien incapable d'inventer ni même d'imaginer à l'avance, et une structure qui ne doit rien à une volonté préconçue ou aux éclairs ou aux caprices de l'imagination.

Certes, m'asseyant devant ma machine à écrire pour entamer une nouvelle section, ou insérant quelque note de bas de page qui va s'élargir en une réflexion "en marge" et constituer finalement une "note" autonome avec son message et son nom bien à elle, j'ai toujours une idée sur ce que je m'apprête à examiner et à dire ; mais à chaque fois ce qui "sort" de par la mystérieuse alchimie de l'écriture apparaît, après coup, comme entièrement différent de

ce que je prévoyais ou aurais pu m'imaginer. C'est la surprise totale ! Ainsi ce caractère d'"imprévu" dont j'ai parlé ailleurs[208] est ici présent à tous les niveaux : depuis le plus localisé, dans ce que je m'apprête à œuvrer à l'instant même et dans les heures qui viennent, jusqu'au niveau le plus global, où se situent le contenu, l'éclairage, l'accent qui donneront à l'œuvre dans son ensemble son caractère particulier et unique.

De façon plus ou moins forte d'un cas à l'autre, on retrouve cette même impression dans tout travail de création. Et on ne peut s'empêcher de sentir que *ce n'est pas nous qui créons*, mais qu'un Autre crée par nos mains, un Créateur aux moyens qui dépassent infiniment les nôtres. Hier, en relisant les sections déjà écrites du présent chapitre, j'ai été saisi par ce sentiment avec une force irrésistible, bouleversante. *Ce n'était pas moi qui avais écrit ces pages* que j'étais en train de lire comme si je les voyais pour la première fois et comme si elles étaient d'un autre, avec une intensité d'attention pourtant qui n'apparaît qu'en présence d'une œuvre intimement proche, à laquelle on se sent profondément relié. Intimement proche, oui, mais en même temps je savais parfaitement que j'aurais été bien incapable d'écrire ces pages. De le sentir avec cette intensité, avec cette acuité parfaite, avec un tel caractère d'évidence qui balaye et réduit à l'insignifiance cette autre "évidence" superficielle (que c'était pourtant bien moi qui venais de m'escrimer dessus à longueur de jours et de semaines…) - cette connaissance qui m'a envahi soudain a fait monter avec elle une vague de joie émue - une jubilation telle qu'elle débordait de toutes parts de ma petite personne. C'était la joie, toujours imprévue, toujours nouvelle de la rencontre soudaine avec Celui qui aime tant à se cacher - et qui parfois a l'air de se cacher si bien et avec une telle persistance qu'on en viendrait à se demander s'Il existe bel et bien, et si on ne L'a pas rêvé…!

2) Part de Dieu, part de l'homme…

Il semble y avoir là un étrange paradoxe. Sur le coup, au travail, on a tout l'impression d'être seul, si souvent - on "s'escrime" comme on peut, tant bien que mal, laissé à ses propres et modestes moyens. On avance cahin-caha sans trop savoir où on va, puis on revient sur ses pas et on reprend et cisèle inlassablement là où l'ébauche première apparaît par trop mal léchée, puis on polit encore et on fignole pour laisser place nette avant de repartir à nouveau dans le noir ou dans la pénombre, pour la prochaine étape vers une destination toujours inconnue. Pas question de rien nier de tout ça. Et pourtant, quand on regarde avec un peu de recul la partie de l'œuvre déjà en place sous une forme plus ou moins achevée, il y a alors ce

[208]Dans la section "Liberté créatrice et œuvre intérieure" (no 46).

sentiment, qui reste à fleur de conscience le plus souvent mais en même temps si net qu'on ne le peut récuser : que *ce n'est pas nous* qui avons créé cette œuvre qui est là devant nous, dans sa fraîche virginité et avec cette présence et cette qualité qui semblent sans le moindre rapport avec le laborieux travail par lequel nous nous rappelons que nous venons de passer[209].

Il arrive qu'un tel sentiment se présente aussi au sujet du travail lui-même - quand on a plus l'impression de "voler" que de vraiment "travailler" ; quand en chaque instant, sans hésitation, sans temps mort ni pose ni réflexion, on sait exactement ce qu'il y a à faire et que la main le fait, rapide et sûre, sans ratures ni ratés, comme si elle voyait clair dans la nuit où nos yeux pourtant n'y voient goutte. Quand je faisais des maths c'était souvent comme ça (et dans ces dernières années plus que jamais), surtout quand il s'agit de dégager, à partir de quelques intuitions élusives encore et pourtant fortes et tenaces, les grandes lignes maîtresses de quelque théorie en gésine. C'était comme ça aussi pour la plus grande partie de Récoltes et Semailles[210]. Et puis avec La Clef des Songes ça n'a plus du tout été ça[211], sauf en quelques très rares moments. Moi qui m'imaginais que j'allais quasiment écrire sous la dictée de Dieu[212], bernique ! Ça fait longtemps qu'un travail, et surtout un travail de longue haleine, n'a pas été aussi laborieux. C'en était même quasiment vexant. Après coup je me dis pourtant que je n'ai pas à m'étonner et encore moins à me plaindre. Je me rends bien compte que par tout ce à quoi j'ai touché (et pas seulement "touché" !) dans les trois mois écoulés, j'en ai eu a assimiler des choses, et des plus substantielles, sur lesquelles jusqu'à présent je ne m'étais jamais vraiment arrêté.

Ce genre de travail, j'ai remarqué, Dieu n'en fait jamais cadeau. Même quand il nous favorise de révélations qui nous apportent une connaissance qu'aucun travail (fût-ce celui d'une vie entière) ne pourrait nous apporter, le rôle de celles-ci n'est nullement de nous préparer

[209]Ce sentiment est d'autant plus marqué que nous avons été plus attentifs au cours du travail aux injonctions de la "voix intérieure", c'est-à-dire aussi : que la volonté consciente et les intentions conscientes et inconscientes qu'elle sert se sont effacées.

[210]Il n'y a guère que la quatrième partie de Récoltes et Semailles, "Les quatre Opérations", dont l'écriture ait été assez laborieuse par endroits, et pire que tout, dans l'histoire de rackets et de gangsters qui fait l'objet de "L'Apothéose".

[211]Pour des précisions, voir la note de bas de page 152 page 135 à la section "L'âme du message - ou les labeurs au grand jour" (no 43).

[212]Je m'explique au sujet de ces dispositions de "scribe de Dieu" (et de celles de Dieu Lui-même...) dans la section citée (voire précédente note de bas de page), page 166.

un lit de roses, bien au contraire. C'est par un travail personnel seulement que nous arrivons à assimiler le sens des choses qui viennent à nous et à nous en nourrir vraiment, y compris les révélations que Dieu nous envoie par la voie du rêve ou de tout autre façon. C'est à nous de nous y coltiner, sous peine de gâcher bêtement (comme c'est si souvent le cas) ce qui nous a été dévolu. Et une fois que nous nous y mettons de tout notre cœur, nul doute que Dieu prêtera la main discrètement, de façon visible ou invisible...

* *
*

Mais je voudrais revenir au "paradoxe" de tantôt - que tout en me mettant tout entier dans mon travail et en suant sang et eau pour le faire aussi bien que je peux, il est pourtant patent que ce n'est pas moi qui suis le créateur de cette œuvre qui jour après jour sort d'entre mes mains ; ou tout au moins que si j'y contribue bel et bien (chose que je ne peux songer à nier tout à fait), c'est dans une mesure très modeste, dérisoire autant dire. Un peu comme un apprenti pataud que le Maître discret et bienveillant laisse mettre la main à l'ouvrage et en faisant même mine d'être quasiment absent, tout en veillant pourtant du coin de l'œil que cet ouvrage devienne d'art et porte, nonobstant patauderies, erreurs et maladresses du crû de l'apprenti, la marque indubitable du Maître. Comment donc se passe cette étrange collaboration entre le Maître et son apprenti empressé de bien faire - entre l'Hôte tellement invisible, et ma modeste personne ? Quelle est au juste ma contribution ? Et comment l'Hôte et Maître se débrouille-t-il pour faire sûrement le plus délicat de l'ouvrage et le plus essentiel, alors qu'on jurerait pourtant qu'Il n'est pas là et que je me démène seul ? !

Il y a des *idées* qui sans cesse suscitent et alimentent le travail : il faudrait regarder ceci, il faudrait dire, exprimer cela...(Et "regarder" et "exprimer" sont en vérité inséparables, on n'arrive vraiment à regarder en profondeur qu'en exprimant, et à exprimer sans verbiage qu'en regardant.). S'efforçant de dire ce qu'on perçoit, il y a les *images* qui montent au fur et à mesure, images silencieuses qu'il s'agit de traduire en *mots*. Ces idées donc, et ces images (ou simplement la "tournure" qu'on va donner à l'expression), elles ne sont jamais "de moi", elles ne sont pas le produit d'une réflexion : qu'est-ce qu'il faudrait examiner ou dire maintenant ? Ou : quelle tournure donner à l'expression de telle idée ? Ces choses-là, toujours je les trouve toutes prêtes, venues je ne sais d'où (et sans que je me soucie d'ailleurs de m'interroger sur leur provenance...). Mon rôle visiblement, avant tout autre chose, c'est de les *accueillir*, de

leur faire confiance en répondant à leur exigence muette de leur donner expression ; et ceci sans me laisser impressionner par les bruits de fond ni surtout par cette sempiternelle "voix de la raison"[213] qui toujours voudraient m'en distraire…

Il n'est pas rare d'ailleurs que plusieurs idées se présentent à la fois sans me dire en même temps dans quel ordre les prendre. Il y a alors un moment de perplexité, et c'est bien moi alors (j'ai l'impression maintenant) qui pèse et qui pose et qui fais le choix : je commence par ceci, le reste attendra… Et la *traduction* en paroles, cahin-caha, des idées et des images au fur et à mesure qu'elles montent, j'ai bien l'impression que c'est moi aussi. Mais pour ce qui est de la *perception* d'une chose qu'il s'agit de saisir et d'exprimer, elle vient non par une réflexion (même si celle-ci peut stimuler son apparition) mais bien par une *écoute* : comme à l'écoute d'une connaissance qui déjà existerait en moi quelque part dans les profondeurs, et qui, sollicitée par cette attention intense, y répondrait sans paroles, par ce mouvement montant vers la surface qui doit la rendre présente à la conscience. Une fois accueillie la réponse informulée, je n'ai plus qu'à la traduire à son tour comme je peux. Mais à dire vrai, presque toujours l'écoute se fait *tout en écrivant* - il n'y a aucune disjonction dans le temps entre *l'écoute*, la *perception* de ce qui m'est soufflé sans paroles (comme si c'était la chose sondée elle-même qui me soufflait tout bas comment elle est faite et par quel bout la prendre…), et la *traduction* enfin dans le langage des mots.

Le premier jet de l'écriture est assez gauche, presque à tous les coups[214], au point même de me mettre mal à l'aise : syntaxe maladroite, répétitions indues, mots qui ne "collent" qu'approximativement à ce qu'il s'agit d'exprimer et qu'en fait, dans ce premier jet, je ne sens encore que d'une telle façon tout approximative… Mais par le seul fait de l'écriture (même lâche et mal léchée) de ce qui n'est encore qu'entrevu, la compréhension déjà s'est affinée. En me relisant, le jour-même si possible sinon le lendemain, déjà une distance s'est instaurée d'avec le texte que je viens d'écrire, en même temps que me voilà plus proche de ce que j'y examine ou décris. Non seulement je suis en conditions pour arrondir le style en assouplissant et allégeant la phrase et l'enchaînement des alinéas, mais aussi pour rectifier ou affiner l'expression là où elle s'avère insuffisante voire même carrément "à côté de la plaque" (quand

[213]Je parle pour la première fois de cette "voix de la raison" dans la section "La clef du grand rêve - ou la voix de la "raison" et l'autre" (no 6).

[214]Il s'agit ici de l'écriture de La Clef des Songes, telle qu'elle se poursuit maintenant même. Comme je l'ai souligné tantôt, l'écriture de Récoltes et Semailles a été beaucoup moins laborieuse.

je me suis laissé entraîner sur la pente toute prête de quelque ex- pression passe-partout qui décidément loupe le coche). Pour ce qui est des ajustements de style, c'est là presque entièrement un travail de routine, et de mon crû. Par contre la détection et la correction des expressions ou des formulations qui ne touchent pas juste (alors même qu'elles auraient peut- être belle allure) est d'une tout autre nature. C'est là un véritable travail d'approfondissement, un travail créateur au même titre que le premier jet de l'écriture.

Là encore, j'ai l'impression que *ce n'est pas moi* qui "décide" quand une formulation pose problème, ni qui trouve par mes propres moyens comment la nuancer voire même la bouleverser. C'est une question à nouveau d'être dans un état d'écoute vis-à-vis de Cela ou de Celui en moi qui sait, et qui se manifeste par cette *voix intérieure* si basse qu'on ne l'entend que dans un état d'écoute intense. Nul doute que mis à part "l'intendance", ma contribution au travail qui s'accomplit est avant tout autre chose *dans cette écoute*, une écoute qui implique tout mon être. Mais au niveau conscient, bien sûr, celle-ci est vécue non comme l'écoute d'une voix intérieure que tous nos conditionnements nous poussent au contraire à ignorer comme telle, mais comme une attention extrême à ce qu'il s'agit d'appréhender et d'exprimer avec délicatesse. Ce n'est pourtant pas dans la feuille de papier devant moi que je suis en train de couvrir ou que je relis en corrigeant, ni nulle part ailleurs en dehors de moi que se trouve la connaissance de ce qu'il s'agit de capter. Et celle-ci, telle qu'elle m'est donnée, n'est pas dans la nature d'une connaissance toute prête, déjà formulée en claires paroles, bien en vue dans le champ du regard conscient. Elle s'est formée, nul ne sait comment, dans le silence et le secret des couches profondes de l'Inconscient, celles à tout jamais dérobées au regard. C'est de là qu'elle se fait entendre quand on se donne la peine de poser et d'écouter, de tout son cœur, et le stylo à la main ou devant sa machine à écrire…

C'est cette même "voix intérieure", si discrète qu'on a tendance à ne pas noter sa présence même quand on est en train pourtant de l'écouter intensément - c'est encore elle qui m'avertit quand telle chose, que dans le premier jet des notes je n'avais qu'indiquée en passant en trois mots hâtifs (comme chose qui serait sue déjà et qui ne demande pas d'autres précisions), doit être développée peu ou prou, quitte à remplacer une phrase lapidaire et un tantinet obscure par tout un nouvel alinéa. Mais le plus souvent, c'est seulement en faisant la frappe au net du texte corrigé (troisième étape du travail d'approfondissement et non moins importante que la deuxième[215]) que je me sens assez de distance et de liberté par rapport au premier jet (déjà

[215]De divers côtés on me vante les mérites des machines à composer ou "processeurs de textes", qui perme-

revu et corrigé au stylo) pour y pratiquer de telles modifications, de plus grande envergure qu'ajustements de style et affinement d'expressions[216].

En résumé, il semblerait donc qu'il y ait une sorte de "division du travail" assez nette entre le Créateur invisible, Celui qui se fait entendre par la "voix intérieure", et moi-même. Toutes les idées, et toutes les images et "tours de phrase" pour les exprimer me sont "soufflés" au fur et à mesure que le travail avance. De même, lors de la relecture et des corrections, comme aussi lors de la frappe au net[217], tous les ajustements qui ne sont pas seulement de style[218],

ttent de pratiquer toutes les corrections qu'on veut sur son texte, sans avoir pour autant à le retaper au net : l'"imprimante" restitue un texte "nickel" à chaque moment du travail. Pour quelqu'un qui écrit beaucoup comme moi, ce serait l'instrument de travail idéal. J'ai été perplexe un certain temps. Finalement il est devenu clair que ce genre d'écriture ultra-électronisée ne convient pas plus pour mon genre de travail, qu'un fusil mitrailleur ne saurait remplacer (malgré ses avantages techniques indéniables) le tir à l'arc dans la tradition Zen. Il est important pour moi de garder un contact direct et intime avec le support matériel du travail - en l'occurrence, la feuille de papier couverte d'écriture. J'ai besoin de voir les ratures que j'y ai portées. Quand il y en a un bon peu, c'est un signe clair qu'il me faut retaper toute la page. Or "retaper" ce n'est nullement reproduire le texte en tenant compte des ratures qu'il y faut incorporer (le travail donc que la machine ferait mieux que moi). La page raturée me sert de point de départ pour reprendre tout le texte, souvent avec des modifications notables. Cela fait partie du "travail d'approfondissement" par l'écriture, et est un travail créateur au même titre que le premier jet de l'écriture, qu'on ne songerait pas plus à confier à une machine (pas moi, du moins…).

[216]À part de telles insertions, qui ne coupent pas cependant la ligne générale du premier jet de la réflexion mais plutôt développent et précisent ce qui n'avait été d'abord qu'ébauché, je peux dire que la forme définitive du texte donne pour l'essentiel une image fidèle et précise de la réflexion telle qu'elle s'est bel et bien déroulée, sans rien en ajouter ni en retrancher. Quand ma façon de voir les choses a changé, que ce soit le jour-même ou plus tard, je me garderais bien pour autant de modifier ce texte, témoignage fidèle d'une réflexion que je ne me sens pas en droit de modifier à mon gré. Sans compter que cette nouvelle version, laquelle me paraît peut-être plus pertinente ou plus profonde, n'est pas plus "définitive" ou plus "absolue" que celle dont elle est issue. À son tour elle sera absorbée et dépassée (voire même trouvée carrément erronée et rejetée) soit par moi-même (si Dieu me prête vie…), soit par ceux qui me liront dans des dispositions qui répondent à l'esprit de recherche qui anime mes écrits.

[217]Bien sûr, je relis également la frappe "au net", pour y faire encore quelques dernières corrections, avant de la confier à une secrétaire rompue à son métier, qui en fera une "frappe nickel". Exceptionnellement, il peut arriver que ma frappe dite "au net" finisse par être elle aussi à tel point surchargée de ratures qu'il me faut faire une autre frappe encore.

[218]À vrai dire, dès que j'en suis au "deuxième jet" de l'écriture, en retapant au net le premier, j'ai l'impression souvent que même "le style" n'est pas de moi - le mouvement de la phrase et l'alchimie sonore des mots se crée sous mes mains sans que ma volonté consciente ou mon "savoir-faire" y soient vraiment pour rien. Quand je me relis, bien souvent j'ai ce sentiment irrécusable dont j'ai déjà parlé et qui concerne aussi bien l'expression

mais qui visent à une plus grande justesse de l'expression, me sont soufflés par cette même voix. Dans tout ça, mon rôle consiste avant tout dans une écoute attentive, pratiquement de tous les instants, et particulièrement intense aux moments les plus sensibles - ceux où point une compréhension nouvelle, ou quand se manifeste une ignorance insoupçonnée, ou quand une émotion que rien n'avait semblé appeler vient transfigurer soudain une compréhension réticente qui se cherchait à tâtons…

3) La création et l'écoute

Je crois pouvoir dire que le travail, et l'œuvre qui en est le fruit, valent ce que vaut cette écoute, ma part la plus essentielle dans ce travail à deux. Et la qualité principale de l'écoute, celle qui seule la rend efficace, est la foi en cette voix que j'écoute ; la foi dans la connaissance que celle-ci me souffle et dans les motions qu'elle suscite, si discrètes souvent qu'on doute les avoir vraiment perçues. C'est par cette foi seulement que ces motions imperceptibles qui passent comme une brise deviennent *injonction* et exigence et se transforment en *action*[219].

À dire vrai, bien souvent quand la voix me suggère (disons) quelque image qui de prime abord paraît abracadabrante voire même totalement impossible, et qui au surplus va me lancer peut-être dans une phrase que je prévois sans fin, dont un bout déjà se propose mais dont je n'ai encore la moindre idée de comment je pourrais arriver à m'en dépêtrer jusqu'à la fin…- il y a alors comme un court vertige, une envie de me débiner - et puis non ! Et il y a aussi, pour m'encourager, cette idée rassurante qu'après tout je peux toujours tout biffer, si ce qui en sort a l'air aussi idiot qu'il semble. Mais jamais encore je n'ai eu à remballer, à regretter, tout penaud, de m'être lancé. C'est le contact avec mes rêves, sûrement, qui m'a donné cette ouverture audacieuse (ou ce culot…) qui avant souvent me faisait défaut, cette foi en cela même qui de prime abord paraît loufoque, tellement c'est trop "génial" pour ma modeste personne[220].

Ainsi, eh oui ! ai-je fini sur mes vieux jours par apprendre à ne plus me laisser dérouter par la soi-disant "raison", cette emmerdeuse qui ne cesse de me seriner que j'ai assez déconné

---

que le "fond" : moi-même suis bien incapable d'écrire comme ça…

[219]Comparer avec la section "Acte de connaissance et acte de foi" (no 7), notamment pages 14 et 16.

[220]Parfois aussi je suis rétif (ou pour mieux dire, pusillanime), je fais celui qui n'entend rien. Mais en n'en faisant qu'à ma tête tant bien que mal, je ne suis pas long à me rendre compte que ce qui sort serait plutôt filandreux, que c'est "pas ça". Et en même temps "la voix", discrète oui, mais aussi tenace à sa façon, ne désarme pas et continue à se faire entendre. Que je le veuille ou non, je finis quand même par l'écouter et me lancer - à l'aventure !

et qu'il serait temps de rentrer dans les rangs et de pas trop me faire remarquer. Cette voix-là heureusement, je commence à en connaître la chanson et à savoir par où elle mène : le chemin raisonnable du mouton qui rentre à son étable…

Et l'autre aussi de voix, j'arrive de mieux en mieux (je crois) à la discerner, c'est-à-dire aussi : à discerner quand *"ça ne vient pas de moi"*. Et pourtant je sais que c'est quand je prends la peine d'écouter, quand j'ai foi en elle et que ma volonté se met au service de cette foi et que tout mon être se laisse porter par elle - c'est alors seulement que je suis pleinement *fidèle à moi-même*.

Depuis toujours, je crois, il y a eu en moi cette foi en la voix intérieure[221]. Sans m'être jamais interrogé à son sujet, je savais bien que c'est elle, ce qu'il y a de meilleur en moi-même. Lui être fidèle, c'est ni plus ni moins qu'être fidèle à moi-même. Avoir foi en elle, c'est avoir foi en moi-même, en le meilleur en moi.

Certes, suivant les époques de ma vie, j'ai été plus ou moins attentif à cette voix. Plus d'une fois, et même tout au long de certaines longues et arides étapes de ma vie, il m'est arrivé de faire la sourde oreille, comme il m'est arrivé aussi d'entendre et d'être infidèle à son appel[222]. Si ces dernières années m'ont apporté quelque chose d'un plus grand prix encore que tout ce que j'ai reçu déjà dans une vie comblée, c'est que cette voix s'est faite plus proche et plus claire, et que j'y suis devenu plus attentif. Cette attention accrue est le fruit d'une grâce peut-être, mais aussi d'une connaissance sûrement concernant cette voix ; une connaissance qui était restée longtemps diffuse, inexprimée, latente, et qui par l'écriture de La Clef des Songes mûrit et se précise et (tel est du moins mon souhait) devient plus agissante et prend plus totalement possession de mon être.

4) Qui parle par cette voix ?

Quant à savoir qui parle par cette voix, c'est là le grand mystère ! Sûrement c'est l'Hôte invisible, c'est *Dieu* en moi ; et s'il pouvait rester le moindre doute que c'est bien Lui, ces soudains moments de lumière comme celui qui hier m'a illuminé d'une telle joie soudaine, l'auraient déjà dissipé. Si doute et mystère il y a, c'est celui-ci : *en même temps que Dieu*, n'y a-t-il pas aussi quelqu'un ou quelque chose d'autre qui parle par cette voix, et qui, tout

[221]Comparer avec la section no 7 déjà citée, page 19.

[222]Voir notamment à ce sujet les sections "L'appel et l'esquive" (no 32) et "Foi et mission - ou l'infidélité (1)", "La mort interpelle - ou l'infidélité (2)" (nos 34, 35).

en étant peut-être tout proche et quasiment indistinguable de lui, serait aussi "moi"[223] - mon *"moi profond"*, ou encore ce que j'ai appelé tantôt "le meilleur en moi", mais en pensant alors également "le meilleur de moi" ? Je ne le sais, et peut-être ne le saurai-je jamais[224].

Cette voix ne me dit que ce que je suis en mesure de recevoir en chaque instant, comme pour se mettre "à mon niveau" - à celui de mes capacités d'appréhension et de compréhension consciente. Mais cela ne signifie pas pour autant qu'elle vienne "de moi". Plus probant est ce sentiment si fort, souvent, quand on découvre, que ce qu'on tire au jour "on le savait déjà" d'une certaine façon ! Non pas qu'un *autre*, un certain "Hôte" distingué peut- être, le savait (peut-être même de toute éternité...) mais bien que *moi*, je le savais au fond, que c'était simplement caché quelque part profond, au fond de quelque oubliette paumée, et qu'il m'avait fallu seulement le repêcher de là, comme avec une ligne et un hameçon !

Autre chose qui donne à réfléchir, c'est que même en écoutant de tout son cœur cette voix intérieure présumée infaillible (?), on ne devient pas infaillible pour autant. Même Jésus, qui sûrement savait écouter la voix qu'il appelait celle du "Père", il lui est arrivé de faire erreur[225]. Je ne crois pas pourtant que ce soient là vraiment des erreurs qui viennent de l'Inconscient profond, qu'elles soient le fait de cette voix - laquelle (en tant qu'émanation de mon être profond) serait sujette à erreur comme l'est toute voix humaine. Je suis persuadé au contraire que l'erreur[226] ne provient pas des profondeurs ni de la voix qui en est la messagère, mais de l'interprétation que l'esprit se donne, au niveau conscient, du message reçu. Il y a notamment toutes les distorsions de l'interprétation qui proviennent des conditionnements idéologiques, le plus souvent tacites voire totalement inconscients, dont un chacun est à tel point imprégné, si éclairé et avancé spirituellement soit-il, qu'il est rare seulement qu'il en soupçonne l'existence et encore moins qu'il les décèle, et la façon dont ils pèsent sur son écoute des choses et de soi-même.

J'en reviens à la distribution des rôles dans la création, dans le cas d'espèce de l'écriture de

[223]Le contexte rend bien clair, je pense, que je ne prends pas ici le mot "moi" (ou "moi profond") au sens où je le prends le plus souvent, comme "le moi" ou "le patron" ou "l'intendant", synonymes de l'"ego".

[224]Pour cette espèce d'"amalgame" entre "l'Hôte" et le "moi profond", voir notamment la note "Présence et mépris de Dieu - ou la double énigme humaine" (no 41).

[225]Voir à ce sujet les notes "Quand vous aurez compris la leçon - ou la Grande Farce de Dieu" et "L'enfer chrétien - ou la grande peur de mourir" (nos 27, 28).

[226]Quand véritable erreur "objective" il y a, et non seulement des degrés d'approfondissement différents d'une compréhension en devenir.

la Clef des Songes. Finalement, mis à part cette écoute et ma fidélité à cette voix en moi qui sait, il semblerait que ma part dans la création se réduise quasiment aux tâches d'intendance sans plus. Je serais donc bel et bien (selon l'image hasardée tantôt) l'apprenti consciencieux et appliqué et "empressé de bien faire" qui, l'outil à la main et tout en ayant l'air d'être seul à l'ouvrage, accomplit son travail en suivant au doigt et à l'œil les discrètes consignes que le Maître prétendument absent lui communique pourtant au fur et à mesure des besoins, on ne sait trop comment. Au point que je serais tenté d'affirmer que tout ce qui est réellement créateur dans le travail vient de Dieu, et qu'à part ma foi et mon amour, je n'y aie mis que ma sueur d'apprenti-tâcheron courbé sur son ouvrage. (Sans compter, certes, erreurs et maladresses voire puérilités de toutes sortes dont je ne peux manquer de la parsemer !). Et cette joie (que je connais si bien !) qui accompagne la progression de l'œuvre, et cette œuvre intérieure qui s'accomplit en même temps, cet approfondissement d'une compréhension du Monde et de moi-même - ce sont là des choses qui me viennent par surcroît...

Cette façon "humble" de voir les choses n'aurait rien pour me déplaire - trop heureux déjà d'avoir un tel Maître pour m'enseigner, et avec une si discrète et inlassable patience, comment créer ! Il y a pourtant un rêve du mois de février dernier qui (parmi d'autres choses plus importantes) me fait savoir (comme en passant mais, m'a-t-il semblé, bien clairement) qu'il y aurait en moi une part d'initiative créatrice (relativement modeste il est vrai) et qui serait réellement de mon crû. Et si je me fie de plus à la parabole de l'apprenti, cette part de créativité que j'ai en propre serait appelée à devenir plus importante et à s'épanouir au fur et à mesure que se poursuit ma collaboration avec Dieu, dans les années qui viennent et au cours des naissances qui restent encore devant moi[227].

56. L'Arbre du bien et du mal — ou la connaissance spirituelle (7).

1) Le "bien" et le "mal" par la Loi - ou la spiritualité archaïque

(14 et 15 août) Ça va faire trois semaines que je suis sur ce chapitre qui a pris nom "La connaissance spirituelle", issu d'une imprudente tentative de cerner les liens entre les trois niveaux de création : charnel, mental, spirituel. Avec tout ça, je n'ai toujours pas pris la peine de poser pour examiner et essayer de décrire ce qu'il faut entendre, ou du moins ce que moi-même entends exactement (ou devrais entendre) par réalité et connaissance *spirituelles*,

[227]Comparer avec la note "Mission et karma - ou l'apprenti et le Maître", où apparaît aussi pour la première fois l'image, reprise ici, de l'apprenti et du Maître.

par création *spirituelle*. À travers toutes les sections et notes déjà écrites, il a souvent déjà été question de choses dites "spirituelles", ou de l'aspect spirituel des choses, sans que pour autant je me sois encore senti contraint à préciser quel sens je donne (et crois qu'il faut donner) à ce terme[228]. Ce n'est pas que la chose m'ait parue inutile, ne serait-ce que pour moi-même qui n'avais encore jamais fait l'effort de mettre à l'épreuve noir sur blanc les intuitions éparses à ce sujet qui se sont formées en moi au cours des dernières années. Mais ce n'était pas alors appelé de façon urgente par le propos que je poursuivais : faire un compte-rendu de mon expérience du rêve. Finalement, par la vertu même de l'écriture ce propos initial s'est considérablement élargi, en même temps que mon intelligence de la réalité spirituelle s'affine (et peut-être en sera-t-il de même pour le lecteur qui m'aura suivi jusqu'ici...). Le moment me semble propice d'essayer, pour clore ce chapitre "spirituel", de tout au moins rassembler ici les bribes d'intuitions apparues en écrivant La Clef des Songes, sur la question : *qu'est-ce donc que la réalité spirituelle ?*

S'il est vrai que toute connaissance, quel que soit le niveau ou le "plan" où elle se place, est susceptible d'être englobée et éclairée par une connaissance spirituelle qui en serait comme l'âme, ou comme le souffle qui lui donne son sens et qui en est la vie secrète[229], nul doute que c'est là le reflet dans la psyché qui appréhende et qui connaît une réalité, d'une relation similaire "objective" entre réalité spirituelle et les plans de réalité inférieurs mental (concernant le monde des idées, concepts, formes, structures etc.) ou charnel et matériel (concernant le monde de la matière vivante ou inanimée). Ces réalités-là ou mondes-là, ce me semble, sont traversés de part en part et imprégnés, comme par un éther subtil et omniprésent, par une réalité spirituelle dont elles seraient comme des "incarnations" ou des "manifestations", "tangibles" (pour ce qui concerne le plan charnel ou matériel) et "pensables" (pour ce qui concerne le plan mental et plus particulièrement, le plan intellectuel). La réalité première, primordiale, dont tout autre réalité dérive, serait la réalité spirituelle, celle qui est "derrière" tout autre réalité. (Tout comme la réalité extra-sensorielle des molécules, des atomes et des électrons se trouve "derrière" la réalité matérielle accessible à nos sens[230].). Et cette réalité

[228]Je signale cette question en passant dans la note de bas de page 17 page 27.

[229]Voir la section "La connaissance spirituelle (1) : elle n'exclut pas, mais elle inclut et éclaire" (no 47), ainsi que celle qui la suit.

[230]Je n'ai aucun doute que les atomes, électrons et autres corpuscules sont bien des manifestations d'une réalité spirituelle. Par sa nature même celle-ci échappe à jamais à tout essai de "modélisation" mathématique - ne serait-ce que parce que *intention* et *finalité* sont des réalités qui échappent à l'appréhension mathématique et à

ultime, à son tour, se confondrait avec la Nature ou la Pensée ou l'Acte de Dieu, ce serait "Dieu" ou "l'Être" ou "Brahman"…

Mais me voilà embarqué imprudemment sur un terrain plus que mouvant, où je n'ai plus comme appui ni mon expérience, ni des révélations par le rêve ou par d'autres voies[231], et où je risque fort de me faire seulement l'écho, inconsciemment, de telles ou telles allusions rencontrées ici ou là au hasard de mes rares lectures "spirituelles" ou "philosophiques" dans le passé, qui auraient alors fait "tilt" sans que je m'y arrête et que j'aurais alors fait miennes. Aussi je préfère revenir sur le terrain, "subjectif" et par là-même plus ferme, de la connaissance spirituelle. C'est là une chose au moins dont j'ai une expérience directe, si limitée soit-elle,

---

l'ordre ("Gesetzmässigkeiten") mathématique, qui en sont un des principaux instruments. Cette impossibilité d'une modélisation "ultime" de la réalité physique ne signifie nullement que la conception de modèles mathématiques qui épousent au plus juste tels secteurs de la réalité physique soit devenue stérile, bien au contraire. Mais plutôt, que pour faire œuvre fertile on ne pourra plus continuer à ignorer l'action bien évidente, dans le monde physique, de causes et de finalités de nature psychique et spirituelle. Celles-ci, il est vrai, échappent à toute description mathématique, mais il faudra bien en tenir compte de diverses manières, ne serait-ce qu'en ménageant dans les modèles plus réalistes et plus fidèles que les modèles traditionnels des "marges de liberté" pour tenir compte de ces facteurs "extra-physiques". (Comparer avec les commentaires dans Récoltes et Semailles 0, Promenade à travers une œuvre, "Coup d'œil chez les voisins d'en face" (section no 20), et notamment dans les deux longues notes de bas de page sur la modélisation en physique.).

Il est également clair pour moi que cette "imprégnation" de la réalité physique par la réalité spirituelle ne se borne nullement au niveau corpusculaire dans "l'infiniment petit", mais qu'elle a lieu à tous les niveaux d'intégration successifs de la réalité physique, depuis l'infiniment petit jusqu'à l'Univers physique dans sa globalité quadri-dimensionnelle. Cette intuition me convainc également que la doctrine si tentante (et "officielle" depuis un siècle ou deux) selon laquelle la réalité physique, ou ne serait-ce que les lois qui la régissent, se réduiraient à ce qui se passe dans l'infiniment petit, est fausse et qu'elle ne sera plus "tenable" encore pendant longtemps. Je suis persuadé qu'à chaque "niveau d'intégration" dans la réalité physique apparaissent des lois propres à ce niveau, et qui ne sont pas conséquence mathématique des lois qui régissent les niveaux qui lui sont inférieurs. (J'ai entendu René Thom s'exprimer en ce sens en 1969, comme chose qui irait de soi, à un moment où je me disposais à me lancer dans la biologie moléculaire. Cela m'avait alors interloqué, mais je n'étais pas du tout prêt alors à me séparer des façons de voir consacrées, et tellement satisfaisantes pour l'esprit !).

[231](16 août) L'affirmation ici est hâtive et je médis du Rêveur - après avoir écrit ces lignes je me suis rappelé de deux rêves que j'ai eus au cours de l'année écoulée, et où cette imprégnation de la réalité sensible par une réalité spirituelle était très fortement perçue. Il est clair pour moi que c'est d'eux, et nullement des "allusions rencontrées aux hasards de mes lectures" (comme je le laisse entendre dans le texte principal), que cette intuition que j'essaye d'exprimer tire sa force et sa vie, qui en font autre chose qu'une spéculation, plus ou moins verbale, reprise de lectures plus ou moins oubliées…

ce qui me permettra de parler en connaissance de cause ne serait-ce que de ce que m'enseigne ma propre expérience à ce sujet.

La conception traditionnelle sur l'essence de la connaissance spirituelle, commune (me semble-t-il) à toutes les religions, c'est que celle-ci concernerait avant tout la distinction du *"mal"* et du *"bien"*. Cette distinction était établie d'une façon à la fois catégorique et simpliste par une doctrine explicite, revêtue d'autorité absolue (le plus souvent l'autorité divine), contenant comme pièce maîtresse une *Loi*[232] circonstanciée. Le "bien" consistait en l'observation de cette Loi, le "mal" en sa transgression. Les innombrables cas de la vie humaine (et même de loin les plus fréquents) où la Loi ne donne aucun critère convaincant d'action "juste" étaient (pour autant que je sache) toujours pieusement ignorés par la pensée religieuse. Ces cas, faut-il croire, se situaient en dehors de la notion de bien et de mal. Sans compter que la Loi est sujet à interprétation et qu'on peut souvent ("en tirant dessus") lui faire englober et lui faire dire ce qu'on veut[233]. La question délicate de la bonne ou de la mauvaise foi dans l'interprétation de la Loi, question qui aurait risqué de soulever des doutes sur son efficacité pour distinguer *"vraiment"* entre le "bien" et le "mal" (d'un "bien" et d'un "mal" donc qui seraient quelque

[232]J'utilise le terme "Loi" avec L majuscule quand je veux souligner une relation de l'individu à celle-ci où elle apparaît non comme une loi (parmi d'autres également possibles), mais comme la loi, celle qui s'impose à lui avec une force telle qu'elle efface et réduit au néant la pensée ou l'idée de tout autre loi qu'elle.

À côté de la Loi, qui est sans doute sa vraie raison d'être sociale, une doctrine religieuse inclut aussi une "cosmogonie", rendant compte de la création du monde et de l'homme, et de la place de l'homme dans la création. La Loi me paraît répondre à une nécessité de nature sociale, en tant que fondement de l'organisation sociale, alors que la cosmogonie répond à un besoin spirituel de la personne humaine elle-même - le besoin de comprendre le monde et soi-même, ou tout au moins le besoin d'en avoir une image cohérente et par là-même, satisfaisante. L'une et l'autre, la Loi et la cosmogonie, instaurent un ordre intelligible dans la vie humaine et dans l'apparent chaos des phénomènes naturels, et par là répondent (entre autres) à un besoin de sécurité qui semble inhérent à la psyché humaine.

[233]Sûrement les interprétations tendancieuses de textes sacrés, qui en faussent profondément l'esprit ou même qui leur font dire l'inverse de ce qu'ils disent, sont la règle plutôt que l'exception. Une des plus énormes concerne la recommandation de Jésus "Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu" (cf. Matthieu 22, 15-22). La plupart des chrétiens le prennent pour une justification, par l'autorité du Christ, d'une soumission inconditionnelle et totale à l'autorité établie quelle qu'elle soit (encouragés d'ailleurs en cela par Saint Paul lui-même). En clair : "donnons à César tout ce qu'il demande - et le reste (s'il en reste…) sera pour Dieu" (qui, Lui, ne moufte jamais…). Comme les temps des martyres chrétiens sont désormais passés, Dieu n'aura pas à se plaindre : Il aura droit généreusement aux messes, aux prières, et aux aumônes du dimanche, sans compter les cierges et les images d'Épinal…

"absolu", situé au-delà encore d'une Loi, laquelle s'efforcerait seulement d'en donner une idée et de transmettre un esprit par le biais de quelques "commandements" explicites et exemplaires) - cette question elle non plus ne semble guère avoir été considérée par la pensée religieuse traditionnelle. Quand l'interprétation de la Loi était le fait d'une autorité judiciaire, la bonne foi de celle-ci ne pouvait être que considérée d'office comme au-dessus de tout soupçon…

Une troisième difficulté qui vient aussitôt à l'esprit, c'est que d'autres peuples, souvent des peuples voisins, avaient une loi différente, et par suite une tout autre façon de concevoir le "bien" et le "mal". L'attitude traditionnelle consiste à évacuer cette difficulté en affirmant la supériorité de sa propre religion et de la Loi qui en est la clef de voûte, et plus souvent encore, d'affirmer sa propre religion seule valable, et les autres fausses, mensongères, illusoires, hérétiques etc. (suivant le contexte)[234]. C'est aujourd'hui encore l'attitude qui me paraît de loin la plus répandue chez les croyants des diverses religions, avec cette nuance pourtant que chez les croyants instruits on constate en notre temps comme une réticence souvent, comme un manque de conviction dans cette affirmation, faite du bout des lèvres comme par devoir de loyalisme vis-à-vis de sa propre religion plus que par conviction véritable[235]. Il semblerait

[234]Ces dispositions, est-il besoin de le rappeler, font particulièrement bon ménage avec les penchants souvent un tantinet conquérants des princes qui nous gouvernent. Dans les bons vieux temps, c'est souvent la conviction religieuse qui servait de pieuse bannière pour s'emparer d'autres pays ou pour les dévaster et y ramasser tout ce qui était bon à prendre. Aujourd'hui c'est au nom de la démocratie, du "monde libre" ou du "socialisme". Rien de bien nouveau sous le soleil !

[235]C'est l'impression que j'ai eue aussi en lisant Marcel Légaut. Krishnamurti n'y fait pas non plus exception, sauf qu'il y met la conviction lui, pour laisser entendre avec insistance que les religions c'est dépassé et que c'est vraiment perdre son temps que de lire autre chose, pour son instruction spirituelle, que les seuls "Enseignements" de sa plume…

Il convient de noter ici la figure extraordinaire de Râmakrishna (1836-1886), mystique hindou qui a exercé un rayonnement exceptionnel, et qui a été peut-être le premier grand spirituel et surtout le premier (et peut-être le seul) **mystique** à enseigner et à pratiquer un universalisme (ou "œcuménisme") religieux. Lui-même hindouiste de caste brahmane, il a eu cette autonomie spirituelle quasiment impensable dans son milieu et à son époque, de considérer qu'aucune religion n'était supérieure ni inférieure à d'autres, et que pour le croyant animé d'une soif spirituelle, chacune était une voie vers Dieu. Ce n'était pas là une vue théorique, mais une intuition profonde (sûrement inspirée par Dieu…), qu'il a mise à l'épreuve de l'expérience tout au cours de sa vie, en pratiquant la discipline religieuse recommandée par les religions et grands courants religieux dont il avait connaissance, et en parvenant à l'expérience de l'union mystique avec Dieu par chacune…

Il ne lui a manqué, en somme, que de réaliser qu'on peut aussi parvenir à Dieu en dehors de toute idéologie

que de nos jours, de façon plus ou moins claire ou plus ou moins confuse de l'un à l'autre, les hommes ayant atteint un certain niveau d'éducation se rendent compte qu'aucune religion ne détient le monopole de la vérité, à l'exclusion de toutes les autres ; et aussi que la notion de "bien" et de "mal" est plus délicate, et exprime une réalité de nature plus universelle dans l'espace et dans le temps, qu'une simple "Loi", c'est-à-dire une liste de commandements, de préceptes, de recommandations, ne pourrait valablement le fixer pour tous temps et tous lieux.

Mais revenons au propos d'essayer de cerner la "réalité spirituelle" et la connaissance ("spirituelle") que nous en avons. Je dirais que *la connaissance d'une loi n'est jamais une connaissance spirituelle*, pas plus que la connaissance d'une doctrine (qu'elle soit religieuse ou autre) ne peut être qualifiée de "spirituelle". C'est une connaissance de nature *intellectuelle* qui, à strictement parler, ne nous fait "connaître" d'autre réalité qu'une réalité qu'on pourrait appeler "sociologique" : dans tel peuple ou tel pays (dont je me trouve membre ou résident) telle loi (qu'elle soit de type religieux, ou profane) est en vigueur et (plus ou moins) généralement acceptée et contraignante.

Il est vrai cependant que dans la mesure où cette loi s'impose à nous d'une façon plus ou moins catégorique, cette connaissance de la loi revêt un caractère très particulier, par le caractère *d'obligation* plus ou moins fortement intériorisée qui l'accompagne. À ce titre, bien plus qu'elle ne constitue une "connaissance" sociologique ou même pragmatique ("si je ne fais gaffe à ceci, il risque de m'arriver cela !"), *la loi écrite ou dite et surtout la loi tacite qui a imprégné nos jeunes années, est inscrite de façon indélébile dans la structure du moi*. Elle est le *moule* dans lequel le Groupe nous a coulés.

2) Vérité ou obéissance ? - ou l'homme face à la Loi

C'est pourquoi *la relation d'un être à la Loi* (qui s'est imposée à lui de l'extérieur avant d'être intériorisée par lui sous telle forme ou sous telle autre[236]), au même titre que sa relation

religieuse, et en dehors même de toute "discipline" particulière. Dans mon modeste cas, la rencontre avec Dieu s'est faite en premier, et une certaine "discipline de vie" s'est instaurée ensuite seulement, comme un des fruits tangibles de cette rencontre.

[236]Le plus souvent, pour ne pas dire toujours, la Loi ainsi intériorisée est à tel point amalgamée dans la structure du moi, qu'on a l'intime conviction que les principales obligations qu'elle nous prescrit sont le reflet d'une "connaissance éthique" plus ou moins innée, enracinée dans notre être profond, et qui aurait une valeur absolue et universelle. Cela a été notamment le cas chez moi. Jusqu'en 1974 (à l'âge de 46 ans) je considérais en mon for intérieur cette "connaissance" comme le plus précieux de mes biens. Quand le temps a été mûr, il a suffit d'une

à ses parents[237] qui ont été les instruments désignés pour le marquer du sceau de la Loi (qu'ils le sachent et le veuillent ou non), *fait partie de façon cruciale de son aventure spirituelle.* Elle change, de façon plus ou moins profonde selon les étapes de son cheminement, à mesure que se poursuit sa maturation. La qualité de vérité de cette relation dans une période donnée de notre itinéraire juge notre qualité de vérité en ce moment. La "même" attitude d'acceptation inconditionnelle de la Loi, suivant l'étape et les circonstances, peut attester dans tel cas d'une qualité de vérité, de fidélité de l'être, et dans tel autre d'une inauthenticité, d'une fuite devant une responsabilité personnelle plus haute en s'abritant derrière la sécurité à bon compte qu'offre l'autorité de la Loi. Il en est de même du refus (partiel et conditionnel, ou total) de la Loi, que ce refus soit affirmé publiquement, ou qu'il reste gardé par devers soi, voire même qu'il reste inconscient et qu'on joue sur deux tableaux à la fois (ce qui de nos jours est de loin le cas le plus répandu) : adhésion de façade dont on est soi-même la dupe complaisante, et tricherie à fond dans la mesure où les circonstances sont tentantes et le risque minime ou nul...[238] Dans tel cas (rarissime il est vrai), ce refus peut être l'expression nécessaire d'une

---

réflexion de quelques jours pour me faire constater à quel point la notion même d'"obligation" qui jusque-là avait constitué la base tacite de ma relation à autrui, était insuffisante pour tenir ce rôle. Je pense revenir dans le chapitre suivant sur cet épisode important dans mon itinéraire spirituel. Ce franchissement m'a été facilité par une situation de "marginalité" idéologique et spirituelle (qui m'était, à dire vrai, habituelle et quasiment congénitale), de sorte qu'il ne me mettait pas en situation de conflit avec un "Groupe" dont je me serais senti faire partie. Voir aussi les commentaires dans la section "L'appel et l'esquive" (no 32), et notamment les pages 89-90.

[237]J'examine sous divers angles cette relation cruciale aux parents ici et là dans La Clef du yin et du yang (Récoltes et Semailles III), et plus particulièrement dans les sections "Les parents - ou le cœur du conflit", "Le Père ennemi (3) - ou yang enterre yang", "Papa- gâteau" (nos 128, 129, 147).

[238]Il arrive également qu'il y ait une transgression de la Loi qui reste entièrement inconsciente et se consomme dans des couches relativement profondes de la psyché (assez profondes pour être à l'abri du Censeur intérieur), sans qu'il puisse être question pour autant de la qualifier de "tricherie". Je pense ici surtout au vécu érotique, dans le jeu amoureux notamment, lorsque s'assouvissent, de façon souvent purement symbolique, des pulsions ressenties comme "interdites", par exemple des pulsions exprimant des archétypes incestueux, ou la pulsion homosexuelle. (Il est question de ces pulsions inconscientes dans La Clef du yin et du yang, dans les notes "L'acceptation (le réveil du yin (2))" et "L'Acte" Récoltes et Semailles III, nos 110, 113.). De telles transgressions sont d'autant plus nécessaires pour préserver au vécu amoureux son authenticité et sa vigueur tout au moins dans les couches profondes de la psyché, que la société ambiante est plus puritaine et la répression culturelle plus forte. Une activité trop vigilante du Censeur intérieur, surtout si elle s'en prend aussi au vécu inconscient, entraîne un véritable dessèchement de l'être, dans les sources même de sa vitalité créatrice. Même quand l'antagonisme

fidélité à soi-même, d'autant plus difficile et exigeante (et par là-même, d'autant plus fertile spirituellement) que la Loi refusée aura été plus fortement intériorisée et que la fidélité à la Loi sera devenue à ses propres yeux une partie essentielle, voire même indistinguable, de la fidélité à soi-même ; d'autant plus exigeante, surtout, qu'elle met l'être face à sa solitude spirituelle foncière, en le détachant d'une façon irrécusable du Groupe dont il est issu et auquel il continue à se sentir relié profondément, et en le posant *seul face au Groupe* et face à l'hostilité et aux représailles des "siens". Dans tel autre cas, le refus de la Loi équivaut à une désertion et à un reniement de soi-même, sous la pression d'événements mettant en jeu l'identité culturelle et nationale du peuple dont on se sent fortement faire partie[239], ou sous la pression de tels désirs ou fringales issus d'Eros ou du moi[240].

---

irréductible du Censeur (incarnant la Loi) vis-à-vis d'Eros se joue ainsi au niveau inconscient, et alors même qu'au niveau conscient les valeurs de la Loi seraient fortement intériorisées, une véritable fidélité à soi-même (se manifestant ici surtout sinon exclusivement dans l'Insconscient) consistera à "rendre à Eros ce qui est à Eros", et à le préserver des empiètements protocolaires du flic-Censeur, de façon à faire échec à une mutilation radicale de son être.

[239]Je ne voudrais pas trop me laisser entraîner ici par une attitude moralisatrice et par des jugements a priori sur les "devoirs de fidélité" qu'on aurait vis-à-vis de lois ou de coutumes dans les cas où celles-ci se trouvent du jour au lendemain abolies par des pouvoirs du jour, par suite par exemple de la conquête du pays ou simplement d'un changement de régime. La relative facilité et la rapidité avec laquelle de tels changements, en apparence draconiens, arrivent à s'imposer et à entrer dans les mœurs, en l'espace d'une ou deux générations, montrent à quel point les Lois (et les doctrines ou idéologies qui les fondent) sont interchangeables - le tout c'est qu'il y en ait une ! Un peu comme un troupeau de moutons qui se soucie peu quel est le berger et quelle est la bergerie, du moment que berger et bergerie il y a. Le cas de la "diaspora" juive semble être à cet égard une exception unique dans l'histoire des peuples, et dont la signification m'échappe encore totalement. Cette extraordinaire fidélité du peuple juif à son identité culturelle, après sa dispersion, est d'autant plus remarquable que l'histoire du peuple juif en Palestine, selon ce que nous en rapporte l'Ancien Testament sans aucune velléité de complaisance, a été surtout l'histoire de ses infidélités à Jahvé et à la Loi (dure à porter, il faut le reconnaître, devant les séductions de la "dolce vita" des peuples voisins…).

[240]Comme j'ai essayé de le faire sentir dans l'avant-dernière note de bas de page, il n'y a pas lieu de traiter par le mépris les "désirs issus d'Eros" et de les sacrifier nécessairement aux exigences de la Loi, même dans le cas où celle-ci serait très fortement intériorisée. Pour ce qui est des "fringales du moi", il est bien entendu que le principal rôle utile de la loi est de mettre un frein et des limites aux débordements de l'égoïsme et de l'agressivité des personnes (lesquels d'ailleurs de tout temps n'ont pas été embarrassés pour la contourner de mille manières). Ceci dit, il est des cas où la loi se fait écrasante pour certaines catégories de personnes (par des mesures fiscales notamment), et que c'est pour elles une simple question de survie économique de frauder par tous les moyens. Même hors de toute "force majeure" d'ailleurs, en notre temps où de plus en plus "la loi" est ressentie plus

À mesure qu'un être mûrit spirituellement, il se rend compte plus clairement que la question du "bien" et du "mal" ne peut être réduite à aucune "Loi" ni à aucun "critère" général[241], qui prétendrait s'appliquer indistinctement à tous les hommes (où à ceux d'un certain groupe), et à tous les cas d'espèce (de tel ou tel "type" donné). Il en est ainsi, que

---

comme le résultat de magouillages politiques et électoraux que comme l'expression d'une volonté divine ou populaire, rares sont les personnes pour qui le respect de la loi dépasse le niveau de la peur du gendarme et de la soumission aux pouvoirs établis, et qui ont le moindre scrupule à la laisser lettre morte quand ils ne se sentent contraints et forcés à l'observer. C'est là un des signes éloquents de "l'usure des Temps" dont j'ai parlé dans la section de même nom (no 54). Pour ce qui est des lois iniques, celles qui vont à l'encontre du sens le plus élémentaire de justice et de la décence humaine, Dieu dans Sa Sagesse a veillé à ce qu'on en manque rarement jusqu'à aujourd'hui encore. Il aura pu Se convaincre que ça n'a jamais dérangé les braves gens (les "spirituels" pas plus que les autres), sauf quelques mauvaises têtes ici et là dont il n'aura pas manqué (je Lui fais toute confiance là-dessus) de prendre bonne note - pour le Jugement Dernier ! Pour un exemple contemporain et "bien de chez nous", parmi de nombreux autres j'en suis sûr, je renvoie à Récoltes et Semailles, "Mes adieux - ou les étrangers" (Récoltes et Semailles I, section 24).

[241] Comme j'ai essayé de le faire sentir dans l'avant-dernière note de bas de page, il n'y a pas lieu de traiter par le mépris les "désirs issus d'Eros" et de les sacrifier nécessairement aux exigences de la Loi, même dans le cas où celle-ci serait très fortement intériorisée. Pour ce qui est des "fringales du moi", il est bien entendu que le principal rôle utile de la loi est de mettre un frein et des limites aux débordements de l'égoïsme et de l'agressivité des personnes (lesquels d'ailleurs de tout temps n'ont pas été embarrassés pour la contourner de mille manières). Ceci dit, il est des cas où la loi se fait écrasante pour certaines catégories de personnes (par des mesures fiscales notamment), et que c'est pour elles une simple question de survie économique de frauder par tous les moyens. Même hors de toute "force majeure" d'ailleurs, en notre temps où de plus en plus "la loi" est ressentie plus comme le résultat de magouillages politiques et électoraux que comme l'expression d'une volonté divine ou populaire, rares sont les personnes pour qui le respect de la loi dépasse le niveau de la peur du gendarme et de la soumission aux pouvoirs établis, et qui ont le moindre scrupule à la laisser lettre morte quand ils ne se sentent contraints et forcés à l'observer. C'est là un des signes éloquents de "l'usure des Temps" dont j'ai parlé dans la section de même nom (no 54).

Pour ce qui est des *lois iniques*, celles qui vont à l'encontre du sens le plus élémentaire de justice et de la décence humaine, Dieu dans Sa Sagesse a veillé à ce qu'on en manque rarement jusqu'à aujourd'hui encore. Il aura pu Se convaincre que ça n'a jamais dérangé les braves gens (les "spirituels" pas plus que les autres), sauf quelques mauvaises têtes ici et là dont il n'aura pas manqué (je Lui fais toute confiance là-dessus) de prendre bonne note - pour le Jugement Dernier ! Pour un exemple contemporain et "bien de chez nous", parmi de nombreux autres j'en suis sûr, je renvoie à Récoltes et Semailles, "Mes adieux - ou les étrangers" (Récoltes et Semailles I, section 24). 243. Comparer avec la réflexion à ce sujet dans la note "Dieu constamment se cache - ou l'intime conviction" (no 19), et dans la section "Dieu ne se définit ni ne se prouve - ou l'aveugle et le bâton" (no 25).

la Loi se ré- clame d'une autorité divine, ou profane, qu'elle soit instituée à l'intérieur d'un groupe humain plus ou moins vaste, ou qu'elle ne concernerait qu'un seul qui l'aurait conçue et faite sienne comme "sa Loi", celle qui l'engage personnellement et qui aurait précédence sur tout autre. Alors qu'il reconnaît que dans tout groupe humain, une "loi" explicite ou tacite qui serve à régler dans une certaine mesure les relations entre ses membres soit chose utile et même, le plus souvent, indispensable, il se rend compte avec une acuité croissante qu'une telle loi n'a que des rapports lointains avec la connaissance du "bien" et du "mal". De plus en plus, il aura tendance à voir une loi (y compris celle qui s'impose à lui avec plus ou moins de force) un peu comme l'ensemble des règles d'un jeu de société, règles qui sont surtout une question de conventions (choisies de façon plus ou moins convaincante...) ; mais du moment qu'on participe au jeu (fût-ce de façon contrainte et forcée), il est (sauf exception) plutôt "bien" de le jouer en respectant les règles, et plutôt "mal" de tricher...

Mais surtout, c'est la qualité de vérité, d'authenticité de ses actes, ou au contraire leur caractère "faux", factice, "facile", ou mécanique, qu'il aura tendance de plus en plus à prendre comme mesure de leur caractère "bien-faisant" ou "malfaisant", comme la mesure du "bien" et du "mal". C'est ce discernement délicat, jamais acquis, toujours à renouveler dans toute situation nouvelle à laquelle il se trouve confronté, en tenant compte de "la loi" simplement comme d'une contrainte parmi d'autres plus ou moins impérieuses suivant les circonstances, qui de plus en plus lui tiendra lieu de lumière pour éclairer et pour guider ses actes ; en accord avec la loi s'il est possible, et à son encontre s'il le faut, et dans un cas comme dans l'autre, tant spirituellement que pratiquement, à ses propres risques et périls, sans être fondé en aucun cas ni à se plaindre de ses revers, ni à se vanter ou de se faire un mérite de ses succès.

Ces dispositions d'une maturité que je viens d'essayer d'esquisser peuvent être vues comme des signes, assurément, d'une "connaissance spirituelle", laquelle souvent restera informulée à jamais et s'exprimera plus encore par une façon d'être que par les paroles ou même les actes - une connaissance qui éclaire cette question délicate entre toutes du "bien" et du "mal". Mais il est aussi une connaissance plus élémentaire concernant le "bien" et le "mal", qui n'est pas l'apanage d'une maturité mais se place "dans l'instant", fruit d'une perception immédiate. Ainsi, dans beaucoup de situations où s'offre à nous un éventail plus ou moins étendu d'options pour agir (et souvent l'éventail est beaucoup plus vaste qu'on ne veut bien le voir...), nous savons bien que ce qui doit (ou devrait...) guider notre choix ne se place nullement au niveau de l'intelligence rationnelle, celui de l'utilité ou de la commodité ou de

la convenance, ni même à celui de notre "envie" ou de notre désir de ceci ou cela (et que le plus fort désir l'emporte !), mais que la responsabilité de notre choix se place à un tout autre niveau, celui du "bien agir" et du "mal agir" justement. Cette connaissance par elle-même déjà, indépendamment même de la capacité de distinguer d'emblée où est le "bien" et où est le "mal", est de nature spirituelle. Il en est de même de la connaissance que nous pouvons avoir d'avoir "bien agi" dans tel cas, ou "mal agi" dans tel autre[242].

Certes, il n'y a rien de plus fréquent que la conviction à bon compte d'avoir bien agi. Les pires abominations se commettent dans l'inébranlable conviction de faire ce qu'on a à faire (avec le plus souvent l'approbation totale et unanime du Groupe auquel on s'identifie, est-il besoin de le dire...), d'être on ne peut plus "en règle avec sa conscience" (qui a toujours bon dos). Sans doute même ne pourraient-elles pas s'accomplir sans cela, et en tout cas pas en pleine connaissance de cause[243]. Mais cette conviction, tout comme ce qu'on appelle communément "la conscience"[244] proviennent du moi, elles n'impliquent pas les couches tant

[242]On se gardera de confondre la *connaissance* dont il est question ici, avec la *conviction* (souvent à bon compte, comme je le souligne dans l'alinéa qui suit) d'avoir "bien agi" ou "mal agi". C'est bien sûr la chose la plus commune du monde que de prendre celle-ci pour celle-là. Discerner entre l'une et l'autre n'est pas de l'ordre d'une méthode, d'un critère, mais de l'ordre de la vérité : chaque cas est différent de tout autre, et dans chacun, ne peut discerner le vrai de l'être en état de vérité. (Voir à ce sujet les références citées dans la note de bas de page précédente).

[243]Voir la note "Les deux versants du "Mal" - ou la maladie d'enfance" (no 43), notamment page 96.

[244]Celui qui prend pour argent comptant les déclarations de "bonne" ou "mauvaise" conscience, que ce soient celles d'autrui ou les siennes, et qui voit dans la fameuse "voix de la conscience" la pure voix de la Vérité se manifestant à nous pour nous faire compliment ou pour nous faire honte, et le garant par excellence d'une spiritualité immaculée, en est encore au niveau de la spiritualité saint-sulpicienne. Je doute que la lecture de la Clef des Songes lui soit de la moindre utilité. Cette voix-là n'est ni plus ni moins que celle du Censeur, fidèle Gardien de la Loi et des consensus du Groupe intériorisés par l'ego. J'ai parlé dans le texte principal de la "bonne" conscience ("à bon compte"). Pour ce qui est de la mauvaise, je donnerai comme exemple instructif (parmi des millions similaires) celui du commandant de camp de concentration SS qui à coup sûr, le jour où il n'arrive pas (pour des raisons techniques indépendantes de sa bonne volonté manifeste), à remplir son "quota" quotidien de juifs à faire passer au four crématoire, ne manquera pas d'avoir mauvaise conscience vis-à-vis du Führer et de la Nation germanique ; tout au moins si c'est un homme de scrupule et de devoir digne des hautes responsabilités à lui confiées. La voix intérieure dont j'ai souvent parlé dans ce livre, la voix de Celui en nous qui sait, n'a rien de commun avec la voix tantôt graillonne ou guimauve, tantôt geignarde ou bougonne, de la "conscience" bonne ou mauvaise. Elle ne fait ni compliment ni reproche. Elle se borne, en termes souvent voilés, de laisser entendre ce qui est - et c'est beaucoup ! Libre à nous d'ailleurs de nous boucher les oreilles, et de nous distraire d'une vérité toute simple nous concernant et qui nous déplaît, en cultivant au choix (et

soit peu profondes de la psyché et ne sont nullement le reflet ou la source d'une véritable connaissance. Ces convictions font partie des accessoires du rôle que nous avons choisi de jouer, et cette "conscience" (qu'elle soit "bonne" ou "mauvaise", peu importe la différence...) fait partie du livret. Ces simagrées-là se déroulent dans les couches périphériques de la psyché. Et je n'ai aucun doute que dans ce cas si commun, celui du sempiternel "cinéma" qu'on joue à soi-même, on est toujours parfaitement au courant du jeu qui se joue. Mais cette connaissance reste à fleur de conscience, et au besoin est refoulée dans les parties plus ou moins profondes de l'Inconscient.

3) Le parent mal-faisant - ou le mal par ignorance

Je pense notamment au mal infligé par un parent à son enfant de façon plus ou moins chronique, au cours de l'enfance. Une intention malveillante est présente sûrement beaucoup plus souvent qu'on ne le soupçonne, j'en- tends des dispositions de malveillance, parfois de haine, présentes souvent dès avant la naissance de l'enfant. Je doute qu'une telle malveillance soit jamais consciente. Cela ne diminue en rien ses effets destructeurs sur l'enfant, ni que le parent malveillant n'ait dans l'au-delà de lourds comptes à rendre à Dieu, et qu'en acquiesçant à ses pulsions égotiques malveillantes, il se charge lui-même d'un très lourd karma[245]. Mais le cas de loin le plus fréquent est sans doute celui d'un mal infligé par ignorance, sans aucune volonté malveillante consciente ni inconsciente, en se bornant plus ou moins à reproduire pour ses propres enfants le genre d'éducation qu'on a soi-même reçue et où on n'y a vu que du feu, essayant tant bien que mal de leur inculquer les bonnes manières et les bons principes selon l'idée qu'on s'en fait. On arrive souvent à faire du mal avec la meilleure volonté du monde ! Tel a été mon cas vis-à-vis de mes propres enfants, que "j'aimais" pourtant (mais mal, comme c'est généralement le cas pour un parent aimant son enfant, et comme c'est généralement le cas quand on aime ou croit aimer...), et auxquels j'étais fortement attaché[246].

---

souvent en même temps) la satisfaction à bon compte, ou le scrupule, le remords, voire la culpabilité traînée ou arborée une vie durant et qui, eux aussi, ne sont qu'une autre forme encore, la forme morose, de la même complaisance...

[245]Sans doute de telles dispositions de malveillance sans cause d'un parent vis-à-vis de son enfant représentent-elles sa réaction à terme d'une mutilation qu'il a lui-même reçue aux jours d'une enfance oubliée. (Voir à ce sujet les notes "Les deux versants du "Mal" - ou la maladie d'enfance" et "Création et maturation (2) : point n'est besoin de "dons" pour créer" (nos 43, 49), notamment aux pages 98, 99, 116.). Mais cela ne modifie en rien sa pleine responsabilité pour ses actes.

[246]J'ai commencé à me rendre compte de ce qui avait cloché dans ma relation à mes enfants à partir de 1974

Par “faire du mal” j’entends ici : se faire l’instrument de la répression du Groupe, en contribuant à mettre en place chez l’enfant des mécanismes psychiques d’une force considérable, subordonnés au “mécanisme de fuite”[247], ayant pour effet de bloquer de façon plus ou moins complète la créativité de l’enfant qui grandit, et plus tard de l’adolescent et de l’adulte. Cette situation, très rarement vue pour ce qu’elle est tant elle est universelle et tant nous avons tous été imprégnés par elle, n’est nullement une exception. C’est le cas contraire qui est l’exception à tel point rarissime que je ne suis pas sûr d’en connaître un seul. Ce qui est en cause ici, le plus souvent, ce n’est ni l’affection du parent vis-à-vis de l’enfant, ni une irresponsabilité, ni même tel ou tel acte en particulier lourd de conséquences et qu’il y aurait lieu d’appeler une “mauvaise action” (accomplie sûrement comme la chose la plus naturelle et la plus nécessaire et bénéfique du monde !), mais bien une *ignorance* quasiment totale de ce qui se passe véritablement dans l’enfant, de sa vie intérieure à lui (dont le plus souvent on ignore jusqu’à l’existence, ou qu’on croit devoir “éveiller” ou “former”), comme aussi de ce qui se passe réellement entre l’enfant et soi-même ; et par là-même aussi, une ignorance de ce qui se passe en nous-mêmes, de ce qui nous fait voir l’enfant selon tel ou tel cliché faisant partie de l’air du temps, et agir envers lui de telle ou telle façon (qui en fait partie tout autant…). Cette ignorance est dans la nature d’un *manque de maturité spirituelle*, s’exprimant par un manque de profondeur dans sa relation à d’autres êtres, à commencer par soi-même. Je crois pouvoir dire qu’à sa racine il y a un défaut de connaissance de soi- même, et plus particulièrement, l’absence d’une prise de connaissance tant soit peu approfondie de la répression que nous avons nous-mêmes subie dans notre enfance, et de ses multiples effets tout au cours de notre enfance, de l’adolescence et de l’âge adulte.

(j’avais alors 46 ans), après avoir pris la peine (pour la première fois de ma vie) de me formuler la vision du monde qui me venait de mes parents, et avoir constaté ses carences. (J’y fais allusion ici et là dans les sections “L’appel et l’esquive” et “Le tournant - ou la fin d’une torpeur” (nos 32, 33), notamment aux pages 92 et 94, et pense revenir sur cet épisode important de ma vie dans le prochain chapitre.). Dans Récoltes et Semailles, je touche ici et là en passant à ma relation à mes enfants, notamment dans les sections “Le Père ennemi (1) (2)” (Récoltes et Semailles I, nos 29, 30), “Mes passions”, “L’émerveillement” (Récoltes et Semailles I, nos 35, 37), et enfin et surtout dans la note “La violence du juste” (Récoltes et Semailles III, no 141), où j’examine une situation où, au-delà de la seule ignorance, ma responsabilité était lourdement engagée.

[247]Pour ce “mécanisme de fuite”, voir la note “Les deux versants du “Mal” - ou la maladie d’enfance” (no 43), ainsi que plus bas dans la présente section, la sous-sous-section “Le fait le plus dingue…” (pages N 118 et 254, 255).

Il me semble bien que (mis à part le cas d'une véritable malveillance inconsciente) cette ignorance n'est pas restreinte aux seules couches superficielles de la psyché, qu'elle n'est nullement l'effet du blocage, dans des couches plus ou moins profondes, d'une connaissance qui s'y trouverait bien et que nous aurions choisi d'ignorer. (Dans un tel cas nous serions certes directement responsables de cette soi-disant "ignorance" voulue et entretenue par nous, et le mal que nous infligeons nous serait imputable comme une irresponsabilité.). Il y a deux raisons qui me font penser ainsi. L'une, c'est que je n'ai pas souvenir d'avoir jamais perçu, sur le champ (fût-ce en un bref éclair...) ou après coup, une telle connaissance inconsciente de "mal faire" vis-à-vis d'un des mes enfants. L'autre, c'est que dans aucun des assez nombreux rêves que j'ai notés, me révélant quelque responsabilité éludée, je n'ai vu qu'il soit question d'une telle irresponsabilité vis-à-vis d'un de mes enfants[248]. C'est pourquoi j'ai bien l'impression qu'il s'agit d'une ignorance au plein sens du terme, c'est-à-dire de ni plus ni moins qu'un manque de maturité. Et j'ai cru comprendre que Dieu ne nous impute pas à charge une telle ignorance involontaire, un tel manque de maturité, quelles que puissent en être les conséquences[249]. Dans le cas qui m'occupe ici, c'est d'ailleurs une ignorance à tel point commune qu'elle semble quasiment faire partie de la condition humaine (du moins dans l'état actuel de l'humanité), au même titre que le fait d'avoir nous-mêmes subi et intériorisé la répression yeux fermés, et de nous trouver placés, pour y stationner ou pour y progresser (au choix !), sur une "corde raide"[250]... Et je sais bien aussi que ce "mal" dont j'ai reçu une portion généreuse dans ma propre enfance a été en même temps la semence d'une

[248]Au cas où il y aurait eu une irresponsabilité essentielle vis-à-vis d'un de mes enfants et qui serait restée éludée, il me semble difficile à concevoir que le Rêveur ne m'ait pas fait signe à ce sujet, et ceci d'autant plus que mes rêves même me confirment ce que j'avais déjà compris par ailleurs : qu'aucune responsabilité vis-à-vis d'autrui, y compris parmi les plus proches, n'est aussi essentielle et ne "nous juge" autant que celle que nous avons vis-à-vis d'un de nos enfants.

[249]En tout premier lieu, je tire cette impression de mes rêves, mais aussi du témoignage des mystiques dont j'ai eu connaissance, ou des écrits ou des actes des apôtres (voire même de la vie de Jésus lui-même), où plus d'une fois j'ai été stupéfié par une ignorance qui m'apparaissait lourde de conséquences, sans que Dieu Lui-même paraisse pourtant en être dérangé ! (Voir à ce sujet les notes "Expérience mystique et connaissance de soi - ou la gangue et l'or", "Les apôtres sont faillibles - ou la grâce et la liberté", "Quand vous aurez compris la leçon - ou la grande Farce de Dieu", "L'enfer chrétien - ou la grande peur de mourir", nos 9, 21, 27, 28.). Sans compter, tout récemment encore, mes propres ignorances faramineuses, que Dieu a bien voulu prendre la peine dans ce cas-là (une fois n'est pas coutume) de dissiper...

[250]Voir la section "Création et répression - ou la corde raide" (no 45).

riche moisson qu'il m'appartenait de voir lever et de récolter. Et qu'il n'en est pas autrement pour chacun de mes enfants, et pour le "paquet" auquel j'ai contribué ma part à le charger (comme nous tous avons été chargés), et qu'il lui appartient de déballer et de manger, quand le temps sera mûr et qu'il choisira de le faire.

4) L'acte œuvrant "le bien" est l'acte pleinement créateur

(16 août) Plus l'homme mûrit spirituellement, plus il devient apte à "in- venter" ou à "découvrir" un sens (ou "le" sens) des événements dans lesquels il se trouve impliqué, et plus aussi tend à s'effacer la distinction entre le caractère "bénéfique" ou "maléfique" d'un événement, d'une situation, ou des actes et des comportements qui les ont déclenchés. De façon confuse d'abord, et de plus en plus claire à mesure qu'il progresse, il comprend que *tout* finit par concourir au "Bien"[251] - à l'harmonie en perpétuel devenir du Tout et au cheminement vers l'Être de lui-même et de chacun des êtres qui peuplent l'Univers.

Cela ne signifie pas, certes, que toute espèce de valeur ou de valorisation disparaisse (à supposer que ce soit là une chose possible pour un être humain), que tous les actes, comportements, attitudes... soient jetés dans un même sac. Mais la "valeur" d'un acte n'est plus jugée suivant la conformité à telles "normes" (ou à telle "Loi") ou à telles autres, ni même selon son caractère "bénéfique" ou "maléfique" présumé, alors que la chaîne des effets plus ou moins directs ou indirects de cet acte déjà au plan matériel (sauf à court terme) mais combien plus encore au plan spirituel, échappe presque totalement à la connaissance humaine (et peut-être aussi, dans une large mesure, à celle de Dieu Lui-même...) ; sans compter que la distinction entre effet "bénéfique" et "maléfique" est reconnue elle-même comme toute relative, dépendante qu'elle est de ses propres critères d'appréciation et de l'état de maturité où il se trouve quand il émet son jugement, lequel demain déjà pourra être tout différent. Il se sent fondé à penser que dans la Connaissance infinie de Dieu Lui-même, laquelle inclut toute connaissance humaine et les transcende toutes, cette distinction entre "bénéfique" et "maléfique" disparaît.

Dans l'optique d'une "vision spirituelle", c'est-à-dire d'une vision qui reflète au niveau de la psyché humaine (et si imparfaitement soit-il) la vision de Dieu, la valeur d'un acte réside

[251]Je me suis exprimé dans ce sens dans la section "Le Concert - ou le rythme de la création" (no 11, cf. page 28), "Le Créateur - ou la toile et la pâte" (no 24, cf. page 61), "Le Sens - ou l'Œil" (no 40, cf. page 152), et aussi dans la note "Mon ami le bon Dieu - ou Providence et foi" (no 22, cf. page 59). J'y reviens encore dans la présente sous-section (cf. page 240 ci-dessous).

dans sa qualité *d'authenticité*, c'est-à-dire dans la *qualité de vérité* de celui qui l'accomplit, au moment de l'accomplir. En ce qui concerne ses effets pour le devenir de celui qui agit comme aussi pour le devenir de l'Univers, l'action dépourvue de cette qualité d'authenticité, de vérité, se réduit (au plan spirituel) à une agitation venant entretenir une agitation, à un bruit se surajoutant à du bruit. *L'acte qui par sa nature est spirituellement fertile, tant pour celui qui l'accomplit que pour l'Univers entier, est l'acte authentique, l'acte accompli par un être en état de vérité.*

Il est vrai qu'il n'y a aucun "critère objectif", aucune "méthode" ou "recette" pour discerner cette qualité essentielle d'un acte ou d'un être à tel moment, ou son absence[252], de façon (disons) à faire "l'accord des esprits" (présumés de bonne foi), comme c'est dans une large mesure possible pour une question d'ordre matériel, ou scientifique. Cela n'empêche que dans bien des cas et qu'il s'agisse de nous-mêmes ou d'autrui, nous avons de cette qualité une perception immédiate, vive et irrécusable. Un tel discernement par perception immédiate ne peut s'acquérir par une "pratique". Il n'est peut-être pas non plus acquis du simple fait d'un haut degré de maturité spirituelle. Sans exiger une maturité particulière (même si celle-ci le favorise), ce discernement demande un état de silence intérieur, d'écoute[253], qui chez la plupart (y compris chez moi-même) n'est donné qu'en certains moments. Un tel moment est lui-même un instant de vérité : seul l'être en état de vérité est en mesure de discerner la vérité ou son absence dans un être.

La perception dont je parle, quand elle est présente, est aussi irrécusable que la vue du soleil ! Certains êtres, parmi lesquels de nombreux mystiques, semblent avoir de façon plus ou moins permanente ce don de "lire dans le cœur d'autrui", de discerner l'état de vérité d'un être devant eux, voire même d'un être éloigné. J'ai tendance à penser que ce n'est pas là une *capacité*, liée à un certain degré élevé de maturité spirituelle, mais est dans la nature d'un *charisme*, c'est-à-dire d'une capacité exceptionnelle accordée par Dieu pour l'accomplissement de la mission, et susceptible d'être retirée quand elle a cessé d'être nécessaire[254].

[252]Voir aussi à ce sujet la section "Dieu ne se définit ni ne se prouve - ou l'aveugle et le bâton" (no 25) et la note "Dieu constamment se cache - ou l'intime conviction" (no 19).

Les réflexions du présent alinéa et du précédent sont déjà préfigurées dans la sous-section plus haut "Vérité ou obéissance ? - ou l'homme face à la Loi", page 232 deuxième alinéa.

[253]Voir à ce sujet la section "Acte de connaissance et acte de foi" (no 7), notamment aux pages 14, 15.

[254]Voir la note "Création et maturation (3) : "dons et charisme"" (no 50). Les trois alinéas qui suivent ont été

Ainsi s'est opéré en moi, je ne saurais dire moi-même de quelle façon, un changement profond dans la façon de voir "le bien" et "le mal", un changement qui d'ailleurs ne se manifeste en pleine lumière que par la réflexion que je poursuis en ces derniers jours. Ce changement concerne aussi bien le "bien" et le "mal" que comportent les événements qui viennent à moi, que mes propres actes ou agissements ou ceux d'autrui. Pour les événements, je me rends compte que même les plus pénibles ou les plus douloureux sont dans la nature de *dons* qui me viennent pour mon bénéfice - si la coque est dure, il m'appartient de la casser pour en extraire l'amande douce et m'en nourrir ! Et ce qui vaut pour moi vaut pour tous. Et alors même que nous refuserions et laisserions intacte telle noix de malheur à nous destinée, parce que la coque nous paraît dure ou l'amande amère, et les refuserions-nous toutes pendant une vie entière, que ces refus-mêmes seront la chair substantielle d'autres amandes encore dont il nous sera réservé un jour (peut-être dans une future et lointaine naissance...) de casser la coque, enfin, et de manger...

Ainsi tout événement, dans ses fruitions ultimes tant pour moi que pour tous, m'apparaît "bénéfique" dans son essence dernière, et ceci même dans le cas où sous son choc immédiat et par des réflexes profondément ancrés[255] il est ressenti comme "maléfique". Tant de fois un

---

insérés le 21 août, lors de la frappe au net de la présente sous-section et de la suivante.

[255]Je n'entends pas dire qu'à leur propre niveau de perception d'une réalité brute, ces "réflexes profondément ancrés" soient nécessairement erronés, et qu'ils ne correspondent souvent à une appréhension parfaitement exacte de ladite réalité, par exemple à celle d'une malveillance de telle personne se manifestant par l'événement. Une telle constatation d'une intention malveillante ou destructrice (que le "réflexe" nous fera non sans raison ressentir comme "maléfique") pourra être également le contenu d'une perception directe irrécusable, ou le fruit d'un examen attentif. Il ne s'agit donc pas pour moi de nier toute validité objective à ces réactions psychiques, parfois d'une force péremptoire, qui nous font ressentir tels événements ou situations comme "maléfiques", ni de nier leur utilité pour nous mettre en garde vis-à-vis d'une situation qui demandera peut-être une vigilance particulière. Mais plutôt, de réaliser que cette "validité objective" reste toute relative, et qu'elle tend à oblitérer une autre réalité plus délicate et plus essentielle, qu'il importe de ne pas perdre de vue sous le choc de l'événement, ou de la retrouver quand elle a été perdue. C'est à cette condition aussi que la "réaction d'alerte" sera bel et bien un réflexe *utile*, qui nous avertit et peut-être nous réveille d'une indolence ou d'une insouciance, sans pour autant nous désarçonner ni nous entraîner à dramatiser (et par là, bien souvent, à entrer dans le jeu de celui ou de celle qui veut nous "faire marcher"...).

Quant à l'image d'Épinal de la "perfection spirituelle" (version orientale), sous les traits de l'homme à tel point au-dessus des contingences de ce monde des apparences, que pas un poil sur lui ni en lui ne bouge quoi qu'il puisse lui arriver (et ne serait-ce d'ailleurs qu'une bonne rage de dents, sans aller chercher des choses plus héroïques et plus extrêmes...), il sera sage de la laisser dans le magasin des accessoires d'un certain théâtre

mal qui me frappait, souvent avec violence et de plein fouet, s'est transformé en un bien, en une connaissance, par le seul fait de lui chercher et lui trouver un *sens*, c'est-à-dire de trouver sa substance, à moi destinée ! Mais la pensée ne me viendrait pas de chercher ce "sens" si je ne savais déjà, par quelque connaissance profonde et sûre, qu'il y a bel et bien un "sens" dans tout ce qui m'advient, et que c'est dans ce sens, dans cette substance justement que réside le "bien" qui est dans toute chose, y compris celle en apparence la plus maléfique et la plus perverse. C'est cette foi en moi qui est première, et non l'expérience sans cesse renouvelée qui vient la confirmer sans cesse. *C'est la foi qui est créatrice* et non l'expérience assumée qui, plus qu'une confirmation (toujours bienvenue) de la foi, en est véritablement le fruit[256].

Certes, la "coque" que nous présente un événement ou une situation et qui renferme la substantifique amande qu'il nous appartient de croquer, est plus ou moins dure et coriace d'un cas à l'autre. Souvent il semblerait que plus la coque est résistante, plus ce qu'elle renferme est substantiel. Mais il arrive aussi que la coque soit autant dire absente, que la vie (ou Dieu...) nous fasse don d'amandes prêtes à être croquées. Et même, parfois, d'amandes d'importance - et qui si souvent, pourtant, sont refusées[257] ! Dans la mesure où tout acte crée un événement ou une situation (ou modifie ou transforme dans un certain sens un événement ou une situation déjà pésents...), on peut dire que l'acte est *fertile* spirituellement, c'est-à-dire qu'il est par sa nature même *directement* fertile et non seulement "fertile à (peut-être très long) terme", dans la mesure où non seulement il crée ou découvre ou présente une substance, mais où de plus il n'entoure pas celle-ci d'une coque par trop épaisse et résistante. L'acte pleinement fertile, l'acte fertile par excellence, est celui qui nous met en présence immédiate d'une amande sans coque, prête à être mangée.

Ainsi l'acte "bon" ou "bénéfique", celui qui œuvre "le bien", n'est plus pour moi celui dont les conséquences prévues me paraissent telles, ni celui accompli dans des louables inten-

---

nommé "Spiritualité". Que celui qui s'efforcerait mordicus d'y ressembler, veuille seulement se rappeler que, tout comme lui et comme moi, Jésus lui aussi a connu le plaisir et la peine, et il n'a pas jugé nécessaire de s'en cacher.

[256]Comparer avec la section "Acte de connaissance et acte de foi" (no 7), notamment la note de bas de page 7 page 17.

[257]En écrivant cette ligne, j'ai pensé notamment au "don" permanent qui émane du petit enfant, et aussi au rayonnement tout similaire qui émane de certains êtres adultes en qui est préservée intacte, dans toute sa pureté et son intensité, la même force de l'innocence. Voir à ce sujet la section "Rudi et Rudi - ou les indistinguables" (no 29) et la note "L'enfant créateur (2) - ou le champ de forces" (no 45).

tions, et encore moins l'acte "licite" conforme à la loi ou aux usages, mais bien *l'acte fertile* spirituellement. Et si modeste et si humble soit-il, l'acte fertile pour celui qui l'accomplit est aussi l'acte fertile pour tout autre être et pour l'Univers dans sa totalité. Un tel acte ne présuppose chez celui qui l'accomplit aucune connaissance sur la nature de l'acte et sur ses effets possibles, probables ou certains, ni immédiats ni lointains. Il ne présuppose aucune maturité spirituelle ou mentale particulière[258]. L'acte fertile n'est autre que *l'acte authentique*, c'est-à-dire celui accompli dans un *état de vérité de l'être*. Un tel acte est accessible à chacun à tout moment, en toutes circonstances, conformément à son propre libre choix. Accomplir un tel acte, c'est simplement être fidèle à soi-même, à "ce qui est le meilleur en nous". C'est simplement "être soi-même", en acquiesçant à son propre devenir spirituel - c'est véritablement *être*, et c'est véritablement *devenir*. C'est entendre et c'est suivre l'appel de celui que nous sommes appelés à devenir et qui se cherche à tâtons à travers celui que nous sommes. C'est l'acte non d'une obéissance, ni celui d'une connaissance bien informée (même quand il a pris grand soin d'être bien informé) ([51]), mais *acte de fidélité et acte de foi*. Fi- délité à soi-même et foi en soi-même, mais aussi fidélité à Dieu et foi en Dieu (alors que Dieu resterait à jamais non nommé et ignoré), indistinguables en vérité de la fidélité à soi-même et de la foi en soi-même.

Acte fertile, acte authentique, acte vrai, acte fidèle, acte de foi - c'est aussi l'acte *"agréable à Dieu"*, c'est-à-dire *l'acte "bon"*, l'acte œuvrant "le bien", non selon la sagesse des hommes ou suivant la Loi humaine (celle-ci fût-elle octroyée par Dieu...), mais selon la Connaissance de Dieu Lui-même, qui lit dans le cœur de l'homme comme il voit aussi, dans son ampleur et dans sa profondeur, le vaste mouvement du devenir de l'Univers. C'est *l'acte de parenté* qui atteste (si humblement soit-il) de notre ressemblance à Dieu - à Celui qui à voix très basse nous éclaire sur le vrai et nous appelle à créer. C'est, à l'image de l'Acte de Dieu, *l'acte pleinement créateur*[259].

---

[258]Voir à ce sujet la note "Création et maturation (2) : point n'est besoin de "dons" pour créer", notamment les pages 115-117.

[259]En qualifiant ici la création au plan spirituel d'acte "pleinement créateur", je sous-entends en même temps qu'une création qui exclurait totalement la dimension spirituelle ne peut être vue comme une création au plein sens du terme - elle cesse d'être bienfaisante pour celui qui l'accomplit, comme aussi pour le Monde dans son ensemble. Je me suis déjà exprimé dans ce sens dans les sections "Le Sens - ou l'Œil" (no 40, cf. notamment page 123) et "De l'âme des choses et de l'homme sans âme" (no 51, cf. notamment pages 162, 163).

Que l'acte créateur au plan spirituel n'est autre que l'acte "authentique", ou "vrai", a déjà été effleuré dans la note "Création et maturation (2) : point n'est besoin de "dons" pour créer" (no 49), bas de la page N 143 haut

Dans cette lumière, si la notion d'"acte bon" prend un sens tout différent de celui que nous suggèrent nos habitudes mentales, la notion d'acte "mauvais", elle, tend à disparaître. Un acte est "plus ou moins bon", selon que l'état de vérité dans l'être qui l'accomplit est mêlé plus ou moins d'une gangue de non-vérité, sous la forme (le plus souvent, peut-être même toujours) d'une contribution plus ou moins forte de pulsions non reconnues (et par là-même non assumées) provenant soit du "moi", soit d'Eros[260]. Plutôt que les actes "mauvais" qui sèmeraient ou propageraient ou renforceraient "le Mal" dans le Monde, nous discernerons les *actes stériles*, inutiles, les actes- bruit ou actes-inertie, dont le seul effet au plan spirituel est de verser un surplus de bruit dans l'océan de bruit du monde des hommes, de rajouter un surplus de poids à sa prodigieuse inertie. Licites ou non, mus par une volonté maléfique ou par les "meilleures intentions", blâmables ou louables (voire même "indispensables" et "nécessaires") au plan pratique, social ou philanthropique, ce ne sont pas à proprement parler des *actes*, faisant entrer en jeu la liberté humaine et le pouvoir de créer, mais le déroulement plus ou moins heurté ou plus ou moins coulant de phénomènes entièrement mécaniques.

5) L'état de vérité est l'état pleinement créateur

Je voudrais revenir encore sur *l'état de vérité*. C'est donc là *l'état créateur* au plan spirituel, l'état "pleinement créateur" dont sourd l'œuvre spirituelle[261]. On peut aussi le décrire comme l'état d'une *communion* avec l'Hôte invisible, avec Dieu en nous : *l'état d'écoute de la voix intérieure*, de cette voix qui nous souffle, en chaque moment ou nous faisons silence, ce qui est essentiel pour éclairer notre libre choix vers l'"acte juste" qui correspond aux exigences de ce moment[262]. Cette écoute créatrice n'est pas l'écoute passive, celle qui se borne à "prendre connaissance", mais une *écoute efficace*, rendue telle par la foi en ce qui est entendu[263]. En cette foi immédiate et nue gîte l'étincelle prête en tout moment à fuser, à embraser et à se transformer en acte créateur - tel un feu qui jaillit et saisit et transforme un bois mort en chaleur et en flammes ! C'est elle, la foi, la virginale ardeur de l'âme qui éveille la force

de la page N 144 (déjà citée dans la précédente note de bas de page).

[260]Je prends ici la "pulsion d'Eros" au sens plénier du terme, en y incluant aussi la pulsion de connaissance au plan mental (notamment artistique et intellectuel). Voir à ce sujet la note "Un animal nommé Eros" (no 2).

[261]Voir la référence à la fin de l'avant-dernière note de bas de page.

[262]Comparer avec la section "Création et voix intérieure" (no 55) et notamment la sous-section 3, "La création et l'écoute".

[263]Comparer avec la section "Acte de connaissance et acte de foi" (no 7), notamment pages 14, 15. Voir également la section "La porte étroite - ou l'étincelle et la flamme" (no 9).

enfouie ou assoupie au fond des souterrains et qui libère, anime et soutient. C'est elle qui transforme brebis moutonnière en aigle, au vol puissant et solitaire…

Cette écoute ardente de la voix intérieure est aussi un état d'ouverture à ce qui vient, *l'état d'accueil*. Par cette voix les êtres et les choses nous parlent de ce qu'ils sont, au-delà même de ce que nous en révèlent nos sens et notre intelligence. Par elle nous percevons, autant qu'il nous sera donné, la réalité spirituelle. Pour celui qui, tout comme moi, n'a pas atteint à la stature du "voyant", c'est elle sûrement qui est cet "œil spirituel" dont si rarement nous faisons usage, et c'est quand nous l'écoutons et l'entendons, que nous voyons ([52]) !

C'est alors que la chair grenue et la forme mouvante des choses sont pour nous messagères de beauté, c'est alors que l'amour œuvre en nous et nous met à l'unisson avec l'amour qui humblement imprègne toutes choses et s'exhale en ce parfum de beauté. C'est alors que derrière le chaos et l'apparent non- sens du monde et de nous-mêmes nous voyons apparaître un *sens*, et qu'à travers les dissonances sans nombre de notre vie nous voyons se révéler la secrète harmonie d'une existence humaine.

6) Le fruit défendu (1) : résistances et souffrance du créateur

(16 et 22 août) D'après de nombreux échos qui m'en reviennent, il semblerait que souvent la création, et surtout l'œuvre spirituelle, soit non seulement laborieuse, mais même pénible et plus ou moins tourmentée. Ma propre expérience pourtant a été très différente. La création chez moi, parfois laborieuse certes, ne s'accompagne pas de souffrance, mais toujours de joie. Parfois aussi, aux moments forts de la méditation[264], il y a une *douleur*, mais une

[264]Par contre, le travail mathématique n'a jamais été accompagné chez moi de souffrance (comme chez certains collègues), et encore moins, certes, de douleur (et je doute que la chose soit même possible). J'y vois un signe parmi beaucoup d'autres que ma relation à la mathématique, tout au moins aux moments où je "fais des maths", est entièrement dénuée de toute composante conflictuelle : c'est "l'amour sans le conflit", exempt de toute trace de répression dans les facultés de connaissance qui sont en jeu.

Si étrange que cela puisse paraître, ce n'est pourtant nullement là la règle dans la création scientifique, mais bien la rarissime exception. (Voir notamment à ce sujet, dans Récoltes et Semailles, la suite de notes "La mathématique yin et yang" (Récoltes et Semailles III, notes nos 119-125), et plus particulièrement la note "Les Obsèques du Yin (yang enterre yin (4))" (no 124). Voir également la note "La circonstance providentielle ou l'Apothéose" (no 151).). Presque toujours, sous la poussée des valeurs dominantes et de l'ambiance culturelle qui les promeut, tout l'aspect "yin" (ou "féminin") du travail scientifique se trouve systématiquement refoulé. Si mon œuvre s'est révélée exceptionnellement féconde, je n'y vois pas d'autre cause que ma fidélité totale à tous les moyens de connaissance dont je dispose dans le travail mathématique. Dans ce travail, il me semble, j'ai toujours "fonctionné" sur la totalité de mes moyens. C'est pourquoi aussi, sûrement, ces moyens se sont

douleur que je sens bienfaisante, une douleur bénie qui est joie autant qu'elle est douleur.

J'ai de bonnes raisons de penser que le sentiment de souffrance qui si souvent accompagne le travail créateur, ressenti comme un frein malencontreux à la création, est toujours dû à un *état de résistance intérieure contre la création* : c'est une "souffrance de frottement", indicatrice d'un puissant *freinage* inconscient, d'une *division* dans celui qui crée. C'est la division et c'est le frottement entre celui qui acquiesce à la foi et à la volonté créatrices, et celui qui s'y refuse. Plus précisément, c'est la division entre celui qui veut connaître (car qui crée connaît, et qui découvre crée...), et celui qui craint de connaître et qui s'arc-boute de toutes ses forces, avec une énergie parfois désespérée (et presque toujours avec succès...), contre la connaissance sur le point d'apparaître. Je crois que tant que ce conflit n'est pas résolu, tant que "celui qui a peur" n'a pas été clairement vu, et de ce fait même n'a été clairement *séparé* de celui que ne retient aucune peur dans son élan de connaissance ou dans sa soif de vérité - aussi longtemps la connaissance elle-même, fruit intérieur de la création, garde le sceau de cette division violente et profonde qui avait marqué sa naissance ; tel un enfant qui resterait marqué de l'état de division de sa mère quand celle-ci l'a conçu, porté et enfanté, alors qu'une partie puissante de son être s'insurgeait contre les œuvres obscures du corps et contre ce qui allait naître...

Je ne dis pas que dans mon travail il n'y ait pas de résistances à la création, et surtout dans l'œuvre spirituelle. Il s'est agi là avant tout d'un travail de découverte de moi - le travail par excellence qui va "à contre-courant" de toute l'immense inertie accumulée dans l'être, alors qu'à l'accoutumée le moindre pressentiment déjà de la menace d'un regard dépassant la façade soulève toute une cohorte empressée de résistances insidieuses ou véhémentes, pour détourner le regard malvenu ou pour l'intercepter. Aussi j'ai eu à pour- suivre mon travail contre des résistances fortes et tenaces, pratiquement de tous les instants. Ces résistances sont ancrées, indissolublement je crois (du moins dans l'état actuel de l'humanité[265]), dans la structure du moi. Je ne m'attends nullement qu'elles lâchent prise de mon vivant ! Et par tout ce que j'ai pu connaître tout au cours de ma vie du comportement humain, je n'ai pas le moindre doute que de telles résistances ne sont nullement une particularité de ma modeste

épanouis et multipliés de façon aussi impressionnante. Voir à ce sujet mes observations dans la note de bas de page 186 page 114, dans la note "Création et maturation (2) : point n'est besoin de "dons" pour créer" (no 49).

[265]Aussi longtemps que l'humanité ne sera pas sortie de sa "maladie d'enfance", dont les "résistances à la connaissance de soi" que j'examine ici sont sans doute le symptôme le plus caractéristique. Voir à ce sujet notamment la section "Création et répression - ou la corde raide" (no 45), et la note "Les deux versants du "Mal" - ou la maladie d'enfance" (no 43).

personne[266], mais que de tout temps et chez tout homme elles ont été plantées, indéracinablement, dans la structure du moi. On peut les voir comme les serviteurs tout dévoués et vigilants de la sacro-sainte Image de nous-mêmes, érigée en nous dès la plus tendre enfance et augmentant en poids et en rigidité au fil des ans et des événements - l'Idole de plomb (le plus souvent plaquée or) infiniment plus chère que le monde et ses merveilles (lesquels ne valent plus même une chiquenaude, quand Elle est menacée...), plus chère que tous ses proches et tous ceux qu'on croit aimer, plus chère que sa propre vie...Ce sont elles, les forces feutrées et inexorables qui animent les rouages de cette étrange mécanique, d'une telle impeccable efficacité chez tous (ou peu s'en faut...), que j'ai déjà évoquée ici et là (la rencontrant à tous les pas...), en faisant allusion au *"mécanisme de fuite"*[267] ; ce mécanisme qui à chaque pas nous pousse à "récuser le témoignage de nos saines facultés", à jouer les idiots en somme et à y croire (quitte au besoin à nous faire violence...), pour lui substituer les idées toutes faites, si fausses et si aberrantes soient-elles, taillées à la mesure de l'Image.

À dire vrai, avant que la méditation n'entre dans ma vie (le 15 octobre 1976)[268], en les rares occasions où il y a eu en moi l'amorce d'un authentique travail créateur spirituel et une œuvre spirituelle (si modeste soit-elle[269]), ce travail était marqué dans un premier temps, qui était aussi le plus pénible et le plus laborieux, par une souffrance intense. Avec le recul, j'y discerne clairement toute la puissance d'une angoisse plus ou moins complètement refoulée. La

[266] À la suite de lectures de Krishnamurti, vers 1971 ou 1972, j'avais d'ailleurs eu tout le loisir d'observer l'action de ces forces en autrui et d'en être souvent abasourdi, tout en prenant comme chose allant de soi que de telles histoires de fous ne pouvaient se passer que chez les autres. Comme je l'explique dans les alinéas qui suivent, la première percée décisive dans mon aventure spirituelle (le 15 octobre 1976) a consisté justement dans la découverte qu'il n'en était rien. Dans le langage de Freud, je dirais aussi que c'était le jour où j'ai enfin découvert que j'avais, moi aussi, un "Insconscient" !

[267] Au sujet dudit mécanisme de fuite, voir par exemple la note no 43 déjà citée dans l'avant-dernière note de bas de page.

[268] Je fais le récit de cet épisode crucial dans Récoltes et Semailles, dans la section "Désir et méditation" (Récoltes et Semailles I, no 36).

[269] Je vois trois tels épisodes. Le premier est l'épisode de "l'arrachement salutaire" du milieu mathématique, dans les premiers mois de l'année 1970. (Voir la section "Le tournant - ou la fin d'une torpeur", no 33.). Le deuxième se place en 1974, et j'y ai fait allusion ici et là en passant, notamment dans la section citée et dans celle qui la précède. Je pense y revenir de façon plus circonstanciée au chapitre suivant. Enfin le troisième se déclenche le 10 octobre 1976, pour aboutir à la percée décisive dont il sera question dans l'alinéa suivant, et qui fait l'objet de la section de Récoltes et Semailles citée dans la précédente note de bas de page.

tâche de refouler cette angoisse (décidément incompatible avec l'Image !) et la perception des résistances dont elle était un signe, mobilisait (et par là-même immobilisait vis-à-vis des tâches créatrices, spirituellement urgentes) la majeure partie, et de loin, de mon énergie. La souffrance n'était autre chose que le signe sensible, fortement perçu même si souvent elle restait bloquée à fleur de conscience, de la crispation de l'être, pris entre la montée (de nature toute mécanique) d'une "angoisse de refus" devant une connaissance s'apprêtant à faire irruption et pressentie bouleversante et par là-même menaçante, et le réflexe (tout aussi mécanique) de maintenir cet afflux d'angoisse hors du champ du regard conscient. Sous ces conditions il n'est pas étonnant que l'œuvre spirituelle s'en soit ressentie fortement, alors qu'il s'agissait avant tout justement, à chaque fois, de prendre connaissance de moi-même (à la lumière de la situation de conflit dans laquelle je me trou- vais alors impliqué).

La troisième fois pourtant il en a été autrement, puisque la crise a débouché sur le franchissement coup sur coup, à deux jours d'intervalle, de deux seuils cruciaux dans mon aventure spirituelle : d'abord la *"découverte de la méditation"* (dans la foulée de l'écroulement de l'Image...), puis les *"retrouvailles avec moi-même"* (fruit immédiat du rêve messager dont j'ai parlé ailleurs[270]). Par suite d'une circonstance apparemment fortuite (et d'abord maudite !), et qui par la suite s'est révélée providentielle, dans les minutes suivant le choc qui avait déclenché la crise, les résistances se sont trouvées en quelque sorte suspendues et désamorcées, laissant au flux d'angoisse le temps d'envahir le champ de la conscience - et du coup elles ont été dé- bordées ! Telle une mer qui aurait rompu et emporté ses digues, l'angoisse a déferlé en trombe, pendant cinq jours d'affilée... Elle a déferlé jusqu'à ce qu'enfin, sans même savoir ce que je faisais, *je fasse le saut* - un saut que dans les heures déjà qui ont suivi, j'ai reconnu comme la première grande *percée*, la première percée décisive dans mon aventure spirituelle.

Ça a été la première méditation de ma vie, alors que je "méditais" sans encore le savoir. La première fois que j'ai regardé, non seulement certains accessoires de l'Image, mais l'Image elle-même et la réalité qu'elle recouvrait. Quelques heures de travail intense, sans savoir ce que je faisais ni où j'allais - pour voir s'écrouler l'Image avant même de savoir ce que j'étais

[270]Il a été question de ce rêve dès le début de la Clef des Songes (page 1), et par la suite à diverses reprises encore, et plus particulièrement dans la section "La clef du grand rêve - ou la voix de la "raison", et l'autre" (no 6), et plus particulièrement page 11-12. Voir aussi dans Récoltes et Semailles la note "Les retrouvailles (le réveil du yin (1))" (Récoltes et Semailles III, no 109).

en train de regarder[271]. Je ne me suis pas attardé alors et encore moins désolé sur les débris de l'Idole. J'ai su que je venais de faire la découverte d'une faculté cruciale, ignorée ma vie durant (comme elle était ignorée par tous, selon toute apparence) : la faculté de "voir clair en moi-même" et par là-même, de voir clair aussi dans les conflits dans lesquels je suis impliqué et ce faisant, de les résoudre[272].

Regarder avec attention pour y voir clair en soi-même est un *travail*, pas tellement dif-

[271]Voir la section déjà citée de Récoltes et Semailles "Désir et méditation" (Récoltes et Semailles I, no 36). Dès ce moment, je réalisais bien clairement que l'Image "écroulée" n'était pas morte pour autant, et qu'elle allait se reconstituer vite fait ! Cette situation de l'Image éventée voire écroulée s'est reproduite bien des fois depuis, et a toujours été suivie d'une reprise en souplesse de ladite Image, dépassant toutes mes expectatives ! Aujourd'hui (est-il besoin de le préciser) elle se porte encore aussi bien que jamais, et je présume qu'il en sera ainsi jusqu'à la fin de mes jours. (À moins que Dieu Lui-même n'en décide autrement - mais j'ai cru comprendre que c'était là une sorte de faveur qu'Il ne faisait jamais…).

[272]C'était là mon intime conviction, mais que j'étais tout prêt alors à mettre à l'épreuve des événements. Avec le recul de onze ans, je peux dire que pour l'essentiel, je ne m'étais pas trompé. D'ailleurs, dès les jours et les semaines qui ont suivi, j'ai eu ample occasion déjà de constater la fécondité de cette "faculté" que je venais de découvrir. Il m'a été donné notamment de résoudre de façon totale et définitive un bon nombre d'ambiguïtés invétérées (qui s'exprimaient par des doutes chroniques et jusque-là obstinément écartés de la conscience, touchant entre autres à ma vie amoureuse et à la pulsion érotique en moi). Quelques mois plus tard, par une méditation-éclair de quelques heures, je me suis vu résoudre de même, et (s'est-il avéré) de façon tout aussi totale et définitive, *le* conflit que depuis près de vingt ans je sentais peser le plus lourdement sur ma vie.

Ceci bien souligné, il me faut ajouter que j'ai eu tendance, jusqu'à l'an dernier encore, à surestimer le pouvoir de pénétration de cette faculté de méditation par elle-même, laquelle n'est autre au fond que la "saine raison", mise au service d'un désir de connaître et (dans les moments les plus sensibles) d'une soif de vérité, que ne retiennent aucune peur (consciente ni surtout inconsciente…) de connaître. Comme je le souligne déjà dans la première section de La Clef des Songes ("Premières retrouvailles - ou le rêve et la connaissance de soi"), même dans les meilleures conditions le regard conscient ne pénètre guère au-delà les couches de la psyché proches de la surface. Il est vrai que d'y voir clair dans ces couches-là suffit déjà amplement à transformer profondément l'existence - car tout le "cinéma" qu'on se joue à soi-même et aux autres, c'est bien *là* qu'il se situe ! Y voir clair, c'est laisser derrière soi tout "cinéma" - et c'est déjà immense. Mais cela ne signifie pas que certains blocages plus profonds, et certains mécanismes qui y sont liés (par exemple, chez moi, l'insidieux mécanisme d'ensevelissement du passé…) soient désamorcés pour autant. Même un travail assidu et intense sur les rêves à lui seul n'y suffit pas (et je reviendrai sur ce point dans le chapitre consacré au travail sur les rêves). Nous touchons ici, je crois, au domaine par excellence où l'homme réduit à ses seuls moyens (et alors même que l'esprit ne serait pas divisé dans son désir de se connaître et de se renouveler…) est impuissant. Seul l'Acte de Dieu a pouvoir de dénouer en l'homme ce qui a été noué en lui au plus profond, en les jours oubliés de son enfance…

férent au fond de tout autre travail de découverte[273]. J'ai appelé ce travail *méditation*. Je venais de découvrir qu'il y avait en moi des choses à découvrir, et que j'étais capable de le faire, capable de "méditer" : *je venais de découvrir la méditation*.

Par cette découverte cruciale, ma relation à l'œuvre spirituelle, ou du moins à la découverte de soi (qui en est véritablement le noyau dur et le cœur), s'est transformée du jour au lendemain de façon irréversible et draconienne. L'angoisse une fois reconnue et affrontée s'est trouvée aussitôt désamorcée - la marée de l'angoisse a fait place à une vague vaste et puissante surgie des profondeurs, me portant à la découverte de moi-même et d'autrui, dans l'exultation émerveillée du petit enfant qui découvre le monde. L'angoisse n'est pas réapparue dans les mois qui ont suivi, une fois que cette première grande vague créatrice avait fini de se déployer et par se fondre à nouveau dans le quotidien. Par la suite, il est vrai, elle a fait de brèves apparitions ici et là, l'espace de quelques heures ou de quelques jours, et même une fois, six ans plus tard, pendant une semaine ou deux, pour déboucher alors (après cette fort utile "redécouverte de l'angoisse", m'apportant dans la foulée une compréhension plus profonde de sa nature) et dès le mois suivant, sur la rencontre avec "le Rêveur en personne"[274]. Mais dans tous ces cas, ce n'était déjà plus la même angoisse ; non pas quelque résurgence d'un bloc d'angoisse immergé, et encore moins l'angoisse devant une tâche redoutable dans laquelle j'aurais été engagé, mais des angoisses "fortuites" pour ainsi dire, des angoisses "de circonstances" ou "de décollage", signes révélateurs certes et bienvenus (une fois reconnus) d'un état de fermeture et de crispation momentané, et non plus des efflorescences à la conscience d'une peur refoulée et signes d'un état chronique. Avec onze ans de recul (onze ans de maturation quasi-interrompue et souvent intense, à l'écoute bien souvent des messages de l'Inconscient me venant par mes rêves…), je crois pouvoir dire en pleine connaissance de cause que ce jour mémorable, qui a été aussi le jour ou pour la première fois la peur de connaître a montré son visage, *la peur de connaître a disparu de ma vie*.

Mais pour mon propos présent, plus important encore que les vicissitudes de ma relation à l'angoisse est le fait que désormais *les résistances contre le travail de découverte de moi étaient*

[273] La différence principale entre le travail de découverte mathématique disons, et le travail de méditation, mis à part les effets de ce travail sur la psyché, se trouve dans la nature des résistances qui sont en jeu, résistances incomparablement plus puissantes dans la méditation. C'est pourquoi le travail de découverte de soi m'apparaît comme le plus difficile, le plus délicat de tous. Voir aussi à ce sujet dans Récoltes et Semailles les deux sections "Le fruit défendu" et "L'aventure solitaire" (Récoltes et Semailles I, nos 46, 47).

[274] Voir la section "Rencontre avec le Rêveur - ou questions interdites" (no 21).

repérées. Du même coup, c'était aussi *la fin de la division en moi-même* dans ce travail.

Aujourd'hui je décrirais cette situation en disant que les résistances à la connaissance proviennent du Moi, du "Patron"[275], alors que le désir et la volonté de connaître le vrai (quand ils sont bel et bien présents) sont de l'âme : de l'enfant, qui suit l'élan fougueux et souvent sacrilège d'une curiosité innocente et ardente, et de *l'esprit*, fidèle à l'appel d'une mission qu'encore il ignore. Avant ce passage crucial d'un double seuil[276], l'âme ne s'est pas connue distincte du "Moi", elle ne connaissait en fait que ce Moi. Faute d'être éclairée sur elle-même elle s'identifiait à lui bon gré, mal gré. Aux moments de crise provoquant un sursaut salutaire de l'esprit, c'était donc comme si c'était *l'âme elle-même*, faisant effort pour comprendre son état, qui en même temps avait peur de connaître[277] ; que c'était elle qui se cabrait secrètement, violemment, contre l'obscure et redoutable menace d'une connaissance sur le point d'apparaître, contre l'intolérable risque de la profanation de l'Image et d'une renaissance de l'être. Aussi le plus clair de son énergie était-elle bloquée à se cacher à elle-même cette division déchirante, peu conforme certes à l'Image, si belle et si édifiante (et dont jamais jusque-là elle ne s'était souciée d'examiner la nature ni la provenance…).

Une fois enfin franchi le double seuil fatidique, cette véritable histoire de fous s'est trouvée soudain dénouée ! L'âme enfin s'était retrouvée, une avec elle-même désormais. L'obstacle à sa progression, l'obstacle à sa découverte d'elle-même ainsi que de la psyché dont elle est l'âme et dont elle a la charge, n'était plus *en elle*, mais *extérieure à elle*. Et cet obstacle était enfin claire- ment reconnu, dans les résistances tributaires du Moi (alias l'Ego), au service de l'Image - de cette Image inlassablement reconstruite et rembellie aussitôt que détruite…

[275]Au sujet du "Moi" (ou plus modestement le "moi"), alias le Patron, voir le tableau de famille dans la note "La petite famille et son Hôte" (no 1).

[276]Ce "double seuil" consiste en la "découverte de la méditation" et en les "retrouvailles avec moi-même", à deux jours d'intervalle. Dans ce qui suit, il est clair que ces retrouvailles de l'âme avec elle-même jouent un rôle non moins important que le premier de ces deux passages.

[277]Ce "comme si" correspond d'ailleurs bel et bien à une réalité, je crois. Aussi long-temps que l'âme ne se sait pas distincte du Moi, elle est irrémédiablement contaminée par toutes les ambiguïtés et toutes les manœuvres du Moi, et cette "peur de connaître" (toute inconsciente qu'elle soit, ce qui n'y change rien) était sans doute bel et bien présente dans l'âme elle-même. Peut-être même est-il vrai que la peur, ainsi que la plupart sinon tous les *sentiments*, sont le propre de l'âme, et jamais du Moi (ni d'Eros), alors même qu'ils sont souvent suscités par des attitudes, options, mouvements du Moi (ou d'Eros, ou des deux). En l'occurrence, la peur de connaître serait le résultat de l'état de division de l'âme qui à la fois veut connaître, et (par son identification avec le Moi, due à son ignorance d'elle-même) se refuse à connaître.

Résistances de conséquence certes, fortes et opiniâtres, et en même temps si habiles (quand on n'est sur ses gardes…) à donner le change sous des airs d'une telle vertu et si raisonnables…Mais après tout, vieux Sioux que j'étais désormais, j'en avais vu bien d'autres et elles n'avaient rien pour m'impressionner ! Une fois ces résistances bien *vues* et alors seulement, ou du moins quand leur existence et leur omniprésence a été bien comprise (alors même que leur action n'a pas cessé pour autant de rester occulte)[278], la connaissance qu'on a de la nature du travail de découverte de soi commence à devenir réaliste. Ce travail commence alors à dépasser le stade des simples escarmouches de l'âme, essayant tant bien que mal de se préserver des empiètements et des grossièretés lui venant d'on ne sait trop quels quartiers ignorés. C'est alors, et alors seulement que peut se poser la question (qui dès lors finit toujours par trouver solution…) comment dépister les résistances, et comment les déjouer.

Mais l'essentiel ici n'est nullement question de "rapports de force" ni de "stratégie" (lesquels n'ont rien à voir dans la création, et encore moins dans l'amour et dans l'œuvre spirituelle), mais bien question de *"moral"*. Quand la foi de l'âme en elle-même s'est enracinée dans une connaissance claire et sûre de son indestructible unité[279], sa progression cesse d'être la marche douloureuse et tâtonnante de celle prise entre le désir de chercher et la peur

[278]L'action de ces résistances est toujours "occulte", en ce sens tout au moins qu'elles ne se donnent jamais pour ce qu'elles sont. Elles se présentent toujours sous des apparences amies de notre projet de connaissance, et il faut une vigilance presque de tous les instants pour ne pas se faire piéger. Une inertie naturelle fait qu'on n'a que trop tendance, même une fois qu'on connaît la chanson et est censé (par expérience) savoir à quoi s'en tenir, à oublier l'existence de ces garces, voire même à s'imaginer que désormais elles ont désarmé et qu'on est au-dessus de ces contingences. Quand commence à s'installer un tel sentiment de fausse assurance, de fausse sécurité, c'est très mauvais signe et à coup sûr on est déjà en train de se "faire avoir" d'importance et que déjà elles nous mènent par le bout du nez…

Pour autant que je sache, la première personne dans l'histoire de notre espèce à avoir vu clairement ces incroyables forces de résistance dans la psyché, et de plus et surtout, non seulement chez les autres mais encore en lui-même, a été Sigmund Freud. C'est aussi la seule personne dans ce cas dont j'aie connaissance, à l'exception de ma modeste personne !

[279]À vrai dire, pour arriver à la claire connaissance de cette "indestructible unité", en cette mémorable année 1976, il avait fallu que quelques mois avant ce passage crucial du "double seuil" dont il vient d'être question, se fasse (en douceur cette fois, et sans aucun travail conscient de ma part qui l'aurait préparé) une autre transformation, dont je n'ai reconnu toute la portée que des années plus tard : la remontée des couches profondes des traits "féminins" en moi que toute ma vie (sauf dans mon travail mathématique) j'avais maintenus refoulés. Voir un récit de cet épisode plus discret, moins spectaculaire par ses effets immédiats, mais non moins crucial, dans Récoltes et Semailles, dans la note "L'acceptation (le réveil du yin (2))" (Récoltes et Semailles III, no 110).

de trouver. Sous le soleil de midi ou dans les ténèbres épaisses de la nuit, ardent et serein même là où il peine laborieusement, son voyage est joie et des ailes la portent en avant, à la rencontre de la Bien-aimée qui l'attend…

Cela peut à première vue sembler un paradoxe, qu'une connaissance de soi tant soit peu approfondie doive de nécessité passer par une prise de connaissance des **résistances** à la découverte de soi. Bien souvent pourtant et de façon toute semblable, il arrive que la lumière subite d'un instant de vérité apparaisse, comme par miracle, par la seule vertu de l'humble constat d'un état de non-vérité en nous-mêmes. Ces deux situations d'ailleurs sont liées de très près : les résistances ne sont autres en effet que les *"forces de brouillage"*, essayant par tous les moyens de perturber le silence intérieur d'un "état de vérité", sur le point de s'instaurer ou déjà instauré - cet état qui seul nous permet de prendre connaissance de nous-mêmes (à l'encontre des idées, sou- vent avantageuses, que nous nourrissons sur notre compte). Et ce sont bien là des *forces* véritables et non une simple inertie, d'une prodigieuse véhémence (aussi longtemps du moins qu'elles n'ont été vues, comprises et acceptées…), qui alors se lèvent pour voler au secours de l'Idole menacée ! On pourrait à bon droit les appeler les *"forces anti-vérité"* - celles qui viennent contrer pas à pas que dis-je, millimètre et semblant de millimètre par millimètre, les forces créatrices spirituelles de l'être, et ceci d'autant plus efficacement qu'elles restent non reconnues. Les voir c'est véritablement voir la *"non-vérité"* en action en nous, c'est voir cela en nous qui constamment élude le vrai et pousse en avant le faux…

Comme je l'ai déjà laissé entendre[280], presque toujours chez moi ces forces prennent les apparences de la "voix de la raison" (me prenant en somme par mon faible…), quand ce n'est celle de la simple décence, taxant de digressions et de découpages de cheveux en quatre, quand ce n'est de bombinage, de fumisterie voire de simple délire, cette sorte d'outrecuidante folie qui sans cesse m'incite à aller fourrer mon nez là où personne jamais ne le met et à faire et à dire ce que jamais personne dans son bon sens ne songerait ni à faire ni à dire !

Quand nous ne sommes sur nos gardes à tout moment de nous laisser dérouter par cette voix familière et aux accents si convaincants, il est bien rare que notre foi fragile en *l'autre voix*, si discrète et si basse, n'en soit désarçonnée. Et alors même qu'elle tiendrait bon pourtant, il est plus rare encore, sûrement, qu'elle n'en reste toute intimidée et peu encline à

[280]Voir la section déjà citée "La clef du grand rêve - ou la voix de la "raison" et l'autre" (no 6).

s'aventurer par trop en dehors des limites si péremptoirement marquées du "raisonnable" et du "séant".

Pour utiliser cette fois (une fois n'est pas coutume) une comparaison quelque peu guerrière, l'entreprise de découverte de soi serait comme la conquête d'un vaste territoire inconnu, par l'armée au grand complet de toutes nos facultés. Dans cette armée d'élite parfaitement équipée, et jusque dans son État-major et dans l'entourage immédiat du Chef d'Armée, se sont infiltrées (Dieu sait comment…) des forces adverses, afin d'en saper le moral et de la dissuader d'avancer même d'un pouce. Leur travail sera efficace aussi longtemps que le Chef aura peur de regarder la situation en face, alors pourtant qu'une multitude de signes concourants l'en avertissent déjà assez clairement. Par son propre choix, il sera victime d'une situation ambiguë d'autant plus dangereuse, qu'il l'aura lui-même condamnée à rester occulte, sous peine (on s'en doute) d'enfreinte à la discipline et au sacro-saint moral de l'armée (réputée sans peur et sans reproche). Que ce Généralissime pusillanime reconnaisse et assume sa peur qui ne disait pas son nom, dépiste l'adversaire dans ses rangs et, sans même le passer par les armes (ce serait là trop simple !) renvoie chez eux ces mécréants et prenne ses dispositions pour qu'on ne les y reprenne plus, la situation du coup aura changé totalement ! L'ennemi aura beau le harceler sur ses flancs, à présent qu'il est à bon escient vraiment sûr de ses forces, plus rien désormais ne peut l'empêcher d'avancer.

7) Le fruit défendu (2) :

a. Le fait le plus dingue…

(17 août) L'existence dans tout être humain de ces "forces anti-vérité", de ces mécanismes puissants (et le plus souvent tout-puissants !) de refus et d'escamotage de la réalité, est pour moi le fait le plus dingue, le plus stupéfiant, le plus incroyable (et pourtant vrai !) de l'existence humaine[281].

Depuis la nuit des âges et jusqu'à aujourd'hui encore, ces forces dominent plus ou moins

[281]Sans toujours prendre le loisir de m'y arrêter longuement, je me suis vu confronté à ce "fait dingue" pratiquement à chaque page de La Clef des Songes, sous une forme ou une autre. En plus de la présente sous-section et de la précédente, de la veille ("Le fruit défendu (1)"), les sections et notes qui y sont pour l'essentiel consacrées me semblent à présent être surtout les suivantes : "La clef du grand rêve - ou la voix de la "raison" et *l'autre*", "L'homme est créateur - ou le pouvoir et la peur de créer", "Création et répression - ou la corde raide", et surtout "La Farce et la Fête" (sections nos 6, 44, 45, ? ?), et "Présence et mépris de Dieu - ou la double énigme humaine", "Les deux versants du "Mal" - ou la maladie d'enfance", "La mystification - ou la création et la honte" (notes nos 41, 43, 46).

totalement, jour après jour et heure après heure, la vie d'un chacun (et y compris la tienne, cher lecteur !) et la vie des peuples. Mais l'aspect le plus délirant de tous dans cet état de choses délirant, c'est qu'il soit à tel point *ignoré par tous* - comme dans une maison de fous où tous, y compris le personnel et la haute direction seraient fous à lier, sans se rendre compte de rien tant les extravagances d'un chacun leur seront devenues la chose la plus et la seule normale du monde.

Même ceux qui ont entrevu confusément que quelque chose comme qui dirait cloche, sont très loin d'en avoir réalisé toute la stupéfiante portée et surtout : ses implications *pour soi-même*. Ceux qui ont à connaître et à tenir compte de ce fait dingue dans leur vie professionnelle, psychothérapeutes et historiens notamment, ne se distinguent en rien des autres pour autant : ils laissent leurs "réflexes professionnels" dans leurs cabinets de travail dès qu'ils rentrent chez eux. Le thérapeute doit être bien sûr que ce genre de choses (un peu étrange certes mais on s'y fait...) ne concerne que ses clients (et encore, quand il les reçoit), et il ne semble pas que l'idée lui vienne jamais que le cinéma permanent qu'il entrevoit là puisse exister aussi chez ses proches et même (mais oui !) chez lui-même, et dominer subrepticement sa relation aux siens, à ses amis et à lui-même. Et pareil avec l'historien et les difficultés que lui posent à tout instant, dans son travail tout dévoué à la Science, les contradictions pas piquées de vers entre les témoignages au sujet des même faits (classés "historiques"), et tout autant entre les versions qu'en donnent les historiens (mais, c'est là une chose entendue, c'est sa version qui est la bonne).

En fait, parmi les gens (et il y en a eu un bon peu) que j'ai eu l'occasion au cours de ma vie de connaître tant soit peu par un contact personnel, il n'y en a *pas un* qui ait vu ou seulement entrevu la chose, même s'il arrive à la rigueur que l'un ou l'autre en cause[282]. Et les gens dont j'ai entendu causer ou que je connais tant soit peu par leurs écrits, il y en a deux en tout et pour tout dont j'aie lieu de penser (et même dont en fait je sache) qu'il avaient vu : c'est *Freud*

[282]J'ai fait moi-même partie de ceux qui "récitent un discours krishnamurtien sans bouger d'un poil", dans les années qui ont précédé le "saut" (en octobre 1976) dont il a été question dans les pages précédentes. Avec cette différence seulement que je voyais bien "la chose" *chez les autres* très clairement (semblable en cela au Maître lui-même, dont les livres m'avaient incité à regarder), mais ça ne m'avançait pas plus que ça n'avançait ceux qui étaient l'objet de mes charitables attentions. Voir à ce sujet dans Récoltes et Semailles la note "Yang joue les yin - ou le rôle de Maître" (Récoltes et Semailles III, no 118), ainsi que "Krishnamurti - ou la libération devenue entrave" (Récoltes et Semailles I, note no 41).

et *Krishnamurti*[283].

Et encore, chez Krishnamurti il a manqué l'essentiel, tout comme chez ses adeptes qui récitent un discours krishnamurtien sans pour autant bouger d'un poil : c'est qu'il n'a jamais su, ou tout au moins jamais dit, que ce qu'il avait constaté chez tout le monde (et déjà il avait du mérite, car il était bien le seul…), ça existait et agissait en lui-même exactement pareil[284]. Il me semble d'ailleurs quasiment impensable qu'il ne s'en soit pas aperçu pourtant au moment de sa grande percée, quand il s'est dégagé de l'idéologie théosophique qui avait couvé sa vie jusque-là, quand a éclos sa propre vision tout autrement pénétrante de la psyché et des choses spirituelles. Mais lesdites "forces" ou "résistances" ont dû ratiboiser vite fait le souvenir de ce qui s'était passé en lui en ce moment de crise créatrice. Par la suite il était intimement convaincu (et sûrement comme chose allant de soi chez quelqu'un comme lui…) que ce qu'il avait bel et bien *découvert* à ce moment-là (et Dieu sait pourtant que ça ne ressemblait pas aux pieux lieux communs qu'il récitait sagement avant, à la suite de ses bienveillants tuteurs spirituels !), il l'avait toujours su de science infuse - comme il sied certes au Messie tant attendu ! Et si après cette magnifique percée spirituelle il n'a plus bougé, ce n'est sûrement pas tant parce qu'il avait voué sa vie et son énergie à diffuser ses "Enseignements" (qui sûrement méritaient bien ça, à part la majuscule…), mais parce qu'il s'était figé en la pose de l'Enseignant et du Modèle, et qu'il était dupe tout le premier des mécanismes de fuite et de complaisance à soi qu'il avait si clairement vu chez les autres, et qu'il ne se lassait pas de mettre en évidence[285] (et Dieu sait qu'elles le méritent !).

Par contre, chez Freud s'est maintenue jusque dans les dernières années de sa vie une attitude de saine méfiance vis-à-vis de ses propres mécanismes égotiques, et de ceux surtout dont il est question ici, les "forces-cinéma" qui inlassablement se chargent de nous faire prendre des vessies pour des lanternes. Chose en apparence paradoxale et d'autant plus réjouissante,

---

[283](8 septembre) En lisant le dernier des livres publiés de Marcel Légaut, "Méditation d'un chrétien du XXème siècle" (1983), je constate avec joie que Légaut a lui aussi tout au moins entrevu ce fait crucial, y compris dans le cas de sa propre personne.

[284]Comparer avec la note de bas de page 46 page 42 (à la note "Marcel Légaut - ou le pain et le levain", no 20), et avec la note plus circonstanciée sur Krishnamurti et sur Freud, "Rôle de Guru et destin de héros" (no), au Chapitre VII.

[285]Comme je le rappelle dans l'avant-dernière note de bas de page, pendant des années j'ai fait pareil que le Maître…

lui qui faisait profession d'ignorer l'existence même d'une réalité spirituelle[286], il n'a pas cessé jusqu'à la fin d'être vivant spirituellement et de grandir en esprit[287]. Il est la seule et unique personne dont j'aie connaissance (à part moi-même) qui ait vu clairement les forces occultes en œuvre *dans sa propre personne*, et de plus non seulement dans un passé présumé dépassé mais *dans son présent*. Il n'a pas cédé à la tentation du Maître de s'ériger en modèle, de se croire taillé dans un bois différent de celui du commun des mortels, d'une essence supérieure à celle de ses élèves ni même à celle de ses patients. Sûrement il devait sentir la grandeur de sa mission (une des plus grandes, à mes yeux, qu'il ait été jamais donné à un homme d'accomplir...), ce qui ne l'empêchait nullement de se voir soi-même avec un regard réaliste, sans complaisance, vigilant. Il a su, quand à ses yeux l'occasion l'exigeait, aller au-delà de la vision des choses et de sa relation à autrui que lui soufflait l'Image, en se fiant au message de ses rêves (dont il avait su reconnaître le rôle crucial de messagers de l'Inconscient). Il est possible et même probable qu'il soit allé plus loin sur le chemin de la connaissance de soi qu'aucun autre homme avant lui, tout au moins en ce qui concerne la connaissance du "moi"[288] (sinon celle d'Eros et

[286]C'est visiblement là, avant toute autre chose, la dimension manquante dans la grande vision novatrice développée par Freud. Mais (comme je l'ai fait déjà ressortir dans la note "Hommage à Sigmund Freud", no 6) "c'est là quasiment un détail" (cf. page 15). Ces rajustements de perspective, faisant apparaître les vraies dimensions de l'œuvre, ne pouvaient manquer de se faire, par la vertu même de la fécondité puissante de la vision nouvelle apparue. Ce qui a compté, c'était la grande Percée - une percée unique dans l'histoire de notre espèce, et dont Freud a été l'ouvrier courageux, probe et solitaire.

[287]Je n'ai pas trouvé encore l'occasion pour prendre connaissance de la vie de Freud, comme j'aimerais le faire. Le peu que j'en sais provient presque exclusivement de ce que C.G. Jung dit dans son autobiographie au sujet de Freud, dont l'œuvre et la pensée furent le tremplin pour la sienne. Ma très haute opinion de Freud en tant qu'homme, alors que je ne le connaissais encore que par ses principales idées, provient de la lecture attentive d'un témoignage qui s'efforce (sous des airs de supériorité paterne) de le débiner. Voir à ce sujet la note "Témoignage à charge - ou le maître mal aimé". Ce "témoignage à charge" contre le maître aimant et mal aimé, quand on ne se laisse pas mener par le bout du nez et qu'on se donne la peine de lire dans les lignes et entre les lignes, se retourne en un témoignage assez accablant contre le témoin lui-même, élève mal-aimant et ingrat d'un maître probe qu'il s'efforce d'évincer (tout en jouant les pâpes d'une "spiritualité" hautement savante et garantie "scientifique"...).

[288]Comme je le souligne dans la sous-section qui suit ("Le noyau dur - ou les œillères"), c'est surtout cette connaissance du "moi", tellement dédaignée par quasiment tous les spirituels, qui m'apparaît comme le "noyau dur" sur le chemin de la progression spirituelle. C'est contre cette connaissance-là, contre la profanation de l'Idole sacrée, que se lèvent les résistances affolées, prêtes à tout saccager ! Cet écheveau noué du conflit dans l'homme ne se situe nullement dans l'Inconscient profond, qui ne participe en rien à ses soubresauts. Et ce n'est

encore moins, certes, celle de l'âme). Sûrement il serait allé beaucoup plus loin, et sa vision de la psyché et du Monde, comme aussi sa propre personne, en auraient été profondément transformés, s'il n'avait réservé à la connaissance de soi-même une place des plus modestes et quasiment marginale (du fait même, sûrement, que cette recherche ne concernait "que" sa propre personne !) dans son travail et dans son œuvre, qui se voulaient "scientifiques" et "objectifs".

C'est surtout par la conception qu'il avait de la science et de l'objectivité "scientifique", et par son propos délibéré de ne considérer comme connaissance "sérieuse" que celle qui correspondait à cette conception, qu'il est resté prisonnier (il me semble) de l'esprit de son temps, qu'à d'autres égards il a dépassé de très loin. Il faudra des siècles sûrement avant que ses grandes idées maîtresses sur la psyché soient véritablement comprises et assimilées dans toute leur prodigieuse portée, ne serait-ce que parmi les gens les plus instruits et les plus portés vers une connaissance de l'homme et vers une vie authentiquement spirituelle (inséparable, en vérité, d'une pratique vigilante de la connaissance de soi) ; et encore quand je dis "siècles", c'est là une estimation que j'aurais considérée il y a un an encore comme d'un optimisme délirant ! Mais la grande Mutation aidant…

b. Le noyau dur - ou les œillères

J'aurais beaucoup de mal à concevoir qu'une vie tant soit peu "spirituelle" soit possible, sans qu'elle ne s'accompagne ne serait-ce que de bribes ou d'amorces éparses de connaissance de soi[289] ; non pas la *pose* certes (qui est aujourd'hui la chose la plus commune du monde dans

---

pas par hasard que ce dont inlassablement nous parlent surtout les rêves (quand nous ne nous bouchons pas les oreilles pour ne pas les écouter…), ce n'est nullement la vie des couches créatrices profondes (qui échapperont sans doute à jamais à la connaissance humaine, ou du moins à l'intelligence humaine), mais bien de cet écheveau qui constamment nous pousse, nous bouscule, nous escroque et nous fait escroquer (ou jouer les pâpes…) - et c'est là aussi que se situe notre responsabilité tangible et immédiate, et non dans la "réalisation" de je ne sais quels états ineffables, ni dans la production de discours hautement érudits et savants. C'est pourquoi, réflexion faite (et au risque de lui déplaire !), la figure de Freud, dans son courage, dans sa probité, dans sa fidélité à soi-même et à sa mission véritablement prométhéenne, m'apparaît d'une stature *spirituelle* exceptionnelle. Et très peu d'hommes qualifiés de "spirituels" (et fussent-ils bel et bien à tu et à toi avec le bon Dieu) me paraissent avoir joué un rôle aussi crucial que Freud dans l'aventure spirituelle de l'espèce humaine à la rencontre de la connaissance d'elle-même.

[289]En écrivant ces lignes, j'ai été quelque peu perplexe en pensant au cas de Krishnamurti, chez lequel, en aucun endroit de ses livres et autres textes que j'ai eus sous les yeux, il n'y a la moindre trace de "bribe" ou d'"amorce" d'une connaissance de soi ! (Bien qu'il y soit question très souvent de la connaissance de soi.). Faut-

certains milieux) mais bien la *chose*. Je ne pense nullement ici aux choses sublimes et ineffables qui se passent entre l'âme et l'Inexprimable et qui emplissent des tonnes innombrables de livres pieux et délectables, dont je n'ai eu entre les mains que quelques-uns, mais j'ai comme une impression qu'il y a là un certain "genre" (baptisé "spiritualité"), assez prisé ma foi et de nos jours (si sombrement matérialistes...) autant que jamais. Mais je pense aux choses grosses comme le bras, les escroqueries abracadabrantes et effrontées montées par le moi pour épater la galerie et y inclus lui-même - des choses pas bien loin d'ailleurs pas la peine d'aller plonger dans d'insondables profondeurs (pour aller y pêcher peut-être toute une panoplie d'érudition mythologique...) ; des choses ici-même à portée de main et à fleur de conscience et si grosses en effet que c'est pure merveille comment on arrive à se promener avec, pendant un jour pour certaines et pendant une vie entière avec d'autres, sans jamais, au grand jamais les remarquer ! Et je pense aussi aux eaux du désir qui montent sans bruit et qui contournent les barrages et se faufilent et s'insinuent et trouvent à s'assouvir à la sauvette ni vu ni connu Dieu sait comment...

Il y a de quoi regarder sans avoir à sortir de chez soi, et de quoi y passer sa vie facile, ou sinon des années. Certes, ce n'est pas donné à tous de se passionner à tel point pour ce que personne ne regarde jamais. Mais la chose tellement dingue, c'est pas que personne ne regarde, mais que personne ne fait mine *d'en noter seulement l'existence !* Les livres sublimes sur l'âme n'en parlent au grand jamais, si ce n'est par quelques allusions pudiques et désolées au "péché" de ceci et de cela (l'orgueil certes mais aussi la concupiscence, sainte horreur !), dans les pièges desquels il faut surtout se garder de tomber mais au contraire s'en détourner pour élever l'âme vers les choses élevées.

Pourtant, on pourrait penser que l'âme ça la concerne, ce qui se passe là sous son nez, avec son assentiment tacite (alors qu'elle discourt peut-être ou s'entend discourir de choses élevées) ! Pour ma part, j'ai la naïveté de croire que les escroqueries patentes dont l'âme

---

il donc dire que la vie de Krishnamurti, du moins dès après la grande percée, n'a *pas* "tant soit peu" été une vie "spirituelle" ? Ce qui est sûr pour moi, c'est qu'il y a eu cette très longue période (que je suis tenté d'appeler "stagnation") où il n'a pas progressé, tout en s'enlisant dans une complaisance à soi, entouré et emprisonné par une cour d'admirateurs fervents. Pourtant, ses "Commentaires sur la Vie" attestent d'une qualité de présence exceptionnelle, lors des entretiens qu'il y a notés avec une acuité remarquable. Si mon souvenir ne m'abuse, ce livre-là tout au moins est une authentique création, y compris (ce me semble) au niveau spirituel. Il y a là pour l'instant un mystère, qui s'élucidera peut-être quand je trouverai le loisir de me replonger dans la lecture de ce livre...

est partie prenante tout en faisant celle qui n'est au courant de rien, n'est pas sans influer (disons) sur sa relation à Dieu, ou tout au moins sur Sa relation à elle ; que pendant qu'elle est lancée (à ses heures de loisir) dans des rêves tout en rose sur les Réalités Supérieures et sur le caractère illusoire de cette Vallée de Larmes, Lui Il n'en pense pas moins - même si, selon Son habitude, Il se tait. Je vais même jusqu'à penser que la question de la relation de l'âme à Dieu ne commence vraiment à se poser que quand ladite âme a commencé enfin, tant soit peu, à se confronter à ce capharnaüm qu'elle traîne avec elle sans daigner seulement en noter l'existence. Et même quand elle aura commencé, elle ne sera pas près d'avoir terminé, même animée d'une authentique soif de vie spirituelle voire, d'un authentique languir de Dieu. Car le noyau dur du viatique, dans son périple spirituel, ce noyau qu'il lui faudra casser et recasser à longueurs d'existences, il ne réside pas en Dieu, bien au contraire. Dieu n'est pas la coque, Il est l'amande. C'est nous qui sécrétons la coque, et les beaux discours sur Dieu l'épaississent et le durcissent et nous éloignent de Lui. Arriver à l'amande c'est casser la coque, et nul ne la casse sans au moins prendre note qu'elle existe. Dieu, Lui, Il est Appel à oser - et quand nous osons, Il est Savoir, qui nous dira selon les besoins où sont nos dents et comment en faire usage. Aucun problème de ce côté là !

Et ce n'est pas Lui non plus qui maintient ces œillères qui font que l'âme ne voit rien de ce qu'elle traîne avec elle. Si elles y sont toujours et l'empêchent de voir, c'est parce qu'elle le veut bien. Elle n'a pas la moindre envie sûrement de prendre connaissance ni des œillères, ni de ce qu'elles lui cachent. Tant pis pour elle - elle aura à refaire ses classes aussi longtemps qu'il faudra, naissance après naissance, jusqu'à ce qu'enfin, de guerre lasse, elle finisse enfin par risquer un regard et qu'elle commence à prendre connaissance d'elle-même et de ce ballast qu'elle traîne…

Pour le dire autrement, *l'aventure spirituelle de l'âme, bien avant d'être l'aventure de sa relation à Dieu, est celle de sa relation à la psyché* dont (comme son nom l'indique) elle est *l'âme*, et par là et en même temps le *maître responsable*. Et sa relation à la psyché n'est autre chose que *sa relation au corps, à Eros et au "moi"* - le corps en lequel elle s'enracine pendant son périple terrestre, Eros à mi-chemin entre elle et Dieu, le moi à mi-chemin entre elle et le Groupe. C'est là ce "noyau dur" dont je parlais, et il est triple - mais la partie la plus dure des trois c'est le moi et la relation au moi. Et c'est lui aussi, le moi, instrument mi-servile mi-récalcitrant du Groupe, qui a taillé sur mesures et posé les œillères.

Et je vois *deux passages (ou "seuils") cruciaux* entre tous dans le cheminement de l'âme à la

recherche d'elle-même et de Dieu. L'un est celui où *elle se découvre elle-même*, en se découvrant distincte du "moi" et par là-même autre chose qu'un réseau inextricable de réflexes et de fringales. L'autre, quand *elle découvre les œillères*, et du même coup s'en débarrasse[290].

Chez moi, les deux franchissements se sont suivis à deux jours d'intervalle[291], d'ailleurs dans l'ordre inverse de celui que je viens de dire. Je suspecte que chez la plupart des "spirituels", et peut-être même chez tous à part moi, l'âme commence par se découvrir elle-même. C'est alors, il me semble, et alors seulement qu'elle est prête pour faire la "découverte" de Dieu, c'est-à-dire : à Le rencontrer, au moment choisi par Lui[292]. Et je suspecte aussi que

[290]Il est entendu que par "œillères", j'entends les dispositions invétérées de la psyché, qui la font adhérer plus ou moins aveuglément à une Image d'elle-même de sa fabrication, et ignorer systématiquement tous les magouillages du moi (et aussi les poussées et les gratifications à la sauvette d'Eros), lesquels ne s'y conforment guère. Quand je parle du moment crucial où on se "débarrasse" des œillères, cela ne signifie nullement qu'on voie clair d'un coup sur tout le tableau, ni que les magouillages et les poussées de toutes sortes cessent comme par enchantement. Cela ne signifie pas non plus que les forces qui sans cesse poussent l'esprit à *ne pas* regarder, aient soudain désarmé - elles ont seulement perdu leur prodigieuse véhémence. Ce sont désormais des *forces d'arrière garde* qui essaient tant bien que mal de limiter les dégâts, devant l'avancée de "l'armée ennemie" (formée par les facultés de connaissance, désormais bien unies sous le commandement de l'esprit). (Voir la parabole "quelque peu guerrière" à la fin de la précédente sous-section "Le fruit défendu (1)", où il était déjà question de ce tournant crucial dans l'aventure spirituelle.). Ce tournant n'est nullement un "happy end", après quoi tout n'est plus qu'ordre et beauté (dans le style des clichés spiritualistes sur l'âme qui a "réalisé Dieu" et tout est arrivé. . .), mais c'est au contraire *le commencement* d'une dure et probablement longue étape, d'un *travail* tenace et rigoureux, à contre-courant sans cesse de l'inertie propre à la psyché tout entière, et des "forces anti-vérité" issues du moi. . .

[291]Voir à ce sujet la sous-section précédente, page 199 et suivantes.

[292](25 août) Il serait sans doute plus exact de dire qu'à ce moment-là commence pour l'âme l'aventure de la "découverte de Dieu", même si pendant de longues années encore (comme ce fut le cas chez moi) la pensée de l'"âme" et de "Dieu" ne lui vient pas. À dire vrai, le jour même où j'ai franchi ce seuil-là, j'avais déjà fait la "rencontre" avec Dieu, dans sa qualité de Rêveur bienveillant, qui m'avait envoyé le rêve messager et par là suscité cette naissance à moi-même. Mais je n'avais alors ni idée de mon "âme" (mot qui était pratiquement absent de mon vocabulaire !), et encore moins pensais-je à Dieu - alors que ma pensée ne prenait pas seulement la peine de s'attarder tant soit peu sur le Rêveur qui venait de se manifester à moi de façon si décisive ! (Voir la section "Rencontre avec le Rêveur - ou questions interdites", no 21.). Aussi serait-il peut-être plus exact de considérer qu'à ce moment, je n'étais pas "prêt à rencontrer Dieu" en pleine connaissance de cause - et que c'est la raison pour laquelle cette rencontre ne s'est faite que dix ans plus tard.

La pensée me vient aussi de l'expérience de mon père en prison. (Voir la section "Splendeur de Dieu - ou le pain et la parure", no 28.). C'était là sûrement une "rencontre avec Dieu", mais qui s'est accomplie sans que mon père ait franchi le seuil dont je parle (et qu'il ne devait jamais franchir au cours de cette existence terrestre-

rares doivent être les spirituels qui ont franchi le deuxième pas, c'est-à-dire : qui ont découvert leurs œillères[293]. Sûrement il doit bien y en avoir, mais jusqu'à présent je n'ai eu connaissance d'aucun. Dans chacun des textes et des témoignages que j'ai lus jusqu'à présent, de la plume de tel ou tel spirituel notoire, j'ai toujours eu l'impression très nette (et à chaque fois bien frustrante !) qu'il n'avait pas franchi ce pas[294].

c. Les mauvaises compagnies

Certes, cela ne veut pas dire qu'il y ait chez ces spirituels une absence totale de connaissance de soi. Ne pas être attentif, ne fût-ce qu'occasionnellement, aux mouvements secrets de la psyché, c'est aussi fermer les yeux totalement sur les magouilles du moi, c'est partager la commune complaisance à soi, chose qui me paraît incompatible avec une vie spirituelle au vrai sens du terme, avec une "spiritualité" qui ne se borne à l'exercice de dévotions ou à la production d'un discours "spirituel"[295]. Mais j'ai l'impression que la tendance commune chez eux, c'est d'être vis-à-vis d'Eros et du moi, et souvent aussi vis-à-vis du corps, sur un pied de *guerre d'escarmouches*. Ils voudraient bien pouvoir les tenir pour quantité négligeable, alors que seule l'âme et ses destinées éternelles leur semblent digne d'attention. Mais (dans la mesure du moins où ce sont bien d'authentiques spirituels, et non seule- ment des représen-

là) - sans avoir fait d'abord la "découverte de son âme". La suite de sa vie semblerait d'ailleurs montrer qu'il n'était pas alors vraiment "prêt" à faire cette rencontre, de sorte à en nourrir sa vie. On peut penser que cet Acte de Dieu, venu en quelque sorte avant l'heure, a été une initiative de Dieu tout particulièrement exceptionnelle, appelée sans doute par une situation psychique et spirituelle également tout à fait hors du commun. 295. Chez Freud la situation a été l'inverse : il a découvert "ses œillères", mais il semblerait qu'il n'ait pas (dans la même incarnation du moins) fait la découverte de son âme, sans doute à cause de son propos délibéré de nier toute réalité spirituelle. Il me paraît tout à fait possible et même vraisemblable qu'il soit rigoureusement le seul dans ce cas : d'être un des très rares à avoir découvert lesdites "œillères", sans pour autant, dans la foulée de cette découverte cruciale (si ce n'est déjà chose faite avant), faire la découverte de son âme.

[293]Chez Freud la situation a été l'inverse : il a découvert "ses œillères", mais il semblerait qu'il n'ait pas (dans la même incarnation du moins) fait la découverte de son âme, sans doute à cause de son propos délibéré de nier toute réalité spirituelle. Il me paraît tout à fait possible et même vraisemblable qu'il soit rigoureusement le seul dans ce cas : d'être un des très rares à avoir découvert lesdites "œillères", sans pour autant, dans la foulée de cette découverte cruciale (si ce n'est déjà chose faite avant), faire la découverte de son âme.

[294]Je devrais pourtant faire exception de Lao Tseu, où cette impression n'est pas aussi "nette". Mais rien dans le Tao Te King, il me semble, n'a l'air de faire allusion à la réalité de la fuite. Et il me semble quasiment impensable que, si Lao Tseu avait bel et bien vu un fait aussi "dingue", aussi incroyable, il n'y fasse au moins allusion à mots couverts.

[295]Voir ci-dessus début de b. et la note de bas de page 292 page 208 qui s'y rapporte.

tants du beau monde de la "spiritualité") ils ont assez de lucidité et surtout d'honnêteté vis-à-vis d'eux-mêmes pour se rendre compte, fût-ce à leur corps défendant, que ces compagnons de l'âme ne sont pas si quantité négligeable que ça[296]. *Ça devrait l'être* et ça ne l'est pas - situation la plus commune qui soit, certes, mais non moins vexante et frustrante pour autant ! Tout identifiés à l'âme (et sûrement ils ont bien raison), ils sont un peu comme une personne distinguée qui se trouverait seule en peu recommandable compagnie (telle est du moins son impression) et qui, plutôt que de se commettre à faire connaissance de ses peu reluisants compagnons, fait de son mieux pour garder ses distances. De temps en temps hélas ça la démange et elle est bien obligée de se gratter, ce sont ces pouilleux assurément qui lui ont filé des puces à distance voire pire encore qui sait... Dans cette extrémité elle essaye de son mieux de garder bonne contenance, trop honnête pourtant pour feindre que ça ne la démange pas. Le pire c'est que ses compagnons, qui doivent avoir le cuir ma foi épais, paraissent parfaitement à l'aise sans se gratter jamais !

Aussi ne faut-il pas s'étonner si la psyché, ou "le psychique" (comme ils disent souvent en manière de condescendance), ait chez les spirituels mauvaise presse. L'usage est d'opposer "le psychique" au "spirituel", étant entendu que lorsqu'on a déclaré que quelque chose n'était "*que* psychique", c'était adjugé et il n'y avait vraiment pas lieu de perdre son temps à le regarder tant soit peu. Même Marcel Légaut suit parfois le mouvement, mais (m'a-t-il semblé) avec une conviction mitigée. Le seul "spirituel" (s'il faut l'appeler ainsi[297]) que j'aie vu prendre "le psychique" au sérieux totalement, comme faisant la substance même de l'aventure spirituelle et comme ce qu'avant tout il s'agit de connaître et de comprendre, est Krishnamurti. C'est là un point crucial parmi de nombreux autres où sa pensée m'apparaît comme véritablement novatrice, comme un souffle du large dans l'air confiné et surchargé d'encens d'une "spiritualité" coupée du sang chaud de la vie ([53]).

d. Le Moralisateur - ou le sceau et le glaive

Cette attitude de dédain vis-à-vis de la psyché, coupant court à toute connaissance de soi autre qu'épidermique (alors que ladite connaissance est souvent prônée pourtant comme par acquit de conscience...), me semble généralement aller de pair avec une attitude réprobatrice vis-à-vis de la *curiosité*. Et certes celle-ci, sous la forme insolite de la "curiosité de soi" (elle-même expression de l'amour pour soi), est bien la force agissante pour une connaissance de

[296]Voir à ce sujet la note déjà citée "Expérience mystique et connaissance de soi" (no 9).
[297]Voir la note de bas de page citée dans l'avant-dernière note de bas de page.

soi qui aille plus loin que les escarmouches et que les blâmes à soi- même infligés pour telle ou telle "bavure" jugée désolante, plus loin qu'une généreuse (et facile...) condamnation en vrac de soi-même, comme indigne à tous égards de la moindre attention divine[298].

D'ailleurs cette méfiance viscérale de nombreux spirituels vis-à-vis de la curiosité (et surtout de la curiosité agissante !) me paraît à son tour proche parente d'une égale méfiance, quand ce n'est antagonisme voire (dans les cas extrêmes) dégoût et haine, vis-à-vis de la pulsion amoureuse. Sûrement beaucoup d'entre eux ont dû sentir obscurément (et sans avoir eu pour cela à attendre qu'un Freud ait le rare courage de le voir et le dire clairement) que ladite curiosité (laquelle n'est autre aussi que la manifestation "yang" de la pulsion de connaissance) a partie liée avec Eros, ce malvenu entre les malvenus ! Que c'est, pour tout dire, *la pulsion d'Eros*, se tournant tantôt, miam-miam ! vers la tendre chair du corps et autres choses tangibles et bonnes (oh turpitude !), tantôt vers la chair des choses intelligibles sinon sensibles (ce qui est à peine mieux et commence déjà à sentir le bûcher...). C'est surtout dans les choses spirituelles justement, et dans celles qui y touchent de près ou de loin, que cette méfiance (ou cette peur...) est la plus invétérée : "la raison" (pour donner ce nom à la Fornicatrice) ne s'aviserait-elle pas de mettre un nez fouineur et impudique dans le domaine réservé des vérités révélées[299] ?

Et pour ce qui est du "psychique", c'est pas du "spirituel" d'accord, mais enfin ça y touche quand même de bien près hélas ! (et le bon Dieu ici est à blâmer, qui n'a pas tellement bien arrangé les choses, dans Son infinie Bonté...). Mais surtout ce n'est pas ragoûtant, c'est même des choses décidément pas faites pour être regardées, mais (avec l'assistance de Dieu) pour être dépassées yeux fermés et narines bouchées, ou sinon du moins exorcisées par le saint sacrement de la confession, comme on récurerait de temps en temps et sans y regarder de trop près des cabinets d'aisance...

---

[298]Une telle attitude auto-flagellante me paraît commune surtout parmi les spirituels chrétiens, dont l'humilité (si c'est bien elle) parfois s'exaspère et se dégrade en des attitudes (souvent plus verbales que réelles heureusement) d'une véritable aversion de soi. Voir à ce sujet la note souvent citée "Expérience mystique et connaissance de soi" (no 9).

[299]Comme une illustration particulièrement frappante entre mille, je signale les remous ecclésiastiques autour de la théorie de Darwin de l'Évolution, et la véritable petite croisade culturelle qui a dû être menée auprès du Vatican il n'y a pas longtemps encore, avec l'appui d'une armée de gens de titre et de renom, pour obtenir la publication des œuvres de Teilhard de Chardin sur ce sujet jugé encore scabreux en haut lieu catholique.

(18 août) Nous touchons ici à nouveau au propos délibéré *moralisateur* celui qui se refuse à prendre connaissance de ce qui *est*, car il ne veut entendre parler et parler que de ce qui (selon sa péremptoire science) *devrait être*. J'ai bien l'impression que le discours moralisateur, ainsi que la méfiance endémique visà-vis de la curiosité de l'esprit (force vive de la création intellectuelle), sont plus forts dans la tradition chrétienne que partout ailleurs, tandis que le désintérêt pour ce malheureux "psychique" est un trait commun à la grande plupart des spirituels de toutes les religions (sinon à tous). Quoi qu'il en soit, chacune de ces trois attitudes, lesquelles se prêtent un mutuel appui, m'apparaît comme un très lourd boulet légué, certes, par une vénérable tradition, mais dont chacun aura tôt au tard à se séparer 302.

Avec ce "moralisme", qui caractérise ce que j'appellerais la *"spiritualité archaïque"*, nous voilà revenus inopinément au point de départ de la présente section-fleuve sur "le bien et le mal" - à l'attitude qui prend l'observance d'une *Loi* morale (et plus souvent encore le pieux discours à son sujet...) comme l'alpha et l'oméga de la spiritualité. J'ai la conviction que la grande Mutation marquera la fin du moralisme en tant qu'attitude dominante et pour ainsi dire "officielle" (par la sanction universelle des religions) dans la vie spirituelle collective.

Il y aurait beaucoup à dire sur le moralisme, ce robinet intarissable de discours creux et de lieux communs lavasses inlassablement et gravement ressassés, qui jusqu'à aujourd'hui encore a tenu lieu de "spiritualité" officielle dans les sociétés dites "civilisées" ; fléau commun (semble-t-il) à toutes les "grandes religions" et affligeante sécrétion de l'"esprit du troupeau". Il faisait et fait encore le meilleur ménage du monde avec l'avidité, l'hypocrisie et la bestialité humaines, et c'est au nom des mêmes devoirs sacrés prêchés avec onction que depuis des siècles sans nombre s'affrontent les armées, s'allument les bûchers et se déchaînent les pogromes (en attendant que les hommes soient devenus des hommes...). J'y vois une étape intermédiaire, sans doute nécessaire, entre l'état animal dont nous sommes les héritiers mi-arrogants mi-honteux, et l'état humain auquel nous sommes appelés. Le Moralisateur moralisant est à la fois le *sceau* du Groupe et de la répression du Groupe marqué dans l'être, et le *tranchant* du glaive par lequel l'être ainsi marqué transmet ce sceau de servilité débile en même temps qu'il transmet la vie. Et ce n'est pas un hasard assurément que ce même Moralisateur qui insidieusement stigmatise la créativité dans l'être tout en l'émasculant par un verbiage débile (recouvrant un tranchant effilé...), entoure d'un sentiment indélébile de honte et d'indécence l'acte même par lequel se transmet la vie...

Et ce n'est pas un hasard non plus, car tout se tient, que c'est cette même attitude juste-

ment qui, chez les êtres portés envers et contre tous vers la recherche spirituelle, est le grand obstacle à la connaissance de soi[300]. Je m'étais tourné vers le témoignage des mystiques, comme celui de "frères dans l'esprit" dont j'avais grand désir de faire connaissance, et j'ai dit ma stupeur[301] devant l'extrême indigence chez eux (sinon tout à fait l'absence) de la connaissance de soi ; de ce manque quasi-total d'intérêt pour ce qui pourtant touche de la façon la plus essentielle, la plus névralgique à leur progression spirituelle, qu'ils ont mise au centre de leur existence.

e. La Fin est dans la voie - ou la Priorité première

À dire vrai, cela a été un véritable choc de me confronter à une aussi extrême ignorance chez des êtres à bien des égards exceptionnels et qui, surtout, ont le privilège d'une relation intime, confiante et aimante avec Dieu ([56]). J'étais "troublé" surtout que Dieu n'ait pas jugé utile (semblait-il) de "leur faire signe", pour dissiper (ou les encourager à dissiper eux-mêmes ?) au moins cette ignorance-là parmi d'autres, peut-être plus grosses encore mais de moindre conséquence pour leur maturation.

Depuis lors, il est vrai, j'ai pu me rendre compte que Dieu ne semble pas porté à jamais intervenir pour dissiper une ignorance, du moins pas dans le cas où celle-ci s'ignore encore elle-même et qu'il n'y a pas en l'homme un ardent désir de connaissance qui agisse comme un appel à Dieu, tacite sans doute mais néanmoins puissant (comme cela a été le cas chez moi, il me semble) ; et qu'il en est ainsi, si lourdes que puissent en être les conséquences, tant personnelles pour l'âme directement concernée, que pour d'autres encore dont le destin est de près ou de loin lié au sien[302] ; voire même, les conséquences historiques à grande échelle et à très longue échéance, impliquant un cortège sans fin de souffrances innombrables pour des millions et des millions d'êtres humains au cours de siècles et de millénaires[303]. Il semblerait

[300]Cet obstacle apparaît d'ailleurs d'autant plus sérieux chez les spirituels, qu'il est permis de penser que le plus souvent, de par leurs options les portant vers les voies religieuses, ils ont intériorisés plus fortement que la plupart cette attitude moralisatrice, et qu'ils en ont fait souvent le juge et le test de leur fidélité à leur vocation spirituelle.

[301]Voir la note maintes fois citée no 9 sur les mystiques, notamment page 20.

[302]Je pense ici, en tout premier lieu, à l'ignorance parentale dans la relation du parent à l'enfant. Voir à ce sujet la sous-section 3) ci-dessus "Le parent mal-faisant - ou le mal par ignorance", page 189 et suivantes.

[303]Je pense notamment aux "ignorances" et aux "erreurs" des apôtres et même de Jésus, et aux conséquences que le monde contemporain continue encore à porter. (Il est vrai que les apôtres, Jésus et le bon Dieu ne sont pas seuls en cause, il s'en faut, mais que tous les chrétiens qui sont venus depuis y ont mis leur propre part…). Voir à ce sujet notamment les notes nos 21, 22, 27, 28, et plus particulièrement les pages 48, 49.

que ce "respect" (pour l'appeler ainsi) de Dieu pour l'ignorance humaine[304], ou (pour le dire autrement) Son extrême réticence ou Son refus d'accélérer en rien le cheminement d'un être dans son devenir spirituel[305], fasse partie des Lois Spirituelles qu'Il a instaurées de toute éternité, ou des Règles inviolables qu'Il se serait Lui-même données ; que ce respect participe peut-être au même Esprit que Son infini respect pour la liberté de tout homme, et qu'il en soit en fait, aux yeux de Dieu Lui-même, inséparable.

Il est vrai que la "sagesse" humaine demeure confondue devant un tel respect de Dieu d'une liberté, d'une libre responsabilité de l'être dans son propre devenir, que toute notre éducation reçue, tous nos réflexes acquis nous poussent à *ignorer* purement et simplement - un respect si grand qu'il prend le pas, pour une seule âme humaine, sur une somme inimaginable de souffrances et d'errements d'innombrables êtres humains, se perpétuant à l'échelle de continents entiers pendant des millénaires. Il semblerait que dans les Desseins de Dieu sur l'homme, ce sont la liberté et la responsabilité humaines qui soient la *priorité première* et inviolable, alors que le temps, les errances, les errements et la souffrance (se prolongeant à l'infini et sans mesure aucune, dirait-on...) ne soient pas pour Lui de la moindre conséquence ! Renversement saisissant des perspectives humaines, quand on voit ce qui est pour l'homme universellement ignoré et méprisé compté premier par Dieu, et ce qui impressionne et qui effraye le plus notre imagination et notre pensée conscientes tenu par Dieu comme chose

[304]Quand je parle ici de l'"ignorance humaine", il est bien entendu qu'il s'agit de la vraie ignorance, découlant souvent d'un simple manque de maturité, ou d'un manque de perspicacité. Il n'est pas question de ce qu'on peut appeler une "ignorance délibérée", à laquelle je fais allusion notamment dans la sous-section déjà citée (page 191). Il est vrai que souvent Dieu attire l'attention sur de tels subterfuges dans les rêves qu'Il nous envoie, mais sûrement sans se faire d'illusion que nous en prendrons note...

[305](25 août) Je mets en avant ici un certain aspect de la relation de Dieu à l'homme et à son "cheminement", qui ne doit pas pour autant cacher l'aspect complémentaire : c'est que toute progression cruciale dans ce cheminement, que chacun de ces passages d'un "seuil" décisif, sont l'œuvre *commune* de l'âme et de Dieu, dans laquelle (telle est mon intime conviction) la Force créatrice essentielle, l'Acte qui transforme l'être, vient de Dieu - la part de l'homme consistant à acquiescer activement, à collaborer de tout son cœur et de toute sa volonté, à l'Acte de Dieu. Mais peut-être serait-il exact de dire qu'il n'y a aucune initiative de Dieu dans la psyché, de nature à provoquer une progression, qui ne soit de quelque façon ou d'autre d'abord *appelée* par l'homme, par un intense désir en lui (fut-il encore inconscient) de progresser. En l'absence d'un tel appel de l'homme, Dieu reste muet, et se garde bien de "pousser" en quoi que ce soit. Et si pourtant Il appelle avant même d'être appelé, toujours Il le fait à voix très basse, de sorte surtout à nous laisser toute latitude de ne pas L'entendre...

sans conséquence[306] ; si ce n'est, uniquement, en tant que *prix* pour l'ultime fruition de ce "premier", comme la *voie* vers l'épanouissement ultime de la libre créativité de l'être. Vers une créativité parfaite qui ne soit pas *octroyée* par Dieu mais qui, en germe dès les Commencements, se soit elle-même créée et soit née dans les très lents et douloureux labeurs d'elle-même s'enfantant elle-même, portée jusqu'à son terme dans les eaux vastes et profondes du fleuve Temps.

[306]Comparer avec la note no 22 déjà citée, "Mon ami le bon Dieu - ou Providence et foi", et notamment la page N 59.

VI. LE VOYAGE A MEMPHIS (2) : SEMAILLES POUR UNE MISSION

57. L'acte (1) : l'arrachement.

(4 septembre) Me voici enfin fin prêt à reprendre le fil du récit : l'histoire de ma relation à Dieu. Je l'avais laissé en suspens sous l'afflux inopiné d'une réflexion religieuse et métaphysique entièrement hors-programme, laquelle m'a tenu en haleine pendant plus de deux mois[307]. Pendant plus de temps, donc, que je n'en avais passé sur l'écriture de La Clef des Songes quand je me disposais à quitter mon "fil", le temps de noter en passant (une digression d'une heure ou deux dans mon récit, à tout casser...) une certaine impression qui m'avait frappée : que Dieu avait cette étrange façon de toujours parler à voix si basse...

J'en étais arrivé, dans ma rétrospective des épisodes qui m'apparaissent cruciaux dans mon aventure spirituelle, au "grand tournant" de 1970 : quand j'ai quitté, pour ne plus y revenir, le milieu dont je faisais partie et auquel je m'étais identifié pendant vingt ans de ma vie. Cet épisode (que d'abord je ne pensais que signaler en passant et que j'incluais comme malgré moi, tant il avait l'air "hors du sujet"...) fait l'objet de la réflexion "Le tournant - ou la fin d'une torpeur" (section no 33, du 21 juin. Dans les deux sections suivantes ("Foi et mission - ou l'infidélité (1)" et "La mort interpelle - ou l'infidélité (2)"), au cours des quatre jours suivants (22-25 juin), je reviens de treize ans en arrière, pour examiner, pour la première fois de ma vie, l'épisode insolite qui m'apparaît à présent comme le premier appel à entrer dans ma mission. Appel insistant, clairement entendu, et non suivi pourtant ! Dans ma vie si chargée et si riche d'erreurs et d'errements de toutes sortes, c'est cet épisode (se plaçant dans ma trentième année) qui a été peut-être la première infidélité à moi-même vraiment essentielle ; peut-être aussi la seule, du moins de cette magnitude. Suivre cet appel, certes, aurait été folie aux yeux de tous[308], selon la fameuse "sagesse du monde". Pas aux miens pourtant, en aucun moment de cette année mémorable. Si je n'ai pas suivi, ce n'était pas en désavouant l'appel, mais en **l'oubliant**. Comme le "jeune homme riche" de la parabole[309], il m'a plu de rester

[307] Entre le 26 juin et le 3 septembre. Pour des rétrospectives sur le travail en question, voir le début des sections "L'impossible convergence" et "Création et voix intérieure - ou la connaissance spirituelle (6)" (nos 37, 55), ainsi que le début de la note "La Loi, le discours et le Bruit - un cycle millénaire se clôt" (no 57).

[308] Sauf pourtant ma mère, qui était en mesure, elle, de comprendre qu'on puisse tout subordonner à un appel intérieur. J'ai d'ailleurs dû lui laisser entendre que je me disposais à quitter le travail mathématique pour me faire écrivain, et ce n'était pas là une chose pour lui déplaire...

[309] Voir à ce sujet le début de la note "La mort interpelle - ou l'infidélité (2)" (no 35).

prisonnier de mes “biens”. (Dont pourtant, à un moment, j’avais su sentir le caractère somme toute dérisoire, ou du moins toutes les carences...).

Par contre treize ans plus tard, m’arrachant dans l’amertume de l’institution dont j’avais été le premier à fonder le renom et où je pensais bien terminer mes jours, puis (par la logique intérieure de la démarche nouvelle enfin amorcée) en quittant le milieu mathématique pour me faire, pendant quelques tumultueuses années, un infatigable apôtre de la Vie, menacée par la démence des hommes - c’est à ce moment (m’apparaît-il à présent, avec dix-sept années de recul) que “je me suis mis en marche” enfin pour entrer dans ma mission.

Certes, comme je l’ai déjà souligné[310], si j’entrais là dans la voie d’une “grande cause”, d’une tâche brûlante aux dimensions immenses (dimensions qui dépassent même, a-t-il fini par m’apparaître, les seules possibilités humaines...), cette voie n’était pas pourtant encore ce que j’appellerais une “voix spirituelle”. De prime abord, elle n’apparaissait nullement liée à un quelconque approfondissement intérieur, dont à vrai dire je n’avais pas alors la moindre idée. C’est dans les trois ou quatre années qui ont suivi seulement, qu’à travers le brouhaha des discussions, des analyses, des prises de positions, des manifestes tous azimuts s’est fait jour en moi, peu à peu, ce pressentiment que non seulement le sort (et même la survie physique toute nue) de notre espèce est liée indissolublement à une transformation profonde des mentalités, mais aussi que la “tâche” la plus essentielle qui était devant moi dans l’immédiat, c’était de réaliser une telle transformation dans ma propre vie.

C’étaient des années d’intense effervescence idéologique et spirituelle non seulement dans ma vie, mais dans celle de centaines de mille d’hommes et de femmes, dans la foulée des “événements” de Mai 1968[311]. Des jeunes surtout, mais aussi des moins jeunes comme moi (qui avais alors 42 ans), se levant un peu partout dans le monde, et plus particulièrement en France et aux États-Unis, pour “changer la vie”. Mais au moment de m’arracher à une orbite de vie (mais était-ce là “la vie” ? !) qui paraissait d’une stabilité immuable, tant était forte l’impulsion en moi qui la maintenait, je ne soupçonnais rien encore de cette effervescence qui s’amorçait de tous côtés, et dont rien ne filtrait dans le vase clos où je restais enfermé.

[310]Dans la section “Le tournant - ou la fin d’une torpeur” (no 33), note de bas de page 117 page 114.

[311]Voir à ce sujet la note “La Grande Révolution Culturelle sera déclenchée par Dieu” (no 18). Pendant “les événements”, j’étais resté surtout spectateur, à la fois abasourdi et émerveillé par ce qui arrivait, véritable conte de fées d’Utopie ! J’ai fini quand même par me joindre à un Comité d’enseignants à la Fac d’Orsay, pour mettre sur pieds un projet de réforme de l’Université (resté sans lendemain, on s’en doute), basé sur une séparation de la fonction de recherche de la fonction enseignante.

J'étais tout à ma passion de recherche, et en même temps identifié corps et âme à ce rôle gratifiant de pionnier et de grand visionnaire dans lequel elle me coulait.

C'est par une circonstance en apparence fortuite[312] que je m'étais vu acculé à cet arrachement, par un sursaut de fidélité à des convictions intimes si profondément enracinées que de composer avec elles (idée qui ne m'a d'ailleurs effleuré à aucun moment) aurait été une trahison de celui que j'étais profondément, au-delà de mon identification de surface au rôle qui m'était imparti - identification en porte-à-faux, en vérité, sur mon être profond. *À quel point* elle l'était, à quel point ce qui m'apparaissait comme une exigence élémentaire d'intégrité dans l'exercice de ma profession[313] était tenu pour nul et négligeable, voire comme vaguement ridicule, par tous mes amis et jusqu'à mes élèves dans mon monde d'adoption, auquel je m'étais identifié si chaleureusement - cela je ne l'ai appris qu'à ce moment, et dans les mois qui ont suivi. C'est cette expérience, me révélant progressivement et de façon de plus en plus irrécusable une différence (que j'appellerais maintenant une différence *d'univers spirituel*) essentielle, irréductible et infranchissable, avec des êtres dont je m'étais senti et cru proche (ou dont il me plaisait et m'arrangeait de me croire proche, en dépit de tout ce qui me criait le contraire...), l'expérience donc du caractère illusoire d'une certaine vision de la réalité m'impliquant de façon névralgique, et dans laquelle je m'étais complu jusque-là - c'est elle assurément qui a rendu sur le moment si douloureux et si amer l'acte décisif de l'arrachement. Et c'est d'avoir *pris acte* de mon illusion plutôt que de continuer à m'y accrocher vaille que vaille (quitte à mettre toute l'eau qu'il faudrait à mon vin...) qui a rendu cet acte irréversible et lui a donné toute sa portée. Ce n'était plus dès lors, comme il semblait d'abord, l'acte de

[312]Il s'agit de la découverte de la présence de 5 % provenant du ministère de l'armée, dans les sources de financement de mon institution d'attache (l'Institut des Hautes Études Scientifiques à Bures-sur-Yvette). Pour des précisions, voir Récoltes et Semailles III, note no 134_1.

[313]Il s'agit du refus total de la recherche à buts militaires, et de l'immixtion de l'armée dans la vie scientifique, notamment comme source de financement (cf. précédente note de bas de page). Mes convictions antimilitaristes, aujourd'hui aussi fortes qu'elles le furent jamais, ne se limitent d'ailleurs nullement à ma vie professionnelle. Il ne peut pas plus être question pour moi de porter l'uniforme, que de me laisser pousser sous la pression de je ne sais quelles circonstances à me faire exécuteur des hautes œuvres, ou indicateur de police - quitte même, s'il faut en passer par là, à me laisser fusiller. C'est la raison aussi pour laquelle je n'ai pas demandé ma naturalisation avant 1972 et suis resté apatride jusqu'à ce moment. Les chances de trouver quelque part un poste stable dans la recherche scientifique, tout en étant apatride, apparaissaient d'abord des plus problématiques. J'étais tout prêt, en cas de besoin, à renoncer à ma vocation première, pour me rabattre sur un métier artisanal, comme celui de menuisier ou d'ébéniste qui m'aurait attiré.

quitter simplement une institution qui avait démérité à mes yeux, pour me parachuter dans une autre présumée meilleure qui déjà m'ouvrait grandes ses portes ; mais bien l'acte d'un homme qui coupe ses amarres - qui quitte un milieu et les valeurs et le mode de vie qui vont avec, pour ne plus y retourner. En l'espace de quelques mois, ma passion dominante et mes tâches maîtresses, mon terrain d'action, les amis avec lesquels je ferai des choses en commun, allaient être totalement différents de ceux qu'ils avaient été pendant toute ma vie d'adulte.

Ce changement, il est vrai, mû par une fidélité à mon être profond, ne touchait pas pour autant aux couches tant soit peu profondes de la psyché. Sorti de mon étuve scientifique, le regard nouveau que j'ai alors porté sur le monde (comme un qui débarque tout juste !), s'il m'incluait bel et tien, c'était bien plutôt par le rôle qui était le mien dans la société et par les contradictions inhérentes à ce rôle, que comme celui que *j'étais* et qu'en vérité, sans m'en douter le moins du monde, j'ignorais à peu près totalement. *Qui* j'étais, je n'allais vraiment commencer à le découvrir que six ans plus tard, en découvrant la méditation[314]. Mais cette découverte cruciale de moi-même n'aurait pu se faire, assurément, si elle n'avait été d'abord préparée par la découverte du monde qui m'entourait, et par une confrontation avec d'autres façons que la mienne de le regarder. Et l'acte d'"arrachement" à mon milieu d'adoption avait été en même temps, sans que je m'en doute encore sur le moment, l'acte justement par lequel je repoussais et franchissais une *porte* que jusque-là j'avais maintenue fermée sur moi, et qui à présent s'ouvrait toute grande sur un monde nouveau ! C'est alors seulement que j'ai compris que ce milieu dans lequel j'avais été niché douillettement avait été aussi ma *prison*. Une prison de grand confort, certes, capitonnée et dorée et à l'air confiné, dont j'avais fini par m'arracher si douloureusement, étouffant à demi, pour reprendre enfin mes esprits et respirer à grands traits l'air vivifiant du dehors !

C'était une *libération*, oui. Et, pour la première fois dans ma vie je crois, il m'a été alors donné de connaître la joie émerveillée et la plénitude de celui qui sent se détacher de lui de pesantes entraves dont il n'avait pas jusque-là pressenti seulement l'existence, et qui voit un monde insoupçonné s'ouvrir devant lui, l'appelant à le découvrir. Et c'est aussi la première fois je crois[315] que j'ai fait cette expérience étrange, qui allait se renouveler encore tant et tant

[314]Au sujet de cette découverte, voir la sous-note "Le fruit défendu (1) : résistances et souffrance du créateur" (nos 56, 6)), notamment pages 247-249.

[315]Il y a eu pourtant une autre occasion similaire, avec la mort de ma mère, dont je parle dans la section "La mort interpelle - ou l'infidélité (2)" (no 35).

de fois : qu'une chose venue sur moi avec toutes les apparences d'un "mal" contre lequel tout mon être se rebiffait et s'insurgeait, une fois consommée et assumée, s'avérait une bénédiction.

58. L'acte (2) : toute création est un commencement sans fin.

(5 septembre) M'étant arraché à l'univers clos qui avait jusque-là enserré ma vie d'adulte, je me suis trouvé catapulté dans l'effervescence post-Mai 68, qui dans ces années gagnait l'esprit de beaucoup des êtres parmi les plus vivants. C'était une ambiance de révolution culturelle couvant sous les cendres, se grignotant un chemin un peu dans toutes les couches de la société et dans tous les milieux, prête (ainsi semblait-il) à s'embraser à nouveau pour consumer un monde agonisant.

Il n'est pas dans mon propos de m'attarder ici sur un tableau de cette grande fermentation créatrice, telle que je l'ai moi-même vécue comme un témoin et comme un co-acteur. Pendant deux ou trois ans (entre 1970 et 1972), comme un des principaux animateurs dans le groupe "Survivre et Vivre" (au- quel je me consacrais avec une fougue semblable à celle que précédemment j'avais mise dans mon investissement dans la mathématique), et comme directeur et principal rédacteur du bulletin mensuel de même nom, j'étais aussi branché qu'on pouvait l'être sur ce qui se passait un peu partout, tant à Paris et en province que hors de France, et tout particulièrement aux États-Unis, où la "counterculture" battait son plein. Je passais bien dans les six à huit heures par jour à la correspondance suscitée par notre action, et le plus clair du reste du temps était consacré à des contacts de vive voix, notamment lors des réunions et des permanences du groupe. Il y avait aussi les "interventions" à l'extérieur : discussions publiques sur les thèmes les plus divers (tous liés et ramenant à la grande Crise de Civilisation), dans des salles des fêtes de mairies en banlieue ou dans des villages au diable vert, dans des institutions de recherche, des universités, des écoles, depuis les plus huppées aux plus infâmes bahuts et jusques y compris dans une petite école communale de banlieue, avec ses enfants sages et un peu ébahis... Mes titres universitaires et (dans les grandes occasions) ma réputation de savant-vedette servaient de Sésame-ouvre-toi, avec une efficacité infaillible qui avait de quoi émerveiller ! Le plus souvent, les officiels qui nous invitaient[316] étaient bien loin de se douter qu'un Monsieur aussi distingué (à ce moment professeur associé au Collège

[316]Le plus souvent, l'invitation s'adressait à moi en personne, mais je demandais souvent de pouvoir amener avec moi un ou deux "collègues et amis" (de Survivre et Vivre, est- il besoin de le dire !). Leur présence active avait pour effet d'animer et de détendre les débats, moins centrés de ce fait sur la personne d'un "invité de

de France) se déplaçait tout exprès pour venir semer le trouble dans les esprits. Il y en a qui ont dû rester longtemps à se demander après coup ce qui leur était arrivé...

Ça a aussi été la période de ma vie, et de très loin, où j'ai rencontré le plus de gens - au point que parfois, moi qui serais plutôt d'un tempérament solitaire, la tête m'en tournait ! Je crois aussi que directement ou indirecte- ment, pour tous les gens que j'ai rencontrés et fréquentés depuis, et dont bon nombre ont été importants dans ma vie, c'est de ces années bouillonnantes que ces rencontres sont issues, quand je me suis frotté à mes semblables plus que dans toutes les autres années de ma vie réunies.

J'ai eu tendance à oublier un peu cette période de fermentation intense, qui n'a duré qu'un temps avant de retomber et d'être plus ou moins résorbée (ainsi du moins pouvait-il sembler) dans l'inertie générale. Certes, les espoirs immenses qu'elle avait allumés et qu'elle motivait, espoirs aussi fous et aussi "impossibles" que les événements (pourtant "entrés dans l'histoire" !) qui avaient déclenché cette fièvre soudaine et salutaire, sont restés sans lendemain. Non seulement la révolution culturelle à échelle planétaire n'a pas eu lieu, ni aucun autre événement marquant du même ordre à l'échelle d'un pays ou ne serait-ce que d'une ville. Mais il semblerait que l'inertie universelle des cœurs et des esprits se soit encore appesantie d'année en année, investissant un à un et tirant dans l'ornière des égoïsmes, des routines et de la médiocrité satisfaite d'elle-même ceux-là même qui s'étaient laissés soulever, l'espace de quelques années, par une foi généreuse en les ressources créatrices en eux-mêmes et en l'homme. Dans ce combat inégal de l'esprit qu'emprisonne et alourdit la matière, des processus créateurs s'obstinant obscurément au sein d'une masse amorphe lestée d'une inertie immense, d'un incertain devenir écrasé par tout le poids des déterminismes d'aujourd'hui, d'hier et d'un passé immémorial, il semblait bien que la pesanteur brute de la masse et du nombre l'avait finalement emporté et avait effacé jusques aux traces, infiniment fragiles, improbables, éphémères, d'un devenir créateur humain. C'était là du moins l'impression inexprimée qui a fini par se décanter en moi au fil des ans. Elle était mienne l'an dernier encore. J'avais fini par prendre mon parti, en somme, de ne rien attendre de l'extérieur pour nourrir ou seule- ment stimuler mon propre cheminement. Tout, ou presque, qui m'était venu de là, après les années intenses et fécondes des débuts de Survivre et Vivre en 1970-72, m'apparaît en tout pre-

marque" (très peu dans le style, il faut dire, du "Monsieur distingué"...). Ces invitations étaient presque toujours suggérées, le plus innocemment du monde, par des personnels de l'institution qui étaient sympathisants du groupe, après s'être concertés avec nous.

mier lieu comme autant de poids et autant d'appâts pour me tirer en arrière ou me dissuader d'avancer…

Pourtant, après la moisson inouïe de mes rêves depuis l'an dernier, et surtout des rêves métaphysiques et des rêves prophétiques, et aussi par la réflexion poursuivie avec l'écriture de La Clef des Songes, mon optique pour évaluer la place et la portée des choses s'est bien transformée. Je suis de moins en moins porté à me laisser impressionner par l'évidence écrasante du *quantitatif*, celle de la masse et du chiffre, cette pesante arme de choc de l'inertie. Je commence à me rendre compte que toute cette masse immense que Dieu, bien mieux que l'homme, sait jauger, ne pèse que d'un poids infime dans *Ses* balances ! Alors qu'un seul acte créateur, si infime qu'il puisse paraître, en tant qu'acte auquel Dieu Lui-même participe, à poids d'éternité. Je sais du moins, par un de mes rêves, qu'un tel acte vit à jamais dans la Mémoire de Dieu - gravé au même instant et avec un art achevé sur des plaques d'or fin, pour y être conservé de toute éternité. Mais s'il est vrai que Dieu est Acte, sûrement la Mémoire de Dieu n'est archive ni tombeau-dépotoir de momies (fussent-elles en or et de toute beauté…), mais bien *présence* vivante en Dieu et, par là-même, *appel à d'autres Actes* en puissance. Des actes attendant leur heure, sous l'Œil vigilant de Dieu, pour naître et pour perpétuer et parfaire celui dont ils sont les fils.

Pour le dire autrement : tout acte créateur, si infime qu'il puisse paraître, et alors même qu'il semblerait à jamais perdu et oublié, est un *commencement*, géniteur fécond d'une suite sans fin d'actes issus de lui qui le continuent et le parachèvent. Toute création, en tant qu'œuvre qui n'est pas que de l'homme mais aussi de Dieu, a vie et valeur éternelle[317].

Cette vertu de "commencement" peu à peu me devient apparent pour l'acte d'arrachement sur lequel je m'étais arrêté hier, acte que j'avais pourtant tendance à oublier et à mésestimer, comme une petite chose en somme ("la moindre des choses" quasiment !), parmi tant d'autres qui se sont pressées dans ma vie depuis, et qui m'apparaissent d'une tout autre portée ! Et à dire vrai, dans les mois déjà qui ont suivi, m'étant mis en mouvement pesamment d'abord, puis pris peu à peu dans l'ardeur d'une nouvelle fougue créatrice, en résonance avec celle que je sentais déjà obscurément se déployer dans tant d'autres autour de moi - déjà ces moments pénibles par lesquels j'avais eu à passer, comme ceux d'un laborieux enfantement, étaient bien oubliés ! Les leçons de circonstance qu'ils recelaient pour moi,

[317]Comparer avec le dernier alinéa de la note "Création et maturation (2) : point n'est besoin de "dons" pour créer" (no 49) (page 117).

je n'ai été conduit à en prendre connaissance que quatorze ans plus tard, sous la poussée de l'écriture de Récoltes et Semailles. Pourtant, cette plénitude nouvelle d'une vie et d'une création tout autres que dès ces mois-là je vivais[318], étaient parmi les premiers fruits déjà de ces "moments pénibles" dont je ne conservais plus qu'un souvenir distrait. Et les moissons autrement plus lourdes encore qu'au fil des ans et jusqu'à aujourd'hui encore j'ai récoltées sont filles du même acte méconnu, décisif : l'acte par lequel, enfin, je me suis *mis en marche*.

Certes, si quelque chose en moi à ce moment-là a bel et bien "bougé", je n'en étais pas pour autant renouvelé tout entier, comme par enchantement. C'était, je l'ai bien dit, un *commencement*. Le commencement d'un long et laborieux travail, avec ses longs temps morts, mais aussi ses soudaines accélérations, imprévues et imprévisibles, où soudain, en l'espace d'heures ou de jours, on brûle les étapes de mois et d'années, voire de vies entières... Un travail qui se poursuit aujourd'hui encore, et qui, si je ne m'endors en chemin (qu'à Dieu ne plaise !), ne s'achèvera (très provisoirement, sans doute...) qu'avec mon dernier soupir.

59. Une charrue nommée Espérance....

J'ai eu tendance aussi à mésestimer quelque peu l'intense travail de réorientation qui a eu lieu dans les deux ou trois années après l'arrachement, quand pour la première fois de ma vie j'ai essayé consciemment de me faire une image d'ensemble cohérente du monde qui m'entourait, et de la dérive aussi dans laquelle il était entraîné. Certes, tant que ce travail-là n'était secondé et soutenu par une véritable prise de conscience de moi-même et par un travail d'approfondissement intérieur, il était comme un colosse de fer sur des pieds d'argile. Cela n'en était pas moins un travail authentiquement créateur, et par lequel sûrement il me *fallait* passer, avant d'être prêt pour le travail plus essentiel encore de découverte de moi (mettant en jeu des résistances d'une tout autre puissance...), lequel allait fournir la base inébranlable encore manquante.

Pendant longtemps, les fruits de ce premier travail sont restés ignorés, tant cette nouvelle connaissance du monde, de sa dérive et de la désagrégation de ses valeurs, faisait corps désormais avec moi. Sûrement, la lucidité qu'elle m'a permise a contribué à me préserver de me disperser dans des activités utiles peut-être, voire même "indispensables" dans une optique

[318]Cette "plénitude nouvelle" et cette "nouvelle fougue créatrice" sont apparues sur- tout après le mois de juillet 1970, quand s'est constitué à Montréal (à l'occasion d'un col- loque mathématique à l'Université de Montréal, et des discussions extra-mathématiques qui l'avaient animé) l'association "Survivre", qui par la suite allait changer son nom en "Survivre et Vivre".

"utilitaire" superficielle, sans être vraiment fécondes. Je pense notamment au militantisme de routine, continuant sur sa lancée par le seul effet de l'inertie d'une impulsion acquise. Passé un certain moment, l'activité militante n'aurait plus nourri qu'une Image, en allant au-devant de ce que tout le monde désormais attendait de moi : rester sagement sur l'orbite de ma nouvelle trajectoire, dûment répertoriée et classée - et qu'on n'en parle plus !

À dire vrai, tout autour de moi semblait me pousser vers le rôle tout désigné, la "niche" toute prête d'une sorte de "pâpe de l'écologie"[319], mi-Guru mi-"savant distingué", mi-"cheveux longs" mi-éminence impeccable. Et un tel rôle, certes, n'était pas sans avoir l'acquiescement d'une partie fortement implantée de mon être ! Mais s'il m'est arrivé plus d'une fois d'entrer dans ce rôle (dont alors je sentais plus le danger que je n'en percevais l'insidieuse attirance), déjà je n'étais plus celui qui aurait pu vraiment s'y installer et longuement s'y complaire. Je m'étais mis en marche, et quand il m'est arrivé depuis de m'attarder, non sans quelque complaisance parfois, dans une étape ma foi plaisante voire confortable, quelque chose en moi pourtant, sous le choc parfois d'un événement extérieur percutant, m'avertissait bientôt que j'avais assez musé.

La fidélité venait non pas de moi mais d'abord de Dieu, qui, au lieu de me laisser en silence gaspiller mes années, à chaque fois finissait par me faire comprendre d'une façon ou d'une autre (souvent par la voie d'un rêve bien senti) qu'il était temps de me secouer et de reprendre mon chemin. Il me faisait sentir, irrécusablement, que je stagnais. Je ne supporte plus de stagner ! Et quand le message avait enfin passé le seuil d'oreilles réticentes, je repartais…

Je pense aussi à une certaine commisération avec laquelle il m'est arrivé de repenser (oh, tout à fait en passant !) à la grande espérance qui avait animé ces années intenses et généreuses - celle du Renouveau que tout semblait appeler, que tant de signes convergents semblaient annoncer ! Cette espérance était portée par une *foi* immense en "l'homme". Foi aveugle, sans doute, mêlée si indissolublement à une ignorance quasi-totale de la nature et des limites de l'homme en général et de nous-mêmes en particulier, et à l'insidieuse fringale d'illusion

[319]Ce terme avait été utilisé par Pierre Fournier (sans aucune intention péjorative d'ailleurs, bien au contraire - il sympathisait à fond avec le groupe Survivre et Vivre), dans un de ses articles pleins d'une verve amère, dans Charlie-Hebdo. Le terme m'a fait une impression étrange et ambiguë, dont je me rappelle encore maintenant, alors que j'ai presque tout oublié ! C'était comme une mise en garde discrète, vis-à-vis de ce qui m'était déjà réservé - si je n'y prenais garde ! Comparer aussi avec Récoltes et Semailles, la section "Le Guru-pas-Guru - ou le cheval à trois pattes" (Récoltes et Semailles I, no 45).

dans laquelle s'ancrait notre ignorance, qu'il m'est arrivé par la suite de ne plus y voir que la gangue égotique et d'ignorer les précieuses paillettes d'or d'une foi créatrice. Avec quelle joie pourtant ai-je reconnu cette même foi (sous un visage différent il est vrai et surtout, dépouillée du manteau d'illusion qui chez nous naguère l'avait tant alourdie et cachée...), en filigrane ténu, tenace et insistant à travers toute l'œuvre d'un Marcel Légaut[320] ! C'était tout dernièrement - la première et la seule fois aussi, depuis ces années déjà lointaines, où j'entends résonner en autrui comme un écho à cette folle espérance d'une immaturité téméraire (et pourtant déjà, peut-être, secrètement visionnaire...) ; un écho dans des tons plus graves et plus profonds, nourris par une vision longuement mûrie tout au long d'une longue vie de durs labeurs, de méditation et de prière.

Pendant de longues années, pendant près de quinze ans cette espérance déçue avait creusé et laissé en moi comme un *vide* béant - un vide pourtant que je n'ai jamais songé à vouloir combler. Il était devenu comme une partie de moi-même, que je portais en moi comme une chose inéluctable, familière désormais, quelque peu pénible ou douloureuse certes ! mais à laquelle je ne songeais pas à vouloir échapper. Ou pour le dire autrement, il y avait ce grand vide à quelques pas devant moi qui semblait barrer l'avenir, et qui m'accompagnait en reculant à mesure que j'avançais - un vide qui jetait le voile d'une interrogation tacite,

[320]Dans ce que j'ai lu jusqu'à présent de l'œuvre de Marcel Légaut (j'en suis à présent au sixième volume...) je n'ai trouvé aucune allusion à Mai 1968 ni au mouvement de "Contre-culture" qui l'a suivi. Des échos n'ont pu manquer de lui parvenir, mais visiblement il n'était pas branché sur ces longueurs d'onde-là ! Il en était pourtant beaucoup plus près qu'il ne le soupçonnait, et qu'il ne le soupçonne sans doute en ce moment encore. Par son "retour à la terre" solitaire en 1940, il a été un précurseur, ignoré et qui s'ignorait, de ce mouvement collectif surgi trente ans après. Également par une sorte de nostalgie "communautaire", laquelle semble avoir été une des forces dirigeantes dans sa vie. Par contre, il a dû être déconcerté, voire repoussé par les aspects anarchiques, bien souvent même dissolus et en tout cas très "libération sexuelle", du mouvement communautaire d'après Mai 68. Sans compter que la dimension spirituelle de ce mouvement, laquelle lui donne toute sa portée, s'exprimait sous des formes qui ne devaient guère lui être accessibles à ce moment. Le fait est qu'il n'y était pas souvent question du bon Dieu, ni de prières ! Je crois que le temps n'était pas mûr, alors, pour que deux recherches issues d'inspirations et d'horizons idéologiques aussi différents se rencontrent. Mais je crois aussi que cette rencontre non seulement devait se faire, mais que c'est maintenant chose faite.

Au mouvement communautaire d'après 68 il n'a pas manqué la foi ni la générosité, mais la rigueur. Celle qui ne se contente pas d'écumer des miroitantes surfaces, que ne rebutent pas les longues et hasardeuses descentes dans les profondeurs. Celle qui soutient les longues persévérances, quand le but recule dans l'infiment lointain. Celle qui appelle, et rend proches et aimantes, la solitude et sa sœur le silence...

incessante sur tout ce que je faisais : quel est le sens de ce que tu fais, alors que le monde des hommes, dont l'existence seule donne un sens plénier à tes actes, se désagrège, et selon toute vraisemblance est appelé à disparaître dès demain ?

Je n'ai jamais essayé d'écarter cette interrogation, de m'en débarrasser par une "réponse" qui ne pouvait être que factice, alors que le temps en moi n'était pas mûr pour la donner. J'ai porté cette interrogation muette avec moi en ces années, comme le fruit d'une connaissance, incomplète certes et précaire, mais que je ne songeais pas à désavouer, ni même à minimiser. Pas plus d'ailleurs que je ne me sentais incité à me confronter à cette interrogation. À dire vrai, elle ne mettait pas vraiment en cause, quoiqu'il pouvait en sembler, le sens de ma vie, ou le sens de l'existence. Bien au contraire, il me semble maintenant qu'elle faisait partie de ce sens, et qu'il était nécessaire que je la porte ainsi en silence. Le sens de mon existence, après le renouvellement intérieur, la "renaissance" qui eût lieu en 1976, était enracinée dans une profondeur de mon être hors d'atteinte, je crois, de toute menace de destruction physique pesant sur ma personne, ou même sur toute l'humanité et sur ce miracle inouï qu'est la vie sur la terre. D'ailleurs, en les périodes de création spirituelle cette interrogation cessait. Ou, si elle était présente, elle n'atteignait pas, du moins, le travail de découverte spirituelle, par lequel mon être même se transformait.

Maintenant que je m'y arrête, je me rends compte que ce vide laissé par une espérance qui fut "vraie", avait lui aussi qualité de vérité - c'était un vide *fécond*. Et la question sans réponse que ce vide maintenait en moi avait elle aussi qualité de vérité, elle était elle aussi féconde.

Ce vide béant et cette question étaient comme un grand champ, labouré par le soc étincelant de la charrue Espérance. Le Laboureur est parti et la charrue oubliée, et peut-être les gelées de l'hiver ont cuit et durci cette terre qui fut verdoyante et qui à présent semble désolée. Pourtant, une vie obscure et intense déjà travaille ses profondeurs. Aux premières giboulées du printemps, ce champ est prêt pour le Semeur...

60. Le Souffle et la Tempête.

(6 septembre) Une "circonstance en apparence fortuite" (disais-je avant- hier) avait déclenché l'acte décisif qui, en l'espace de quelques mois, allait profondément changer ma vie. Chose remarquable, vers le même moment (à un ou deux ans près), dans des dizaines et des centaines de milliers de vies d'hommes un peu partout dans le monde, ont joué de façon toute similaire des "circonstances en apparence fortuite", déclenchant dans chacune d'elles

un sursaut d'amplitude comparable à celui qui s'est alors produit en moi, et un travail intérieur la transformant plus ou moins profondément ; l'espace de quelques années pour certains, et pour d'autres de façon irréversible. Je me rappelle bien, comme si c'était hier, à quel point j'ai été saisi par cette impression d'une extraordinaire *convergence* dans le devenir et la démarche d'êtres provenant de milieux totalement différents[321], lestés chacun d'une éducation et d'œillères culturelles non moins différentes, et mus initialement par des chocs de déclenchement et par des motivations également tous différents. Un jour, en chacun de nous, quelque chose avait "fait tilt" soudain avec une force sans réplique ; une goutte (par elle-même dérisoire) qui avait fait déborder un invisible vase plein à ras-bord, et nous avait fait franchir un invisible seuil devant lequel pendant une vie entière peut-être nous étions restés bloqués...

Un franchissement sans retour[322], sans d'ailleurs trop réaliser sur le coup ce qui était en train de se passer.

Pour moi ça avait été le magouillage généralisé scientifiques-militaires qui avait fini par me mettre en marche. Pour un autre c'était le bruit de nuit et de jour qui soudain lui apparaissait dans toute sa dimension démentielle. Pour un autre encore l'air même qu'il respirait, auquel il n'avait jamais prêté attention et qui, il le sentait bien à présent, insidieusement le rongeait. Ou des longues études dans lesquelles on s'était investi avec une conviction de commande

[321](7 septembre) En écrivant ces lignes m'est venu le souvenir d'une autre fois, toute proche celle-là, où j'ai été "saisi" par une telle impression d'une ("impensable" !) convergence, par la rencontre avec la pensée de Marcel Légaut. (Voir la section "L'impensable convergence" (no 37), et plus particulièrement la page 116.). C'est d'ailleurs une chose remarquable que cette impression de "convergence", d'une "force bouleversante" comme j'écrivais alors sans aucunement forcer la note, n'ait pas suscité en moi alors le souvenir de cette impression toute semblable (sinon tout aussi puissante) qui m'avait habité pendant deux ans ou trois, il y a de cela seize ou dix-sept ans. Cela donne une mesure à quel point le souvenir de ces temps, souvenir qui est en train de remonter progressivement par la vertu de l'écriture, était relégué dans les oubliettes, comme des étapes brouillonnes et sans grande conséquence d'un passé qui serait désormais dépassé. Et je commence seulement à pressentir que ce passé-là a à m'apprendre bien des choses sur ce qui se prépare en ce moment-même sur un plan hors de ma vue, et qui s'apprête à se manifester et à prendre possession de la vie de tous... (Comparer avec les deux notes "La Grande Révolution Culturelle sera déclenchée par Dieu" et "Impensable Mai 68 - ou la répétition générale" (nos 18, 44), où ce pressentiment commence timidement à se faire jour).

[322]Je dis bien "sans retour", sans oublier les cas, de loin les plus nombreux sûrement, où la vie a fini par retomber dans l'inertie première dont elle s'était dégagée, l'espace de quelques années. Alors même que cet épisode serait désormais renié et plus ou moins refoulé du souvenir conscient, il n'est pas effacé pour autant. On peut renier, refouler une intime connaissance fruit d'une création, on peut abdiquer d'une maturité alors apparue (et désormais malvenue). Mais on n'efface ni une maturité, ni la connaissance qui en forme la chair.

et dont on découvrait, dans une clarté soudaine et fulgurante, qu'elles n'avaient aucun sens - une simagrée de singes dressés ! Tel autre expulsé de chez lui avec les siens à brève échéance, par quelque sombre spéculation immobilière. Ou la muette menace d'une centrale nucléaire non loin de là - allions nous servir de cobayes bénévoles et passives à Messieurs les savants atomistes ? Ou tel mari modèle ou telle épouse sage se rendant compte soudain, dans un éclair d'évidence saisissante, à quel point leur vie conjugale avait été un désert, coupés l'un et l'autre, comme par quelque secrète et mystérieuse malédiction, de ce qui fait la force et la sève d'une vie de couple…

Ce qui était commun à tous ces cas, je crois, c'est qu'un ordre du monde qui avait semblé le seul pensable, dont on était imprégné au point d'en être soi-même indissociable, soudain s'était révélé comme une chose *extérieure* - une chose *étrangère*, au fond, à ce qu'on est au plus profond ; étrangère et, du même coup, perçue comme écrasante, inhumaine, ennemie - *intolérable*.

Ce n'était nullement là l'entraînement, euphorique à rebours, par quelque mode de "contestation", où les uns et les autres auraient été tout contents de venir renchérir par leurs propres doléances. Bien au contraire, ces révélations subites, par quoi l'être prend conscience d'une contrainte jusque-là intériorisée, et du même coup en ressent, avec une acuité sans réplique qui le prend lui-même de court, le caractère mutilant dans sa vie, provoquant en lui ce sursaut de l'être soudain confronté à l'intolérable - c'est dans la solitude qu'elles surgissent. Ou plus exactement, elles établissent celui qu'elles visitent dans la solitude, lourde à porter, de l'homme qui soudain se sent *différent* des autres : tous les autres subissent, tout comme cela avait été le cas pour lui-même, sans avoir l'air seulement de s'en apercevoir. Lui seul désormais subit en sachant que ce qu'il subit le mutile, jour après jour. Lui *seul*, jour après jour, sent la morsure et l'affront sans cesse répétés de l'intolérable. Et d'être seul à sentir ainsi - un inadapté en somme, un asocial à profil psychotique…- rend la contrainte abhorrée plus intolérable encore.

Pour ces hommes et ces femmes (et bien souvent des gosses aussi, dont la carapace isolante est moins épaisse et moins étanche), de découvrir qu'ils n'étaient pas seuls de leur espèce, que d'autres étaient passés et passaient par de tels caps et ne craignaient pas d'en parler, était une délivrance. Le travail le plus utile, je crois, que nous avons pu faire par le moyen du groupe et de son bulletin[323], c'était d'aider certains parmi eux de sortir de cet isolement, vécu souvent

[323]Ce bulletin n'a jamais eu une présentation "commerciale", qui l'aurait rendu acceptable pour la vente par

comme une tare et comme une impuissance, et à se découvrir porteurs d'un mouvement qui les dépassait autant qu'il dépassait chacun de nous dans Survivre et Vivre, et qu'il dépassait le petit groupe aux moyens oh combien modestes que nous formions. Ils étaient comme autant de "points isolés", des "points de fermentation" précieux qui s'ignoraient encore eux-mêmes. Je rêvais que ces points allaient devenir les *nœuds* reliant les mailles d'un vaste *filet* qui finirait par recouvrir le pays entier - mailles larges d'abord et appelées à se resserrer, au fur et à mesure que la situation mûrirait. Notre tâche serait avant tout, de fournir les premiers fils pour relier entre eux ces nœuds potentiels, de nouer et assembler les premières mailles, et de stimuler la poursuite d'un travail similaire partout où nous le pourrions.

La force créatrice qui devait animer ce travail, surgie de la sourde fermentation des esprits, je savais qu'elle n'était nullement concentrée dans le comité de rédaction de notre modeste bulletin[324]. Elle se trouvait partout où il y avait des hommes qui s'éveillaient, qui prenaient conscience d'une insatisfaction essentielle, irréductible, qui déjà avaient cessé d'être partie prenante, passive et inconditionnelle, d'un ordre du monde désormais ressenti, fût-ce obscurément et de façon qui restait informulée, comme *inhumain* - comme foncièrement étranger à leur nature d'homme. Notre rôle n'était pas de dire ce qui devrait être, et encore moins comment y parvenir[325], voire même de désigner du doigt "les coupables" (même si on

---

les marchands de journaux. C'était finalement bien mieux - la diffusion était assurée, sans gros problèmes, par des groupes de sympathisants un peu partout à Paris et en province, et c'était là l'occasion de contacts nombreux qui ne se seraient pas faits autrement. Après un tirage de mille exemplaires pour le premier bulletin, au fur et à mesure que le groupe Survivre et Vivre et son journal trouvaient leur vrai visage, le tirage est allé s'amplifiant jusqu'environ 15000 exemplaires, avec des rentrées qui, vers la fin, couvraient largement les frais de fabrication et de diffusion. Avec, il est vrai, un investissement de travail bénévole considérable, et qui n'aurait sans doute pu se maintenir à longue échéance.

[324]Peut-être aurais-je été long à m'en rendre compte, vu le milieu et l'ambiance dont je débarquais, si je n'y avais été aidé par plusieurs amis qui s'étaient décidés à se joindre à moi, et qui avaient de prime abord une vue beaucoup plus pénétrante que la mienne. Parmi ceux-ci, je signalerai tout particulièrement Claude Chevalley et Denis Guedj, par lesquels j'ai appris bien des choses alors, ainsi que Felix et Mati Carrasquer (des amis de très longue date) et Jean Delord. Sauf ce dernier, tous ces amis se réclamaient assez explicitement d'idées et d'options libertaires (sans d'ailleurs aucunement s'y enfermer) ; idées et options pour lesquelles j'avais depuis toujours une sympathie spontanée, et que j'avais eu le temps de perdre un peu de vue au cours de ma vie de "vedette" et de "grand patron" mathématique…

[325]Continuellement, nous nous trouvions confrontés à la nécessité pénible de devoir décevoir l'attente avec laquelle si souvent on venait vers nous, auréolés du prestige de la "science" en même temps que de celui de notre action, aux dimensions modestes certes mais aussi (et beaucoup sans doute le sentaient) unique en son genre.

n'hésitait pas, quand l'occasion l'exigeait, à secouer un cocotier…). Notre rôle était, avant tout autre chose, d'aider les uns et les autres, confrontés chacun à sa solitude et à son sentiment d'impuissance devant le poids immense, inéluctable d'un monde implacable et inerte qui l'écrasait, à prendre conscience de ses propres ressources bien vivantes, prêtes à agir, à créer et à transformer si humblement soit-il, là où il se trouvait. Dans cet esprit, "demain" ne pouvait être un projet conçu d'avance, concocté et présenté par quelques-uns pour être entériné par le grand nombre. Ce serait une *œuvre* commune s'enracinant dans l'aujourd'hui, naissant au fil des jours des actes en apparence dispersés de *tous*. Une œuvre *créée* donc, dont personne au monde ne saurait aujourd'hui prédire le visage, même si on ne pouvait et ne devait s'empêcher de faire effort pour constamment le pressentir…

Ce mouvement que nous avions su percevoir et dans lequel nous étions ferments, que nous voyions s'accentuer aussi bien en nous-mêmes qu'autour de nous par les innombrables échos qui nous en parvenaient de tous côtés, n'a pas continué pourtant à s'approfondir et à s'amplifier comme nous l'avions espéré. C'était même en moi plus qu'un simple espoir ou qu'une espérance. Il y avait une totale assurance que ce développement que nous attendions était une chose qui *devait* se faire, tant les signes qui allaient dans ce sens étaient nombreux et éloquents, tant leur sens m'apparaissait irrécusable.

Si ce vaste mouvement qui alors s'amorçait est retombé, ce n'est pas, certes, à cause de telles ou telles fautes ou carences en aucun de nous personnellement, question dévouement, organisation, lucidité, probité ou que sais-je. Le sort de l'humanité et ses chances de Renouveau n'étaient pas sus- pendus à la poignée de bonnes volontés plus ou moins disponibles que

---

On aurait voulu nous forcer à jouer les augures, à faire état d'un "savoir" supérieur dont nous n'étions pas plus détenteurs que quiconque ; essayant nous-mêmes, du mieux de nos moyens, de nous faire une image de ce qui se passait, de ce monde qui se déglinguait, et de nous frayer un chemin à travers un chaos qu'il ne pouvait être question de maîtriser ni de contrôler. On aurait voulu nous forcer à définir un vaste programme (tâche dont nous sentions bien la vanité…), à distribuer des tâches, donner des directives, à enrôler.

J'ai senti tout le poids de cette force, pesant sur nous pour nous pousser dans un *rôle*, un rôle gratifiant certes : rôle de Chef, de Guru, de Héros - mais rôle qui n'aurait pas été *vrai*, même s'il était parfaitement crédible pour le grand nombre. À défaut d'y entrer, sans cesse il nous fallait avouer notre ignorance, là où en attendant la réponse définitive et sûre, sans cesse renvoyer à eux-mêmes ceux qui venaient à nous dans l'impossible espoir que nous résoudrions pour eux les problèmes de leur vie, ou que nous leur donnerions de quoi les oublier. Je me rappelle comme si c'était hier de cet embarras incessant, de toujours, toujours décevoir l'attente de ceux qui venaient, et si rarement pouvoir vraiment *donner*…

nous formions ! Les temps, assurément, n'étaient pas mûrs encore, comme tout pourtant semblait l'indiquer. Pas pour le grand Saut, tout au moins ! Et ce défaut de "maturité" des "temps" se reflétait, au niveau de chacun de nous[326], par un égal défaut de maturité en nous-mêmes, mais dont aucun de nous (je crois) n'était clairement conscient. Et il est possible que je sois le seul à présent à me rendre compte, avec le recul, de cette immaturité - le seul aussi, peut-être, qui ne se soit pas arrêté au point où il en était alors, mais qui ait continué cahin-caha sa route montante cahotante sur le chemin de la connaissance. Mais aurions-nous même été cent à être dévoués corps et âmes à une action commune (comme je l'étais alors moi-même), et avec toute la maturité du monde par-dessus le marché, je ne crois pas un seul instant que cela aurait changé quelque chose d'essentiel dans la situation globale ; de façon, disons, à déclencher en France une véritable révolution culturelle, dans l'esprit de l'amorce qui eût lieu en Mai 68 et en approfondissant et en amplifiant celle-ci.

À dire vrai, je réalise à présent que de telles vagues de fond collectives intensément créatrices, tout comme celles qui parfois soulèvent et portent en avant l'âme d'un seul, sont de Dieu beaucoup plus qu'elles ne sont de l'homme[327]. Et ce qui fait que Dieu agit en tel moment et semble rester coi en tel autre, nul homme ne le sait. Je crois pourtant savoir que ni les prières ni les imprécations et les blasphèmes ni les espoirs ni les craintes de multitudes innombrables n'ont pouvoir ou vertu, à eux seuls, d'inciter Dieu à agir. Et qu'il arrive par contre que ce qui se passe dans le secret du cœur d'un seul, ignoré même de lui-même, ait la force d'un appel, suscitant en réponse l'Acte créateur de Dieu[328].

Ces signes pourtant que moi et d'autres avions perçus, qui avaient suscité en moi cette "espérance folle", cette totale assurance, je ne les ai pas inventés ! Et pas plus qu'alors, je

[326]Je devrais pourtant faire exception de Chevalley, qui avait une maturité qui manquait, je crois, à tous les autres. Voir à ce sujet dans Récoltes et Semailles, les trois sections où il est question de lui : "Rencontre avec Claude Chevalley, ou : liberté et bons sentiments", "Le mérite et le mépris" (Récoltes et Semailles I, nos 11, 12), et "Un adieu à Claude Chevalley" (Récoltes et Semailles III, no 100). Malheureusement, pour des raisons de santé Chevalley n'a pu participer que d'assez loin à notre action. Pourtant je sens que, sans que la chose ait été recherchée ni par lui ni par personne, il a exercé une grande influence sur l'esprit du groupe et sur son évolution.

[327]Cette impression s'est déjà dégagée avec force au cours de la note "Création et maturation (2) : point n'est besoin de "dons" pour créer" (no 49), notamment à la page 115.

[328]Comparer avec la note "Quand vous aurez compris la leçon - ou la Grande Farce de Dieu" (no 27), notamment page 65. Également la sous-sous-note "La Fin est dans la voie - ou la Priorité première" (no 56, 7).e.), notamment page 215.

n'ai le moindre doute que *ces signes avaient un sens*, alors même que leur portée exacte et immédiate, que j'avais cru alors saisir, en réalité m'échappait. Chacun de ces signes par lui-même était lourd de sens, chacun m'apprenait bel et bien que quelque chose de conséquence se passait en tel être, ou en tel lieu en impliquant tels autres êtres. Et il est bien vrai aussi que ces événements épars, qui étaient la marque assurément d'autant *d'actes* authentiques, pointaient tous dans la même direction.

Je dirais maintenant que *l'Esprit de Dieu soufflait* alors dans cette direction avec puissance, et que certains êtres, au lieu de se fermer au Souffle comme chacun est libre de le faire, ont osé s'en laisser pénétrer tant soit peu.

C'était un Souffle puissant, nul doute. Et pourquoi il a soufflé juste alors, l'espace de quelques années (pour s'arrêter ensuite, et jusqu'à aujourd'hui encore), je crois que nul homme ne le sait. Un avertissement peut-être, pour ceux qui sauraient le lire ? Ou une chance offerte pour s'éveiller et pour se mettre en marche, pour ceux qui sauraient la saisir ? Une Promesse, pour allumer une espérance féconde, en ceux qui se laisseraient emporter et porter par la folie de la foi ? Ou un Signe, insistant mais passager pourtant, un clin d'Œil de Dieu, une confirmation en tapinois, pour ceux à qui Il révélerait l'approche de la Tempête et de l'Ondée ? Ou à l'intention de ceux qui entendraient leur annonce et qui se diraient : comment l'impossible, l'impensable pourrait-il s'accomplir ?

Certes, si le Souffle était puissant, il n'a pas pour autant déferlé encore en tempête. Ce n'était pas alors la Tornade aveuglante soulevant en tourbillons compacts les sables arides de la connaissance sans sens, transformant l'air et l'espace en un désert brûlant de sable tourbillonnant ! Ce Jour-là, nul n'aura pouvoir d'ignorer la puissance du Souffle qui crée en dévastant. Celui qui ne se laissera traverser par le Souffle qui passe, qui maintiendra fermés les verrous de son être - celui-là sera emporté et projeté dans l'au-delà - son corps mortel mourra[329]. Et il y en aura beaucoup alors, sûrement, qui mourront dans leur corps pour refuser leur âme à l'Acte de Dieu, beaucoup à qui il ne sera pas donné d'être lavés à grandes eaux, sous les trombes puissantes de l'Ondée, pour être purifiés et rendus aptes à œuvrer au Renouveau.

61. L'homme nouveau — ou la surface et la profondeur.

[329]Comparer avec la note "Marcel Légaut - ou la pâte et le levain" (no 20), page 46, et notamment la note de bas de page 54 à cette page.

(7 septembre) En ces années de florissement quelque peu fiévreux de la “Contre-culture”, il était beaucoup question de *“changer la vie”*. Ce qui était sûr en tout cas, c’est que ceux qui étaient engagés dans ce mouvement intense avaient bel et bien changé de vie. Et ceci de façon radicale bien souvent - plus radicale encore que chez moi, qui continuais à exercer mon métier (peu astreignant, il est vrai, dans la mesure où il avait glissé à l’arrière-plan de mes intérêts) et à bénéficier de la sécurité matérielle (et par là aussi, de la liberté de mouvement) qu’il me donnait. Cette transformation radicale dans les modes et les styles de vie et dans la mentalité qui les imprégnait, non moins que la “convergence” dont j’ai parlé hier, avait de quoi impressionner - j’y sentais par moments le souffle d’une foi et d’une générosité dignes de l’époque évangélique ! Nombreux étaient ceux qui avaient hardiment largué les amarres, renonçant aux sécurités de la vieille société sclérosée et moribonde (la “société de consommation” comme on l’appelait gentiment, sans toujours dédaigner les produits qu’elle offrait avec une telle abondance…), pour commencer à zéro une *“vie nouvelle”*, amorce tâtonnante d’une société nouvelle, d’un Monde nouveau qui serait *humain*.

Pour ma part, je ne doutais pas que c’était bien l’embryon de la société de demain qui, à travers d’inévitables errements certes, mais animé par un souffle créateur qu’on ne pouvait pas ne pas sentir, était en train de bourgeonner et de se former sous mes yeux un peu ébahis dans une ambiance de fête et avec la joyeuse insouciance des fleurs des champs ! Le contraste était saisissant, certes, entre le vieux monde dont j’émergeais tout juste, et ce monde nouveau en train de naître comme du néant, par je ne sais quel enchantement !

C’est vrai que du simple point de vue matériel, ce monde nouveau tirait son existence, de cent et mille façons, du vieux dont il était un rejeton insolite ; Dieu sait comment, plaqué sur lui tout en le désavouant, en symbiose étroite avec lui et le grignotant sans relâche. On pouvait penser - et c’était là, sans doute, notre “grande espérance” - que l’esprit du monde nouveau allait ainsi grignoter et gagner peu à peu le vieux et le transformer, à la manière d’un ferment, imperceptible quasiment, travaillant une lourde masse apparemment inerte et qui finit pourtant par la “gagner” et la faire lever…Mais il est vrai aussi (je ne m’en suis aperçu que progressivement, et sans lui donner peut- être tout le poids qui lui revenait…) que le “grignotage” n’était pas qu’à sens unique - que le vieux monde, ou pour mieux dire “le vieil homme”, grignotait de même, insidieusement, l’homme nouveau qui se cherchait en nous.

De ces deux mouvements qui se répondaient l’un à l’autre, nous voyions surtout celui qui alimentait notre espérance folle (laquelle méritait bien un tel encouragement…). Nous

avions tendance par contre à ignorer ou à sous- estimer l'autre, de mauvais augure. Pour lui donner tout son poids, il nous aurait fallu une rigueur vis-à-vis de nous-mêmes, et une profondeur de vision, qui (je crois) a fait défaut à tous les acteurs de cette courte et mémorable épopée de la "Contre-culture". Il lui a manqué, non la dimension spirituelle qui, bien au contraire, y était première, mais la *rigueur* propice à un *approfondissement* véritable[330]. Même l'élan d'une foi généreuse, force vive ouvrière d'un tel approfondissement, ne peut cependant en aucun cas, à la longue et par sa seule présence, y suppléer[331].

Cet "homme nouveau" qui se manifestait d'une façon certes souvent dé- concertante pour beaucoup, mais aussi peut-être, parfois, d'une façon quelque peu trop assurée, voire voyante - telle une bannière arborée fièrement au signe du Verseau…, ce n'était pas pour autant une fiction creuse, pure façade recouvrant un néant, une pose. Il était la projection d'une aspiration authentique, surgie des profondeurs, maintenue prisonnière depuis des générations, des siècles, des millénaires peut-être. L'homme nouveau, le *vrai*, il est bel et bien présent, tel un germe qu'appelle un devenir et qui demande à naître, au plus profond de chacun de nous. Caché si profond que rares sont ceux que la vie a conduits ne serait-ce qu'à l'entrevoir l'espace d'un instant. Et bien plus rares encore sont ceux qui ne le craignent, bien pire qu'ils ne craindraient le diable en personne ! C'est bien pourquoi sûrement (parmi d'autres causes également réelles, mais superficielles et secondes) "les marginaux" (alias "les cheveux longs") déclenchaient et déclenchent encore, chez tant de braves gens, des réactions viscérales d'antagonisme et d'aversion. Car pour ces gens comme pour les marginaux eux-mêmes, ceux-ci représentent comme une effigie et le symbole de l'homme enfoui en nous (méconnu, méprisé, écrasé et pourtant increvable…) et qui demande à naître…

Certes, le symbole ou l'effigie n'est pas la chose. Le marginal, s'il a opté pour un *rôle* véritablement nouveau, *n'est* pas plus l'"homme nouveau" que ne l'est le premier brave citoyen venu. Plus précisément, si différence il y a, c'est que chez le marginal il y a pour le moins une première prise de conscience de cette aspiration montant des profondeurs, et qu'il traduit tant bien que mal par cette *mise en scène* de ce que son conscient lui représente comme *im-*

[330]Cette intuition apparaît pour la première fois en note de bas de page 324 page 224-225) à l'avant-dernière section "L'acte (3) : une charrue nommée Espérance" (no 59).

[331]J'ajouterai qu'en retour, cet approfondissement nourrit la foi, et que cette nourriture lui est même indispensable. En l'absence d'un approfondissement animé par la foi, celle-ci, si vivace soit-elle au départ, s'évente et finit par perdre son pouvoir créateur.

age de ce fameux “homme nouveau”. Image et mise en scène qui parfois mettent en jeu une créativité véritable, mais qui la plupart du temps sont beaucoup plus fortement tributaires de l’inertie de l’ego (avec ses sempiternels mécanismes de vanité, de recherche de sécurité et de fringale d’illusion) que mues par les forces créatrices de l’âme. Et tout en se réclamant fièrement de valeurs pavoisant à l’“homme nouveau” et y trouvant une image de lui-même gratifiante et une nouvelle identité sécurisante, le marginal, non moins que le commun des mortels, est aliéné de son être profond, de cet “homme nouveau” en lui qui l’appelle - il n’a pas moins peur de lui, au fond et quoiqu’il en pense, quel tel “bourgeois” qu’il fait mine souvent de regarder de haut ! S’il a bel et bien accompli un pas que celui-ci n’a pas franchi encore, pas courageux certes et de conséquence, il reste pourtant mille et mille pas à faire dont il n’a pas le moindre soupçon (et certains d’une toute autre portée !), pour lui faire découvrir en devenant et devenir en découvrant cet “homme nouveau” véritable qu’il se figure être déjà et dont, pour cette raison même, il est impuissant à percevoir l’attente et à attendre l’appel.

Pour le dire autrement : il y a ici *deux* réalités de nature différente. Il y a la réalité profonde, le germe de ce qui peut et voudrait être et que nul ne peut encore prédire, l’appel d’un devenir encore insoupçonné ou peut-être déjà obscurément pressenti - le *vrai* homme nouveau, l’homme des profondeurs, “l’être profond” qui vit et qui attend en chacun. Et il y a une réalité de surface, qui est comme une représentation déformée, tendancieuse et grossière, *statique*, pour ne pas dire une contrefaçon, de cette réalité profonde, à jamais mouvante et insaisissable. (Appelons-là *l’effigie*, ou l’effigie *nouvelle* pour rappeler qu’elle est censée représenter l’homme nouveau, et qu’elle a représenté un type nouveau d’image de soi, inventé par la Contre-culture à l’intention des siens.). Et voici ce qui cloche : entre la réalité de surface et celle des profondeurs, il n’y a pas de lien organique, de continuité qui les relierait en impliquant la psyché *dans sa totalité*, couche par couche[332]. C’est de cette carence que vient le caractère en grande partie factice de l’effigie, “plaquée”, sur la psyché au lieu de faire corps avec elle, simple “livret” pour un rôle joué avec conviction - rôle dont le choix reflète une aspiration profonde, mais qui n’en reste pas moins un rôle. Chez le marginal pas plus que chez les êtres qui ont opté pour des rôles plus conventionnels, la surface n’est nourrie par la profondeur, les actes et les comportements conscients ne sont mus par les forces créatrices qui sourdent des couches profondes. Le “merdier” intermédiaire du subconscient

[332]Comparer avec la réflexion dans la section “Travail et conception - ou le double oignon” (no 10), et plus particulièrement à la page 25.

et des couches moyennes de la psyché, fief par excellence du moi et écran efficace pour intercepter les messages et les motions venant des profondeurs, n'est pas moins envahissant chez cet homme, qu'un authentique et généreux élan de son être a conduit à vouloir incarner le rôle de l'"homme nouveau", qu'il n'est chez tout autre.

Nettoyer tant soit peu ce "merdier" et par là, le rendre moins opaque et rétablir le contact entre la surface et la profondeur, par un processus créateur mettant en jeu et transformant la psyché dans sa totalité, au lieu de se contenter d'apprêter la surface à son goût et de s'y maintenir - c'est là un *travail*. Je l'ai appelé (tel du moins que je l'ai pratiqué) "travail de méditation". Légaut, chez qui ce travail s'est poursuivi de façon toute différente, l'appelle "approfondissement intérieur", terme qui se prête mieux à l'acception plus large que j'ai en vue ici.

Si la maturation en moi au cours des quinze années écoulées me fournit à présent un regard nouveau sur le sens de la courte épopée de la Contre-culture, et surtout sur la raison de son caractère éphémère comme de son indéniable échec (échec patent tout au moins dans une perspective purement historique, sinon dans une optique spirituelle[333]), c'est surtout, peut-être, en me révélant ce qui, par la présente réflexion, émerge comme la *"contradiction fondamentale"* de ce mouvement. C'est celle-ci. La véritable raison d'être de la Contre-culture, aux yeux même de ceux qui en étaient les acteurs, était assurément de réaliser "ici et maintenant" l'homme nouveau : celui qui seul avait vocation et pouvoir de créer la vie nouvelle, embryon d'une société nouvelle surgissant in extremis du corps décrépit de la société finissante. Mais *l'homme nouveau ne s'improvise pas*, fût-ce dans l'élan d'une foi hardie et généreuse. L'homme nouveau en nous n'est pas celui que nous nous imaginons, et que nous nous efforçons de camper à partir de ce que nous imaginons. Nul ne le connaît, si ce n'est Dieu seul. Et nul n'y atteint jamais, même aux moments les plus intensément créateurs de sa vie. L'homme nouveau n'est pas dans l'aujourd'hui, dans le fameux "ici et maintenant" tant prisé, pas plus qu'il n'est dans demain, qui n'est que l'aujourd'hui différé. L'homme nouveau, en vérité, est *Dieu* à *l'horizon*, appelant en nous un devenir vers une destination inconnue. Et ce devenir n'est pas d'un instant d'ardeur et de foi, ni d'un mois ni même d'années, mues par une vision exaltante et généreuse. Il est de tous les instants à longueur de vie. Et même quand la joie

[333]Dans une optique spirituelle, il ne saurait y avoir d'action qui fut créatrice et qui soit un "échec" pur : toute action créatrice est féconde, et cette fécondité n'est pas limitée à un instant, elle a qualité intemporelle. Voir à ce sujet la section "L'acte (2) : toute création est un commencement sans fin" (no 58).

l'anime ce n'est pas une fête, mais bien un *travail*. Travail sans fin, sans cesse à reprendre, où chaque achèvement est le franchissement d'un seuil et un nouveau commencement.

C'est le travail par lequel l'homme, en se découvrant, s'approfondit, et en s'approfondissant, se découvre plus profondément. Une des étapes cruciales de ce voyage sans fin dans l'Inconnu est la découverte de la présence et de l'action de Dieu en nous. Mais pas plus que les étapes antérieures, celle-ci n'est un achèvement par quoi nous aurions "atteint", enfin, à l'"homme nouveau". C'est un plus grand commencement, ouvrant le regard sur un infini plus grand encore que ceux que nous avions précédemment entrevus...

Si pourtant on s'obstine à chercher un "homme nouveau" en chair et en os, et qu'on m'accule à le décrire, je dirais que c'est celui qui a pris conscience du processus du devenir spirituel et qui lui donne une place centrale dans sa vie. Entendant par là, non pas qu'il professe telles ou telles idées sur la "spiritualité" et sur la place qu'il convient de lui donner, mais que cet homme est en marche spirituellement - un homme en lequel se poursuit jour après jour le travail (conscient ou inconscient) d'un devenir spirituel. C'est-à-dire aussi, un travail de découverte de lui-même (à travers le plus souvent, de sa relation à autrui...), et (s'il lui est donné) de l'action de Dieu en lui[334].

Nul doute que si une société nouvelle doit naître sur la vieille en pleine dé- composition, ce sera par l'émergence de ce nouveau type d'hommes. Hommes tout aussi limités, tout aussi faillibles et conditionnés, tout autant sujets à erreur, aberrations, faiblesses que tout autre. Hommes pas plus intelligents ni même peut-être, forcément, de plus grande maturité que tels

---

[334](8 septembre) Le lecteur attentif aura remarqué avec quelle réticence je m'avance ici à hasarder une "description" de celui qui mériterait le nom d'"homme nouveau" ("en chair et en os"). Quand on cède imprudemment à l'entraînement ou à l'appel nous poussant vers ce genre de description, on n'est que trop porté, par ignorance ou par manque d'ampleur dans la vision quand ce n'est pas par simple vanité, à présenter une description plus ou moins voilée et dûment idéalisée de soi-même. Je ne prétends pas y avoir échappé. Du moins ai-je essayé d'appréhender ce que pourrait être cet homme-ferment, par une qualité (sur laquelle je reviens encore deux alinéas plus loin) qui, tout en saisissant ce quelque chose d'essentiel en lui qui le rend ferment actif, soit aussi peu limitatif que possible.

Je n'y ai sûrement réussi qu'imparfaitement. La pensée m'est venue que cette description n'inclut pas des hommes comme Rudi, "l'enfant dans l'esprit" dont il a été question précédemment (dans la section "Rudi et Rudi - ou les indistinguables", no 29). Ce sont les hommes (ferments s'il en fut !) qui sont déjà à leur façon - à la façon de l'enfant, avec une simplicité parfaite, un avec ce "Dieu à l'horizon" dont je prétendais tantôt que nous ne l'atteignions jamais. Il est vrai aussi que j'ai tout l'impression qu'un homme comme Rudi n'a jamais eu à "atteindre" un état qui, bien au contraire, semble avoir été le sien depuis toujours !

autres. Et pourtant homme différent de tout autre par ce travail qui se poursuit en lui que tous les autres éludent - ce travail par lequel constamment, quels que soient ses erreurs et ses aveuglements involontaires, il retrouve le contact avec lui-même et est lui-même pleinement.

J'ai tenté là une description, sinon vraiment de l'"homme nouveau" à jamais appelant et à jamais hors d'atteinte, du moins d'une qualité qui me paraît essentielle pour sans cesse l'approcher : celle d'une "adhérence" persévérante, rigoureuse et fidèle à l'invisible chemin, au chemin sans fin qui y mène. Mais y a-t-il eu un seul "marginal", en France ou ailleurs, qui corresponde tant soit peu à cette description ? J'en doute[335]. Bien plus, je n'ai pas connaissance d'un marginal qui ait eu ne serait-ce que quelque idée de *l'existence* d'une telle chose qu'un travail d'approfondissement, d'un "devenir" spirituel, et de ce que cela pourrait bien être ; ou qui aurait eu quelque soupçon qu'en l'absence d'un tel travail, tout projet pour "changer la vie" reste une utopie séduisante et sans conséquence, et ses mises en œuvre se réduisent à autant de mises en scène, quels que soient par ailleurs l'enthousiasme, l'énergie, la bonne volonté qu'on y mette.

En vérité, faute d'être accompagné d'un approfondissement spirituel, aucun tel projet et aucune ébauche pour le réaliser n'a en lui le pouvoir créateur qui pourrait autour de lui faire bourgeonner la société nouvelle sur le pourissement de celle qui déjà, spirituellement, est morte. Plutôt, ces projets et ces efforts sans cesse retombants font partie du processus de décomposition des choses mortes ou condamnées, par quoi déjà se prépare le terreau sur lequel doit éclore le nouveau. Processus créateurs à leur propre niveau sans doute. Mais ce n'est pas là encore, à proprement parler, "le nouveau", et encore moins "l'homme nouveau".

À dire vrai, mis à part quelques êtres disséminés dans les foules et dont Dieu seul connaît les visages et les noms, il semblerait que ces hommes nouveaux, ferments du devenir du Monde, ne se sont pas levés encore. Nul doute qu'à l'Heure fixée par Dieu, ils seront révélés à eux-mêmes sous le souffle de Sa Tempête et sous les eaux de l'Ondée.

62. L'appel du silence.

(9 septembre) Comment est née et s'est développée en moi cette connaissance obscure

[335]On serait d'ailleurs mal venu de songer à en faire grief à ladite Contre-culture, tant ces "hommes-ferments" sont aujourd'hui encore chose beaucoup plus que rare (comme je le souligne encore ci-dessous, dans le dernier alinéa). Lui en faire grief reviendrait d'ailleurs à en faire grief à Dieu Lui-même, qui (je n'ai à ce sujet aucun doute) a suscité et animé de son souffle cette vaste vague de fond, véritablement impensable en termes des seuls déterminismes psychiques, bien plus encore qu'elle n'a été éphémère…

d'un besoin de transformation intérieure ? Ou tout au moins, dans un premier temps, d'une transformation de ma vie (sinon de ma personne), plus profonde qu'un simple changement de milieu, d'activités et de vision du monde ? Changement qui pourtant avait été ressenti en son temps comme un bouleversement total, m'ouvrant sur une vie tout autre - une vie, par tout ce qu'elle mettait à contribution en moi, d'une plénitude comme je ne lui en avais jamais connue avant, et qui par moments m'emplissait d'une gratitude émerveillée, comme incrédule de ce qui m'arrivait !

Il est vrai que je vivais alors à un diapason qui, à la longue du moins, n'était pas accordé à mes penchants profonds. Sûrement, ma vocation fondamentale est celle de *"chercheur"*. Chercheur j'ai été toute ma vie depuis l'adolescence[336], que ma quête soit intellectuelle, charnelle ou spirituelle. L'espace de trois ou quatre ans, ma recherche m'avait amené au contact des hommes - non de quelques-uns, familiers de longue date comme cela avait été le cas avant, mais de beaucoup d'hommes et de femmes de tous les horizons, aux innombrables visages recouvrant autant de destins inconnus, entrevus dans un tourbillon, le temps à peine, ici et là, d'en entrevoir le mystère…Contacts éphémères, qui toujours restaient superficiels par la force des choses. "Force" qui tenait plus encore à une carence en moi de profondeur, de véritable présence, qu'à ce caractère éphémère. Même avec mes nouveaux amis, ceux avec lesquels j'étais engagé dans une action commune intense qui m'absorbait tout entier et avec lesquels, et parfois *par* lesquels, je progressais dans le travail fiévreux vers une compréhension du monde, auxquels aussi je me sentais lié par des sentiments partagés d'affection chaleureuse - même avec eux le contact restait à peine moins superficiel que celui que j'entretenais naguère avec mes amis mathématiciens ou avec mes élèves. Plus superficiel encore, peut-être, de mon côté que du leur, tant au fond j'ai tendance à m'intéresser plus aux choses qu'aux êtres, plus à l'ordre qui régit le Monde et aux lignes de force de son devenir, qu'aux êtres qui le peuplent et à leur vécu intime.

De m'impliquer au maximum, d'une façon aussi personnelle que j'en avais alors les moyens, n'y changeait pas grand-chose. Ni d'avoir su voir, et dépasser tant bien que mal, le piège de l'attitude "militantiste" ou "missionnaire"[337] qui, sous couvert de la Cause qui a

[336]À dire vrai, cette vocation est déjà apparente dès mon enfance, au moins à partir de l'âge de sept ou huit ans.

[337]J'y ai d'ailleurs été aidé par plusieurs amis de Survivre et Vivre, de plus grande expérience et maturité que moi, que j'évoque dans la note de bas de page 282 à la section "Le Souffle et la Tempête" (no 60).

besoin du soutien de *tous*, n'approche un visage nouveau que pour aussitôt le "conscientiser" c'est-à-dire en l'occurrence, le gratifier de *mes* Vérités (toutes chaudes encore !) et l'enrôler aussi sec à leur service si faire se peut, ou à défaut, laisser tomber. Non, j'avais échappé à ce stéréotype-là si courant, qui alors me guettait au tournant ! Mais il me faut dire, pourtant, que ce qui me liait à mes nouveaux amis, comme ce fut le cas naguère avec mes amis dans le monde que j'avais quitté, n'était que de façon accessoire et seconde la sympathie que j'éprouvais pour eux. Avant tout autre chose, c'étaient les *tâches* que nous avions en commun et dans lesquelles je m'étais investi à tel point qu'au niveau subjectif du vécu intime (restant inexprimé, certes, même à moi-même), et que je le veuille ou non, elles m'apparaissaient véritablement comme *mes* tâches[338]. Et que je le veuille ou non aussi, comme par le passé, mon intérêt pour autrui restait conditionné par ces tâches et par la part qu'il était disposé à y prendre de son côté. Il ne découlait pas, simplement et spontanément, de la source vive d'une sympathie qui aurait préexisté à toute tâche, à toute "recherche".

Ce porte-à-faux dans ma relation à autrui n'a d'ailleurs pas disparu de ma vie aujourd'hui encore. Et il n'est nullement spécial à ma personne. Ce "don de sympathie" auquel je songeais à l'instant est certes une des choses les plus rares et les plus précieuses du monde. Je ne sais si un jour, dans cette vie encore, il me sera donné. Bien sûr, c'est en ces années justement où, plus qu'à aucune autre époque de ma vie, j'ai été en contact quotidien, "massif" et intense avec autrui, de façon à mobiliser toute mon énergie pour y faire face - c'est alors que j'ai été confronté de la façon la plus insistante à ce porte- à-faux continuel, qui ma vie durant déjà m'avait suivi pas à pas. Je sentais obscurément son insidieuse présence, sans à aucun moment n'avoir la lucidité de m'y arrêter, de m'y confronter comme à une chose qui posait problème et qui méritait bien que je m'y arrête. L'idée même de "m'arrêter" ainsi sur une chose de ma propre vie, de la regarder, de l'interroger en somme après en avoir d'abord senti l'interrogation muette (et pourant combien insistante !), au lieu de me contenter de suivre "au pif" la ligne de pente des mécanismes tout tracés d'attraction-répulsion, agréable-désagréable - une telle idée ne m'était encore jamais venue. Elle n'aurait pu me venir d'aucun exemple autour de moi, d'une façon de faire ou d'une attitude intérieure dont j'aurais été un jour témoin. Je ne me rappelle pas, d'ailleurs, que cette question-là, concernant aussi bien la qualité des relations entre nous au sein du petit noyau que nous formions (autour de la rédaction du bulletin

[338]Comparer avec la réflexion dans Récoltes et Semailles dans la note "Le retour des choses (ou un pied dans le plat)" (Récoltes et Semailles II, no 73).

Survivre et Vivre), que nos relations avec l'extérieur, ait jamais été évoquée entre nous, et je doute que quelqu'un l'ait soulevée. Je crois qu'aucun de nous n'avait alors la maturité pour la percevoir de façon assez nette pour être en mesure de se la poser à lui-même.

Le fait est que par ma vocation, qui a fait de ma vie une recherche sans fin, comme aussi par mes penchants qui s'y accordent, je suis fait pour une vie beaucoup plus de solitude que de rencontres, beaucoup plus de silence que de paroles. C'est sur le tard seulement[339] que j'ai reconnu dans toute sa force ce besoin profond et que j'ai cessé de lui faire obstacle par une fausse "générosité", me faisant me mettre à la disposition des autres avec une disponibilité contrainte au fond et toute de surface. D'aller ainsi à l'encontre de mes vrais besoins et désirs, celle-ci n'a finalement rien qui vaille à donner[340]. Pour être à même de donner quelque chose de moi-même qui soit de prix, encore faut-il que celle-ci ait mûri en moi, tel un fruit dont je serai le premier à sentir le poids et à goûter la saveur. Faute de quoi, ma "disponibilité" est comme la plate surface polie d'un miroir, renvoyant seulement à l'autre les remous d'un mouvement tout de surface qui le fait venir vers moi, et qu'il retrouve en moi dans l'esprit même dans lequel je le reçois sans vraiment l'accueillir, me prêtant à lui sans être en mesure de vraiment me donner.

* *
*

Il m'a fallu de longues années encore avant de réaliser clairement ces choses - assez clairement pour que, sans avoir même de décision à prendre, ma vie se replie et se concentre en ce besoin toujours plus insistant et plus impérieux de solitude. Solitude bienfaisante, solitude bénie toute saturée de silence, matrice féconde du travail qui devait se faire en moi et qui déjà, depuis des années sûrement, m'appelait…

[339]À partir de juillet 1979, quand pour la première fois je me suis retiré dans une solitude à peu près complète. Celle-ci s'est prolongée pendant plus d'une année. C'était l'année où, vingt-deux ans après la mort de ma mère et trente-sept ans après celle de mon père, j'ai pour la première fois "fait connaissance avec mes parents" et de ce qu'avait été leur vie. C'est alors que j'ai découvert les sources du conflit dans mon être, remontant aux jours lointains d'une enfance déchirée et oubliée…

[340]Ces réflexions s'appliquent à plus ou moins toutes les relations que j'ai eues à autrui, à l'exception de celles basées sur quelque chose qui se faisait en commun. Parmi celles-ci, certes, il faut compter ma relation aux femmes que j'ai aimées, qui pendant longtemps ont pris une grande place dans ma vie.

Toujours est-il qu'au bout d'une ou deux années d'activité militante intense, j'ai commencé à sentir consciemment ce besoin croissant de recueillement et de silence. Mais peut-être serait-il plus juste de dire que j'ai senti peu à peu, d'abord, le caractère somme toute superficiel, et à la longue (au fur et à mesure que le temps s'écoulait et que se rodaient les nouvelles activités et le rôle nouveau dont elles m'investissaient…) *répétitif*, du mouvement dans lequel j'étais engagé et qui de plus en plus finissait par être perçu comme une *agitation*, bien plutôt que comme un véritable mouvement créateur.

Mouvement créateur il avait été, certes. Mais à présent, insensiblement, je le sentais glisser dans une routine. La découverte du Monde et d'autrui cédait le pas au jeu des réflexes nouvellement acquis. Rançon, assurément, du niveau superficiel auquel se maintenaient les relations nouées et poursuivies autour du projet commun. Oui, les réflexes se rodaient, discernant tels "profils" d'interlocuteurs (qu'il convenait dès lors d'aborder de telle manière), mémorisant tout un éventail de telles questions ou telles objections qui sans cesse revenaient, et auxquelles il n'y avait plus à inventer des réponses tâtonnantes, mais simplement servir en retour (comme par un bouton qu'on presse !) telle réplique toute prête. Réplique pertinente en elle-même, voire évidente, et pourtant usée déjà, à force d'avoir été dite et redite.

En face de nous beaucoup de confusion certes, beaucoup de peur aussi qui ne dit pas son nom (et que je ne faisais alors que deviner), une immense réticence à se confronter à la réalité (réticences et peurs nous venant du fin fonds d'un passé millénaire…), une irrésistible tendance à se raccrocher aux idées sécurisantes, à la limite parfois du grotesque et du débile (mais où l'humour noir inconscient et la provocation avaient peut-être aussi leur rôle à jouer…) ; parfois aussi, chez les "officiels" s'identifiant sans réserve à l'ordre et aux institutions établis, et jusque chez des savants auréolés de prestige (et de pouvoir…), une mauvaise foi crasse sous des airs souriants, péremptoires et distingués, à vous couper le souffle…[341].

[341]Je pense ici tout particulièrement aux prises de position officielles à propos du débat sur l'industrie nucléaire. Elles étaient reproduites servilement par la grande presse au grand complet, qui jamais n'a seulement fait allusion à l'existence d'un débat, portant sur des problèmes redoutables et qui, aujourd'hui plus que jamais, apparaissent insolubles. Cela a été la première occasion où j'ai pu constater sur le vif ce qu'on pourrait appeler une véritable *corruption intellectuelle* (symptôme certes d'une corruption spirituelle plus profonde…), aussi bien dans les milieux scientifiques inféodés au complexe nucléaire-militaire, que dans ceux de l'information. (Corruption qui, dans le premier nommé des deux, n'a fait que progresser depuis dans des proportions effrayantes.). Le seul journal "établi" en France qui donnait une contre-information (et de plus, sérieuse) sur le problème nucléaire, et plus généralement sur la crise écologique, était Charlie Hebdo, sous l'impulsion surtout

Certes, chacune des innombrables questions, évoquées dans les débats publics ou dans la correspondance (s'enflant jusqu'à devenir débordante...) autour de Survivre et Vivre, était urgente et importante. Chacune était l'amorce vers une profondeur qui, dès qu'on la poursuivait quelque peu, débouchait tout droit sur les grandes questions : celles de notre temps, et aussi, bien sou- vent, celles de tout temps. Mais au niveau où se poursuivait le contact, au niveau même où nous nous trouvions alors nous-mêmes, cette "profondeur" elle-même ne pouvait alors que rester en surface. Quoique nous fassions, elle n'impliquait guère que notre pensée "de surface", la pensée consciente, l'in- tellect, sans inclure les parties plus profondes, autrement plus puissantes et prépondérantes de la psyché (dont aucun de nous n'avait d'ailleurs encore la moindre idée[342]). Nous pressentions confusément, sans qu'aucun de nous cependant (je crois) ne le réalise pleinement, que la profondeur passe de né- cessité par ce qui est le plus intimement personnel - par ce qui est toujours tu, non seulement dans les débats publics et dans les correspondances nouées autour d'une action militante (fût-ce même une action qui se veut de "sub- version culturelle"...), mais *en toute occasion*. Une ou deux fois seulement, au cours de ces deux années de militantisme "culturel" intense, est-il arrivé que soient balayées, l'espace d'un instant, les défenses bardées de fer qui bouclent la violence malséante d'une émotion libératrice montée des profon- deurs. (Pour nous laisser ensuite avec ce sentiment de gêne ambiguë, pour ne pas dire de honte, d'avoir été débordés et emportés ainsi par l'imprévisible et l'incompris et par là, de n'avoir pas su être cette fois, mais pas du tout, "à la hauteur"...).

Au point où nous en étions, ce grand Débat que nous étions venus semer sous la pression des temps, débat brûlant certes et aux mille et un visages, il ne pouvait alors que se cantonner dans une surface, soigneusement circons- crite et balisée par des forces invisibles et vigilantes. N'en est-il d'ailleurs ainsi de tout "débat", de tout ce qui n'approche autrui, finalement, que par le général, et alors même qu'on n'hésiterait pas, pourtant, de s'y impliquer de façon toute personnelle ? Cette "implication" elle-même ne peut être plus profonde que n'est le regard en

---

de Fournier. Malheureusement, l'audience de Charlie-Hebdo était des plus limitées, et ne dépassait guère alors les milieux plus ou moins marginaux.

[342]À vrai dire, par ma lecture de Krishnamurti qui m'avait mis la puce à l'oreille, j'en avais bien quelque idée dès ce moment, où j'ai eu ample occasion de faire des observations dans ce sens un peu partout autour de moi. Mais (comme je l'ai souligné ailleurs) cela ne m'était pas d'un grand secours, faute de voir l'action des forces inconscientes en moi-même, ou seulement de me rendre compte de leur existence. (Comparer la sous-sous-section "Le fait le plus dingue" (no 56, 7) a.), notamment la note de bas de page page 255).

lui-même de celui qui s'implique ! Et alors même que le regard aurait atteint une profondeur, celle-ci, en vérité, n'est pas une chose qui puisse se livrer sur commande. Elle n'est pas de nature à servir de moyen pour animer ou alimenter un "débat". Elle se situe à un niveau entièrement différent de tout débat, de toute discussion, de toute opinion sur ceci ou cela, de toute option "pour" ou "contre". Elle ne se livre qu'en de très rares instants, que nul ne peut prévoir (si ce n'est Dieu seul, peut-être…), et encore moins consciemment préparer. Ou alors elle se dit dans une œuvre née de cette profondeur et nourrie par elle, mûrie dans le silence, et longtemps et tendrement portée…

Ces choses-là, je crois, étaient "sues" alors quelque part en moi, mais à un niveau qui échappe au regard de la pensée consciente. Par contre, de plus en plus fortement, se faisait jour en moi ce sentiment d'une "agitation" somme toute chaotique, désordonnée, succédant à la vague de vaste mouvance qui d'abord m'avait porté - une agitation faite d'une infinité de petits "mouve- ments de surface" issus des peurs et des fringales, des espoirs et des craintes, des réflexes périphériques comme des forces égotiques maîtresses de millions innombrables d'êtres entraînés dans la grande dérive des Temps, et dans la- quelle mon propre vouloir et ma voix, s'efforçant obstinément de forcer *leur* sillon, n'étaient finalement qu'une de ces rides parmi les millions d'autres se progageant dans tous les sens possibles (et même impossibles !) à la fois, s'en- chevêtrant et finalement s'annihilant les unes les autres, comme par le seul effet des lois du hasard les brassant dans l'immense Roue tournante d'une sorte d'inexorable Tombola géante.

Ou pour le dire autrement : j'avais ce sentiment irrécusable que mes activités avaient (je n'aurais su dire quand ni comment) cessé d'être *acte*, et que de plus en plus ma voix se trouvait engloutie irrémédiablement dans une mer envahissante de *bruit* ; qu'elle faisait partie de cette marée montante de bruit qui emplissait et submergeait ce Monde en démence dont le sens même et ce qui fut substance se déglinguait et se désagrégeait en ce chaos du bruit. Mes efforts pour endiguer ce qui ne saurait être endigué, pour imprimer une direction à ce qui ne pouvait être dirigé et qui se désagrégeait sous mes yeux en cette agitation chaotique, en cette frénésie aveugle, destructrice de tout sens et de toute vie - ces efforts même faisaient partie du chaos, venant alimenter par leur dérisoire apport ce processus de désagrégation chaotique, cette frénésie du verbe en délire, ce tintamarre, ce bruit…[343]

[343]Comparer avec la description de l'apothéose du bruit dans la note "La Loi, le discours et le Bruit - un cycle

C'est par cette perception aiguë d'une cacophonie de bruit à laquelle moi-même participais (perception affleurant à la conscience mais beaucoup plus puissante encore, sûrement, dans les couches immergées...), que s'est fait jour en moi, d'un même mouvement, une *nostalgie du silence*. Nostalgie très discrète certes et oh combien insolite ! qui venait là comme des cheveux sur la soupe alors que le Monde, pour survivre et pour vivre, avait le plus grand besoin de nos efforts ! Si insolite même que j'ai dû pendant un bon moment la réprimer dur, la balayer du champ de la conscience nette. À force de pousser (discrètement...), elle a fini pourtant par s'y infiltrer, et j'ai fini moi, de guère lasse, par admettre son existence. Il m'est même arrivé, une fois ou deux, d'en parler à autrui, avec cette impression étrange pourtant de "faire du chiqué" (la voix de la "raison" ! nul doute, c'est encore elle...!), tant il était loin alors de mes habitudes mentales bien trempées de prêter attention à de tels "impondérables" indignes qu'on s'y arrête, plutôt que de suivre, imperturbable, la voie que fermement je m'étais tracée. Et je me rappelle encore de ma surprise qu'une allusion hésitante éveille un écho, et de constater que d'autres que moi encore avaient senti l'insidieuse emprise du bruit, et sentaient comme moi (même s'ils n'étaient pas plus que moi prêts à les suivre...) l'insistante attirance et le muet appel du silence.

63. Chevalier de la vie nouvelle.

(10 septembre) C'est tout d'abord, je crois, par cette perception croissante d'une sursaturation du monde et de moi-même par le *bruit*, et par la nostalgie de silence qu'elle a fait naître en moi, qu'est entré dans ma vie ce sentiment ou (pour mieux dire) cette *connaissance* d'un besoin de transformation intérieure, évoquée au début de la réflexion d'hier. Sûrement, je réalisais obscurément (sans trop pourtant y croire, tant l'idée, une fois exprimée, m'aurait sans doute semblée saugrenue...) que ce silence auquel comme malgré moi j'aspirais *était* la transformation qui m'appelait, *était* cette "vie nouvelle" que dans un même mouvement avec des milliers d'autres êtres, porté avec eux par le même souffle, je me sentais appelé à créer. Cela faisait deux ans, courant 1972, que de concert avec une poignée d'autres je parlais et théorisais de cette fameuse "vie nouvelle", en train déjà d'éclore dans un foisonnement d'expériences de vie communautaire un peu partout, en milieu urbain comme à la campagne, en France certes mais plus vigoureusement, plus massivement encore, de façon peut-être plus

millénaire se clôt" (no 57), page 176.

diverse, plus riche, plus radicale et aussi, déjà, plus structurée, aux États-Unis[344]. Il était temps enfin, laissant à d'autres le soin d'écrire et de discuter sur le vieux monde agonisant et sur le nouveau en train de naître, de me jeter à l'eau moi-même pour y apprendre à nager en nageant, et à vivre ("nouveau") en vivant !

Des considérations des plus convaincantes et pertinentes m'avaient bel et bien convaincu que c'était bien la forme de vie communautaire qui était appelée, dans la société de demain qui déjà s'amorçait, à remplacer la famille traditionnelle, décidément défaillante et désormais dépassée. C'est dans une telle forme de vie, c'était là une chose bien entendue, que j'allais m'engager : j'allais "démarrer une communauté". Comme on s'apprêterait, en somme, à fonder une famille, quand il ne reste plus qu'à trouver la mariée. Je n'atten- dais plus que les compagnons providentiels, hommes et femmes ou couples avec ou sans enfants, qui se joindraient à moi (si je ne me joignais à eux) pour faire route ensemble !

Certes, je n'ignorais pas que la plupart des communautés, poussant comme des champignons l'espace d'un matin de pluie, se désagrégeaient dès le soir. Mais l'idée qu'il pourrait m'en advenir de même ne m'effleurait même pas, tant j'étais empli à mon propre égard d'une confiance inconditionnelle et sans réplique, tant je me sentais sûr aussi que je saurais ne m'engager qu'à bon escient, avec des compagnons aussi dignes de confiance que moi-même, aux ressources non moins précieuses que les miennes. Sans aller jusqu'à le dire ni même le laisser entendre, je voyais déjà secrètement miroiter devant mes yeux une sorte de communauté-pilote, appelée (cela allait même de soi) à un grand rayonnement par ses initiatives mais aussi par sa qualité de vie et de relations humaines, grande ouverte sur l'extérieur (cela aussi allait sans dire), relais précieux de l'action de Survivre et Vivre dans le tissu communautaire que je voyais déjà s'étendre sur le pays…

Même "le silence", sûrement, devait être inclus (mais je ne saurais plus dire comment) dans cette vision de belle prestance d'une sorte de cellule ex- périmentale pour le corps de la

[344]J'ai eu la possibilité de voir sur place, un peu en "coup de vent" malheureusement, la Contre-culture aux États-Unis, pendant une tournée de quelques semaines que j'ai faite d'une quinzaine d'Universités américaines, en qualité de conférencier invité mathématicien, mais en fait pour animer des débats sur la Crise de Civilisation. J'ai eu finalement des contacts bien plus chaleureux et plus intéressants avec la population estudiantine contre- culturelle sur les camps universitaires et avec d'autres marginaux "down town", qu'avec mes collègues, dont pratiquement aucun n'était disposé à se dégager de ses routines de pensée et de vie. Par contre, j'ai été fortement impressionné par la force, l'originalité et la richesse du mouvement communautaire aux États-Unis, à un moment où le mouvement similaire en France commençait tout juste à éclore.

société de demain. Pour le "silence", certes, je n'étais pas en train d'en prendre le chemin ! Il a fallu bien des années encore pour que, tel un voleur dans la nuit, il vienne furtivement me visiter ici et là pour me dépouiller une à une, comme d'autant de meubles hétéro- clites et encombrants, des illusions neuves et vieilles, massives ou branlantes, auxquelles j'avais été si fortement attaché. Et il a fallu bien d'autres années encore avant qu'enfin le grand dépouilleur ne s'installe à demeure et que sa sœur, la solitude, ne devienne (cette fois je crois à jamais...) ma compagne aimante.

J'ai déjà fait allusion[345] aux deux expériences communautaires faites coup sur coup, à moins d'une année d'intervalle, se soldant l'une et l'autre, au bout de quelques mois à peine, par le plus lamentable et grinçant échec. La pre- mière communauté, au nom évocateur "Germinal", dans une assez grande villa de la région parisienne (à Châtenay-Malabry), dans l'hiver 1972/73. La deuxième à la campagne, sur un terrain d'une trentaine d'hectares sans eau et sans bâtiments, dans le Lodévois, en été 1973. Il était question d'y implanter une communauté agricole centrée sur un troupeau de chèvres fa- méliques, toutes affligées de mammites et autres maux semblables. Moins malades pourtant que nous, les communautaires de la vie nouvelle, tout aussi malades de l'âme que l'étaient les tenants de la vieille, alors que ces pauvres bêtes n'étaient malades que de corps. Cette communauté-là a éclaté (au bout déjà de quelques semaines) sous la poussée de la violence contenue emma- gasinée dans certains parmi nous, alors que la précédente s'était désagrégée dans le laisser-aller et dans la corruption.

Je pourrais écrire un roman sur chacune de ces deux épopées de vaudeville, mais il est peu probable que j'en trouve le loisir. Y repensant maintenant, je me rends compte à l'évidence qu'il est arrivé ce qui ne pouvait manquer d'ar- river, vu le contexte et vu l'état d'immaturité dans lequel je me trouvais, tout saturé de naïveté, aveugle aussi bien vis-à-vis d'autrui que vis-à-vis de moi- même, et comme de juste, intimement persuadé du contraire. Visiblement, il a fallu que je passe par là, pour continuer et compléter mon apprentissage "à la dure" de moi-même ! Ce serait le moment maintenant d'essayer de déga- ger en quoi ces deux fiascos cuisants et douloureux[346] m'ont été finalement nécessaires et bénéfiques.

Sur le coup, il est vrai, j'ai été très loin d'en tirer tout le jus. Ce qu'ils avaient de plus

[345] Voir la note "Le tournant - ou la fin d'une torpeur" (no 33), page 117.

[346] Ces fiascos n'étaient pas seulement "cuisants" pour mon image de marque, mais aussi "douloureux" en m'atteignant d'une façon plus profonde, et surtout par la détérioration qui s'est accentuée, dans une telle ambiance peu propice à un épanouissement, entre certains de mes enfants et moi.

important à m'enseigner, je n'ai commencé à l'apprendre que l'an d'après encore, au printemps 1974 : la leçon de mes propres insuffisances et surtout, de certains mécanismes invétérés en moi que je suivais yeux fermés, et dont les fruits inexorablement me revenaient, ma vie durant, en moissons de douleur et d'amertume. Après ces deux écroulements éloquents, je me suis laissé prendre encore au sempiternel réflexe de voir en très gros traits les fautes des autres, et les miennes en pointillés vaporeux. J'avais beau faire, je n'arrivais pas à me débarrasser de l'idée (tout en commençant à sentir confusément qu'il devait y avoir quelque chose qui y clochait…) que ce coup-là encore comme si souvent déjà, hélas ! je n'avais vraiment pas eu de chance, de tomber très précisément sur ceux qu'il fallait pas. Certes, je reconnaissais que j'étais responsable de mes choix, et notamment avec qui je faisais des choses en commun. J'avais manqué de clairvoyance, c'était une chose entendue, en me laissant en somme éblouir ou berner. Mais je n'arrivais pas, avec la meilleure volonté du monde, à voir plus loin. J'avais des œillères d'importance, comme celles que si souvent déjà j'avais eu l'occasion de remarquer chez les autres (si grosses, en vérité, que j'avais parfois du mal à en croire mes yeux…) ; y compris tout dernièrement encore et de très près, dans mes fameuses communautés de la vie nouvelle. Mais (semblable en cela à tous mes compagnons) *chez moi-même* je ne les voyais pas, trop convaincu d'avance que **moi** (et c'était bien là la moindre des choses !) étais exempt de tels encombrants accessoires.

Pourtant je discerne à présent plusieurs fruits immédiats, auxquels j'ai été loin alors d'accorder attention, tant a été violente la mise en cause de moi-même me venant par ces échecs cinglants. Le plus évident de ces effets bénéfiques immédiats, c'est que j'ai compris alors, une bonne fois pour toutes, que je n'étais pas fait pour la vie communautaire ! Du coup aussi, forcément, j'étais moins convaincu que la famille du bon vieux temps, "patriarcale", et tout ça…, était vouée à disparaître pour laisser place aux communautés. (Au- jourd'hui encore, je me garderais bien à ce sujet de hasarder un pronostic !). J'ai commencé alors à apprécier tout le prix d'être chez soi dans sa maison et, si je n'y suis un jour contraint et forcé, je me vois mal renoncer jamais à un aussi inappréciable avantage.

Et je me vois mal aussi à présent vivre à la ville - la ville tentaculaire, dévorante, trépidante d'aujourd'hui, aride et bruyant symbole de la démence de notre temps. L'habitude acquise pourtant est chose si forte que cela a été encore comme un arrachement, de me soustraire à l'attraction du creuset géant de l'agglomération parisienne pour venir me parachuter dans un coin perdu Dieu sait où. Ça devait bien faire une année ou deux pourtant que je sentais

qu'il me fallait faire le saut. La vie de demain et surtout celle d'après-demain, ce n'est pas Paris d'aujourd'hui, et ce n'est pas là qu'on peut vraiment commencer à vivre, et en tout cas pas créer la société nouvelle ! Quoi qu'il en soit, ce sont les perspectives de "créer la vie nouvelle" à la campagne (où justement un terrain était disponible, avec tout un petit groupe déjà qui s'apprêtait à s'y installer et qui m'invitait à me joindre à eux…), qui m'ont motivé finalement à faire la mise d'énergie pour rompre les amarres à la ville et me faire campagnard. Voilà enfin une bonne chose qui était faite !

64. Le messager.

(11 septembre) En commençant le présent chapitre, je pensais passer immédiatement à ce qui m'apparaissait comme le prochain "moment" particulièrement notable dans mon aventure spirituelle, après le "grand tournant" de 1970 ; moment se plaçant quatre ans plus tard seulement[347]. Mais autant que jamais, le fil de la réflexion m'échappe ! Cela fait une semaine pile, et sur sept sections entières, que je me suis attardé sur l'épisode de mon implication corps et âme dans le mouvement de la Contre-culture, épisode s'étendant sur les trois ou quatre années de 1970 à 1973 : depuis mon "arrachement" au mi- lieu mathématique au début de 1970, jusqu'à l'écroulement de ma deuxième et dernière expérience communautaire en été 1973. Le mouvement obstiné qui m'a fait plonger pendant tous ces derniers jours dans la signification de ces années, auxquelles jusqu'à présent je n'avais resongé que rarement et sans jamais m'y arrêter, est pour moi un signe de l'importance de ce long épisode dans ma vie ; et aussi, sûrement, de son importance pour le message développé dans La Clef des Songes, message se révélant à moi au fur et à mesure que l'écriture progresse.

Dans ma vie, assurément, c'étaient des années cruciales de formation. Années de *préparation* avant tout, dont les fruits les plus riches, au plan de la vie spirituelle, n'allaient se former et arriver à maturité, un à un, qu'au cours des dix ou quinze années qui se sont écoulées depuis. En automne 1973, alors que je m'engageais dans une route inconnue qui désormais allait m'éloigner de plus en plus de la ferveur (et aussi de l'agitation…) des grandes tâches entreprises en commun, les fruits les plus visibles relevaient plus (me semblet-il) du plan intellectuel que spirituel. Dans ces années avait commencé à se former une vision du

[347] J'ai déjà fait allusion ici et là à ce "moment de vérité" (et pour la première fois dans les trois notes consécutives "Les retrouvailles perdues", "L'appel et l'esquive" et "Le tournant - ou la fin d'une torpeur", nos 31-33), notamment pages 84-85. Je pense en parler de façon plus circonstanciée dans la section qui suit.

(28 septembre) Voir plutôt les sections nos 67-69 dans le chapitre suivant.

monde d'aujourd'hui, de la Crise sans précédent à laquelle il est confronté, et aussi une vision de l'homme et de son errance à travers les prisons de ses propres mirages. Pour que cette ébauche, très parcellaire certes[348], puisse être féconde spirituellement, en alimentant une vie proprement spirituelle, il lui manquait encore de m'impliquer de façon plus essentielle, plus névralgique que seulement par le rôle social qui était le mien - il fallait que l'Image muette, invisible et omniprésente, l'Image rigide et pesante qui avait fait corps avec moi et avait pesé sur moi ma vie durant, soit décelée, soit *vue* enfin et s'écroule. . . Le premier seuil me faisant entrer enfin (sans que j'aurais pu alors me le formuler en ces termes-là) dans une "voie spirituelle", avec la première ébauche (oh combien timide encore !) d'une démarche de découverte de soi, j'allais le franchir dès l'année suivante[349].

À un autre niveau, ces années consacrent ma prise de distance, désormais sans retour, du milieu mathématique que j'avais quitté, comme elles consacrent aussi, irréversiblement, un changement de mode de vie. De citadin impénitent que j'avais été, prisonnier comme malgré moi des superconcentrations en matière grise scientifique de haut niveau que représentent certaines grandes villes[350], me voilà devenu locataire et habitant permanent d'une rustique maison paysanne, centenaire sûrement, aux murs épais comme ça comme on n'en fait plus depuis longtemps, encastrée dans un pittoresque et minuscule village accroché à flanc de colline dans le Lodévois, moi-même désormais un participant, tant soit peu, aux rythmes paisibles de la vie villageoise.

Pour le message de La Clef des Songes et, au-delà même du message d'un livre particulier, pour ma *mission*, ces années fécondes où j'entre dans la mission sont aussi celles qui, d'emblée, me mettent en contact intime et intense avec la grande Crise : Crise de civilisation,

[348]J'étais bien conscient de ce caractère parcellaire, de l'absence d'une vision d'ensemble cohérente du monde. Pourtant, jusqu'à ce printemps encore, l'idée ne m'est pas venue de m'investir dans un travail tant soit peu conséquent pour y rémédier. Je m'explique au sujet de mes dispositions de méfiance vis-à-vis d'un tel travail dans la section "Rencontre avec le Rêveur - ou questions interdites" (no 21), notamment pages 56 à 58.

[349]C'est le "moment de vérité" dont il a été question plus haut (voir avant-dernière note de bas de page).

[350]C'était là d'ailleurs la seule raison qui me maintenait à proximité des grandes villes, alors que mes penchants spontanés me portaient bien plutôt vers la vie campagnarde. Même à la ville, je menais une vie retirée et sédentaire, ne m'arrachant qu'à contrecœur de mon travail. Une fois que j'avais fait "le saut" et m'étais installé à la campagne, j'ai pu d'ailleurs constater, pendant mes périodes de travail mathématique intense, poursuivi dans une solitude scientifique à peu près complète, que mon éloignement de tout grand centre "à matière grise scientifique" n'était nullement un handicap, bien au contraire. Il m'amenait à sortir de tout chemin déjà tracé bien plus encore que je ne l'avais fait quand je menais la vie de "star" scientifique.

Crise "évolutionniste"[351], Crise spirituelle sans précédent...; en contact aussi, par là-même, avec la perspective de la grande Mutation à laquelle celle-ci, de toute nécessité, nous affronte - sous peine de périr ! De périr, et d'entraîner dans notre propre destruction le prodigieux et délicat tissu de vie sur la terre, cette merveille des merveilles de la Création, fruit des incessants labeurs créateurs de la Vie depuis le fin fond des âges, se poursuivant sans relâche jusqu'à nos jours pendant des milliers de milliers de millénaires... Cette Échéance inéluctable, cette pesante menace mais aussi (dès qu'une foi vive, une foi folle et téméraire la transforme...) cette *provocation* puissante, inouïe de toutes les ressources créatrices enfouies dans les épaisseurs de l'homme, c'est en ces années-là que j'ai pu pour la première fois en entrevoir tout au moins (sinon vraiment en prendre) la mesure titanesque, prométhéenne - et pressentir alors dans un vertige (qui restait à fleur de conscience, tant je n'étais pas mûr encore pour l'assumer et le dépasser...) que ses dimensions, en vérité, dépassaient infiniment les possibilités simplement humaines.

Peut-être que la fidélité fondamentale, celle du moins qui m'a rendu apte pour la mission de "messager" à moi confiée, c'est d'avoir porté la connaissance de cette Échéance redoutable sans velléité de m'en décharger en la refoulant dans l'Inconscient, ou en l'oubliant tout à fait sous le charme du moment présent et dans le flux de la vie qui continue et qui reprend ses droits, ni non plus en faisant mine d'en mitiger toute l'impensable portée. Certes ces "états d'âme" que je me suis hasardé ici à évoquer apparaîtront à presque tous (et aussi à une partie de moi-même, qui de mon vivant jamais sans doute ne va désarmer...) comme des vaines subtilités psychologiques, des chimères sans conséquence et qui ne méritent pas d'en faire seulement mention. Pourtant, ce sont de telles "subtilités", de telles "chimères" qui assurément (maintenant j'en ai la conviction totale) sont *premières* au Regard de Dieu ! Elles ne sont pas étrangères sûrement, à Son choix étrange, choix dingue même vu mon personnage si peu catholique, de faire de moi entre tous Son messager désigné (ou l'un parmi Ses messagers si d'autres encore se lèvent...), pour porter à un Monde avachi, affalé et noyé dans son propre bruit, l'annonce folle de la Mutation qui déjà se prépare dans le secret de l'Acte de Dieu - du *Seuil* que nous *devons* franchir, que nous le voulions ou non, sans même l'option (que jusqu'à l'an dernier encore j'avais cru grande ouverte) de périr ! Ce n'est pas là Son dessein sur nous, que nous sombrions sans retour dans la poubelle géante ouverte et

[351] Pour cet aspect "évolutionniste", voir la note "La Grande Crise Évolutionniste - ou un tour dans l'hélice..." (no 37).

comblée par nos violences et par nos avidités. Certes, des multitudes sans nombre périront dans la Tour- mente - périront tous ceux, sûrement, qui jusqu'à l'Heure ultime seront restés sourds aux appels à l'éveil - mais *l'Homme* s'éveillera à son destin humain, il se secouera de sa torpeur grégaire mille fois millénaire héritée du troupeau, et *vivra* ! Il s'éveillera et se mettra en marche, enfin, non pas par acte d'homme, tiré comme malgré lui de sa pesante épaisseur, mais par la Motion de Dieu surgie de ses profondeurs - profondeurs insoupçonnées, oubliées, inconnaissables à jamais...

Dans une vision dépassant l'histoire de ma seule personne, c'est cette mission d'annonciation, sûrement, qui m'apparaît à présent comme le fruit le plus lourd, le plus riche par son inimaginable Promesse, de ces années bouillonnantes, intenses, souvent confuses et troubles et pourtant portées alors par une immense espérance - une espérance *vraie*. Fruit prévu peut-être depuis longtemps avant mon hasardeuse naissance, dès avant mes premiers pas chancelants d'enfant d'homme soutenu par une Main invisible et aimante ; fruit appelé par un Acte et par un Devenir qui, en ce moment encore ou j'écris, sont devant nous, invisibles à mes yeux scrutateurs comme aux yeux de tous...Mais fruit pourtant qu'en ces années-là, tout ignoré qu'il fut encore, il m'appartenait de laisser déjà germer et se former, et amorcer en moi sa maturation secrète. Elle s'est poursuivie obscurément, tenacement, loin de tout regard sauf d'Un seul, tout au long des quatorze années qui ont suivi et jusque dans ces notes en cet instant même encore où j'écris.

Ou faut-il dire plutôt que je suis en train déjà de presser un fruit lourd et mûr à point, qui s'est détaché naguère pour tomber dans mes mains grandes ouvertes ? Si le fruit est le message, l'annonciation de la Promesse et de sa fruition prochaine, celle-ci me fut échue avec les rêves prophétiques, voilà déjà plus de six mois. Ce fut alors, peut-être, l'ultime récolte de ces semailles oubliées[352], qu'il m'appartient maintenant, en serviteur zélé du Maître des Moissons et sous son Regard attentif et discret, de faire se transformer en Vin.

65. Traversée du désert, et révélation — ou des semailles attendant leurs moissons.

(13 septembre) L'"arrachement" au milieu mathématique qui eut lieu début 1970 (sans d'ailleurs que cette signification de l'acte me soit sur le moment apparente) mettait fin à une

[352]C'est un rêve du mois de février dernier qui a attiré mon attention sur la continuité entre la mission telle qu'elle m'a été alors révélée, et les temps oubliés de Survivre et Vivre. Il n'y a aucun doute pour moi que c'est sous la secrète action de ce rêve que je me suis vu conduit ces derniers jours à cette longue "digression" sur la période survivrienne, en dépit de mes projets prévus.

longue période de stagnation spirituelle, s'étendant sur vingt-six ans. Elle prend son départ en mars 1944, après que j'étais arrivé à la constatation (par elle-même pourtant déjà lourde de conséquences et d'interrogations pressantes...) de l'existence d'une Intelligence créatrice, Créatrice du Monde, et après avoir aussitôt décidé que ce fait, après tout, ne me concernait pas de façon particulière. Je fais le constat de cette stagnation dans la section "L'appel et l'esquive" (voir pages 89- 92[353]), dernière des trois sections à consacrées à cet épisode de ma première rencontre avec l'idée de Dieu, ou pour mieux dire avec le *fait* irrécusable de l'existence de Dieu, écarté alors (comme une sorte de simple "curiosité métaphysique") en faveur de préoccupations qui m'apparaissaient alors comme d'un plus grand intérêt.

Je suis sûr que Celui que je traitais ainsi en quantité négligeable ne s'en est pas offusqué - il faut dire qu'Il en a vu bien d'autres ! Sûrement Il attendait Son heure, et Il savait qu'elle viendrait. J'ai remarqué bien des fois qu'Il était d'une patience inlassable, et qui souvent a de quoi étonner...

Cet épisode se place à l'âge de mes seize ans. Jusqu'au mois de novembre dernier encore (quarante-deux ans après), pour autant du moins que je me rappelle, ma pensée ne s'est jamais arrêtée sur Dieu, ni l'idée ne m'a-t-elle frôlé que Dieu prenait peut-être quelque intérêt à ma personne[354], qu'il y avait une relation entre Dieu et moi, voire même, entre Dieu et tout homme, toute âme humaine. Peut-être cela aurait-il fini par m'apparaître, si j'avais eu idée de consacrer une réflexion à la question de la relation de Dieu à la Création en général, et aux hommes (et à ma modeste personne parmi eux) en particulier. Après tout, j'étais bien placé pour savoir que celui qui crée n'est pas sans avoir une relation intime et durable à l'œuvre qui en naît[355] ! Mais je n'ai pas souvenance que l'idée même d'une telle réflexion m'ait seule-

[353]Dans la section citée, je fais s'étendre cette période de stagnation sur trente ans, jusqu'en 1974. C'était faute d'avoir encore réalisé toute la portée spirituelle de l'acte d'"arrachement", et des années qui ont suivi. Cette portée apparaît progressivement, avec la réflexion poursuivie tout d'abord dans la section "Le tournant - ou la fin d'une torpeur" (no 33) faisant suite aux sections citées, et reprise et poursuivie tout au long du présent chapitre.

[354](14 septembre) Après avoir écrit ces lignes, je me suis rappelé pourtant d'un moment exceptionnel, tout à fait unique même, en novembre 1976 (quelques jours après les "retrouvailles avec mon âme" dont j'ai parlé ailleurs). J'ai alors "prié" pour la première fois de ma vie sans doute, l'espace de quelques instants, intensément - et ma prière a été exaucée. J'y reviendrai sans doute en son lieu, dans le chapitre suivant.

[355]Il est vrai qu'il y avait en moi un propos délibéré de bon ton, fréquent dans les milieux scientifiques que je fréquentais (ton dont j'étais resté imprégné jusqu'au moment encore de l'écriture de Récoltes et Semailles) consistant à minimiser ce lien, en affectant le "détachement" par rapport aux travaux dont on est l'auteur. Je

ment frôlé[356]. Si j'ai fini par avoir connaissance d'une relation entre Dieu et moi, mais par une expérience immédiate et irrécusable, et même (cela était évident d'emblée) d'une relation aussi intime et aussi forte que celle qui m'a jamais lié à un autre être ressenti comme proche[357], cela s'est fait par Sa seule initiative. C'est Lui (un "Lui" qui est aussi une "Elle") qui S'est fait connaître comme *Le* plus proche et comme *La* plus proche, comme Le plus aimé et comme La plus aimée. C'est venu alors non comme l'aboutissement d'un travail de réflexion, encore moins comme celui d'une quête mystique, voire de quelque fringale à la recherche d'expériences extraordinaires baptisées "mystiques" (fringale qui aurait été suscitée peut-être par ce qui pouvait m'être revenu sur des états dits de "réalisation", atteints par telles ou telles figures prestigieuses). J'étais pris par un travail de recherche intense sur mes rêves, et bien loin de songer à rien de tout cela ! La connaissance de Dieu m'est venue comme naît l'amour au matin - comme une *révélation*. Révélation totalement inattendue je peux bien dire, impensable même avant qu'elle ne soit advenue - et pourtant, tout impensable qu'elle fut, elle a été accueillie avec émerveillement certes, mais aussi comme chose somme toute naturelle, dans "l'ordre des choses" - comme une chose quasiment qu'en des profondeurs ignorées de moi-même j'aurais sue déjà, et que ce soit une intime connaissance déjà depuis longtemps présente qui m'aurait été soudain révélée...Mais j'anticipe, et de beaucoup !

Dans le récit de mon itinéraire (repris enfin avec le présent chapitre), je ne me suis pas arrêté sur cette longue période de 1944 à 1970, sauf sur l'épisode (se plaçant au milieu pile) du premier *appel* pour entrer dans ma mission, et de mon esquive à cet appel[358]. Ce n'est pas que ces années n'aient été, à leur façon, importantes. Mais dans l'optique où je me

découvre et fais le constat de mon attachement à mon œuvre, d'abord dans "Le poids d'un passé" (Récoltes et Semailles I, no 50, section dernière de la première partie de Récoltes et Semailles, par quoi je croyais alors clore mon déjà long témoignage sur mon passé de mathématicien) ; puis deux mois plus tard encore, avec une tout autre acuité pressante, dans la note "Un pied dans le manège" (Récoltes et Semailles II, no 72), dans la foulée de la découverte de mon enterrement anticipé...

[356] Pour les raisons de ma réticence vis-à-vis de ce genre de réflexion, voir la section (déjà citée dans une note de bas de page à l'avant-dernière section) "Rencontre avec le Rêveur - ou questions interdites" (no 21), notamment pages 48 à 50.

[357] Les termes "aussi intime et aussi forte", comme il va apparaître dans les lignes déjà qui suivent, sont d'ailleurs un pur euphémisme. Ils correspondent à ma façon de ressentir les choses lors des tout premiers "rêves mystiques" reconnus comme tels au réveil, en novembre l'an dernier.

[358] Voir les deux sections "Foi et mission - ou l'infidélité (1)" et "La mort interpelle - ou l'infidélité (2)" (nos 34, 35) pour cet épisode, évoqué également tout au début du présent chapitre (2ème alinéa de la section no 57).

place ici, m'attachant aux événements marquants dans mon itinéraire spirituel, et surtout aux *franchissements* un à un des principaux *"seuils"* qui l'ont jalonné, je ne vois rien d'autre que l'épisode mentionné qui soit assez saillant pour m'imposer (en quelque sorte) d'en faire mention - et surtout rien n'est "monté" en cours d'écriture pour exiger d'être examiné et pour ainsi s'éclairer. Je crois pouvoir dire que c'étaient des années de *semailles* abondantes - semailles d'amertume souvent, qu'il m'appartenait de faire se lever en moi et de récolter. Si je parle pourtant de *"stagnation"*, ce n'est pas pour suggérer par là une carence de semence, semence que "la Vie" au contraire m'amenait à profusion (et dont, à dire vrai, je me défendais de mon mieux...), mais un terrain ingrat et un moissonneur réticent, voire absent. Faute de pluies la semence avait du mal à s'accrocher au sol pierreux, et plus de mal encore à lever ! Et la faucille, oubliée, inutile, rouillait et s'émoussait à force de rester oisive...

Cette période couvre pourtant, à quelques années près, ce que d'habitude on compte comme l'essentiel dans la vie d'un homme. Ainsi, elle inclut à peu de choses près la totalité de ma vie maritale et familiale, s'étendant de décembre 1957 (à la suite immédiate de la mort de ma mère[359]) à décembre 1971, quand je quitte le domicile conjugal pour ne plus y retourner[360]. Ce mariage et la vie de couple s'étendant sur quatorze années, les amours qui l'avaient précédé et ceux qui l'ont suivi, et les enfants qui en sont nés, tout cela a pesé dans ma vie d'un poids non moins lourd que ces choses-là ne pèsent dans celle de tout autre. Mais mon propos n'est nullement d'écrire une biographie ni une esquisse biographique, et ce n'est pas le lieu de m'étendre ici sur ce sujet, que je me suis borné à frôler en passant ici et là dans La Clef des Songes, et déjà dans Récoltes et Semailles. Il y faudrait un volume, si ce n'est plusieurs, et je doute que je les écrirai jamais[361].

---

[359]Je parle de cette mort dans la deuxième section citée dans la précédente note de bas de page.

[360]Cette rupture est venue comme l'aboutissement d'une dégradation insidieuse et inexorable qui s'était poursuivie tout au long des quatorze années de vie commune, à laquelle il m'est arrivé déjà de faire allusion en passant. Au moment de faire ce pas, je n'avais pas même eu de décision à prendre - j'ai su que si j'avais été tant soit peu attentif à ma propre vie pendant toutes ces années, cela fait très longtemps que je l'aurais fait, et sans doute bien des maux (et dont à ce moment je ne pouvais encore percevoir toute la portée...) auraient été évités.

[361]S'il doit m'être donné de poursuivre encore une réflexion sur ma vie destinée à être publiée, ce sera sans doute sur mon enfance, et sur la redécouverte de mon enfance et des déchirements qui l'ont marquée et qui sont restés profondément imprimés dans mon être. Ce travail a été commencé (par une première percée décisive) en mars 1980. Il s'est beaucoup approfondi à partir d'août 1982 (à la suite immédiate de la "Rencontre avec le Rêveur", dont il a été question dans la section de même nom, no 21), grâce aux messages me venant par des rêves restituant un vécu traumatique oublié de l'enfance.

À un tout autre niveau, cette période coïncide (à une année près) avec celle où je me consacre corps et âme à la recherche mathématique : entre 1945 où, étudiant de dix-sept ans, je néglige les cours à la Fac (s'avérant sans grand intérêt pour moi) pour poursuivre pendant trois ans une recherche mathématique ardente et solitaire, jusqu'en 1970, vingt-cinq ans plus tard quand, "savant" et "grand patron" au faîte de ses moyens et du prestige, je quitte le milieu scientifique (sinon, à la longue, ma passion mathématique) pour ne plus y revenir jamais. Ainsi, cette période de stagnation spirituelle quasiment totale coïncide avec celle d'une création intellectuelle particulièrement intense[362], nourrissant une vaste vision novatrice et animée par elle.

Mon œuvre de mathématicien, du moins toute la partie de cette œuvre qui fut publiée, prend son essor et se déploie dans les vingt années entre 1950 et 1970. Cette œuvre elle aussi, et ma vie de mathématicien, par mes amours avec la mathématique et par mes relations avec mes amis mathématiciens (amants avec moi de la même maîtresse. . .) comme avec mes élèves devenus (ainsi du moins me semblait-il alors) mes amis, avec tout ce que ces relations ont comporté au niveau du non-dit, de l'occulte, et de la vanité qui jamais, jamais ne dira son nom ! - tout cela aussi a été semence, pour des récoltes futures dans un tout autre champ que celui où j'avais cru semer ! Je scrute le sens de ces récoltes toujours imprévues et souvent malvenues, et de ces semailles ardentes et insouciantes qui les avaient préparées, tout au long de mon long "Témoignage sur une vie de mathématicien", ayant nom "Récoltes et Semailles". Ce n'est pas le lieu ici d'y revenir.

66. Années-ouvrables et années-dimanche — ou tâches et gestation.

Après cette courte rétrospective sur le sens d'une "longue traversée du désert" qui déboucha sur les années ardentes que j'évoque dans les huit sections qui précédaient, il est

[362]J'avoue que je n'ai pas le sentiment d'avoir entièrement résolu encore cette contra- diction apparente, et ceci d'autant moins qu'il n'y a pas de doute pour moi (comme je le fais ressortir par exemple dans la section "Beauté et contemplation", no 49) que dans mon travail mathématique, tout au moins au moment même du travail, une dimension spirituelle n'était nullement absente. Sûrement cette "composante" restait trop fragmentaire dans ma vie, elle ne mettait à contribution que des couches ou secteurs trop limités de la psyché, pour avoir une action spirituellement fécondante, ou seulement vivifiante. C'est ce que j'avais déjà senti au moment du premier "appel" en 1957 (comme je le rapporte dans la section déjà citée "Foi et mission - ou l'infidélité (1)", no 34). J'y reviens encore, sans pourtant parvenir encore à y voir entièrement clair, dans la section "De l'âme des choses et de l'homme sans âme" (no 51) et (un peu) dans celle qui la suit.

temps de reprendre à nouveau le fil de mon récit.

Je m'étais arrêté sur la fin lamentable de la deuxième expérience communautaire, survenue en août 1973[363]. [. . .] Par ailleurs, les trente hectares de broussailles, héritage de la "communauté" qui s'était volatilisée et dont nous étions sur place, elle et moi, les seuls rescapés, étaient laissées à mes soins et à ma responsabilité. Pendant quelques années encore j'ai fait effort pour susciter la formation d'un petit groupe de néo-ruraux qui s'y implanterait, et auquel éventuellement je me serais associé d'une façon ou d'une autre qui restait à trouver. Pour le moment, je faisais de valeureux efforts pour y maintenir un jardin et l'agrandir, préparant surtout, pour me faire la main de "nouveau jardinier", des tas non pareils longs et hauts comme ça de magnifique compost, de quoi déjà voir venir ! C'est alors aussi que j'ai appris à me servir d'une perceuse et d'autres outils à l'avenant, pour préparer la maison (reçue en plutôt déplorable état) et la rendre habitable et avenante pour l'hiver. J'avais aussi le projet de construire un grand dôme en argile, sans charpente, à la façon traditionnelle nubienne, pour nous y installer par la suite - ce n'était pas le terrain ni l'argile qui manquait ! Toujours branché, donc, sur l'idée "vie nouvelle", que je n'allais pas lâcher comme ça. En cheville surtout avec les marginaux du coin, il y en avait un bon peu dans la région. Mais sans aucune velléité pour me relancer dans les activités militantes, alors pourtant que les occasions sur place, et même urgentes, ne manquaient pas. Bien guéri aussi de l'idée de tâter encore d'une vie communautaire - en tous cas pas sous forme de cohabitation sous un même toit.

À dire vrai, pas un seul des projets et des prévisions que je trimbalais alors et dans les années qui ont suivi ne s'est réalisé : tout ce que j'entreprenais, sur cette même lancée "vie nouvelle", s'effritait. Ce n'était pas, je crois, par manque de conviction ou de mise d'énergie, pas plus que par incurie. Plutôt, je crois que ce n'était pas là vraiment la voie qui était alors devant moi, la voie de ma mission. Et tous les échecs innombrables de ces années, tant au niveau de mes relations à autrui qu'à celui de mes entreprises, je les vois à présent comme autant de coups de semonce me poussant vers la voie encore ignorée - celle qui attendait que je la découvre et que je l'invente au fur et à mesure que je m'y engageais et déjà la gravissais. (Sans la voir encore ni aucunement discerner le sens de ce que je faisais. . .).

Les cinq ans qui ont suivi, jusque vers la fin de 1978, sont des années très particulières

[363] C'est ce que je viens de constater en allant à la pêche dans un dossier de lettres et de papiers de cette année-là. J'avais presque entièrement oublié la chronologie des événements, lesquels eux-mêmes s'étaient déjà beaucoup estompés, comme d'ailleurs presque tous mes souvenirs.

dans ma vie. C'est la seule période dans ma vie qui n'était pas dominée par quelque *tâche* maîtresse dans laquelle je me serais investi à fond pour la mener à bonne fin ou du moins, aussi loin qu'il me serait donné. Ce n'est pas, certes, que je sois resté désœuvré. Des occupations intéressantes, utiles, instructives, voire passionnantes ne m'ont jamais manqué, pas plus en ces années-là qu'à aucun autre moment depuis l'adolescence. Mais maintenant c'étaient des "occupations" seulement. Elles n'étaient pas vécues comme des grandes tâches, qui m'auraient requis tout entier. Je n'étais pas alors de toutes mes forces projeté dans un avenir inconnu, vers l'accomplissement de la tâche que je servais et qui, en même temps, m'asservissait. C'étaient des années où, autant qu'il m'a été alors donné, *j'ai vécu dans le présent*. Les années où je me suis accordé, à côté d'un *"faire"* qui déjà ne me main- tenait plus entièrement prisonnier, le loisir aussi de *vivre*. De vivre, et de regarder, écouter, sans autre raison ni cause que de vivre, regarder, écouter. J'avais passé près de trente ans de ma vie à trimer à brin de zinc sans jamais vraiment m'arrêter - trimer "maths" d'abord et "écologie", "Survivre et Vivre", "Révolution culturelle", et tout ça ensuite - maintenant je m'accordais quelques années à *muser*. Cinq "années-dimanche" en somme, après trente années-ouvrables !

Ce n'était pas là l'effet d'aucune décision délibérée. Ça s'est fait comme ça, simplement, je ne saurais dire moi-même comment ni pourquoi. Je ne me rappelle pas d'ailleurs, au cours de ces années, m'être jamais aperçu de cette chose-là, pourtant frappante, et encore moins m'y être arrêté : tiens, que se passe-t-il avec toi, de ne plus être embringué dans aucune grande tâche ? Je n'en ai fait la constatation que beaucoup plus tard, en passant et sans non plus alors m'y arrêter[364].

Avec le recul de plus de dix ans, je pressens que ce très long "dimanche" a été une chose nécessaire et salutaire. Le travail qui devait se faire en moi n'aurait sans doute pu se faire, et ce qui devait prendre naissance, naître, si je ne m'étais accordé ce répit. Comme une femme enceinte baisserait le rythme d'une vie qui peut-être fut trépidante, pour laisser s'accomplir dans un calme propice le travail tout autrement plus profond et plus délicat qui se poursuit en elle, sous l'action de forces obscures qui sont *en elle* mais qui en même temps la dépassent infiniment et qu'elle ne contrôle pas. Ces années-là qui au regard superficiel pourraient sembler

[364]Je crois me rappeler avoir fait cette constatation dans Récoltes et Semailles, peut-être dans "La Clef du Yin et du Yang" (ReS III).

gaspillées[365] furent pourtant, au plan spirituel, des années exceptionnellement fécondes dans leur ensemble (sinon chacune séparément[366]) - infiniment plus fécondes sur ce plan-là (celui qui seul compte aux yeux de Dieu) que les trente années "trimantes" qui avaient précédé. C'étaient les années quand après de très longues et souvent arides semailles, la pluie enfin venue, ont commencé à lever les moissons et à être rentrées les premières récoltes - riches bien au-delà de tout ce qu'une sagesse humaine n'aurait pu prédire ni espérer !

Ce sont ces années apparemment "oisives", aussi, qui ont fait mûrir en moi de tout autres tâches, des tâches dont je n'aurais pu avoir alors aucun soupçon. Comme s'ouvrent à la jeune mère qui vient pour la première fois d'enfanter des tâches d'une dimension toute nouvelle, dont les occupations qui précédemment l'absorbaient tout entière n'auraient certes pu lui donner la moindre idée. Vues dans l'optique spirituelle, nos activités de toutes sortes, si absorbantes et si utiles (voir indispensables ou fascinantes) soient-elles, et alors même que nous nous y adonnerions avec passion, nous font mouvoir dans le cercle clos du connu. Par elles-mêmes, elles ne nous ouvrent pas sur des mondes nouveaux. À la limite, faute de lâcher prise quand l'heure en est venue, elles nous ligotent, empêchant l'éclosion de ce qui doit éclore. Car les forces qui dans les replis obscurs de l'être font sourdre et bourgeonner et germer le nouveau, et qui le font émerger au jour quand l'heure est venue - ces forces-là ne sont pas de l'homme, et elles œuvrent suivant des voies et vers des fins tant proches que lointaines que l'homme peut au mieux pressentir (en les moments éphémères de plus grande clarté…) mais

[365]La pensée que je pourrais être en train de gaspiller ma vie ne m'est jamais venue pourtant dans toutes ses années, et je n'ai aucune raison de croire qu'elle ait été présente sous forme refoulée. Bien au contraire, je suis persuadé que je savais bien en mon for intérieur (même si j'aurais eu du mal alors à me rendre compte des raisons) que mon temps était on ne peut mieux employé.

J'ai eu pourtant (en 1979) un écho par un de mes anciens élèves qui m'a dit alors qu'il avait cru sentir que pendant toutes ces années j'aurais été "désespéré" (c'était bien là, je crois, son expression), et qu'il aurait même craint que je puisse mettre fin à mes jours ! J'ai été assez ébahi sur le coup, puis me suis dit que ça avait été une façon pour lui, sûrement, de désamorcer la mise en question que représentait pour lui et mes autres élèves mon départ du monde mathématique : en présumant que je m'étais là fourvoyé dans une impasse tragique, voire fatale. Il est vrai qu'avec la découverte de mon enterrement anticipé par la cohorte empressée de mes élèves, sous la conduite justement de l'ami Pierre faisant office de Grand Officiant, cette crainte (ou attente ?) de ma fin prochaine prend un éclairage inattendu et, si on peut dire, un charme tout nouveau…

[366]L'année 1975, et la période d'un an et demi de mars 1977 à septembre 1978, marquent chacune un arrêt assez net dans ma progression spirituelle, après les seuils importants passés en 1974 et en 1976, sur lesquels je pense revenir au chapitre suivant.

jamais prévoir ni prédire et encore moins diriger. Ni même les peut-il seconder par une activité consciemment décidée et systématiquement poursuivie. En ces moments sensibles entre tous (et que nulle semonce ni son de trompe n'annonce !) où l'être lui-même bourgeonne et s'apprête à se transformer sous l'action des forces obscures qui ne sont pas de nous, le mieux que nous puissions faire de notre côté, c'est *d'acquiescer* pleinement, par tout ce que nous sommes, à Celui qui œuvre en nous ; de Le laisser agir sans trop interférer par *notre* vouloir et par *nos* idées sur ce qu'il convient que nous soyons, que nous fassions ou que nous devenions. Et encore cet acquiescement de l'être, notre seule et humble contribution à l'Œuvre inconnue qui se poursuit en nous, s'accomplit et se renouvelle jour après jour sans même que nous nous en doutions, dans l'ombre et dans le silence, dans des lieux très profonds dérobés à jamais au pataud regard de la conscience.

NOTES

pour
LA CLEF DES SONGES

par

Alexandre GROTHENDIECK

I. *LA CONNAISSANCE DE SOI*

(¹) **La petite famille et son Hôte**.

(3 juin)[367] L'image-archétype de *l'"enfant"* désigne non la totalité de l'âme, mais elle en incarne un certain aspect qui vit en chacun de nous, le plus souvent relégué impitoyablement à l'ombre par le "moi" (alias *"le patron"*). L'enfant incarne l'innocence (que n'alourdit aucun savoir...), la spontanéité insouciante d'elle-même, la curiosité des sens et de l'intelligence (importune bien souvent, et parfois sacrilège...). L'enfant *apprend*, comme il respire et boit et mange et assimile, sans s'alourdir jamais ni cesser d'être enfant...

Cette image de l'enfant a fait surface en moi progressivement, dans les deux ou trois ans qui ont suivi les "retrouvailles" dont je parle ici. Elle est devenue pleinement conscient et explicite en 1979, avec ma première réflexion philosophique systématique, sur la force d'Eros dans les processus créateurs, et sur l'étreinte créatrice, dans toutes choses, des forces et qualités cosmiques originelles du "fémenin" (ou "yin") et du "masculin" (ou "yang").

Il est dans la nature de l'enfant de s'élancer à la rencontre de *la Mère*, le Monde. Et son élan est nourri par la pulsion *d'Eros*, l'énergie qui le meut est celle d'Eros. Aussi avais-je tendance à confondre l'enfant et Eros, jusqu'à tout récemment encore. J'ai été détrompé seulement par l'ensemble des "rêves métaphysiques" qui me sont venus en début d'année. C'est eux qui ont attiré mon attention sur la réalité d'essence *spirituelle* qu'est l'âme (à laquelle jusque là je n'avais jamais vraiment songé !), et sur cette même qualité spirituelle essentielle de l'enfant. Eros, lui, n'est pas d'essence spirituelle mais animale. (Ça a bien bouleversé ma vision des choses ! Cependant, la réalité charnelle et l'amour eu niveau spirituel.) Dans mes rêves, Eros n'apparaît jamais sous forme humaine, mais sous forme d'animaux (²) : chien ou chat le plus souvent, le chien incarnant l'aspect impétueux, insatiable, affamé d'Eros, et le chat l'aspect complémentaire yin : lascif, souple, velouté — mais gare aux griffes...!

Ces mêmes rêves ont mis aussi en relief une autre personnification de l'âme, que j'avais eu tendance à ne guère voir à oublier tout-à-fait : tout comme l'enfant représente l'éternelle jeunesse, l'innocence en nous, ainsi *l'esprit* représente l'âge, la maturité, le savoir (spirituel), et surtout, la *responsabilité* pour nos actes et pour la conduite de notre vie. Sous le nom *l'"ouvrier"*, je l'avais déjà rencontré depuis sept ou huit ans, mais avais une fâcheuse tendance à

[367] Voir renvoi à la présente note dans la section n° 1 page 1.

le confondre avec l'enfant[368]. Mais son vrai rôle vis-à-vis de l'enfant est celui de *père adoptif* — de celui qui veille à ses besoins et qui, quand l'occasion l'exige, le reprend avec affection et avec toute la fermeté nécessaire. C'est que je n'avais pas compris encore qu'il y a, dans l'"entreprise familiale" qu'est la psyché, un "Chef" institué, un *maître de maison* ; et que ce maître n'est nullement le "moi" (et soi-disant "patron" !), chargé seulement (quand il n'outrepasse ses fonctions) des tâches d'intendance (et qu'il vaudrait mieux dès lors appeler *l'"intendant"*), ni Eros, ni l'enfant, mais bien l'esprit (alias l'ouvrier).

Il est vrai que dans cette famille, si souvent désunie, il est plus que rare que l'esprit assume ce rôle qui lui incombe. Le plus souvent c'est l'intendant qui joue les maîtres (souvent en pavoisant "esprit"), quand ce ne sont les chiens et les chats — pardon, "Eros" il fallait lire, ou les deux à la fois qui chacun fait la loi et l'impose tant bien que mal, et à hue et à dia ! Chez moi le môme aussi avait ses volontés (et de trois !), et môme, chiens, chats, intendant ils faisaient la nouba — y avait que le maître de maison qu'on voyait pas !

J'ai bien au l'impression que dans la littérature chrétienne, le terme "esprit" désigne le plus souvent bien autre chose que *l'esprit de l'homme*, ce maître de maison si souvent démissionnaire, mais *l'esprit de Dieu*, présent et agissant dans la psyché, sans pourtout en faire partie ([3]). Je l'appellerai simplement *"Dieu"*. Il m'apparaît comme un Être de même espèce ou essence que l'âme (qui est "esprit" tout comme Lui), mais d'une magnitude infiniment supérieure à elle. On peut le voir comme un Hôte permanent et discret dans la maison familiale, de très haut rang (à dire le moins !) et qui pourtant, paradoxalement, passe presque toujours inaperçu. Il y habite, loin de tout regard, dans les plus profonds souterrains — ce qui ne L'empêche pas, en chaque instant, de voir en un tableau animé et complet tout ce qui

---

[368]Pourtant, je sentais bien qu'"enfant" et "ouvrier" étaient des aspects différents, complémentaires, d'une même entité dans la psyché, laquelle représenterait "la force créatrice" dans l'homme. Mais s'il m'avait fallu nommer cette force, le nom qui me serait venu alors était celui d'Eros, et non "l'âme". Même après le premier rêve (en décembre 1986) qui attirait mon attention sur l'âme (personnifiée dans ce rêve par une jeune femme), je n'ai pas songé encore à reconnaître dans le couple enfant-ouvrier (ou enfant-esprit) une des descriptions yin-yang possibles de l'âme (absente quasiment de mon vocabulaire !). C'est que je ne doutais pas qu'Eros, qui inclut la pulsion de connaissance au niveau intellectuel et artistique (voir la note de b. de p. précédente), inclut également la force plus déliée active au niveau spirituel, que je ne distinguais alors que très confusément. Je ne sais si une réflexion même approfondie à ce sujet aurait pu, à elle seule, me détromper. Si j'ai été détrompé, ce n'est pas par une réflexion "métaphysique" qui n'eût jamais lieu, mais par les révélations me venant de mes "rêves métaphysiques".

s'y passe, depuis les greniers jusques aux caves. C'est de ces mêmes lieux dérobés et quand Il le juge bon, qu'Il parle et qu'Il agit dans la maison dont Il est hôte. Et quand Il parle, c'est toujours (m'a-t-il semblé) au maître de maison, à l'esprit, qu'il s'adresse. Le plus souvent d'ailleurs, celui-ci fait la sourde oreille, au point que souvent je m'étonne que Dieu ne se lasse de lui faire signe de mille façons. J'aurai ample occasion d'y revenir encore, à cette surdité étrange...

J'aurai ample occasion aussi de parler de ma découverte progressive, au cours des dix ou onze années écoulées, de cet Hôte invisible dans la maison. Je l'ai d'abord connu comme le *Rêveur*, le Créateur des rêves, dont il sera beaucoup question dans ce livre. Qu'il me suffise pour l'instant d'ajouter que pour les processus et actes s'accomplissant dans la psyché et provenant des couches profondes, il est très difficile souvent, voire impossible, de dire quelle est la part de Dieu, quelle celle de l'âme. De plus en plus, cependant, j'aurais tendance à voir l'initiative décisif des processus et actes créateurs, et la force de renouvellement qui est en eux, comme provenant de Dieu. Le rôle de l'âme, et surtout de l'esprit qui en est l'instance dirigeante, m'apparaît surtout comme celui d'un *acquièscement* plus ou moins complet, plus ou moins actif aux desseins et suggestions de Dieu, d'une *collaboration* plus ou moins empressée et intense avec ceux-ci. Je suis persuadé qu'il en est ainsi tout au moins au niveau spirituel, et que dans chacun des nombreux "seuils" que l'âme doit franchir sur le long chemin de la connaissance, l'action de Dieu (alors même qu'elle reste le plus souvent ignorée) est *la* force décisive pour passer d'un niveau de conscience au niveau supérieur.

(4 juin) Puisque je me suis laissé entraîner à faire la présentation des principaux membres de la "petite famille", sans compter l'Hôte discret et invisible des demeures souterraines, je voudrais y joindre encore un dernier, laissé pour compte hier : le *corps*.

J'ai souvent tendance à l'oublier, ce grand muet, quand je passe en revue les personnages qui s'agitent et s'affrontent dans la psyché. Ce faisant, je ne fais que céder à un présupposé culturel, qui a tendance à faire une séparation nette entre d'une part le corps bien tangible, et de l'autre l'insaisissable psyché qui l'habite et l'anime. Pourtant, mes rêves me l'enseignent autrement. Le corps n'y est pas habitat ou demeure, mais bien un personnage aussi. Et certes, comme les autres quatre membres de famille dont je parlais hier, le corps a ses (humbles) besoins, sa volonté (opiniâtre), sa voix (rarement écoutée...). Et aussi et surtout, une connaissance, une *sagesse* — sagesse immémoriale, sagesse sans mots, efficace et puissante, qui

souvent m'a semblé excéder de très loin le maigre savoir du maître de maison (alias l'"esprit"), comme celui de l'intendant ([4]).

Cédant aux mêmes consensus culturels, il m'est arrivé aussi de confondre "le corps" (vu comme force ou comme voix en oeuvre dans la psyché) avec Eros. A présent, je verrais plutôt Eros comme un arbre vigoureux (ou qui devrait l'être…), plongeant ses racines dans le riche et délicat terreau du corps. Mais le terreau n'est pas inépuisable, et si l'arbre prolifère de façon incontrôlée, le terreau s'épuise, et finalement l'arbre lui-même dépérit, et sa ramure, et toute la profusion de vie qu'elle porte.

Le corps se distingue des autres "personnages" psychiques par le fait qu'il se manifeste par une incarnation matérielle et organique tangible. Par là-même, il est aussi *l'instrument* par excellence de la psyché, tant pour appréhender le monde extérieur par les sens, que pour agir sur lui. Mais nous ne pouvons pas plus séparer l'instrument de la psyché dont il fait véritablement partie, que nous ne pouvons séparer les mains, instruments du corps, de ce corps dont elles font également partie.

L'enracinement d'Eros dans le corps, ou l'enracinement de la psyché toute entière, se suite, à n'en pas douter, dans les couches profondes, demeure de l'Hôte. C'est là, très loin du regard de l'homme, que se nouent et se dénouent les relations délicates et profondes entre le corps et la psyché dans son ensemble ([5]) — sans compter l'Hôte invisible et mystérieux qui, sûrement, y participe à sa façon. Et il est hors de doute aussi que le corps est pour le psyché, non seulement terreau et instrument, mais aussi *moyen d'expression* par excellence. Espoirs et déceptions, élans et démissions, harmonie, dissonances, tensions passagères ou invétérées…s'inscrivent, comme dans une cire délicate, dans chacune de nos cellule, dans les attitudes et mouvements et la démarche du corps, et dans l'expression du visage et la qualité du regard et le timbre de la voix et la plénitude du souffle…, par une empreinte d'une finesse infinie, incomparable, achevée…

Et comment ne pas penser ici au sommeil et au songe, quand c'est la psyché assoupie elle-même qui devient "cire" entre les mains du Rêveur, l'espace d'un rêve ou deux, pour exprimer avec un art inégalé, depuis les maîtres-traits jusqu'aux plus délicates nuances, la réalité profonde de ce qu'elle fut pendant la veille…

C'est là, je le sais bien, non une simple empreinte "mécanique", mais oeuvre d'artiste, oeuvre du Maître des maîtres par le Regard et par la Main. Et je ne peux m'empêcher dès lors de m'interroger si le "langage du corps" que je viens d'évoquer, tout comme le langage

du rêve, loin d'être un simple "enregistrement" dénué d'intention, ne serait pas, lui aussi, un langage créateur dans les mains du même Créateur, du même Maître — de l'Hôte invisible, réputé silencieux, des souterrains. A celui qui saurait le lire dans la cire du corps, ce langage dirait le véritable et poignant roman de toute une vie, vue des profondeurs, comme des yeux d'homme jamais ne pourront la voir ni des mots d'homme la dire. Et telle maladie incurable qui vient ravager une vie épuisée, brûlée par l'excès de sa propre violence — ce serait là le chapitre ultime du magistral roman d'une existence terrestre, tracé d'une main forte sur le parchemin du corps par le Maître invisible de la vie et de la mort.

À vrai dire, ces réflexions me font entrevoir qu'en Dieu, le Créateur, le Regard toujours est inséparable de la Main, l'Acte par lequel Il prend connaissance, de celui par lequel Il exprime cette connaissance et lui donne voix[369]. Je pense qu'il doit en être ainsi en tous temps et tous lieux, que Sa cire ou Sa toile soit le corps de l'homme ou son âme endormie, cellule vivante, molécule, planète ou galaxie. Et son action dans la psyché, sûrement, n'est nullement limitée aux rares moments où l'homme lui-même s'associe à son Créateur pour faire oeuvre créatrice avec Lui et croître ainsi en son esprit. Mais (ce me semble) elle est de tous les instants, pendant le sommeil comme pendant la veille. Et cette action incessante est *récit*.

Seul, dieu sait lire dans leur plénitude ces signes, et ce récit qu'ils forment, écrit par Sa main et à Son intention — l'impérissable récit dont nous-mêmes formons et tissons, au fil des instants et au fil des jours, au fil des ans et au fil de nos morts et de nos naissances, le trame innombrable et l'inépuisable substance.

(5 juin) J'ai mentionné en passant, avant-hier, le tout premier rêve qui (entre autres) attirait mon attention sur l'existence de l'âme. C'était il y a un an et demi. L'âme était représentée par une jeune femme étendue, avec une très longue et abondante chevelure humide et emmêlée étendue derrière elle, qu'une autre femme, plus âgée, démêlait patiemment et peignant avec ses doigts. J'ai senti que cette femme étendue, aux vibrations très féminines, représentait cela en moi qui vit l'expérience et la saveur des choses, qui éprouve et goûte sensations et émotions, attirée par l'"agréable" et le "plaisant", repoussée par le "pénible" et par le "déplaisant" — avec, peut-être, une tendance à se laisser porter et mener par ce jeu, par ce balancement

[369](5 juin) Ce que j'"entrevois" ici sur la démarche de la connaissance en Dieu lui-même, savoir la relation intime entre connaissance et expression, est une chose que j'ai pu constater en tous cas au niveau de l'activité créatrice humaine. J'en parle de façon plus circonstanciée dans la note "Connaissance et langage — ou le dialogue créateur", n°.

sans fin entre ce qui attire et ce qui repousse, voltigeant de fleur en fleur en faisant de son mieux, chemin faisant, pour ne pas s'égratigner aux épines…

Je n'avais jamais prêté attention jusque là à ce visage-là de la psyché aux cent visages. Pour le désigner, la pensée de "l'âme" ne s'est d'ailleurs pas présentée dans la foulée même du rêve. Elle est apparue au cours du travail. (Un travail exceptionnellement long : neuf jours pleins d'affilée !) Mais quand elle est venue, ça a "fait tilt" : c'était bien *mon âme*, sûrement, que représentait la jeune femme à l'opulente chevelure, aucun doute ! Pendant toute l'année qui a suivi, quand il m'arrivait (rarement) de penser à "l'âme", c'était sous ses traits diffus et songeurs que je la voyais.

C'est à la suite de mes rêves des mois de décembre et janvier dernier, seulement, que j'ai fait le rapprochement entre cette "âme", et les figures de l'"enfant" et de l'"ouvrier" (alias "esprit"), familières depuis longtemps. Il devenait clair alors qu'elles sont d'une essence différente, plus déliée, que celle d'Eros. Et c'est bien l'âme, justement, qui est censée représenter cela en moi qui est de nature spirituelle, c'est-à-dire de nature apparentée à celle du Rêveur — ou, ce qui revient au même (comme j'avais réalisé depuis peu), à celle de Dieu… Sûrement, l'enfant et l'esprit devaient représenter des "faces" ou des "visages" complémentaires, l'un yang l'autre yin, de cette âme que j'avais vue jusque là sous la forme indistincte et les traits estompés du visage apparus dans ce rêve à demi oublié…

J'ai songé, depuis, à situer l'aspect très "yin" de l'âme, incarné par ce visage de femme noyé de brumes, par rapport aux deux personnages déjà familiers. Elle évoque pour moi le nom de *"Psyché"*, symbole traditionnel de l'âme, issu de la mythologie grecque. En contraste, les noms même "esprit" et "ouvrier" sont à connotation fortement masculine. Mais je réalisais bien que l'entité psychique qu'ils désignent doit présenter aussi bien des aspects et traits "fémenins" ou "yin", venant s'apparier aux traits "masculins" ou "yang". Elle représente la *maturité* de l'âme, vis-à-vis de son innocence créatrice représentée par l'enfant, et c'est bien là déjà un aspect *yin*, vis-à-vis de l'enfant personnifiant l'aspect complémentaire yang (conformément aux couples cosmiques yin-yang : maturité-innocence, vieillesse-jeunesse). Ceci dit, je vois à présent Psyché (attention à la majuscule !) comme *personnification des traits "feminins" (ou "yin") dans l'esprit-ouvrier*. Dans cette dialectique, elle représenterait donc le "yin dans le yin" de l'âme, en tant qu'épouse, en somme, dans un "couple cosmique" dont l'époux incarnerait les traits virils de l'esprit-ouvrier, donc le "yang dans le yin" de l'âme.

À vrai dire, les aspects de l'esprit qui avaient été évoques précédemment, à part la ma-

turité, notamment le *savoir* et la *responsabilité*, et surtout sa fonction de *"Chef"*, d'instance dirigeante de la psyché, étaient déjà à connotation fortement masculine, tout comme les noms "esprit" ou "ouvrier" qui le désignent. Cela suggérerait de faire désormais usage de ces noms pour désigner plutôt le "versant" ou le "visage" *yang* de l'esprit humain, complémentaire du "visage yin" incarné par Psyché. C'est là un simple pis-aller, dû à l'absence d'un nom propre mythique approprié pour faire pendant à "Psyché". Celui suggéré par la mythologie, savoir son amant Eros, ne fait visiblement pas l'affaire !

J'ai songé à *Prométhée*, mais c'est pas très convainquant, et surtout, d'apparier Psyché et Prométhée fera frémir les humanistes, et je préfère ne pas me les mettre trop à dos. Il restera donc une petite ambiguïté dans le sens qu'aura pour moi le mot "esprit" (humain). C'est la même que dans le mot "homme", lequel désigne tantôt un "humain" (homme ou femme), tantôt un "humain mâle". Mais quand je parlerai de l'esprit (alias le "maître de maison") comme d'un des membres de la "petite famille", il sera entendu désormais qu'il y fait figure d'époux de Psyché. Pour lui donner quand même un nom propre et qui ne fâche personne, nous pourrions l'appeler Prommy. (Toute ressemblance de ce nom visiblement bien yankee avec quelque nom grec est purement fortuite.)

Ainsi, voici enfin réunie au grand complet la "petite famille", ou du moins ses six principaux membres. voici le maître de maison, *Prommy* (alias l'esprit, alias l'ouvrier), et sa charmante épouse, *Psyché*, plus leur enfant (adoptif[370], mais c'est là un détail), appelé "l'enfant", ou "le môme", ou aussi, pourquoi pas, *Tommy*. Il y a le corps, *Corry*, et il y a Eros[371], très

[370]On peut se demander quels sont les parets naturels de cet enfant "adoptif". LA réponse aura de quoi surprendre plus d'un : son vrai père et sa vraie mère sont *un*, et ne sont autres que l'Hôte mystérieux des souterrains (dont il va être à nouveau question plus bas). Cet "Hôte pas comme les autres" est à la fois "Femme", et "Homme", à la fois "Mère", et "Père", et en même temps qu'Il engendre, Il (ou elle) conçoit. Et ce Giron n'a cessé de concevoir, de bourgeonner, de tramer, d'enfanter depuis les origines et l'aube obscure des temps…

[371]Décidément têtu et lent à la comprenette, je me suis obstiné ici à voir Eros sous figure humaine, et même, plus précisément, sous un visage masculin. Pourtant, comme je le soulignais avant-hier, mes rêves me tiennent un autre langage. Si je les suivais, la pulsion érotique ne serait pas représentée par un personnage, qu'il soit homme ou femme, mais par les chiens et les chts de la maison. (Et cela rendrait plus scabreuse encore la secrète prédilection de Psyché pour Eros…)

J'espère que le Rêveur (alias l'Hôte) me pardonnera cette anicroche à Ses enseignements. Au besoin, je me rabattrait, en suivant Ses suggestions, sur une paire de sympathiques (et quelques peu envahissantes) bêtes domestiques : *Erosy*, le gros chien, fougueux et culotté, et *Erosa*, la chatte soyeuse et féline, tantôt caline, lascive, tantôt sphinx énigmatique, recueille et pensive — patte veloutée — griffe incisive…

lié aussi bien avec Corry, qu'avec Tommy, mais souvent vu d'un oeil plus que méfiant par Prommy. Psyché, elle, aurait plutôt un petit faible pour lui, et ça se comprend, car il est beau garçon comme pas un et il a la main baladeuse…Pour terminer le tableau, voici encore l'intendant : roué, poltron, vaniteux comme pas un et menteur effronté, et qui aurait une nette tendance à vouloir jouer les patrons. Pour cette raison et pour lui faire plaisir, on va l'appeler *Patry*. Suivant les cas, il est à couteaux tirés avec Eros, ou il l'élève aux nues — mas bien fou qui s'y fie ! C'est sa façon à lui de l'embobiner et le mettre dans sa poche tout en l'escroquant à mort. Il n'est pas vraiment de la famille, d'ailleurs, il vient d'en ville. Mais il n'est pas question de le renvoyer, et on "fait avec" comme on peut.

Enfin et pour mémoire, il y a l'*Hôte*, l'Invisible, l'Oublié (que pour un peu j'allais moi aussi oublier), caché on ne sait trop où dans d'inaccessibles caves secrètes de la maison familiale. On ne le voit pas, et dans beaucoup de familles on n'en parle jamais non plus — personne n'a l'air de se douter qu'Il est là, ni même qu'il y a des caves. Vu son rang, je n'ose l'affubler d'un diminutif à l'avenant (comme Jahvy ou Brammy), je préfère prudemment m'en tenir à "l'Hôte" (en prenant garde à la majuscule). Cet anonymat, d'ailleurs, n'est qu'un fidèle reflet des habitudes quelque peu cachottières de ce très important personnage.

Chaque "petite famille" a son Hôte, c'est là une chose qui doit être bien entendue. Et il y a autant de telles familles, que d'êtres humains vivants sur cette terre — ça en fait déjà pas mal. On pourrait penser, dès lors, qu'il y a aussi autant d'Hôtes différents. Mais justement non ! La chose extraordinaire, qui mérite toute notre attention (et qui fera bien comprendre aussi que c'est là un Hôte pas comme les autres…), c'est que c'est un seul et même Hôte pour tous ! Comment Il se débrouille pour être ainsi partout à la fois, c'est là ce qu'on appelle un "mystère". En tant qu'*Être unique*, mais présent en chacun de nous et y agissant à sa façon à Lui, je l'appellerai par un nom décidément bien "vieux jeu" et dépassé comme moi (mais o ne se refait pas) : c'est *Dieu*. Aussi *"le bon Dieu"* pour ses proches, et quand il s'agit de surtout pas faire solennel…

(²) **Un animal nommé Eros.**

(3 juin)[372] Il est significatif qu'une telle représentation d'Eros par des animaux (des chiens, pour être précis) figure également dans certains rêves où le contexte montrait sans ambiguïté possible qu'il s'agissait de la pulsion érotique "sublimée", c'est-à-dire la pulsion de connais-

[372]Voir renvoi à la présente note dans la note n° 1 page N1

sance au niveau non pas charnel mas (en l'occurrence) intellectuel. Cela m'a montré, sans possibilité de doute, qu'aux yeux du Rêveur (c'est-à-dire aussi, aux yeux de Dieu), l'activité créatrice intellectuelle (dont l'homme est si fier !), ou du moins l'énergie et la pulsion qui animent une telle création, sont d'une essence qui reste fruste, "animale". Par contre, le "patron" ou "intendant", qui représente le conditionnement et la structuration dans la psyché et qui, par ailleurs, n'est nullement une force de nature créatrice, mais presque toujours *inhibitrice* des facultés créatrices, est toujours représenté sous forme humaine, tantôt homme, tantôt femme. J'en ai été même assez ébahi, moi qui avais tendance à diviniser Eros, force créatrice originelle, et à dévaloriser à fond le "patron", incarnation de la répression systématique des forces et facultés créatrices !

Je n'ai d'ailleurs aucun doute que ce je viens de signaler au sujet de la création intellectuelle vaut également pour une création "artistique", tributaire, elle aussi, de la pulsion et de l'énergie d'Eros. (Le terme allemand "geistiges Schaffen") englobe d'ailleurs ces deux types d'activité créatrice.) De nos jours, il est plus que rare qu'une création intellectuelle ou artistique soit en même temps acte de connaissance au niveau spirituel, donc aussi acte conjoint de l'esprit de Dieu et de l'esprit de l'homme. Mais c'est alors seulement, semblerait-il, qu'elle est (aux yeux de Dieu), pleinement "humaine", et non plus "essentiellement animale". Pour le dire autrement : il semblerait que dans l'optique divine, seul l'acte auquel Dieu lui-même participe soit un acte pleinement humain — un acte mettant en jeu une force créatrice d'essence supérieure à celle d'Eros, et qui par là échappe entièrement au règne animal et végétal et aux forces et lois qui l'animent et le régissent.

([3]) **L'un et l'infini.**

(4 juin)[373] Depuis hier, où j'ai écrit ces lignes, j'ai eu un long entretien téléphonique avec un collège et ami de vieille date, ancien prêtre catholique et passionné naguère de questions religieuses et par son sacerdoce. Par les réactions de mon ami à mes questions religieuses et par les éclaircissements qu'il m'a donnés, il semblerait bien que, même dans les milieux versés en théologie, il n'y ait pas de distinction bien nette, dans le langage ni dans les esprits, entre l'esprit "de Dieu" et l'esprit "de l'homme", plus précisément : entre l'"esprit de Dieu" (ou simplement, "Dieu"), présent tant comme Observateur perpétuel que comme Force active (occasionnelle ?) dans la psyché de telle personne, et l'"esprit" (ou "maître de maison") qui

[373]Voir renvoi à la présente note dans la note n° 1 page N2.

en représente, en quelque sorte, l'"identité spirituelle".

La chose me paraîtrait incroyable, si elle ne se recoupait avec des impressions de lecture récentes. Ça me paraît aussi gros que s'il y avait une confusion dans le langage et l'esprit des mathématiciens, entre le nombre 1 et le nombre ∞ (l'infini), sous prétexte que ce sont tous deux des nombres ; et que de vouloir les distinguer soit vu comme une sorte de subtilité philosophique ou linguistique qui aurait de quoi prendre de court le mathématicien qui ne serait en même temps un érudit de l'étymologie des termes mathématiques. Mais pour en revenir à la psyché et à l'âme : ça revient à ne trop savoir, ou vouloir, distinguer entre Monsieur Durand (ou du moins, l'âme ou l'esprit qui l'habite), et le bon Dieu en personne ! Pourtant, même si son âme (je n'en doute pas) est éternelle, Monsieur Durand n'est ni omniscient ni infaillible ni omniprésent ni tout-puissant — ça fait quand même déjà quelques petites différences.

Cela me rappelle, il est vrai, la tacite perplexité dans laquelle je me suis trouvé pendant une dizaine d'années sur la nature de Rêveur : fait-Il partie de ma psyché, ou est-ce un "Être" qui existe indépendamment de ma propre personne ? (Voir sur ces perplexités la section "Rencontre avec le Rêveur — ou questions interdites", n° 21.) Pourtant, l'intuition immédiate et mon sain instinct spirituel, pour ne pas dire le simple "bon sens philosophique", me disaient bien clairement la réponse à une question restée si longtemps informulée. Et ma relation à Lui, le Rêveur, depuis que je Le connais et sans que j'aie eu à me poser de question, a toujours été la relation a un *Autre* — à quelqu'un qui était infiniment supérieur à moi par la connaissance profonde, par la pénétration du regard, par la puissance et la délicatesse des moyens d'expression, par l'infatigable bienveillance, et par l'infinie liberté…

Comment ne pas sentir "par les tripes" de telles différences énormes, comment les ignorer, ou y voir quelque subtilité insolite de théologien ou de linguiste ? Quand "Dieu" n'est qu'un mot, un concept, une formule nimbée de gloire, ingrédient d'un discours ou d'un rituel, liturgique ou intellectuel — alors d'accord, alors c'est un peu comme ce fameux "sexe des anges" que personne n'a jamais été voir. Mais sûrement pas quand il y a une expérience vivante de Dieu ! Ce n'est plus alors une question d'érudition ou de philosophie, ni même de "foi" en ceci ou en cela — mais simple évidence…

([4]) **Sagesse du corps et action de Dieu**.

(5 juin)[374] Le “savoir” de l’intendant est pur produit du conditionnement (et comme tel, simple reflet des consensus culturels qui ont cours dans la société ambiante), et des réactions de la psyché à ce conditionnement. Il fait fonction de structuration de la psyché, et n’est pas vraiment dans la nature d’un savoir ou d’une connaissance véritables.

Quant à la connaissance et à la “sagesse” du corps, et à ses ressources créatrices étonnantes, on peut se demander si elle se réduit au déroulement normal, pour ainsi dire “mécanique”, de lois physico-chimiques et biologiques qui se sont dégagés et instaurées “une fois pour toutes” au cours de l’évolution de la vie sur le globe, ou si elle ne serait pas plutôt l’expression *actuelle* et agissante de la sagesse de Dieu et de *Son* vouloir, lequel interviendrait créativement, dans un sens ou dans autre, tout au moins dans certaines occasions particulières. Je songe notamment à l’apparition et au déroulement d’une maladie ou, au contraire, d’une convalescence, ou aux processus utérins autour de l’ovulation, de la conception, de la gestation du foetus et de l’enfantement. Ce sont là, évidement, des processus physiologiques indissolublement liés à des processus au niveau de la psyché et au niveau spirituel. Ce simple fait déjà semble nous imposer la réponse à la question précédente, tout au moins dans tous les cas où de tels liens entre réalité biologique, et attitudes et événements au niveau de la psyché et de l’âme, ne peuvent faire aucun doute. A moins d’admettre que la psyché et son propre vouloir (et notamment son vouloir inconscient) ait le pouvoir de donner des ordres au corps, au niveau des mécanismes cellulaires et organiques mêmes les plus délicats (lesquels échappent presque totalement, est-il besoin de le souligner, au savoir et à l’emprise des sciences médicales). Mais une telle supposition me paraît faire violence au plus élémentaire bon sens philosophique — à moins d’investir l’Inconscient de pouvoirs et d’une sagesse plus que surhumaines, et par là, pratiquement, le diviniser. On aura simplement (suivant l’exemple donné par C. G. Jung) remplacé le bon vieux bon Dieu d’antan par “l’Inconcient”. Décidément, on n’arrête pas le progrès !

La question est encore toute proche de celle de l’origine du rêve, frôlée en passant hier : le rêve est-il l’oeuvre de la psyché elle-même ? Là au moins, je *connais* la réponse sans possibilité de doute, et à vrai dire, elle m’a été dite par le Rêveur Lui-même (sans que j’y accorde trop d’attention), avec le premier rêve déjà que je me sois donné la peine de sonder ! Et j’ai bien le sentiment que les délicats leviers moléculaires et cellulaires dans le corps sont tout autant hors de portée des moyens limités de la psyché elle-même, que les plus vertigineuses et les

[374] Voir renvoi à la présente note dans la note n°1 page N 4.

plus profondes improvisations du Rêveur.

([5]) **A maître docile serviteur violent — ou corps, esprit et égo**.

(5 juin)[375] Je présume que les couches de la psyché dont il s'agit ici sont bien en daça de celles auxquelles s'étend le "moi" ou "égo" (personnifié par le "patron" alias l'"intendant"), et que l'"enracinement" dont je parle ne concerne, en dehors de la pulsion érotique, que l'âme proprement dite. Lors de la mort du corps, il doit y avoir un "déracinement", plus ou moins laborieux et plus ou moins pénible d'un cas à l'autre, de l'âme enlevée à son "terreau" corporel — un peu comme une plante qui serait enlevée, avec ses racines, de son terreau familier, en vue d'être transplantée dans un autre. Il me paraît probable que ce moment délicat entre tous (avec celui de la conception et celui de la naissance), dans la longue pérégrination de l'âme de naissance en naissance, ne soit pas laissé aux seuls soins du déroulement des lois régissant les plants de réalité physico-chimique, biologique et spirituel (travaillant en étroite coordination les unes avec les autres), et des réactions de l'âme prise en charge par ces lois ; mais qu'il y a intervention expresse de Dieu, conformément à Ses desseins et intentions concernant cette âme en ce moment particulier. Mes "rêves métaphysiques" ne semblent pas, hélàs ! donner d'élément de réponse à cette question, ni aux questions voisines soulevées dans la précédente note.

Ce que j'ai dit plus haut sur l'égo et sur sa relations au "terreau" corporel ne signifie pas, bien sûr, que les pulsions, fringales, idées, peurs, intentions etc. propres à l'égo n'aient pas de répercussions ("psychosomatiques") au niveau du corps, lesquelles se feront nécessairement par l'intermédiaire des couches les plus profondes de l'Inconscient, en symbiose étroite avec le corps. Cela signifie seulement que cette action de l'égo ne s'exerce jamais directement, mais pas l'intermédiaire de l'âme, et ceci conformément aux relations que l'âme entretien à l'égo. Ainsi, des pulsions agressives enracinées dans la structure égotique auront des répercussions entièrement différentes au niveau du corps, suivant que l'esprit se laisse "bousculer" par elles et les reprend à son compte, où qu'il garde son autonomie et les "assume" d'une façon ou d'une autre. Tout comme un maître faible qui se laisserait contaminer par le tempérament violent d'un serviteur en viendra à dégrader lui-même même des parties du logis auxquelles ce serviteur n'a point accès, alors que rien de tel ne se passera s'il reste égal à lui-même et supporte le serviteur (s'il ne réussit à le rendre pacifique), tout en se distançant de sa violence

[375]Voir renvoi à la présente note dans la note n° 1 page N 4.

et en lui interdisant de s'en donner à l'aise.

([6]) **Le rôle du rêve — ou hommage à Sigmund Freud**.

(1 mai)[376] Freud, lui, affirme exactement l'opposé. Pour lui, la fonction du rêve, de *tout* rêve sans exception (c'est catégorique), serait de nous fournir une *gratification* (consciente ou inconscient). Je crois comprendre que cette conception étrange n'a guère été suivie après Freud, et qu'elle n'est plus pratiquée ni mentionnée par personne. Mon expérience du rêve la contredit de deux façons.

D'une part, parmi mes rêves, ceux qui me font vivre une gratification consciente ou inconsciente sont l'exception, nullement la règle. Encore faudrait-il, pour être précis, distinguer la gratification au sens propre du terme, c'est-à-dire le "plaisir pour le plaisir", avec le vrai *plaisir*, voire le joie, qui toujours, quand ils nous apparaissent (et à cet égard le rêve n'est pas différent du vécu éveillé), viennent "par surcroît". La vanité, il est vrai, ne connaît pas le vrai plaisir, ce délicat parfum des choses, cette joie d'être. Elle passe à côté du plaisir véritable. Mais Eros, lui, le connaît, ce que les poètes chantent sus le nom de "plaisir d'amour" et sous mille autres. Freud ne l'aurait-il pas connu, lui ? Quand il théorise, il semblerait qu'il met tout dans le même plat, qu'il veut à tout prix réduire les jeux délicats de l'âme et de la psyché à une sorte de calcul de "profits et pertes", un jeu où il s'agirait de toujours gagner le plus et perdre le moins, avec profits = plaisir = gratification, et pertes = déplaisir = frustration. Mais je digresse…

Même dans les rêves qui portent une "gratification", voire même un vrai plaisir, une vraie joie, et alors même que gratification ou plaisir seraient investis d'une énergie psychique immense, balayant dans les coulisses tout le reste — même dans un tel cas, un examen approfondi révèle à chaque fois que *l'intention* du Rêveur n'est *pas* de "gratifier", celle de procurer une expérience réjouissante par une gratification, un plaisir ou une joie ; pas plus que dans les rêves où j'éprouve frustration, douleur ou tristesse, l'intention, le propos n'est de me "mortifier". La raison d'être du rêve est toujours de me donner un *enseignement*, de me faire sentir (par un tableau vivant dont je suis le principal acteur) une certaine *réalité* que m'avait échappé. Mais cette intention du rêve et cet enseignement (ou ce "message") n'apparaissent qu'après-coup, une fois qu'on s'est dégagé de l'emprise de l'émotion et qu'on examine avec un soin extrême, un à un, *tous* les "détails" du rêve, y compris ceux qui paraissent infimes, à peine

[376]Voir renvoi à la présente note dans la section n° 4 page 7.

entr'aperçus et aussitôt balayés du champ de la conscience par le premier plan impressionnant de l'expérience captivante des délices ou des tourments. Ce sont là le genre de détails, ai-je remarqué, qui ne figurent jamais dans les récits ou les "protocoles" du rêves. Ceux-ci paraissent toujours étrangement exsangues, "réduits à l'os". Mais moi je sais que même là où Il parle à voix très basse, même là où Il a l'air de bredouiller, *le Rêveur ne dit pas un mot de trop*. Le rêve n'est pas une photo, mais une oeuvre d'artiste. Le "simplifier", c'est le détruire...

Il me faut revenir de façon beaucoup plus circonstanciée sur ces questions délicates, dans la partie de ce livre consacrée au travail dit d'"interprétation" des rêves. Également et surtout, je compte bien revenir sur le rôle de pionnier de Freud, rôle qu'il est très loin de moi de vouloir minimiser, bien au contraire. Il est vrai que les théories de son crû qui me sont connues, et surtout tout *l'éclairage* dans lequel il voit la psyché et le rêve, m'apparaissent comme irrémédiablement, comme fondamentalement faux. Mais c'est là quasiment un détail. Cela n'empêche que Freud, ce novateur intrépide et probe, ce visionnaire d'un courage sans égal, est pour moi une des très grandes figures dans l'histoire de notre espèce. Nous lui devons les idées les plus révolutionnaires sur la psyché, et les plus fondamentales, depuis nos origines — celles que personne avant lui n'avait osé concevoir, et encore moins proclamer. Ses aberrations dogmatisantes se sont décantées d'elles-mêmes au cours des générations déjà qui l'ont suivi, et elles finiront bientôt par être effacés par l'oubli. Mais tant qu'il y aura sur terre des hommes avides de scruter et de comprendre la psyché de l'homme, et alors même que le nom de Freud aurait fini par sombrer dans l'oubli (à supposer que l'humanité perde à tel point la mémoire des plus grands parmi nous), ses grandes idées maîtresses resteront à jamais vivantes.

([7]) **Archétypes et manifestations de Dieu**.

(22 mai)[377] Certains de mes rêves me convainquent d'ailleurs que ce que je dis pour l'archétype de l'acte créateur est vrai tout autant pour tout autre archétype, tels celui de la Mère, ou du Père, celui du Fils (se confondant avec celui du Frère) ou de la Fille (alias la Soeur), celui de l'Enfant, et plus particulièrement du *petit* enfant (qui du coup perd sa majuscule !), ou,à l'opposé, celui du Vieillard. Les archétypes m'apparaissent comme autant d'"aspects" différents de la nature de Dieu, susceptibles d'être privilégiés par Lui pour se manifester dans la psyché humaine (voire même, animale), que ce soit dans le rêve ou de toute autre façon.

[377]Voir renvoi à la présente note dans la section n° 11 page 31.

Dieu *est* à la fois Mère, et Père, à la fois vieillard plein de savoir et de sagesse, et petit enfant dans toute la fraîcheur de l'innocence ; comme il *est* aussi l'homme, ou la femme, dans la force de l'âge. Et il *est* l'amante, comme il *est* aussi l'amant...

Ce que je sais en tous cas sans possibilité de doute, c'est qu'Il m'est apparu (ou Elle m'est apparue) en rêve sous toutes ces formes-là, empruntant l'une ou l'autre suivant ce qu'Il (ou Elle) avait à m'enseigner. J'ai su aussi Le reconnaître sous forme d'animaux, ou de *groupe* d'animaux. Et aussi sous forme d'un groupe de jeunes gens jouant au ballon. Au point que je suis conduit à me demander si toute espèce vivante sans exception, et au sein de chacune (et plus particulièrement, dans l'espèce humaine), chacune des principales modalités d'existence (par l sexe, l'âge, l'état de prospérité ou de pauvreté etc), et jusques y compris les groupes d'individus correspondants à certains caractères "typiques" — si chacune de ces innombrables entités ne constitue un des "aspects" de Dieu (parmi l'infinité à jamais innommée de Ses aspects), et par là-même, un "archétype" potentiel et un mode d'apparition possible de Dieu, pour se manifester à l'homme notamment.

S'il en était ainsi (comme j'ai tendance à le penser), il faudrait par là-même voir dans toute espèce vivante sans exception une *"incarnation"* de Dieu, par laquelle se manifesterait de façon permanente, au plan de l'existence terrestre, tel aspect de Sa nature éternelle. Dieu *"est"* l'espèce humaine, comme il *"est"* aussi "le blé", "les orties", "les fournis", "les vaches", "les serpents" etc. Les valorisations ou dévalorisations, différentes d'une culture à l'autre, qui sont attachées à certaines espèces, n'ont bien entendu qu'une valeur toute relative. Le nom de "vache" (bête sacrée en Inde) sert d'insulte en France, ce qui n'empêche que Dieu m'est apparu sous forme de vache, et même que la vache et tout ce qui s'y rapporte (y compris même, le revélerai-je ? la bouse...) a joué un rôle particulièrement important dans bon nombre de mes rêves "mystiques". Je signalerai à ce propos que dans plusieurs rêves la vache apparaît comme un symbole *féminin* du "Saint-Esprit", tandis que le cheval en est un symbole *masculin*. Avant que mes rêves ne m'en parlent, je tenais le "Saint-Esprit" pour une fiction théologique. Je sais à présent que c'est une réalité toute aussi tangible que la chaleur dégagée par un poêle.

De même pour les valorisations attachées aux statuts sociaux. Dieu m'est apparu dans certains rêves dans la personne d'un homme riche et considéré ou d'un haut fonctionnaire (et même d'un préfet de police, désolé !), et dans d'autres dans celle d'un gosse d'émigrés nord-africains miséreux dans un faubourg de grande ville ; dans un autre encore comme cordonnier

de village courbé par l'âge, amenant son âne aux champs. S'Il a jugé bon de faire ainsi, je Lui fais confiance que c'est pour de bonnes raisons et pour mon bénéfice…

([8]) **Rêve et libre arbitre**.

(20 mai)[378] Après avoir été longtemps indécis à ce sujet, j'ai fini par me convaincre que pendant le rêve, nous sommes temporairement privés de notre libre arbitre. (Toute comme le pinceau dans la main du peintre, ou le style dans la main de celui qui écrit, est dépourvu de libre arbitre.) Ainsi, c'est sans aucune réserve que je peux écrire que notre rôle dans le rêve est "entièrement passif" — et ceci, alors même que dans le scénario du rêve (dans la "parabole" dépeinte dans le rêve) notre rôle serait vécu comme intensément actif. La comparaison s'impose avec les acteurs dans une pièce de théâtre, suivant rigoureusement les consignes du metteur en scène. Mais cette comparaison reste imparfaite, car les acteurs gardent leur libre arbitre, et ne peuvent incarner leurs rôles que s'ils y "mettent du leur". Alors que dans le rêve, c'est le Metteur en Scène Lui-même qui, en chaque instant, comme s'il avait pris possessions de nos corps comme de nos âmes, nous insuffle les sentiments, émotions, notions et même les perceptions que nous avons alors *réellement* (et bien souvent avec une vivacité que nous avons rarement ou jamais dans notre vie éveillée !), sans que nous ayons à les "jouer", sans avoir à entrer dans une "fiction" et par là, à jouer une sorte de "double jeu". C'est là un des aspects les plus extraordinaires du rêve en général.

Dans la très grande majorité des processus créateurs, l'étape de "préparation" n'est nullement "purement passive" ; c'est là au contraire une circonstance spéciale au cas du rêve, envisagé ici, tout à fait exceptionnel à cet égard. Comme il a été évoqué dans la section précédente, les "mesures" (en quatre temps) formant les processus de découverte en quelque sorte "élémentaires" (ou "périples") ont tendance à se suivre et à s'enchaîner les uns aux autres à l'intérieur d'un mouvement plus vaste. De cette façon, l'étape préparatoire pour un tel périple est en même temps celle du "travail" dans le périple précédent. Pour le dire autrement, ce sont les matériaux (le plus souvent imprévus) apparus au cours du travail dans un certain stade d'une recherche, et débouchant sur une certaine vision (représentant l'"accomplissement", tout provisoire, dudit travail), qui, à un stade ultérieur, servent à leur tour d'acquis "préparant" un nouveau "périple" ; et de même c'est l'"accomplissement" du stade précédent, c'est-à-dire une certaine vision des choses qui en a été le fruit, qui joue le rôle

[378] Voir renvoi à la présente note dans la section n° 12 page 32.

de “déclencheur” pour cette nouvelle plongée en avant.

Or tout travail créateur est à *la fois* “actif” et “passif”, à la fois “yang” et “yin” — et c’est même là, peut-être, *la* caractéristique essentielle, distinguant le travail véritablement créateur de tout autre. Il s’ensuit que dans un périple de découverte qui (comme c’est le cas le plus souvent) apparaît comme le prolongement naturel d’un autre, l’étape préparatoire, qui dès lors représente un “travail”, ne saurait être à tonalité exclusivement “passive”, “yin”, mais qu’elle doit aussi présenter des caractères “actifs”, “yang”, nettement marqués.

Le cas du grand rêve est tout à fait unique, en cela précisément que le message qu’il porte, et le travail de découverte auquel il nous convie, est comme un “départ à zéro”, il ne prend pas la suite de quelque chose qui aurait été acquis précédemment. C’est l’inverse qui est vrai : *le* grand obstacle pour entrer dans la compréhension du grand rêve, ce sont précisément nos soi-disants “acquis”, c’est-à-dire les idées que nous nous somme faits (ou qui se sont faites en nous d’elles-même...) sur les choses. Si nous ne sommes prêts à nous en séparer, nous n’avons aucune chance d’entrer dans un de nos rêves, et surtout pas dans un “grand rêve”.

([9]) **Expérience mystique et connaissance de soi — ou la gagne et l’or**.

(23 mai)[379] Même parmi les hommes qui ont laissé une empreinte dans l’histoire de la pensée, plus que rares sont ceux qui se sont souciés de s’inclure dans leur regard sur le monde, et qui, par là-même, n’ont pas été dupes des sempiternels et complaisants clichés par lesquels on a coutume de se voir soi-même, et qui n’ont pas, ce faisant, intériorisé à leur insu les principaux préjugés moraux, sociaux, philosophiques enracinés dans la culture dont ils sont issus. Socrate lui-même, qui nous donne le conseil “connais-toi toi-même” (et il devait bien pourtant avoir une idée en tête à ce sujet...), ne me paraît pas (d’après ce qui m’est connu de lui) avoir beaucoup suivi lui-même cette excellente maxime. Je n’ai pas connaissance de la moindre amorce vers une connaissance de soi dans ses fameux “dialogues”, et crois savoir par ailleurs qu’il partageait les préjugés courants sur la nature inférieure des esclaves, et de la femme.

J’ai eu quelque peine, au cours des dix ans écoulés, à reconnaître et à admettre que dans ma propre démarche de connaissance, prenant comme point de départ et comme base omniprésente la découverte de soi et la connaissance qu’elle apporte, je ne puisse me rattacher à aucune “famille spirituelle”, ni même (semblerait-il) trouver quelqu’un en qui je reconnaisse

[379] Voir renvoi, à la présente note dans la section 14, page 39.

un “frère”, par une aventure spirituelle que je ressentirais comme “commune”. Pourtant, pendant quelques semaines, à la suite de certains rêves (aux mois de janvier et février dernier) suggérant l’existence d’une sorte de “communauté des mystiques” (sas distinction des religions particulières dont les différents mystiques sont issus), j’ai pu penser que cette “communauté” pourrait bien constituer la “famille” que je cherchais. (C’était à un moment, il est vrai, où je venais de me rendre compte depuis peu qu’en fait, je n’avais plus besoin de me rattacher à une telle “famille”, ou plutôt, que le Rêveur, à Lui seul, suffisait amplement pour m’en tenir lieu…) J’ai eu la possibilité, depuis lors, de lire dans les textes de certains mystiques chrétiens, et de prendre connaissance de certains aspects d’une “tradition mystique” chrétienne, dont les débuts remontent, sinon aux temps apostoliques (dont l’esprit est bien plutôt celui d’un militantisme missionnaire), du moins aux premiers siècles de notre ère. Il y a sept ou huit ans déjà, j’avais eu entre les mains (et même lu d’une traite !) un texte de Sainte Thérèse d’Avila, qui m’avait frappé et impressionné, par une sorte d’union intime, de fusion, des tonalités de simplicité, de vérité et de passion. Ça avait été mon premier contact avec un(e) mystique. Ce contact et surtout ma propre expérience toute récente, ont suscité en moi un désir très vif de faire connaissance avec cette “communauté”, dont je m’étais contenté jusque là d’ignorer l’existence.

C’est avec joie que j’ai pu constater déjà que dans ladite “communauté”, ou tout au moins parmi les mystiques chrétiens, il y a bel et bien une tradition vivace tranchant avec la sempiternelle complaisance à soi qui est de rigueur dans “le monde”. J’aurais eu du mal à admettre qu’une communication vivante avec Dieu puisse être séparée d’une attention en éveil vis-à-vis des mouvements de la psyché provenant tant de la vanité, que “des sens” (c’est-à-dire d’Eros). Il y faut d’ailleurs, dans l’ambiance culturelle du cloître ou du couvent, un courage peu commun et constamment renouvelé, puisque ces mouvements si communs, et apparemment inséparables de la condition humaine, sont ressentis par eux comme une véritable souillure de l’âme, voire comme une trahison vis-à-vis de l’amour de Dieu et du sacrifice du Christ. Leur mise à jour s’accompagne de tous les tourments de la contrition, quand ce ne sont ceux d’une véritable haine ou horreur de soi. Il est vrai que cette attitude dualiste de refus passionné de toute une partie inséparable de sa propre personne, et qui fait des tous premiers pas déjà dans la découverte de soi une sorte de martyre permanent, renouvelé jour après jour — une telle attitude me paraît quasiment incompatible avec une véritable connaissance de soi. Comment serait-il possible de découvrir, de sonder, de vraiment *connaître* une chose dont on a peur ou

qu'on a en horreur ? Et il me semble bien en effet, d'après ce que j'ai pu en voir jusqu'à présent, qu'en ce qui concerne la structure du moi, la pulsion érotique, et les relations complexes entre l'une et l'autre, la connaissance dont témoignent les textes des mystiques reste plus que rudimentaire. Toute cette immense partie de la psyché, la seule qu'un Freud se soit soucié d'étudier, n'intéresse le mystique chrétien (semblerait-il) que comme "l'ennemi" dont il doit à tout prix se distancer (tout en sachant très bien que dans cette vie terrestre, il lui reste indissolublement attaché !). Sûrement cette division douloureuse, cet incessant déchirement auquel il ne peut et ne se soucie d'échapper, sont-ils pour lui un mal nécessaire, une souffrance bienfaisante, puisqu'ils maintiennent vivante en lui la force de l'humilité, seul antidote efficace de l'orgueil, et le rend apte à accueillir, aux moments voulus par Dieu, les dons de la grâce divine.

Finalement, ce qui intéresse le mystique dans la psyché, c'est *l'âme* seule, détachée, par un effort surhumain (ou plutôt aux rares moments où ce détachement, par l'effet de la grâce, s'opère bel et bien), de ses indissolubles liens au corps, à la pulsion érotique, et à la structure de moi. Il sait bien, de première main, que cette âme n'est aucunement une fiction, mais une réalité — la réalité première, permanente, intemporelle, dont les autres trois sont une enveloppe provisoire ou le "fuel". La vraie demeure de l'âme est ailleurs — et il connaît quelque chose, de première main et de science sûre, et de l'âme dépouillée, et de l'"Ailleurs". Mais ce qu'il sait, que ce soit peu (pour l'un) ou prou (pour tel autre), il ne peut le dire en mots. Et, dans la mesure où il est empli de la passion de l'Ailleurs, c'est sûrement le dernier de ses soucis que de rapporter ce qu'il sait. S'il témoigne pourtant, selon ses faibles paroles, sur ce qui ne peut être communiqué, ce n'est pas (j'en suis sûr) mû par l'impossible espoir de se faire entendre, mais par obéissance à une Volonté qui n'est pas la sienne, et pour des fins qui lui échappent (comme elles échappent à tous) et qu'il n'essayera pas de sonder.

Je m'étais attendu que des hommes que Dieu a favorisés de la grâce exceptionnelle d'une communication vivante et régulière avec Lui auraient une vision du monde et de leur temps d'une pénétration hors du commun, exempte des oeillères et des préjugés du commun des mortels, qui les empêchent notamment de prendre note des injustices, iniquités et cruautés de toute sorte, sévissant dans la société dont ils font partie. Dieu (me disais-je) ne manquerait pas de leur faire un petit signe ici et là, pour attirer leur attention. Peut-être d'ailleurs l'a-t-Il fait bel et bien, bien plus souvent qu'on ne pourrait le penser ? Toujours est-il que j'ai été pas peu stupéfait de me rendre compte que mes prévisions au sujet de la sollicitude divine et de

ses effets étaient entièrement à côté de la plaque. Jusqu'à présent, je n'ai pas trouvé un seul signe allant dans le sens attendu. Il en a été de même pour mes lectures récentes dans la Bible, y compris dans les Actes des apôtres et les Épîtres apostoliques. J'en ai été "troublé", je peux bien dire — il y avait quelque chose qui m'échappait, et qui m'échappe encore. Quelque chose qui concerne à la fois le sens même de la notion de "mal" et de "bien", et la nature de la relation que Dieu entretien avec les hommes auxquels Il choisit de se révéler, et enfin, les desseins de Dieu dans l'évolution et l'histoire de notre espèce. Ce sont là des questions auxquelles je n'aurais pas songé il y a six mois encore, avant que Dieu ne se révèle à moi et ne pourvoie Lui-même, par la voie du rêve, aux premières bases de mon "instruction religieuse". Et ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur ces questions. J'ai bien l'intention (ou du moins le désir) d'y revenir dans les années qui viennent — si tant est qu'il s'avère qu'une telle entreprise est conforme à la volonté de mon bienveillant et patient Instructeur.

(25 mai) Hier j'ai reçu un bon monceau de livres, parmi ceux que j'avais commandés de certains auteurs mystiques : Les oeuvres de Sainte Thérèse, celles de Saint Jean de la Croix, un volume de Saint Augustin, "Louis Lambert" de Balzac... Au lieu de me mettre à mon travail, je n'ai pu m'empêcher de renouer connaissance avec Sainte Thérèse séance tenante, en lisant d'une traite une bonne partie de son autobiographie (dans la belle traduction des Carmélites du monastère de Clamart). Dans la nuit qui a suivi, j'ai fait un rêve long, insistant, en grande partie "souterrain" et par là quasiment insaisissable, que je crois suscité par la lecture si attachante que je venais de faire. J'ai crû comprendre qu'il devait, entre autres, attirer mon attention sur un certain aspect de la relation de Sainte Thérèse à elle-même, qui me paraît assez commun parmi les mystiques chrétiens. (Selon l'impression, très incomplète, que j'ai pu m'en faire par mes lectures sporadiques au cours des trois mois écoulés.) Je voudrais en dire quelques mots ici, "à chaud".

Il semblerait qu'il y ait, chez tout les auteurs mystiques chrétiens, une égale insistance sur le rôle de ce qu'ils appellent la "vertu" d'humilité, comme condition indispensable pour rendre l'âme apte à recevoir des grâces divines et à entrer en relation avec Dieu. Chez Sainte Thérèse (et sûrement chez beaucoup d'autres mystiques chrétiens sinon chez tous[380]), l'attitude ou l'état d'humilité apparaît insépræblement d'une pratique vigilante de la connaissance de soi, laquelle est visiblement devenue une "seconde nature" en elle. Autant que je

[380]Maître Eckehart semblerait être ici l'exception qui confirme la règle.

sache, les mystiques (peut-être devrais-je préciser “les mystiques chrétiens”) forment même la seule “famille spirituelle” où une telle connaissance soit pratiquée, et ceci, de plus, comme chose allant de soi. Cette pratique, ou cette discipline intérieure, consiste en une vive attention pour détecter les mouvements de l'âme inspirés soit par la vanité, soit par “le sens” (expression désignant, avant tout, la pulsion érotique, sur laquelle le témoignage des auteurs mystiques est, bien sûr, des plus discrets).

Je connaissais depuis longtemps, par ouïe-dire, le genre d'accusations que les gens en réputation de “sainteté” avaient accoutumé de proférer contre aux-mêmes, et j'y voyais une sorte d'affectation d'humilité, un propos délibéré cousu de fil blanc ; et ceci d'autant plus, que visiblement aucun bon chrétien ne les prenait au sérieux à ce sujet, y voyant simplement un signe sublime d'humilité et une preuve manifeste de leur sainteté. (L'“humilité”, apparemment, consistant précisément en une infatigable endurance à s'accuser des pires crimes et manquements vis-à-vis de Dieu, à l'occasion de vétilles inventées sûrement pour les besoins d'une si sublime cause...) J'ai en depuis ample occasion de me convaincre que la sévérité parfois véhémente du mystique à son propre égard n'est nullement l'effet d'une affectation, mais bien celui d'une authentique connaissance de soi. Si “propos délibéré” il y a, il provient non d'une “affectation” individuelle, mais de tout un nuage émotionnel et idéologique autour de la notion de “péché”, imprégnant profondément les visions judaïque et chrétienne de l'homme et de sa relation à Dieu. C'est là un climat culturel qu'il m'est arrivé de côtoyer, mais auquel je suis resté relativement étranger, il me semble. C'est pourquoi, sûrement, la pratique de la connaissance de soi n'a jamais été pour moi un calvaire, pas plus qu'un austère devoir, ou la “porte étroite” par laquelle je devrais me coincer pour avoir accès à un “ailleurs” auquel, à vrai dire, je ne pensais jamais, jugeant que de faire connaissance du “ici-bas” suffisant amplement à me tenir en haleine ! C'était au contraire, dès le début, un besoin et une exigence en moi pour *vivre mieux*, pour “me sentir bien dans ma peau”, pour tre au clair et en paix avec moi-même, dans toute la mesure du possible[381]. Et dans les périodes de méditation, c'était bien souvent un élan de connaissance qui me portait, de même nature que celui qui m'anime quand je “fais des maths”, porté par une passion calme et intense, par une joie de découvrir, étrangères à toute espèce de “contrition”. C'est dire à quel point ma voie vers la connaissance a été différente de celle des mystiques chrétiens.

[381](27 mai) En me relisant, il m'apparaît qu'ici ma propre motivation profonde est peut-être moins éloignée de celle du mystique chrétien qu'il ne me semblait en écrivant ces lignes.

Mais je reviens à ceux-ci, et à Sainte Thérèse. Je décèle dans son témoignage comme un "subterfuge", destiné à prendre les devants (si faire se peut) et de façon draconienne, sur les mouvements de l'orgueil, cet obstacle entre tous à la communion avec Dieu. Il s'agit de déclarer, une bonne fois pour toutes, que tout ce qui provient de notre propre personne ou de notre âme en propre, est irrémédiablement et par essence même "mauvais" ; que non seulement les grâces divines (ressenties comme surnaturelles), mais aussi tout mouvement provenant de notre âme qui nous rend aptes à les accueillir, et même tout mouvement que nous aurions lieu de considérer comme bénéfique pour notre bien spirituel et comme agréable à Dieu, serait l'oeuvre et le mérite exclusifs de Dieu, venant miséricordieusement au secours de notre nature, irrémédiablement corrompue et impuissante à bien faire.

Je soupçonne que c'est là une attitude commune dans les livres destinés à introduire à l'"oraison" (ou contemplation mystique). Il faut croire que le but poursuivi, savoir un état d'humilité qui exclurait d'emblée les mouvements de la vanité, n'est pas atteint pour autant — ce serait trop facile ! Et je sais bien quant à moi, tant par l'observation que par le témoignage de certains de mes rêves, que ce propos délibéré est bel et bien un "subterfuge", j'entends : qu'il ne correspond nullement à la réalité des choses. Je puis même dire que Dieu prend le plus grand soin à n'accorder Ses grâces et à ne Se donner qu'à bon escient, en laissant à l'âme le soin de faire par elle-même et sans Son assistance les trajets qu'elle peut faire par ses propres moyens. C'est par un tel *effort* seulement que l'âme se met en dispositions pour apprécier pour ce qu'elles sont les grâces auxquelles celui-ci la prépare.

Certes, c'est notre seule vanité qui nous fait voir dans cet effort un "mérite", lequel serait "récompensé" par les grâces accordées. Dieu est comme un riche et aimant bienfaiteur qui voudrait nous faire don d'une perle de très grand prix, et qui nous demanderait seulement, pour la recevoir, de préparer un écrin où elle ne courre aucun risque de s'abîmer — il ne faudrait pas que nous la laissions traîner dans le premier tiroir venu ! Et c'est bien la moindre des choses que nous fassions l'effort de préparer l'écrin, et sottise insigne d'y voir quelque "mérite", et s'imaginer que le don serait une "récompense" pour le modeste effort. Si nous l'accomplissons sans hésiter, c'est certes à la suite de l'initiative du donateur, incités par son amour et par sa faveur. Mais il serait faux de prétendre que c'est lui qui accomplit une tâche qu'il laisse expressément à nos soins. Le don, ni l'amour qui l'inspire, ni notre reconnaissance, ne sont amoindris en reconnaissant simplement les choses pour ce qu'elles sont.

Bien au contraire, j'ai souvent noté que les "intentions pieuses", quand elles nous con-

duisent à maquiller une réalité (pas assez rose à notre gré), ont toujours tendance à aller à l'encontre du but poursuivi — l'humilité, dans le cas d'espèce. Car alors même que nous nous contraignons à y croire, à notre version en rose, nous n'en sommes pas dupes au fond et savons bien à quoi nous en tenir. Cela crée un état de confusion, de trouble, dont "le Mallin" (pour reprendre l'expression consacrée pour désigner notre propre propension au mensonge...) a tôt fait de profiter. Sachant pertinemment que c'est bien nous-mêmes qui avons pris la peine de préparer l'écrin, et que c'est par "vertu" seulement que nous prétendons le contraire, il n'y a dès lors qu'un pas (vite franchi) pour nous imaginer, en notre for intérieur, que si (dans une même haleine) nous déclarons n'avoir aucun mérite dans l'affaire, ce serait là également un pieux mensonge (toute à notre honneur, certes !), et qu'en réalité le don vient, bien entendu, en juste récompense de nos valeureux efforts. C'est bien là le genre de "doubles-pensées" sur lesquelles on a tous tendance à fonctionner à longueur de journée, et qui ne sont désamorcées que par l'effet d'une attention en éveil. Les mystiques et les saints n'y font sûrement pas plus exception que les autres. Ce qui les distingue, ce n'est aucunement que ledit "Malin" soit chez eux moins insinuant (et leur témoignage ne laisse à ce sujet le moindre doute), mais bien cette attention vigilante et rigoureuse.

Ces observations m'en rappellent d'autres à présent, qui m'avaient déjà mis mal à l'aise dès le début de mes lectures "mystiques". Il s'agit de la valorisation du *"mépris"* (voire de la *"haîne"*) du "monde" et de soi-même, couramment prôné (parfois aussi par Sainte Thérèse) comme une des plus hautes vertus auxquelles puisse aspirer l'âme chrétienne, et une des grâces les plus rares qu'elle puisse espérer. De tels accents ont une tonalité certes peu engageante et même inquiétante, et ne s'assortissent que trop bien avec certaines excroissances morbides de la morale chrétienne : férocement répressives ennemies de l'homme et de tout ce qui rend sa vie digne d'être vécue, et dont la "sainte" Inquisition (contemporaine de Sainte Thérèse) a été un des plus exécrables fleurons. Et ils font un étrange voisinage avec le précepte évangélique qui résume le message du Christ : "Tu aimeras ton prochain comme toi-même"...

J'ai fini par me rendre compte que ces expressions "mépris", "haîne" ont, sous la plume des auteurs mystiques, un sens (sans doute consacré par un usage séculaire dans les milieux "spirituels") bien différent de celui qu'ils prendraient dans un contexte profane. Ils feraient plutôt fonction d'hyperboles oratoires (tout ce qu'il y a de mal venues, il faut bien dire) pour

marquer le détachement, l'indifférence[382] ; avec en plus, certes, une connotation de prise de distance très nette, par rapport à une chose ressentie avant tout comme un obstacle à la progression spirituelle.

Il est vrai que l'"obstacle" n'est nullement ce pauvre "monde" (c'est-à-dire, surtout, la société humaine et tout ce qui nous y rattache), mais bien notre propre *attachement* aux biens dudit "monde", qui nous en rend esclave. A y regarder de près, d'ailleurs, l'expression "mépris (ou haîne) du monde" marque, non pas un détachement, mais bien un attachement et une sujétion à la chose déclarée "méprisée" ou "haîne" — car mépris et haîne sont des formes très fortes d'attachement et de dépendance. (Alors que l'amour, au plein sens évangélique, libère celui qui aime...) Bien sûr, alors même qu'ils utilisent un langage ambigu (et par là-même, dangereux...), les mystiques savent bien, et mieux que personne, que l'obstacle n'est pas dans "le monde", mais bien *en eux*. D'où, sûrement, ce qu'ils appellent (sans y regarder à deux fois) le "mépris" et la "haîne" *de soi*.

Il semblerait que ce "soi" n'est jamais explicité en clair. On finit pourtant par comprendre qu'il désigne à la fois le corps et ses humbles besoins, le "moi" (tenace reflet "du monde") avec sa vanité et ses fringales, et enfin "les sens" et les douceurs qu'ils nous font miroiter. Et même l'âme, m'a-t-il semblé, est incluse dans le tableau, dans la mesure où elle est sujette (et Dieu sait qu'elle l'est !) aux sollicitations venant de ces trois compagnons-là, et encline à y céder tant soi peu. Ça en fait beaucoup en somme, pour ce "soi" ; au point qu'on se demande quoi d'autre encore reste...

"Mépriser", au sens propre du terme, ce "soi" ou telle de ses parties, est certes la chose la plus facile et même la plus commune du monde. (Mais le plus souvent, il est vrai, ce n'est pas au niveau conscient que cela se passe.) Point n'est besoin pour cela d'une grâce spéciale de Dieu — bien au contraire !

Et ce n'est visiblement pas de cela qu'il s'agit, sous la plume d'une Sainte Thérèse, ou d'un Maître Eckehart. Ils n'ont décidément pas la tête, l'une ni l'autre, de gens qui "se méprisent", ou (pour ce qui est de Sainte Thérèse) qui prendraient en mépris quiconque. On sen en eux une fortitude joyeuse et sereine[383] qui dément éloquemment de telles expressions que

[382]J'ai d'ailleurs noté que dans plusieurs passages de l'Ancien Testament, le terme "haîne", pour une relation entre proches, et utilisé comme une hyperbole pour désigner un manque d'attachement, une indifférence. Le terme "amour" par contre y apparaît comme synonyme d'attachement.

[383]Peut-être le lecteur trouvera-t-il étrange, voire "pas sérieux", que je voie une "fortitude joyeuse et sereine" là

"mépris" ou "haîne", reprises par eux sans y regarder à deux fois, parce que d'autres avant eux les ont utilisées de même.

Ce qui est sûr, par contre, c'est qu'ils sont les maîtres chez eux, autant qu'il est donné à l'esprit dans l'homme de pouvoir l'être dans sa demeure. Que le maître le veuille ou non, entre lui et ses serviteurs, il y a dépendance mutuelle. Alors même qu'il commande et que les serviteurs lui soient tout dévoués, la volonté de l'un n'est pas celle de l'autre, même si elle s'y soumet. "Haîne" et "mépris" n'y changeraient rien, si ce n'est seulement que le maître aurait déjà cessé de l'être.

Il n'en reste pas moins que ces termes, lourds de sens, expriment un propos délibéré, pour ne pas dire une pose, consacrés par un long usage d'un très mauvais aloi. Ainsi l'homme, sous couvert de "piété", fait mine de "mépriser" toutes choses de chair ou de matière, que Dieu Lui-même (par on se sait quel égarement) s'est pourtant donné le mal de créer, et jusques à l'âme elle-même, qu'Il entoure pourtant (par un égarement plus grand) d'une incessante sollicitude et d'un infini respect.

L'humilité, elle, n'est ni propos délibéré, ni pose. Telle une rose vive parmi les "roses"-plastique, à son parfum on la reconnaît.

Le témoignage d'une Sainte Thérèse nous montre comment la fleur délicate pousse obstinément et répand son suave parfum parmi le bric-à-brac douteux d'une pieuse fiction. Ainsi dans un même être se côtoient et s'interpénètrent, inextricablement, *et* les clichés, *et* la connaissance — *et* la gangue, *et* l'or.

(31 mai) J'ai écrit les pages précédentes à l'encontre d'une certaine réticence, que je voudrais dissiper en la cernant. Ce malaise venait, je crois, de deux sources. La première : le sentiment, constamment présent, du danger de glisser dans une attitude où je prendrais des airs d'un qui se mettrait au dessus des personnes dont il parle, telle Sainte Thérèse, en faisant mine de leur donner des "notes" bonnes ou mauvaises sur ceci ou sur cela. Pire en-

---

où j'avais vu, la veille même, "martyre permanent", "division douloureuse" et "incessant déchirement". C'est qu'il n'a pas senti encore l'amplitude des accords qui peuvent résonner en l'âme humaine, jouant en même temps, et à des niveaux de profondeur différent, sur les régistres déchirement et sérénité, douleur et joie, conscience aiguë de la division, et expérience indicible d'une unité et d'une harmonie qui inclut et transcende toute division. Ce que le lecteur ressent comme des "contraires" irréductibles s'avère, dans une optique plus vaste, comme des tonalités appelées à se nourrir l'une l'autre, et à se compléter et s'épouser dans une plénitude qui les inclut l'une et l'autre.

core, je dois dire que, suivant ma fâcheuse pente naturelle, j'ai sûrement glissé par moments dans une telle attitude. Je me suis repris, corrigeant plusieurs fois le premier jet de la réflexion et la nuançant, mais ne saurais assurer qu'il n'en reste pas trace dans sa forme actuelle. Par ailleurs, continuant à avancer dans la lecture du témoignage de Sainte Thérèse sur sa vie, il devient de plus en plus éclatant à quel point cette attitude, dont je sentais à la fois l'insidieuse attirance et le danger, est *ridicule*, et vis-à-vis d'elle plus que vis-à-vis de quiconque. Ce témoignage, d'une spontanéité saisissante, et véritablement traversé par "le souffle de Dieu", nous la montre dans la vérité de son être et comme une des plus grandes parmi nous. Elle est grande par la redoutable expérience spirituelle dont Dieu l'a gratifiée surabondamment, et par l'humilité et la passion, la volonté aussi, qui l'ont mise en état de recevoir ces grâces et de les porter, comme le Christ a porté la croix. Devant une telle stature spirituelle, moi-même à peine entré dans les tout premiers débuts d'une "relation mystique" à Dieu, je me trouve vis-à-vis de Sainte Thérèse comme un nourrisson vagissant devant une personne dans toute la force de l'âge. Qu'on s'imagine dès lors le nourrisson distribuant louange et blâme…

Pourtant, je ne crois pas pour autant qu'il faille à tout prix nous abstenir de "juger", ou pour mieux dire, de "situer", un être de stature exceptionnelle (alors même qu'elle nous dépasserait de très haut), ni surtout, de faire effort pour confronter notre propre expérience et notre vision des choses à la sienne, si dissemblables soient-elles. Je crois même que c'est une chose indispensable si nous désirons entrer tant soit peu dans une *compréhension* de cet être, de ce qui fait réellement sa grandeur et de sa place parmi nous, et de plus et surtout, si nous voulons *croître* nous-mêmes tant soit peu, intellectuellement ou spirituellement, par le contact avec elle, en assimilant de son expérience et de son message ce qui entre en résonance avec notre propre vécu et qui lui apporte, par là-même, des tonalités et des lumières nouvelles. L'attitude "d'école", qu'on pourrait aussi appeler celle de l'*"admiration automatique"*, telle celle qui est de rigueur (disons) en milieu chrétien à l'égard de tous les Saints et dignitaires de l'Église ou de figures de la Bible, me paraît exclure un tel contact fertile. C'est une fermeture tout autant que l'attitude de "critique automatique". (Peut-être devrais-je pourtant faire une exception pour une attitude de *piète* véritable, et ne pas mettre celle-ci sur un même pied avec celle de l'admiration béate pour les "valeurs reconnues", alors même qu'elle exclut, elle aussi, toute velléité "critique"…)

Je n'a guère propension à entrer dans une telle attitude "béate", mais me sens par contre guetté par l'attitude opposée, qu'on pourrait appeler le *"syndrôme du maître d'école"*, lequel

syndrôme consiste à *"mettre des notes"*. Tout autant que la précédente, elle fait obstacle à une compréhension, et à un contact véritable. Dans le premier cas, c'est l'inertie ou la paresse s'accommodent à merveille avec la vanité, et la vanité est elle-même une forme d'inertie spirituelle. Les deux attitudes opposées sont plus proches sûrement qu'il ne pourrait sembler. Si je fais de mon mieux pour déjouer les pièges de la paresse et de la vanité, ce n'est nullement par souci d'une impossible "perfection" morale, ni même pour plaire à Dieu (Il en a vu bien d'autres, et Sa patience est infinie !), mais parce que je me rends bien compte à quel point l'une et l'autre bloquent net toute progression dans la connaissance, et ceci dans la connaissance spirituelle plus que dans toute autre[384].

Voici maintenant la deuxième cause du malaise que je signalais tantôt. Je me voyais conduit, comme par une sorte de fâcheuse logique intérieure qui m'aurait littéralement "forcé la main", à laisser entendre que le témoignage de Sainte Thérèse serait entâché d'une "pose", ou tout au moins d'un "propos délibéré" (qualifié "de très mauvais augure"). En même temps je me rendais compte pourtant, confusément, que je "loupais le coche" de quelque façon essentielle. Qu'il n'y ait pas de "pose" dans le témoignage de Sainte Thérèse est une pure évidence. Quant au "propos délibéré", il ne vient pas de sa personne, mais, très visiblement, d'un conditionnement culturel dont elle est pénétrée par le conditionnement culturel dont elle est pénétrée par le conditionnement propre à son milieu. Avec le tempérament et les dispositions d'humilité extrême qui étaient les siens, il aurait été impensable qu'elle se rende

[384](1 juin) Me relisant, je m'aperçois que ce que je dis ici décrit les dispositions qui étaient miennes jusqu'à l'an dernier encore, plutôt que celles de maintenant. C'est devenu plus simple, plus immédiat : de plus en plus, quand je suis entraîne (par la fameuse "pente naturelle") dans une attitude de vanité, de paresse intérieure, j'en sens un malaise, "je ne suis pas bien". Ce n'est pas une question de "mauvaise conscience", de quelque vague sentiment de "culpabilité" (c'est là une chose dont je n'ai pas beaucoup été affligé dans ma vie). Plutôt comme quelqu'un qui aurait été assis de travers, et qui se sentirait incité à se remettre dans une position plus "confortable", c'est-à-dire plus adéquate aux besoins de son corps et aux lois qui le régissent. Je pourrais dire qu'il y a une "sensibilité" en moi qui se serait affinée. Mais je soupçonne que ce serait une façon tendancieuse d'exprimer la chose, en la rapportant à ma propre personne, qui se serait en quelque sorte "améliorée", peut-être (qui sait !) grâce à mes valeureux efforts. Je crois qu'il n'en est rien pourtout, que cette "sensibilité"-là ne vient pas de moi, mais est un *signe* qui m'est envoyé. Mon rôle dans l'affaire se borne chaque fois à tenir compte d'un tel signe (s'il me plaît d'en tenir compte), ou de l'ignorer. Comme il arrive qu'on reste assis dans une position inconfortable, malgré les signaux que le corps nous envoie, parce qu'on est trop absorbé par autre chose pour en tenir compte.

compte et se libère de ses conditionnements-là[385]. Et très visiblement, Dieu n'en avait cure — ça ne le dérangeait pas plus, sûrement, que l'amoureux qui aime n'est dérangé par des tâches de rousseur sur la peau de sa Belle. Sûrement, ces tâches même la lui font paraître plus désirable et ne font qu'exalter ses désirs et son amour. Et à vrai dire, ce qui importe et qui fait son bonheur, ce ne sont pas ces tâches ni qu'elle soit brune ou blonde, mais que la Bienamée l'aime comme il l'aime et que son coeur et son corps soient généreux et accueillants à lui.

Pour en revenir à la réflexion passée et à mon malaise. Je devais me rendre compte alors, assez confusément, d'une chose qui est devenu plus claire entre-temps : c'est que je mettais sur le même pied des choses qui ne se situent absolument pas au même niveau. C'est un peu comme si je mettais sur le même pied les tâches de rousseur, ou que la Belle ait eu la "totale" ou qu'elle ait la vérole — alors qu'en réalité elle éclate de sève et de santé ! Ou pour reprendre une autre comparaison : comme si je faisais la fine bouche devant un travail mathématique brillant, ou devant un récit émouvant ou un poème d'une beauté achevée, à cause de menues fautes d'orthographe. (Ça n'empêche que ça peut être parfois utile de corriger au passage des fautes d'orthographe, sans s'y attarder indûment...)

J'avais aussi pris la défense (pour ainsi dire) de la psyché, présentée par Sainte Thérèse (la sienne de psyché, au moins), comme incapable par elle-même du moindre bien. Ce n'est sûrement pas tout à fait vrai (aucun bon chrétien ne me contredira sur ce point), et (emporté par mon élan) j'ai même laisse entendre que sous la plume de la Sainte, ça aurait été là du "cliché", hélàs ! Pourtant, je devrais concéder que ce qui est pur cliché sous la plume de l'un, ne l'est pas forcément sous la plume d'un autre. Ce qui est sûr, c'est que Sainte Thérèse n'a rien d'une nigaude, et qu'elle a même une grande acuité de perception psychologique, en plus d'une expérience inégalée des grâces de Dieu (y compris de celles qui sont les plus lourdes à porter...). Et cette expérience devait lui rappeler encore et encore, et de façon bouleversante, à quel point, dans les "petites choses" déjà et combien plus dans les grandes, l'action de Dieu dans l'âme dépasse absolument les moyens dont l'âme dispose par elle-même, même animée de la meilleur volonté du monde. Même moi, avec l'expérience si limitée qu'est la mienne, ai eu ample occasion de le constater, encore et encore. Si j'ai tendance souvent à le minimiser

[385]Je pense surtout aux conditionnements propres au milieu religieux dont elle faisait partie sans réserve, ceux notamment concernant la pratique et les "vérités" de la religion. Son expérience spirituelle l'élevait au dessus des conditionnements "du monde", et, au niveau de la pratique religieuse, lui faisait distinguer bien clairement et sans hésitation aucune (avec toutes les réserves que l'humilité lui imposait...) l'essentiel de l'accessoire.

(sinon à l'oublier tout à fait), c'est manifestement par suite de mes fâcheuses dispositions vaniteuses.

Pas plus tard que la nuit dernière je me trouvais couché et ma pensée divagait comme elle l'entendait, sans que j'y prête attention. Elle est tombée, je ne saurais moi-même dire comment, sur la constatation inopinée qu'après tout et selon ma propre expérience, je n'ai été capable par mes seuls moyens que de progrès assez dérisoires, tant pour la découverte de moi-même que pour une discipline et un rythme de vie. Dans tous les progrès substantiels, je reconnaissais bien clairement (et sans nul "propos délibéré" pour plaire à Dieu ou à moi-même !) l'intervention et l'action de Dieu, tant par les rêves qu'Il m'avait envoyés, que de bien d'autres façons.

Si ça se trouve, je ne me rappellerais même pas de ces divagations et de cette pensée fugace, se déroulant à fleur de conscience alors que je m'apprêtais à m'endormir, si ce n'était par l'effet immédiat qu'elle a eu, et qui en même temps me l'a rendue conscient. Il y a eu alors un "flash" de joie intérieure, un sourire qui soudain illumine tout l'être, tel le soleil qui apparaît inopinément derrière un rideau de brumes, et qui inonde tout de sa chaude lumière. Ça a dû durer quelques minutes à peine, mais son effet bienfaisant est resté sensible encore aujourd'hui.

C'était une manifestation sensible de la présence de Dieu, comme il y en a eu un bon nombre au cours des derniers cinq mois. Mais j'en étais resté privé au cours des dernières semaines (faute, je crois, d'une présence suffisante de ma part). J'ai su alors que cette pensée sans prétention, qui avait suscité une telle réponse de Dieu, était *vraie* ; et de plus, qu'elle était *importante*, qu'il était bon pour moi de bien m'en pénétrer et de ne pas l'oublier.

C'est cette expérience toute fraîche qui m'a incité à revenir aujourd'hui sur la réflexion précédente pour la rectifier, comme je viens de le faire.

II. *LA CONNAISSANCE SPIRITUELLE*

([10]) **De la trique céleste et du faux respect.**

(7 juin)[386] Dans les notes d'il y a cinq jours[387], j'avais frôlé en passant la question de la *crainte de Dieu*. Je me rappelle que dans mon enfance déjà, et indépendamment même de l'ambiance antireligieuse qui l'avait d'abord entourée, ce terme-là me choquait. Aujourd'hui encore, il me met mal à l'aise. Il est vrai que depuis des millénaires, ce terme est devenu simplement synonyme de "*respect* de Dieu" ; et comme Dieu, le Grand Invisible, ne Se manifeste guère dans la vie du commun des mortels, le respect pour Lui revenait, pratiquement, à une attitude de respect et d'obéissance à l'égard de Ses commandements présumés, enseignés par la religion. A part cette "crainte" de Dieu, on insiste encore, dans la religion judaïque et plus encore dans la chrétiennes, sur l'amour de Dieu pour l'homme, et sur l'obligation pour l'homme d'aimer Dieu. Ainsi, dans le contexte de la relation de l'homme à Dieu et à la religion, et aussi bien dans les textes sacrés ou édifiants que dans le langage courant, on constate une confusion déroutante entre des choses de nature aussi différent, voire incompatible, que crainte, respect, amour, obéissance à des lois et prescriptions, ou enfin, conformisme avec des attitudes et des façons de penser léguées par la tradition religieuse.

Mon malaise est sûrement dû à une incompréhension, laquelle se place, il me semble, à deux niveaux. Tout d'abord : comment se fait-il que toutes les religions sans exception (pour autant que je sache) soient fondées sur la crainte — sur la peur de redoutables sanction divines ? Et : comment est-il possible qu'un confusionnisme psychologique et spirituel aussi grossier, aussi primaire, ait pu se maintenir dans la "pensée religieuse" jusqu'à nos jours ?

Je n'ai pas eu connaissance, en tous cas, d'un penseur se réclamant d'une foi religieuse, ou d'un mystique s'inspirant de son expérience de Dieu, qui aient eu la simplicité de se confronter à ces lieux-communs et contresens vénérables, et de s'expliquer à leur sujet. Visiblement, le conditionnement religieux, tout aussi efficace que n'importe quel autre conditionnement

[386] Voir renvoi à la présente note dans la section n° 22 page 65.

[387] Voir la section "Retrouvailles avec Dieu — ou le respect sans la crainte" (n° 22). Les quatre jours précédents étaient consacrés à la longue note "La petite famille et son Hôte" (n° 1), commencée d'abord dans l'intention de joindre une courte note de bas de page explicative au sujet de l'image archétype de l'"enfant". La réflexion qui suit est une suite immédiat à celle poursuivi dans la section citée, d'il y a cinq jours. Je l'ai rejetée dans les "notes", car elle ne concerne pas spécialement le rêve et, à ce titre, fait figure de "digression".

culturel, agit comme une *cécité* partielle (intellectuelle et spirituelle à la fois), qui empêche les membres engagés d'une communauté religieuse quelconque (que ce soit celle d'Israel, la chrétienté, la Sangha, l'Islam ou toute autre) de seulement voir ou sentir les incompatibilités les plus flagrantes, entre d'un part la saine raison, l'expérience de la vie et le discernement psychologique, et de l'autre certains aspects des enseignements et des façons de penser légués par la tradition ([11]).

Ceux-ci, il est vrai, s'enracinent dans les textes sacrés, qui font figure de référence absolue pour les membres de la communauté religieuse. Étant écrits sous inspiration divine (chose que je ne mets nullement en doute), la forme archaïque du respect religieux met au rang de vérités de foi intangibles, non seulement le message et l'intention de Dieu qui se profilent plus ou moins clairement dans le texte sacré, mais tout autant les à-côtés qui proviennent des conditionnements culturels préalables du scribe de Dieu (le plus souvent anonyme) qui l'a consigné. Certes, c'est une tâche délicate entre toutes de distinguer l'esprit des textes sacrés de leur lettre. Devant une telle tâche, il semblerait que le penseur croyant, jusqu'à aujourd'hui même, ait fait le choix de s'enfermer dans l'attitude archaïque du "respect" scrupuleux de la lettre ([12]). Cette prudence (apparemment universelle) des esprits religieux s'apparente, bien souvent, à une véritable abdication des facultés de connaissance, à nous imparties par la Sagesse divine. Elle m'apparaît comme une des causes principales de la stagnation séculaire de la pensée religieuse, et de l'impuissance des religions à se renouveler de l'intérieur. Cette pensée est comme un aigle aux ailes coupées, ou pour mieux dire : comme un aigle trop bien dressé qui, par "respect" pour le Créateur qui est dans les nuées, aurait renoncé à l'usage de ses ailes qui L'en rapprocheraient…Et c'est cette pusillanimité intellectuelle et spirituelle, sûrement, enracinée dans des traditions intangibles, qui a détourné de la religion et de voies religieuses beaucoup parmi les meilleurs espŕits, et en ces derniers siècles plus que jamais.

Vouloir jeter un viole pudique sur ces faits bien éclatants, par sempiternel "respect" pour les religions établies, ne me semble pas un moyen convaincant pour stimuler l'apparition d'une renaissance religieuse véritable — d'un renouveau qui ne soit, en réalité, simple retour ou régression dans le giron des attitudes répressives archaïques. Qu'un tel retour soit un moindre mal, en comparaison avec l'a-religiosité et la déspiritualisation à outrance du monde d'aujourd'hui, c'est une chose entendu. Mais les mêmes causes produiront les mêmes effets. Une soi-disante "renaissance" religieuse qui irait de par avec une répression systématique des

facultés et de la pulsion de connaissance dans l'homme[388], ne manquera pas de susciter en lui (et fort heureusement) les mêmes résistances conscientes et inconscientes, et de conduire dans un cul-de-sac spirituel semblable à celui où nous nous trouvons aujourd'hui. Ce n'est sûrement pas un tel retour en arrière que Dieu nous propose[389]. Le renouveau qu'Il a prévu pour nous sera, j'en suis persuadé, non un retour à d'anciennes formes de répression à la place de formes plus récentes, mais une accession à un niveau de liberté intérieure et à une responsabilité plus grands.

Mais je reviens au chapitre e la crainte, pierre angulaire commune, semblerait-il, de toutes les religions du monde. Un respect fondé sur la crainte est un respect ambigu, un faux respect. Ce n'est pas un respect au sens spirituel du terme. Un tel respect découle spontanément d'une *connaissance* de ce qui est respecté, comme chose ou personne ou être en lequel sont reconnues des qualités de "bonté" ou d'excellence[390] qui appellent le respect. Un tel respect ne peut être le résultat d'une contrainte, d'une peur, d'une crainte. La crainte que nous avons

[388]Parlant ici de "répression systématique des facultés et de la pulsion de connaissance dans l'homme", je n'entends pas dire que dans les communautés religieuses traditionnelles, ces facultés et cette pulsion soient nécessairement réprimées sous toutes leurs formes. De tels extrêmes sont sûrement l'exception, non la règle. Mais j'entends dire que certaines directions étaient strictement taboues, et tout particulièrement, toute réflexion qui pourrait tant soit peu mettre en cause des façon de penser consacrées par la tradition, voire même, la lettre des textes sacrés ou des traditions orales servant de fondement doctrinal pour cette communauté.

[389]Écrivant cette ligne, je me rends bien compte qu'il est toujours hasardeux de vouloir pénétrer les desseins de Dieu. Ce qui fonde ici ma conviction, mis à part mes penchants personnels, c'est que, si le dessein de Dieu pour nous consistait en un tel retour en arrière, je vois mal pourquoi c'est précisément moi qu'Il aurait choisi comme messager pour certains de Ses desseins, et qu'il encouragerait de plus, envers et contre tous, à poursuivre à l'intention de tous (ou de tous ceux, du moins, que cela pourra intéresser) une réflexion religieuse de vaste envergure.

[390]Le respect n'exclut pas qu'à côté de ces qualités "de "bonté" ou d'excellence" qui l'appellent et le fondent, il n'y en ait d'autres d'un tout autre ordre. Je pense plus particulièrement au respect pour l'homme en général, ou pour telle personne en particulier. Dans le cas où cette personne serait Hitler ou Staline (pour ne pas parler des vivants...), il y a, certes, des aspects de leur personne qui sont loin d'"appeler le resct". Ils ont eu, et probablement ont encore, de très lourds comptes à rendre à Dieu, assurément. Pourtant, je sais qu'en tant qu'êtres pourvus d'une âme immortelle et de libre arbitre, et destinés à la connaissance, Dieu les respecte et les aime, comme Il respecte toute âme humaine et l'entoure de Sa sollicitude aimante. Et nous serions mal fondés de refuser le respect à quelqu'un qui a nom et visage humain, alors que Dieu Lui-même le lui accorde. Mais ce respect-là est d'une autre nature que le "respect pour la trique". s'il était plus répandu, les Hitler et Staline de tout poil auraient du mal à faire recette et à en prendre à leur aise de leur vivant. (Quittes à un baver le temps fixé par Dieu, après leur mort...).

d'une chose ou d'un être fait obstacle à une connaissance, et brouille la perception que nous pourrions avoir des qualités en eux qui seraient de nature à susciter un respect véritable. Le "respect" basé sur la crainte, tout comme celui basé sur l'espoir d'une récompense, n'est pas un respect mais un *marché* conclu, dans lequel on espère être gagnant : je te "respecte" et (s'il le faut) t'obéis, et en échange tu t'asbtiens de me faire du mal (ou tu m'en feras moins que tu ne m'en ferais autrement), voire même, tu me gratifies de récompenses. C'est le respect du brave citoyen pour la force, d'où qu'elle vienne, le respect pour la trique, encouragé jusqu'à aujourd'hui même par toutes les religions du monde[391]. Et le faux respect religieux, c'est la crainte d'une trique invisible (ayant nom "Dieu" ou tout autre nom à l'avenant) ; d'une trique concrétisée cependant par une institution religieuse bien tangible et ayant force coercitive convaincante. Dès que la trique terrestre, qui est censée refléter la trique céleste, vient à disparaître, ce respect-là s'évanouit en l'espace d'une génération ou deux. Ce n'est pas une attitude spontanée de *l'esprit*, signe d'un discernement et d'une maturité, mais bien un des innombrables conditionnements et réflexes du *"moi"*, résultat d'un simple dressage et signe d'une immaturité spirituelle.

Et pourtant, il semble bien que le fondement commun de toutes les religions du monde soit ce faux respect, enraciné dans la crainte ! (Et c'est pourquoi aussi, avant que Dieu Lui-même ne me détrompe par la voie de certains rêves, il m'était difficile de voir dans les religions autre chose que de simples instruments de répression.) Il semblerait que dans la très lente évolution de la conscience spirituelle de l'humanité, il nous ait fallu passer par ce faux respect, pour pouvoir un jour accéder à un respect véritable. Il est vrai que nous en sommes plus éloignés que jamais — l'un et l'autre, le faux respect religieux tout comme le vrai, ont disparu sans quasiment laisser de traces !

Peut-être serait-il plus réaliste, au lieu de l'humanité toute entière, de considérer d'abord des communautés plus restreintes, à la dimension d'un peuple ou d'une ethnie, partageant une même religion. Il est vrai que dans la "matrice" formée par une telle communauté

[391]Je pense tout particulièrement aux Épîtres de Saint Paul, où l'apôtre insiste inlassablement sur l'obligatiuon du bon chrétien d'obéir aux autorités instituées, *quelles qu'elles soient* — attendu que toute autorité (selon lui) serait instituée par Dieu. (De même, que l'esclave bon chrétien obéisse à son maître…) Il faut dire à l'honneur de l'apôtre qu'il a dû être, par son martyre à Rome, un des tout premiers à transgresser son propre commandement. Cela n'empêche que ces passages de Saint Paul restent jusqu'à aujourd'hui une justification doctrinale bienvenue, pour le bon citoyen "bon chrétien", pour son "respect" automatique des "triques" d'où qu'elles viennent…

et ses structures religieuses, fondées sur la crainte, le vrai respect a pu fleurir parfois, soit dans la communauté toute entière[392], soit dans certains membres isolés. Ainsi, dans le témoignage de certains mystiques chrétiens, ce qu'ils appellent "l'amour servile" de Dieu, c'est à dire l'"amour" contraint fondé sur la peur de l'enfer et l'espoir des béatitudes éternelles, est présenté comme un stade inférieur et préliminaire de la relation à Dieu. Ces peurs et ces espoirs, d'une force prodigieuse chez une personne dédiée corps et âme à la vie religieuse, finissent pourtant par s'évanouir chez eux, à la fin des fins, en parvenant aux stades plus élevés de l'expérience mystique. Mais aucun, autant que je sache, n'a en la clairvoyance et le courage de constater que ce qu'ils appellent "amour servile" de Dieu est une contradiction dans les termes, et est étranger à l'amour ; que ce n'est nullement (comme ils le laissent entendre par omission) un terreau pour l'amour de Dieu et pour la connaissance de Dieu, mais un poison insidieux qui pervertit profondément la relation à Dieu. L'action de Dieu n'en est que plus éclatante, qui les élève au dessus d'idées fixes d'une puissance prodigieuse, pour leur faire connaître ce qui est infiniment loin au-delà de toute idée et de toute pensée…

([11]) **Miracles et raison**.

(8 juin)[393] En écrivant ces lignes, je ne pensais nullement aux nombreux événement de nature miraculeuse rapportés par les textes sacrés. Même pris au pied de la lettre, de tels récits ne m'ont jamais paru contraires à la saine raison. Depuis que j'ai eu expérience de l'action de Dieu en moi, je suis même persuadé qu'un bon nombre d'entre eux sont vraies pour l'essentiel dans leur sens littéral (tout en faisant parfois la part des tendances à l'exagération et à l'imagination affabulatoire). Après tout, dès lors qu'on admet que le monde visible a été crée par un Être (appelé "Dieu") en vue de certains desseins dans lesquels nous, les hommes, sommes impliqués, il n'y a rien d'étonnant, bien au contraire, que Dieu intervienne occasionnellement et selon Son bon plaisir dans le déroulement des lois qu'il a Lui-même instaurées, et qu'Il peut suspendre à Son gré. Tous les miracles réunis rapportés par les textes sacrés ou par toute autre source paraissent véritablement infimes, devant le Miracle des miracles qu'est la création et l'évolution créatrice de l'Univers. Tout ce que j'ai pu apprendre au sujet de la connaissance (bien limitée) que nous avons de cet Univers et de son histoire, loin d'alimenter un suffisant scepticisme, ne fait que confirmer et approfondir l'émerveillement de l'esprit

[392]

[393] Voir renvoi à la présente note dans la note n° 10 page N 32.

devant le Miracle de la Création, qui dépasse toute expression.

A la suite d'une lecture toute récente des Évangiles et de l'ensemble du Nouveau Testament, il ne me reste aucun doute sur les miracles qui y sont rapportés. Les témoignages concordants des témoins oculaires me paraissent au dessus de tout soupçon. Mais bien plus encore qu'un élémentaire bon sens psychologique, ce qui emporte la conviction, c'est l'extraordinaire densité spirituelle des Évangiles et le Souffle qui les traverse, qui dépassent infiniment toutes les capacités d'invention, d'imagination et de création humaines. Aucun homme ni groupe d'hommes n'aurait été capable d'inventer le Christ, son Message et sa Croix. Les miracles rapportés dans les Évangiles, y compris même la résurrection du Christ, me paraissent accessoires et relativement peu de choses par eux-mêmes, et ne prennent leur vrai sens que par la Passion et par la mort du Christ crucifié — plus grands que tous les miracles réunis que Dieu aura bien voulu accomplir par amour de nous.

([12]) **Pensée religieuse et obédience**.

(8 juin)[394] Il conviendrait bien sûr de nuancer quelque peu ce jugement. Même l'Église catholique a fini, à son corps défendant, par mettre de l'eau dans son vin, toujours avec quelques siècles ou quelques générations de retard sur l'évolution générale des esprits, notamment dans des questions comme l'Évolution, le rôle de la femme, l'oecuménisme et bien d'autres. Mais on sent bien que ce sont là, à chaque fois, des *concessions*, faites sous la pression des circonstances pesant sur une *inertie* immense. Un peu comme un homme politique conservateur à fond en accorderait à son corps défendant à une clientèle électorale plus "dans le vent" que lui, et qui risque de faire défection s'il ne se décidait à lâcher enfin du lest.

(19 juin) En parlant du "penseur croyant" (s'enfermant dans une "attitude archaïque"), je pensais plutôt au penseur qui se réclame d'une religion particulière, à laquelle il reste attaché. Krishnamurti est un exemple d'un penseur qu'on ne peut guère s'empêcher de qualifier de "religieux", et qui a su s'affranchir des entraves et des séductions de l'idéologie religieuse (théosophique) qui constituait son milieu spirituel d'origine, lui assignant un rôle de Messie, et trouver et maintenir une attitude d'indépendance critique vis-à-vis de toutes les religions constituées. Il est vrai qu'après ce grand pas libérateur hors du bercail spirituel familier, il s'est empressé de s'enfermer dans la nouvelle idéologie religieuse, baptisée "les Enseignements",

[394] Voir renvoi à cette note dans l'avant-dernière note, "De la trique céleste et de faux respect", page N 32.

qu'il a édifiée à la place de celle qu'il avait dépassé, et dont il s'est fait pendant le reste de ses jours l'infatigable apôtre et le pape.

J'ai eu aussi la joie, ces jours derniers, de commencer à prendre connaissance du livre *"L'homme à la recherche de son humanité"*, par Marcel Légaut, et crois reconnaître en l'auteur un véritable "aîné" spirituel. D'inspiration chrétienne, ce livre remarquable témoigne d'une autonomie intérieur et d'une lucidité exceptionnelles, en même temps que d'une expérience de la vie spirituelle et d'une profondeur de vision religieuse que je suis loins d'avoir atteintes. Dans l'état actuel des choses, pour un penseur religieux de ce format et ayant atteint une telle autonomie spirituelle, il ne peut y avoir de place dans aucune religion constituée[395] — identifiée à une *doctrine* intangible, conservée telle et représentée par une structure hiérarchique, prenant figure d'autorité spirituelle.

Chez les mystiques chrétiens dont j'avais eu connaissance précédemment, j'avais été étonné et déconcerté par leur docilité inconditionnelle vis-à-vis de l'Église. Visiblement, celle-ci représentait pour eux l'autorité suprême et intangible. Dieu n'avait plus qu'à s'y conformer scrupuleusement, quand Il s'adressait à eux, sous peine de se faire prendre pour le Malin s'efforçant de tromper le fidèle et de la faire se perdre à jamais. J'ai été d'autant plus heureux de trouver enfin un des leurs dont la foi en Dieu, et l'expérience personnelle de Dieu qui la nourrit, passent avant l'obédience à une Église ou à une doctrine.

([13]) **Vérité et connaissance.**

(12 juin)[396] Je ne parle pas ici de ce qu'on appelle des "vérités de foi", lesquelles varient d'une religion ou d'une idéologie à l'autre et, dans une large mesure, se contredisent mutuellement. L'ensemble de telles "vérités", dans une personne donnée, forment une partie impor-

[395](18 juillet) Depuis que ces lignes hâtives et péremptoires ont été écrites, j'ai eu ample occasion, par d'autres lectures de Marcel Légaut, de voir qu'il se considère toujours comme un fils de l'Église catholique, et que celle-ci ne semble avoir montré la moindre velléité d'excommunier ce fils trop véritablement fidèle ! Et que cette voix courageuse et solitaire, fille du "désert chrétien", a déjà trouvé audience et résonance à l'intérieur même de l'Église, confrontée aujourd'hui à la redoutable échéance d'une impossible et nécessaire mutation. J'ai eu d'ailleurs ample occasion dans ces dernières semaines de revenir sur le message de Marcel Légaut, d'une portée unique dans le monde d'aujourd'hui en pleine débacle spirituelle. Voir notamment les douze notes n°s 20-31 (du 29 juin au 6 juillet), et les sections "L'impossible convergence", "La vision", "L'appel" (n°s 37, 41, 42 du 9 au 17 juillet) qui montrent à quel point l'approfondissement poursuivi avec l'écriture du présent livre a été fécondé par la mission de Légaut et par son message prophétique.

[396]Voir renvoi à la présente note dans la section n° 25 page 75.

tante de la structure du moi, et proviennent du conditionnement culturel. La relation que la personne entretient à ces "vérités" (tout comme sa relation à tout autre conditionnement particulier), et l'évolution dans le temps de cette relation, font partie de façon essentielle de l'histoire et de l'aventure spirituelle de cette personne. Mais la "connaissance" qu'elle croit avoir de ces "vérités" n'est pas dans la nature de ce que j'appelle une "connaissance", voire, une "connaissance spirituelle". "Connaître" et "croire" sont deux choses de nature différente. On ne connaît que par perception directe et de première main, alors que "croire" signifie (dans presque tous les cas) renoncer à sa propre faculté de connaissance immédiate, pour s'en remettre à une autorité extérieure (d'une tradition, d'un texte, d'une personne). Dès lors qu'on connaît une chose, la question d'y croire ne se pose plus, ou du moins elle se pose de façon entièrement différente. (Voir à ce sujet la section "Acte de connaissance et acte de foi", n° 7.) D'y croire, c'est-à-dire d'avoir foi en une connaissance en nous, rend celle-ci efficace. Mais de ne pas y croire, donc de "manquer de foi", même si cela rend la connaissance inefficace, ne l'efface pas pour autant. Une connaissance au plein sens du terme fait partie de la substance même de notre âme, elle peut se transformer, se développer, s'approfondir, s'épanouir, mais jamais s'effacer. Par contre, elle peut être refoulée du champ de la conscience. La quasi-totalité des connaissances de la psyché sont ainsi bannies du champ conscient et refoulées dans les parties profondes de l'Inconscient. Un renouvellement spirituel peut consister tout autant ou plus dans un travail intérieur qui fait remonter à la conscience certaines connaissances refoulées, que dans l'éclosion de connaissances véritablement nouvelles. (Mais de faire la différence est sûrement très difficile, sinon impossible, vue la quasi-impossibilité où nous sommes de connaître le contenu de l'Inconscient, et de distinguer la connaissance inconsciente qui fait partie de la personne, avec celle de l'Hôte omniscient qui vit en chacun de nous…)

Quand je parle de vérité, ce ne sera pratiquement jamais à propos de questions scientifiques, techniques ou pratiques, mais quand il s'agit de faits sur le plan de réalité spirituelle. J'en vois deux sortes assez différentes. Il y a les vérités de nature générale, comme l'amour de Dieu pour chacune de Ses créatures, l'immortalité des âmes, le cycle des naissances successives de l'âme ; ou, sur un autre plan, que la crainte n'est pas signe de respect ni d'amour et fait obstacle, plutôt qu'elle ne favorise, l'éclosion de l'un ou de l'autre ; ou le fait que les vérités (de nature spirituelle) ne peuvent être prouvées.

Et il y a aussi la vérité d'une situation particulière, unique. Ainsi, dans telle situation,

nous percevons de façon sûre qu'un interlocuteur est de mauvaise foi, qu'il est dans un état de mensonge (alors qu'il peut fort bien être persuadé lui-même qu'il est de la meilleure foi du monde…) ; ou au contraire, nous percevons que ce qu'il dit est vrai, que c'est dit ans des dispositions de vérité (alors même que le contexte pourrait peut-être avoir toutes les apparences du contraire). La même chose peut avoir lieu en lisant un texte écrit, par exemple tel passage d'un livre. Ou nous pouvons avoir la perception d'un état de vérité ou d'un état de mensonge en nous-mêmes. De telles perceptions, qui ne sont perçues au champ conscient que dans des dispositions de silence intérieur, découpe, nous apportent une connaissance véritable, elles nous disent la *vérité* d'une chose, d'une situation. C'est d'un tel "acte de connaissance" qu'il est question dans la section déjà citée "Acte de connaissance et acte de foi". Par la réflexion poursuivie avec l'écriture du présent livre, je serais enclin maintenant à croire qu'un tel acte de connaissance ne vient jamais de nous, mais de l'Hôte en nous, de Dieu — et c'est cela qui donnerait à la connaissance apparue ainsi son caractère particulier, *absolu*. Le rôle de la psyché, ici, au niveau de la prise de connaissance elle-même, se bornerait à l'exercice d'une *rigueur* : distinguer entre la "voix de Dieu" (ou la "voix de la vérité" ou quelque autre nom qu'on lui donne), et les voix parasites qui la contrent, en provenance de l'égo (c'est-à-dire du conditionnement). Cette rigueur est étrangère à toute méthode, elle est d'essence spirituelle. C'est une qualité de vérité de l'âme, présent au moment où cette rigueur s'exerce. Elle est, il me semble, inséparable et indistinguable de l'"acte de foi" (dont il est question dans la section citée), qui entérine l'acte de connaissance et le rend efficace. C'est dire qu'elle est inséparable aussi de l'"acte de connaissance complet", dans lequel la connaissance n'est pas séparée de l'action, mais *est* action. Le déclenchement de l'action, l'étincelle qui fuse, est dans cet acte de la rigueur qui sépare le grain de l'ivraie, et de la foi qui accueille le grain.

Quand j'ai écrit plus haut qu'"on ne connaît que par perception directe et de première main", je pensais surtout, il et vrai, à la connaissance dont je viens de parler, relative à des situations particulières. Je ne prétends pas avoir une "perception" ou "vision" directe de l'amour de Dieu pour chacun de nous, ni e l'immortalité de l'âme, ni du cycle des naissances. La connaissance directe que j'ai sur ces sujets se borne à l'expérience irrécusable de l'amour de Dieu à *mon* égard, devenu pleinement apparent depuis sept ou huit mois. Si néanmoins je dis avoir une "connaissance" véritable (qui ne se réduit à une "croyance") de ces choses, c'est parce qu'elles m'ont été *révélées* par voie du rêve. En toute rigueur, je devrais concéder que j'ai pu être trop "généraux" dans l'interprétation de certains de ces rêves métaphysiques —

mais j'ai néanmoins une entière conviction que l'interprétation large que je leur ai donnée est juste telle quelle. Ce qui est sûr, c'est que Dieu, en m'envoyant ces rêves, savait fort bien que je ne manquerais pas de leur donner cette interprétation large, fortement suggérée par ces rêves, à dire le moins[397]. Et j'aurais du mal à croire qu'Il ait tenu à m'induire en erreur, ne fut ce que partiellement.

Mais qu'il s'agisse de vérités de nature générale, ou de celles concernant des situations d'espèce, il devient de plus clair pour moi que la seule "mesure", ou "étalon", ou "critère" de vérité réside finalement dans Dieu. C'est dans la mesure où Il juge bon de nous faire connaître la vérité, et où nous, les hommes, y mettons de nôtre pour l'accueillir, que nous "connaissons".

([14]) **Mathématique et impondérables**.

(12 juin)[398] Ne serait-ce que par mon passé de mathématicien, j'ai une longue habitude de ce genre de situation, où je suis seul à connaître et à porter des choses que je sais vivantes et fécondes, à l'encontre de l'indifférence ou du scepticisme de mes congénères. J'en ai porté à terme un grand nombre qui depuis longtemps font partie de l'ABC de l'art du mathématicien, ou qui sont devenus le pain quotidien de ceux qui furent mes élèves ou mes amis ; et d'autres parmi ces choses, par des voies et au cours de vicissitudes étranges, sont en train, vingt ou trente ans près, d'être assimilées ou adoptées et d'entrer dans la patrimoine commun.

Nombreux sont ceux, y compris parmi les mathématiciens (enfermés qu'ils sont si souvent dans l'aspect purement technique de leur science), qui croient que la mathématique se réduit à des calculs et des démonstrations, et qu'elle est exempte des *"imponderables"* propres par exemple à la philosophie, ou simplement aux relations humaines. Il est vrai que ce sont les calculs et les démonstrations (ou "preuves") qui y font l'accord (et le confort...) des esprits. Mais ce ne sont pas eux qui font de la mathématique autre chose qu'un austère gymnase cérébral, mais bien un art et une aventure de l'esprit qui aime et qui ose. Ce qui fait la vie et l'âme de la mathématique, comme aussi de toute autre science, ce ne sont pas les recettes éprouvées, de preuve, d'expérimentation ou d'observation, qui bercent le "savant" dans le ronron des certitudes sécurisantes partagées par tous. Mais ce sont précisément

[397]Les scrupules dont je viens de faire état par acquit de conscience, ne sont venus que rétrospectivement. Quand j'ai fait ces rêves et que je les ai sondés, à chaud encore, il n'y avait aucun doute en moi sur l'extension qu'il fallait donner à leur message, et maintenant encore je n'ai aucun tel doute.

[398]Voir renvoi à la présente note dans la section n° 26 page 78.

ces “impondérables” inquiétants qui ne rentrent encore dans aucune boite toute prête, sur lesquels il ne peut se raccrocher à aucun consensus bien établi. Car, hélàs ! de les percevoir et les reconnaître met en jeu des facultés en l’homme de nature plus déliée que celles d’un gros ordinateur, ou celle du seul intellectuel humain. Une seule *question* qui touche au fond peut être plus féconde que mille “résultats” (voire “théories”) qui écument la surface. Encore faut-il savoir “sentir” la question ou l’idée névralgique, parmi les innombrables idées de tout venant — et, une fois sentie et vue, l’assumer. Et il n’y a aucune recette pour voir et sentir une telle chose, et encore moins, pour l’assumer. Ce sont là des actes, non d’un cerveau, mais de l’esprit — ce sont des actes de nature *spirituelle*. Le fait que le matériau sur lequel semble porter l’acte ne soit pas de nature spirituelle (mais, en l’occurrence, intellectuelle) n’y change rien.

([15]) **La signature de Dieu**.

(15 juin)[399] Dans cet épisode de la vie de mes parents, se plaçant dès les premiers jours ou semaines après leur rencontre, je reconnais un des tout premiers signes, et de plus éloquents, de cette abdication chez mon père d'un "droit d'aînesse", auquel j'ai fait déjà allusion. Cette abdication s'est continuée par une longue déchéance et stagnation spirituelle, dans laquelle il s'est maintenu jusqu'à la fin de sa vie, deux décennies durant.

Les conditions et l'esprit dans lesquels fut écrit, trois ans plus tard (en 1927), le récit de l'événement qui marque le point culminant spirituel dans la vie de mon père (voir précédemment note de base de page), m'apparaît comme un autre épisode dans ce processus de dégradation. C'était le premier travail littéraire en commun de mes parents, et il consacre la tacite renonciation de mon père à sa vocation propre et à l'oeuvre qu'il portait en lui. A partir de ce moment, la défunte vocation devient une enseigne, de plus en plus falote avec les années, un mythe tenace maintenu par la complaisante connivence de mes parents. Moi-même suis devenu partie prenante de ce mythe de famille, jusqu'en octobre 1979, où j'ai pu reconstituer ce qui s'était vraiment passé, au cours de mon long travail sur la correspondance de mes parents et les notes autobiographiques de ma mère.

Le récit de l'événement en prison est fait un peu dans l'esprit d'un "morceau de bravoure" littéraire, des plus réussis certes, car les moyens d'expression ne manquent pas. (Il n'est pas exclu qu'ils aient fini par le faire paraître comme feuilleton dans un journal, où il aura charmé des minutes de loisir de lecteurs désoeuvrés.) Après ce coup d'envoi, le travail littéraire commun se poursuit encore cahin-caha sur deux ans (j'ai le temps de naître entre-temps, et de constituer un obstacle supplémentaire), dans une ambiance fausse à souhait, pour s'effilocher sans tambour ni trompette et venir rejoindre le mythe commun. Quelques années plus tard encore, le "morceau de bravoure" sert de pièce à conviction pour convaincre un mécène d'accorder une subvention, pour le livre qui doit les rendre célèbres. La subvention est mangée sans que rien ne soit écrit.

Chose très frappante dans ce récit : alors que tout le reste témoigne d'une maîtrise littéraire parfaite, dans la dernière page, qui est censée en constituer la raison d'être et le climax,

[399] Voir renvoi à la présente note dans la section 28 page 88.

le style soudain s'affaisse, il se fait raide et embarrassé, comme si même le plus élémentaire instinct d'expression était venu à faire soudain défaut — une véritable "fin en queue de poisson" ! Cela m'avait fait une impression très étrange déjà lors de ma première lecture, vers l'année 1945[400] (j'étais un jeune-homme de dix-sept, dix-huit ans), laquelle s'est renouvelée

Il m'est arrivé quasiment la même "mésaventure" qu'à mes parents, au début janvier, dans mes notes de méditation (pourtant nullement destinées à publication) où je rendais compte à moi-même, "à chaud" encore, d'une sorte de ravissement qui m'avait emporté quelques heures avant. En relisant mes notes, le lendemain, elles m'ont fait une impression vraiment pénible, tellement je les sentais "à côté de la plaque". Ce n'était pas tant une question de "style", de maladresse, de raideur, mais simplement que ce que j'avais écrit dans l'euphorie du moment ne correspondait absolument pas à ce que j'avais réellement vécu. Comme si, devant la difficulté (voire, l'impossibilité) de l'évoquer en paroles, je m'étais rabattu, suivant la pente d'une facilité, à dire (un peu au bonheur la chance) tout à fait *autre chose*, qui correspondait à des "régistres" dans l'expérience qui m'étaient plus ou moins familiers. Il est vrai que c'est une tendance quasiment irrésistible de l'esprit, de vouloir exprimer le nouveau, l'inconnu, en termes de ce qui est familier et connu…

([16]) **Croyance, foi et expérience**.

(13 juin)[401] Tout au cours de ma vie d'ailleurs, j'ai au l'impression que les gens qui se disent "coraynts" (protestants, catholiques, bouddhistes ou ce qu'on voudra) ne se distinguent en rien des autres dans les situations ordinaires ou extraordinaires de la vie. Ils sont "protestants", "catholiques" etc. comme on est français ou allemand, ou habitant de telle ville, membre de telle profession… Ça fait partie de façon plus ou moins forte du sentiment d'identité, de la structuration du moi, mais n'a apparemment rien à voir avec, disons, des qualités de solidarité humaine ou de respect de soi, ou avec ce que j'appellerais aujourd'hui la "vie spirituelle" en l'homme.

Pourtant, j'ai aussi rencontré quelques rares personnes en lesquels on sentait une foi vivante et agissante. Je n'y accordais pas trop d'attention, car j'avais l'impression que leur sens

[400]Ma mère, qui avait pourtant un sens du style d'une extrême finesse, ne s'est redue compte de rien, même après que je lui ai fait part de l'impression étrange que me faisait la fin du récit. Quant à moi, c'était si fort qu'en 1980 j'ai fini par retaper au net le texte manuscrit de la main de ma mère, en faisant un minimum d'ajustement stylistiques dans la dernière page.

[401]Voir renvoi à la présente note dans la section n° 29 page 89.

de la solidarité humaine ou leur faculté de communion avec autrui étaient indépendants de toute croyance religieuse et de toute foi en Dieu. Que c'était, en somme, une pure coïncidence que les deux se trouvaient réunis chez eux. A présent que j'ai l'expérience de l'action de Dieu en moi, j'en suis pourtant moins sûr. Sûrement, il est entièrement accessoire à quelle religion on appartient, et même si on appartient à aucune — Dieu lui-même, visiblement, ne fait aucune différence. Ce qui n'est nullement accessoire par contre, c'est s'il y a ou non *contact avec Dieu* — c'est-à-dire, si on ne se ferme pas à la voix et à l'action de Dieu en nous. Pour que le contact s'établisse et reste vivant, il n'est sans doute pas nécessaire de "croire en Dieu", comme on dit[402], et de reconnaître, dans certains mouvements qui nous inspirent, l'action de "Dieu" ; c'est-à-dire de quelque chose qui "est en nous", mais qui nous transcende, qui est (d'une certaine façon) "commun" à tous les hommes et qui les dépasse tous, et qui constitue un ultime "absolu" spirituel, en même temps tout proche et irrécusable. Mais si ce n'est pas strictement indispensable de "connaître Dieu par son nom", je vois à présent, par expérience, que c'est pourtant immensément bénéfique pour stimuler dans l'âme la présence à dieu et à la volonté de Dieu. À vrai dire, le monde s'est transformé profondément pour moi, depuis que j'ai accompli ce pas (qui me semblait sans conséquence avant de le faire), ou plutôt : depuis que Dieu est venu Lui-même à ma rencontre pour Se faire connaître à moi.

([17]) **L'enfant et le mystique**.

(13 juin)[403] C'est là une différence très frappante entre l'"enfant dans l'esprit" comme l'était Rudi, et le mystique, lequel dédie le meilleur de ses forces et le maximum de temps qu'il peut soustraire à ses occupations, à l'intimité avec Dieu. Par les témoignages des mystiques que j'ai lus jusqu'à présent, il m'apparaît aussi que, contrairement aux "enfants" comme Rudi, ils sont sujets aux mouvements de la vanité tout autant que le commun des mortels. Ce qui les distingue, ce n'est pas l'absence de vanité, mais la vigilance par rapport aux mouvements de la vanité, qui en désamorce les effets d'"écran" de façon plus ou moins complète. Il s'y ajoute de plus une force très particulière, *l'humilité*, de nature toute différente de la vigilance, et qui m'apparaît comme *la* force entre toutes, qui rend l'âme apte à accueillir l'action de Dieu et à s'unir à Lui de façon plus ou moins complète. Il s'y ajoute le désir passionné de cette union avec Dieu, et le sentiment (souvent déchirant et aux extrêmes limites de la douleur

[402]Je rappelle à ce propos que Bouddha lui-même ne "croyait pas en Dieu". Quant aux bouddhistes, visiblement ils "croient en Dieu" et ils l'appellent de nom de "Bouddha", sans trop se casser la tête…

[403]Voir renvoi à la présente note dans la section n° 29 page 93.

que l'âme humaine peut éprouver) de la séparation avec Dieu — douleur ressentie pourtant comme profondément bienfaisante, comme une grâce bénie, elle aussi. L'âme est écartelée entre ce désir d'amour pour Dieu, dont elle est séparée, et l'impossibilité de l'exaucement total et durable de ce dśir, dans cette existence terrestre tout au moins.

Rien de tout cela dans l'"enfant dansl'esprit". Aucun insoutenable languir, ni de hâte passionnée de rejoindre le Bien-Aimé. Car l'Union auquel l'amant de Dieu aspire de tout son être, est déjà réalisée, d'une autre façon certes, mais pleinement et durablement et à la perfection, dans cette existence même. Aucune vigilance n'est nécessaire, car la vanité n'a aucune prise par où accrocher — il n'y en a trace. Et l'humilité n'est pas en lui le fruit précieux et toujours précaire, toujours sur le point de s'évanouir, de la grâce divine et d'un effort passionné et de tous les instants, mais elle semble être la substance même de son âme, indissolublement et sans effort ni acte de grâce.

Je crois que rarement de tels êtres sont destinés à survivre dans la mémoire des hommes, car rien en eux ne semble les désigner à leur attention. Ils ne songent pas à enseigner, ni à apprendre, ni même à "servir" (alors qu'ils servent pourtant comme ils respirent…), et leur oeuvre est invisible à tous sauf à Dieu. Si je sais qu'il y en a d'autres que celui que j'ai connu, c'est seulement par ce rêve qui me l'a fait comprendre. Pourtant, il m'est venu il y a quelques instants, en essayant d'évoquer et de cerner ce qui les distingue, la pensée de Saint François d'Assise. Par le peu que je sais de lui, il pourrait bien être l'un des leurs.

([18]) **La "Grande Révolution Culturelle" sera déclenchée par Dieu**.

(21 juin)[404] Tout un faisceau de signes convergentes provenant des milieux et des horizons les plus divers, m'avaient fait entrevoir comme imminent l'avènement d'une "révolution culturelle" à échelle mondiale, dans un esprit proche de celui de mai 1968 — mais qui, elle, déboucherait sur une transformation profonde et durable des mentalités. Entre 1971 et 1973, à mes yeux la mission du groupe "Survivre et Vivre", et aussi la mienne (même une fois sorti du groupe), était de contribuer à préparer cet avènement.

Avec le recul des quinze ans écoulés entretemps, je constate que l'état d'urgence culturel et écologique, et le besoin d'une transformation profonde des mentalités que mes amis et mois avions su sentir alors, étaient bien réels, et le sont aujourd'hui encore autant que jamais. Mais faute d'expérience de l'humain, nous avions sous-estimé les forces d'inertie au niveau

[404]Voir renvoi à la présente note dans la section n° 33 page 117.

psychique, opposant un barrage d'une force prodigieuse à un renouvellement créateur de la personne (y compris en chacun de nous !), et à plus forte raison, à un renouvellement profond des mentalités et de la société dans son ensemble. Au cours des dix années écoulées il est devenu de plus en plus clair pour moi qu'un tel renouvellement collectif ne peut jaillir des hommes eux-mêmes, tels qu'ils sont et laissés à leurs seuls moyens, alors même qu'il se lèverait une cohorte d'hommes de format exceptionnel pour le préparer et le susciter. Même l'action de Jésus et de ses apôtres et des disciples à travers les âges, malgré les spectaculaires succès temporels des Églises qui se sont réclamées de lui, n'a pas jusqu'à aujourd'hui encore produit même l'amorce d'une telle transformation des mentalités au niveau de la société.

Aussi il est pour moi hors de doute que le grand renouvellement qui est devant nous à brêve échéance, s'accomplira par une intervention directe de Dieu. Elle sera sûrement d'une ampleur et d'une puissance comme il n'y en a pas eu depuis la Création du Monde, et comme il n'y en aura plus. Pour le dire autrement : la "Grande Révolution Culturelle" que nous appelions de nos voeux et que nous nous efforcions d'aider à naître ne sera pas oeuvre de l'homme, mais oeuvre de Dieu. Ou plus exactement : le déclenchement des douleurs de l'enfantement sera l'oeuvre de Dieu seul, et le désir et la volonté d'enfanter. L'enfantement, lui, sera l'oeuvre conjointe de Dieu et des hommes. (De ceux qui auront survécu à l'enfantement...)

([19]) **Dieu constamment se cache — ou l'intime conviction**.

(29 juin)[405] C'est la lecture du remarquable livre de Marcel Légaut, "L'homme à la recherche de son humanité", et plus particulièrement son chapitre "Foi et Mission"[406], qui me fait comprendre que cette claire connaissance que j'ai de certains desseins de Dieu sur moi, ou encore de ce que Marcel Légaut appellerait sans doute ma "mission", doit être en effet une chose plutôt exceptionnelle. Cette connaissance m'a été communiquée surtout par la voie du rêve, et aussi par certains "flashs" qui me sont venus à l'état de veille. Si j'écris que cette connaissance m'a été "signifiée de façon aussi claire", c'est là (est-il besoin encore de le dire) une appréciation toute subjective. Même en reconnaissant la valeur du rêve, et des flashs montant de l'Inconscient, comme des messages venant des forces créatrices profondes, voire même comme expression directe de Dieu, il n'en reste pas moins que la part de l'"interprétation" est absolument essentielle, et ne peut être qu'irréductiblement "subjec-

[405]Voir renvoi à la présente note dans la section n° 36 page 133.

[406]Je parle pour la première fois de ce livre (dont je venais de faire connaissance) dans la note du 7 juin, "Pensée religieuse et obédience" (n° 12). Il a été déjà question du Chapitre "Foi et Mission — ou l'infidélité (1)" (n° 34).

tive". A coup sûr, dix psychanalystes différents à qui je soumettrais les mêmes "protocoles" des rêves et des flashs en question, et même en leur fournissant toutes les précisions voulues sur le contexte psychique, en tireraient dix interprétations toutes différentes, et différentes encore de la mienne, laquelle pour moi est seule probante.

Si je dis que leur sens est "clair" pour moi, j'entends par là que la compréhension d'ensemble sur laquelle a débouché mon travail sur ces messages n'est pas entâchée de la moindre réserve exprimée ou tacite, de la moindre nuance de doute, genre "c'est sûrement ça, mais près tout je ne suis pas tout à fait sûr si ça ne veut pas quand même dire autre chose...". Pour moi, je fais confiance sans réserve, une confiance qui a qualifié de *foi* en moi-même, à un tel sentiment d'intime et irrécusable conviction. Aujourd'hui, je vois dans un tel sentiment le signe très clair de l'approbation de Dieu. C'est par là qu'Il me dit : tu ne t'es pas trompé ! Il est d'ailleurs clair pour moi que Dieu m'a assisté dans mon travail pour déchiffrer les messages qu'Il m'a envoyés, que je n'aurais pu comprendre par mes seuls moyens.

Il est bien évident qu'un tel sentiment d'assurance sans faille, au sujet d'un "impondérable" comme par exemple le sens d'un rêve, vaut ce que vaut la personne qui l'exprime, suivant ses dispositions de rigueur intérieure, de vérité. Dans mille cas où s'exprimera péremptoirement une telle "certitude", celle-ci sera illusoire, produit de la fringale d'illusion si profondément ancrée dans la nature humaine. Dans un mille-et-unième cas seulement, ce sera l'expression d'une authentique connaissance spirituelle, c'est-à-dire d'une connaissance qui nous est donnée par Dieu.

Il n'y a aucune méthode d'aucune sorte pour distinguer l'authentique de l'illusoire, ce qui vient de Dieu de ce qui vient du "moi", l'état de vérité dans un être de l'état de vanité[407]. Et ceci est dans la nature même des choses spirituelles, c'est une loi voulue par Dieu. C'est une des grandes lois de l'existence humaine, qui me semble découler de la liberté même et du "risque" inhérents à la vie spirituelle. Cette loi est constamment oblitérée et tacitement niée par tous les textes sacrés (du moins ceux dont j'ai eu connaissance), plus soucieux de fonder un ordre social et de lui donner une certaine dimension spirituelle, que de cerner la réalité spirituelle proprement dite. J'y vois un des aspects de ce fait déroutant que *"Dieu constamment se cache"* ; que la vérité spirituelle échappe à toute méthode, à tout consensus, à tout code quel qu'il soit (alors même que ce code se réclamerait de l'autorité e Dieu, et qu'il

[407]Je m'exprime également à ce sujet dans Récoltes et Semailles, notamment dans la note "L'enfant et la mer — ou foi et doute" (ReS III, n° 103).

serait même bel et bien inspiré par Lui…). Tous les mystiques en ont fait l'expérience. Mais il semblerait qu'aucun d'eux, du moins parmi les mystiques chrétiens, n'ait eu la lucidité et l'autonomie spirituelle pour le voir et le dire clairement ([20]). C'est ce fait-là justement, ou un autre encore de ses multiples aspects, que je suis amené à essayer de cerner dans la réflexion de hier, "Dieu parle à voix très basse…" (section n° 36).

S'il est vrai que "Dieu constamment se cache", il est vrai également qu'Il ne cesse de se révéler de mille façons qui Le cherche de tout son coeur (fut-ce sans jamais songer à L'appeler par son nom), c'est-à-dire à celui qui de tout son être cherche la vérité. Mais la vérité que Dieu communique, et alors même qu'une foi l'accueille et s'en saisit[408], ne peut être transmise à un autre être que dans des conditions très particulières et exceptionnelles — quand celui-ci est lui-même dans des dispositions d'ouverture, de vérité, et quand, de plus, le temps est mûr pour lui pour l'accueillir. En aucun cas elle ne peut être "prouvée" (fut-ce même par l'"argument massue" de quelque miracle spectaculaire et des plus convaincants), ni transmise "en bloc" à toute une collectivité[409].

Il est vrai que les consensus collectifs peuvent parfois favoriser (mais bien plus souvent inhiber et même interdire) l'accueil d'une vérité spirituelle. Mais par essence même, la vérité spirituelle échappe à la conscience collective. Elle ne peut être "sue" ou "connue" par une collectivité ou communauté, si restreinte, si unie, si "spirituelle" soit-elle[410]. Seul l'être dans sa solitude, seule l'âme qui l'habite, connaît la vérité.

([20]) **Marcel Légaut — ou la pâte et le levain**.

([21]) **Les apôtres sont faillibles — ou la grâce et la liberté**.

([22]) **Mon ami le bon Dieu — ou Province et foi**.

(1 juillet)[411] C'est d'ailleurs chose très étrange que Dieu n'ait pas jugé nécessaire de "leur faire signe" à ce sujet, assez clairement pour qu'ils L'entendent. Je pense au poids immense

[408]Sur le rôle de la foi dans le processus de la connaissance (et pas seulement pour la connaissance spirituelle), voir la section "Acte de connaissance et acte de foi" (n° 7).

[409]Comparer avec la réflexion de la section "Dieu ne se définit ni ne se prouve — ou l'aveugle et le bâton" (n° 25).

[410]Bien sûr, je n'exclus pas que chaque membre séparément de la communauté ait pu "accueillir", "connaître" cette même vérité. Mais c'est là un acte de nature intimement personnelle pour chacun des membres, et en aucun cas un acte collectif.

[411]Continuation de la note précédente.

dont cette "altération à la source" du message de Jésus allait peser sur le développement du christianisme dans les deux millénaires qui allaient suivre, avec tout le cortège impensable d'impitoyable répression doctrinale, de bûchers, de massacres et de souffrances innombrables. Une telle contradiction, en termes de sagesse humaine, a de quoi faire douter de la Providence divine tout être réfléchi qui n'aurait pas déjà une expérience immédiate et irrécusable de la présence d'une Providence, d'un Dessein de Dieu, dans sa propre vie.

Sûrement, Dieu voit les errements humains et les souffrances humaines, auxquels Il participe de façon infiniment plus intense et totale que l'homme lui-même ne seurait vivre ses propres souffrances et ses propres aberrations ([29]), dans une perspective toute différente des perspectives humaines, si perspicaces soient-elles. Il semblerait qu'il soit donné pourtant à certains hommes, en certains moments de grâce, d'entrevoir l'espace d'un instant l'indicible perfection en oeuvre dans l'Univers, où toute chose, même la plus impensable à l'homme en son état habituel, prend sa place et son sens et concourt à sa façon â l'admirable harmonie toujours surhumaine ne nous sont pas dévolus personnellement[412], et que les voies de la Providence paraissent introuvables dans l'apparent chaos du monde des hommes et de son histoire, la "foi en Dieu" au plein sens du terme inclut en elle cette foi première, cette foi viscérale en la présence invisible d'une Splendeur ultime englobant et résolvant ce chaos qui nous semble la nier, et où ce chaos même, et notre longue et souvent douloureuse et pénible ascension vers son dépassement et vers une vision du Tout, trouvent leur place unique, nécessaire, irremplaçble.

Cette foi-là n'est pas de l'ordre d'une croyance, d'une idéologie religieuse ou philosophique (laquelle se mettrait en devoir aussitôt de "décrire" ou "expliquer" cette "Splendeur"...). Elle a le caractère d'une *connaissance* première, diffuse et malaisée à cerner par des mots, profondément enracinée dans l'être et faisant corps avec lui. Elle est rarement exprimée en paroles, et (comme le souligne Légaut) quand elle l'est, souvent elle rend alors un son faux, et prend des airs suspects pour celui-là même qui a eu l'imprudence de la formuler ([30]).

Quand je me sonde quand cette foi élémentaire a fait son apparition dans ma vie, je crois en voir les premiers signes vers le moment du "grand tournant" en 1970, quand j'ai quitté

[412]Je n'ai pas été moi-même favorisé d'une telle illumination.

le milieu scientifique[413]. Tout au moins, à cette époque déjà il y avait en moi la connaissance tenace que tout ce qui m'arrivait, même les choses les plus malvenues et qui parfois m'atteignaient de plein fouet, avaient un *sens* et me venaient pour mon bien, même si sur le coup je ne voulais rien en savoir, et si même par la suite encore je ne discernais pas ce sens ni même n'étais le moins du monde disposé à le voir ou à le chercher. Faire foi à cette connaissance diffuse était dès lors inclus dans ma foi en moi-même. Sans avoir à me le dire jamais, je sentais bien que cette connaissance venait des profondeurs de mon être, qu'elle en était inséparable — elle était de celles que je ne pouvais récuser sans me récuser moi-même, sans me renier dans mon aptitude à connaître.

Aujourd'hui je dirais que ces connaissances-là qui jaillissent du fond de l'être, sans rien peut-être pour les fonder en expérience ou en raison, sont celles qui nous sont "dites" directement par Dieu. La foi en une telle connaissance ne peut-être séparée de la foi en soi-même. Et une fois reconnu Dieu agissant dans l'être, cette foi à présent m'apparaît inséparable de la foi en Dieu — en Dieu, vécu comme la source de connaissance et source de vérité dans son propre être. En vérité, la foi en Dieu et la foi en soi m'apparaissent comme indiscernables. Dans ma vie, cette foi a été présente, me semble-t-il, dès la petite enfance, et probablement dès la naissance, bien avant que je n'aie entendu prononcer le nom de "Dieu", et sans être affectée en rien par l'ambiance athée qui a entouré ma première enfance.

Je me rappelle qu'après le tournant de 1970, m'entraînant dans un tourbillon d'activité militante antimilitariste et écologique, j'avais beaucoup de mal à accepter la pensée, qui pourtant s'imposait en termes de simple bon sens humain, que par la folie et l'irresponsabilité des hommes, cette merveille des merveilles que représente la vie sur la terre pourrait être irrémédiablement détruite, et même à brève échéance. J'avais du mal à concevoir quel sens il pourrait y avoir dans une telle fin lamentable, où il ne resterait sur terre, de l'Oeuvre merveilleuse de Dieu, qu'une Poubelle géante, un immense Charnier où viendraient s'achever et pourrir les corps sans nombre de tout ce qui fut créature vivante... Et pourtant, maintenant que j'évoque cette sorte de perplexité métaphysique, nullement académique pourtant mais on ne

[413] Je parle de ce tournant dans la section "Le tournant — ou la fin d'une torpeur" (n° 33). À vrai dire, cette foi en un "sens" pour les choses, parfois dures, qui m'arrivaient, devait déjà être présent depuis quelques années déjà. Mais il était très rare que j'en tienne compte, pour essayer de pénétrer *quel* était le sens. L'attitude intérieure où la recherche du sens des événements devient une activité spirituelle quasiment habituelle, inséparable de ma vie, n'est apparue qu'avec l'entrée de la méditation dans ma vie, en octobre 1976.

peut plus actuelle et pressante, je me rappelle que la connaissance restait intacte en moi que quoi qu'il advienne, il devait pourtant y avoir un sens, un propos, une harmonie très cachée sûrement, derrière cet impensable non-sens, même si moi ni personne n'étions en mesure de les discerner.

Dans ma compréhension viscérale des choses, et sans même m'en avoir rendu compte à aucun moment avant aujourd'hui-même, je n'en étais donc déjà plus alors au point où j'en étais â l'âge de seize ans, quand j'avais reconnu sans réserve d'aucune sorte l'existence d'un Créateur, mais dont je n'avais que faire[414]. Entretemps, je ne saurais moi-même dire quand ni comment, et bien longtemps avant que je n'aie encore une expérience consciente de l'action de Dieu en mon être[415], a dû se former en moi cette "foi en Dieu" dans le plein sens du terme. Elle dépassait la foi en moi-même pour s'élargir en la foi en une *"Providence"*, en un *Dessein*, en un *Sens*, impliquant non seulement ma propre personne limitée et ma propre aventure, mais le monde des hommes dans sa totalité et l'aventure de l'Univers et de toute l'humanité.

Mais à vrai dire, dans cette connaissance informulée Dieu n'apparaissait pas nommément. Il restait entièrement en coulisse, ou dans le "tiroir" ou je L'avais jadis si bien rangé ! J'avais une foi inexprimée en un Dessein, sans que n'y soit présent (semblerait-il) Celui dont il émane. Une fois pourtant qu'on se pose la question, il s'impose assez, ma foi, de dire que c'est le Créateur de l'Oeuvre qui est aussi Celui qui lui donne son Sens, et qui (l'Oeuvre étant toujours en chantier) poursuit en elle un certain Dessein. Mais dans ma perception inexprimée des choses alors, ce n'était pas là, je crois, chose sous-entendue.

Ce qui manquait surtout, à cette foi en Dieu sans profession de foi, c'est la dimension "personnelle" que seule peut donner l'expérience directe, consciemment vécue comme telle, de l'action de Dieu dans notre propre vie, et de Son intérêt bienveillant pour notre modeste personne. Cette dimension nouvelle est apparue, "en puissance" tout au moins, dès Octobre

[414] Voir la section "La cascade des merveilles — ou Dieu par la saine raison" (n° 30), et les deux sections suivantes, où j'examine cet épisode.

[415] Une telle expérience n'est venue que l'an dernier (1986), alors que l'épisode de mes seize ans se place en 1944, quarante et deux ans avant. Je présume que la formation de cette "foi en Dieu" (où Dieu restait non nommé) a dû se former dans la deuxième moitié des années soixante. Je serais entièrement incapable de trouver une *cause* à cette apparition, que je n'ai d'ailleurs jamais constatée avant aujourd'hui. Sans doute ce genre de chose n'a pas de "cause" au sens où on l'entend généralement. J'y vois une grâce accordée par Dieu, et qui n'a d'autre "cause" que Lui.

1976 avec mon premier travail sur un rêve messager[416]. En plus de son message libérateur, ce rêve m'apportait la connaissance (restant également inexprimée des années durant) d'un "Rêveur" bienveillant, au Regard profond et à la Main puissante, me parlant par la voie du rêve[417]. La relation avec le Rêveur qui s'est alors instaurée, d'emblée très personnelle, et même plus intime que ma relation à aucun autre être dans ma vie, se développe alors pendant dix ans, sans que la pensée me vienne que cet Ami intime pourrait avoir quelque chose à voir avec Dieu. Celui-ci entretemps, je ne saurais moi-même trop dire comment, avait pourtout fini par quitter subrepticement le tiroir des curiosités métaphysiques. Mais la pensée de Dieu me venait rarement ou jamais, et sûrement pas en notant ou en travaillant mes rêves. Ou si jamais l'idée m'a frôlée d'une relation, de quelque secrète connivence entre le Rêveur et Dieu, elle a dû rester à fleur de conscience et en tous cas, ne pas être retenue sur le moment dans la mémoire consciente.

La connaissance que l'Ami n'est autre que le bon Dieu en personne n'est nullement apparue comme une connaissance immédiate, comme celle du Sens et celle du Rêveur (connaissance première dans un cas, et dans l'autre enseignement irrécusable de mon expérience du rêve). Elle est venue l'an dernier sans tambour ni trompette, plutôt comme une "information" suggérée par le Rêveur, quasiment en passant (au point qu'elle a bien failli passer à l'as !), et avec la nuage d'imprécision ou de vague qui entoure la plupart de Ses messages. Aussi, même une fois la lettre du message saisi, je m'y suis laissé prendre et ne lui ai pas attaché d'abord d'importance particulière[418]. Cela peut paraître incroyable et me paraît ainsi à présent, et c'est pourtant vrai ! Faute à mon esprit de s'en emparer vraiment, cette "information" n'avait pas vraiment qualité de connaissance tout d'abord. Elle était comme un aliment absorbé et avalé, mais pas encore digéré ni assimilé. Je continuais à appeler le Rêveur "Rêveur", comme si rien ne s'était passé. C'était juste un détail en somme, sans grande conséquence à toutes fins pratiques, que ce bon copain à moi se trouvait être aussi (qui l'eût crû !) le bon Dieu en personne. Et je passais à l'ordre du jour…

C'était à la mi-novembre l'an dernier. Ce n'est que progressivement, au fil de mes nuits et de mes rêves et tout au long des six semaines qui ont suivi, que par touches successives

[416]Il est question de ce rêve de façon répétée dans les chapitres 1 et 2, et dès le début de la section "Première retrouvailles — ou le rêve et la connaissance de soi" (n° 1).

[417]Voir la section "Découverte du Rêveur" (n° 2).

[418]Voir la section "Dieu est le Rêveur" (n° 17).

cette connaissance encore superficielle a pénétré plus avant en moi. Le Rêveur venait de plu en plus souvent apparaître Lui-même dans mes rêves ; sans crier gare bien sûr et chaque fois sous un visage nouveau. Mais une fois que je notais le rêve et posais sur lui tant soit peu, Il était aisé à reconnaître, on ne pouvait vraiment pas s'y tromper. Peu à peu, je m'habituais à Le voir comme représentant "le divin en moi", ou comme "la présence de Dieu en moi". Mais je n'avais pas trop conscience encore que ce Dieu-là était bel et bien *le même* que Celui qui avait connaissance intime et un souci aimant de *tout autre être* dans l'Univers ayant visage humain.

Il a fallu qu'Il me balance les "rêves métaphysiques", tout au cours du mois de janvier dernier et des deux mois suivants, pour que cette dimension-là de l'Ami, de l'Aîné, du Bienaimé, de la Bienaîmée...— que je connaissais (ou croyais connaître) si bien et par tant de rêves, se révèle enfin à moi pleinement, d'une façon indélébile. Maintenant je *sais*, et ce que je viens annoncer n'est pas une information, mais bien une *connaissance*.

([23]) **Mission et création — ou Jésus créateur (1).**

(1 juillet)[419] J'ai hésité ici s'il me fallait écrire que Jésus "s'est donné" sa mission, ou s'il l'a "reçue", comme j'aurais tendance à l'écrire pour tout autre que lui.

J'utilise le terme *"mission"* (comme le fait Légaut, que je suis ici sans réserve) en sous-entendant que celle-ci naît et se développe au cours d'une existence humaine par une nécessité intérieur telle, que la mission fait corps avec l'être et devient comme l'expression tournée vers le Monde du sens même de cette existence. J'aurais tendance à penser que la quintessence, l'esprit, l'orientation générale de la mission d'un être est proposé par Dieu dès la naissance[420], peut-être même (du moins dans un cas exceptionnel comme celui de Jésus) est-il conçu de toute éternité. Mais nous pouvons ignorer, c'est-à-dire refuser, pendant notre vie entière cette proposition divine ou ce dessein de Dieu (ou *"vocation"*, quand on prend ce terme dans son plein sens). C'est là sûrement la chose de loin la plus fréquente. Je présume que dans un tel cas, cette même vocation (ou embryon de mission, de tâche spirituelle) lui sera à nouveau proposé dans sa prochaine existence, et ceci aussi longtemps, de naissance en naissance, que cette vocation restera non accomplie.

[419]Voir renvoi à la présente note dans la note "Marcel Légaut — ou le pain et le levain" (n° 20), page N 53.

[420](4 juillet) Cette suggestion est reprise et nuancé dans la réflexion d'aujourd'hui, dans la note "Mission et karma — ou le Maître et l'apprenti" (n° 24), qui suit la présente note.

Quand l'homme accepte sa vocation, le développement progressif de sa mission à partir de la vocation initiale est un *processus créateur* qui se fait en étroite "collaboration" entre Dieu et l'homme. Celle-ci se poursuit tout au long de l'existence, et sûrement même au delà de la mort, dans l'au-delà et dans d'éventuelles naissances ultérieures.

Comme pour tous les processus créateurs dans l'homme, il paraît difficile, voire impossible, de faire la part de Dieu et celle de l'homme dans le développement de sa mission. Celui-ci ne peut être séparé de la totalité des actes, comportements, attitudes etc. tout au long de l'existence, car rien de ce que l'homme fait et est n'est étranger à sa mission. Dans certains cas, j'ai le sentiment irrécusable que tel acte découle directement d'une inspiration de Dieu, que mon rôle s'est borné à en prendre note et à y acquiéscer activement. Dans d'autres, plus rares, que l'initiative est bel et bien de mon crû ; mais je crois que dans un tel cas elle représente le plus souvent une compromission entre une impulsion venue de Dieu et en principe acceptée, et des désirs et penchants personnels. De façon générale, il me semble que les initiatives qui apparaissent comme le résultat d'un réflexion, ou d'une décision pesant le "pour" et le "contre", proviennent de moi, celles qui découlent d'une impulsion première montant des profondeurs, proviennent de Dieu[421].

Dans le cas d'un être d'une créativité exceptionnelle comme Jésus, on peut supposer que sa part dans le déployement de sa mission est particulièrement importante, au point qu'on sera alors tenté de dire qu'il "s'est donné" lui-même sa mission. Par là il faut entendre qu'il a donné à sa vocation initiale, reçue de Dieu et peut-être prévue par Dieu de toute éternité, le visage particulier qu'elle a prise dans son existence, et dont tous ses faits et gestes tout au cours de sa vie témoignent. Mais il est vrai aussi que l'être d'une créativité exceptionnelle au plan spirituel, est sûrement celui aussi qui est arrivé à un état de *"symbiose"* plus ou moins permanent avec Dieu en lui, de sorte que dans presque toutes les situations, il est impossible (peut-être même à Dieu Lui-même !) de dissocier la part de Dieu et celle de cet homme dans un acte déterminé.

[421]Il convient cependant de faire attention que parmi les impulsions et pulsions montant de l'Inconscient profond, il y a aussi celles provenant d'Eros, incluant aussi bien les pulsions proprement charnelles, que celles qui expriment une créativité limitée au plan intellectuel et artistique. Ces pulsions ne peuvent être vues comme étant des "initiatives" impliquant notre mission d'une façon directe, du moins pas toujours. Il est d'ailleurs souvent délicat de discerner sur lequel des trois plans de réalité se place une impulsion ou une activité. Dans l'esprit de beaucoup règne à ce sujet une grande confusion, dont moi-même ne fus nullement exempt mais commence tout juste à émerger.

(3 juillet) Il y a pourtant dans la vie de Jésus un acte capital qu'il a dû accomplir seul. Peut-être est-ce le seul acte de sa vie où il s'est senti “abandonné” par Dieu : c'est l'acte de sa mort. Cet abandon a été vécu par lui comme un douloureux étonnement, plus douloureux sans aucun doute que l'abandon par ses proches, que l'opprobre, la dérision, et les souffrances du corps. A ce moment ultime, il n'a pas compris le *pourquoi* de cet abandon par Dieu. Le dessein de Dieu lui restait caché. Dieu a tenu que rien n'allège cet Acte entre tous — que ce soit un acte de l'homme *seul*, sans le secours de Sa présence, et qu'il s'accomplisse dans *l'ignorance* de Son dessein. Dans cette mort, Jésus a assumé totalement sa condition humaine. Par la grandeur : accomplir seul l'acte ultime, accomplissement de sa mission. Par ses limitations : partager l'ignorance de tous les hommes, au sujet des desseins de Dieu[422]

([24]) **Mission et karma — ou l'apprenti et le Maître**.

([25]) **Jésus créateur (2) — ou expression et conception d'une mission**.

(1 et 3 juillet)[423] Légaut souligne qu'il faut bien se garder de donner le même poids à toutes les paroles prêtées à Jésus dans les Évangiles. Certaines peuvent avoir été interpolées pour les besoins doctrinaux des évangélistes. D'autres apparaissent comme des paroles de circonstance plus ou moins imposées par le contexte, pour éviter de heurter trop violemment et avant l'heure la lettre de la Loi toute-puissante, voire même (en certains cas) son esprit. Ce sont surtout les *paraboles* (selon Légaut), par le large éventail d'interprétations qu'elles permettent suivant le degré de développement spirituel de l'auditeur, qui semblent avoir été le moyen privilégié pour Jésus pour transmettre l'essentiel de son enseignement et pour lui assurer une pérennité, alors qu'aucun de ceux auxquels il s'adressait n'était encore en mesure de le comprendre.

Il semblerait donc que ce soir la création de cette forme d'expression, à la fois très suggestive et suffisamment ambivalente, qui représente (si on met à part sa mort) la création la plus extraordinaire de la vie de Jésus. Il semble bien en être ainsi tout au moins au niveau de *l'expression* et de la *transmission* de son message aux hommes de tous les temps et de tous les lieux.

[422] Voir la suite de la réflexion dans la note qui suit.

[423] Voir renvoi à la présente note dans la note “Marcel Légaut — ou le pain et le levain (n° 20) du 29 juin, page N 53.

Il es vrai que la *conception* du message, ou pour mieux dire, la *compréhension* ("Erkenntnis") du contenu universel qu'il s'agissait d'exprimer et de communiquer, est un acte créateur plus extraordinaire et plus essentiel encore. Il est permis de penser que l'initiative de cet acte revient à Dieu, et que cette vision s'est d'abord révélée à Jésus au moment de son illumination, après son baptême par Jean-Baptiste. Mais les effets d'une vision illuminative restent limités et éphémères si la vision ne s'enracine dans l'être et n'y acquiert durée et stabilité, par une compréhension, fruit d'un travail. L'initiative d'un tel travail appartient à l'homme, non à Dieu[424]. Il est probable que ce travail s'est accompli pendant les quarante jours où Jésus s'est retiré au désert en jeûnant, à la suite de son illumination. On peut voir ce jeûne prolongé non pas comme une mortification louable (proposée à la pieuse admiration des futures générations chrétiennes), mais comme un moyen de purification intérieure, particulièrement efficace pour recueillir les énergies psychiques, et mettre l'être dans un état de réceptivité des sens, de l'intelligence et de l'esprit, favorable à l'intime communion de l'être avec lui-même et à l'éclosion d'une vision spirituelle.

Il est probable que Jésus se soit ouvert à ce sujet à tel de ses disciples ni à âme qui vive. Cela n'aurait guère eu de sens de le faire, alors que personne autour de lui n'était en mesure de comprendre de quoi il retournait, faute d'avoir passé par une expérience tant soit peu similaire. Dans les Évangiles, il est écrit que "Jésus fut emmené au désert par l'Esprit, pour être tenté par le diable", et tout l'épisode est bâti autour de la rencontre de Jésus avec le diable. Ça me fait un effet très "folklore évangélique", en accord avec la fascination militante qu'exerçait sur les apôtres le thème de la mort (opposée à la vie), du diable (opposé à Dieu et au Christ), de la damnation (opposée au salut). Je soupçonne fort que cette présentation d'un épisode sûrement crucial pour la préparation de la mission de Jésus, est une extrapolation opérée par les évangélistes pour les besoins doctrinaux[425]. On s'imagine mal Jésus leur faisant

---

[424]Pour une illustration de cette affirmaton, voir la section "Splendeur de Dieu — ou le pain et la parure" (n° 28).

[425]Je dois reconnaître que dans les différentes lectures que j'ai faites des Évangiles, y compris la dernière il y a deux mois, ce passage et de nombreux autres (que je viens de qualifier de "folklore évangélique") avaient tendance à me passer entièrement par dessus la tête. C'est grâce au contact avec le livre fondamental de Légaut sur "l'intelligence du christianisme", et avec la lecture toute nouvelle des textes bibliques que Légaut nous enseigne, que je commence à me dégager de cette sorte de passivité spirituelle dans la lectures des Évangiles. Cette sempiternelle passivité fait table rase de toute velléité de bon sens et de réalisme psychologique vis-à-vis des auteurs des Évangiles, et coupe court à toute tentative de reconstitution de leur itinéraire spirituel et des

le récit circonstancié de ses hauts faits vis-à-vis du diable, et cet épisode évangélique doit sans doute être pris dans un sens symbolique, et non littéral. La bonne foi des évangélistes dans cette extrapolation ne peut être mise en cause. Ils étaient sûrement persuadés que ce qui s'imposait avec une telle force à leur esprit ne pouvait être qu'une inspiration divine ([26]).

Mais quand nous croyons que telle idée en nous est d'inspiration divine, et agissons en conséquence, nous le faisons à nos risques et périls, et ceux qui nous croient sur parole sans autre examen et réflexion, le font également aux leurs. Il semblerait que dans un tel cas, Dieu toujours se tait. Il est plus que rare de toutes façons qu'Il prend soin de parler à voix si basse et de façon si élusive, presque toujours, qu'il laisse toute latitude de ne pas L'entendre, ou de confondre Sa voix avec d'autres plus bruyantes, ou aussi, quand Sa voix est reconnue, d'interpréter Sa parole suivant nos propres lumières (voire même, comme ça nous fait plaisir…). C'est Sa façon de montrer Son respect infini pour la liberté de l'homme. Par là Il ne ressemble à personne, sauf tout au plus aux rares hommes, peut-être, parvenus à un état de maturité spirituelle comparable à celui de Jésus dans les dernières années de sa vie.

([26]) **Les apôtres créateurs**.

(4 juillet)[426] Je n'entends nullement suggérer ici que la version donnée dans les Évangiles de l'épisode de Jésus au désert soit dénuée de valeur, et je me garderais bien de la mettre sur le plan de l'affabulation puérile. Dans le contexte psychique et historique où ils se trouvaient, il était non seulement utile, mais sûrement même nécessaire qu'ils arrivent à intégrer cet épisode, dont ils devaient bien sentir qu'il avait été crucial dans la vie de leur Maître, dans le récit compréhensif qu'ils ont été amenés à faire de cette vie, sous la poussée de leur mission historique. Il était impensable, vu le rôle qui leur était dévolu et l'autorité dont ils étaient investis[427] auprès des communautés chrétiennes fondées par eux, qu'ils reconnais-

---

dispositions dans lesquelles ils ont écrit leurs textes, lesquels, plus qu'un témoignage, se veulent un plaidoyer doctrinal. Il est vrai que j'ai été aidé également par la lecture des Épîtres pastorales et des Actes des Apôtres, qui pour la première fois m'ont donné des éléments d'appréciation concrets sur les faits et gestes des apôtres après la mort de Jésus.

[426] Voir renvoi à la présente note dans la note précédente.

[427] On peut d'ailleurs constater que les apôtres faisaient leur possible pour renforcer au maximum leur autorité et leur prestige auprès des communautés chrétiennes. Il est inutile d'énumérer ici les moyens qu'ils utilisaient à cet effet. On peut y voir une compensation, peut-être imposée par les exigences de leur mission, au statut de proscrits qu'ils avaient vis-à-vis de la communauté juive dont ils étaient issus, et aux persécutions et humiliations de toutes sortes qu'ils avaient à subir de ce fait, dans des conditions de vie toujours précaires. De plus, il

sent publiquement une ignorance sur un point capital de la vie de Jésus, ignorance dont ils ont comblé cette ignorance était appelée avec force par la vision du Maître et de son message à laquelle ils étaient parvenu. Il n'est pas question de dénier la valeur de cette vision et sa légitimité, voire même sa nécessité, compte tenu des contraintes psychologiques et historiques qui pesaient sur eux. Le développement de cette vision, à partir de l'expérience brute des disciples partageant la vie de Jésus, a été une authentique création spirituelle, issue de la mission particulière à chacun d'eux. On ne peut leur faire reproche si pendant deux millénaires, les générations de chrétiens qui leur ont succédé ont choisi de s'enfermer dans la littéralité de cette vision, plutôt que de s'inspirer de l'esprit créateur qui l'avait animée et de parvenir chacun à sa propre vision de la personne et de la mission de Jésus, adaptée à ses propres besoins, à son niveau de développement intellectuel et spirituel, et aux enseignements de l'histoire. (Pour ces derniers, voir notamment la succulente note suivante.)

Il n'y a pas de présomption à constater que les apôtres étaient des hommes comme nous et faillibles, comme tous les hommes et même leur Maître l'ont été. Mais ce serait présomption sûrement de croire que la vision à laquelle nous serions parvenus, alors même qu'elle serait nuancée et serrerait peut-être de plus près une réalité ultime (qui ne peut de toutes façons qu'échapper à tous sauf à Dieu seul), représenterait une oeuvre plus "vraie", plus authentique, plus créatrice, que ne le fut l'oeuvre des apôtres. Celle-ci, inséparable de leurs personnes et de leurs vies et de leurs vies et de leurs éprouvants et courageux ministères, a droit non seulement au respect de tous, chrétiens et non chrétiens, mais aussi à notre reconnaissance et à notre admiration.

---

leur fallait compenser de quelque façon la magnificence, consacrée par des siècles de tradition, de l'Institution religieuse juive et de celles des peuples païens.

Il me semble difficile de douter que le caractère missionnaire de leur action a été recommandé par Jésus aux apôtres de son vivant. Sûrement aussi cette volonté de Jésus, conforme à la volonté divine, leur a été confirmée après la mort de Jésus, par des messages provenant de Jésus lui-même ou de Dieu. Mais cet aspect de prosélytisme a très lourdement pesé sur l'esprit du christianisme naissant, en imprimant en lui les traits autoritaires et immobilistes communes avec toutes les autres religions, que Jésus nous encourage au contraire à dépasser.

Il est peu probable que Jésus ait prévu cet effet-là qu'aurait la mission qu'il confiait aux apôtres, et ceci d'autant moins que Jésus croyait que la fin du monde était imminente. Par contre, je ne doute pas que Dieu savait fort bien ce qui allait se passer — et pourtant... (Voir la suite de l'histoire dans la note suivante "Quand ils auront compris la leçon — ou la Grande Farce de Dieu"...)

([27]) **Quand vous aurez compris la leçon — ou la Grande Farce de Dieu**.

([28]) **L'enfer chrétien — ou la grand peur de mourir**.

(2 juillet)[428] Comme le suggère Légaut, il est difficile de se faire une idée nuancée, sur la seule foi des témoignages évangéliques, pour savoir dans quelle mesure Jésus restait limité dans sa pensée conscient par "la Loi" (la loi de Moïse, intangible dans la société juive traditionnelle). Il a affirmé qu'il était venu "non pour abolir la loi mais pour l'accomplir", mais c'était peut-être une façon prudente et ambivalente de répondre à un question-piège. En tous cas, il insistait pour distinguer l'esprit de la Loi de sa lettre (en quoi toute loi a infailliblement tendance à se figer, si sublime, si divinement inspirée soit-elle...). Par ailleurs rien dans les Évangiles ne semble permettre de supposer qu'il avait au sujet de l'esprit même de la Loi des réserves tacites[429]. Il est pour le moins probable que dans ses traits essentiels et dans son esprit, la Loi avait à ses yeux une valeur universelle que l'homme moderne, ou le contemporain non juif, ne sont nullement disposés à lui accorder.

De plus grande portée pour la vie des chrétiens au cours des deux millénaires de notre ère m paraît la croyance à l'enfer et à la damnation éternelle, que Jésus semble avoir partagée avec ses contemporains. Il y est fait clairement référence en divers endroits des Évangiles. C'est là une chose qui m'a toujours laissé perplexe. Nul doute que l'enfer est une des plus sinistres inventions de l'esprit humain, dont a usé et abusé la religion chrétienne en magnifi-

[428]Voir renvoi à la présente note dans la note "Les apôtres sont faillibles — ou la grâce et la liberté" (n° 21), page N 58.

[429](6 juillet) Et il était d'autant moins fondé à avoir de telles réserves sur *l'esprit* de la Loi, qu'il était apte à y discerner l'Esprit de Dieu Lui-même, répondant aux besoins d'un peuple à un moment particulier de son histoire en lui donnant cette Loi par l'intermédiaire et avec la collaboration d'un des leurs. (Ou d'un groupe des leurs, si Moïse n'est pas le seul auteur de la Loi judaïque.) Quant à discerner l'essentiel de la Loi, on ne peut être plus clair que ne le fut Jésus, quand il déclare (dans Matthieu 22, 37-40) :

> "*Tu aimeras le Seigneur ton Dieu avec tout ton coeur, et avec toute ton âme, et avec toute ta pensée.* C'est là le plus grand et le premier commandement. Le second lui est semblable : *Tu aimerais ton prochain comme toi-même.* A ces deux commandements toute la Loi est suspendue, ainsi que les prophètes."

Sûrement, celui qui accomplit pleinement l'un de ces deux commandements accomplit l'autre, et par là il accomplit pleinement la Loi de Dieu, alors même qu'il n'aurait jamais prononcé ni entendu Son nom. Et celle Loi n'est pas d'un peuple ni d'un temps, mais elle est pour tous les peuples et pour tous les hommes, en tous les lieux et en tous les temps.

ant à outrance l'imagerie idoine, alors que celle-ci ne jouait qu'un rôle effacé dans l'Ancien Testament et dans la tradition juive. Dans le même sens, à l'attitude relativement posée de la tradition judaïque vis-à-vis de la mort, le christianisme a substitué une relation d'antagonisme irréductible, sous haute tension d'angoisse confinant souvent à la névrose macabre. La mort est ressentie désormais comme *la* grande ennemie de l'homme, alliée de Satan et quasiment indistinguable de lui, et la vie de l'homme comme une lutte tragique dans laquelle, au défi de toutes les évidences (car l'échéance de la mort l'attend, il le sait bien...), il doit par "la foi" s'espérer "vainqueur" de la mort (ou, suivant le contexte, "sauvé" de son emprise, c'est-à-dire sauvé des tourments éternels prévus à son intention). C'est autour de la mort que se noue le va-tout de la vie du chrétien et de sa foi, l'alternative déchirante entre la damnation éternelle et le salut éternel — entre le cortège sans fin de tourments éternels dépassant infiniment chacun toute souffrance terrestre imaginable du corps et de l'âme, et la félicité éternelle des élus. La foi en les sacro-saints dogmes de l'Église est l'unique espérance, la bouée de sauvetage du chrétien que guette le plus atroce des naufrages, alors que les enfers sont déjà grands ouverts pour l'engloutir. Et la séparation des damnés et des élus se joue comme sur le tranchant effilé de l'épée, tant elle semble hasardeuse, entièrement suspendue au bon vouloir et au bon plaisir divins, baptisés "miséricorde divine" quand la sentence est favorable.

Une telle image de la "justice divine" paraît difficile à concilier avec le sens de justice élémentaire dévolu à l'homme. Et s'il est vrai, comme l'affirment les Écritures, que l'homme est fait à l'image de Dieu, cet élémentaire sens de justice humain ne doit pas être entièrement étranger à la justice qui réside en Dieu, inséparable sûrement de Son amour et de Son infini respect pour l'âme humaine, Amour et Respect qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme ni d'aucune puissance au monde d'altérer. Et cette image de la "justice" me paraît toute aussi difficile à concilier avec l'esprit des Évangiles eux-mêmes, où les références menaçantes à la damnation éternelle détonent de façon si étrange.

([29]) **Dieu participe — ou le Juge et sa pénitence**.

(2 juillet)[430] Peut-être le lecteur se sent-il dérouté, voire choqué, par l'affirmation que Dieu participe aussi aux "aberrations" de l'homme. Je n'entends pas dire par là que Dieu encourage et soutient l'homme jusque dans ses aberrations, ni que celles-ci ne soient parfois

[430] Voir renvoi à la présente note dans la note "Mon ami le bon Dieu — ou Providence et foi" (n° 22), page N 59.

gravement contraires à la volonté de Dieu et objet de Sa réprobation et de Sa rétribution. Mais je veux exprimer par là que Dieu est intensément *présent* à tout ce qui se passe en nous et à tout ce que nous faisons : tout ce que l'homme sent, perçoit, pense, désire — sa joie et sa jouissance comme sa peine et sa souffrance, et ses illusions et sa suffisance, ses fringales et ses peurs et ses mépris et ses haines — tout cela, tant en surface que jusque dans les replis les plus profonds et les plus cachés de l'âme, est perçu et "vécu" par Dieu en même temps que par nous-mêmes, et ceci avec une acuité, une vivacité infiniment plus grandes que la nôtre quand nous le percevons et le vivons nous-mêmes. Cette "acuité plus grande", dans laquelle pourtant ce qui était senti par nous de façon vague ou superficielle ou confuse est senti et connu comme tel par Dieu, provient de ce que Dieu, en plus des sentiments, perceptions etc. présents en nous et vécus par nous, a une connaissance qui échappe totalement à l'homme, sauf tout au plus au très petit nombre en des très rares moments. Mais cette extraordinaire "acuité" de la participation de Dieu à la vie de la psyché et de l'âme nous est révélée avec éloquence par chacun de nos rêves, pour peu que nous sachions nous ouvrir à son sens et y reconnaître cette acuité et cette extrême finesse dans le tableau qu'Il y trace de choses en nous que nous ignorions.

Quand avec des airs modestes je me complais dans une pensée vaniteuse et y trouve un plaisir qui ne dit son nom, Dieu sent avec moi ce "plaisir", et Il inclut dans Son Regard tous les sous-entendus qui viennent concourir à ce plaisir et que ce plaisir appelle. Il perçoit en même temps le goût de graillon, et Il sait que ce n'est pas un *vrai* plaisir, prenant délices en les vraies choses de la Création — que ce plaisir-là n'est pas "bon". Il le perçoit et y participe sans le partager. Et Dieu voit ce goût de graillon formant comme une couenne de lard épaisse, isolant l'être de lui-même et des choses toutes bonnes que Dieu a créées.

Et quand l'homme souffre dans son corps ou dans son âme, et si grande ou même atroce que puisse paraître sa souffrance, Dieu souffre avec lui, Il "connaît" cette souffrance dans toute sa profondeur ou dans toute sa violence. Mais e même temps Il en connaît aussi les origines et les causes, et le sens et la place de cette souffrance dans l'aventure spirituelle de cet être et dans les destinées du Tout. Il partage la souffrance de l'homme, ma sans y être enfermé comme lui, si excessive soit-elle.

Dieu partage toutes les souffrances humaines. aussi, s'il arrive qu'Il rétribue, ce n'est pas en Juge qui prononce une sentence sur un prévenu auquel Il reste étranger. Dieu Lui-même partage silencieusement et dans leur plénitude toutes les étapes de la pénitence qu'Il a infligée,

non pour venger ou punir, mais pour la rédemption et la purification de l'âme fourvoyée.

([30]) **La Providence : invention ou découverte ?**.

(2 juillet)[431] Marcel Légaut s'exprime d'ailleurs avec la plus extrême prudence sur la nature de la Providence. Peut-être peut-on y voir, en partie du moins, une saine réaction à la façon parfois simpliste dont celle-ci est mise à contribution dans certains textes bibliques, et plus encore dans la littérature édifiante chrétienne de tous temps.

Il semblerait que Légaut mette en doute la possibilité de déceler de façon "objective" l'action ou les intentions de Dieu dans la vie d'une personne, ou dans les destinées d'un peuple ou de l'humanité. Par contre, il insiste avec raison sur l'extrême importance et sur le caractère créateur de l'action de la psyché décelant un "sens" dans les événements, que ceux-ci soient de nature personnelle, ou qu'ils se placent au niveau d'une collectivité, voire de toute l'Univers. Il voit dans cette action créatrice "produisant" un sens (sens qu'on peut aussi nommer "Providence", ou "intention de Dieu", ou "dessein de Dieu"), une *"invention"* oeuvre de la psyché (en collaboration, peut-être, avec Dieu ?), plutôt que la découverte d'une réalité " objective" ultime qui résiderait en Dieu, et qui serait susceptible d'être connue telle par l'homme.

C'est là une conception qui a de quoi surprendre, tant elle diffère des images qu'on a coutume de se faire de la Providence, et qui du coup paraissent bien simplistes, voire grossières. J'avoue que j'ai du mal à me séparer de l'idée que Dieu a bel et bien des "intentions", qu'Il poursuit des "desseins", qu'Il a une "volonté", même si ceux-ci sont rarement connues de l'homme. C'est une chose entendu que ces intentions, ce desseins, cette volonté ne sont pas ceux d'un despote tyrannique ou d'un architecte borné, que toujours ils gardent cette souplesse, cette ouverture essentielle qui fait une très large part à l'initiative humaine que constamment ils appellent, et à l'intervention créatrice tant de Dieu que des hommes. Car l'oeuvre de Dieu n'est pas oeuvre solitaire, nous sommes Ses partenaires désignés ; et elle n'est pas ouvrage d'architecte ou d'ingénieur, mais oeuvre d'art qui nous appelle à créer, à l'image et en compagnie du Maître. Ceci bien vu, n'arrive-t-il pas parfois que Dieu révèle ses intentions ou desseins ? (Par exemple, dans les rêves prophétiques qu'Il m'a envoyés ?) Ou que tel être, avec Son aide, les *découvre* ? Chaque rêve que j'essaye de sonder (et souvent j'y arrive,

[431]Voir renvoi à la présente note dans la note déjà citée "Mon ami le bon Dieu — ou Providence et foi" (n° 22), page N 59.

je parviens bel et bien à dégager un *sens* du rêve) n'est-il pas, d'une façon irrécusable, animé d'une *intention* qu'il m'appartient de dégager, d'appréhender aussi finement, aussi complètement que possible, de découvrir en un mot ? J'aurais du mal vraiment à concevoir que ma façon de sentir et de "vivre" la Providence (c'est-à-dire les intentions de Dieu), naïve certes mais qui semble s'imposer avec une telle force d'évidence à partir d'un vécu m'impliquant de façon si totale et si profonde — qu'elle soit en relation d'exclusion avec celle de Légaut, beaucoup plus nuancée et plus profonde c'est sûr, véritablement novatrice et par là-même déroutante.

Ces deux perspectives différentes me font penser au travail de création mathématique, que certains voient comme un travail d'"invention" (de notions, d'énoncés, de théories, de démonstrations…). Pour ma part, j'ai toujours eu le sentiment irrécusable de toujours découvrir et de ne jamais rien "inventer", même quand il pouvait sembler que j'inventais. Que tout ce que je "bâtis" en maths, et alors même que ces constructions paraissent fortement marquées par l'empreinte de l'ouvrier, ont pourtant préexisté de tout temps à mon intervention, de quelque façon obscure et essentielle. Que je ne fais en somme que "tirer au grand jour", sous une forme il est vrai par laquelle je m'exprime aussi moi-même, quelque chose de non-né encore et qui pourtant, de quelque mystérieuse façon, existe déjà et de toute éternité dans les limbes obscures des choses non créées comme une substance éternelle et qui attend et qui appelle, pour s'incarner en telles formes éphémères qu'il plaira à l'esprit de lui donner…

Sûrement, il doit y avoir ces deux aspects dans toute création, réels l'un et l'autre et qui ne s'opposent qu'en apparence : *"l'invention"* (liée à l'expression), et *"la découverte"* (liée à la perception, à la compréhension). Ils doivent bien encore former un "couple cosmique" ou "couple de complémentaires", de deux qualités qui, en s'épousant, donnent chacune à l'autre sa vie et sa pleine vigueur. Un couple tout proche du couple "expression — perception (ou compréhension)"[432], avec le premier terme jouant rôle "yang" ou "masculin", le deuxième "yin" ou "féminin'. Et ce serait une particularité propre à mon tempérament personnel, que j'aie une tendance si irrésistible à percevoir avant tout l'épousée et à ignorer l'époux[433].

([31]) **Dieu n'est pas une assurance tous-risques — ou sens et interprétation.**

[432]C'est d'ailleurs là un couple qui m'est bien familier, et que nous avons déjà rencontré tacitement dans la note "La petite famille et son Hôte" (n° 1), dans la partie de la note datée du 4 juin (avant-dernier alinéa, et note de b. de p. à celui-ci).

[433]Voir la note qui suit pour une continuation de la réflexion précédente.

([32]) **Eros et Esprit (1) — ou le surcroît et l'essentiel**.

(12 juillet)[434] L'identité de nature de la pulsion de connaissance telle qu'elle s'exprime dans la création intellectuelle ou artistique, avec la pulsion du sexe, mise en évidence d'abord par Freud, ne peut faire pour moi l'objet du moindre doute. Quant à voir cette pulsion élémentaire également au niveau de la matière et de tous les phénomènes naturels sans exception, cela peut paraître une extension hardie voire hasardeuse (pour ne pas dire fantaisiste...). Ce n'est pourtant là ni spéculation, ni envolée poétique. C'est au contraire une intuition impérieuse et tenace, si ce n'est encore une vision au plein sens du terme, c'est-à-dire chose véritablement *vue*. Cette intuition est née d'une réflexion sur les forces cosmiques originelles du yin et du yang (pour laquelle je renvoi à la partie III, "La Clef du yin et du yang", de Récoltes et Semailles). Le jeu éternel de ces forces, perçues comme les principes cosmiques du "fémenin" et du "masculin", se manifestent sur tous les plans de l'existence, depuis celui de la matière (dite) brute, jusqu'au plan de la réalité spirituelle. A tort ou à raison, je perçois la force d'Eros dans son expression la plus vaste concevable, comme la force qui tend vers l'union créatrice du "fémenin" et du "masculin", pour engendrer et concevoir la chose nouvelle, "l'oeuvre", "l'enfant".

Pris dans une acception aussi vaste, incluant également le plan de la réalité spirituelle, il est vrai qu'Eros dès lors deviendrait quasiment indistinguable de Dieu Lui-même[435]. Certains de mes rêves (depuis le mois d'Octobre dernier) m'ont dissuadé très fortement d'aller jusque là. Cela reviendrait, par l'usage inconsidérément vaste du mot "Eros", de jeter dans un même sac des choses d'essence toute différente. Aussi, il sera entendu par la suite, parlant d'Eros ou de la "pulsion érotique" ou de la "pulsion amoureuse", que ce que je désigne par là reste en deça de la réalité proprement spirituelle.

On fera attention cependant que la pulsion de l'esprit s'efforçant le sonder les mystères de la réalité spirituelle est pulsion de nature intellectuelle et non spirituelle, et par là, elle est pulsion d'Eros. En effet, la connaissance à laquelle cette pulsion aspire se concrétise par les *idées* qu'on se fait sur des choses telles que la mort, la naissance, l'au-delà, les desseins de Dieu sur le monde etc. — c'est une connaissance que Légaut appellerait sans doute "ideologique". Cette soif de connaissance est une forme de *curiosité intellectuelle*, ce qui n'exclut d'ailleurs nullement qu'elle ne soit aiguillon et moteur d'une activité créatrice. Mais cette création ne

[434] Voir renvoi à la présente note dans la section "Eros — ou la puissance" (n° 39), page 147.

[435] Comparer avec les commentaires sur cette confusion dans la section citée que la présente note commente.

se place nullement au plan spirituel, alors même qu'elle nous ferait bel et bien connaître, au niveau de l'intellect, une réalité spirituelle ([34]).

Cette pulsion est d'une nature toute différente de la *"faim"* de l'âme dont j'ai parlé ailleurs[436] qui est faim de *vérité* et non soif de connaissance, ou que la "faim de *justice*" dont parle Jésus. Cette faim-là est comme un cri qui monte des profondeurs, expression d'un besoin humble et nu et qui engage tout l'être — non le désir d'un surcroît d'abondance, mais bien le besoin de *l'essentiel*. Telle aussi est la souffrance nue de l'âme qui se sent comme arrachée de Dieu et étrangère à elle-même, de toute éternité peut-être, et qu'étreint l'impossible et déchirant languir de se retrouver en Lui.

De tels mouvements sont purement de l'âme, ce sont des actes créateurs qui s'accomplissent sur le plan spirituel. Ni Eros ni le moi n'y ont aucune part.

([33]) **Eros et Esprit (2) — ou la chair et la Sainte**.

(12 juillet)[437] Il pourrait sembler que cette affirmation soit contredite par l'exemple de nombreux saints et mystiques, lesquels visiblement ne sont aucunement "désséchés" spirituellement mais ont une relation vigoureuse et vivifiante avec Dieu, tout en professant pourtant un souverain mépris pour "le monde" en général, et pour "les sens" (c'est-à-dire Eros) en particulier. J'ai pensé tout particulièrement à Sainte Thérèse d'Avila. Dans le récit de sa vie, elle aime à revenir, avec cette exubérance qui fait son charme, sur son sentiment que le monde entier "n'est que fumier". Comme je le souligne ailleurs[438], ce faisant elle suit la pente toute tracée des consensus idéologiques en vigueur dans les milieux religieux auxquels elle était totalement identifiée. Les faveurs extraordinaires qu'elle recevait de Dieu ne pouvaient, certes, que lui faire paraître très pâles en comparaison les joies que peut dispenser le monde, et dont la Sainte n'avait d'ailleurs qu'une expérience des plus réduites[439]. C'est ainsi

[436]Voir les sections "L'enfant et la mamelle" et "L clef du grand rêve — ou la voix de la raison, et *l'autre*" (n°s 3, 6).

[437]Voir revoi à la présente notedans la section "Eros — ou la puissance" (n° 38), page 149.

[438]Dans la note "Expérience mystique et connaissance de soi — ou la gangue et l'or" (n° 9).

[439]Par contre, Sainte Thérèse a été éprouvée toute sa vie par une santé très perturbée et par des souffrances continuelles, allant parfois jusqu'à l'extrême limite de ce qui est humainement supportable. Selon son propre témoignage elle n'aurait parfois pu l'endurer, et endurer avec patience, sans un secours "surnaturel" c'est-à-dire sans le secours de Dieu. On ne peut douter que ces souffrances (qui sont loin d'épuiser celles qu'elle a connues dans sa vie si surabondamment riche en souffrance) lui ont été plus bénéfiques que toute les joies et les plaisirs auxquels elle a renoncé sans regret, et qu'elle fait mine de mépriser.

qu'elle s'est trouvée poussée à surenchérir sur une vérité que son expérience mystique lui révélait de façon si bouleversante, en la surchargeant d'un "mépris" de façade pour tout ce à quoi elle avait renoncé par les voeux, et qu'elle n'a guère dû connaître tant soit peu que par l'imagination ("coupable"). J'ai eu l'impression en de telles occasions que l'orgueil propre au moi, impitoyablement tenu en échec par une humilité perspicace et vigilante, débordante même, prend ici sa revanche à la sauvette, sous le couvert (au dessus de tout soupçon !) des clichés pieux qui faisaient partie de l'air même qu'elle respirait.

Toujours est-il qu'un tel "mépris de la chair", affiché avec une si belle exubérance, avec une telle passion jubilante même, ne doit pas donner le change. Le "reniement" de la pulsion amoureuse que ces paroles paraissent exprimer dans leur sens littéral n'implique visiblement que la périphérie de son être. Elle est on ne peut plus sincère, nul doute, dans ces professions auxquelles elle revient avec un tel évident plaisir qu'on croirait y sentir quasiment comme une touche d'humour malicieux (inconscient est-il besoin de le dire). Ce qui est sûr, c'est que ces paroles n'expriment ni n'affectent les couches profondes de son être, où les eaux de l'amour coulent avec toute l'abondance propre à son tempérament passionné généraux. Elle "renie" Eros par ses lèvres, alors qu'en vérité tout son être en est saturé ! Certes, il n'y a en elle le moindre velléité de désir conscient ni inconscient de faire don de cette surabondance à un amant de chair. Le seule pensée d'une telle chose aurait de quoi sûrement, non certes la glacer d'horreur, mais la faire rire aux éclats ! Assurément, elle n'a nul la besoin "du monde", alors que sans effort l'eau d'Eros se sublime en Esprit et qu'elle est appelée à de toutes autres noces…Suivie de loin, d'un oeil paternel et peut-être un peu inquiet, par son directeur de conscience auquel rien ne reste caché, homme saint et docte de la Compagnie de Jésus, qui lui donne le feu vert sans réserve de la Science Théologique. Qui vit jamais amante plus comblée ?!

Dans ces choses-là, le *ton* de ce qui est dit en dit bien plus long que le sens littéral — et ce ton transparaît bien clairement même dans le texte écrit, pour celui qui se soucie d'entendre. Le ton que rendent les écrits de Sainte Thérèse ou (dans de tout autres régistres) ceux de Maître Eckehart (pour ne nommer que ceux-là) n'est pas celui de la frustration, de la haine ou du mépris, mais le ton d'êtres qui se savent comblés, jusque dans leurs croix[440]. Le contraste est saisissant avec le ton acariâtre et secrètement rageur avec lequel certains "spirituels" (y compris parmi les plus prestigieux) évoquent en termes de dérision la jouissance de la chair.

[440]Je rejoins ici une constatation de la note déjà citée sur l'expérience mystique (note n° 9).

Dans de telles évocations, tournant en dérision l'expérience charnelle de l'amour, on sent une revanche camouflée de la pulsion érotique refoulée cueillant à la sauvette une satisfaction ambiguë et symbolique (et qu'on est en droit d'appeler "perverse"); tout en faisant la part large aux pulsions vaniteuses et agressives qui en prennent à l'aise, sous couvert de "spirituelité" et en compensation du renoncement aux voies naturelles d'assouvissement d'une pulsion charnelle qu'ils n'ont su assumer et encore moins dépasser.

([34]) **Éros et Esprit (3) — ou l'élan et l'âme.**

(14 juillet)[441] Comme toute autre activité créatrice restant limitée au plan intellectuel ou artistique, c'est-à-dire oeuvre d'Éros, celle-ci n'est pas par elle-même fertile spirituellement, alors même que la vision (de la réalité spirituelle, en l'occurrence) sur laquelle elle débouche serait profonde et "juste". La fertilité spirituelle d'une activité créatrice intellectuelle dépend moins de sa qualité intrinsèque au plan sur lequel elle s'accomplit (celui de l'intelligence humaine), ou de celle de l'oeuvre sur ce même plan, que de la façon dont cette activité et cette oeuvre s'insèrent dans la vie de celui qui en est ou en a été l'ouvrier. C'est dans la mesure où elles font corps avec sa vocation ou sa mission (que celle-ci lui soit connue ou non) qu'elle sera fertile aussi au plan spirituel, c'est-à-dire qu'elle le fera avancer sur la voie de son devenir spirituel, inséparable de la voie de sa mission. De même, une vision de la réalité spirituelle, que nous en soyons nous-mêmes le créateur ou que nous l'ayons reçue ou reprise d'ailleurs et faite nôtre, est fertile spirituellement dans la mesure où son action ne reste confinée au plan intellectuel (voire, sentimental ou simplement dévotionnel) comme c'est généralement le cas, mais qu'elle devient source d'inspiration et moteur d'action créatrice dans notre vie. Une telle action ne se manifeste pas par des recettes de conduite ou par un éventail de critères de jugement pour situer et classer les êtres et les événements dans des cases toutes prêtes, bien au contraire ! On la reconnaît à une ouverture nouvelle vis-à-vis des potentialités dont ceux-ci sont porteurs, et par une appréhension plus déliée du *sens* des situations auxquelles nous nous trouvons confrontés. C'est à cette condition que cette vision elle-même ne reste pas inerte, devenant ainsi "idéalogie" ou "doctrine", objet d'une *croyance*, mais qu'elle s'approfondit et se transforme au rythme de notre vie, sans même que nous nous y employions de propos délibéré. C'est là le signe que cette vision, qui a l'origine pouvait être simplement reçue ou

[441] Voir renvoi à la présente note dans l'avant-dernière note, "Éros et Esprit (1) — ou le surcroît et l'essentiel" (n° 32), page N 95.

construite (si tant est qu'on puisse "construire" une vision...), en est venue à épouser notre être et à se transformer avec lui. De telles épousailles sont le fruit d'une activité créatrice proprement spirituelle, par quoi cette vision finit par devenir notre propre oeuvre, *spirituelle* cette fois.

La réalité psychique, quand on dépasse ses aspects plus ou moins mécanistes, est certes d'essence spirituelle. Selon ce que je viens de dire, le travail de recherche qui consiste à dégager une vision d'ensemble de la psyché en général, même s'il doit se placer (et c'est bien là mon propos...) dans une "optique spirituelle", est néanmoins un travail de nature intellectuelle et non spirituelle. Un tel travail me paraît d'ailleurs d'un intérêt très limité ou nul, s'il ne s'enracine dans une "connaissance de soi", fruit d'un authentique travail de découverte de soi et de l'approfondissement intérieur qui toujours accompagne un tel travail. Ainsi, defaçon paradoxale peut-être au regard superficiel, ce travail de découverte de soi est un préalable absolu à la connaissance de la psyché humaine, qui sans elle reste entièrement factice, pure construction de l'esprit et non reflet d'une réalité délicate et vivante ; mais elle est aussi *d'un autre ordre*. Par sa nature même, elle est un travail créateur *spirituel*.

Dans ce travail, certes, l'intellect joue un rôle important, tout au moins dans la "méditation" telle que je l'ai pratiquée. Mais j'ai pu constater encore et encore que lorsque le travail reste confiné au plan intellectuel, et alors même qu'il est porté par un désir du même ordre que celui qui anime mon travail mathématique, il reste comme aveugle et sourd, et n'apporte qu'une connaissance dérisoire et qui reste formelle, en vérité étrangère à mon être. Je peux bien mettre à jour ceci ou cela, produire une "connaissance", mais celle-ci reste comme morte, elle ne s'intègre pas dans la vision que j'ai de moi-même, laquelle (en dépit des apparences) ne change pas d'un poil, pas plus que je ne change moi-même. La vision de nous-mêmes ne s'approfondit que par un approfondissement de nous-mêmes, totalement différente en cela (ce me semble) de la vision que nous pouvons développer pour toute autre chose qui n'est pas "nous" fut-ce même "la psyché humaine" ou "Dieu".

Pour le dire autrement, la véritable connaissance de soi n'est pas de l'ordre de la connaissance et de la pulsion de connaissance (c'est-à-dire d'Eros), mais de l'ordre de la *vérité*. Son moteur s'apparente à une *nécessité* intérieure, plus qu'à un désir, à une curiosité si passionnée soit-elle. Cette curiosité est certes un appoint précieux, elle communique à la recherche son élan propre, et lui donne une stabilité, une continuité qu'elle n'aurait pas sans elle. Elle peut aussi, au début d'un travail, être l'amorce qui déclenche celui-ci sur le plan de l'intelligence

créatrice, avant que ne s'établisse le contact avec la nécessité intérieure qui l'avait appelé ; tout comme le désir et le plaisir d'amour sont appelés par l'acte de création de vie auquel ils tendent avec une telle force poignante, mais sont d'autre essence qui lui. Ainsi, la curiosité pour soi est à la fois "appât", et *élan*, et "volant" dans le travail de découverte de soi, indispensables sans doute pour que celui-ci ne reste restreint à des moments isolés de l'existence, qu'il en vienne à faire corps avec la trame de notre vie, comme la relation charnelle fait corps avec la vie du couple. Mais *l'âme* de ce travail est ailleurs.

([35]) **La grande Mutation — ou les Églises et leur mission.**

(17 et 18 juillet)[442] Je ne crois d'ailleurs nullement que les grandes religions d'aujourd'hui, à bien des égards vénérables malgré un passé chargé, soient appelées à disparaître dans la Tempête, ni qu'elles doivent être remplacées par quelque Religion unique et providentielle qui ferait, enfin, l'accord des esprits — bien au contraire ! Mes rêves prophétiques font entrevoir un *Renouveau* spirituel sans précédent dans l'histoire, qui (ai-je cru comprendre) doit aller de pair avec un renouveau tout aussi inouï des religions traditionnelles. Celles-ci sortiront enfin (qu'on ne me demande pas par quel miracle, car Dieu seul le sait...) de leur immobilisme spirituel millénaire, qui pourtant semble plonger des racines inébranlables dans l'inertie humaine et dans la vénération même dont leurs traditions religieuses ont été entourées de temps immémorial. Il est vrai que si l'inertie des hommes ne semble pas avoir changé encore d'un poil tout au cours des quelques millénaires d'histoire humaine que nous sont connus, la vénération religieuse, elle, montre des signes d'usure certains, en nos temps de désaffection généralisée des Églises, du matérialisme désespérément creux et aride du grand nombre, et d'engouement du reste pour les exotismes religieux et les ésotérismes à sensation en surenchère les uns sur les autres. L'érosion généralise des croyances traditionnelles, sous la poussée de facteurs sociologiques qui par eux-mêmes peuvent paraître dérisoires, montre bien auquel point ces croyances elles-mêmes étaient de même nature sociologique, pour conditionnement social sans racines dans une véritable vie spirituelle (mis à part des rares cas isolés, entièrement négligeables dans toute perspective autre que spirituelle...).

Cela me remet soudain face-à-face avec la nature de la Mutation ([37]) en perspective, cet impensable *Éveil* soudain d'une vie spirituelle là où toute trace en paraît absente, et en même temps avec son ampleur véritablement vertigineuse, par cette irruption dans l'intime de mil-

[442]Voir renvoi à la présente note dans la section "L'appel" (n° 42), p. 159.

liards d'êtres humains en même temps. Cet *Acte* m'apparaît infiniment plus prodigieux encore qu'aucun des innombrables miracles tant réels que fictifs que nous rapportent l'histoire et la légende. C'est elle le vrai *Miracle des miracles* depuis la Création du Monde, plus impensable encore que celle-ci, *impossible* pour tout dire, selon mon jugement humain ! Ne paraît-elle pas aller à l'encontre du libre arbitre de milliards d'êtres, chacun accroché dans sa propre léthargie depuis la nuit des âges, de naissance en naissances ? Et pourtant je n'ai aucun doute que Dieu ne bousculera pas le libre choix d'un seul parmi nous.

Mais sûrement beaucoup mourront[443]. Et ceux qui vivront vivront des choses telles, sûrement, que leur compacité de plomb en sera ébranlée et ouverte et que sous l'ondée de Dieu s'abattant en tempête, quelque chose en eux qui fut comme mort s'éveillera à la vie — comme reprend vie une terre brûlée et morte que vient tremper la pluie…

Un des nombreux points par lesquels se ressemblent les croyants fervents des différentes religions, c'est que chacun est profondément convaincu que sa religion est supérieure à toutes les autres ([38]). Encore heureux que les temps où de telles convictions étaient prétexte à conquêtes et à massacres soient révolus ! Pou ma part, tout au long de ma vie j'ai eu ample occasion de constater que la vivacité spirituelle d'un homme à penchants religieux, et l'épanouissement de ses qualités proprement humaines, sont sons rapport apparent avec la religion ou l'idéologie religieuse dont il se réclame, fixée le plus souvent par les seuls hasards de sa naissance[444]. De toutes façons, il semblerait que jusqu'à présent, l'ambiance religieuse promue par les religions instituées puisse tout au plus, dans les cas les plus favorables, favoriser l'éclosion d'une vie spirituelle chez leurs adeptes, mais que par leur fermeture doctrinale congénitale, toutes sans exception font obstacle à une authentique progression spirituelle. Au niveau de l'Institution religieuse, sûrement la mutation s'accomplira non par sa disparition, mais par un assouplissement draconien des positions doctrinales, laissant libre jeu à la recherche spirituelle parmi ceux des adeptes qui s'y sentent appelés.

Cette liberté toute nouvelle se traduira sans doute par la formation de courants spirituels d'une diversité extrême au sein de chacune des grandes Églises, et par des relations de convivialité fraternelle entre ces courants, tout comme entre les Églises elles-mêmes. Soucieuses avant toute autre chose de promouvoir une ambiance culturelle favorable à l'épanouissement

[443]Comparer avec les deux derniers alinéas de la note “Marcel Légaut — ou la pâte et le levain” (n° 20), et la note de bas de page qui s'y rapporte.

[444]Comparer avec la note “Croyance, foi et expérience” (n° 16).

chez leurs membres d'une authentique vie spirituelle (et non seulement dévotionnelle), plutôt que d'étendre des zones d'influence, de maintenir ou d'accroître un pouvoir temporel, d'imposer obédience, les Églises enfin (mieux vaut tard que jamais !) seront entrées dans la voie de leur mission : non de dominer, mais de servir ; non d'enrégimenter et d'endoctriner, mais d'éclairer et de stimuler la libre créativité de chacun.

([36]) **Les grands Novateurs et leurs messages**.

(17 juillet)[445] À vrai dire, plus que des "Fondateurs de religion", je serais porté à m'inspirer des hommes qu'on peut appeler les grands "Novateurs spirituels" de l'humanité : Gautama Bouddha, Lao-Tseu, Jésus. (J'ignore s'il y en a d'autres qui méritent ce nom.) Parmi ceux-ci, seul Bouddha a fondé une religion, incarnée par un ordre monastique. Selon la tradition bouddhiste, il aurait prédit que cette religion durerait mille ans. (Cela ferait donc mille six cents ans qu'elle n'existerait plus, sans que cela semble poser problème aux croyants bouddhistes...)

Quant à Lao-Tseu et Jésus, il est assez clair que leur génie propre ne les prédisposait aucunement à être fondateurs d'une religion, au sens sociologique du terme, impliquant une structure, impliquant une structure hiérarchique au sein d'une Institution religieuse, se réclamant d'une doctrine intangible et immuable. Je suis persuadé d'ailleurs que le maintien d'une telle doctrine immuable est entièrement étranger à l'esprit de Bouddha. S'il a prédit en chiffres ronds que la Sangha vivrait pendant mille ans et pas plus[446], c'est sans doute qu'il voyait clairement l'immense inertie inhérente à la psyché humaine, et la sclérose qui guette toute institution. Mais la tradition (on s'en doute !) ne nous rapporte aucune précision que Bouddha aurait donnée dans ce sens.

Il est important de se rappeler que ni Gautama Bouddha ni Jésus n'ont laissé de message écrit, et que tout laisse à penser que leur enseignement a été fortement déformé par la tradition écrite qui nous l'a transmis. On ne peut s'empêcher de s'interroger sur la raison profonde, le sens de cette circonstance étrange. Je me dis que ces hommes étaient à tel point en

[445] Voir signe de renvoi à la présente note dans la note "L'appel", n° 42, page 160.

[446] À vrai dire, après que Bouddha eût finalement donné son accord, à son corps défendant, pour que les femmes soient admises dans l'ordre monastique, il aurait modifié sa prédiction initiale (toujours selon ce que nous en rapporte la tradition) : à cause de cette nouvelle clause, la Sangha ne durerait que cinq cents ans, et non mille. Si on le prend au mot, la Sangha aurait juste expiré depuis peu pendant la vie de Jésus, lequel serait donc venu à point nommé pour renouveler le message de Bouddha.

avance sur leur temps, qu'il ne leur aurait sans doute pas été possible de dire, et encore moins d'écrire, en termes clairs et sans métaphore ce qu'ils voyaient et vivaient. Cela a pu jouer un rôle pour les dissuader de laisser un message écrit. Pourtant, Lao-Tsu a laissé un texte, écrit de façon à n'être intelligible qu'à un être ayant une maturité spirituelle suffisante, lequel dès lors peut y trouver nourriture et inspiration. Et Jésus, dans un esprit sans doute tout semblable mais dans un style très différent, a créé les paraboles. (Voir à ce sujet la note "Jésus créateur (2) — ou expression et conception d'une mission" n° 25.) Il est permis de penser qu'il en a dites bien d'autres encore que celles qui sont rapportés dans les Évangiles, et on peut dès lors se demander pourquoi il ne les a pas consignées par écrit. Simple question de tempérament ? Signe de confiance, et respect plein de délicatesse pour la liberté des disciples et futurs apôtres, qu'il n'aurait pas voulu "lier" par un message écrit, mais auxquels il entendait laisser une entière latitude pour transmettre de son enseignement ce qui correspondrait réellement au tempérament propre de chacun et à la façon dont il percevait ce message ? Ou plus simplement, la perspective très proche du Jugement Dernier ? Ceci s'accorderait avec la circonstance que les Évangiles eux-mêmes ne semblent avoir été écrits qu'assez tard dans la vie des évangélistes, après une activité apostolique déjà longue.

Mais alors même que ces grands Éveillés nous auraient laissé chacun une oeuvre écrite copieuse et circonstanciée, celle-ci ne pouvait manquer de porter les marques du lieu et du temps. Sûrement, leur mission n'était nullement de nous dissuader, par une fausse fidélité à leur message ou aux Églises et aux doctrines religieuses qui en sont issues, de faire usage de nos propres yeux et de nos propres moyens créateurs, comme eux-mêmes nous en ont si bien montré l'exemple.

([37]) **La grande Crise Évolutionniste — ou un tour dans l'hélice. . . .**

(19 juillet)[447] En écrivant ce terme à majuscules, "Mutation", me vient le souvenir des années déjà lointaines de militantisme écologique et culturel, au début des années 70. (Voir la section "Le tournant — ou la fin d'une torpeur", n° 33.) J'ai pris conscience dès ce moment que le monde et nous tous étions engagés dans une Crise sa précédant. Je l'ai alors appelée "la grande *Crise évolutionniste*", car pour la première fois dans l'histoire de la vie sur la terre, au terme de six milliards d'années d'évolution biologique, psychique et enfin hu-

[447]Voir renvoi à la présente note dans la note "La grande Mutation — ou les Églises et leur mission" (n° 35), page N 100.

maine, cet extraordinaire processus créateur se trouve menacé d'une fin soudaine, définitive, imminente, par suite d'une certaine logique inexorable inhérente à la société, et à la psyché humaine moulée par elle. Il était clair que pour surmonter la Crise et échapper à l'inéluctable Naufrage, il ne fallait rien de moins qu'une impensable *"Mutation évolutioniste"* à l'échelle de l'espèce humaine toute entière ; une mutation que tout ce qui m'était connu semblait rendre non seulement hautement improbable, mais proprement impossible. Cette mutation serait d'une nature créatrice et d'une portée comparables à ceux des principaux "sauts" qualitatifs dans l'évolution de la vie sur la terre depuis ses origines (évoqués en passant dans la section "La cascade des merveilles — ou Dieu par la saine raison, n° 30). Mais jamais dans le passé une telle mutation, s'étendant sur des millions voire des centaines de millions ou de milliards d'années, ne s'était faite sous la pression d'une telle extrême urgence, et accomplie pour l'essentiel (comme il est nécessaire à présent) en l'espace de quelques dizaines d'années.

Au cours des quinze années écoulées, je n'ai plus consacré de réflexion à la Crise, réflexion qui m'aurait semblé entièrement vaine, à force d'être sans espoir — car ce qui se prépare dépasse manifestement de très loin les capacités d'appréhension de la raison et de l'intelligence humaines. Mais la redoutable échéance devant nous n'a pas pour autant cessé d'être présente — non par une angoisse, mais par une *interrogation* immobile, comme suspendue sur un proche avenir, tant personnel que planétaire, totalement "en blanc". Et tous les projets à longue échéance prenaient un goût étrange de vanité totale, sur le fond de cette interrogation, de ce vide béant.

Il me semble à présent avoir accompli un "grand tour" dans une vaste spirale ascendante, me ramenant non au point de départ de mon itinéraire, il y a quinze ou seize ans, mais en vue plongeante sur lui : "la grande Mutation *évolutionniste"* est devenue "la grande Mutation *spirituelle*" de l'humanité, l'avènement d'une humanité enfin *humaine*. Par ce changement de perspective draconien, à partir d'un point de vu plus élevé se plaçant au plan spirituel et non à celui de la seule intelligence humaine, apparaît maintenant le *sens* de cette mutation, lequel naguère n'était qu'obscurément pressenti. Je me rendais compte que la Mutation devait se faire sur un plan bien plus profond que celui des structures sociales, ou celui des "codes" de morale promus par la société et professés et plus ou moins intériorisés et pratiqués par ses membres. Mais comme tout le monde, je n'avais qu'une perception des plus confuses de l'existence d'un plan spirituel, et j'avais même une nette réticence à utiliser le terme même "spirituel", tant celui-ci pour moi s'associait au jargon religieux et suscitait en moi les réac-

tions défensives bien ancrées vis-à-vis de l'endoctrinement et des clichées religieux.

Il est vrai que la dernière partie du parcours dans le "grand tour" dans l'hélice, et la plus cruciale, n'est pas mon oeuvre même partielle, mais l'oeuvre de Dieu. Jamais certes, je n'aurais pu l'accomplir par mes propres moyens ! A présent je sais que les hommes, aveugles et enchaînés de par leur propre choix, ne sont pas seuls et laissés à eux-mêmes devant le Seuil redoutable que personne encore (autant dire) ne voit. Et c'est par Dieu aussi que je sais maintenant ce que jamais je n'aurais eu l'audace d'affirmer par mes propres lumières, et aujourd'hui moins que jamais : c'est que l'impossible Mutation *se fera !*

([38]) **Bouddha ou Jésus ? — ou la fausse question**.

(19 juillet)[448] Même Marcel Légaut ne fait pas exception à cette règle. C'est là d'autant plus surprenant qu'il n'y a en lui trace d'une complaisance vis-à-vis du très lourd passé ni du présent médiocre de "sa Mère et sa Croix", la Sainte Église catholique. Il est vrai que pour Légaut, le christianisme n'est pas vu comme une réalité sociale, mais comme une *communauté de foi* (tout au moins potentielle), chargée d'incarner et de transmettre l'esprit et la mission de Jésus (même si elle a été longtemps infidèle à cette mission). Mais n'est-on pas en droit alors de voir de même le bouddhisme et le taoïsme comme des "communautés de foi" par essence, issues de la mission de Bouddha et de celle de Lao-Tseu qu'elles seraient censées vivre et transmettre ? S'il en est bien ainsi, l'intime conviction de Légaut se réduit peut-être à celle-ci : que la personne, la vie et la mission de Jésus touchent de façon plus cruciale l'homme d'aujourd'hui, et même l'homme de tous les temps, que cela n'est le cas pour aucun des autres grands Novateurs spirituels de l'histoire.

Il paraît difficile d'accorder une valeur objective à une conviction de telle nature. Il faudrait tout au moins la confronter à d'autres témoignages que ceux provenant de chrétiens, par exemple à celui d'un spirituel bouddhiste, entretenant peut-être avec Bouddha une relation de filiation spirituelle dans la nature de celle dont témoigne Légaut dans sa relation à Jésus. J'ai cru comprendre qu'une telle filiation est censée se transmettre de maître à disciple dans une tradition ininterrompue de maîtres Zen depuis Bouddha lui-même jusqu'aux maîtres d'aujourd'hui, et il ne me paraît pas exclu qu'une telle filiation à Bouddha reste encore vivante chez certains (sans doute très rares) parmi ceux-ci. (Il est vrai que les quelques textes que j'ai lus, de la plume de trois maîtres Zen contemporains différents, son loin d'aller

[448]Voir renvoi à la présente note dans la note déjà citée (n° 35), page N 101.

dans ce sens, à dire le moins…)

Mais à vrai dire la question n'est pas là. Sans doute la destinée extraordinaire de Jésus me touche plus fortement, et de loin, que celle d'aucun des autres grands spirituels dont j'aie eu connaissance, et je ne pense pas que cela changera. Réflexion faite, aller au delà d'une telle profession toute personnelle, comme je serais peut-être tenté de la faire, m'apparaît stérile et dépassé. Les *vraies questions* de notre temps et de l'existence de chacun sont ailleurs. Légaut lui-même le sait mieux que personne, qui a su clairement voir et poser ces questions cruciales au milieu de la confusion générale.

IV. *CRÉATION ET RÉPRESION*

([39]) **L'enfant créateur (1) — ou la découverte du monde.**

([40]) **L'enfant et son dressage — ou le visiteur malvenu.**

(22 juillet)[449] Il s'agit d'un rêve mettant en scène, par un raccourci symbolique, le cycle des naissances par lequel j'ai passé jusqu'à présent. Il suggère que l'âme, avant d'avoir atteint un certain degré de maturité, passe à travers ses incarnations successives d'une façon *craintive*, dans sa relation aux autres, comme si elle avait peur d'être importune. Les autres, y compris ses "proches", lui restent alors (au point de vue spirituel, s'entend) totalement étrangers. J'avais crû comprendre par ce rêve que ces dispositions craintives sont un héritage de la très longue portion initiale du cycle des naissances, avant que l'âme ne soit élevée au niveau des incarnations humaines. Gardant le souvenir (profondément enfoui dans l'inconscient) de ces antécédents sous forme animale, cette promotion vertigineuse l'intimide. Elle est un peu comme un rustre qui, sans transition apparente, serait appelé à vivre désormais dans une maison distinguée. Toujours est-il que j'ai souvent senti, non pas chez moi il est vrai mais chez autrui, de telles dispositions d'insécurité profonde se cachant derrière un "personnage" et souvent derrière une suffisance ou une arrogance dont on sent bien qu'elle n'est qu'une compensation à cette insécurité foncière, à cette véritable mésestime, voire ce mépris de soi-même. J'ai ample occasion d'ailleurs d'en parler un peu partout dans Récoltes et Semailles, et même dès le début déjà, dans la section "Infaillibilité (des autres) et mépris (de soi)" (n° 4).

Il m'avait semblé que l'origine de ce mépris de soi, qui n'est qu'un des innombrables visages de cette "peur de créer", était exclusivement dans le dressage subi dans la petite enfance. Ce rêve me fait entrevoir une origine plus cachée, laquelle impliquerait que même l'enfant nouveau-né ne serait pas exempt de cette mésestime, de cette peur ; ou tout au moins, il y aurait là une disposition spontanée en lui, comme un "point faible", comme l'amorce d'une faille secrète. La répression sociale agirait alors à la façon d'un *"coin"*, lequel serait enfoncé à coups de masse dans cette faille préexistante, pour élargir au maximum et faire de cet être originellement *un*, créateur par cette unité foncière même, l'être profondément divisé et apparemment impuissant à crées qu'il sera (sauf rares exceptions) tout au cours de sa vie d'adulte.

[449] Voir renvoi à la présente note dans la section "Création et répression — ou la corde raide" (n° 45).

Pour reprendre l'exemple de tantôt, où "le rustre" est l'enfant nouveau-né (!), en se rappelant cependant qu'il "débarque" dans cette existence terrestre après avoir déjà passé par des milliers d'existences terrestres précédentes (et probablement des millions ou des certaines de millions, si on compte ses incarnations sous forme animale voire végétale...). La "famille distinguée" qui l'accueille est bien sûr la société humaine. A supposer que la famille l'accueille avec une simplicité affectueuse, sans faire ressortir le manque d'éducation et de manières du nouvel arrivant, celui-ci, malgré son handicap qui dès lors ne lui pèsera plus guère, n'aura aucun mal à se sentir à l'aise avec ceux qui l'accueillent ainsi et à apprendre, avec leur aide discrète, les bonnes manières qui lui manquent. Par contre, s'il est traité comme un sauvage qu'il s'agit de dresser dare-dare et que ça saute (comme chacun d'eux a été traité lui-même — mais ça, il ne le dit et ne s'en rappelle pas...), alors le handicap initial, de peu de conséquence par lui-même, se fera très lourd et même rédhibitoire. Cet être frustre se transformera peut-être en singe dressé, mais il aura beaucoup de mal à se comporter avec naturel et avec grâce — c'est-à-dire à "être lui-même" dans ce nouveau milieu, au contact duquel il se serait transformé créativement.

Bien sûr, on constate que te être résiste mieux au dressage social que tel autre, même quand ce dressage n'a pas été moins dur pour lui que pour l'autre. Je pense que cela est dû surtout, presque toujours, à la différence de maturité spirituelle à la naissance. Il n'est pas nécessaire d'avoir une sensibilité exceptionnelle pour percevoir les grandes différences de maturité entre des enfants en bas âge, ni pour sentir à l'évidence chez tel enfant, qui n'a pourtant pas atteint encore l'âge de la parole, une maturité exceptionnelle, qu'aucun des adultes qui l'entourent n'atteindra au cours de toute son existence, tant ils en sont loin. En cet enfant vit une compréhension inexprimée de l'existence humaine, qui n'a pas besoin de paroles ni de pensées conscientes pour agir efficacement, et le faire résister à une ambiance castratrice qui lessiverait sans espoir tout autre.

On peut penser que la plupart des hommes connus pour une vie spirituelle particulièrement féconde, pour un rayonnement exceptionnel, avaient dès leur naissance une maturité également exceptionnelle[450]. La puissance de l'oeuvre spirituelle d'un tel homme est le fruit

[450]Il n'y a guère de doute que comme enfant déjà, Jésus devait être d'une maturité exceptionnelle — ce qui n'empêche nullement qu'à bien des égards il pouvait être "un enfant comme les autres". Mais cette maturité au départ était sûrement sans commune mesure avec la maturité ultime atteinte par Jésus au cours des quelques mois ou des quelques années de son ministère, culminant avec sa Passion et sa mort pleinement acceptées.

commun de cette maturité de départ (elle-même fruit de toutes les fidélités à lui-même au cours de toutes ses existences précédentes…), et de sa fidélité dans cette existence-ci. Cette maturité de départ est le "talent" dont parle la parabole[451], que cet homme, serviteur fidèle des Desseins de Dieu, fait multiplier : à la fin de sa vie, un des fruits de l'oeuvre spirituelle de cette existence est cette maturité multiplié, la nouvelle maturité de son être. C'est celle qu'il retrouvera intacte au delà de sa mort comme son nouveau "talent" à faire fructifier, à sa nouvelle naissance.

([41]) **Présence et mépris de Dieu — ou la double énigme humaine**.

([42]) **Jésus recrucifié — ou l'être face au Groupe**.

([43]) **Les deux versants du "Mal" — ou la maladie d'enfance**.

([44]) **Impensable Mai 68 — ou la répétition générale**.

(23 juillet)[452] Après avoir écrit ces lignes s'est imposé à moi avec insistance la pensée des "événements" de Mai 68. J'ai eu tendance à oublier (et sûrement je ne suis pas le seul) ce que ces événements à l'échelle de tout un grand pays comme la France, saisi soudain d'une sorte d'accès de fièvre créatrice (comme un couvercle qui saute sous la poussée d'un force longtemps comprimée…) — ce qu'ils avaient de *dingue, d'impensable*, de véritablement *"impossible"* — et c'était bien comme ça que c'était perçu par tous, aussi bien par ceux qui s'en émerveillaient, ravis, que par ceux qui s'en désolaient, secrètement épouvantés. J'aurais pu m'en souvenir pourtant, quand je parlais de cette "impensable" Mutation qui est devant nous et qui *se fera*, tout impensable qu'elle soit. Certes, par sa dimension à l'échelle planétaire, et par la pérennité de l'impulsion qu'elle va donner à l'humanité toute entière, cette Mutation est sans commune mesure avec "Mai 68" (ni même avec la "Grande Révolution Culturelle"

Il semblerait par contre que ses disciples étaient originellement des êtres assez frustes. Leur oeuvre spirituelle après la mort de Jésus est sûrement beaucoup plus le fruit de leur fidélité à leur mission, et de leur filiation spirituelle à Jésus tenant lieu ici de "talent" initial (qu'ils ont su apprécier à son inestimable valeur et faire fructifier), que d'une maturité initiale des plus modestes. Le cas de Saint Paul, qui n'avait pas connu Jésus de son vivant, semblerait à cet égard (comme à bien d'autres) différent de celui des autres apôtres. Au moment où il est entré dans sa mission en suivant un appel de Dieu très clair, il était déjà (semble-t-il) en possessions de moyens exceptionnels.

[451]Voir Matthieu 25, 14-30. Je rappelle que le "talent" dans la parabole citée y désigne une unité de monnaie.

[452]Voir renvoi à la présente note dans la section "Création et répression — ou la corde raide" (n° 45).

chinoise, qui devait être un peu dans ce genre aussi mais à plus grande échelle encore). Pourtant, il me semble maintenant que ces deux événements, l'un dans le passé et l'autre encore à venir, sont de nature semblable et peut-être même identique. Par son caractère "impossible", inouï, quasiment miraculeux, Mai 68 me suggère à présent, irrésistiblement, l'idée d'une *"poussée de Dieu"*, d'une intervention concertée de Dieu dans la psyché d'un grand nombre d'êtres simultanément. (Mais, conformément à Sa discrétion parfois déroutante, quasiment inséparable de l'action divine, sans se faire connaître comme telle chez personne...) Et du fait qu'une chose aussi impensable ait bel et bien lieu rend déjà moins déroutante la pensée de "l'impossibilité" de la Mutation encore à venir.

Dans cette lumière nous venant du futur entrevu, Mai 68 m'apparaît à présent comme une sorte de *"répétition générale"* pour la grande Convulsion créatrice qui nous attend ; ou pour mieux dire, comme une *préparation* des esprits peut-être, ou de l'esprit de quelques uns au moins, pour rendre convenable l'Inconcevable dès avant qu'il n'ait fondu sur nous dans toute sa bouleversante magnitude, et pour mieux mettre en mesure certains d'entre nous à *collaborer* créativement à ce qui déjà se prépare et qui *sera*, au lieu de se laisser emporter par une déroute totale. Car je ne me fais aucune illusion que la Tempête qui précèdera l'Ondée sera loin d'avoir les allures "bon enfant" de Mai 68, et qu'elle viendra comme un *choc* d'une violence telle que même ceux qui croiront s'y être le mieux préparés seront secoués, sinon renversés et emportés dans la déroute éperdue du grand nombre...

([45]) **L'enfant créateur (2) — ou le champ de forces**.

(1 août)[453] Voir, au sujet de cette activité créatrice chez l'enfant, la note "L'enfant créateur (1) — ou la découverte du monde" (n° 39).

L'affirmation que l'activité créatrice du très jeune enfant ne produise aucune "oeuvre extérieure", c'est-à-dire qu'elle n'ait pas d'effet décelable sur le monde extérieur, que je viens de faire comme sous la poussée de vieilles habitudes de pensée et à l'encontre d'une connaissance qui restait alors à demi effacée, est pour le moins superficielle. Moi qui n'ai pas des dons de sensibilité exceptionnels ai pourtant senti bien souvent, autour d'un jeune ou surtout d'un très jeune enfant, comme un "champ de forces" d'une nature entièrement différente du rayonnement charnel ou intellectuel qui émane de certains êtres adultes, pleinement épanouis dans leur corps ou dans leur intelligence. Chez l'enfant, c'est l'état *d'innocence* qui crée ce

[453]Voir renvoi à la présente note dans la section "Liberté créatrice et oeuvre intérieure" (n° 46), page 179.

champ de nature plus délicate, de façon à se communiquer dans une certaine mesure aux êtres qui se trouvent à proximité ; ou plus précisément peut-être, de façon à éveiller et vivifier et faire entrer en subtile résonance cette même qualité d'innocence de "l'enfant" présente dans les couches les plus profondes de l'être, et la rendre agissante. C'est là une action que je ressens comme à la fois infiniment déliée et puissante, qui tend à faire s'effacer les écrans durs et opaques que le moi interpose entre notre sensitivité véritable et les choses, et à restaurer en l'être le fraîcheur de perception, la fragile et délicate nudité de l'enfant nouveau-né.

C'est là une action qui n'est charnelle ni mentale, mais d'essence spirituelle. Il est vrai que, comme toute action spirituelle vers l'extérieur, celle-ci est une action *potentielle*. Suivant les réflexes acquis de longue date et qui ont été en vigueur de tous temps, l'adulte a tendance à se fermer à cette action, au point que même ceux qui ont ou qui ont eu des enfants n'en ont le plus souvent jamais seulement pris note au niveau conscient. Cela n'empêche pas, du moins lorsque l'état de fermeture de l'adulte vis-à-vis de l'enfant n'est pas totale et n'inclut pas les couches moyennes et profondes de la psyché, que cette action bienfaisante de l'enfant sur son entourage s'exerce bel et bien (même si cet effet ne devient jamais conscient, ne fut-ce qu'à cause des clichés courants concernant les enfants et l'enfance), et qu'elle est bien et bel perçue. Tout en restant persuadé, bien sûr, que le rôle de l'enfant c'est de se faire éduquer et de recevoir tout de nous qui faisons tout notre devoir de père, de mère et j'en passe, moyennant quoi il est normal qu'il nous doive une éternelle reconnaissance…

Ce champ de forces autour de l'enfant est le plus intense dans les premiers mois de la vie. Il s'affaiblit avec les années, au fur et à mesure que le dressage progresse. Ça doit être rare et surtout de nos jours, qu'il en reste quelque chose au delà de la dixième année. J'ai pourtant connu un homme chez qui ce rayonnement très particulier a été présent toute sa vie, avec la même force que chez le petit enfant. Je parle de lui dans la section "Rudi et Rudi — ou les indistinguables" (n° 29). C'est par ce rayonnement que sa vie avait une action intensément créatrice vers l'extérieur, indépendamment même de tout acte ou activité particuliers. Son action s'exerçait non par ce qu'il faisait ou disait, mais par ce qu'il était. Mais je dois être la première et la seule personne au monde à faire la constatation de cette créativité en cet homme que la plupart, pénétrés de leur propre importance (et pas différents en cela de l'entourage adulte du bébé de tantôt !), affectaient de regarder avec condescendance.

([46]) **La mystification — ou la création et la honte**.

(4 août)[454] Dès les premières pages de Récoltes et Semailles (écrites en juin 1983), dans la section "Les inavouables labeurs" (ReS I, n° 3), j'examine les résistances intérieures qui s'opposent en chacun à laisser ainsi apparaître "au grand jour" le travail par lequel s'accomplit une oeuvre, tel qu'il se déroule *vraiment*, tellement différent des images-clichés que tout le monde sen fait. Une des formes tacites que prennent ces résistances, le plus souvent inconscientes, est celui d'un sentiment *d'indécence* —

> "tout comme il serait indécent de faire l'amour sur une place publique, ou d'exposer, ou seulement laisser traîner, les draps tâchés de sang des labeurs d'un accouchement".

Sous cette forme, cette tendance impérieuse consacré par un usage millénaire de *cacher le travail* de création apparaît clairement comme une conséquence directe de la *répression* subie dans l'enfance, prenant notamment la forme typique du "tabou sexuel". Par sa nature même, cette répression, expression de la volonté du Groupe, est ennemie de la création et de la liberté créatrice dans la personne, tant dans la forme archétype charnelle de l'acte créateur, que sous toutes ses autres formes ; dans la mesure du moins où celles-ci ne se coulent pas dans les moules préétablis consacrés, et par là manifeste une autonomie intérieure par rapport au Groupe. Aussi la répression s'afforce-t-elle d'éradiquer toute velléité d'autonomie créatrice, tant au niveau charnel qu'à tout autre, en entourant la création véritable (tout comme l'acte charnel), et plus particulièrement le *travail* créateur[455], d'une ambiance de secret et de honte. Celle-ci est intériorisée dès la petite enfance, dans les années où se structure la personnalité et où se mettent en place les principaux mécanismes psychiques, appelés à dominer la vie de l'adulte. C'est là le sens profond de ce fait, véritablement stupéfiant une fois qu'on s'y arrête tant soit peu (et que je découvre par l'écriture de la section de Récoltes et Semailles que je viens de citer) :

> "que la démarche véritable de la découverte, d'une simplicité si déconcertante, ne transparaisse pratiquement nulle part ; qu'elle est silencieusement escamotée,

[454] Voir signe de renvoi à la présente note dans la section "L'âme du message — ou les labeurs au grand jour" (n° 43), page 167.

[455] Au niveau de la pulsion d'Eros charnelle, le "travail" n'est autre que le jeu amoureux (comparer la section "Les deux cycles d'Eros — ou le Jeu et le Labeur" (n° 13)). Il n'y a aucun doute pour moi que cet amalgame du travail créateur avec le jeu amoureux est présent dan l'Inconscient moyen et profond, et donne toute leur force contraignante aux réticences à rien laisser apparaître de ce travail.

> ignorée, niée. Il en est ainsi même dans le champ relativement anodin de la recherche scientifique, pas celle de son zizi ni rien de tel Dieu merci — une "découverte" en somme à être mise entre toutes les mains et qui (pourrait-on croire) n'a rien à cacher…".

J'aurais pu ajouter (mais à ce moment je n'étais pas tellement branché sur "le spirituel") que plus encore que dans la recherche scientifique, il sévit sur la nature de la recherche *spirituelle* une ignorance véritablement inimaginable, tant celle-ci est totale et s'ignore elle-même, tant les idées fausses et les clichés débiles à ce sujet (et y compris et surtout dans les milieux religieux et dans ceux qui se réclament de "la spiritualité") sont universellement répandus et s'enracinent tenacement dans la tradition, tant aussi sont rarissimes ceux qui sont en mesure d'en parler en connaissance de cause, pour avoir été eux-mêmes tant soit peu engagés dans une telle recherche au vrai sens du terme, c'est-à-dire dans un processus conscient de transformation intérieure et de maturation.

Cela fait deux semaines que je passe surtout à examiner sous différents éclairages la réalité de la répression[456], s'enlaçant inextricablement avec celle de la création qu'il s'agit d'extirper et qui pourtant, envers et contre tous et par des voies souvent étranges et clandestines, survit. À dire vrai, nous avons déjà rencontré cette réalité, sous le sempiternel visage de l'"attitude de fuite", à tous les pas dans l'écriture du présent livre, et il n'en a pas été autrement dans l'écriture du présent livre, et il n'en a pas été autrement dans l'écriture de Récoltes et Semailles, à longueur de mille pages et pendant deux années ! Ici, au détour d'une note de bas de page — remords (devenue la présente "note" plénière), je retrouve un autre aspect encore de cette répression, et de l'attitude de fuite qu'elle imprime dans l'être, avec le réflexe invétéré de cacher toute trace d'un travail créateur pour ne jamais présenter que l'oeuvre achevée. Et de telles dispositions de honte (baptisée "pudeur" ou "décence"), produit de la répression, en sont également un instrument efficace. Par elles s'établit et se maintient cette phénoménale ignorance au sujet de la création (ignorance partagée, si incroyable que cela paraisse, par ceux-

[456]Je pense surtout aux sections consécutives "L'homme est créateur — ou le pouvoir et la peur de créer" et "Création et répression — ou la corde raide" (n°s 44, 45), et aux notes qui s'y réfèrent (notes n°s 39-44), et dans un deuxième temps les trois sections consécutives "Le tropeau", "La boucle d'acier…", "…et sa rupture — ou l'usure des Temps" (n°s 52-54). La première allusion aux insidieux réflexes inhibiteurs de *honte* associés aux aspects les plus délicats de la création se trouve déjà à la fin de la section "Quatre temps pour un rythme" (n° 12), laquelle d'ailleurs enchaîne avec la section mentionnée dans la note de b. de p. précédente.

là même engagés dans une activité authentiquement créatrice[457]), de façon à faire apparaître celle-ci à des hauteurs vertigineuses, inaccessibles à tous sauf à de rares favoris des Cieux. C'est ainsi que se perpétue en l'enfant plus grand, en l'adolescent et en l'adulte l'intime conviction (souvent inconscient, mais qui transparaît pourtant par tous les bouts…) de sa propre impuissance.

Il y a là une véritable *mystification*, mise en oeuvre par le Groupe de temps immémorial, avec l'assistance inconscient de tous ceux qui, de par leur fonction ou leur statut social, sont investis de façon plus ou moins forte ou plus ou moins explicite du prestige d'activités réputées "créatrices" (ou de quelque autre nom justifié ou non qu'on les affuble). C'est cette mystification et ses effets émasculants que je découvre et examine dans la section (qui suit la section de Récoltes et Semailles citée tantôt) "Infaillibilité (des autres) et mépris (de soi)" (ReS I, n° 4).[458]

([47]) **Le "style recherche" — ou forme nouvelle au service d'un esprit**.

([48]) **Création et maturation (1) : les "dons" apparaissent en créant**.

[]

Pour résumer, les "dons" d'un être, ou encore ses *"moyens"* psychiques (et ceci aussi bien au niveau intellectuel ou artistique que spirituel) ([50]), ne sont autre chose que des "indicateurs" relativement frustes de l'état d'une *maturité*. Des moyens brillants (c'est-à-dire un haut niveau de maturité) ne sont nullement un *préalable* pour pouvoir créer, ils sont par contre le *fruit* d'une créativité passée partant de moyens modestes, et faisant passer d'un état de maturité fruste à un état de maturité avancé.

Il est vrai (et je ne songe nullement à nier) que suivant les moyens dont nous disposons, la création à laquelle nous sommes appelés (c'est-à-dire notre "vocation"[459]) se place elle aussi à un niveau plus ou moins modeste ou plus ou moins élevé[460]. Mais la nature essentielle de la création est sans rapport avec la niveau où se place, elle est indépendante de la richesse, de la

[457] Je pense ici surtout aux scientifiques qui font oeuvre originale et féconde, et que j'ai eu occasion de connaître de près. Jusque vers le moment de mon départ du milieu scientifique, en 1970, je partageais moi-même l'ignorance générale. Il se pourrait qu'elle soit moins totale parmi les créateurs dans les arts, que j'ai eu moins l'occasion de fréquenter — mas la différence ne doit pas être très grande, à en juger par ce qui m'en est revenu.

[458] Voir la suite de la réflexion dans la note qui suit.

[459]

[460]

délicatesse, de la puissance des moyens dont nous disposons. Quel que soit ce niveau, il est dans la nature de l'activité créatrice que nos moyens apparaissent à mesure que la création se poursuit. De ce fait, *le niveau de la création s'élève au fur et à mesure qu'on crée.* C'est là un simple fait, qui ne doit rien à des considérations théoriques ou spéculatives ni à des intuitions transcendantes ou à des révélations exceptionnelles, mais qui s'enracine dans l'expérience vécue de la création (que celle-ci soit intellectuelle, artistique ou spirituelle) et que chacun peut constater par lui-même, pour peu qu'il prenne la peine d'être attentif aux effets immédiats du travail créateur sur celui qui crée. Voilà la réalité, bien différente du cliché courant comme quoi on naît cancre ou on naît génie, et cancre ou génie on reste[461].

([49]) **Création et maturation (2) : point n'est besoin de "dons" pour créer**.

[]

(dont nous-mêmes serons les premiers émerveillés)[462], et par là-même à une activité créatrice d'un niveau élevé, appelé peut-être (dans les cas limites) à jouer un rôle moteur visible et éminent dans l'histoire de notre espèce[463].

([50]) **Création et maturation (3) : "dons" et charisme**.

(13 août)[464] Quand je parle ici et dans la note qui suit de "moyens" d'une personne, je

---

461

462 Tel a été notamment mon cas dans mon travail mathématique. J'étais doué en maths en classe c'est sûr (au point que notre instituteur me prédisait une carrière d'employé de banque...), mais rien d'extraordinaire. Comme je l'explique dans Récoltes et Semailles ici et là (dans ReS I et dans la Promenade à travers une oeuvre et notamment dans la section "L'importance d'être seul n° 2), débarquant à Paris en 1948 à l'âge de vingt ans, j'ai trouvé tous mes aînés du groupe Bourbaki, mais aussi bon nombre parmi mes camarades à peine plus âgés, beaucoup plus doués et plus brillants que moi, au point même que j'ai eu des doutes pendant un ou deux ans si je ne m'étais pas trompé de voie. Avec le recul, je me rends compte que ce sont précisément certaines particulières en moi qui faisaient que je n'étais *pas* brillant comme certains, mais d'une lenteur obstinée confinant à la patauderie, tant j'avais du mal à me résoudre d'apprendre sans comprendre, et sans comprendre à *ma* façon — que ce sont ces apparents handicaps qui m'ont pour ainsi dire "poussé" dans la voie d'une ouvre et d'une vision dépassant de très loin tout ce que j'aurais pu rêver et m'imaginer au départ. Et en même temps mes *moyens* se sont multipliés d'une façon que je ressens comme prodigieuse, et ceci même encore après mon départ du monde mathématique, en 1970. Ces moyens même ont d'ailleurs constitué une tentation très forte, jusqu'à l'an dernier encore, pour me laisser happer à nouveau par une activité mathématique à bride abattue...

463

464 Voir renvoi à la présente note dans l'avant-dernière note "Création et maturité (1) : les "dons" apparaissent en créant" (n° 48), page N 139.

prends ce terme plus ou moins comme synonyme de “dons”, avec seulement cette nuance que par la choix du terme “moyens”, de préférence à “dons”, j’entends souligner qu’il ne s’agit pas de capacités ou de potentialités *fixées* (comme le laisse entendre le terme “dons” dans son acceptation courante), mais que celles-ci se développent au fur et à mesure que l’être mûrit mentalement ou spirituellement. Si les “dons” désignent d’habitude les “moyens à la naissance”, il convient de noter cependant que ceux-ci ne sont pas de nature différente des “moyens” dont nous disposons à tout autre moment de notre existence. Tout comme ces derniers, ils sont le fruit d’une *fidélité* à sa propre nature créatrice, le fruit des moments créateurs passés, avec la seule différence que pour l’être nouveau-né, ce “passé” (mis à part sa vie intrautérine, dont nous ne savons presque rien), est tout entier situé dans les existences antérieures : les “dons” d’un être à la naissance sont les “moyens” dont il disposait au moment de sa mort dans son incarnation précédente[465].

Marcel Légaut signale qu’il arrive, dans une vie fidèle à sa mission, que des moyens apparaissent au moment où ils s’avèrent nécessaires pour telle étape de la mission, pour disparaître une fois que le besoin de ces moyens a disparu. On pourrait appeler *“charisme”* de tels moyens, accordés par Dieu par une grâce spéciale et en vue de certains desseins pour une durée limitée. Contrairement aux “moyens” dont j’ai parlé dans le texte, ces charismes ne sont pas dans la nature d’une connaissance faisant corps être comme partie intégrante de notre maturité et comme fruit d’une activité créatrice antérieure.

Il est possible que le “don de prophètie” soit toujours un charisme, et jamais un moyen “acquis”, un “don” au sens que je viens de préciser. Ce qui est sûr, c’est que je ne me sens pas du tout “prophète”, alors que j’ai pourtant eu la bonne fortune d’être favorisé de rêves prophétiques d’une grande portée (et au moment où je m’y serais attendu le moins !). Plus

[465]Si les “dons” (dans l’acceptation courante du terme) sont des “moyens” au sens où je l’entends ici, fruits d’une *maturité* et “récompenses” d’une fidélité créatrice, on peut dire aussi qu’inversement nos moyens tels qu’ils se présentent à n’importe quel moment de notre existence, sont aussi, au plein sens du terme, des “dons” nous venant de Dieu. J’y ai déjà fait allusion dans une précédente note de bas de page (note de b. de p. (*) page N 142). En fait, l’expression de “récompense” (ou l’expression équivalente de “salaire” qu’on trouve ici et là dans la littérature mystique) est apte à induire en erreur. Il serait plus exact de voir la fidélité créatrice et le travail créateur qui la concrétise comme la *condition préalable* qui nous rend apte à recevoir les “dons” que Dieu nous destine (et notamment nos “moyens” mentaux et spirituels), dons qu’Il est infiniment plus empressé à donner que nous ne le sommes généralement à les recevoir. Comparer avec les commentaires à ce sujet dans la note “Expérience mystique et connaissance de soi — ou la gangue et l’or” (n° 9), notamment page N 23.

précisément, il m'est arrivé une seule fois dans ma vie d'être favorisé d'un charisme : c'était entre fin décembre et fin mars derniers, quand j'ai eu l'intelligence presque complète (ainsi me semblait-il du moins) de mes rêves. J'en étais tout fier et croyais que tout était arrivé, que me valeureux efforts étaient désormais royalement récompensés — que j'avais "m'appris le langage de mes rêves". J'étais convaincu que c'était acquis pour la vie, que désormais j'étais branché sur le bon Dieu en permanence ! J'ai été pas peu frustré et déboussolé, après trois moins de lune de miel métaphysique, de devoir me rendre à l'évidence : si j'avais compris pour l'essentiel mes rêves pendant ces trois mois extraordinaires, à la faveur d'ailleurs d'un travail intense et passionné, ce n'était nullement parce que j'avais "appris la langue" (et n'avais plus qu'à m'y perfectionner...), mais parce que Dieu avait choisi, pendant ce temps-là, de Se mettre à ma portée.

Nul doute était-ce pour me permettre de "faire le plain", en somme, pour le message que j'ai mission d'annoncer. Cette grâce-là m'apparaît d'ailleurs si inouïe (et Dieu sait pourtant si j'ai été comblé dans ma vie de grâces sans prix...) que plus le temps passe, plus j'en reste confondu. Une sorte de dialogue ininterrompu avec le bon Dieu, ou de "leçon particulière" à Sa façon, se poursuivant nuit et jour pendant des semaines et des mois d'affiliée ! A présent que je suis revenu d'une sorte d'inconscience outrecuidante (croyant que cela allait se continuer comme ça jusqu'à la fin de mes jours...) et que je suis d'une ignorance moins énorme que je ne l'étais sur les voies de Dieu, cela me paraîtrait un véritable délire de m'imaginer qu'une chose aussi prodigieuse dont j'ai été favorisé puisse se renouveler. Déjà j'ai du mal à m'y faire (n'aurais-je pas rêvé...?!) qu'entre tous, Dieu ait jeté Son dévolu sur ma personne qui laisse tant à désirer (Il le sait encore mieux que moi), et qui n'ai certes rien ni du saint ni du prophète...

V. *CLICHÉS ET SPIRITUALITÉ*

([51]) **Les clichés du spirituel (1) : haro sur l'erreur et sur l'ignorance.**

([52]) **Les clichés du spirituel (2) : haro sur le doute et sur l'assurance.**

[]

Dans ces deux couples de conjoints inséparables

assurance - humilité,   foi - doute,

les spirituels de l'Orient et de l'Occident comme un seul homme (et mis à part des rarissimes exceptions[466]) ont sabré l'époux "assurance" du premier, et l'épouse "doute" du deuxième[467]. Du moins peut-on dire que tout ce qui ressemble à l'assurance est fort mal vu par eux, et aussitôt taxé d'orgueil, d'ignorance, d'égoïsme et de folie, surtout quand elle s'exprime dans la "chasse gardée" des choses spirituelles où la tradition religieuse fait loi. (Par contre, toute l'arrogance et la fringale de pouvoir et de conquêtes es pinces qui les gouvernent ne semblent guère les déranger. . .). Quant au doute, c'est bien pire. C'est la bête noire commune à tous ! Le péché capital d'atteinte au moral de l'armée — pardon, de la communauté des fidèles qu'il fallait lire. Aussi incroyable que cela puisse paraître chez des êtres souvent doués d'une intelligence et d'une sensibilité hors du commun, bien souvent en lisant lesdits spirituels (qui doivent se borner à réciter avec conviction une leçon depuis longtemps et beaucoup trop bien apprise. . .) on a bien l'impression qu'ils confondent la loi (qu'il connaissent pourtant de première main) avec la *crédulité* et la *discipline* aveugle (la discipline d'armée. . .), et avec les pieuses pensées consciencieusement apprises et inlassablement ressassées. Il n'y a pas à s'étonner dès lors qu'ils regardent d'un oeil si méfiant l'assurance (tout en ignorant celle qui vit en eux-mêmes et qui les rend capables de faire mieux que de seulement réciter. . .). Car

[466]Les seules exceptions qui me sont connues sont Krishnamurti et Légaut.

[467]Il est regrettable que le genre grammatical des quatre termes qui figurent dans les deux couples déployés à l'instant, ne correspondent pas à leur fonction "masculine" et "fémenine" dans ceux-ci, à la seule exception de "humilité". C'est particulièrement flagrant dans le couple foi - doute, où le premier terme joue rôle yang (masculin), le deuxième rôle yin (féminin), alors que comme par un fait exprès, les genres grammaticaux sont *opposés* ! La situation n'est guère meilleure en allemand. (Les deux termes sont du masculin, comme d'ailleurs dans assurance - humilité les deux termes en français sont du féminin !). Comme quoi la langue n'est pas toujours un guide fiable pour s'y retrouver dans le jeu délicat du yin et du yang. . .

n'est-ce pas dans une vraie assurance, et dans la foi créatrice qui s'enracine en elle, que l'être puise les moyens d'un autonomie intérieure, condition première d'une spiritualité véritable, d'une spiritualité qui soit autre chose que pieuse répétition ? Mais ce serait là l'anarchie en somme — qu'à Dieu et aux hommes de Dieu ne plaise !

Ce n'est pas de hier que parmi les hommes, assurance et humilité se portent décidément très mal, alors qu'orgueil et bassesse prospèrent. Et je vois bien que les vicissitudes de ces quatre sont indissolubles liées. Ça fait des millénaires pourtant que de tous les côtés on prêche l'humilité, à grands renforts de lieux-communs (qui font l'indispensable sauce du prêche), et jamais encore l'orgueil et sa compagne ne se sont mieux portés, y compris souvent chez ceux-là même qui prêchent. Le temps est mûr, peut-être, pour laisser là prêches onctueux et clichés moralisants, à peine moins creux souvent que l'animation de masse qui de nous jours à fini par supplanter la messe.

Pour ma part, je voudrais non pas prêcher, mais éclairer, à la lumière de ce que je connais de première main[468] comme aussi de ce que je sais ignorer. Et peut-être tout ce que je suis appelé à dire et à montrer peut être vu comme un commentaire, en clair et en obscur, d'un même *fait*, ou comme un contrepoint issu d'un même maître-thème : *l'homme est créateur !*

([53]) **Les bêtes noires du Maître (1) — ou haro sur le travail de la pensée**.

(25 et 31 août)[469] Alors que Krishnamurti insiste inlassablement sur l'importance de la connaissance de soi, il est d'autant plus étrange et frustrant qu'on ne trouve trace dans ses écrits d'une démarche dans ce sens, de quelque vigilance vis-à-vis de lui-même. Bien au contraire, le ton même de ses écrits montre à l'évidence qu'il se voit lui-même comme l'infaillible Vérité faite chair, et qu'à ses yeux il serait impensable qu'il ait à mettre lui-même en pratique les recommandations de vigilance et d'attention extrêmes vis-à-vis de soi-même, qu'avec raison il présente comme tellement essentielles pour tous les autres. Il n'y a pas lieu dès lors de s'étonner que Krishnamurti, qui se distance de façon si salutaire de tant de lieux communs et d'attitudes stéréotypes qui ont cours dans les milieux "spirituels", partage pourtant avec

[468]Dans ce que je sais "de première main", je compte bien sûr ce que m'a appris l'expérience de ma propre vie et la méditation sur cette expérience, mais également les révélations qui me viennent de mes rêves et tout particulièrement, des rêves métaphysiques et des rêves prophétiques, m'apportant une connaissance qu'aucune expérience par elle-même et aucune réflexion ne pourraient apporter.

[469]Voir renvoi à la présente note dans la sous-sous-section "Les mauvaises compagnies" (n° 56, 7), c.), page 264.

la plupart des spirituels l'attitude de rejet (dans son cas sans appel) vis-à-vis de la *curiosité*[470]. C'est elle justement en effet, en dehors des moments de crise intérieure tout au moins, qui est la "force agissante" principale dans un véritable travail de connaissance de soi[471], poursuivi de propos délibéré et en pleine connaissance de cause.

Il est vrai que Krishnamurti affirme avec insistance le caractère illusoire de tout *travail* dans la connaissance de soi, y voyant seulement une manifestation de la volonté de l'égo (alias le moi) de "devenir" et de grandir. C'est dans cette méconnaissance totale du rôle créateur du travail de découverte et notamment du travail de découverte de soi, et du caractère irremplaçble d'un tel travail (tant au niveau inconscient d'ailleurs qu'au niveau conscient), que je vois *la* grande méprise, l'erreur fondamentale dans l'éclairage même de la vie spirituelle dans la pensée de Krishnamurti. Je n'ai d'ailleurs aucun doute que cette vue faussée et paralysante sur laquelle Krishnamurti est resté bloqué, après le prodigieux essor d'un moment, n'est nullement l'effet d'un hasard. Elle s'est formée et fermement installée en lui sous la poussée sûrement des forces égotiques, pour faire blocage justement à tout velléité de prise de connaissance de l'Image, et de sa nature toute aussi pléthorique et irréelle chez le Maître que chez quiconque (mais en plus grand encore forcément…).

Chez-moi-même, qui avais repris à mon compte de confiance ce double propos délibéré Krishnamurtien "anti-curiosité" et "anti-travail" dans la connaissance de soi (lequel équivaut pratiquement à une abdication de sa capacité de découverte de soi), celui-ci a agi comme un frein "idéologique" fort efficace dans les années qui ont précédé le grand "saut" en 1976. Ce frein venait alors comme un appoint bienvenu aux résistances contre la connaissance de soi, d'une puissance non moindre chez moi que chez quiconque, et dont j'ignorais l'existence tout autant que Krishnamurti qui (et pour cause) n'en souffle jamais mot. C'est ce saut d'ailleurs, ce franchissement d'un double-seuil dont j'ai parlé ailleurs[472], qui me dégage aussi de l'emprise de la pensée de Krishnamurti, dont je m'étais imprégné dans les années précédentes, pour le meilleur et pour le pire ! Avec le recul, je constate que cette pensée m'avait, certes, beaucoup apporté. Elle m'avait notamment aidé à constater en moi certaines oeillères et à m'en

[470]Il va être question de cette méfiance des spirituels vis-à-vis de la curiosité de l'esprit (ou plus exactement, de la curiosité de *l'enfant* en nous) dès l'alinéa qui suit le renvoi à la présente note, au début de la sous-sous-section "Le Moralisateur — ou le sceau et le glaive" (n°s 56, 7), d.).

[471]C'est ce qui va être rappelé dans la sous-sous-section qui vient d'être citée dans la précédente note de b. de p.

[472]Dans la sous-section "Le fruit défendu (1) : résistances et souffrance du créateur" (n° 56, 6)).

débarrasser, et par là, tant soit peu, à m'alléger, à me libérer. Mais faute en ces années d'avoir véritablement "faite mienne" cette pensée, par un travail (!) créateur dépassant le niveau simplement intellectuel et (au niveau critique) celui du constat de certaines contradictions flagrantes, de façon à parvenir à une appréhension tant soit peu assurée ou à un pressentiment du moins de certaines lacunes béantes et irrémédiables distorsions d'origine égotique dans la pensée du Maître — faute d'un tel travail cette pensée, qui à un moment de mon itinéraire avait eu vertu libératrice, est devenue une entrave[473]. Cette entrave est tombée, sans même que je m'en aperçoive tant j'étais pris dans la plénitude de ce que je vivais, le jour même où j'ai "découvert la méditation", c'est-à-dire : celui où j'ai découvert le *travail* de découverte de moi-même…

Mais pour en revenir à la pensée de Krishnamurti et à ses "bêtes noires", parmi lesquelles j'ai déjà mentionné la curiosité ([54]), et le travail : il faut y ajouter aussi la *pensée*. Tout se tient, puisque la pensée est justement le principal instrument dans le travail de découverte de soi, travail mû par une curiosité agissante ! Krishnamurti traite la pensée comme une activité psychique purement égotique, ennemie de la connaissance de soi (!) et de la connaissance spirituelle, incompatible avec l'amour. Je n'ai pas connaissance d'un autre auteur qui, d'une façon aussi absolue que Krishnamurti, insiste non seulement sur les limites de la pensée, mais qui aille jusqu'à lui dénier toute utilité en dehors du plan exclusivement matériel et pratique, et qui en fasse quasiment, pour peu qu'elle s'avise de mettre son nez dans "le spirituel", l'ennemie n° 1 de la spiritualité[474]. L'expérience aidant, je vois à présent bien clairement à quel point cette vue est aberrante et toute théorique, et (comme je l'ai dit tantôt déjà à propos du travail) je crois en voir clairement l'origine égotique. Mais dans les années avant le saut, j'avais eu l'occasion de me convaincre que d'autres "constatations" de Krishnamurti qui de prime abord n'avaient pas eu l'air moins percutantes voire incroyables (et avant toute autre, celle du "mécanisme de fuite"), étaient pourtant vraies. Aussi j'en étais venu rapidement,

[473]Voir à ce sujet dans Récoltes et Semailles la note "Krishnamurti — ou la libération devenue entrave" (n° 41). Voir également, au sujet de Krishnamurti et de ma relation à lui, la note "Yang joue les yin — ou le rôle de Maître" (ReS III, n° 118).

[474]Prenant ainsi une position de *refus* pur et simple de la pensée comme une force d'appoint possible dans la vie spirituelle, la pensée (!) n'est visiblement jamais venue à Krishnamurti que tous ses livres développent bel et bien (et souvent même se bornent à *répéter* inlassablement) une *pensée* "krishnamurtienne" sur l'existence et sur la réalité spirituelle, et qu'il n'a pas jugé se gâcher que de consacrer sa vie entière à diffuser cette pensée (systématisée et devenue statique et immuable sous forme de ses "Enseignements").

tacitement sinon de façon clairement déclarée, à faire un crédit total à tout ce que le Maître enseignait avec une si magistrale assurance. Si j'en ai été retardé voire bloqué pendant des années dans mon propre cheminement, je n'ai qu'à m'en prendre à moi-même !

Finalement, faute à Krishnamurti d'avoir lui-même pratiqué une démarche de connaissance de soi, il en est venu à se figer sur des "Enseignements" qui, tout en prônant celle-ci comme une sorte de "souverain bien" (qui nous serait départi, qui sait, par quelque grâce divine ?), mettaient en avant avec force des attitudes et des jugements ayant pour effet de couper court (chez celui qui les fait siens) toute velléité de prise de connaissance de soi. Tel a été le cas chez lui-même jusqu'à la fin de sa vie, et chez moi pendant plusieurs années de ma vie où j'étais pourtant en pleine effervescence idéologique et spirituelle. Ainsi, faute chez Krishnamurti d'une véritable authenticité personnelle dans la diffusion même du message (message devenu répétition plutôt qu'expression créatrice d'un vécu réellement présent et pleinement assumé), son insistance sur la psyché et sur la connaissance de soi s'est trouvée dépouillée de la vertu éclairante et éveillante qui était sans doute sienne initialement, et en est venue à n'être qu'une des "thèses" maîtresses parmi quelques autres, dans une construction de l'esprit baptisée "les Enseignements" et devenue pour le Maître une fin j'aie vu la moindre amorce de connaissance de soi, par le constat (disons) de certaines "fuites" de leur crû (qui pourtant crevaient les yeux chez eux tout autant que chez les non-initiés à la pensée du Maître). Le seul effet visible de ces "Enseignements" était d'alimenter un discours "krishnamurtien" et à réhausser une certaine image de soi, comme adeptes d'une "spiritualité" ressentie comme particulièrement sélecte.

Pendant quelques années, j'ai été d'ailleurs un de ceux-là[475]. Avec cette différence, pourtant, que sous l'effet percutant du premier livre que j'ai lu de Krishnamurti, mes yeux se sont bel et bien ouverts sur certaines réalités, mais seulement (tout comme c'était le cas chez lui-même) *chez les autres*. C'était déjà quelque chose certes — et même, dirais-je, quelque chose d'un grand prix. Mais la vertu créatrice de cette connaissance restait bloquée, aussi longtemps que je n'avais pas accompli la percée décisive — celle par quoi s'est amorcé en moi, enfin ! un travail et une démarche de connaissance de soi. C'est par cette percée, qui m'a dé-

[475]Je reviens ici, dans un éclairage quelque peu différent, sur ce que je dis plus haut sur ma relation passée à la pensée de Krishnamurti (voir le 3° alinéa de la présente note). Comparer aussi avec les commentaires sur Krishnamurti, dans la sous-sous-section "Le fait le plus dingue" (n° 56, 7, a.), pages 255, 256 et notamment la note de b. de p. (*) p. 255.

gagé de façon radicale de l'emprise du Maître, que ce que je lui avais "emprunté" est devenu réellement *mien* et par là-même, *fertile*.

([54]) **Les bêtes noires du Maître (2) — ou le refus de devenir**.

(1 septembre)[476] Il est peut-être exagéré d'appeler la curiosité une "bête noire" de Krishnamurti, car (si mon souvenir ne m'abuse) il ne s'exprime à son sujet qu'occasionnellement et en passant. Par contre, il revient avec une grande insistance sur ses vues (présentées comme des vérités dernières) sur le *travail de découverte* (et plus particulièrement dans la découverte de soi), et surtout sur la *pensée*[477]. Comme autre "bête noire", je signale encore le *"moi"* ou *"l'égo"*, Que Krishnamurti identifie d'ailleurs plus ou moins (et certes à tort) à la pensée[478]. Sa relation audit "moi" (dont il croyait, comme chose allant de soi, qu'il n'existait que chez les autres...) m'a parue assez similaire à celle du croyant chrétien du bon vieux temps au "Malin", incarnation diabolique du mal et objet d'une réprobation totale. C'était d'ailleurs là une des toutes premières contradictions gui m'avaient frappé dans la pensée (ou plus exactement,

---

[476]Voir renvoi a la présente note dans la note précédente, page N 164.

[477]Voir à ce sujet l'alinéa de la note précédente dans lequel se trouve le renvoi à la présente note.

[478]La pensée est un instrument de la psyché a multiples usages, à la disposition indifféremment du moi, et de l'âme (et à ce titre, à la disposition soit de l'"esprit", soit de l'"enfant" en nous — voir à ce sujet la note "La petite famille et son Hôte", n° 1). Dans la mesure où l'esprit, instance responsable et dirigeante de la psyché, assume cette responsabilité (chose qui est rarement le cas, certes...), il veille aussi, quand le moi se saisit de l'instrument, à ce qu'il en fasse un usage utile, en conformité à la fonction utile du moi comme préposé a l'"intendance". Il est vrai que le plus souvent et en dehors d'un véritable *travail* de la pensée (dans la vie professionnelle notamment, pour y faire face à tels et tels problèmes plus ou moins techniques), la pensée a une nette tendance à être mesusée par le moi (sous l'oeil endormi de l'esprit bien décidé a ne s'apercevoir de rien...), soit pour être mise au service de sa fringale d'auto-agrandissement, soit comme un simple "caquetage" ou "bruit de fond" pour à tout prix combler le vide intérieur et échapper au risque du silence. Dans ces cas, la plupart du temps la pensée n'est pas utilisée comme un instrument de connaissance, conformément à sa vocation, mais dégradée à un rôle de "bruitage" destiné à empêcher l'apparition d'une connaissance malvenue, voire à celui de *"faussaire"*, pour présenter à soi-même ou a autrui une image de la réalité délibérément truquée ou carrément mensongère.

Or Krishnamurti parle de la pensée comme s'il ignorait qu'elle pouvait être utilisée par une autre instance de la psyché que par le moi. J'en viens même à me demander s'il avait connaissance de l'existence de l'âme dans la psyché, dont il ne parle en tous cas jamais. Il semblerait tout au moins qu'il se refuse à donner quelque nom que ce soit à cela dans la psyché qui (par exemple) voit et contemple, qui aime d'amour plénier et connaît, qui est responsable de nos actes, qui a pouvoir de créer au plan spirituel, en même temps qu'il a le libre choix de récuser ce pouvoir et le laisser inemployé.

dans la personne) du Maître, dès le premier livre de lui que j'ai tenu entre les mains[479]. En effet, Krishnamurti insiste sans cesse sur l'importance d'aborder "ce qui est" dans des dispositions d'acceptation totale, d'attention intense excluant d'emblée toute valorisation (produit de la pensée !), tant positive que négative. Mais la nature de ce fameux "moi" (dont jusque là je ne m'étais pas, à dire vrai, beaucoup préoccupé) était apparemment à tel point perverse et sa présence à tel point déplorable, qu'il apparaissait comme une exception (restée tacite il est vrai) à la règle de l'acceptation universelle ! Pourtant, je me disais que si ce "moi" était bel et bien là (chez tout autre que le Maître tout au moins...), tout encombrante et fâcheusement pléthorique qu'il soit, il devait y avoir à son existence des bonnes raisons (qu'il ne serait sûrement pas inutile de tirer au jour et d'examiner, si faire se pouvait...), et qu'il devait bien jouer (ou du moins avoir joué, dans l'histoire de notre espèce) un rôle non uniquement catastrophique, mais aussi utile, voire même indispensable (et qu'il serait important d'arriver à cerner). J'ai soumis ces perplexités, parmi quelques autres, à Krishnamurti lui-même, dans une lettre de juillet 1974, mais sans recevoir de réponse de lui.

En étant aux bêtes noires de Krishnamurti, la pensée me vient d'une cinquième telle bête (après la curiosité, le travail, la pensée, l'égo) : c'est l'idée même d'un *devenir* humain) ([55]). Il y revient avec la même inlassable insistance que sur le caractère stérilisant (selon lui) du moi et de la pensée. Cette idée du devenir, selon lui, serait exclusivement un produit de la fringale d'auto-agrandissement de l'égo, se projetant sans cesse dans l'avenir pour devenir ceci ou devenir cela, dans son effort inquiet d'éluder une prise de connaissance de l'instant présent et de ce qu'on *est* réellement. Cette particularité du moi, Que Krishnamurti souligne sans cesse, est bel et bien réelle et d'une grande portée, et perçue par Krishnamurti avec une remarquable acuité. Avec une force plus ou moins grande de l'un à l'autre, cette modalité-là de la "fuite du réel" me paraît être présente chez presque tous : peu d'êtres, sauf en des rares moments, sont capables de vivre véritablement dans l'instant présent, plutôt que de se projeter dans l'avenir, dans un "devenir" qu'on ne se lasse pas de poursuivre et qui nous échappe à jamais. Peut-être est-ce cette rare qualité de savoir vivre totalement dans l'instant, d'être totalement présent sinon à soi-même, du moins à ce qui nous entoure (et dans la mesure ou cet entourage ne nous renvoie pas de message malvenu sur nous-mêmes...) — peut-être est-ce *là* (et nullement dans une imaginaire absence des pulsions égotiques et d'une Image puissante) que se trouve une certaine "qualité d'être" qui distinguait Krishnamurti de la plupart de ses semblables ;

[479]Ce devait être en 1970 ou 1971. Le livre auquel je fais allusion est "La première et la dernière liberté".

une qualité peut-être unique qu'on perçoit si souvent dans ses écrits, et que ceux qui l'ont entendu ou approché (selon ce qui m'en est revenu) ont souvent vivement ressentie.

Ceci vu et dit, il n'en reste pas moins que "le devenir", tant celui de la psyché que celui de l'Univers auquel elle est indissolublement reliée, n'est *pas* seulement une idée fixe du moi, produit de la pensée à la poursuite de chimères, dans son incessant effort de s'évader du réel. Il est aussi une *réalité*, immédiate et irrécusable — et que pourtant krishnamurti, si incroyable qu'il puisse paraître, semble s'être juré de nier ! On dirait que le Maître, du fait même de cette capacité bénie qui était sienne de vivre dans l'instant, ait voulu ignores que l'instant, tout "éternel" qu'il soit, n'en est pas moins mouvance et devenir, et que dans ce devenir il y a une *direction* et un *sens*, qu'il nous appartient d'appréhender lucidement et hardiment, de découvrir en chaque moment, en chaque étape de notre cheminement. *Stagnation* spirituelle et *maturation* ne sont pas une seule et même chose. Ce ne sont nullement des inventions du moi ni même de la pensée, mais des réalités que l'esprit attentif à lui-même perçoit clairement, et que la pensée (quand elle oeuvre au service de l'esprit) conçoit. La stagnation, c'est-à-dire le *non-devenir* de l'âme, figée dans un "état de connaissance" qui a cessé d'évoluer, de mûrir, est un résultat de l'inertie et des résistances du moi. (Œt la fringale de devenir du moi fait partie de cette inertie-là, fut-ce sous la forme "noble" de veiller à la diffusion d'"Enseignements" auxquels on s'est identifié corps et âme…) Mais la maturation, elle, le devenir de l'âme, est un processus se déroulant dans les couches créatrices profondes de la psyché, auxquelles le moi ni le regard conscient n'ont accès[480]. Loin des fringales et des peurs périphériques, à l'abri de tout regard, de ces obscurs labeurs des couches profondes sourd, nul ne sait comment ni pourquoi, le devenir de l'être vers ce qu'il est en puissance et que nul encore ne connaît. L'âme est libre d'acquiéscer à ce travail et par là le stimuler et (indirectement au moins) s'y associer et y contribuer, comme elle est libre aussi de le refuser et par là, le bloquer de façon plus ou moins complète.

Et ce n'est pas un hasard sûrement Que Krishnamurti, Qui nie la fécondité spirituelle

[480]Je viens pourtant d'affirmer que le moi (qui "n'a pas accès" aux "couches créatrices profondes" d'où "sourd le devenir" de l'âme), a néanmoins pouvoir (par les résistances et l'inertie qui lui sont propres) de bloquer la maturation, ou du moins, qu'un tel blocage serait le "résultat" de l'inertie et des résistances du moi. A dire vrai, le moi n'a nullement par lui-même "pouvoir" de bloquer un processus spirituel, tel celui de la maturation de l'âme, ni même un processus créateur de nature intellectuelle, si l'âme ne le lui concède par son propre libre choix, en consentant à se laisser (pour ainsi dire) "bousculer" par le moi. Compares avec la note "A maître docile serviteur violent — ou corps, esprit et égo" (n° 5).

du travail de la pensée, comme aussi celle de la soif de connaître qui anime un tel travail, nie également la réalité du devenir profond de la psyché, et qu'il fait mine d'ignorer les mots même de "découverte" et de "maturation", dans sa vision de la réalité spirituelle. Nul doute Que ces options surprenantes (ou "incroyables") ne sont que la traduction ou la justification, au niveau des idées et de l'édifice idéologique qu'elles forment, d'une option autrement plus profonde, maintenue une vie durant sous la pression (jamais par lui seulement entrevue…) des forces du moi : le *refus d'apprendre* et avant tout, de s'apprendre soi-même et par là, de changer. C'est-à-dire aussi : *le refus de son propre devenir*.

([55]) **Les bêtes noires du Maître (3) — ou haro sur le désir**.

(1 septembre)[481] Par acquit de conscience, je signale également une sixième "bête", à peine moins noire que les autres : c'est le *désir*. D'ailleurs Krishnamurti associe invariablement l'idée d'un "devenir" au "*désir* de devenir" du moi (de devenir ceci u cela, ou de devenir "meilleur", plus riche, plus juste, plus aimant, plus sage…). Ainsi son refus du devenir se trouve-t-il inclus dans celui du désir, et de ce qu'il appelle "le processus du désir", sur lequel il revient inlassablement. Il ne voit dans le désir que la manifestation par excellence de l'avidité de l'égo, s'évadant du réel en se projetant dans son désir de s'agrandir sans cesse par l'accumulation de ses "avoirs", tant matériels qu'affectifs, intellectuels ou soi-disant "spirituels" : accumulation de biens, de savoirs, d'expériences…

Cette description que donne Krishnamurti du désir égotique et du "processus" dans lequel il s'inscrit est d'une grande pénétration, tout comme celle de la "fringale de devenir" du moi. Et il est vrai aussi que le plus souvent, le moi est à tel point envahissant dans la psyché que ses fringales ont tendance à étouffer, ou sinon à capter pour les faire servir à ses propres fins, les désirs qui ne sont pas issus de lui. Mais ceux-ci, qu'ils soient d'Eros ou de l'âme elle-même, sont d'essence toute différente ; à tel point différente même, que j'ai tendance à ne pas leur donner le même nom, et à réserver le nom de "désir" au désir d'Eros ou de l'âme, et de les distinguer avec le plus grand soin des "fringales" du moi. Avec cette distinction, le désir est toujours pulsion de connaissance, soit charnelle ou mentale quand il émane d'Eros, soit spirituelle au plein sens du terme quand il émane de l'âme. (Et le "languir de Dieu" de l'âme, ou la "soif de vérité" ou la "soif de justice", sont sûrement parmi les manifestations les plus

[481] Voir renvoi à la présente note dans la note précédente, page N 168. La présente note peut être considérée comme une continuation de la note précédente.

pures et les plus hautes du désir de l'âme.) Ainsi le "véritable" désir, celui qui est d'Eros ou de l'âme et non du moi, est-il en l'homme la force créatrice par excellence[482] — celle qui sans cesse anime et tire en avant la psyché ou l'âme sur le chemin de la connaissance, sas qu'elle sache ni ne se soucie de savoir où ce chemin la mène...

C'est une chose étrange assurément que Krishnamurti n'ait pas su ou n'ait pas voulu voir cette force-là, pas plus qu'il n'a voulu voir le devenir de l'âme que cette force (quand le désir est de l'âme) promeut. Et c'est en cédant à la *même* poussée des forces égotiques, assurément, en laissant le *même* refus (le plus commun qui soit !) façonner sa pensée et brouiller sa vision, que Krishnamurti a été conduit à ignorer et à nier *et* la force créatrice, *et* son effet : l'élan du désir, et le devenir auquel le désir nous oeuvre.

Ce refus du désir, par assimilation pure te simple du désir aux fringales inquiètes du moi, est d'ailleurs proche parente, sûrement, de l'étrange méfiance du Maître pour la *curiosité*, que j'ai déjà notée précédemment[483]. Que la curiosité s'exprime au plan charnel ou au plan mental, elle n'est autre chose, en effet, qu'un des visages du désir de connaître. C'est le versant "yang" de ce désir ou du moins, une des modalités possibles de la pulsion "masculine" — celle qui hardiment et sans façons s'élance pour prendre connaissance des "dessous" affriolants des choses, quitte à se retrouver avec le bout du nez écorché... Aussi cette méfiance épidermique de Krishnamurti pour la curiosité m'apparaît-elle à présent comme l'aspect en somme "anodin" d'un refus profond et de toute autre conséquence — le refus du désir, et à travers lui, le refus de devenir, autrement dit : le sempiternel (et oh combien universel !) *refus de bouger*.

Chose curieuse, par cette insistance sur la nature (selon lui) foncièrement fallacieuse, illusoire du désir, Krishnamurti se rapproche (une fois n'est pas coutume) des attitudes les plus communes dans tous les milieux spirituels. C'est même là un des lieux communs les plus ressassés dans la littérature spirituelle, m'a-t-il semblé, et peut-être plus encore dans celle d'Orient (sous l'influence sans doute de l'hindouisme et surtout du bouddhisme) que dans

[482]C'est là une affirmation un peu à l'emporte-pièces, qu'il conviendrait de nuancer quelque peu. Il est entendu bien sûr qu'il est question ici de "la force créatrice par excellence" en tant qu'elle vient de l'homme lui-même, et non de l'Hôte invisible. D'autre part, je crois qu'il serait juste de dire que le désir est comme l'énergie brute et (en principe du moins) visible qui fournit le "fuel" ou le "combustible" pour les processus créateurs, mais que la création elle-même et les forces qui la meuvent sont de nature infiniment plus délicate, et sans doute à jamais invisibles à l'oeil humain.

[483]Au début de l'avant-dernière note "Les bêtes noires du Maître (1) : haro sur le travail et sur la pensée" (n° 53), page N 163.

celle "de chez nuos"[484]. C'est aussi, il me semble, le seul lieu commun que Krishnamurti a repris à son compte, mais en le transformant (il faut le reconnaître) par une vision pénétrante du "processus du *moi*" (qu'à tort cependant il baptise du nom de "processus de *désir*"). Si "cliché" il y a, c'est par amalgame, en suivant le mouvement général pou jeter dans le même sac des choses d'essence différence ; l'une de l'ordre de la mécanique et de l'inertie, l'autre foncièrement dynamique et d'essence créatrice.

([56]) **"Le Malin" et la grâce — ou la Sainte et le bon Dieu**.

([57]) **La Loi, le discours et le Bruit : un cycle millénaire se clôt. . . .**

[484]Les seuls spirituels que je connaisse pour ne pas entonner la sempiternelle trompette anti-désir sont Gandhi et Légaut. Du moins Krishnamurti se distingue-t-il ici encore des attitudes courantes, par l'absence chez lui de tout discours anti-sexe (si commun dans les milieux spirituels qu'il en paraît souvent indissociable).

LES MUTANTS

NOTES
pour
LA CLEF DES SONGES

par

Alexandre GROTHENDIECK

1. FUJII GURUJI

(58) ***Qui*** **est “moi” ? — ou la démission.**

(59) **La force d’humilité.**

(60) **Fujii Guruji (1) — ou le sens de l’essentiel.**

(61) **Fujii Guruji (2) — ou le don.**

(62) **Que notre prière soit chant. . . .**

(63) **Les visiteurs sans bagages.**

(64) **Filiation et croissance d’une mission (Nichiren et Guruji).**

(65) **Le bilan de la foi — ou les voies secrètes.**

(66) **La rencontre — ou le don de présence (Gandhi et Guruji).**

2. GANDHI

([67]) **Travail et conception — ou le double oignon.**

([68]) **Le Concert — ou le rythme de la création.**

([69]) **Quatre temps pour un rythme.**

([70]) **Les deux cycles d'Eros — ou le Jeu et le Labeur.**

([71]) **Les pattes de la poutre.**

([72]) **La frottée à l'ail.**

([73]) **Émotion et pensée - ou la vague et la cognée.**

3. WALT WHITMAN ET SES AMIS

4. LE BALLET DES MUTANTS (1)

5. A.S. NEIL

(89) **Neill et l'au-delà du Mur — ou la pensée, et l'être.**

(90) **Neill et le péché originel — ou le mythe comme message.**

(91) **La démocratie directe de Makarenko à Neill — ou : dans le citoyen réveiller l'homme.**

(92) **Neill et le Message — ou le miracle de la liberté.**

(93) **L'éducation sans suggestion ? — ou éducation et connaissance de soi.**

(94) **Neill et le bombardier — ou le-bonheur-à-gogo et *l'autre* dimension.**

(95) **Summerhill — ou l'étuve, et le grand large. . . .**

6. EDWARD CARPENTER

7. FÉLIZ CARRASQUER

([103]) **Féliz Carrasquer (1) : éclosion d'une mission.**

([104]) **Féliz Carrasquer (2) : l'essor.**

([105]) **Féliz Carrasquer (3) : l'école autogérée, école de liberté.**

([106]) **Féliz Carrasquer (4) : liberté-Summerhill et liberté-Vallespir-Monzon.**

([107]) **Féliz Carrasquer (5) : le temps des moissons.**

([108]) **Nul n'est prophète parmi les siens.**

([109]) **Éducation et acte de foi.**

([110]) **Le nouvel esprit de l'éducation.**

8. LE BALLET DES MUTANTS (2)

([111]) **Les mutants (4) : nous sommes tous des mutants en puissance.**

([112]) **Les mutants (5) : l'éventail des mutants — ou diversité et grandeur.**

([113]) **Les lieux communs des saints.**

([114]) **Les mutants (6) :les mutants et le sexe — ou l'homme pleinement libre n'est d'aujourd'hui ni de hier.**

9. SOLVIC

10. LES DEUX MESSIES (STEINER, KRISHNAMURTI)

11. LE BALLET DES MUTANTS (3)

([132]) **Les mutants (8) : les mutants et la connaissance de soi.**

([133]) **Les mutants (9) : les mutants et les soeurs ennemies.**

([134]) **Les mutants (10) : la réconciliation.**

([135]) **Les mutants (11) : les mutants et la crise de civilisation — ou de l'homme malade et de sa guérison.**

([136]) **Les mutants (12) : les mutants et la grande espérance.**

12. TROIS PENSEURS (DARWIN, FREUD, LÉGAUT)

([137]) **Le soleil est le centre — ou les penseurs-mutants**.

([138]) **L'Éclaireur**.

(17 et 18 mars)[485] Parmi les "azimuts" (ou les "régions") de l'existence humaine que Carpenter a sondés en les vivant, ou en les explorant par un regard pénétrant, j'ai pu noter les suivants : *le sexe*, et le monde charnel des sens et des perceptions ; la *religion* et l'expérience religieuse et mystique ; la *science* : celle des origines et du passé, celle de notre temps, celle de demain… ; *l'art* et sa relation à la vie ; les *processus créateurs* dans la psyché et dans le Cosmos, et notamment dans l'Évolution ; la *morale*, les coutumes et habitudes dans la vie humaine et animale ; la *société* et son évolution ; les mouvements sociaux et la lutte pour la *justice sociale* (lutte dans laquelle il était lui-même activement engagé) ; la défense de l'objection de conscience et la *lutte contre la guerre* ; la critique des systèmes judiciaires et pénitentiaires et la *"défense des criminels"* ; *l'économie politique* ; la relation de l'homme à la *terre et au monde animal et végétal* (en reconnaissant dans les pratiques de vivisection une transgression ignorante et barbare des lois cosmiques reliant l'homme à ses frères animaux) ; relation de l'homme à son *travail* et au produit de son travail, relations du producteur avec l'usager-acheteur ; sens profond du fonds commun des *grands mythes* qu'on retrouve à travers toutes les religions, comme autant d'aspects d'une *"religion universelle"*, dont les innombrables religions et croyances qui ont foisonné et qui foisonnent sur terre sont autant de formes concrètes différentes, étroitement apparentées entre elles ; histoire de la religion, et de la science évolutionniste et eschatologique du *devenir de l'humanité* et des destinées de l'âme de chacun…

Il y a de quoi être saisi devant les dimensions de cette vision profondément *une*, et une aussi avec la vie même et les perceptions et émotions les plus intimes de celui qui voit (et qui s'efforce de faire partager sa vision…). Cela ne signifie pas qu'elle ne soi, comme toute vision humaine, sujette elle aussi à ses propres limitations internes : certaines parties du vaste panorama restent floues, voire brouillées, par des ignorances non clairement reconnues, par des présupposés culturels non repérés…

[485] Voir référence à la présente note dans la note précédente, "Le Soleil est le centre — ou les penseurs-mutants", page N 646.

Par rapport à la vision d'un Freud, d'un Neill ou d'un Krishnamurti, la grande lacune dans la vision de Carpenter (et la seule aussi qui j'y aie trouvée jusqu'à présent), c'est qu'il n'a pas vu dans la vie humaine (dans le stade présent de notre évolution) le processus de la *fuite*, dans toute sa portée et son omniprésence. Sa vision du conflit dans la psyché, des modalités de son insidieuse et incessante action, reste flou et superficielle, comme aussi celle de la répression (sexuelle notamment) subie depuis l'enfance, et du processus par lequel la répression *crée* le mal. De façon générale, il m'a semblé que sa connaissance des couches moyennes de l'Inconscient, du "grand Merdier" en somme (découvert d'abord par Freud, qu'il lui arrive d'ailleurs de citer), reste chez lui plus que fruste. C'est à peine même qu'il semble en soupçonner l'existence !

Carpenter a par contre une intuition délicate et sûre des couches profondes de l'Inconscient (intuition qui échappe totalement à Freud, à Neill et même à Krishnamurti). Il y a aussi, surtout, une vision profonde de *l'origine du "Mal"* dans la société humaine, et de son rôle et de son sens (comme une nécessaire "maladie d'enfance", justement !) dans l'évolution de l'humanité. Carpenter est le premier et seul penseur chez qui j'aie trouvé une telle compréhension, répondant à l'interrogation sans doute la plus poignante que l'homme qui pense est conduit à se poser à son propre sujet, et au sujet du Monde dans lequel il vit[486]. Il y a deux ou trois semaines encore, je restais à ce sujet dans une obscurité à peu près complète. Là je sens que ces ténèbres-là sont sur le point, enfin, de se dissiper, à la suite de ma lecture du livre capital "Civilisation — it's Cause and Cure"[487]. Si (dans la note précédente) j'ai appelé Edward Carpenter un "Éclaireur" du Monde moderne, ce n'était pas là un vain mot !

([139]) **Darwin — ou l'Aventure de l'espèce**.

([140]) **Freud (1) : l'Inconscient — ou découverte de la Maison de Fous**.

([141]) **Freud (2) : Eros est partout — ou les acrobates et le guerrier**.

([142]) **Freud (3) : Le rêve, messager de l'Inconscient — ou la cosse et le fruit**.

([143]) **Freud (4) : refoulement, résistances et jeux d'idiots. . . .**

[486]J'évoque cette "interrogation" dans la note "Présence et mépris de Dieu — ou la double énigme humaine", (n° 41), sous le nom de *"l'énigme du mal"* (page N 112).

[487]J'évoque cette lecture dans la note "Les mutants (10) : la réconciliation" (n° 134), dans les deux notes de b. de p.

([144]) **Freud (5) : pulsion incestueuse et sublimation.**

([145]) **Freud (6) : tous les rêves ont un sens — ou le gran secret.**